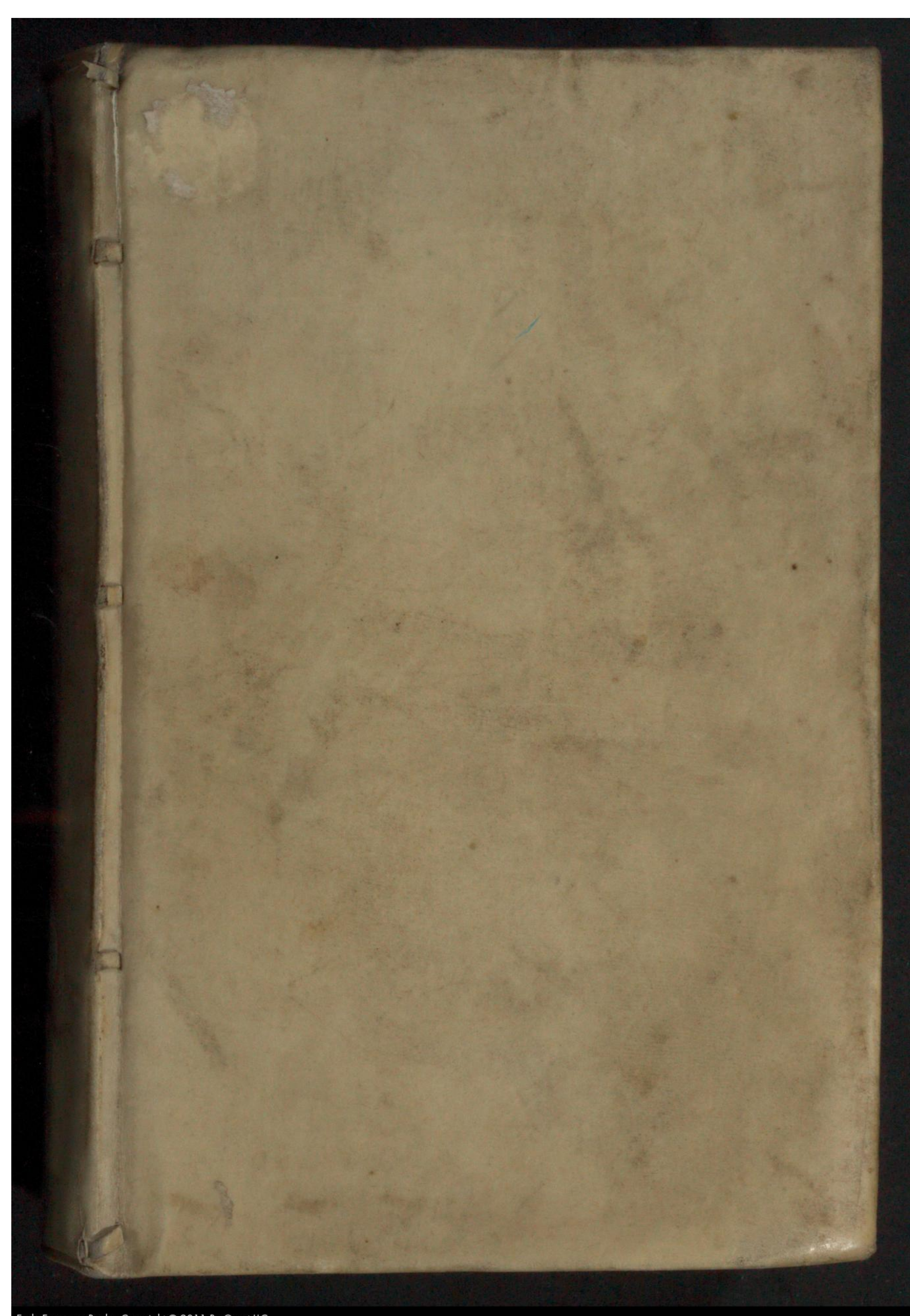
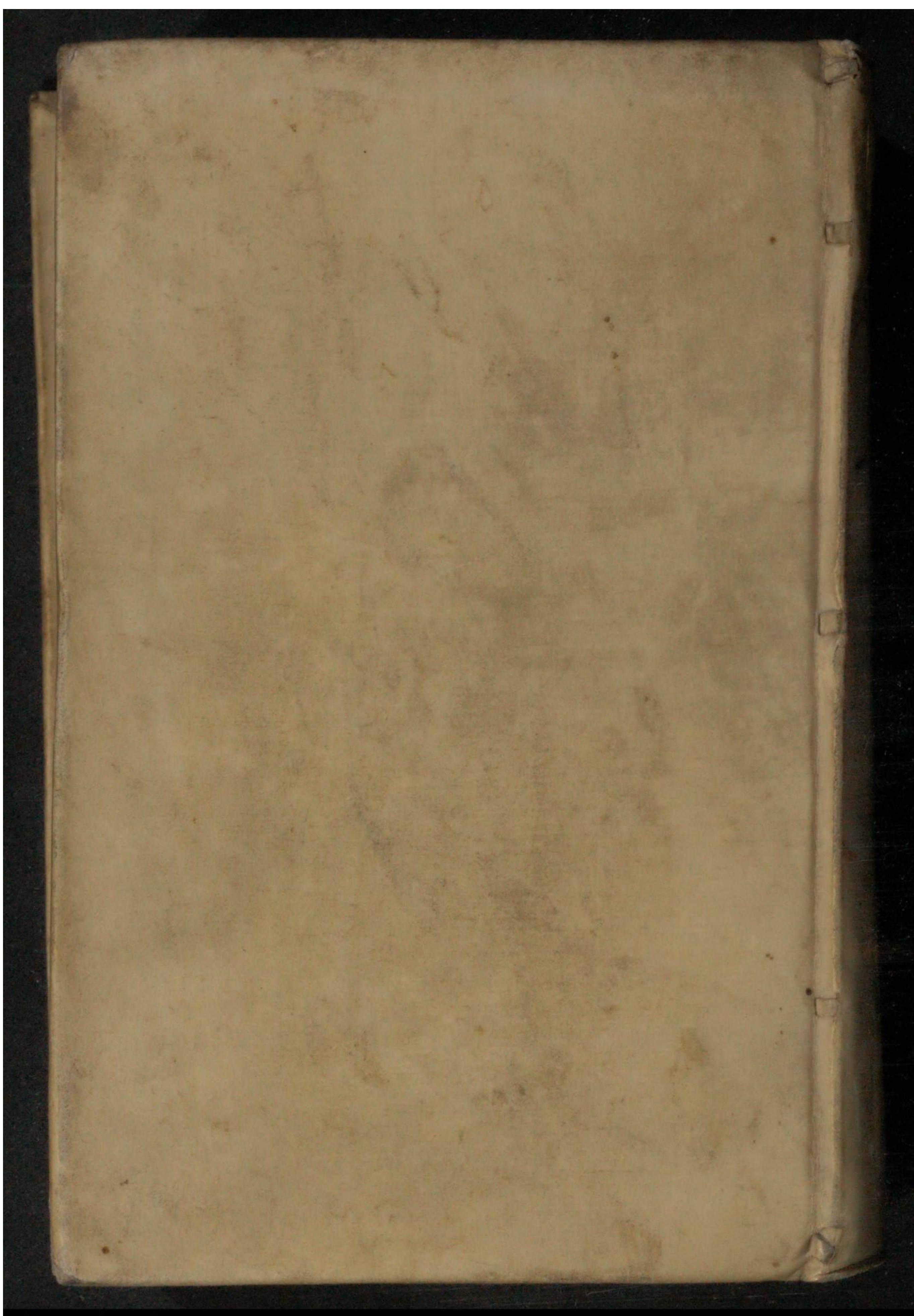



364
F
57

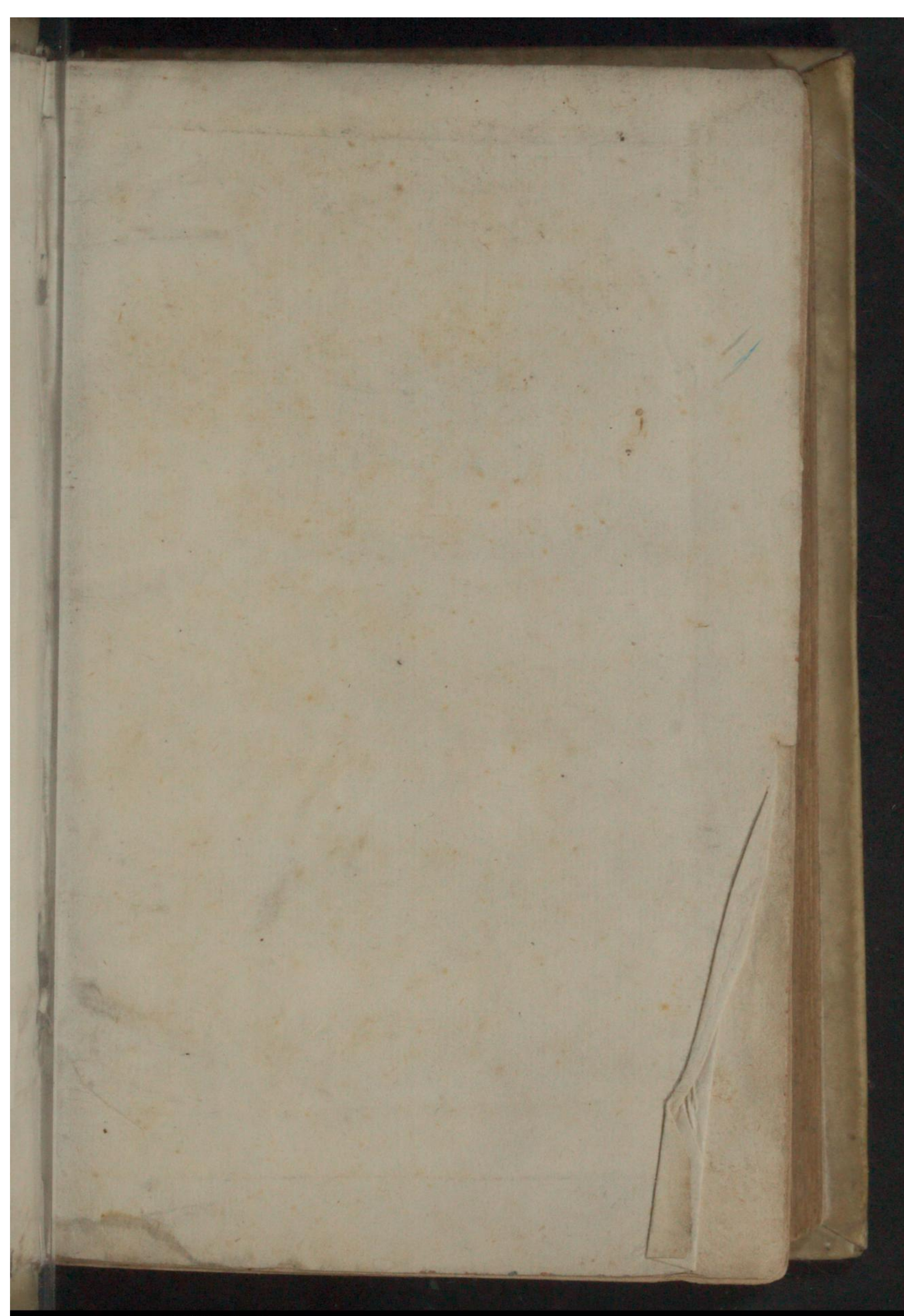


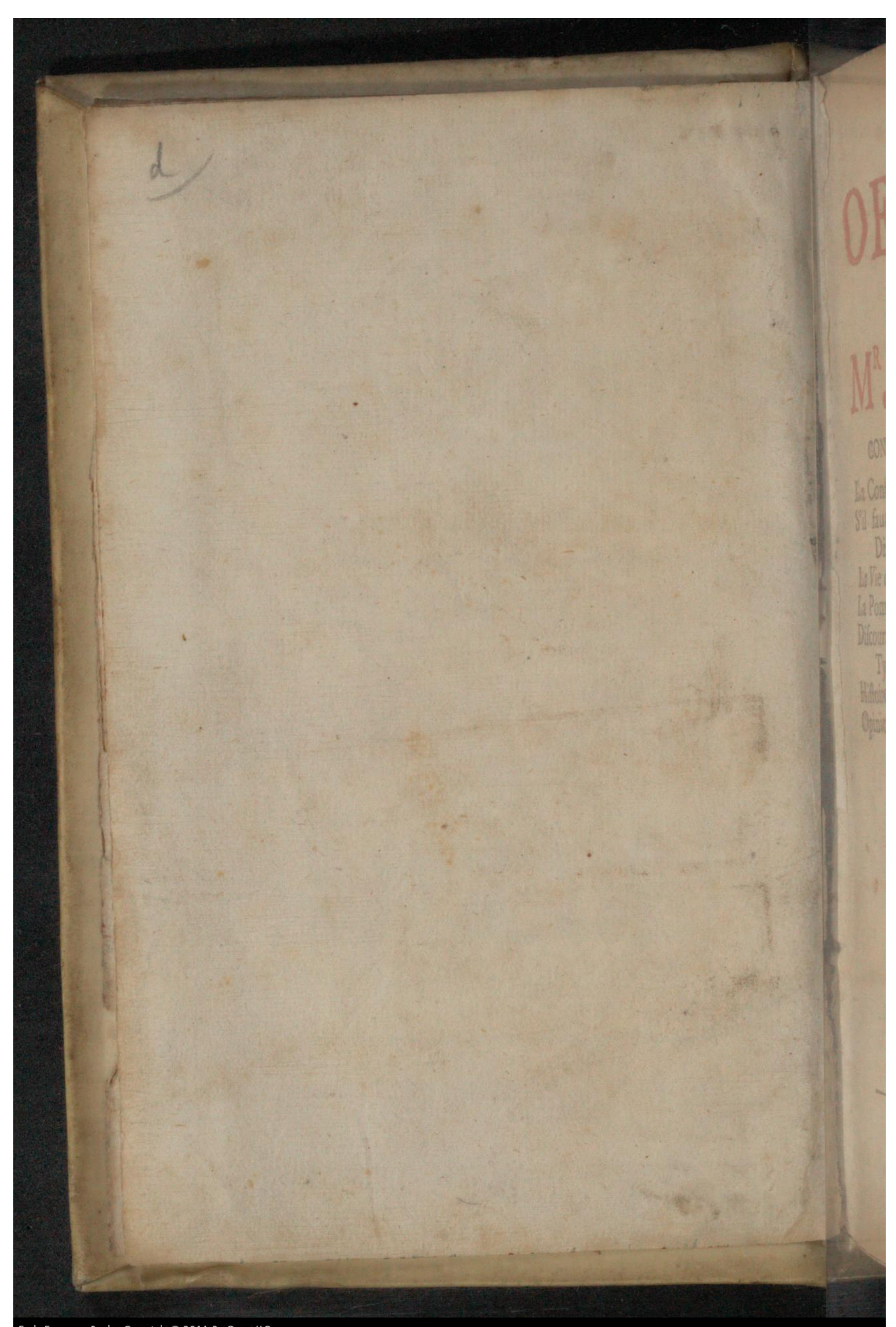







KW
R
364 F 57
EX LIBRIS
DR. M. NIEMEIJER





LES
OEUVRES
DE
M^R. SARASIN.

CONTENANT LES TRAITEZ SUIVANS:

La Conſpiration de Valſtein, contre l'Empereur.
S'il faut qu'un jeune homme ſoit amoureux, Dialogue.
La Vie de Pomponius Atticus.
La Pompe Funébre de Voiture, & diverſes Poëſies.
Diſcours de la Tragedie, & Remarques ſur l'Amour Tyrannique de M. *de Scudery.*
Hiſtoire du Siege de Dunkerque.
Opinions du Nom & du Jeu des Echets.

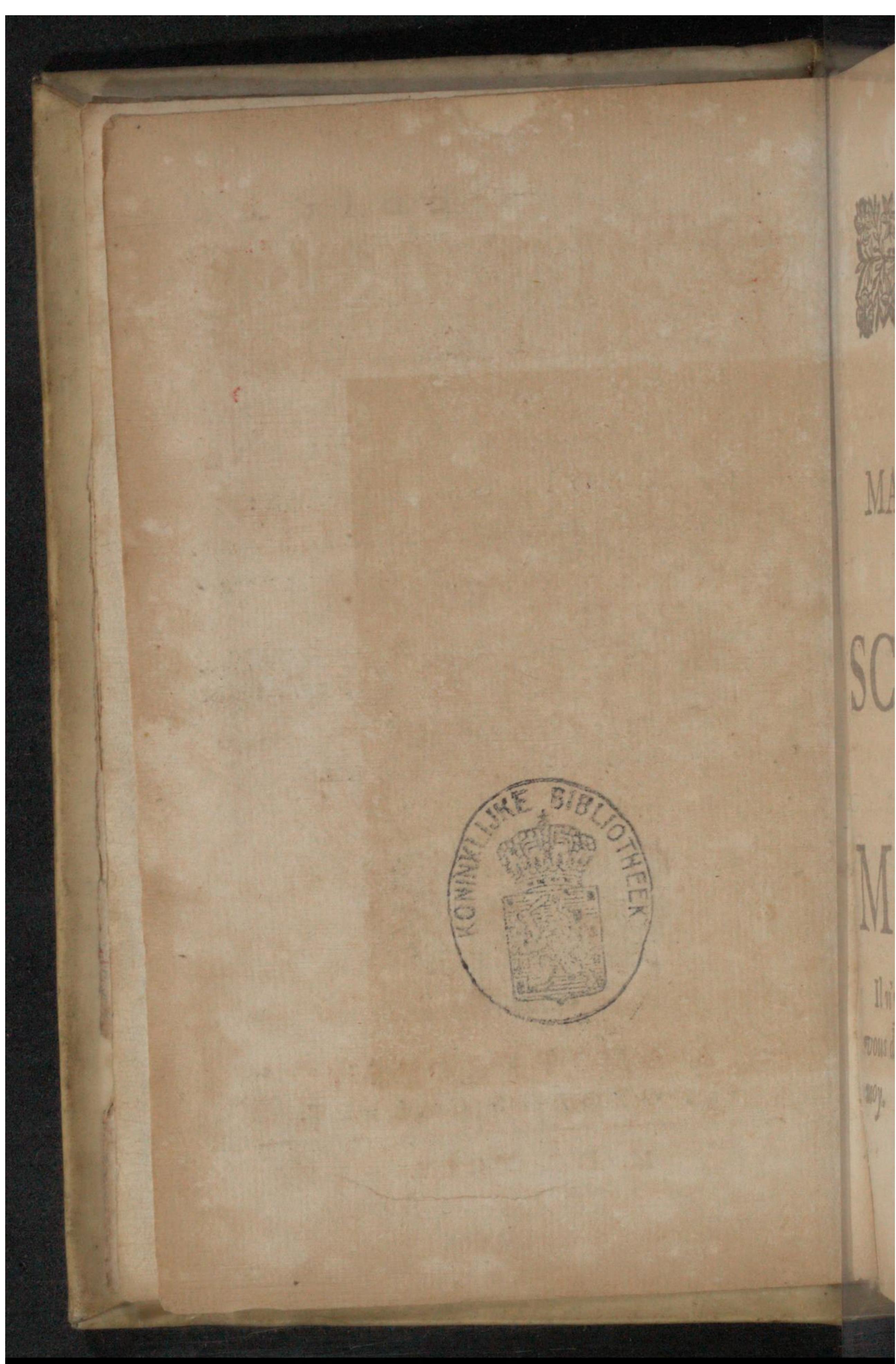
A 237



A AMSTERDAM,
Chez GEORGE GALLET.

M. DC. XCIV.

1694


KONINKLIJKE BIBLIOTHEEK



A MADEMOISELLE DE SCUDERY.

MADEMOISELLE,

Il n'y a personne au monde qui ait pour vous des sentimens plus avantageux que moy. Je n'estime pas seulement, j'ad-

mire encore la beauté de vôtre génie, la
vivacité de vôtre imagination, la soli-
dité de vôtre jugement, les charmes de
vôtre entretien, & ce nombre infiny de
rares connoissances que vous possedez si
éminemment. Mais si j'ay de l'estime
& de l'admiration pour les qualitez de
vôtre Esprit, j'ay du respect & de la vé-
neration pour celles de vôtre Ame, pour
vôtre bonté, pour vôtre douceur, pour
vôtre tendresse, pour vôtre generosité,
pour vôtre candeur, & sur tout pour
cette incomparable modestie, qui au lieu
de cacher vôtre merite, le fait éclater
davantage. Depuis que je reconnus en
vous toutes ces excellentes qualitez, &
je les reconnus dés la premiere fois que
j'eus l'honneur de vous entretenir, je
vous ay toûjours considerée comme un

des principaux ornemens de noſtre Siecle, & comme la plus grande gloire de voſtre Sexe. Cependant, MADEMOISELLE, *il eſt étrange que depuis ce temps-là je n'aye point encore fait ſçavoir au Public l'eſtime particuliere que je fais d'une perſonne ſi extraordinaire, & qu'étant un des hommes du monde qui vous honore le plus dans ſon cœur, je ſois un des hommes du monde qui vous ay le moins celebrée dans ſes Ecrits. Quoy que ma conſcience ne me reproche rien de ce coſté-là, & que mon ſilence ne ſoit qu'un effet de mon admiration, je ne laiſſe pas d'avoir quelque honte d'être ſi long-temps à vous rendre l'hommage que vous doivent tous ceux qui ſont profeſſion d'honorer publiquement le Merite & la Vertu. En attendant que je puiſſe*

vous rendre cet hommage par quelques-uns de mes Ecrits, qui ne ſoient pas tout à fait indignes de vous, l'amitié qui étoit entre feu Monſieur Saraſin & moy, m'ayant obligé de prendre ſoin & du Recueil & de l'édition de ſes Ouvrages, je prens la liberté de vous en faire une offrande. Je ſuis aſſuré que je ne fais rien en cela contre l'intention de l'Auteur, & que comme vous étiez l'objet éternel de ſes loüanges & de ſes reſpects, s'il eût publié luy-même ſes Oeuvres, & plût à Dieu que ſa mort précipitée n'eût pas privé le monde de cet avantage, il les eût publiées ſous cette même protection que je vous demande. Je veux croire auſſi, MADEMOISELLE, *que je ne fais rien en cela qui vous ſoit deſagreable, & que vous ne rejetterez pas*

mon

mon offrande : non ſeulement à cauſe de cette amitié tendre & officieuſe que vous avez toûjours euë pour Monſieur Saraſin ; mais à cauſe de l'eſtime extraordinaire que vous avez toûjours faite des productions de ſon eſprit. J'oſe bien vous dire qu'elles ſont en effet trés-dignes de voſtre approbation. L'ordre y paroît parmy l'abondance. Elles brillent de tous coſtez d'eſprit & d'invention : on y voit une varieté agreable : on y voit de la Proſe & des Vers en tout genre, & en toutes Langues. On y voit par tout une facilité merveilleuſe ; & ſi on y remarque en quelques endroits des negligences, ces négligences ne ſont pas même ſans quelque agrément. Mais je dois me ſouvenir que j'écris une Lettre, & non pas un Panegyrique ou une

Apologie ; & que de loüer ou de défendre davantage les Oeuvres de Monsieur Sarasin, ce seroit entreprendre sur Monsieur Pellisson, qui les a si excellemment & loüées & défenduës dans son admirable Préface. Je n'ay donc plus qu'à vous supplier de recevoir avec vostre bonté ordinaire ces précieux restes de nostre cher & illustre Amy, & de regarder le soin que j'ay pris de les recueillir, non seulement comme un effet du zele que j'ay pour la gloire d'un homme qui m'a donné tant de marques éclatantes de son affection, mais aussi comme un témoignage de la passion ardente & respectueuse avec laquelle je suis,

MADEMOISELLE,

Vôtre trés-humble, & trés obeïssant serviteur,
MENAGE.



DISCOURS SUR LES OEUVRES DE M. SARASIN.

CEUX de mes amis qui m'ont quelquefois entendu parler contre les Préfaces, s'étonneront peut-être que j'entreprenne pour les Ouvrages de feu M. Sarasin, ce que je ne conseillerois presque à personne de faire pour les siens propres. Mais qu'ils me permettent d'appliquer à ces sortes de choses, ce qu'un grand Homme a dit autrefois des Pompes Funebres, & des devoirs de la sepulture, qu'il est honnête d'en prendre beaucoup de soin pour autruy, & de ne s'en mettre nullement en peine pour soy-même. Et certes, s'il n'y a rien de moins glorieux que de rechercher la Gloire lors

même qu'on la merite, qui ne voit que de ce grand nombre de Préfaces dont nos Auteurs ont groſſi leurs propres Livres, ſi vous en exceptez quelques-unes où la diſcretion & le jugement éclatent par tout, & qui ſont ou trés-neceſſaires, ou trés-utiles, toutes les autres, quelques fleuries & quelques pompeuſes qu'elles ſoient, ſont plûtôt dignes de blâme que de loüange. Car aprés tout, entretenir d'abord ſon Lecteur de l'excellence de ce qu'on luy donne, des difficultez qu'on a trouvées dans ce travail, des qualitez qu'il falloit pour les ſurmonter ; le prier & le flatter en quelques endroits, le braver & le défier en d'autres ; luy parler tantôt avec ſoûmiſſion, & tantôt avec empire, n'eſt-ce pas ou luy vouloir arracher ſon approbation par force, ou comme a dit aſſez plaiſamment un Eſpagnol, la luy demander les larmes aux yeux, & découvrir au Public une foibleſſe d'autant plus grande, que bien loin de s'en défaire on n'a pû même la diſſimuler ? Si nos Ouvrages ſont bons, aſſurons-nous ſur la foy de tous les Siecles, & de tout ce qu'on a jamais fait de raiſonnable, que tôt ou tard le monde leur rendra juſtice, ſans que nous ayons la honte de l'en ſolliciter. S'ils ſont

mau-

mauvais ou fort imparfaits, pensons plûtôt à les supprimer qu'à les défendre, à corriger nos fautes qu'à les excuser, & n'attendons point de nôtre éloquence, ce qu'on n'a dit qu'en riant de celle du fameux Pericles, que quand il avoit été porté par terre à la lutte il persuadoit aux Assistans qu'il n'étoit point tombé, & les contraignoit de croire moins à leurs yeux qu'à ses paroles. Que s'il est d'ailleurs si difficile de se connoître soy-même, combien le sera-t-il davantage de parler de soy-même comme il faut, en quoy lors qu'on a pensé ce qu'on doit, on ne doit pas toûjours dire ce que l'on pense, où la vanité ouverte & déclarée est insupportable, l'excessive humilité toûjours suspecte d'une vanité cachée, & la route qu'on peut prendre entre les deux, si étroite & si mal-aisée à tenir, que je ne sçay par quelle raison, ou pour mieux dire, par quelle erreur tant de personnes s'embarquent sans nulle necessité sur une Mer si pleine d'écueils, & fameuse par tant de naufrages?

Mais nous ne craignons rien de semblable, quand nous travaillons pour un Amy qui n'est plus. Il nous sied bien d'exiger avec chaleur une gloire & des loüanges qui

ne nous regardent pas, d'excuser des fautes que nous n'avons pas faites, de parler pour celuy qui ne peut plus se défendre. La passion & l'emportement sont icy de bonne grace, & quand nous irions un peu au delà de la verité, & que d'un grand Homme nous en ferions un trés-grand, ceux-là même qui condamneront nôtre jugement estimeront nôtre affection, & souhaiteront d'avoir des Amis qui nous ressemblent.

J'espere donc qu'on ne me blâmera pas si ayant eu quelque part à l'Edition de ce Livre, & me trouvant obligé d'en rendre compte au Public, je me donne à moi-même un champ plus libre & plus ample, si je tâche de reconnoître en cette rencontre tant de témoignages que M. Sarasin m'a donnez de son amitié, de le faire voir aux autres tel que je le voy moy-même,

M. de Gombauld. *D'ajoûter une voix au bruit de ses loüanges,*

& de commencer parmy le Peuple, & dans la foule de ses Admirateurs, ces premiers applaudissemens qui seront vray-semblablement suivis de ceux de toute la France.

Qu'on ne me demande point si je fay icy une Préface un une Dissertation, ou un Livre sur un autre Livre ; Je rends à la memoire de mon Amy, ce que j'ay crû luy devoir :

devoir : & ſi la diverſité des ſujets que j'ay à traiter, & dont je feray autant d'Articles, ne divertit aſſez d'elle-même ceux qui verront ce Diſcours, elle leur donnera du moins le moyen de ſe repoſer auſſi ſouvent qu'ils s'ennuyeront dans cette lecture.

I.

Excuſe generale des fautes qui ſont demeurées dans les Ouvrages de M. Saraſin.

LES Oeuvres de M. Saraſin, n'ont pas été ramaſſées ſans beaucoup de peine, & paroîtroient infailliblement en meilleur état, s'il eût eu l'avantage de les publier luy-même. A la verité, ny cette genereuſe Amie qu'on ne ſçauroit aſſez loüer, ny M. Menage, dont le ſeul nom eſt un grand Eloge, n'ont rien oublié de ce qui dépendoit de leurs ſoins & de leur affection pour rendre ce Volume plus accomply : & pour moy qui ne pouvois les ſeconder que foiblement, j'ay ſuivy non ſeulement leur exemple, mais auſſi leurs avis, en ce qui m'eſt échû en partage. Mais outre que la plûpart de ces Pieces n'ont été imprimées que ſur des Copies trés-imparfaites ; les Originaux de l'Auteur ayant été, ou dérobez, ou égarez aprés ſa mort ; il le faut avoüer, il y a je ne ſçay quel dernier tour qui ne peut être donné aux Ouvrages de l'Eſprit, que par ceux-là même qui les ont faits.

faits. Nous n'osons toucher aux Ecrits d'un Amy mort, comme nous toucherions aux nôtres ; on a quelque respect pour le Génie d'autruy, quelque défiance du sien, on craint de confondre deux differentes manieres, & d'en faire une mauvaise ; & plus on a de jugement, moins on témoigne de hardiesse.

Je m'assure cependant que ces Enfans orphelins, tous infortunez qu'ils sont, d'avoir si-tôt perdu leur pere, auront le bonheur de plaire à leur Patrie, qu'un petit nombre de défauts se cacheront sous l'éclat & sous la lumiere d'un grand nombre de beautez : que si quelqu'un les attaque il ne travaillera que pour leur gloire, & que s'ils ont à combattre ce ne sera que pour triompher.

II.

De l'Histoire du Siege de Dunkerque.

DES diverses Pieces dont nous avons composé ce Volume, l'Histoire du Siege de Dunkerque se presente la premiere, qui ayant déja vû le jour, & merité l'approbation publique, semble presque refuser mes Eloges, & les renvoyer à quelques-unes de ses Compagnes à qui ils sont plus necessaires.

Qu'il me soit permis pourtant de dire en un

un mot, à ceux qui ne connoiſſent M. Saraſin qu'à demy, & par ſes ſeules Poëſies; que c'eſt l'Ouvrage d'une main maîtreſſe qui n'abandonne jamais le jugement pour courir aprés le bel eſprit, & ne cherche point de fleurs quand c'eſt la ſaiſon des fruits. Juſques-là qu'écrivant l'Hiſtoire d'une action particuliere qui tient beaucoup de la ſimple Relation, il a retenu ſon ſtyle dans une juſte mediocrité, ſans luy permettre de s'élever trop ambitieuſement au deſſus de ſon ſujet, & a merité d'extrêmes loüanges par cela même qu'il ſemble ne les avoir pas recherchées.

III. De la Conſpiration de Valſtein.

MAIS la Conſpiration de Valſtein qui vient en ſuite, comme elle ſurpaſſoit cette Hiſtoire par la richeſſe de ſa matiere, la devoit infiniment ſurpaſſer par la beauté du ttavail, ſi la deſtinée des choſes du monde, qui ſemble ne vouloir pas qu'il y ait rien de parfait, eût permis à M. Saraſin d'achever un ſi excellent Ouvrage. Toutefois, ſi l'Antiquité n'a pas laiſſé de mettre au rang des Chefs-d'œuvres quelques Tableaux qui étoient demeurez imparfaits, & quelques lignes tirées ſur une toile vuide, qui nous empêche de rendre la même juſtice à

ce

ce Fragment, & à ſon Auteur ? Il n'en a pas aſſez fait pour nous, mais il en a fait aſſez pour luy-même, & pour nous montrer que s'il eût vécu un peu davantage, il ſe fût acquis toute la gloire d'un excellent Hiſtorien.

En ces deux mots, je prétens avoir renfermé mille loüanges, & repreſenté mille grandes & rares qualitez. Je ne parle point de ce qui dépend en quelque ſorte, ou de la volonté, ou de la Fortune, d'être bien inſtruit, & d'être fidelle pour ne pas employer ſon travail & ſon induſtrie, ſoit innocemment, ſoit à deſſein, à abuſer la poſterité. Mais outre ces avantages, l'excellent Hiſtorien doit avoir avec une connoiſſance generale du monde & des affaires, un eſprit ſubtil & penetrant, capable de démêler les vrayes cauſes des actions humaines, d'avec leurs prétextes & leurs couleurs; Une imagination vive, & judicieuſe tout enſemble, qui conçoive les choſes telles qu'elles ſont, & les jette aprés au dehors telles qu'elle les a conçûës. Il ne les raconte pas, il les peint. Qu'il parle d'une bataille, d'une negociation, des paſſions d'un Prince, ou d'un Miniſtre, les Lecteurs penſent combattre, ou negocier, être agitez

tez des mêmes desirs & de la même inquietude. Il a d'ailleurs un goût trés-exquis de ce qui peut plaire ou déplaire, ennuyer ou divertir ; & bien qu'il n'obmette rien de necessaire, il sçait étendre ou resserrer les divers sujets, suivant qu'il le faut pour la beauté de son Ouvrage. Il ne fait pas montre de son esprit, mais il le laisse entre-voir par tout. Il n'est pas en embuscade sur tous les chemins pour dire de belles choses, & pour appliquer des sentences de Seneque: mais il exprime quelquefois un grand sentiment en un seul mot, ou le fait entendre sans le dire ; Comme ces personnes discretes & judicieuses, qui d'un seul mouvement des yeux sans ouvrir la bouche, approuvent ou condamnent tacitement, ce qui se fait ou qui se dit en leur presence. Son stile est clair, simple, familier, mais sans bassesse, & accompagné par tout de dignité ; car il se souvient toûjours qu'il entretient toutes les Nations & tous les Siecles, que toute la terre l'écoute, qu'il parle, pour ainsi dire, devant l'Assemblée publique du Genre humain, où rien ne luy doit échapper qui ne soit mêlé d'un caractere de pudeur, de respect & de bien-seance. Que personne ne m'accuse de m'étendre trop sur

ce

ce ſujet. Toutes ces grandes choſes dont j'ay parlé, ſe trouvent en ce petit Fragment. J'ay dépeint le veritable genie d'un Hiſtorien, mais je n'ay fait que le copier ſur celuy qui paroît en cet Ouvrage.

IV.

Du Dialogue ſur la queſtion s'il faut qu'un jeune homme ſoit amoureux.

APRE'S ces deux Hiſtoires, nous avons mis le Dialogue ſur la queſtion s'il faut qu'un jeune homme ſoit amoureux. Ceux qui ne ſeront pas favorables à nôtre Auteur, trouveront icy, je le confeſſe, plus de ſujet de l'attaquer, & m'obligeront auſſi d'employer un peu plus de temps & plus de ſoin à le défendre. Ce genre d'écrire a été juſques icy peu employé par les François, ſoit qu'on ait crû difficile d'en atteindre la perfection, ſoit qu'une Nation prompte & impatiente comme la nôtre, n'ait pû entierement goûter des Ouvrages où l'on perd toûjours beaucoup de temps avant que d'arriver au ſujet, & de trouver ce qu'on cherche; d'où vient, peut-être, que les Dialogues n'ont jamais été en ſi grand honneur qu'entre les Grecs & entre les Italiens, gens tout enſemble de grand eſprit & de grand loiſir. Pour moy, s'il m'eſt permis d'en dire mon ſentiment; moins les Dialogues ſont en uſage parmy

nous,

nous, plus je tiens qu'il y aura de gloire à y réüssir, & à les faire approuver au public, presque contre son inclination, comme on en viendra à bout infailliblement, si on y apporte tout l'art & tout le genie qu'ils demandent. Or, pour le remarquer en peu de mots, il me semble qu'il y en a de trois especes, dont chacune a son caractere & son usage different. Les premiers sont les Dialogues qu'on peut appeller proprement *Didactiques*, qui n'ont pour but que d'instruire, & se contentent de joindre à la solidité de la doctrine, la clarté & l'élegance des expressions. Ils sont principalement utiles en cecy, que representant au naturel les doutes d'un Disciple ingenieux, & les décisions d'un Maître plein de sçavoir ; ils montrent par l'ordre des demandes & des réponses, l'ordre des Connoissances, & le progrés de la Raison plus nettement, & d'une maniere plus vive & plus animée que ne feroit un simple discours. La seconde espece de Dialogues est comme opposée à cette premiere, car on peut mettre en ce rang-là, les Dialogues de raillerie qui ne prennent que la fleur des choses, qui n'instruisent jamais qu'en riant, & ne vont à l'utilité que par le plaisir. Ils y vont pourtant,

tant, & leurs traits ingenieux, vifs, ſubtils, fins & délicats, deſcendent quelquefois plus avant dans l'ame que les préceptes les plus ſerieux & les plus graves. Mais entre ces deux eſpeces, il y en a une troiſiéme qu'on doit eſtimer la plus parfaite, & qui n'ayant ny toute l'auſterité de la premiere, ny tout l'enjouëment de la ſeconde, tient pourtant quelque choſe de l'une & de l'autre, car elle traite des choſes ſolides, & en traite ſolidement ; mais elle y apporte mille ſortes d'ornemens pour les rendre plus agreables. Le Dialogue de M. Sarafin eſt de cette derniere eſpece, en laquelle trois choſes ſont neceſſaires, ce me ſemble, pour une entiere perfection. Le choix de la matiere, la connoiſſance, & la meditation profonde de cette même matiere, & l'art de la réduire en Dialogue. La matiere doit être de quelque Science, ou de quelque Art; mais de ces Sciences & de ces Arts qui tombent ſouvent en converſation, & qui ne rebutent point l'eſprit par leurs épines. La Juriſprudence, par exemple, n'y ſeroit pas propre; La Geometrie & l'Algebre encore moins ; les grandes ſources où il faut puiſer, ſont, la Morale, la Politique, la Rhetorique, & la Poëſie. En ſuite, il faut com-

me je l'ay dit, avoir profondément medité sur son sujet, y avoir découvert, ou quelques endroits particuliers qui n'ont point encore été touchez par d'autres, ou des choses rares sur ces endroits qu'on appelle *Lieux communs*, qui est à mon gré le plus grand & le plus noble effort de l'esprit humain. Car, qu'y a-t-il de plus beau que de persuader aux hommes par de nouveaux moyens, ces maximes generales d'où naît leur felicité; d'ajoûter, pour ainsi dire, de nouveaux rayons, un nouvel éclat, à ces grandes & éternelles lumieres qui éclairent tout le cours de nôtre vie? En dernier lieu, il faut posseder l'art du Dialogue, pour faire que cette conversation qu'on represente, quoi que plus sçavante & plus soûtenuë que les conversations ordinaires, soit pourtant une conversation; c'est à dire, un entretien libre, familier, & naturel, semé partout des jeux, de la gayeté, & de la civilité des honnêtes gens, qu'on y distingue le caractere particulier de chacun de ceux qui parlent, qu'on les y connoisse, qu'on les y aime. Ainsi les Dialogues de Platon & de Xenophon, ne nous instruisent pas seulement par les discours de leur Socrate; mais ils nous font souhaiter d'avoir vécu avec

luy,

luy, & d'avoir vû de nos propres yeux, je ne dis pas ce Philoſophe, je dis cette Philoſophie vivante & animée, ſi ſublime & ſi rabaiſſée, ſi divine & ſi humaine tout enſemble. Ainſi l'inimitable Dialogue que Ciceron nous a laiſſé *de l'Orateur*, ne nous enſeigne pas ſeulement la Rhetorique du Monde & des affaires, toute differente de celle du College; mais nous montre en même temps, toutes les graces de la converſation des Romains, & de cette *Urbanité*, que les mots de *Civilité*, de *Galanterie* & de *Politeſſe*, n'expliquent qu'imparfaitement, & à qui nôtre langue n'a point encore trouvé de nom aſſez propre.

Pour venir maintenant à nôtre Auteur, de ces trois Parties qui compoſent l'entiere perfection du Dialogue, il y en a deux ſur leſquelles, ſi je ne me trompe, on ne luy reproche rien. Sa matiere eſt une queſtion de Morale, on ne la traite pas ſeulement, mais on ne peut même s'empêcher de la traiter dans les converſations ordinaires, & pour cet art de dire les choſes avec la familiarité & la liberté d'une veritable converſation, il paroît en toutes les Parties de ſon Ouvrage: on voit qu'en cela il a marché ſur les belles traces des Anciens, & heureuſement profité

ſité de leurs grands exemples. Il ne reſte donc qu'à examiner les choſes qu'il a employées avec cet art, ſur une matiere ſi judicieuſement choiſie. Il y en a quantité de ſçavantes, d'ingenieuſes, de galantes, & de délicates, perſonne n'en peut douter, & cela preſque nous doit ſuffire. Tout ce qu'on nous oppoſe, c'eſt qu'il y en a trop peu qui ſoient tout à fait à luy ; qu'on y en voit moins d'eſprit que de lecture, plus de mémoire que d'invention. Et certes, il reconnoiſſoit bien luy-même qu'ayant eu beaucoup d'autres occaſions de faire paroître ſon genie, celle-cy, où il faiſoit parler des perſonnes de grand ſçavoir, luy avoit ſemblé favorable pour étaler & pour répandre ces riches moiſſons qu'il avoit faites dans tous les beaux Livres de pluſieurs Langues, qu'il s'étoit laiſſé emporter à ce deſir avec quelque excés, & n'en avoit pas été le maître. Mais ſon Dialogue, ſuivant le projet qu'il en avoit fait, devoit avoir deux Parties ; & comme en cette premiére il avoit beaucoup moins donné au raiſonnement qu'aux autoritez, & aux exemples ; il ſe propoſoit de faire tout le contraire dans l'autre. De là vient que dans ſon Manuſcrit on trouve au titre de ce Dialogue, CON-

VERSATION PREMIERE. De là vient encore, que sur la fin il marque que cette Conversation fut continuée dans le Jardin de Renard, comme pour se conserver le droit & la liberté de la reprendre en une seconde Partie. D'ailleurs, si nous le considerons bien, quand un homme est reconnu pour avoir l'esprit grand, noble, fertile comme M. Sarasin, ce reproche d'avoir emprunté d'autruy ce qu'il pouvoit trouver en soy-même, & préferé des richesses étrangeres aux siennes propres, ce reproche, dis-je, ne tient guere plus du blâme que de la loüange. Je veux qu'il y ait pû mieux faire, mais ne luy conterons-nous pour rien d'avoir bien fait, & en un genre d'écrire, où presque pas un de nos François n'a rien fait encore? Je veux qu'il n'ait point mérité tous nos éloges, luy refuserons-nous donc ceux là même qu'il mérite? N'imiterons-nous jamais le Heros de Virgile, qui dans les Jeux qu'il célebre en l'honneur de son pere, aprés avoir donné le premier prix au Vainqueur, en donne deux autres, & quelquefois trois à ceux qui ont approché le plus prés de la victoire?

V. De la Disserta-

MAINTENANT, pour abreger, je passe

passe par dessus sa Dissertation du Jeu des Echets, quoy qu'assurément elle ne manquera pas de plaire, soit par la curiosité du sujet, soit par la maniere galante dont il est traité, qui montre que le sçavoir & l'enjouëment ne sont pas incompatibles en un même Ouvrage.

tion du Jeu des Echets, & du Discours de la Tragedie.

Je ne parle point aussi d'un de ses premiers Travaux qu'il publia sous le nom supposé de *Sillac d'Arbois*, & qui par cette raison peut-être, ayant été presque oublié dans l'Edition de ses Oeuvres, n'y a pû être rangé en sa veritable place. C'est le sçavant & agréable Discours *de la Tragedie*, qu'il mit au devant de L'AMOUR TYRANNIQUE, & où en loüant trés-dignement ce fameux Poëme de M. de Scudery, il mérita luy-même mille loüanges, jusques-là que feu M. de Balzac qui étoit déja au plus haut point de sa gloire, sur cette simple lecture, l'estima assez pour luy offrir le premier son amitié, de quoy il reste encore des marques publiques.

V. les Lettres de M. de Balzac, à M. Chapelain. liv. 5. lettre 1. p. 438.

VI. De la Pompe Funébre de Voiture.

MAIS quant à la Pompe Funébre de Voiture, ce Chef-d'œuvre d'esprit, de galanterie, de délicatesse & d'invention, je ne sçay si je dois, ou en parler, ou m'en taire;

car ſi je n'en dis rien, il me ſemble que je luy fais trop d'injuſtice ; & ſi je m'arrête à la loüer, qui eſt ce, me dira-t-on, qui la blâme? Les honnêtes gens ne ſont-ils pas d'accord ſur ce ſujet avec le Vulgaire? Les Ennemis même de M. Saraſin ne l'ont-ils pas admiré auſſi bien que ſes Amis ? Je prendray un milieu entre ces deux extrêmitez, & ſans donner à cet admirable Ouvrage autant d'Eloges qu'il en mérite, je me contenteray de remarquer en paſſant trois choſes qui luy ont, ſi je ne me trompe, principalement donné ces charmes, qu'il eſt plus aiſé de reſſentir que d'exprimer.

La premiére eſt la nouveauté du deſſein, car comme rien ne fait rire que ce qui ſurprend, rien ne divertit agréablement que ce qu'on n'attendoit pas. Que ſi Seneque a fait quelque choſe d'approchant ſur la mort de l'Empereur Claudius. M. Saraſin peut bien l'avoir regardé, mais il ne l'a pas ſuivy, & je ne crains pas de dire qu'il l'a ſurpaſſé de beaucoup, à la gloire de nôtre Nation & de nôtre Siecle.

La ſeconde eſt la varieté, qui eſt utile & loüable en toute ſorte d'ouvrages, mais abſolument néceſſaire en ceux qui ne ſe propoſent pour but que le plaiſir. Celuy-cy eſt plaiſant par tout, mais de pluſieurs ſortes

differentes. Combien voyons-nous de gens au contraire, qui croyent faire une bonne piece d'une seule pensée, ou du moins de plusieurs pensées de même espece, qui n'ont toutes qu'un même fondement ; comme cet Ancien qui fit un festin de plusieurs services d'une seule viande assez médiocre, déguisée en une infinité de façons. Ceux qui s'y trouverent, loüerent sans doute l'adresse des Officiers ; mais je doute fort qu'ils approuvassent le jugement du Maître, & qu'ils souhaitassent pour le lendemain un repas semblable.

Enfin, ce qui donne beaucoup d'ornement à cet Ouvrage, c'est que les Vers n'y sont pas seulement mêlez avec la Prose, mais composent avec elle le corps d'une même narration, chose pratiquée par quelques Anciens, inconnuë à nos François, si vous en exceptez Theophile. Mais, à mon avis, il l'avoit apliquée hors de son veritable usage, au traité *de l'Immortalité de l'Ame*, en une des plus serieuses matieres du monde, au lieu que cette liberté de changer de stile, & d'être Poëte & Orateur en même tems, doit être réservée ce semble, aux jeux de l'esprit, & à ces ouvrages d'invention qui tiennent comme un milieu entre la Prose & la Poësie.

VII. Des Poësies de M. Sarasin.

MAIS je puis commencer en cet endroit à parler des Poësies de nôtre Auteur, entre lesquelles on peut mettre encore l'Ode de Calliope, & la Lettre à Madame la Marquise de Montausier, qui sont mêlées de Prose & de Vers. C'est de ses Vers que M. Sarasin a tiré sa plus grande réputation dans le monde, & ce n'est pas sans raison, car soit qu'on parle de la Poësie galante & enjoüée, à laquelle il s'est principalement occupé, ou de la plus serieuse qu'il ne laissoit pas d'aimer passionnément; on ne peut sans injustice, luy refuser un des premiers rangs entre les Poëtes de nôtre Siecle. Je serois ennuyeux si j'entreprenois de parcourir tous ses Ouvrages ; mais qui ne se laissera toucher aux charmes de sa Souris, de sa Glose, de ses Stances à M. le Duc d'Anguien, de son agreable Prosopopée de la Riviere de Seine, de son Epître à M. le Comte de Fiesque, de son ingenieuse Défaite des Bouts-Rimez, dont je ne pourrois m'empêcher de parler plus au long si je n'en avois expliqué le sujet, & découvert en quelque sorte l'artifice dans un argument separé? Une seule de ses Poësies nous pourroit faire connoître la délicatesse & la beauté extraordinaire de son genie ; qui est-ce

qui

qui ne les eſtimera pas toutes enſemble, avec tant d'autres que je ne nomme point, de peur que je ne ſemble faire en ce lieu la Table de ce Volume ? Que s'il s'eſt peut-être moins appliqué à la Poëſie ſerieuſe, ſes Odes ſur la priſe de Dunkerque & ſur la Bataille de Lens, l'Eglogue des Amours d'Orphée, & quelques autres pieces que nous avons de luy, montrent aſſez qu'il en connoiſſoit fort bien le caractere, & qu'il étoit trés-capable de le remplir. Je mettrois en ce nombre, ſi la fortune l'eût voulu, une belle & longue Eglogue, qui s'eſt malheureuſement perduë, & que M. de Charleval dit avoir autrefois admirée, luy dont nous admirons, & le Jugement, & les Ouvrages. Mais je ne crains pas d'y mettre la Défaite des Bouts-Rimez, quoy que ce ne ſoit qu'un jeu d'eſprit, car comme on y voit une imitation preſque Burleſque du Poëme Epique, il y a divers endroits qu'on pourroit heureuſement tranſporter à ce genre ſi ſublime, qui eſt le Chef-d'œuvre de la Poëſie. Et aprés tout, cet Artiſan ſi induſtrieux, qui fit un Navire exactement accomply de toutes ſes parties, ſi petit pourtant qu'il étoit caché ſous les aîles d'une abeille. Cet Artiſan, dis-je, ſi vous lui euſ-

siez donné des materiaux & du temps, eût construit sans doute avec beaucoup d'art & de jugement, des Navires propres à voguer sur l'Ocean & à défier la tempête. Qui conçoit les choses nettement en petit, possede déja ce qui est de plus difficile pour les executer admirablement en grand. Enfin, je suis obligé de rendre ce témoignage à M. Sarasin, qu'entre les diverses Poësies qu'il a laissées, & qui nous sont tombées entre les mains aprés sa mort; il y en a quelques-unes que nous n'avons pas mises dans ce Recueil, soit parce qu'il les avoit faites en sa premiére jeunesse, soit parce qu'il n'avoit eu que le temps de les ébaucher grossierement, qui cependant font voir par tout une veine noble, aisée & fertile, capable de tout entreprendre, & de réüssir à tout; de sorte qu'un autre seroit assez riche, de ce que nous n'avons pas voulu conter entre ses biens. Et qui est-ce, par exemple, qui ne tiendroit à honneur d'être l'Auteur de ces Fragmens que je prends d'un grand nombre d'autres, & à peu prés aussi beaux & aussi heureux, qu'on pourra publier quelque jour?

Comme un Roc sourcilleux tombe dans la Campagne,
Arraché par les vents du haut d'une Montagne,

Ou

Ou du long cours des ans inceſſamment miné,
Et par l'eau de l'orage enfin déraciné,
Son énorme grandeur par ſon poids emportée,
Avec un bruit horrible en bas précipitée,
Roule à bonds redoublez en ſon cours furieux,
Et rompt comme roſeaux les chênes les plus vieux,
Tel, &c.

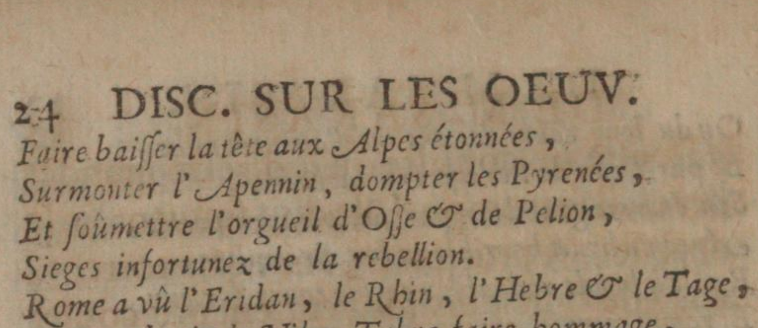
Semblable au Dieu de Thrace il alloit fierement,
Ses armes tout autour réſonnoient hautement,
Faiſant le même bruit qu'excitent dans les nuës
Les Pins battus des vents ſur les Alpes chenuës, &c.

Comme on voit quelquefois ſur les bords du Strymon,
Cherchant leur nourriture au milieu du limon,
Crier confuſément une troupe de Gruës,
Mais l'Aigle ou le Faucon paroiſſant dans les nuës,
Cette troupe ſe cache au milieu des roſeaux,
Et ſon bruit ne rompt plus le ſilence des eaux.

Je ne crains pas de trop interrompre mon diſcours par des choſes ſi agreables, & j'ajoûte encore ces autres Fragmens.

Comme on voit quelquefois dans l'Ardenne fameuſe,
Et dans les prez herbus où le Rhin joint la Meuſe;
Deux furieux Taureaux par l'amour courroucez
Se heurter fierement de leurs fronts abaiſſez.
Le troupeau plein d'effroy regarde avec ſilence.
Le nombre des Paſteurs céde à leur violence.
Les deux vaillans Rivaux ſe preſſant rudement
Des cornes l'un ſur l'autre appuyez fortement,
Redoublent ſans ceſſer leurs cruelles atteintes;
De longs ruiſſeaux de ſang leurs épaules ſont teintes;
Ils mugiſſent des coups d'un cry retentiſſant,
Et toute la foreſt répond en mugiſſant. &c.

Par ces commencemens Rome a vû ces côtaux,
Où le fameux Evandre arrêta ſes troupeaux;



Faire baisser la tête aux Alpes étonnées,
Surmonter l'Apennin, dompter les Pyrenées,
Et soûmettre l'orgueil d'Osse & de Pelion,
Sieges infortunez de la rebellion.
Rome a vû l'Eridan, le Rhin, l'Hebre & le Tage,
Le Danube & le Nil au Tybre faire hommage,
Et les Dieux immortels de sa gloire amoureux
Ont donné tout à ceux qui donnoient tout pour eux. &c.

Comme avecque grand bruit le Rhône plein de rage,
Soûlevé par les vents, ou grossi par l'orage,
Vient & traîne avec soy mille flots courroucez;
L'onde flotte aprés l'onde, & de l'onde est suivie,
Ainsi passe la vie.
Ainsi coulent nos ans l'un sur l'autre entassez.

Je ne puis finir sans ajoûter cette heureuse imitation d'un passage célebre du Tasse.

Cruel qui sans pitié de ma douleur extrême
Emportes avec toy la moitié de moy-même,
Ou pren celle qui reste, ou d'un dernier effort
Donne à toutes les deux une soudaine mort.

Et cet autre d'un passage de Virgile.

Puis que vous souhaitez d'entendre par ma bouche,
O grand Roy, qui je suis, & quel malheur me touche,
Je ne mentiray point, car le sort rigoureux
Ne m'a point fait méchant s'il m'a fait malheureux.

Cet endroit semblera peut-être moins considerable, mais je le rapporte d'autant plus volontiers, qu'on pourra ajoûter cette Traduction à quelques autres que nous avons du même passage, & les comparer ensemble. Et d'ailleurs, pour le dire icy en passant, si quelqu'un s'imagine que la gran-

de

de Poësie ne consiste qu'à dire de grandes choses, il se trompe. Elle doit souvent, je le confesse, se précipiter comme un torrent, mais elle doit plus souvent encore couler comme une paisible riviere, & plus de personnes, peut-être, sont capables de faire une description pompeuse, ou une comparaison élevée, que d'avoir ce stile égal & naturel, qui sçait dire les petites choses ou les mediocres, sans bassesse, sans contrainte & sans dureté.

VIII.

Réflexion sur la Poësie en géneral, & sur celle de M. Sarasin en particulier.

MAIS pour mieux comprendre quelle gloire nôtre Auteur a méritée par ses Poësies, faisons icy une réflexion génerale, qui peut-être ne sera, ni desagreable, ni inutile.

Entre les raisons qui ont fait attribuer à la Poësie je ne sçay quelle divinité, j'en voy deux, ce me semble, qui ne sont pas les moins importantes.

La premiére, que c'est en effet quelque chose de grand & de merveilleux, qu'en un langage aussi contraint que celuy-là, on puisse exprimer les pensées les plus subtiles & les plus délicates, les plus hautes & les plus sublimes avec tant de liberté. Quel prodige est celuy-cy? Quand nous ne parlons qu'en Prose, & que l'on nous aban-

donne tous les termes & toutes les expressions d'une Langue, s'il nous vient quelque pensée qui ne soit pas tout à fait commune, encore avons-nous de la peine à la faire entendre, & le plus souvent nos paroles demeurent beaucoup au dessous de nos sentimens. Cependant ces admirables Poëtes, ces hommes qui semblent veritablement inspirez, aprés s'être imposé la nécessité de n'employer que certaines façons de parler, & de mépriser toutes les autres comme trop vulgaires, d'enfermer toutes leurs paroles dans une certaine mesure toûjours semblable à soy-même; ajoûtez-y, si vous voulez, de finir toûjours par des rimes: Aprés, dis-je, s'être soûmis à tant de loix si dures & si difficiles à observer; malgré tous ces obstacles nous font entendre tout ce qu'il leur plaît d'une maniere plus noble & plus aisée, qu'on ne le sçauroit faire dans les discours communs. On croiroit qu'ils ne pouvoient pas dire autrement ce qu'ils ont dit, quand même ils l'auroient voulu, tant les expressions en sont faciles. Ces paroles leur sont tombées de la plume sans dessein; elles ont pris naturellement chacune leur place. La Lyre d'Amphion ne faisoit pas, ce semble, de plus grands mira-

cles,

cles, quand les pierres attirées par son harmonie se venoient ranger d'elles-mêmes l'une sur l'autre pour bâtir les fameuses murailles de Thebes.

Mais en second lieu, la Poësie, si je ne me trompe, est estimée Divine, à l'égard de son sujet qu'elle produit d'elle-même; au lieu que la Prose l'emprunte d'autruy, & ne fait que l'embellir, & que le polir. Quand nous considerons une Maison de plaisir entre les mains d'un Maître puissant & curieux, & que nous voyons les Montagnes s'applanir pour luy plaire, les précipices se combler, les Rivieres se détourner de leur chemin, les forces naguere cachées sous la terre jallir en l'air, ou se précipiter en cascades; nous admirons certes l'industrie des hommes, & ne pouvons nous trop étonner, qu'une créature si foible en apparence, soit capable de si grands desseins. Mais s'il arrivoit par hazard, que dans cette vaste étenduë de l'air, où auparavant rien n'arrêtoit nos regards, quelqu'un nous fît voir en un instant un superbe & magnifique Palais, de grandes & spacieuses Campagnes, des Monts, des Forêts, des Rivieres & des Mers, nous nous écrierions aussi-tôt que ce n'est pas l'effet d'un pouvoir humain, &

qu'il

qu'il y a là quelque chose au delà de nôtre nature. Or il en est à peu prés de même de la Poësie & de la Prose. L'une, comme je l'ay déja dit, prend son sujet d'ailleurs, le changeant, & l'embellissant, à la verité, au delà de tout ce qu'on en pouvoit attendre. Mais l'autre ne demandant rien à personne, & contente de soy-même, tire toute sa matiere de son propre sein, faisant de rien quelque chose, comme par une espece de création qui semble surpasser la puissance humaine. Ainsi on peut dire, que deux choses rendent sur tout la Poësie admirable ; l'invention d'où elle a aussi pris son nom, & la facilité qui luy est trés-necessaire. Je n'entens pas la facilité de composer, elle peut quelquefois être heureuse, mais elle doit être toûjours suspecte : j'entens la facilité que les Lecteurs trouvent dans les compositions déja faites, qui a été souvent pour l'Auteur une des plus difficiles choses du monde ; de sorte qu'on la pourroit comparer à ces jardins en terrasse, dont la dépense est cachée, & qui aprés avoir coûté des millions, semblent n'être que le pur ouvrage du hazard & de la Nature. Qui ne sent en soy, ny les richesses de l'invention, ny cette heureuse facilité, qui ne frappe point à

la porte des Muſes, car il n'eſt pas neceſſaire de faire des Vers. Qui n'aura que l'une ou l'autre de ces deux choſes, peut devenir un Poëte mediocre, je dis même de cette mediocrité qui ne laiſſe pas de mériter de grandes loüanges. Qui les joindra toutes deux enſemble, il peut eſperer ſans doute, d'être conté en cet Art parmy les premiers. Or il faut être tout à fait injuſte pour ne pas reconnoître qu'elles ſe ſont rencontrées également en M. Saraſin. Car pour l'invention, ſes Poëſies n'ont-elles pas toûjours quelque choſe d'ingenieux, de nouveau, de particulier, qu'il n'a point pris d'ailleurs, & qu'il ne doit qu'à luy-même? Et pour la facilité des Vers, où la trouvera-t-on ſi on ne la trouve dans ſes Ouvrages? il n'y a rien de plus net, de plus libre, de plus aiſé, de plus coulant, non ſeulement la Nature y paroît par tout, mais comme a dit un de nos illuſtres Amis, elle y paroît par tout à ſon aiſe.

IX.

Du genie de M. Saraſin pour tous les divers genres d'écrire.

JE m'apperçois bien que je ſuis long, mais quel moyen de ne rien dire de tant de ſortes de choſes, de differente nature, où ce merveilleux Eſprit a pris plaiſir de s'exercer. Encore n'ay je rien dit de la guerre des

Paraſi-

Parasites qu'il á écrite en Latin, quoi qu'on y voye beaucoup de sçavoir, beaucoup d'invention, un génie fort souple & fort heureux pour tout ce qu'il vouloit entreprendre. Que seroit-ce si j'avois eu à loüer tant d'autres rares Ouvrages, qu'il montroit souvent à ses amis, mais dont on n'a rien trouvé aprés sa mort; & s'il m'eût fallu parler en particulier, d'une Apologie pour la Morale d'Epicure, d'une Histoire de Clovis assez avancée, d'une Traduction entiere & achevée de la Vie d'Atticus, écrite par Cornelius Nepos? Je consens, pourtant que l'on me blâme, de m'être un peu trop étendu, mais qu'on admire du moins ce qui m'en a donné le sujet. Exceller en un seul genre d'écrire, c'est beaucoup; exceller en plusieurs, & presque opposez comme M. Sarasin, c'est la plus certaine marque de la grandeur & de la beauté d'un génie. J'en parleray encore plus hardiment. On a dit qu'un homme éloquent avoit le même avantage sur les autres hommes, que les autres hommes ont sur les bêtes. Nous pouvons faire sans injustice, presque la même comparaison entre ceux qui ne réüssissent qu'en une sorte d'ouvrages, & celui qui est excellent en plusieurs. Car certes de quel-

Cette Traduction a été retrouvée, & on la peut voir en cette seconde édition, p. 111.

que

que nom qu'il faille appeller cette lumiere qui conduit les animaux, elle produit de si admirables effets, que nôtre raison toute orgueilleuse qu'elle est, est forcée de s'en étonner, & de reconnoître qu'elle n'y sçauroit atteindre. Cependant parce que cette lumiere qui les éclaire si divinement en certaines choses, les abandonne tout à fait en d'autres sans qu'il leur en reste un rayon, ny une étincelle ; nous admirons ce qu'ils font de merveilleux, mais nous les estimons beaucoup moins eux-mêmes, jugeant que ce principe qui les fait souvent si bien agir est quelque chose d'étranger, plus grand veritablement que nôtre raison, mais qui n'est pas à eux comme nôtre raison est à nous, qui leur est plûtôt prêté que donné, qui les fait aller à leur fin sans qu'ils la connoissent, cõme la fléche qui va au but qu'elle ne voit point, guidée par l'œil, & poussée par la main de l'Archer. Au lieu que l'homme, comme il a pour les choses du corps un instrument universel qui est la main, avec lequel il se sert de tous les autres, a aussi pour les choses de l'esprit un instrument universel, qui est la raison qu'il employe sans cesse en toute sorte d'occasions, à toute sorte d'usages, & dont l'étenduë plûtôt
que

que la force, le distingue de cette autre espece inferieure à la sienne. Par une consequence semblable, quand nous voyons quelqu'un exceller en une sorte d'Ouvrage, & ne réüssir nullement en d'autres, si nous voulons dire la verité, aux choses même qu'il fait si bien, nous admirons plûtôt la Nature en luy, que nous ne l'admirons luy-même ; car nous concluons que s'il n'agit point par hazard, il agit du moins par une faculté aveugle, & par la seule imagination qui est la partie que nous avons commune avec les bêtes. Mais ce qui nous arrache malgré nous toute nôtre estime & toute nôtre admiration, c'est un Esprit qui agissant par ce principe géneral & universel dont je viens de parler, & possedant les idées de tous les divers genres d'écrire, passe de l'un à l'autre avec une extrême facilité ; Comme un habile Imprimeur, qui ayant devant luy tous ses caracteres distinguez en leurs differentes cellules, choisit sans hesiter & sans se méprendre, les grands, les petits, ou les moyens, suivant que la beauté de son travail le demande. Quelque chose qu'entreprenne un Génie de cette sorte, il semblera s'y être appliqué de tout temps, & tout entier. Le Prothée des Fables,

bles, & le Cameleon des Naturalistes, qui peut-être, n'est guere moins fabuleux, ne changeront pas plus facilement que luy. Il sera tel que la Philosophie est representée dans Boëce, tantôt de la taille ordinaire des hommes, tantôt élevant sa tête jusques dans le Ciel. Il imitera la souplesse d'Alcibiade, qui étoit à Sparte plus laborieux & plus austere qu'un Lacedemonien ; en Ionie plus voluptueux que les Ioniens ; en Perse plus pompeux & plus magnifique que les Persans, changeant de mœurs comme de climats & de demeure. Sa lumiere sera comme celle du Soleil, de laquelle les Philosophes disent qu'elle n'est d'aucune couleur, & n'est pas elle-même une couleur, mais qu'elle deviẽt toutes les couleurs suivãt les objets où elle est reçüë. Il acordera les choses serieuses & les galantes, pour être capable de la Poësie la plus sublime, il ne sera pas incapable de la plus basse, les Vers ne l'empêcheront pas d'écrire raisonnablement en Prose, s'il sçait écrire une Histoire, il ne laissera pas de sçavoir faire un Dialogue ou une Dissertation, pour être admirable en une Langue, il ne luy sera pas impossible de se faire admirer en une autre. Tels sont les génies du premier ordre, & tel paroîtra, si je

ne me trompe, le génie de M. Sarasin.

X. Réponse aux Objections qu'on peut faire contre les Ouvrages de M. Sarasin.

MAIS aprés luy avoir donné ces loüanges, ne répondrons-nous point à ce qu'on peut dire en géneral contre ses Ouvrages ? Ce n'est pas mon dessein de prévenir en ce lieu tout ce que l'Envie ou l'Ignorance lui pourront opposer. Aujourd'huy qu'on déchire impunément les plus célebres Auteurs vivans ; qui s'étonnera si l'on traite les morts de la même sorte ? * *Il n'y a point de plus agréable concert*, a dit un Poëte Grec, *que celuy de deux personnes, dont l'une dit des injures, & l'autre les écoute sans y répondre.* Que nôtre Siecle ait le plaisir tout entier d'une si douce Musique, & que rien ne l'interrompe, ny pour les vivans, ny pour les morts. Je ne parleray donc icy qu'à trois sortes de gens qui agissent de meilleure foy, & dont les objections sont plus importantes.

LES

* Philemon.

Ἥδιον οὐδὲν οὐδὲ μουσικώτερον,
Ἔστ᾽ ἢ δύνασθαι λοιδορούμενον φέρειν.
Ὁ λοιδορῶν γὰρ ἂν ὁ λοιδορούμενος
Μὴ προσποιῆται, λοιδορεῖθ᾽ ὁ λοιδορῶν.

Henricus Stephanus.

Concentus ille est auribus gratissimus.
Convitiante cum tacetur quopiam.
Qui dissimulat enim convitium, facit,
Convitians convitietur ut sibi.

LES premiers ſont ceux qui voulant nous faire paſſer leur chagrin pour ſolidité, & pour vertu, & ſçachant que nôtre Auteur a été principalement célebre pour les Ouvrages purement divertiſſans, rebuteront ſes Ecrits, même ſans les lire, & l'accuſeront de s'être amuſé à des choſes inutiles. XI. Premiére Objection.

Ces Juges ſeveres, plus ſages que Dieu & que la Nature qui ont fait une infinité de choſes pour le ſeul plaiſir des hommes, voudroient que l'on travaillât ſans ceſſe ſur la Juriſprudence, ſur la Médecine, & ſur la Théologie, & nous diront que rien ne mérite d'être eſtimé s'il ne tend à l'utilité publique. En ce dernier point je ſuis à peu prés de leur avis, mais je ne puis croire qu'on travaille inutilement quand on travaille agréablement pour la plus grande partie du Monde, & que ſans corrompre les Eſprits on vient à bout de les divertir & de leur plaire. Appellons-nous inutiles des Ouvrages où le Pere de famille ſe délaſſera des ſoucis domeſtiques, le Prince & le Miniſtre, des ſoins de l'Etat, le Magiſtrat, du tumulte & de l'embarras du Palais, le Soldat de ſes fatigues, l'Artiſan même de ſon travail, qui feront oublier pour un tems, à l'un ſa pauvreté, à l'autre ſes maladies, à

un troisiéme ſes cruelles paſſions, à tous géneralement leurs infortunes? Ceux qui en jugent ainſi ſe trompent groſſierement, comme il eſt aiſé de le montrer, & prennent les moyens pour la fin, faute d'aller aſſez avant, & de pénetrer juſqu'aux fondemens des choſes. Ouvrons les yeux, & ne nous imaginons pas que ny cette Place deſtinée au commerce, ny ces Ecoles où l'on enſeigne, & où l'on diſpute ſans ceſſe, ny ce Barreau où l'on plaide les cauſes des particuliers, ny ces Conſeils où l'on délibere des affaires publiques, ny ces Armées, ces Machines, & ces Canons, ny en un mot, ce grand nombre de reſſorts qui font mouvoir le vaſte corps de l'Etat, ſoient des choſes faites pour elles-mêmes, ou n'ayent chacune qu'un but particulier. Elles ont toutes un but géneral, qui eſt que les Citoyens puiſſent vivre enſemble *Vertueuſement*, *Paiſiblement*, *Agréablement*. Ces trois choſes ont été, ou ont dû être en même temps dans l'intention des Légiſlateurs, & de ceux qui ont fondé les Républiques. Tout ce qui contribuë à la derniere ſans nuire aux deux autres, bien loin de s'écarter, comme il le ſemble, de l'utilité publique, y va quelquefois par un chemin plus droit & plus

plus court. Par exemple, les Ecrits d'un célebre Jurisconsulte sont utiles, qui le peut nier ? ils instruisent l'Avocat pour bien défendre sa cause, l'Avocat bien instruit fait que le Juge prononce justement, le Juge en rendant justice met les Citoyens en repos. Mais on voit souvent que les differentes mains de tant de divers Artisans détournent l'Art de son intention naturelle ; & il en arrive comme de ces machines, belles & bien inventées en apparence, de trop de pieces dont quelqu'une vient toûjours à manquer, s'arrêtent à toute heure, & renversent quelquefois ce qu'elles devoient porter. Au contraire, ces autres Escrits qu'on traite communément de bagatelles, quand ils ne serviroient pas à régler les mœurs, ou à éclairer l'esprit, comme ils le peuvent, comme ils le doivent, comme ils le font d'ordinaire directement ou indirectement ; pour le moins sans avoir besoin que d'eux-mêmes, ils plaisent, ils divertissent, ils sément, & ils répandent par tout la joye, qui est aprés la Vertu le plus grand de tous les biens. Qui ne sçait d'ailleurs, que des raisons trés-solides nous attachent quelquefois à des Ouvrages qui semblent ne l'être pas, & qu'un devoir caché & obs-

cur, l'emporte ſouvent ſans injuſtice ſur cet autre devoir public & éclatant ? Cet homme que vous blâmez, a trouvé peut-être que pour rétablir ſa ſanté qui eſt ruinée, pour ſe défendre de la mauvaiſe fortune, pour le bien d'une famille dont il eſt l'appuy, il luy eſt plus utile de travailler à des Chanſons qu'à des Traitez de Morale & de Politique. Si cela eſt, je le diray hardiment, la Morale & la Politique, elles-mêmes lui ordonneront de faire des Chanſons, & c'eſt une injuſtice ſans exemple, de condamner les occupations d'autruy, dont on ne ſçait ny les motifs, ny les circonſtances.

Mais je vay trop loin, & M. Saraſin n'a pas beſoin de cette défenſe, car ſans parler de quelques-uns de ſes Ouvrages ſolides qui ſe ſont perdus, ny des autres beaux deſſeins que ſa mort précipitée l'empêcha d'executer, on voit aſſez par les differentes pieces de ce Volume, qu'il aſpiroit à la gloire par divers moyens, & qu'il penſoit aux grandes choſes comme aux petites, ſi toutefois il y a rien d'excellent dans les belles Lettres qu'on puiſſe nommer petit.

XII. Seconde Objection.

IL vaut donc mieux que je m'adreſſe maintenant à ceux qui approuvent à la verité,

rité, qu'on s'applique à cette sorte d'Ouvrages, mais qui n'y pardonnent point de petit défaut, croyant peut-être par leur sévere critique s'acquerir la gloire d'être plus clair-voyans que les autres. Ils se trompent : mais ils n'ont point de malignité, ils méritent qu'on les desabuse en riant, comme je tâcheray de le faire. J'ay vû autrefois un vieux Gentilhomme de beaucoup d'esprit, & qui avoit été fort galant. La vieillesse même sembloit avoir respecté en luy ces deux belles qualitez, & n'avoir touché qu'à son corps, mais sa vûë commençoit à s'obscurcir à tel point qu'il ne voyoit plus qu'avec peine. Cependant il employoit un soin extrême, non pas à guerir ce mal qu'il sçavoit être incurable, mais à le cacher même à ses plus familiers amis. S'il arrivoit donc qu'il fut en liberté avec eux, il faisoit un effort extraordinaire pour découvrir sur leurs habits, ou une tache peu considerable, ou un ruban qui ne fut pas en son lieu, ou quelque autre chose de cette nature : & quand il leur avoit donné cette preuve qu'il voïoit, il retournoit avec moins de regret à sa premiére obscurité, & se contentoit en cette lumiere trouble & confuse que son âge luy avoit laissée.

N'eſt-ce point par un ſemblable artifice, que tant de perſonnes peu ou médiocrement intelligentes, n'excuſent rien dans les travaux de l'eſprit, & feignent de n'y pouvoir ſupporter les moindres négligences? Car, en un mot, ceux qui pardonnent ces petits défauts dans un excellent Ouvrage, les voyent peut-être mieux que ceux qui ne les pardonnent pas. S'il y a quelque différence, c'eſt qu'ils en voyent beaucoup mieux les beautez, & qu'ils y ſont plus ſenſibles. Un beau génie les embraſe, pour ainſi dire, de ſon amour. Tout leur plaît en lui, parce qu'ils y trouvent une infinité de choſes dignes de plaire. Qu'on nous die que c'eſt une maladie de l'eſprit; c'eſt du moins une de ces maladies qui ſont des marques de ſanté, dont Hippocrate parle en quelque endroit de ſes Oeuvres, & entre leſquelles il met la faim & la ſoif, quoy que ce ſoient deux choſes purement naturelles.

XIII. Troiſiéme Objection.

IL ſe peut faire que je ſois préoccupé d'une paſſion ſemblable pour les Ouvrages de mon Ami; mais enfin je ne puis demeurer d'accord d'une opinion que quelques autres en ont, & que je diſſimulerois ſi leurs diſcours ne l'avoient renduë comme pu-

publique. J'avouë pourtant que je n'approche de cet endroit qu'en tremblant; car je voy, ou je crains de voir parmy ceux que je dois combattre, quelqu'une de ces personnes que je révere, & de qui les ſentimens me ſeroient par tout ailleurs autant de loix. Hazardons-nous pourtant, & ne craignons point, ou de défendre la verité, ſi nous ſommes aſſez heureux pour la connoître, ou de faire voir publiquement que nous nous ſommes trompez, comme il arrive ſi ſouvent à tous les hommes, depuis les plus petits juſques aux plus grands. En un mot, je veux défendre icy nôtre Auteur, non pas des Admirateurs de feu M. de Voiture, car je le ſuis moy-même autant qu'aucun autre, mais de ceux qui ne veulent rien admirer que luy, qui le tiennent pour l'unique Original des choſes galantes, & ne craignent pas de dire, ou de faire entendre, que tous les autres, & en particulier M. Saraſin, ne ſont, ou que de mauvais Imitateurs, ou que de médiocres Copiſtes.

Je le répete, perſonne n'admire M. de Voiture plus que moy, ſans en excepter cet excellent homme, qui s'étant trop injuſtement condamné luy-même à un ſilence éternel, quand il a vû qu'on attaquoit la

mémoire de ſon amy, a rompu, comme le fils du Roy Crœſus, tous les liens de ſa langue, & s'eſt écrié, (mais, bon Dieu, avec quelle grace & quelle force!) *C'eſt le Roy.* S'il ne tient qu'à être l'Echo de cette voix, je répeteray trés-volontiers, *C'eſt le Roy*, & ne diſputeray point à M. de Voiture la premiére place en pluſieurs choſes, ſans examiner même ſi elle ne luy eſt point dûë en toutes. Mais certes le champ de la gloire eſt aſſez vaſte pour tout le monde; il y a plus d'un Laurier & plus d'une Couronne ſur le Parnaſſe; ne ſçaurions-nous aſſez eſtimer M. de Voiture, ſans mépriſer ceux qu'il a luy-même eſtimez? Qu'il ait éternellement l'avantage d'avoir été de la plus belle & de la plus galante Societé qui fut jamais, de qui il a beaucoup reçû, à qui il a beaucoup rendu; qu'il charme éternellement tout ce qu'il y aura de plus délicat dans le Monde; qu'il ſoit éternellement inimitable, mais qu'on ne nous accuſe pas éternellement de l'imiter, & d'être de ces gens, ou pour parler comme Horace de ces animaux adonnez à la ſervitude, qui ont, ou bien peu de courage, s'ils n'oſent jamais rien entreprendre d'eux-mêmes, ou beaucoup de témerité, s'ils prétendent toû-

jours de mieux faire ce que d'autres ont fait avant eux. Quant à moy, c'est mon avis qu'un homme qui a le génie aussi grand & aussi noble que M. Sarasin, tâche sans doute d'égaler tous les Ecrivains de son Siecle, mais qu'il n'en imite pas un. Voyons toutefois si je me trompe, & en quelle partie de ses Ouvrages il pourroit n'être qu'un Imitateur de ceux d'autruy. Seroit-ce en l'Histoire du Siege de Dunkerque, ou dans la Conspiration de Valstein ? ce n'est pas à mon avis ce qu'on veut dire. Dans le Dialogue, dans la Pompe Funébre, dans la Dissertation du Jeu des Echets, dans la guerre des Parasites, dans le Discours sur la Tragedie ? je n'y voy pas plus d'apparence. Courage donc, nous avons sauvé la moitié de ce volume, où personne ne peut rien prétendre. M. de Voiture a écrit un trés-grand nombre de Lettres admirables ; & s'il en faut juger par le plaisir qu'elles nous donnent, c'étoient de tous ses Ouvrages ceux qu'il aimoit & qu'il estimoit le plus. M. Sarasin au contraire n'a presque rien écrit en ce genre avec soin : & quand il y étoit obligé par quelque raison de néceffité, ou de bien-seance, il ne s'y appliquoit qu'à regret, & avec chagrin, ne pouvant souffrir

qu'aussi-tôt qu'on avoit quelque réputation de bien écrire, on n'eût plus la liberté d'écrire comme un autre homme. J'ay vû une de ses Lettres où il s'en plaignoit assez plaisamment, & ces paroles m'en sont demeurées dans la mémoire. *J'envie la felicité de mon Procureur, qui commence toutes ses Lettres par,* J'AY REÇÛ LA VÔTRE, *sans qu'on y trouve rien à dire.* Ce n'est pas que même sans y penser, il ne luy soit quelquefois échappé des Lettres d'un caractere trés-agréable, & qui luy étoit particulier, mais comme il n'en gardoit point de copie, la plûpart se sont perduës par la négligence de ses Amis, & à peine en avons-nous trouvé quatre ou cinq, que nous n'avons pas voulu publier, de peur qu'il ne semblât que ce fût l'élite d'un plus grand nombre, & qu'en choisissant celles-là, nous eussions condamné toutes les autres.

XIV. Continuation de la même matiere.

JE puis dire donc, qu'en tous leurs Ouvrages de Prose ces deux grands hommes ont si peu de ressemblance, que l'un ne donne pas même l'occasion de penser à l'autre. Venons aux Poësies, où j'avouë que nous aurons bien plus à combattre. Je demanderay pourtant encore, si c'est qu'il y ait

y ait quelque Poësie de nôtre Auteur, qui ressemble à quelqu'autre Poësie de M. de Voiture. A-t-il imité, par exemple, les Stances sur l'Amour d'un Soulier, la Réponse de Jupiter à la Plainte des Consones, l'Epître à M. de Colligny, les Vers Irréguliers à M. le Prince ? M. de Voiture a-t-il fait quelque Ouvrage qu'on puisse nommer l'Original de la Défaite des Bouts-Rimez, ou de l'Epître au Comte de Fiesque, ou du Testament de Goulu, ou de la Prosopopée de la Riviere de Seine, ou du Directeur, ou du mauvais Poëte, ou de quelqu'autre des Poësies de M. Sarasin? point du tout: & quand l'un a voulu parler de la Taupe, & l'autre de la Souris, deux animaux assez semblables, ils ont pris des routes si differentes, qu'ils n'avoient garde de se rencontrer. C'est donc encore un grand avantage, qu'on ne nous peut reprocher du moins aucune imitation particuliere. Mais, dira-t-on, vous en avez imité le Principal, le Stile & le Caractere, & cette sorte de Poësie que M. de Voiture avoit introduite, qui renonçant à la gravité sans s'abaisser jusqu'à la bouffonnerie, est plus propre que pas une autre à divertir les honnêtes gens. Pour répondre à cette objection, il m'est nécessaire

de reprendre la chose d'un peu plus haut.

On a dit que les Sciences voyageoient tour à tour par toutes les parties du Monde, & que comme si elles devoient leur lumiere à toute la Terre, aprés avoir éclairé long-temps un Climat, elles le laissoient dans ses premiéres tenébres pour aller dissiper celles d'un autre. A cela on peut ajoûter, qu'en tous les Climats, & parmy toutes les Nations, chaque Science, ou chaque Art, a comme ses diverses manieres qui viennent chacune tour à tour, pour ainsi dire, joüer leur roolle sur ce grand Theatre, & se retirent aprés pour se faire place l'une à l'autre, soit que cette varieté vienne du seul destin des choses humaines toutes sujettes au changement, soit qu'elle naisse de la diversité des temps, ou de la diversité des esprits de ceux qui gouvernent, dont les inclinations servent de loix. Or ces révolutions, non plus que celles des Républiques, ne se font jamais que par le moyen de quelque Esprit plus puissant & plus élevé que les autres, qui ne se contentant pas de l'état present des choses, entreprend de se faire un nouveau chemin à la grandeur & à la gloire. Mais aussi-tôt qu'un de ces Génies extraordinaires a paru, on en voit de

deux autres ſortes qui ſe mettent ſur les rangs. Les uns qui n'ont preſque rien de bon que la volonté de bien faire, le ſuivent à la trace, mais de bien loin, ne ſont que ſes ombres, & que ſes vaines images, l'imitent enfin toûjours mal à propos, ſans ſe ſouvenir qu'il n'y a point de Vertu qui n'ait deux Vices à ſes côtez, ny d'élevation qui ne ſoit environnée des précipices. Les autres au contraire, ne prennent pas veritablement une matiere oppoſée à la ſienne, car ils s'oppoſeroient au goût du Siecle, qui vient d'embraſſer avidement cette nouveauté, ils s'oppoſeroient peut-être à leur propre inclination, qui les y eût portez d'elle-même s'ils n'euſſent pas été prévenus. Mais en allant du même côté ils s'ouvrent des routes toutes differentes; ils font cent nouvelles découvertes, quelquefois ils atteignent, quelquefois ils paſſent celuy qui les a devancez, & lors même qu'ils ne font ny l'un ny l'autre, ils ſe font un caractere particulier qui a ſon prix & ſa propre gloire. Il me ſeroit aiſé de juſtifier ce que j'ay dit par les exemples de pluſieurs Nations, ſi ma longueur qui ennuye, ſans doute, mon Lecteur, ne m'ennuyoit auſſi moy-même. Pour venir

donc à nôtre ſujet particulier ; La Poëſie Françoiſe avoit été gaye & ſolâtre du tems de Marot, & de Melin de S. Gelais ; & quoi que depuis elle eût encore paru quelquefois avec le même viſage, neanmoins les grands génies de Ronſard, de du Bellay, de Belleau, du Cardinal du Perron, de Deſportes, de Bertaud & de Malherbe plus graves & plus ſerieux, l'avoient emporté par deſſus les autres, & nos Muſes commençoient à être auſſi ſeveres que ce Philoſophe de l'Antiquité, qu'on ne voyoit jamais rire. M. de Voiture, qui pourroit lui refuſer cette loüange ? vint alors avec un eſprit trés-galant & trés-délicat, & une mélancolie douce & ingenieuſe, de celles qui cherchent ſans ceſſe à s'égayer. Il ſe ſouvenoit de la liberté de nôtre ancienne Poëſie, il avoit devant les yeux celle de quelques Italiens, & les fineſſes des plus polis Auteurs de Rome & de Grece. De tout cela enſemble ne ſuivant perſonne, mais éclairé ſeulement par ceux qui l'avoient précedé, il ſe fit luy-même un genre d'écrire, qui ne charma pas moins par ſes graces que par ſa nouveauté. Il dégoûta même en quelque ſorte la Cour & les Dames, des choſes plus fortes & plus ſerieuſes. Qu'eût fait M. Sa-

rasin, qui vint dans le Monde un peu aprés luy ? Quand son inclination l'auroit éloigné de ce même genre d'écrire, je m'asseure qu'il l'auroit forcée pour s'accommoder au temps. Mais je m'imagine au contraire, qu'il rendit graces à la Fortune, de l'avoir fait naître en un Siecle dont le goût étoit si conforme au sien, & qu'il luy étoit si aisé de satisfaire. Il se mit donc à écrire en ce stile libre, & se trouvant riche de ses propres inventions, en quoy pour ne rien dire de plus hardi, il ne cédoit à personne, il n'imita pas davantage M. de Voiture, que M. de Voiture avoit imité Marot, & tous ces anciens Auteurs dont j'ay parlé. Si maintenant des Esprits, & trés-sages & trés-éclairez, mais certainement peu favorables à M. Sarasin, veulent confondre ces deux manieres si differentes, je leur diray qu'ils se font tort à eux-mêmes, & qu'ils dévroient laisser à des vûës foibles & obscures, à ne faire nulle distinction entre des choses qui ont seulement quelque ressemblance. Prenez un homme tout à fait ignorant, il mettra tous les Poëtes du monde en même rang, depuis Virgile jusqu'aux Faiseurs d'Acrostiches. Donnez-luy un peu plus de lumiere, il distinguera entre le Poëme Héroïque,

la Comedie, la Satyre, l'Epigramme, & l'Elegie, mais il ne ſera nulle difference entre Stace & Virgile, Plaute & Terence, Juvenal & Horace, Martial & Catulle : & pour Ovide, Tibulle & Properce, il ne ſe doutera pas ſeulement qu'on puiſſe diſtinguer leur génie & leur caractere. Au contraire celuy qui aura un goût exquis, & une connoiſſance exacte des bons Auteurs, non ſeulement il diſtinguera les caracteres de tous ces divers Ecrivains, mais même comme toutes choſes ont leur abus & leur excés, il péchera d'un autre côté, il ſe défiera bien ſouvent du témoignage des Livres & des Manuſcrits, & trouvant dans les Ouvrages d'un même Auteur quelque legere diverſité de ſtile, il les attribuera à divers Auteurs, ſans conſiderer qu'un homme eſt quelquefois auſſi different de luy-même que d'un autre.

Que ſi nôtre Nation & nôtre Siecle ne ſont capables de porter en chaque genre qu'un ſeul homme que nous puiſſions admirer; ſi M. de Voiture n'a rien laiſſé à faire aux autres, malheur à tous ceux qui ſont venus aprés lui! Qu'on renonce à la Poëſie galante: Pourquoy s'engager au travail s'il n'y a plus de gloire à prétendre? Ne rebu-

tons point, de grace, si cruellement tant de beaux Esprits qui courent dans la même carriere : J'en connois quelques-uns, (& combien y en a-t-il d'autres que je ne connois point) dont les Ecrits, quoy qu'en un genre semblable passeront un jour, à mon avis, pour des originaux, & non pas pour des copies. Celui-ci avec le bel air du Monde & de la Cour, aura je ne sçay quoy de fin, de subtil, de travaillé, de tourné, d'uny, de coupé entre le caractere de l'Ode & celuy de l'Epigramme : Cet autre inspirera à ses Ouvrages, je ne sçay quel Esprit d'Amour, & quelle passion tendre & délicate qui ne sera point ailleurs : Un troisiéme, quoy qu'en riant, aura l'Art de semer dans les Ecrits plus de belle Morale que tous les autres : Et qui pourroit dire tous les divers caracteres qui sont déja, ou qui peuvent être à l'avenir en cette sorte de choses ? puis que même du divers mélange de ces qualitez, comme d'autant d'Elemens, il peut naître une infinité de formes & d'especes differentes.

ESSAYONS si nous ne pourrions point éclaircir cette verité par une comparaison. Il est arrivé quelque chose de semblable en tous les beaux Arts : il n'y en a point

XV. Comparaison sur le même sujet.

point qui n'ait été cultivé par un certain nombre d'excellens hommes ; les uns ont précedé, & les autres ont suivy, chacun a contribué quelque chose du sien à la perfection de l'Art, de sorte qu'elle ne se trouve entiere en pas un, quoy qu'elle le soit en tous pris ensemble. Considerons les progrés de la Peinture, qui a un si grand rapport avec la Poësie. Entre les illustres Peintres de la Grece, Apollodore fut le plus ancien, mais on a dit de lui, qu'il ne fit qu'ouvrir les portes de l'Art, où Zeuxis entra le premier par une plus exacte imitation de la Nature. Ensuite vint cette foule de grands Peintres, Parasius, Protogene, Timante, Pamphilus, Aristide, Nicomachus, & plusieurs autres, chacun heureux en certaines choses que Pline a si exactement, & si agréablement rapportées. En l'un on estima la symmetrie, en l'autre l'invention & le dessein : tel fut loüé de bien representer les cheveux & les extrêmitez des corps ; tel, de mieux representer que personne, les passions & les inclinations des hommes ; tel autre, de finir admirablement ses Ouvrages, & tel même de les achever en fort peu de temps. Apelle les passa tous de bien loin, sur tout en une certaine grace inimitable

qu'il

qu'il donnoit à tout ce qui partoit de ses mains. Cependant cet Apelle, ce grand Apelle aussi loüable pour son ingenuité, que pour l'excellence de son Art, cédoit franchement à Amphion pour l'ordonnance, & à Asclepiodore pour les éloignemens, & pour la juste observation des distances. Allons encore plus avant dans ce chemin, car il est couvert de fleurs, & s'il nous détourne il ne nous égarera pas. Et pourquoy ne parlerions-nous aussi que de ces Peintres, dont toute la gloire est maintenant renfermée dans les Livres, & de qui les noms seroient effacez comme leurs couleurs, si les Ouvrages des sçavantes plumes n'étoient plus durables que ceux des meilleurs pinceaux ? Entre ces grands hommes dont nous pouvons admirer encore les Tableaux, Raphaël étant Disciple de Pietro Perugino, imita d'abord sa maniere exacte & peinée, comme l'on parle, mais seiche, & l'imita si exactement, qu'on ne pouvoit faire nulle distinction entre le travail de l'un & de l'autre. Mais son génie sans comparaison plus grand que celuy de son Maître, ne se pût long-temps contenir dans les mêmes bornes : Il se fortifia par l'imitation de Leonard & de Michel-Ange, & y ajoûtant

tant des graces que ces deux excellens hommes, tous sçavans, & tout consommez qu'ils étoient en l'Art, n'avoient jamais euës, il se fit une nouvelle maniere trés-charmante, & infiniment au dessus de la premiére qu'il avoit suivie. Jules Romain Disciple de Raphaël eût un grand esprit, & fut capable des plus grands desseins, & des plus nobles caprices de l'Art, mais la douceur & les graces de son Maître luy manquerent, quoy qu'il eût travaillé toute sa vie à profiter de ses exemples & de ses préceptes. Toutes ses figures étoient fieres & hardies, & il fit bien voir qu'en vain nôtre résolution nous porte d'un côté quand la Nature nous attire & nous entraîne d'un autre. Le Titien au contraire, n'eût pour Maître qu'un Peintre médiocre, & cependant il surpassa tous ceux de sa Profession en l'agréable mélange des couleurs, & en l'amour qui regne en tous ses Ouvrages. Le Correge fut encore moins redevable à l'instruction d'autruy; la Nature le fit toute seule, il nâquit & fut nourry dans la solitude, jamais il n'imita aucun autre Peintre, toutefois par un admirable effet de son grand génie, ses Ouvrages ont une maniere universelle où l'on trouve quelque cho-

ſe de toutes les autres. Admirons cette diverſité, l'un ſurpaſſe de beaucoup ceux qu'il imite, l'autre quoy que grand en pluſieurs choſes, fait tous ſes efforts pour leur reſſembler, & n'en ſçauroit venir à bout; Celuy-cy connoît admirablement ce que toutes les differentes manieres ont de bon, & n'en peut former une meilleure; Celuy-là n'en connoît, ny n'en imite pas une, & l'on diroit qu'il les a priſes toutes enſemble; Ils ſe ſuivent, & s'inſtruiſent les uns les autres, & ſont tous de grands Maîtres, & non pas de petits Copiſtes.

XVI. Autre comparaiſon.

MAIS pourquoy nous arrêter à des comparaiſons trop éloignées, peut-être, de nôtre ſujet, lors que nous en avons de plus proches. Chacun ſçait combien nôtre Langue doit au merveilleux génie de feu M. de Balzac: Ne le diſſimulons point avec trop d'ingratitude, elle ne fut plus la même depuis qu'il commença d'écrire, il luy fit changer de face, & luy donna un nouveau tour. Tous ceux qui ont écrit depuis (je n'en excepte pas un) luy doivent une partie de leur ſtile. Ces bonnes gens même qui ſont encore abuſez, & qui diſent *parler Balzac* quand ils veulent dire, *mal parler*, s'ils

s'ils parlent quelquefois raisonnablement, ils en ont l'obligation sans le sçavoir, à celuy qu'ils outragent & qu'ils déchirent. La gloire de cet excellent homme sera grande & immortelle, sans doute, mais elle n'obscurcira point celle de beaucoup d'illustres Auteurs qui ont paru aprés luy, ny en particulier celle de M. de Voiture, qui luy est pourtant, si je ne me trompe, plus redevable pour l'expression, que M. Sarasin ne l'est à M. de Voiture luy-même pour le caractere de ses Vers. Enfin M. de Voiture, si nous en croyons ses particuliers Amis, étoit trés-agréable en conversation; M. Sarasin l'étoit aussi, mais c'étoit, comme on en demeure d'accord, d'une maniere trés-differente. Si l'entretien & les écrits sont également l'image de l'esprit, pourquoy ne voudra-t-on pas que la même diversité de graces & d'agrément qui étoit dans leur conversation, se trouve encore dans leurs Ouvrages?

XVII.
Du genie de M. Sarasin pour le monde.

J'AVOIS résolu de finir en cet endroit: mais ce que je viens de dire m'avertit, qu'aprés avoir employé tant de tems à loüer les Oeuvres de M. Sarasin, je puis bien donner encore un moment à loüer M. Sarasin luy-même.

Je

Je ne ſçai par quel malheur le génie pour les Lettres, & le génie du Monde, compatiſſent rarement enſemble. Parmy ceux qui ſe conſacrent à l'étude, peu ſont capables d'autre choſe que d'étudier : La plûpart ſemblent n'être vivans que dans leurs Ouvrages; pour être Auteurs ils ceſſent preſque d'être hommes. Ils ont l'ame pleine de grandes connoiſſances, mais quand il s'agit d'en tirer quelque utilité preſente, ils font voir combien il y a loin de la beauté des contemplations, à la vigueur de l'action & de la pratique; Semblables à cette fameuſe Galere de l'un des Ptolomées, qui avoit quarante rangs de rames, & pouvoit porter trois mille combattans ſur le tillac, ſans compter quatre cens Matelots, & quatre mille Forçats qui luy étoient néceſſaires, mais dont la maſſe ſe trouva ſi lourde, qu'il fut impoſſible de la mettre en Mer, & qu'elle ne ſervit jamais que de montre. N'en accuſons point les Sciences & les Arts, ce n'eſt pas leur faute, c'eſt celle des Eſprits qui ne ſont pas aſſez forts pour les porter, ou aſſez habiles pour les manier, & qui comme des Soldats, ou infirmes, ou maladroits, ſe trouvent accablez ou empêchez de leurs propres armes. L'Eſprit de

nôtre excellent Amy n'étoit pas de cette ſorte, & s'il en faut un illuſtre témoignage, je n'en chercheray point d'autre que celuy d'un Prince grand par ſa naiſſance, grand par ſon eſprit & par ſon courage; d'un Prince qui ne juge pas par les yeux & par le raiſonnement d'autruy, mais par les ſiens propres, & qui mille fois, quoy qu'environné d'une foule de perſonnes de qualité & de mérite; trouva comme une Cour toute entiere en M. Saraſin, ſoit qu'il fallut déliberer, executer, ou négocier en des affaires importantes & publiques, ſoit qu'il eût à ſe repoſer ſur quelqu'un de la conduite de ſa maiſon & de ſes affaires particulieres, ſoit qu'il cherchât un entretien ſolide & ſçavant, ſoit qu'il eût beſoin de ſe délaſſer dans un entretien agréable.

XVIII. De ſa converſation.

QUE ne puis-je repreſenter par quelque grand & hardy coup de pinceau, les charmes de ſa converſation tels qu'ils me ſont demeurez dans la mémoire ! Mais il en eſt de cecy comme de toutes les autres choſes excellentes, il eſt trés-aiſé de dire ce qu'elles ne ſont pas, & trés-mal-aiſé de dépeindre ce qu'elles ſont. Ne me demandez point ce qu'avoit M. Saraſin pour plaire ſi uni-

universellement, il n'avoit rien de ce qui déplaît en la plûpart des gens d'esprit, & de ceux qui sont profession des Lettres. Les uns, ou par une vertu trop austere, ou par un mépris qui les rend eux-mêmes méprisables, n'ont de commerce qu'avec les Sçavans, & renoncent volontairement à l'entretien de la plus grande partie du Monde. Ils font tort à la Philosophie, car les Dames, à qui l'on dit qu'ils en font profession, au lieu de concevoir sous ce nom, le bon sens & l'amour de la raison, qui ont naturellement mille charmes, se figurent quelque chose d'étrange & de barbare, qui rend les gens de mauvaise humeur, & les empêche d'être sociables. Ils oublient que Socrate leur Fondateur & leur Pere (si toutefois ils sont sa légitime posterité) rioit & dançoit comme un autre homme, & n'estimoit rien indigne de luy que le vice. On en voit d'autres qui n'ont, ny ce chagrin, ny cette fierté, mais qui par une trop forte application à leurs desseins, sont toûjours distraits, & ne portent en aucun lieu que la moitié de leur esprit, tournant sans cesse la vûë d'un autre côté, comme un Amant éloigné de ce qu'il aime. Quelques-uns ayât peu de connoissance du Monde, & assez de

gement, ne marchant qu'avec crainte, comme en un païs inconnu, ils ne disent rien pour trop choisir ce qu'ils ont à dire, on devine plûtôt leur esprit que l'on ne le voit. Au contraire quelques autres abusent du leur, & de la réputation qu'ils ont acquise. Ils parlent bien, mais ils parlent trop : Ils disent sans cesse de bonnes choses, mais ils n'en laissent point dire aux autres : Qu'ils fassent dans la conversation ce que faisoit cet Ancien dans la République, quand il se retiroit de temps en temps pour laisser paroître des Vertus moins éclatantes que la sienne. Que diray-je de ceux avec qui on ne sçauroit parler de rien que de leurs Ouvrages; De ceux qui plaisent d'abord, mais qui n'ont toûjours que les mêmes choses à dire, aussi ennuyeux la seconde fois, qu'ils étoient divertissans la premiére ; De ceux qui pour montrer leur esprit, ne prennent plaisir qu'à contredire ; Des opiniâtres, soit que par un sot orgueil ils disputent contre la verité qu'ils connoissent, de crainte de se dédire, vice indigne d'un honnête homme, soit qu'ils ne puissent jamais la reconnoître quand ils sont une fois pré-occupez (ce qui est toûjours un trés-grand défaut) soit qu'ils la soûtiennent à contre-

temps

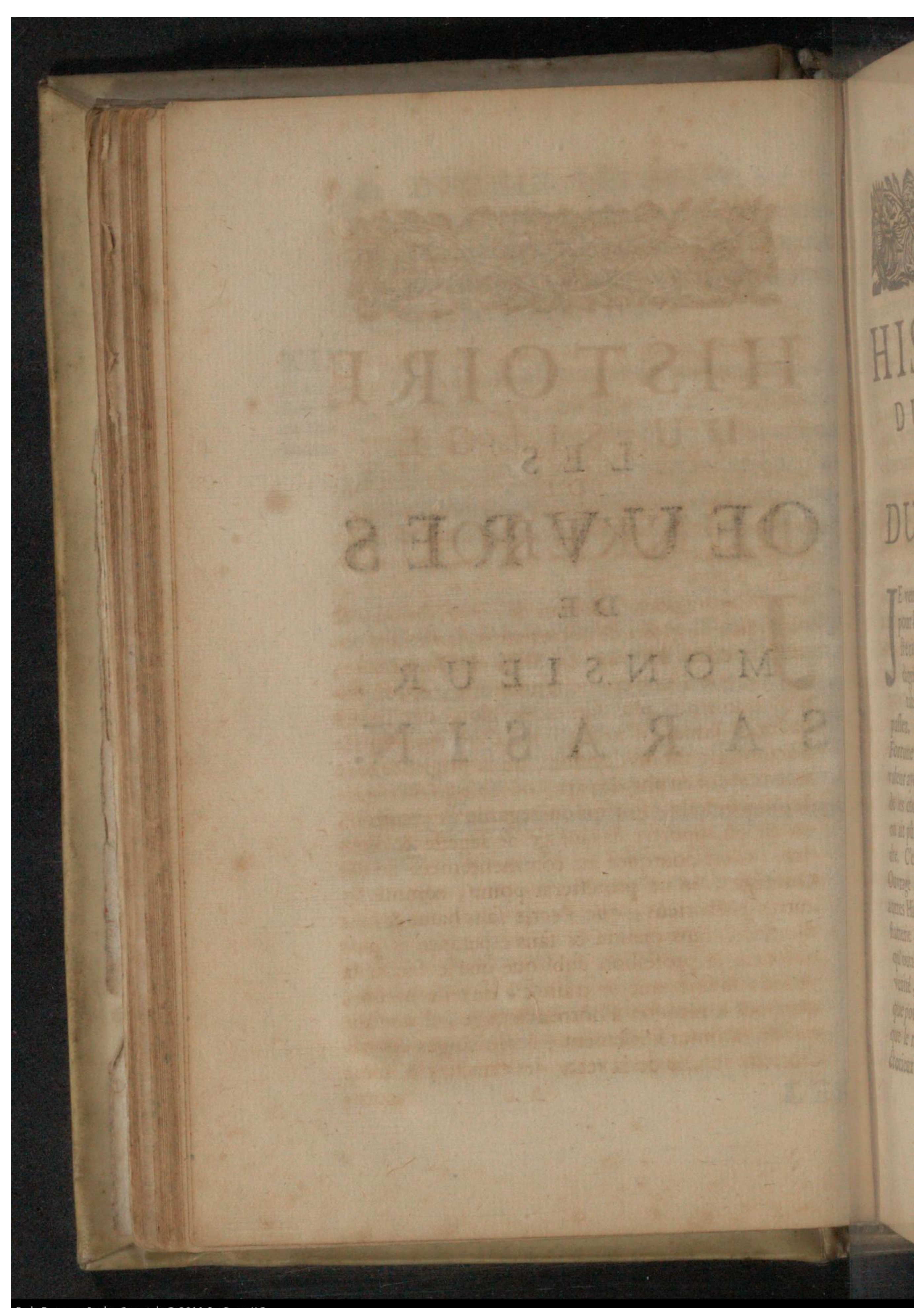
temps & avec trop de chaleur, jusques dans les bagatelles, sans complaisance & sans discretion, en quoy il y a pourtant beaucoup de foiblesse ? Mais je n'aurois jamais fait, & c'est une matiere sans bornes, que celle où je me suis presque engagé par mégarde. Je m'arrête, & il me suffit de dire, qu'on ne remarquoit en nôtre Ami pas un de ces défauts ; & que soit par là, soit par mille autres belles qualitez, il plaisoit à toutes les differentes sortes d'esprits, comme s'il n'eût jamais pensé qu'à plaire à chacune ; aux Dames, aux gens de Lettres, aux gens de la Cour, aux plus éclairez, aux plus médiocres, dans les affaires, dans les divertissemens, soit qu'il fallût tenir sa place dans une conversation réglée & serieuse, soit qu'il fallût parmy des personnes tout à fait amies & familieres, s'emporter à ces innocentes débauches d'esprit, à ces sages folies où les discours concertez cédent quelquefois la place aux caprices & aux boutades de la Poësie, & où presque tout est de la saison, hormis la raison froide & severe. Peut-être publiera-t-on un jour des choses qui feront voir combien il excelloit en ce dernier genre, où je suis témoin qu'il eût été inimitable, si ce même Esprit de gayeté qui
le

le faiſoit aller ſi loin, inſpirant un emportement de joye à tous les autres, ne leur eût fait trouver en eux-mêmes plus de forces qu'ils ne penſoient en avoir.

XIX. Concluſion de ce Diſcours.

MAIS il eſt temps de mettre fin à ce long Diſcours, où je crains bien d'avoir travaillé à ma honte, plûtôt qu'à l'honneur de M. Saraſin. J'ay fait pourtant ce que j'avois principalement ſouhaité, car j'ay donné des marques publiques de l'eſtime que j'avois pour luy; Plût à Dieu qu'elles fuſſent auſſi immortelles que ſes Ouvrages. On m'accuſera peut-être d'en avoir trop dit: mais quand je conſulte la paſſion que j'ay pour ſa gloire, je me reproche de n'en avoir pas dit aſſez, & je ſçay bien que ſi je n'euſſe rien rejetté de ce qui m'eſt venu dans l'eſprit ſur un ſujet ſi riche & ſi abondant, j'en pouvois dire beaucoup davantage.

LES OEUVRES DE MONSIEUR SARASIN.





HISTOIRE DU SIEGE DE DUNKERQUE.

JE veux pour l'honneur de nôtre Nation, & pour la gloire de nôtre temps, laisser à la posterité l'Histoire du Siege de Dunkerque, digne d'une éternelle memoire, & comparable aux plus fameux exploits des siecles passez. Jamais il ne s'est fait d'entreprise où la Fortune ait moins dominé, où la prudence & la valeur ayent eu plus de part, où soit qu'on regarde les conseils, soit qu'on regarde l'execution, on ait pû apporter davantage de sagesse & d'ordre. C'est pourquoi au commencement de cet Ouvrage, je ne protesterai point, comme les autres Historiens, que j'écris sans haine & sans flatterie, sans crainte & sans esperance; puis qu'outre la profession publique que je fais de la verité, le sujet que je traite est de telle nature, que pour le raconter à nôtre avantage, il ne faut que le raconter fidelement; les loüanges des victorieux venant de la vertu des vaincus, & étant

comme impoſſible de donner du blâme aux uns, ſans diminuer la reputation des autres. Si j'avois quelque choſe à apprehender, ce ſeroit ſans doute que la mediocrité de mon eſprit n'égalant pas la dignité de ma matiere, je ne puſſe repreſenter aſſez noblement l'experience d'un vieux Capitaine opposé à celle d'un illuſtre Conquerant ; Une Place celebre, conteſtée par des combats continuels entre les deux plus puiſſantes Nations de l'Europe ; les actions de peu de jours capables de fournir de matiere à d'amples Annales, la force des Hommes, les obſtacles des Elemens, & enfin toutes les incommoditez de la guerre ſurmontées par le courage, par l'induſtrie, & par la patience. Mais cela même qui ſembloit me devoir détourner d'écrire, m'y oblige le plus. Car à bien conſiderer les choſes, celles qui compoſeront ma narration ſont ſi excellentes & ſi magnifiques, que ſe ſoûtenant d'elles-mêmes, elles n'ont aucun beſoin du ſecours de l'éloquence; & que l'on ne ſçauroit jamais manquer de plaire & d'inſtruire, de quelque ſorte qu'on les raconte. Aprés tout, mon opinion eſt qu'il y a beaucoup de gloire à travailler pour celle de ſa Patrie, & que rien n'approche tant des actions heroïques, que le deſir d'employer ſon ſoin & ſon étude à les faire durer dans le ſouvenir des hommes. Quoi qu'il en ſoit, le Public m'aura obligation de lui donner des Memoires exacts & fideles de ce qui s'eſt paſſé de plus remarquable en ce Siege ſi renommé ; & même, ſi je l'oſe dire, je ſens que la dignité de cette Hiſtoire me peut élever l'eſprit juſqu'au point d'oſer eſperer, ſans bleſſer ma modeſtie, que le recit que je vai en faire, meritera d'être ſouffert des honnêtes gens, s'il ne merite pas d'en être loüé.

IL sembloit que la Campagne de Flandres de l'année M. DC. XLVI. se dût terminer par la prise de Mardiik. La saison étoit avancée, nos fatigues avoient été grandes, & nos conquêtes glorieuses. Gaston Duc d'Orleans, aprés avoir commandé nos armées, venoit d'être rappellé à la Cour, & toutes ces choses ensemble faisoient juger qu'on mettroit bien-tôt les troupes dans les Quartiers, & que la guerre ne se recommenceroit qu'au Printemps. Cependant Loüis Prince de Condé, accoûtumé à ne point finir ses Campagnes sans avoir executé auparavant quelque action au dessus de la commune valeur, ne trouvoit pas encore sa gloire satisfaite: & quoi que depuis le départ du Duc d'Orleans, qui l'avoit laissé General, il eût en deux jours passé plusieurs Rivieres, poussé les Armées de Lamboy & de Caracene, & pris la Ville de Furnes, il ne pouvoit toutefois consentir à sa retraite, l'Hyver étant encore eloigné, & concevoit des desseins dignes de sa reputation & de sa fortune. Mais d'autant que les Espagnols, qui voyoient que la perte d'un combat general pourroit entraîner aprés soi la ruine entiere de la Flandre, ne le vouloient point hasarder, & qu'il ne restoit que la seule voye des sieges pour continuer la guerre; le Prince se resolut d'en entreprendre un, & assembla son Conseil pour aviser à quelle Place il s'attacheroit. Toutes les opinions se renfermerent à deux, Menene ou Dunkerque.

Menene est une Ville située sur le Lis, entre Armentieres & Courtrai, dans un païs fertile & agreable, renommée pour le grand trafic qui s'y faisoit autrefois de bleds & de biere, & qui fait gloire de tirer son origine des Menapiens. Nous l'avions heureusement conquise l'année precedente. Le Ma-

réchal de Gassion avoit ensuite jugé à propos de la fortifier, & elle se trouvoit par ses soins en état de soûtenir le siege d'une grande Armée, lors que Caracene la surprit, plûtôt par la foiblesse de la garnison, que par le defaut de la Place. Ceux qui opinoient à l'attaquer de nouveau, alleguoient ; *Qu'il étoit absolument necessaire de joindre les Places que nous tenions sur la Riviere du Lis ; que Menene demeurant entre les mains des Ennemis, rendroit les convois de Courtray toûjours difficiles, souvent impossibles ; qu'il faudroit une Armée entiere pour munir cette seule Ville : que si au contraire nous l'avions reprise, les vivres couleroient sur la Riviere avec peu de danger & de dépense ; que nous serions en état d'avancer nos progrés, sans laisser rien derriere qui pût nous embarasser ; qu'Armentieres & Courtray faciliteroient les commoditez du Siege ; qu'il ne falloit pas souffrir les Ennemis au milieu de nos forces, & qu'enfin il y alloit de l'honneur de la Nation, de conserver par les armes, ce que les armes nous avoient acquis.* Ces raisons étoient honnêtes & solides en apparence ; l'execution s'en trouvoit tout ensemble difficile & perilleuse. Ceux qui ne les approuvoient pas, raisonnoient ainsi :

Pour assieger Menene il eût fallu traverser beaucoup de païs, & faire cette grande marche avec precipitation, afin de prevenir la diligence des Ennemis, & d'avoir le loisir de se retrancher autour de la Place, avant qu'ils nous y pussent joindre : ce qui paroissoit d'autant moins faisable, que leurs troupes campoient vers Nieuport, proche de Furnes : qu'elles étoient toûjours dans l'inquietude de nos desseins, & prêtes de nous suivre, de quelque côté que nous voulussions tourner. De plus, le siege de Courtray achevé en leur presence avec des fatigues continuelles, le secours mené aux Hollandois pendant une chaleur violente, au delà de la nature du climat,

climat, dans un païs découvert & ſans eaux, ſi ce n'eſt celle des canaux & des marais, amere & puante; nôtre prompt acheminement vers la côte de la mer, la priſe de Bergues, le ſiege de Mardiik, l'expedition de Furnes; toutes ces choſes enfin executées ſans intermiſſion, avoient preſque mis l'Armée hors d'état de pouvoir ſervir. Les ennemis au contraire n'ayant point fait de ſiege, & s'étant tenus la meilleure partie de l'Eté à l'abri du canon de leurs Villes, avec abondance de commoditez & de vivres, ſe trouvoient auſſi frais que lors qu'ils avoient quitté leurs garniſons, & ſembloient plûtôt en état de nous devancer vers Menene, que de nous y ſuivre. Mais quand bien nous aurions eu aſſurance d'y arriver les premiers, & de gagner aſſez de temps pour mettre nos Lignes en défenſe, la Riviere du Lis paſſant autour de la Place, nous obligeoit non ſeulement à faire une grande circonvallation, mais de plus à ſeparer nôtre Armée en deux; & cette Armée ſe trouvoit tellement diminuée, comme il arrive toûjours vers la fin d'une Campagne, où les Soldats ont pâti, qu'il n'y avoit pas aſſez de monde pour défendre ces vaſtes retranchemens, bien loin de fournir encore aux travaux d'un ſiege. Au contraire les Ennemis pouvoient avec toutes leurs forces attaquer la moitié des nôtres, & défaire enſuite le reſte, ſi le premier combat leur eût ſuccedé: vû même que le retour de nôtre Infanterie, qui repaſſoit la Mer, nous ôtoit tout ſujet d'eſperer aucune diverſion du côté des Hollandois, quoi que le Prince leur eût envoyé Tourville, premier Gentilhomme de ſa Chambre, afin de les obliger, s'il ſe pouvoit, à faire quelque ſiege qui ſeparât les forces d'Eſpagne. Et par conſequent ſonger à prendre Menene, en l'état où étoient les choſes, c'étoit haſarder viſiblement, pour cette Place de mediocre importance, l'honneur de tant de victoires, la reputation du Prince, & la perte de l'Armée.

Ajoûtez à cela, qu'encore qu'aprés le siege de Mardiik, le premier avis eût été la reprise de Menene; néanmoins la reddition de Furnes, qui formoit quasi le blocus de Dunkerque, & acheminoit à cette noble expedition, devoit faire changer de conseil; & qu'enfin de deux desseins il falloit choisir celui qui promettoit le plus d'utilité & de gloire.

Ces considerations ayant degoûté de cette entreprise, que peu de gens avoient appuyée depuis la conquête de Furnes, on revint à examiner celle de Dunkerque, à laquelle il ne se rencontroit pas de moindres difficultez. Car quoi que la situation en rendit la circonvallation plus aisée, & que l'Armée y pût aller en peu de temps; avec cela neanmoins il restoit de si fâcheux obstacles dans ce dessein, qu'il sembloit qu'on ne les pût pas humainement surmonter: *Il falloit*, disoit-on, *qu'une partie de l'Armée campât sur des monceaux de sable, & l'autre parmi des eaux mortes, & des terres fangeuses. Il ne se trouvoit aux environs de la Place ni de bois ni de chaume pour les hutes des Soldats; aucune commodité pour le logement de la Cavalerie; nul fourage pour sa subsistance; une partie du païs étoit deserte & inculte; la guerre avoit ruiné le reste: il ne sembloit pas que les troupes y pussent demeurer un jour; le moyen d'y continuer un siege? L'embarras des vivres étoit encore aussi grand. Il n'en pouvoit venir que du côté de Calais. par le moyen des bêtes de somme, ou des charrois, ou par la voye de la Mer. Les Dunkerquois avec leurs écluses pouvoient facilement inonder assez de païs pour nous ôter la facilité de cette communication de la terre; le chemin de la Mer restoit toûjours douteux; à cause de la plage basse & sans ports; mais quasi impossible pendant la tourmente. Ainsi s'il venoit un mauvais temps qui durât un peu, nous courions risque d'étre contraints*

traints par la faim de quitter le siege, avec la honte de l'avoir entrepris sans prevoyance. D'ailleurs, comme il étoit trés-difficile de forcer Dunkerque, tant que son port se trouveroit libre, il n'y avoit guere d'apparence que les grands Navires Hollandois qui restoient dans le Canal depuis la prise de Mardiik, pussent se tenir à l'anchre si prés de la terre, si les vents continuoient à soufler furieusement, comme ils avoient commencé, principalement dans la Manche d'Angleterre, où les vagues sont fort courtes, & l'Ocean fort agité, dés que le temps devient gros. Si les Navires se mettoient à la Mer, aussi-tôt les petits Vaisseaux ennemis, moins sujets à se briser, devoient tout hasarder pour passer, quelque danger qu'ils courussent. On remarquoit, *que pendant les marées de Septembre, qui montent fort haut; on pouvoit difficilement empêcher que quelques barques de Nieuport ou d'Ostende ne se coulassent le long de la terre, & n'entrassent dans Dunkerque avec le flôt, durant la nuit, & même pendant le jour, pourvû que les Matelots en eussent la resolution, & que le vent leur fût favorable. Davantage, la Mer faisant des retraites d'autant plus grandes en son reflux, qu'elle avance plus en son plein, laissoit deux fois en vingt-quatre heures prés d'une demie-lieuë de greve à sec, par où les Espagnols pouvoient venir, observant les heures que l'eau est basse, & même ne nous étant pas facile de nous retrancher dans le sable des Dunes, aisé à s'ébouler & à s'abattre. Ils n'avoient qu'à marcher droit à nos Lignes, sans chercher les avantages du rivage découverts, & de la Mer retirée. Outre ces choses qui étoient seulement pour le dehors, la Place d'elle-même se trouvoit en état de se bien défendre. La prise de Gravelines, celle de Mardiik, de Bergues & de Furnes, l'ayant peu à peu bloquée, les Espagnols qui apprehendoient de la perdre, l'avoient fortifiée autant que sa situation l'avoit per-*

permettre. Ils y avoient porté avec loisir & profusion toutes les provisions qu'ils avoient crû necessaires pour la défendre, la garnison étoit nombreuse. les Bourgeois aguerris, les magasins pleins, les particuliers accommodez de toutes choses ; & ce qui sembloit le plus considerable, Leyde commandoit dedans. Cet homme d'une valeur extraordinaire, d'une fidelité éprouvée, d'une prudence exquise, consommé en l'art de garder les Places, ayant rendu son nom immortel par le siege de Mastrik, se promettoit avec un succés plus heureux, une plus grande gloire de la défense de Dunkerque, & ne doutoit point s'il y étoit attaqué, qu'il n'arrêtât la valeur d'un Chef qui jusques alors avoit tout vaincu.

Tant de fâcheux obstacles auroient détourné un moindre courage que celui du Prince. Mais comme il étoit accoûtumé à ne pas ceder aux difficultez, plus il en rencontroit dans ce dessein, plus il se portoit à l'entreprendre. *Il lui sembloit glorieux de faire reüssir une entreprise, que tout le monde avoit souhaitée depuis le commencement de la guerre, sans que personne l'eût encore osé tenter. Il trouvoit honnête, & utile tout ensemble pour la France, de rétablir la sureté du commerce, que cette seule Ville ruinoit sur l'Ocean. Il sçavoit que la perte de cette Place ôteroit au Roi Catholique un Port fameux & considerable, principalement pour la communication de l'Espagne avec les Païs Bas ; & enfin qu'en l'assiette où étoient nos affaires de Flandres, il ne pouvoit rendre un plus grand service que de soûmettre Dunkerque. Il se voyoit d'ailleurs fortifié dans le desir de l'attaquer, par une opinion qu'il avoit conçûë, que les Generaux ennemis auroient peine à vouloir risquer l'évenement d'un combat, tant qu'il leur paroîtroit incertain : que par cette raison il pouvoit plus hardiment entreprendre toutes choses, & qu'il n'y avoit guere à apprehender de ceux*

que

que leurs propres interêts tenoient à demi-vaincus.

Ainsi donc le desir de l'utilité publique, joint à l'esperance d'une extrême gloire, l'ayant fait resoudre d'aller à Dunkerque, il se determina à surmonter toute sorte d'obstacles, & à vaincre même la Nature qui s'opposoit à ce grand dessein. Afin toutefois de témoigner sa moderation en une action si importante, & d'éviter, autant qu'il lui seroit possible, l'envie, compagne inseparable des belles choses, il fit écrire les opinions qui venoient d'être debattues dans le Conseil; & sans se determiner publiquement à aucune, il en chargea la Moussaye qu'il dépêcha à la Cour, pour en instruire ANNE D'AUTRICHE, qui pendant la minorité de LOÜIS XIV. son Fils, gouvernoit heureusement nôtre Empire; attendant les ordres avec une deference d'autant plus agreable, qu'on lui permettoit d'agir sans consulter les Ministres.

Or comme il avoit disposé cette negociation en sorte, qu'il ne doutoit point que la Reine ne se remit à lui de toutes choses, & qu'elle ne laissât à sa prudence la liberté de l'élection; il se resolut en attendant cette approbation, d'employer le temps à si bien preparer ce qu'il jugeoit qui lui seroit necessaire, que lors que la réponse de la Cour seroit venuë, il n'y eût plus rien qui pût retarder son action. Quatre choses principalement lui faisoient beaucoup de peine; le mauvais état de ses troupes, qui diminuoient tous les jours, & qu'il destinoit pourtant à de nouvelles fatigues, plus grandes que celles qu'elles avoient souffertes; la sterilité du lieu où il les vouloit mener; la difficulté d'ôter à ceux de Dunkerque la communication de Nieuport, & la foiblesse de Furnes, qu'il laissoit exposée aux ennemis, s'il en tiroit son Armée.

Aprés avoir long-temps agité dans son esprit les moyens de remedier à ces inconveniens, sa prudence enfin lui en fournit qui lui reüssirent. La Ferté-Seneterre étoit demeuré sur le Lis avec un camp volant de huit cens chevaux, & de quinze cens hommes de pied, à dessein d'y assûrer nos conquêtes; & au cas que les ennemis y fissent diversion, de marcher où la necessité l'appelleroit. Le Prince lui donna ordre de munir en diligence les Places que nous tenions en ces quartiers-là, & de les mettre en tel état, que s'il l'envoyoit querir, il pût s'en éloigner, sans qu'elles courussent aucune fortune. Il écrivit au Vidame d'Amiens Lieutenant de Roi en Picardie, qu'il tirât des garnisons de sa frontiere le plus grand nombre de soldats qu'il lui seroit possible, & qu'il les conduisît au Camp. Il fit partir Villequier pour le Boulonnois, dont il a le Gouvernement, afin d'y ramasser les milices de ce païs, qui s'en étoient retournées aprés la prise de Mardiik. Et comme il prévoyoit que l'Infanterie Françoise qui avoit suivi en Hollande le Maréchal de Grammont, & qui repassoit en France dans deux Vaisseaux des Etats, pourroit arriver à la rade de Mardiik, un peu avant le temps auquel il vouloit aller à Dunkerque, il fit dessein de se servir de ces troupes; & ordonna qu'aussi-tôt qu'elles débarqueroient, on les distribuât dans Mardiik, dans Bourbourg, & dans Bergues, afin qu'elles se remissent un peu des incommoditez de la mer, & qu'il les trouvât prêtes aux premiers besoins du siege. Il fit encore rafraîchir dans le voisinage de Calais les Regimens Polonois de Priamski & de Cabrée. Ces Etrangers faisoient dix-sept cens hommes, & étoient nouvellement venus en France sous la conduite de Sirot.

Aprés qu'il eut pris de si justes mesures, qu'il pouvoit joindre, quand il voudroit, assez de forces pour battre les Ennemis, si le desespoir de voir perir Dunkerque à leurs yeux, les obligeoit contre leur premiere resolution à le venir attaquer, & pour fournir encore à tous les travaux d'un siege, il appliqua ses pensées à la subsistance de ses troupes. Il dépêcha à Calais Champlastreux qui servoit d'Intendant dans son Armée, & lui marqua ce qu'il devoit faire pour amasser des munitions, & des vivres; les lieux d'où il les pouvoit tirer; comment il falloit les conduire, nonobstant l'incommodité de la saison & des voitures; se remettant à lui de l'execution ponctuelle de ces choses, desquelles il l'instruisoit en détail.

Or quoi que l'Amiral Hollandois Martin Herpers Tromp, Homme celebre sur l'Ocean, & duquel la vertu avoit élevé la fortune, fût venu par les ordres des Etats, s'ancrer dans le Canal de Dunkerque, avec dix Navires de guerre; & que ce nombre fût suffisant pour boucher le Port, pendant que l'Armée navale d'Espagne se trouvoit employée contre la nôtre sur la Mer Mediterranée; neanmoins, comme les petits Vaisseaux ennemis pouvoient encore se couler le long de la terre, & se jetter dans la Place, le Prince trouva à propos pour les en empêcher, de faire venir des Fregates de nos Ports les plus proches. Montigny en envoya douze de Dieppe; Villequier en fournit deux de Boulogne; il s'y en joignit encore une de Calais. On assembla de plus quelques belandes, qu'on ramassa sur ces côtes. Les belandes sont batteaux plus longs & plus étroits que les heux, ausquels d'ailleurs ils sont semblables: ils vont d'ordinaire sur les canaux, & servent au trafic des Flamans. Audonville

eut

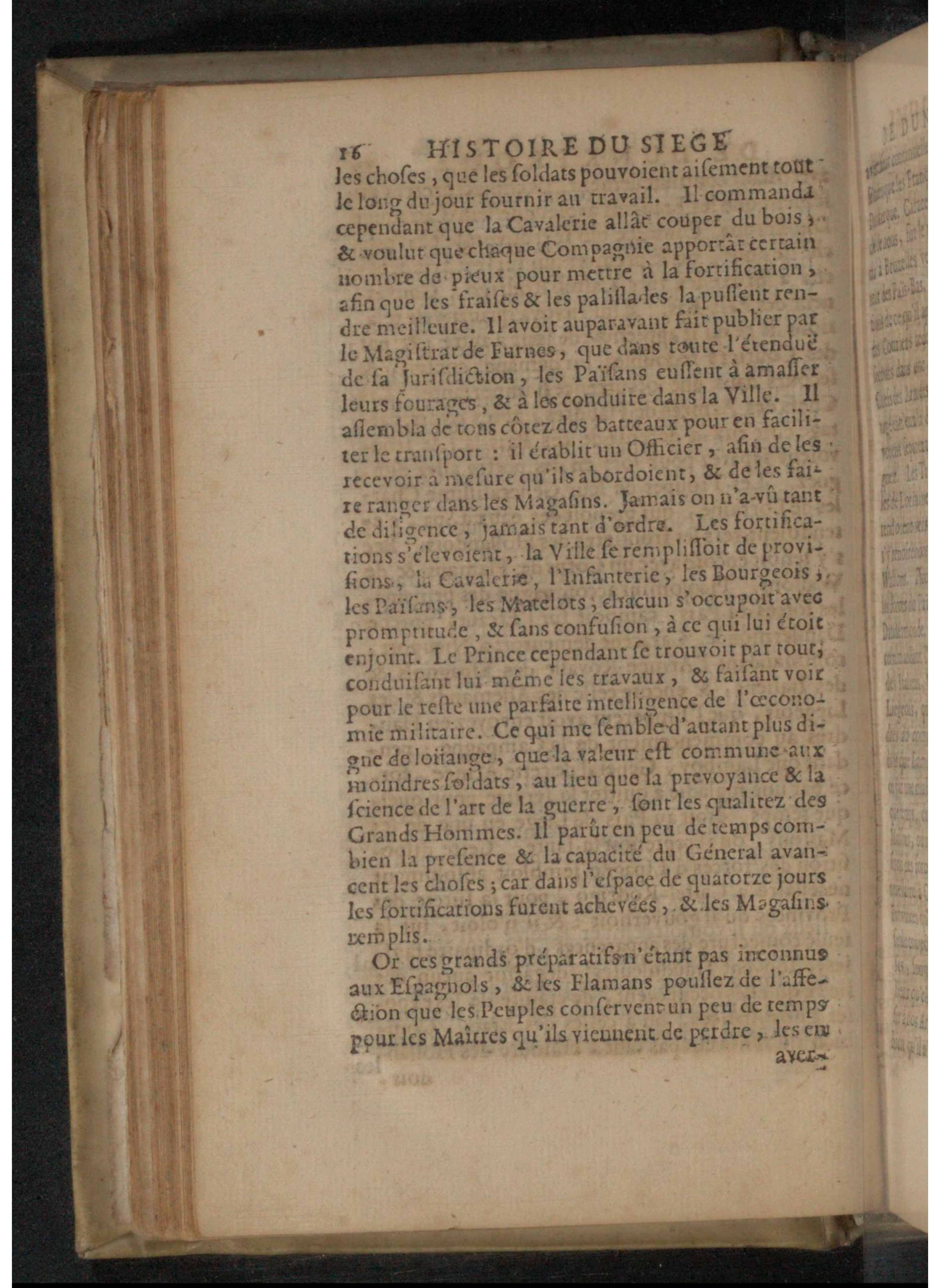
eut le commandement de tous ces petits vaisseaux.

Il ne restoit plus que Furnes, qu'il falloit mettre en état d'arrêter les Ennemis, pendant qu'on prendroit Dunkerque, & la remplir au même temps des fourrages qui devoient faire subsister la Cavalerie du Camp. Le Prince voulut s'attacher à faire executer ces deux choses, afin que sa presence hâtât le travail, & qu'on n'employât pas plus de temps à élever les Fortifications, & à fournir les Magasins, que celui qu'il prevoyoit qui se passeroit en l'execution de ses autres ordres.

Furnes est assise entre Nieuport & Dunkerque, assez éloignée de la mer, quoi qu'on puisse conjecturer qu'elle en étoit fort proche, lors que l'Ocean poussé par la violence des vents du Nord, & n'étant point encore retenu par les digues, inondoit ces terres. Car *Furen*, ou *Vvueren*, selon que prononcent aujourd'hui les Flamans, signifie *naviger*; & *nae-vvueren*, *aborder*; comme si Furnes avoit servi de Havre aux Navires, & que son nom lui en fût venu. Pour marque de cela, le Vicomte de Furnes tient le premier lieu entre les Châtelains de Flandres, qu'on appelle *Riverains*, & qui ont été établis au bord de la mer afin de garder la côte. Quantité de Temples & d'Edifices considerables, rendent la Ville assez belle. On y voit la Chambre que Loüis XI. occupoit, lors qu'étant Dauphin il se retira d'auprés de Charles VII. & que le Duc de Bourgogne lui donna cet asyle contre la colere de son pere. Cette Chambre se trouve encore embellie des Armes de France & de Bourbon. Le païs qui environne Furnes, est assez agreable en Eté, principalement celui qui s'étend de l'Orient au Midy, à cause des prez & des bois, mais les marécages en rendent le sejour fâcheux pen-

pendant les autres saisons. Il est vrai que cette incommodité est amplement recompensée par la fertilité des pâturages, qui font negliger en plusieurs endroits la culture de la terre, & par la quantité des canaux propres à faciliter le commerce. Il y a pourtant des bleds ; & enfin la richesse de ce canton est telle en temps de paix, que l'Empereur Charles-Quint disoit d'ordinaire, que si le reste de la Flandre eût ressemblé à ce coin de terre, elle eût mieux valu que les Indes. Il seroit incertain, & peut-être inutile de rechercher la fondation de Furnes : Elle se trouve toutefois ancienne, puis que dés l'an IↃCCCC. LVIII. Baudoüin Comte de Flandres la fortifia d'ouvrages de terre contre les invasions des Normands. Depuis, quoi que les accidens du feu, les seditions domestiques, les guerres civiles, & encore la furie des armes Françoises, sous Robert d'Arras, & sous Philippe de Crevecœur, l'ayent ruinée quantité de fois, elle s'est toûjours relevée de ces grands desastres, & se trouvoit assez florissante lors que le Prince s'en rendit maître. Ainsi, outre la necessité que nous en avions pour le dessein de Dunkerque, elle meritoit assez d'elle-même pour nous obliger à la conserver. Le Prince aprés avoir consideré son assiette, & la nature du lieu, dessseigna de l'environner de sept demi-lunes, d'un ouvrage à cornes, & d'une contr'escarpe ; n'étant défenduë pour lors que d'une muraille flanquée de tours, & d'un fossé rempli d'eau. Pour ce sujet il distribua l'Infanterie aux lieux où il vouloit remuer la terre ; il separa les quartiers aux Regimens, il établit un Maréchal de Camp à chaque quartier pout ordonner de l'ouvrage ; il regla les heures du repos ; il nomma les troupes qui se devoient relever, & égala tellement

les



les choses, que les soldats pouvoient aisement tout le long du jour fournir au travail. Il commanda cependant que la Cavalerie allât couper du bois, & voulut que chaque Compagnie apportât certain nombre de pieux pour mettre à la fortification, afin que les fraises & les palissades la pussent rendre meilleure. Il avoit auparavant fait publier par le Magistrat de Furnes, que dans toute l'étenduë de sa Jurisdiction, les Païsans eussent à amasser leurs fourages, & à les conduire dans la Ville. Il assembla de tous côtez des batteaux pour en faciliter le transport : il établit un Officier, afin de les recevoir à mesure qu'ils abordoient, & de les faire ranger dans les Magasins. Jamais on n'a-vû tant de diligence, jamais tant d'ordre. Les fortifications s'élevoient, la Ville se remplissoit de provisions, la Cavalerie, l'Infanterie, les Bourgeois, les Païsans, les Matelots, chacun s'occupoit avec promptitude, & sans confusion, à ce qui lui étoit enjoint. Le Prince cependant se trouvoit par tout, conduisant lui-même les travaux, & faisant voir pour le reste une parfaite intelligence de l'œconomie militaire. Ce qui me semble d'autant plus digne de loüange, que la valeur est commune aux moindres soldats, au lieu que la prevoyance & la science de l'art de la guerre, sont les qualitez des Grands Hommes. Il parût en peu de temps combien la presence & la capacité du Géneral avancent les choses; car dans l'espace de quatorze jours les fortifications furent achevées, & les Magasins remplis.

Or ces grands préparatifs n'étant pas inconnus aux Espagnols, & les Flamans poussez de l'affection que les Peuples conservent un peu de temps pour les Maîtres qu'ils viennent de perdre, les en aver-

aver-

avertissant continuellement ; ils conjecturerent aisément que les François avoient dessein d'attaquer Dunkerque. Caracene qui se trouvoit le plus proche de nous, fut le premier qui sur cet avis dépêcha à Bruxelles vers Castel-Rodrigo, Gouverneur des Païs-Bas. Il lui envoya quantité de relations de ce qu'il apprenoit de jour à autre, & par des Couriers redoublez lui demanda conseil, & secours dans une occurrence si importante. Les Chefs des Armées de Flandres, aprés avoir partagé entr'eux la défense de ces Païs-là, se trouvoient separez pour lors en des postes assez éloignez. Les Troupes de leur Generalissime Charles de Lorraine, qui prenoit des eaux à Spa, s'étendoient vers les frontieres des Hollandois. Bec s'y tenoit encore avec un Corps de Flamans & de Wallons. Picolomini accompagné des principales forces du Païs, campoit sur l'Escaut, proche Dandermonde. Caracene demeuroit à Nieuport, commandant l'Armée Royalle des Espagnols & des Italiens, & encore celle des Allemands & des Liegeois, que l'Empereur avoit envoyez en Flandres au commencement de la Campagne ; pendant que Lamboy, General de cette Armée, forcé par une maladie à quitter le service pour quelque temps, étoit au Païs de Liege en une de ses Maisons, où il reprenoit sa santé. Cette disposition des forces d'Espagne sembloit absolument necessaire à Castel-Rodrigo, pour la sûreté des Provinces qu'il gouvernoit : & il n'osoit, sur la seule conjecture des apparences, d'ordinaire fausses, souvent frauduleuses, dégarnir aucun des lieux qu'elles occupoient, de crainte de les exposer à nos Armées, ou à celles des Etats. Combien qu'il n'y eût pas tant à craindre des Hollan-
dois,

dois, & qu'ils fissent la guerre plus lentement, depuis que leurs Plenipotentiaires avoient entamé la negociation d'une Treve avec ceux du Roi d'Espagne, dans l'Assemblée de Munster, où les Ministres des Princes Chrêtiens étoient, pour tâcher de donner la Paix à l'Europe. D'ailleurs, quand les Armées de Flandres eussent été jointes, il n'y avoit aucune apparence qu'elles se vinssent camper proche de Dunkerque, tant que la Françoise seroit à Furnes; parce qu'étant privées par mer & par terre de la communication de Nieuport, c'eût été les vouloir faire perir visiblement, sans nous affoiblir, & exposer aux François, comme une proye facile, le païs de Flandres, privé de ses vieilles bandes, qui jusques alors les avoient empêchez d'en precipiter la ruine. Ainsi Castel-Rodrigo étant arrêté par ces considerations, & par la façon lente d'agir de sa Nation, qui attend tout du temps, qu'elle laisse souvent perdre, esperant même que la saison & les lieux ou empêcheroient ou ruineroient nôtre entreprise, se contenta de songer à tenir prest ce qu'il jugeoit qu'il faudroit pour secourir Dunkerque, lors que le siege se formeroit. Afin pourtant de n'avoir rien omis de ce qu'il pensoit lui pouvoir servir en ce grand besoin, il voulut tenter d'émouvoir contre nous le Parlement d'Angleterre, qui sembloit interessé en toutes manieres à empêcher que cette Place ne tombât entre nos mains. Pour ce sujet, aprés avoir communiqué aux Generaux les resolutions du Conseil, il dépêcha un Exprés à Londres vers l'Ambassadeur d'Espagne, afin qu'il fût informé de tous ces desseins, & qu'il employât son credit, qui étoit grand auprés des Parlementaires, Maîtres alors du Royaume, pour en obtenir un secours considerable.

Les

Les affaires étoient en cette disposition de part & d'autre, lors que la réponse de la Cour arriva au Prince. Elle étoit écrite de sorte, qu'encore que les Ministres proposassent quelques difficultez pour l'entreprise de Dunkerque, il étoit pourtant aisé de connoître qu'ils inclinoient au dessein de l'attaquer : jugeant bien, s'il reüssissoit, que la prise de cette Place honoreroit la Regence de la Reine. Ils remettoient pourtant de nouveau au Prince à examiner s'il tenteroit cette conquête ; soit qu'ils voulussent se décharger par là de l'incertitude de l'évenement ; soit, comme l'on doit plûtôt croire, qu'ils jugeassent qu'il n'y auroit plus à douter d'une chose, quand il l'auroit entreprise.

Ce dessein étant resolu, on ne songea dés-lors qu'à agir, & à gagner le temps qui desormais panchoit vers l'Hyver, & qui commençoit à faire pâtir l'Armée. L'on pourvût premierement à la sûreté de Furnes. Le Prince en laissa le Gouvernement au Bosquet, Sergent de Bataille : Il y établit sous lui une garnison de douze cens hommes, & de cent chevaux, & lui laissa une instruction pour faire continuellement venir au Camp les grains, les foins, & les pailles, qu'on avoit amassez à ce dessein.

Tout le monde eut ordre ensuite de se tenir prest pour marcher, & le 19. de Septembre, l'Armée Françoise se leva des environs de Furnes, & prit la route de Dunkerque. Elle étoit composée de neuf à dix mille hommes de pied, & de cinq mille chevaux, sans les bagages, & ce nombre de personnes inutiles que la guerre traîne aprés soi. Gassion & Rantzau, Maréchaux de France, la commandoient sous le Prince. Celui-là ayant passé par tous les degrez de la Milice, étoit parvenu

venu au premier par la faveur du Prince, & par ſon propre merite. L'autre, Allemand de Nation, mais attaché dés-long-temps à la France, voyoit ſes ſervices recompenſez du plus grand honneur où nôtre Nobleſſe aſpire. Ces deux avoient pour Lieutenans, Villequier & la Ferté-Imbaut. Châtillon, la Mouſſaye, Arnault, Palluau, Laval, Chabot, Caſtelnau, & Marſin, ſervoient de Maréchaux de Camp au Prince. Quincé, Roanette, & Mioſſans, faiſoient la même Charge auprés de Gaſſion. Noirmontier, Sirot, & Clanleu auprés de Rantzau. Il y avoit ſous eux de bons Officiers, peu de Volontaires: mais entr'autres le Duc de Rets, dont l'aſſiduité auprés du Prince pendant toute la Campagne, s'étoit renduë remarquable; & Montauzier, qui l'étoit venu trouver en poſte dés les premiers bruits de ce ſiege.

Le Païs qui ſepare Furnes de Dunkerque, ſe trouve coupé de pluſieurs canaux entre la Neuve-Riviere & la Colme; au delà deſquels, vers le Septentrion, s'étendent les Dunes, & la Greve de la Mer. Le Prince voulut diviſer l'Armée en trois brigades, afin d'occuper tout le Païs, & d'inveſtir Dunkerque dés qu'il ſortiroit de Furnes. Cette diſpoſition rendoit ſa marche plus aiſée & plus diligente, & par ce moyen les trois Corps qu'il avoit ſeparez, pouvoient arriver devant la Place quaſi en même temps. Il choiſit le côté de l'Ocean, comme le plus dangereux, à cauſe de Nieuport, où les Ennemis s'étoient campez. Il avoit prés de lui les Regimens de Perſan, d'Anguien, de Conty, d'Albret, de Mazarin: le Regiment de Suiſſes de Vatteville, & les Bataillons Anglois de Tilliott, de Hacquins, & des Hansfers. Sa Cavalerie étoit

com-

composée des Gens-d'Armes de la Reine, de Condé, d'Anguien, de Longueville, de l'Hôpital, & de Grammont, des Chevaux-Legers de Condé & d'Anguien, du Regiment Royal, de ceux d'Anguien, de Mazarin, de Grammont, de Gamache, de Sceaux, de Meille, de Marsin, de Binse, & de quatre Compagnies des Carabins d'Arnauld. La plûpart de ces Corps avoient toûjours servi sous lui, & les épreuves où il les avoit mis, lui en donnoient une confiance qui leur étoit honorable. Gassion prit son chemin à la main gauche du Prince, & conduisit le long de la Riviere qui va de Furnes à Dunkerque, dix Compagnies des Gardes Françoises, six Compagnies des Gardes Suisses, les Regimens de Picardie & de Navarre, un des Wallons de Bournonville, un des Suisses du Colonel Guy, & un Bataillon des Anglois de Rocpy. Pour sa Cavalerie, il avoit son Regiment, ceux de Coaslin, de la Feüillade, de Villequier, de la Rocheguyon, de Cœuvres, de Bergeré, de Stref, de Syllar, & de Bussyalmoru. Rantzau marcha vers la Colme, par le Païs qui est de l'autre côté de la Neuve-Riviere. Il menoit dix Compagnies des Gardes Françoises, les Regimens de Piémont & d'Orleans, & celui des Suisses de Molondin. Sa Cavalerie consistoit aux Regimens d'Orleans, de la Ferté-Imbault, de Roquelaure, de Beaujeu, d'Eclinvilliers, de Noirlieu, & au sien; avec les Fuseliers & les Cravates. L'Artillerie commandée par Cossé, S. Martin, Chouppes, & le Bordet, Lieutenans, étoit de quinze gros canons, de quelques moyennes & petites pieces, de quelques bombes, & de quantité de grenades, dont l'usage est merveilleux pour les attaques des Places.

Aprés une marche de six heures, toutes ces trou-

pes arriverent devant Dunkerque, sans avoir rencontré d'obstacle considerable. Seulement Rantzau fut obligé de chasser les Ennemis de quatre Redoutes qu'ils tenoient le long du Canal qui mene de Dunkerque à Bergues, par où il venoit. Il eut été difficile de les y forcer en peu d'heures, s'ils eussent voulu s'y défendre, dautant qu'il y auroit fallu traîner du canon, & que cela ne se pouvoit faire si-tôt, à cause de la fange des chemins que la pluye avoit rompus. Mais soit qu'ils manquassent de résolution, soit qu'ils songeassent à menager leurs soldats, ils abandonnerent les trois premieres Redoutes, dés qu'ils virent qu'on avoit fait des ponts pour aller à eux, & se retirerent dans la quatrieme qui étoit défenduë par le canon de la Ville. Aussi-tôt cent cinquante chevaux sortirent de Dunkerque, & se vinrent mettre derriere. On crût que c'étoit à dessein de la disputer : Il parût depuis que leur intention alloit seulement à favoriser la retraite de l'Infanterie, qui s'y trouvoit engagée. Noirmontier, à qui Rantzau avoit commandé d'emporter ces Redoutes, & qui avoit déja occupé les autres, marcha pour attaquer cette derniere. Il fit avancer en même temps le premier Escadron du Regiment d'Orleans, & ordonna à Genlis de prendre cent Mousquetaires des Gardes Françoises, & de se saisir de quelques vieilles mazures qui se trouvoient entre la Redoute & la Ville. Mais cela ayant fait apprehender aux Ennemis que nous ne leur empêchassions le retour, & juger qu'il étoit perilleux pour eux d'attendre davantage, ils se sauverent aprés une legere escarmouche, & nos Coureurs pousserent leur gros jusques sur la contr'escarpe.

Dunkerque est située entre ces Dunes qui blanchissent

chiſſent & s'élevent au bord de l'Ocean, depuis l'Ecluſe juſques à Calais. A l'Orient elle eſt bornée de Furnes & de Nieuport; au midi elle regarde Bergues & la Flandre; elle a Mardiik au Couchant; la Mer l'enferme du côté du Nord. Son territoire eſt fort petit, & preſque par tout reſſerré par celui de Bergues. Sa grandeur & ſa puiſſance viennent des commoditez de la mer. S. Eloy annonçant l'Evangile, y bâtit autrefois une Chapelle, dont on trouve encore des reſtes aſſez proche des murs de la Ville, qui en tire ſon nom & ſon origine. *Dunkerque* en effet ſignifie *Egliſe des Dunes*; & il ſemble que pour ce ſujet on a élevé ſi haut le clocher de ſon Egliſe, que l'éminence des falaiſes n'empêche point qu'on ne le voye de la mer, & que de la plate-forme qui eſt au ſommet, l'on ne puiſſe en temps ſerein découvrir les montagnes de Douvre, & la côte d'Angleterre. Au commencement Dunkerque n'étoit qu'un Hameau composé de cabanes de Pêcheurs, aſſemblez par la commodité du Havre. Depuis, la vieilleſſe & la negligence ayant gâté le Port de Mardiik, celebre en ce temps-là, elle devint conſiderable par la ruine de ce Port. Baudoüin, Comte de Flandres, ſurnommé le Jeune, en fit une Ville l'an de Salut ix. c. iiij. xx. xvj. Elle fut enſuite peuplée par la bonté de Philippe de Vermandois, qui y établiſſant beaucoup de franchiſes, y aſſembla auſſi beaucoup d'habitans. Il faudroit une Hiſtoire particuliere pour décrire, comme elle a ſouvent changé de Seigneurs; comme elle échût en partage à Robert de Caſſel; comme elle paſſa à Robert de Bar, qui par l'alliance de ſa fille la mit dans la Maiſon de Saint Pol; comme elle vint enſuite dans celle de Vendôme & de Bourbon, &

comme

comme elle tomba ſous la puiſſance des Eſpagnols. Il ſeroit même agreable d'apprendre ſes diverſes infortunes ; de ſçavoir de quelle ſorte les Anglois la brûlerent l'an M. iij. c. iiij. xx. viiij. de quelle ſorte elle fut long-temps aprés ſurpriſe par les François ſous le Maréchal de Termes ; quels ſont les privileges de ſes Seigneurs ; quelles ſont ſes loix ; quel eſt ſon commerce ; quel eſt le Conſeil Souverain de la Marine qui y eſt établi ; enfin quelle eſt cette Pêche de harencs, celebre par le grand debit qui s'en fait, & par les Privileges de l'Empereur Charles V. Mais comme nôtre deſſein eſt ſeulement de décrire le Siege de cette Place, ſans chercher ailleurs des divertiſſemens pour les Lecteurs, aſſez attachez par la grandeur de l'action, nous nous contenterons de dire l'état où cette Ville ſe trouvoit, lors que l'Armée du Prince vint camper devant, & d'en tracer un plan exact & fidele.

Dunkerque eſt ſeparée en deux Villes, Vieille & Nouvelle. La Vieille eſt aſſiſe au bord de la Mer, environnée de l'antique fortification d'une muraille épaiſſe, flanquée de quantité de groſſes tours, ſoûtenuë d'un grand rempart, & accompagnée d'un foſſé revêtu de brique, large de plus de ſix-vingts pieds, & toûjours plein d'eau de la Colme, qui croît en cet endroit ſelon que les marées montent. Du côté de Mardiik, l'Ocean s'avançant dans la terre, & s'étendant le long de la muraille de la Vieille-Ville, forme un Port capable de contenir deux cens grands Vaiſſeaux. L'entrée pourtant en eſt étroite & dangereuſe, à cauſe des bancs & des baſſes qui s'y rencontrent. Dans le Canal qui n'eſt pas moins ſûr que le Port, plus de huit cens voiles ſe peuvent mettre à l'abri.

De

De ce Havre ſortoient les fregates qui aſſiegeoient l'embouchûre de nos rivieres, & qui s'étoient rendus ſi redoutables dans toutes nos côtes des Mers du Ponant. L'antiquité n'a point connu d'hommes plus determinez ſur la Mer que les Dunkerquois, & nous ne liſons point d'actions navales plus hardies, que celles qu'ils ont executées. En verité nous aurions peine à croire que cette Ville ſeule eût affoibli le commerce du plus puiſſant Royaume de l'Europe, & réſiſté à ces flottes Hollandoiſes, qui vont juſques au Nouveau Monde enlever des Provinces entieres à l'Eſpagnol; ſi nous n'avions pour un témoignage funeſte, mais irreprochable, de leur fureur & de leur vaillance, les pertes de nos Marchands, & les vains efforts des Navires des Etats; & ſi nous n'écrivions ces choſes, aprés le conſentement general de nôtre ſiecle. Du côté qui regarde la France, depuis la Mer juſques vis à vis des murs de la Vieille-Ville, le Havre eſt défendu par le Fort de Leon, bâti ſur les Dunes, & par conſequent mal flanqué, à cauſe de l'incommodité du lieu: petit d'ailleurs, mais garni de bonnes palliſſades, & d'une batterie de gros canon. A l'autre rive du Port s'élêve une chauſſée, qui s'avançant cinq ou ſix cens pas dans la Mer, le couvre du côté de Flandres, & qui aboutit à un petit Fort de bois, chargé de quelques canons. La Nouvelle-Ville s'attache au Fort de Leon: & enfermant le reſte du Havre, s'étend enſuite autour de la Vieille, juſques au delà du chemin qui mene à Nieuport. Elle eſt environnée d'une enceinte de douze baſtions de terre, avec un foſſé plein d'eau, & une contr'eſcarpe. Deux ouvrages à cornes achevent d'occuper l'eſpace qui reſte entre le dernier ba-

 ſtion,

ſtion, & cette chauſſée qui gagne la mer. Vers le Midy trois grands Canaux ſortent de Dunkerque, & donnent la commodité aux Habitans de tranſporter ſur leurs belandes, les marchandiſes qu'ils debitent par tout le Païs. Ces Canaux entrent dans le Port, & ſervent, ou à le nettoyer, ou à inonder les environs de la Ville, ſelon que l'on hauſſe ou baiſſe leurs écluſes. Le premier conduit à Bergues, le ſecond à Honſcotte, & le troiſiéme à Furnes, à Nieuport, & enfin à Bruges. Les Magiſtrats de ces Villes ayant commencé celui-cy l'an mille ſix cens quarante, l'acheverent l'année d'aprés, & le nommerent *la Neuve-Riviere*: les autres ſont anciens. Dunkerque étoit gardée par deux mille ſix cens hommes, en onze Regimens d'Infanterie, des Armées de Caracene & de Lamboy. Dans ces Regimens, le nombre des Officiers égaloit preſque celui des Soldats; Il y avoit encore trois cens chevaux; & outre cela trois mille Bourgeois exercez aux armes, & deux mille Matelots accoûtumez aux combats de mer, deſquels la fureur fait mépriſer les autres périls. Les fortifications étoient fournies d'Artillerie; & comme nous avons dit, cette Ville ſe trouvoit pourvûë de tout ce qui peut ſervir à la défenſe des Places.

Auſſi-tôt que l'Armée fut arrivée, le Prince diſtribua les Quartiers: & les voulut diſpoſer de telle façon, que ſi les Ennemis venoient pour faire lever le ſiege, ils ne pûſſent, ni ſecourir la Ville, ni forcer le Camp, & qu'au contraire ils lui donnaſſent lieu de commencer ſon entrepriſe par le gain d'une bataille. Pour faire bien concevoir l'aſſiette du Camp, il eſt à propos de deſſeigner en paſſant les environs de Dunkerque. A ſon Orient elle a une eſpace de terre qui ſepare la Neuve-Riviere

viere & la Mer. Cet eſpace eſt couvert en partie de Dunes inégales, pour leur ſituation & pour leur hauteur; & s'étend en partie en une plaine, qui eſt arroſée par la Neuve-Riviere, & qui continuë à regner juſqu'au Canal de Honſcotte. De ce Canal allant à Mardiik, il y a de grands marécages, qui regardent le Midy, & qui ſont coupez du Canal de Bergues, & de quelques autres Rivieres. On rencontre au Couchant une plaine à l'oppoſite de la premiére, d'autres Dunes, & enfin les bords de l'Ocean. Ces derniers lieux ſembloient aſſez défendus d'eux mêmes par les canaux, & par les marécages qui en rendoient l'accés mal-aiſé à ceux qui n'en étoient pas les maîtres, & encore par le voiſinage de Mardiik & de Bergues, qui les mettoient à couvert. Le plus grand peril ſe trouvoit du côté de l'Orient, d'autant que les Ennemis partant de Nieuport, qui n'eſt qu'à cinq lieuës de Dunkerque, pouvoient venir au Camp, le long de la mer, en peu d'heures, & ſans aucun empêchement. Cela obligea le Prince d'aſſurer entierement cet endroit. Pour cet effet il fit camper Gaſſion avec ſa brigade, depuis le bord de la mer juſques au milieu des Dunes. Il en occupa lui-même le reſte, & tout ce qui eſt de la plaine juſques à la Neuve-riviere. Là il logea les troupes qu'il avoit menées; & pour achever de remplir un lieu qui demeuroit vuide le long du Canal de Furnes, il joignit à ces troupes dix Compagnies des Gardes Françoiſes, & le Regiment de Cavalerie de Beaujeu, qui étoient de la brigade de Rantzau. De la Neuve-riviere tirant du Canal de Bergues, Rantzau eut ordre de border le reſte de la plaine, des Corps de Cavalerie & d'Infanterie que le Prince lui avoit laiſſez. Nos places, & l'aſſiette incom-

mode du Païs, servirent au reste de la circonvallation. Seulement sur les Dunes qui sont a l'Oüest; le Prince mit Villequier avec les milices du Boulonnois, son Regiment de Cavalerie & celui de la Rocheguyon, afin que les Espagnols, qui auroient pû passer la Colme aprés s'être assemblez à Saint Omer, pour jetter du secours dans la Place, entre Bergues & Mardiik, y trouvant cet obstacle, en perdissent l'esperance. Les Navires de Hollande & les fregates Françoises, boucherent le Port; & de cette façon Dunkerque fut en un instant enfermée de tous côtez. On fit aussi-tôt un Pont sur le Canal de Furnes, pour la communication des Quartiers, & deux autres sur ceux de Honscotte & de Bergues, à dessein de faire passer les voitures, qui devoient venir de Calais, & apporter des vivres au Camp.

Le lendemain on commença la circonvallation, où d'abord toute l'Armée travailla. Le Prince entreprit de faire creuser un fossé profond de six pieds, & large de douze, depuis les dernieres Dunes qui sont vers la Mer, jusques au Canal de Furnes: & afin d'affermir l'ouvrage, & d'empécher le sable de s'ébouler, il voulut que les lignes, qui devoient être à l'épreuve du canon, fussent entierement revêtuës de gazon. Il marqua tous les endroits les plus faciles à attaquer, pour les border de fraises & pallissades; & à trente ou quarante pas au delà de ce fossé, il en desseigna un autre d'une grandeur quasi semblable. Or comme les éminences des Dunes étoient inégales, & qu'il s'en trouvoit le long des lignes, dont la hauteur pouvoit incommoder l'Armée, il fut obligé d'occuper toutes ces hauteurs, de les fortifier, & d'étendre bien loin ses travaux, principalement vers

le

le chemin de Nieuport, & au Quartier de Gassion. Il y avoit entr'autres une de ces collines, qui s'élevant beaucoup dominoit dans le Camp, & du sommet de laquelle on voyoit nos troupes en bataille. Il eût été dangereux que les Ennemis s'en fussent saisis, & qu'ils y eussent monté du canon. Le Prince, pour obvier à tout, s'en voulut rendre le maître, & quelque peine qu'il rencontrât au travail qu'il y falloit faire, délibera de l'environner de deux grandes lignes, qui joindroient celles de la circonvallation, d'élever un Fort sur la cime, & d'y planter une batterie.

Le rivage de la Mer restoit encore à fortifier. Le flux & reflux ne laissoient aucune apparence de pouvoir travailler dans le sable, sans l'appuyer solidement. D'ailleurs, la précipitation du temps ôtoit toute apparence d'y fonder des digues. Cependant le reste des travaux sembloit inutile, tant qu'on laisseroit sans défense ce grand espace de gréve, qui demeuroit découvert pendant la basse marée. Cet empêchement n'arrêta pas toutefois le Prince, accoûtumé à mettre heureusement en usage, pour les fortifications, tout ce que la lecture & l'experience lui avoient appris, & de trouver dans son esprit penetrant & appliqué, des expediens prompts & certains à ce qu'il rencontroit de difficile. Il résolut donc de faire planter une estacade sur la gréve, capable de boucher le passage aux Ennemis, & aisée à réparer aux endroits où la Mer l'auroit emportée. Il voulut qu'on enfonçât des pieux à force, afin qu'avec plus de fermeté ils soûtinssent le choc des vagues; qu'on les rangeât si prés les uns des autres, qu'on n'y pûst passer: mais pourtant avec un peu de distance, pour faire ouverture à la violen-

ce de l'Ocean, & la diminuer en luy cedant.

Il n'employa pas une moindre industrie à se defendre de l'eau, que les Dunkerquois avoient répanduë dans les chemins, qui sont depuis la Neuve-riviere jusques à Mardiik, & qui se trouvoient couverts de telle sorte, que les charrois qui venoient de Calais, pour apporter des vivres à l'Armée, n'y pouvoient passer. Quoy que dés la premiére pensée qu'il avoit euë de ce Siege, il eût prévû cette incommodité, & que dés-lors il y eût trouvé remede, en ordonnant à Champlastreux de faire cuire le pain de munition à Bergues, d'où il descendoit au Camp par le Canal, & d'envoyer autant qu'il pourroit de vivres dans les batteaux de Calais, qui venoient le long de la côte; neanmoins comme cette voye étoit incertaine & incommode, & que l'Armée demeuroit toûjours dans la crainte de pâtir, il jugea necessaire de rétablir les chemins, en arrêtant le débordement de l'eau. On tenta d'abord de boucher les écluses avec des planches remparées de terre, à quoy il n'eût fallu qu'un travail leger & de peu de temps. Mais la fureur du flot qui repousse avec rapidité les rivieres lors qu'il monte, ayant emporté deux fois tout ce qu'on avoit déja amassé, il fallut se résoudre à une plus grande peine. On délibera donc d'enfoncer de gros pieux auprés des voûtes de ces écluses par où la marée regorgeoit, d'y rouler de grandes pierres pour appuyer ces pieux, & d'y renverser tant de terre, qu'enfin les écluses demeurassent étanchées.

Au même temps qu'il se retranchoit ainsi contre les forces des Ennemis, & contre les empêchemens de la Nature, il pourvût avec beaucoup de prudence aux autres besoins de l'Armée. Il fit sortir

tir du Camp tous les chevaux de bagage, & mille de ceux qui ſervoient dans les troupes, & qui ſe trouvoient les plus haraſſez, pour s'aller rafraîchir autour de Calais. Cela encore à deſſein de faire ſubſiſter plus aiſément le reſte, du peu de fourrages, que la ſterilité du lieu, & la difficulté des voitures, contraignoit de diſtribuer ſeulement ſelon la neceſſité; prenant la peine lui-même de ſe transporter deux fois le jour, au Parc des vivres & à l'endroit où l'on débarquoit les fourrages, pour les faire exactement partager. Il commanda à Roanette de lui amener l'Infanterie qui revenoit de Hollande. Il en envoya le Regiment de Rambure au poſte de Villequier, pour l'aſſurer mieux; & pour ce même ſujet les Compagnies des garniſons de Lorraine & du Havre, & le Regiment de Grammont, prirent le chemin de Furnes. Ceux de Noirmonſtier & de Fabert demeurerent à Bergues avec commandement de venir à leur tour faire leur ſervice au Camp, & monter leurs gardes à la tranchée. Il ordonna encore à Sirot, de faire entrer les Polonois dans les Lignes. il retint auprés du lieu où il campoit, les deux bataillons de Cabrée, & plaça le troiſiéme, que commandoit Priamki, au Quartier de Gaſſion. Cette Nation mépriſe les perils, que ſa ferocité lui fait ſouvent ignorer. Sa Nobleſſe pourtant eſt civile & ingenieuſe, mais hautaine, ainſi que le reſte des Peuples du Septentrion. Comme ces gens n'ont preſque aucune connoiſſance des Sieges, & que la plûpart de leurs guerres ſe paſſent à la campagne; ils arriverent au Camp dénuez de toutes les commoditez qui ſervent à faire des huttes: & ce lieu deſert de ſoy, ne leur en fourniſſant aucune, ils furent contraints, à la maniere des bêtes, de s'enfouïr dans le ſable,

aux endroits qu'on leur destina pour camper.

Dans ces diverses occupations, le Prince, selon sa coûtume, se trouvoit present à tout, & ne laissoit rien exempt de ses soins, parmi ce grand nombre d'actions, conservant son esprit dans une assiette toûjours tranquille, & qu'on reconnoissoit sur son visage. Les soldats suivirent son allegresse, & redoublant leurs fatigues avec joye, en quatre jours, nonobstant le vent & la pluye continuelle, les fortifications du Camp furent achevées, le travail de l'estacade presque parfait, & les écluses en état de ne plus nuire. Les Dunes qui se trouvoient en défense, sembloient autant de gros bastions, & surprenoient la vûë des personnes qui les regardoient. Ceux mêmes qui les avoient fortifiées, ne pouvoient comprendre comme en si peu de temps ils venoient d'achever ces prodigieux ouvrages. Certes, si l'on considere attentivement toutes les circonstances de ces travaux, que je décris avec fidelité, & si l'on examine ensuite ceux qui sont contenus dans les Histoires Gréques & Romaines, que nous ne lisons jamais sans étonnement, on trouvera par une juste comparaison, que les choses sont égales. Et consequemment on jugera les nôtres plus grandes, parce que nous sommes destituez des avantages de l'Antiquité, qui imprime une extrême veneration, & exposez à la malice des hommes, accoûtumez à élever, au dessus de la creance, les actions des temps passez, pour abaisser au dessous de la verité celles de leur siecle.

Comme on travailloit aux retranchemens, le Prince reçût la nouvelle que les ordres qu'il avoit envoyez pour la sûreté des Places que nous tenions sur le Lis, avoient heureusement réüssi. Dés le premier commandement, la Ferté-Seneterre accompagné

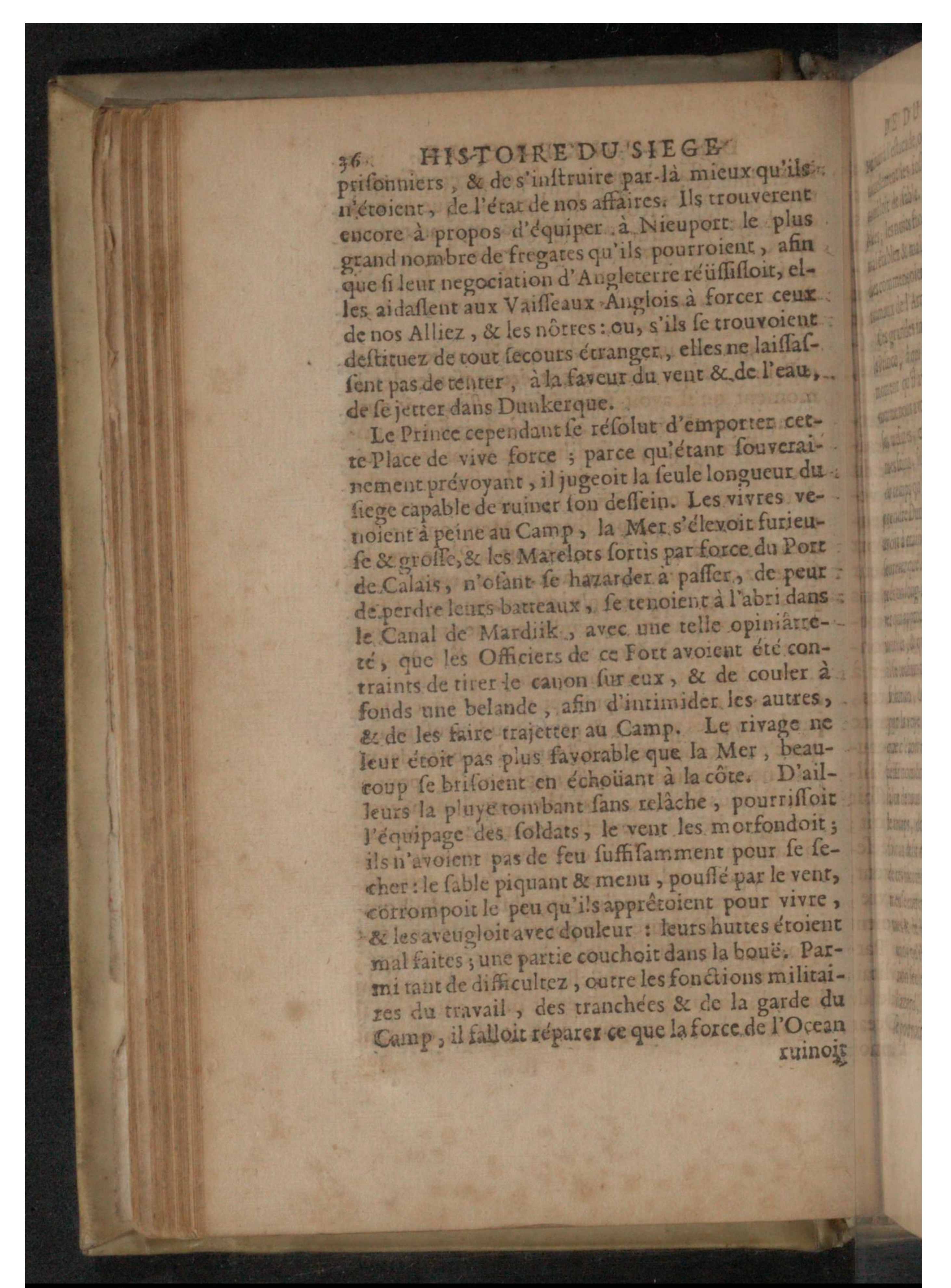
pagné de Ruvigny & de Piennes ses Maréchaux de Camp, étoit parti de Bethune avec toutes ses troupes, à dessein de faire entrer dans Courtray un convoy de cinq cens masieres de bled, & de quelques paquets de mêche, dont la Place avoit besoin. On disoit que voulant marcher plus diligemment, & aussi parce qu'il étoit averti que les Ennemis traversoient les chemins de quantité d'arbres, il avoit laissé ses charrettes, & chargé le bled sur les chevaux qu'on en avoit detellez, ordonnant de plus à chaque Cavalier, d'en porter un sac en croupe: qu'ayant choisi la nuit pour passer dans le Païs ennemi avec moins de péril, il étoit arrivé heureusement à Courtray; qu'il y avoit mis cinq cens hommes des Regimens d'Antragues, de Tavanes, de Lambertie, & des Gardes Suisses, & assez de vivres pour nourrir deux mois une garnison de trois mille soldats, & qu'enfin il étoit revenu à Armentieres, où il se trouvoit en état de mener toutes ses troupes au Prince.

Avec cette nouvelle qui causa beaucoup de joye, il en arriva une autre qui n'en causa pas moins. Tourville revint de Hollande, & rapporta plus de succés de sa negociation, que la disposition de cette Republique ne sembloit promettre. Frederic-Heury, Prince d'Orange, dont l'autorité avoit jusqu'alors forcé les Provinces-Unies, à continuer la guerre, se trouvoit accablé d'une longue maladie, qui affoiblissoit la vigueur de son esprit, & le rendoit moins capable des affaires. Cependant les Députez des Etats prenant en main le Gouvernement; plusieurs d'entr'eux suivans leur ancienne inclination de poser les armes; quelques-uns étant corrompus par l'argent d'Espagne, & par l'espoir du commerce, avoient avancé leur Trai-

té avec les Espagnols ; & le Roy Catholique leur accordant presque toutes leurs demandes, il y avoit apparence d'en craindre dés-lors la conclusion. Cette mauvaise conjoncture ne nous donnant aucun lieu d'en attendre de secours, Tourville toutefois s'étoit servi si adroitement des instructions avec lesquelles le Prince l'avoit dépêché, que malgré ces fâcheuses difficultez, non seulement les Etats promettoient de rompre la Tréve, mais de plus ils s'engageoient à faire une grande diversion dans le Brabant, & à y entreprendre le siege de Liere, ou de Malines. Or quoy que le Prince ne se fondât pas sur l'esperance de ces sieges, & qu'il crût que les promesses des Hollandois seroient moins solides que magnifiques ; toutefois, comme il ne pouvoit douter que leur Armée ne fît quelque marche, pour nous témoigner qu'ils se mettoient en devoir d'executer ces promesses, il lui sembloit qu'il tireroit assez d'avantage de cette marche, puis que sans doute elle obligeroit les Espagnols à separer leurs forces, afin de s'y opposer ; & que celles qui demeuroient à Nieuport, étant trop foibles pour les combattre, il acheveroit aisément son siege.

Pendant que les choses se passent ainsi au Camp, les Géneraux Ennemis ne pouvant plus douter que Dunkerque ne fût assiegée, s'étoient assemblez à Nieuport, qui se trouvoit le lieu le plus proche du Siege, & partant le plus commode pour la conference & pour l'execution. Picolomini & Lamboy y étoient venus joindre Caracene, qui n'en avoit bougé depuis la prise de Furnes. On y attendoit encore Bek, qui s'y acheminoit à grandes journées. Ces Chefs de diverse Nation, & de divers

vers interêts, prétendant entr'eux une independance (quoy que Picolomini eût quelque autorité sur les autres) retardoient souvent le bien de leur Parti, par leurs passions particulieres; souvent, pendant qu'ils s'opposent aux Conseils, dont ils ne sont pas les auteurs, leur mesintelligence ruinoit de bons desseins. Cette fois l'importance de la chose, jointe à la perte de leur réputation, que nos victoires continuelles diminuoient, les obligerent à opiner genereusement, & à songer avec une entiere union, aux moyens qu'ils avoient de nous faire lever le siege, au commencement ils n'en étoient pas sans esperance. Ils se trouvoient plus forts de troupes que nous, se promettant, comme ils le souhaitoient, & même avec assez d'apparence, que les Hollandois par la prompte conclusion de la Tréve, leur laisseroient le moyen de mettre en campagne les garnisons de leur frontiere, & de nous opposer de trés-grandes forces. De plus, les incommoditez de nôtre campement, jointes à celles de la saison, capables seules de ruiner une Armée, leur faisoient esperer qu'ils pourroient défaire la nôtre, malade & fatiguée, enfermée entre leurs troupes & la garnison de la Ville, étant outre cela découverte du côté de la mer, & mal retranchée le long des Dunes. Car ils n'avoient pû s'imaginer, qu'il eût été possible de mettre en si peu de jours la gréve en défense, ni d'élever dans le sable de si bons ouvrages, comme on avoit fait. Neanmoins, afin de ne rien hazarder temerairement, & aussi parce que Bek ne s'étoit pas encore rendu à Nieuport, & qu'ils vouloient prendre de plus certaines mesures de ce qu'ils avoient à faire, ils conclurent de détacher de leurs corps un grand parti de Cavalerie pour faire des



priſonniers, & de s'inſtruire par-là mieux qu'ils n'étoient, de l'état de nos affaires. Ils trouverent encore à propos d'équiper à Nieuport le plus grand nombre de fregates qu'ils pourroient, afin que ſi leur negociation d'Angleterre réüſſiſſoit, elles aidaſſent aux Vaiſſeaux Anglois à forcer ceux de nos Alliez, & les nôtres: ou, s'ils ſe trouvoient deſtituez de tout ſecours étranger, elles ne laiſſaſſent pas de tenter, à la faveur du vent & de l'eau, de ſe jetter dans Dunkerque.

Le Prince cependant ſe réſolut d'emporter cette Place de vive force; parce qu'étant ſouverainement prévoyant, il jugeoit la ſeule longueur du ſiege capable de ruiner ſon deſſein. Les vivres venoient à peine au Camp, la Mer s'élevoit furieuſe & groſſe, & les Matelots ſortis par force du Port de Calais, n'oſant ſe hazarder à paſſer, de peur de perdre leurs batteaux, ſe tenoient à l'abri dans le Canal de Mardiik, avec une telle opiniâtreté, que les Officiers de ce Fort avoient été contraints de tirer le canon ſur eux, & de couler à fonds une belande, afin d'intimider les autres, & de les faire trajetter au Camp. Le rivage ne leur étoit pas plus favorable que la Mer, beaucoup ſe briſoient en échoüant à la côte. D'ailleurs la pluye tombant ſans relâche, pourriſſoit l'équipage des ſoldats, le vent les morfondoit; ils n'avoient pas de feu ſuffiſamment pour ſe ſecher: le ſable piquant & menu, pouſſé par le vent, corrompoit le peu qu'ils apprêtoient pour vivre, & les aveugloit avec douleur: leurs huttes étoient mal faites; une partie couchoit dans la boüe. Parmi tant de difficultez, outre les fonctions militaires du travail, des tranchées & de la garde du Camp, il falloit réparer ce que la force de l'Ocean

ruinoit

ruinoit à l'estacade, ou aux écluses, & creuser continuellement les fossez des lignes, que le vent combloit de sable. Les fatigues étoient redoublées; les nuits froides, sans repos; les chevaux mal établez & mal nourris, pâtissoient, les maladies commençoient à travailler les hommes & les animaux de l'Armée.

Ces grandes incommoditez n'étonnoient point le Prince, à qui elles avoient été presentes dés le moment qu'il avoit formé son dessein, & qui, comme nous avons dit, avoit dés-lors si bien pris ses mesures, que par sa diligence & par ses extrêmes soins, son Armée pouvoit les supporter plus de temps qu'il n'avoit jugé lui être necessaire pour prendre Dunkerque par force. Mais comme il y avoit à craindre, si l'on attaquoit la Place avec les seuretez que l'on cherche aux autres sieges, qu'aprés un long-temps employé sans avantage, l'Hyver qui approchoit, ne rendît tant de précautions inutiles, & que la mortalité ne détruisît l'Armée, il se confirmoit entierement dans sa premiere résolution, de tenter la promptitude de l'execution par la voye des armes; & pensoit judicieusement, que c'étoit conserver les soldats, d'en hazarder un petit nombre en des occasions glorieuses, pour le salut de tous les autres. Par-là encore il ménageoit le temps, dont la perte est irréparable; il satisfaisoit au desir de toute l'Armée, impatiente de sortir de ces incommoditez; & faisoit réüssir cette fameuse entreprise, malgré les obstacles des hommes & de la Nature; se pouvant consoler, que quoy qu'il arrivât, sa gloire demeureroit entiere; non seulement parce qu'elle ne dépendoit pas du hazard, contre lequel il s'étoit muni autant qu'il se pouvoit humainement; mais de plus, d'autant

que

que ſes vertus l'avoient élevé au deſſus des attein-tes de la mauvaiſe fortune.

Sur ces penſers, le même jour que les retranchemens furent achevez, il alla reconnoître la Place, & y mena les Maréchaux de Gaſſion & de Rantzau. Aprés l'avoir fort conſiderée, il réſolut qu'on y feroit deux attaques ; l'une au dernier baſtion, l'autre à l'ouvrage à cornes le plus proche de ce baſtion. Il donna la premiére à ſon Armée, laquelle il renforça de deux bataillons, qu'il prenoit tour à tour dans les brigades des deux Maréchaux. Il laiſſa la plus aiſée à ces brigades, qui ſe devoient relever. On attaqua le baſtion par la face qui regarde la mer, & l'ouvrage à cornes par le côté qui eſt expoſé au baſtion. Dés ce ſoir les deux tranchées furent ouvertes. On fit une grande redoute au commencement de chacune, & entre ces deux redoutes on planta une batterie de quinze canons. Cela s'executa ſans deſordre, les aſſiegez n'ayant point troublé nôtre travail ; ſoit qu'il ne les preſsât pas encore, ſoit qu'ils crûſſent plus neceſſaire de s'occuper en hâte, à mettre en état quelques nouveaux dehors qu'ils avoient commencez, & à les environner de palliſſades.

L'attaque des Maréchaux fut le premier lieu où l'on combattit. Il y avoit entre ces palliſſades & nos tranchées, une Dune aſſez haute, que les Ennemis occupoient, & d'où il les falloit chaſſer pour avancer nôtre travail. Noirmonſtier ſe trouvant de jour, avec les dix Compagnies des Gardes Françoiſes de la brigade de Rantzau, reçût ordre de ſe rendre maître de la Dune. Auſſi-tôt ayant détaché une troupe de ſoldats choiſis ſous la charge de Saujon, de Chailly, & de Rouſſille, ſoûtenus par le reſte du Corps que Courcelles commandoit, & par

quelque

quelque Cavalerie, il fit donner déterminément. Les soldats étoient hardis, les Officiers sages ; & comme il arrive aux premiéres actions des sieges, chacun avoit envie de se signaler. Ainsi l'attaque fut entreprise avec tant de vigueur & d'ordre, que les Ennemis étonnez de cette furie, ployerent sans résistance, ne pouvant dans leur confusion reconnoître nôtre nombre ; & abandonnant leur poste, sans avoir sçû se prévaloir des avantages que la Lune qui luisoit, & le sable blanc de la Dune, par où nous venions à découvert, leur pouvoient donner. Ils ne nous laisserent toutefois guères en repos. Soudain qu'ils se furent reconnus, le dépit d'avoir si-tôt lâché le pied, les ramena à la charge. Ils y vinrent trois fois pendant la nuit, avec de l'Infanterie & de la Cavalerie, trois fois nos gens détachez & nôtre Cavalerie les repousserent. Cependant Noirmonstier, quoy qu'il se trouvât par tout où la necessité du commandement & du péril l'appelloient, avoit fait remuer la terre avec une telle diligence, que malgré ces attaques, on avoit achevé avant le jour, un logement sur la Dune que l'on venoit de gagner : & l'on l'avoit attaché par une ligne de retraite de cent cinquante pas, avec le travail de la tranchée. L'ouvrage neanmoins n'étoit pas encore en son entiere perfection, les fassines ayant manqué, lorsque vers les six heures du matin les Dunkerquois se résolurent de nous chasser de ce logement, & pour le reprendre sortirent en grand nombre de leur contr'escarpe. Noirmonstier courut aussi-tôt à la tête du travail, avec Courcelles, & les autres Chefs, afin d'assurer le combat par sa presence & par sa conduite. D'abord les Ennemis jetterent quantité de grenades, dont les éclats nous incommodoient d'autant plus, qu'aucun ne de-

meu-

meuroit ſans effet entre la preſſe de nos ſoldats. Ils avoient eſperé que ces éclats nous pourroient mettre en deſordre, & qu'aprés ils nous pouſſeroient plus facilement. Mais comme ils virent que les Officiers fermes, & accoûtumez à la diſcipline, ſuccedoient ſans trouble les uns aux autres, quand quelqu'un étoit bleſſé, & qu'il entroit de nouveaux ſoldats en la place de ceux qui tomboient, alors deſeſperez du peu d'effet de leurs grenades, ils vinrent aux mains avec nous. Cette rencontre, qui dura trois heures, fut ſanglante, la fureur s'augmentant par le genre du combat : La fortune même demeura long-temps douteuſe, les François ne voulans point abandonner leur victoire, & les Eſpagnols employant toutes leurs forces pour la regagner. Enfin ceux-cy cederent, & quoy qu'en ce même jour ils fiſſent trois autres attaques avec la même opiniâtreté, ils furent toûjours repouſſez; & le logement de Noirmonſtier rendu avant la nuit capable de tenir plus de trois cens hommes. Nous perdîmes en ces divers combats quantité de gens; nous y eûmes dix Sergens tuez, Porcheux, Capitaine aux Gardes, & Montdobiſe Lieutenant, & deux autres Officiers y furent bleſſez. La perte des Ennemis ne fut pas moindre. Il y mourut de leur part un Volontaire de la Maiſon de Croüy, & de la nôtre, Barrouliere Enſeigne aux Gardes. Saujon, Chailly, Rouſſille, Loignac, Genlis, Campagnolle & du Vouldi, Officiers de ce Regiment s'y ſignalerent, Courcelles principalement, qui aprés Noirmonſtier pouvoit s'attribuer la meilleure partie de la gloire de cette action.

D'autre côté, à la principale attaque, où Auboterre avoit été bleſſé d'un coup de mouſquet, les

approches alloient bien plus vîte. Chaſtillon en peu de temps avoit avancé le travail de telle ſorte, qu'il ne reſtoit pas beaucoup de terrain à gagner pour être à la contr'eſcarpe ; toutes choſes ſuccedoient heureuſement. La diligence de l'ouvrage répondoit à l'eſperance du Prince.

On eut avis cependant, que les Armées ennemies ſortoient de Nieuport, à deſſein de nous combattre ; & que déja les premiers eſcadrons de leur avant-garde avoient parû entre Furnes & Dunkerque. Ce qui avoit donné cours à cette nouvelle, c'étoient les bruits avantageux que les Eſpagnols ſemoient, afin d'affermir l'eſprit des Peuples, d'un grand ſecours qu'ils préparoient ; & de l'aſſurance de forcer bien-tôt nos Lignes. Le vulgaire ayant premierement crû ces bruits, les avoit faits enſuite plus grands, ſelon la coûtume, & cette Cavalerie qui paroiſſoit, ſembloit en quelque ſorte les confirmer. Le Prince étant averti que les forces de Flandres s'aſſembloient à Nieuport, & voulant s'éclaircir avec certitude de la rumeur tumultuaire de leur marche, pour ſe préparer à tout, envoya aux nouvelles, & fit tenir à la Ferté-Seneterre l'ordre de s'approcher avec ſon Camp volant. Le jour ſuivant, nos Batteurs d'eſtrade rapporterent ; que la Cavalerie qui avoit allarmé les Païſans & les Eſpions, n'étoit autre choſe qu'un grand parti ſorti de Nieuport ; que ce parti avoit donné ſur nos fourrageurs, & qu'en ayant pris quelques-uns, il s'étoit retiré en diligence.

Or quoy que le bruit du ſecours ſe fût épandu parmi nos troupes, il n'y avoit neanmoins apporté aucun trouble. On n'y avoit rien changé à la garde du Camp, toûjours diſpoſée de la même ſorte que ſi on eût eu en preſence les Armées des

enne-

ennemis : On n'avoit point discontinué le travail des tranchées,& à l'attaque du bastion, Arnauld & Marsin s'étoient avancez quasi au pied de la contr'escarpe, mais avec peine & péril, les difficultez croissant à mesure qu'on s'approchoit des défenses. La Moussaye venant à son tour, entreprit de s'y loger. Il étoit entré en garde avec le bataillon Suisse de Molondin, & ce bataillon étoit un des vieux Corps, & des plus aguerris des troupes auxiliaires. Nos dernieres guerres avoient accoûtumé les Suisses au service des sieges. Premierement nos railleries, & ensuite leur propre honte leur ayant fait mépriser les perils, les avoient enfin portez à une émulation de la hardiesse Françoise ; contre la coûtume de leurs peres, qui tiroient la solde de nos Rois seulement pour la garde du canon, & qui demeuroient spectateurs oisifs de nôtre vaillance ; si ce n'étoit peut-être aux jours de bataille, où n'étant point accoûtumez à combattre, ils faisoient mal le plus souvent. Leur dépense étoit grande, leur service mediocre ; les moindres manquemens d'argent, ou de vivres, les mutinoient. Ces defauts avoient, comme j'ay dit, été changez en mieux, & les Suisses étoient devenus jaloux d'honneur, & capables de discipline. Ceux que la Moussaye détacha, gagnerent vigoureusement la pallissade, à l'endroit par où il les fit donner. On y apporta aussi-tôt des barriques, & déja on avoit commencé à s'y couvrir, lors que les assiegez, qui jusques-là avoient peu tiré, peut-être pour nous assurer, & puis nous surprendre, se jetterent tout à coup hors de leurs retranchemens, & descendirent sur nos Travailleurs avec tant de feu, que l'épouvante se mit entr'eux, & qu'ils s'abandonnerent

hom-

honteusement à la fuite. La Mouſlaye ne les pouvant arrêter, tant leur frayeur parût grande, fit ferme avec quelques Officiers. Cauderoque ſon Aide de Camp, fut bleſſé en cet endroit ; & ſans doute les Ennemis alloient accabler ce petit nombre, quand le Capitaine Fiffer, afin de détourner un tel malheur, & de réparer la lâcheté des fuyards, ſe leva courageuſement de la tranchée, & courut au combat avec cent hommes qui le ſuivirent. Les Ennemis cederent à la charge deſeſperée qu'il leur fit, & ne tournerent tête qu'aprés avoir regagné leurs palliſſades. Ce fut-là que l'on combattit perilleuſement : les aſſiegez tirans avec furie derriere les gros pieux qui les cachoient, & nos Suiſſes qui ſe trouvoient entierement expoſez par la fuite des Travailleurs, attaquans avec deſavantage. Déja Fiffer avoit reçû deux coups mortels : les plus hardis des ſiens ne le voulant point quitter, & préferant la mort à l'ignominie, étoient tombez prés de lui. Le tumulte, la nuit, le bruit des armes, les plaintes des bleſſez, le cri des combattans, faiſoient une hideuſe confuſion de toutes choſes, quand les nouvelles de ce grand trouble furent rapportées au Prince. Il ſe rendit auſſi-tôt au milieu de ce danger, & y remit l'ordre par ſa preſence ; on fit revenir les gens au travail, & la Mouſſaye rétablit & avança encore le travail qu'il avoit courageuſement défendu. Fiffer ſurvécut quelques jours à la gloire de ce ſervice ; la mort lui en ôta la récompenſe, que les loüanges de la poſterité lui rendront. En ce même temps, du côté des Maréchaux le tumulte n'étoit pas moins grand, ni la mêlée moins furieuſe. Roanette ayant avancé la tranchée, & Clanleu enſuite occupé la place d'une fortification

que

que les Assiegez commençoient proche de leur contr'escarpe. Miossans entrant en garde aprés eux, avoit fait donner à deux pallissades, dont l'une regardoit la Mer, l'autre couvroit la Corne, où nous conduisions nos travaux. Le Regiment de Navarre avoit attaqué la premiere, celui de Picardie l'autre. Les Espagnols ont une coûtume, quand ils défendent les Places, qu'aprés que leur garnison est distribuée aux lieux qu'on attaque, ils ne la changent plus pendant le siege. Quand les Assiegeans ont pris un dehors, les troupes qui l'ont disputé se remettent à la garde du retranchement le plus proche. Les Walons du Colonel Valtensus avoient été opposez dés le commencement du siege, à l'attaque des Maréchaux ; & depuis l'ouverture de la tranchée, se trouvant toûjours aux mains avec nous, défendoient leurs dehors avec valeur & constance. Cette fois lassez des veilles & de la fatigue, ils marcherent foiblement ; & nous abandonnerent ces pallissades presque sans les contester. Nous en étions les maîtres il y avoit quelques heures, nous y avions même achevé nos logemens, lors que Lede amenant deux Compagnies d'Espagnols naturels, qu'il étoit allé prendre au Fort de Leon, & ranimant les Walons par ce secours & par sa presence, fit une sortie à leur tête, inutile à la verité pour la décision des choses, mais assez heureuse à son commencement. Il regagna impetueusement la pallissade qui menoit à la contr'escarpe de la Corne ; il rompit le travail qu'on y avoit fait, & renversa tout ce qui s'opposa à lui. Grave, Blancafort, & Poix, Officiers du Regiment de Picardie, furent blessez en soûtenant cet assaut. Breautré y fut tué. La mort de ce dernier augmenta les funestés

ſtes exemples du malheur de ſes Ancêtres, dont nos dernieres Hiſtoires ſont pleines, & confirma l'opinion commune, que le deſtin des guerres de Flandres eſt fatal à ceux de cette Maiſon. La Vieuville, Meſtre de Camp du Regiment de Picardie, aidoit à Mioſſans, ſous lequel il étoit entré en garde. Comme il apperçût que les ſoldats lâchoient le pied, & que les commandemens des Officiers n'étoient point écoutez, ne pouvant ſouffrir que tant qu'il vivroit, ſon Regiment reçût un affront, il courut avec quelques-uns des ſiens où l'on combattoit, & ſe jettant au travers des ennemis, arrêta leur victoire par ſa hardieſſe. Ses ſoldats auſſi-tôt preſſez par ſon péril & par ſon exemple, retournerent à la charge avec tant de furie, qu'ils renverſerent les Eſpagnols, & qu'ils regagnerent leur logement, que Mioſſans fit parfaire, ſans qu'il oſât plus paroître perſonne pour l'empêcher.

Tel étoit l'état des choſes aux attaques de la Place. Bek arriva cependant à Nieuport, & joignit aux autres Armées, trois mille hommes de pied, & vingt-cinq Cornettes de Cavalerie. Il trouva les affaires de ſon Parti fort mal diſpoſées, & qu'il n'y avoit aucune apparence qu'on pût ſecourir Dunkerque. Leurs eſpions, & ceux de nos ſoldats qu'ils avoient faits priſonniers, les avoient enfin inſtruits de la bonté de nos Lignes: & ils en jugeoient l'ouvrage ſi achevé, qu'ils n'euſſent pû, ſans une témerité aveugle, entreprendre de les forcer. Ils connoiſſoient le Prince qui les défendoit, accoûtumé aux victoires, prudent dans le péril, & duquel la felicité alloit de pair avec la ſageſſe. Ils ſçavoient qu'il conduiſoit l'élite de nos gens de guerre, & entr'autres ces Bandes qui avoient toû-
jours

jours combattu & triomphé sous lui, & dont la derniere Campagne étoit glorieuse par la défaite des Bavarois, qu'on tenoit les mieux disciplinez de l'Europe. Ainsi, quoy que leurs Armées montassent à douze mille hommes, ce nombre n'étoit pas assez grand pour faire réüssir cette entreprise, où la multitude seule pouvoit accabler vôtre valeur ; & ce qui est de grand poids dans les choses de la guerre, la réputation du Prince imprimoit une si violente terreur à leurs soldats, qu'ils eussent desesperé de le vaincre, s'il avoit fallu le battre à la campagne, bien loin de songer à le forcer derriere de fermes retranchemens.

Au reste, leur negociation d'Angleterre n'avoit pas heureusement réüssi. Ils n'avoient obtenu du Parlement que quelque foible secours, & le credit de leurs Partisans, aussi bien que l'adresse & les sollicitations de l'Ambassadeur Catholique, s'étoient trouvées inutiles. Ce n'est pas que les Anglois, par des raisons d'Etat, & par la haine que leur Nation a de tout temps pour la nôtre, ne nous vissent avec douleur maîtres de Dunkerque, & ils eussent pû nous traverser en cette conquête ; l'Etat Monarchique étant pour lors quasi détruit en leur Patrie, leur révolte florissante, & le parti du Roy presque ruiné par sa prison. Cela en apparence les devoit pousser à nous nuire, & sur cela aussi les Espagnols les en avoient sollicitez. Mais de plus pressantes considerations les arrêtoient ; & par les maximes d'une bonne Politique, l'incertitude de s'accommoder avec l'Armée Ecossoise, qui tenoit leur Roy, & la crainte que ses fideles sujets ne se soûlevassent, si elle se déclaroit en sa faveur, les obligeoient en une si grande décision d'affaires, de conserver leurs hommes & leur argent.

gent. Et comme aux changemens des Etats, tous les obſtacles ſont perilleux, dans les premiers fondemens de la Republique qu'ils deſſeignoient d'établir, ils ne vouloient nous donner aucune occaſion de rupture; & ſelon la neutralité qu'il étoit neceſſaire qu'ils affectaſſent en cette conjoncture delicate, ils ne permettoient rien aux Eſpagnols, dont nous n'euſſions la même licence.

Mais ce qui rompoit entierement les deſſeins des Eſpagnols, étoit que les Hollandois attendant la Paix generale, dont les apparences ſembloient ſpecieuſes, ſe préparoient encore à quelque expedition, & ne vouloient pas ſi-tôt abandonner la cauſe publique, ni leurs Alliez. On aſſuroit même qu'ils alloient marcher en diligence vers Liere ou vers Malines, & l'on diſcouroit déja de la priſe d'une de ces Places. Or quoy que le peril ne fût pas ſi grand, & que les Hollandois ne ſe hâtaſſent que lentement, il eſt certain toutefois qu'ils euſſent formé un ſiege, ſi contre leur attente ils euſſent trouvé une Place dépourvûë. Ainſi les Eſpagnols étoient autant obligez de s'oppoſer à leurs deſſeins qu'ils avoient été au commencement de leur guerre, & ſe trouvoient non ſeulement privez du ſecours de leurs garniſons, qu'ils tenoient à la frontiere des Etats, mais de plus il falloit qu'ils y envoyaſſent de leurs troupes.

Pour ce ſujet ces Generaux, au moment qu'ils ne faiſoient que de s'aſſembler à Nieuport, ſe trouverent obligez de ſe ſeparer; & par ce moyen toutes leurs entrepriſes demeurerent ſans effet. Etans ſeuls ils n'étoient pas aſſez forts pour ſonger à réparer la perte de Dunkerque par quelqu'autre conquête conſiderable, & ils n'oſoient auſſi ſe tenir davantage enſemble, de crainte

d'une

d'une nouvelle perte du côté des Hollandois.

En ces extrêmitez, comme cette Nation aime le faste des apparences, & donne tout à la renommée, ils résolurent qu'avant que de se quitter, ils marcheroient vers Dunkerque, pour faire croire qu'ils la vouloient secourir, & qu'ils tomberoient aprés tout d'un coup sur Furnes, ne desesperant pas de pouvoir la regagner avec la même promptitude que le Prince l'avoit prise ; & pensant par une telle conquête, non seulement satisfaire en quelque chose à l'expectation de leurs Peuples, mais encore nous incommoder, en nous ôtant les fourrages. Sur cette résolution, un jour aprés l'arrivée de Bek, ils firent la revûë de toutes leurs troupes ; & partant de Nieuport, vinrent camper au Village d'Adinkerque, & autour de l'Abbaye des Dunes. Ces lieux sont entre Furnes & la Mer, & se trouvent sur le chemin que les Ennemis avoient à tenir pour marcher à nous. On crût aussi-tôt qu'ils pourroient attaquer nos Lignes, en faisant eux-mêmes courir le bruit, afin de dissimuler leur dessein, & de témoigner que veritablement ils nous vouloient combattre. Pendant que leurs soldats s'y préparent, & que dans la crainte d'un si furieux assaut, la plus grande partie cache sa tristesse sous l'affectation d'une fausse joye, ils envoyerent reconnoître Furnes. Par hazard ceux qui y allerent, soit qu'ils ne pûssent faire le tour de la Place, soit qu'ils se contentassent de la visiter par où ils avoient crû qu'on la pourroit attaquer plus facilement, n'en regarderent que les endroits qu'on avoit pris le plus de soin de fortifier. Aprés avoir bien consideré ces défenses, étant surpris de les voir si bonnes, ils rapporterent que non seulement Furnes ne se pouvoit

prendre

prendre d'assaut, mais que quand bien on l'assiegeroit regulierement, ils la trouveroient en tel état, qu'ils ne voudroient pas répondre de l'évenement du siege. Sur ces nouvelles, ils perdirent tout espoir de rien executer de considerable ; & Bek sans s'arrêter davantage, marcha avec sept Regimens d'Infanterie, & trois de Cavalerie ; vers le Demer & la Nethe, pour s'opposer aux Hollandois. Les autres retournerent camper proche de Nieuport & de Dixmuyde ; réduits desormais à se contenter de sauver ces deux Places, aprés la perte de Dunkerque. Ainsi tous ces grands préparatifs, & tant de vaines ostentations, furent dissipées. Le Prince qui sur la creance generale de leur attaque, étoit sorti de ses retranchemens avec quelque Cavalerie, à dessein de les observer, avant qu'ils vinssent aux Lignes, n'ayant trouvé que les vestiges de leurs logemens abandonnez, retourna au Camp, & renvoya aussi-tôt sur le bord du Lis la Ferté-Seneterre, qui s'étoit approché jusques à Bergues, pour se trouver au combat.

Pendant que les choses se passent ainsi, les assiegez poussez par leur valeur, conduits par un excellent Capitaine, & esperant d'être secourus, joignoient par tout les actions de courage aux stratagémes de l'art militaire, n'obmettant rien de ce qui pouvoit servir à leur défense. Ils se trouvoient incessamment, ou au combat, ou au travail. Ils disputoient avec opiniâtreté les retranchemens que nous attaquions. Quand nous les avions emportez, ils en élevoient incontinent d'autres ; opposant toûjours de nouveaux obstacles à nos armes, & arrêtant nôtre victoire à chaque pas qu'elle faisoit. Ils résistoient aux

 veilles,

veilles, aux fatigues, aux blessures. De nôtre côté, une défense résoluë donnant du dépit & de la honte à nos soldats, & l'émulation & l'ambition de nos Officiers les pressant de courir à l'envi à l'estime, & à la fortune, les François au lieu d'être rebutez, s'animoient par la difficulté & par le danger. Le Prince même tenoit à honneur que ce siege fût signalé par quantité d'actions fameuses; & sçachant combien il lui seroit glorieux de subjuguer avec peu de gens, & en peu de jours, une Place capable d'arrêter long-temps de grandes Armées, employoit la derniere vigueur a l'attaquer, & s'efforçoit autant qu'il pouvoit d'en hâter la prise. Ainsi le peril & la fureur croissoient par tout également. Je serois trop long, si je voulois raconter en détail les exploits de chaque particulier, n'ayant aucun dessein que de suivre brievement le fil d'une narration fidele. Je ne veux pourtant pas dérober le lustre aux actions heroïques qui sont venuës à ma connoissance, devant au contraire les placer le plus avantageusement qu'il me sera possible dans l'estime des honnêtes gens, où maintenant, par l'injustice du siecle, la vertu trouve pour l'ordinaire toute sa récompense.

Aprés que la Moussaye & Miossans furent sortis de garde, Chabot qui succeda au premier à l'attaque du Bastion avec le Regiment de Persan, & trois cens Polonois, gagna le haut de la contr'escarpe. L'escarmouche fut fort rude; Molancre, Capitaine de Persan, tomba sur la place; Malortie & du Fays ses compagnons, & cinq Lieutenans, en retournerent blessez; l'ouvrage mêm demeura long-temps abandonné, les Travailleur ayant pris l'épouvante. Enfin le Prince assura l

victoir

victoire par sa presence, & fit achever le logement. Les assiegez creuserent aussi-tôt une traverse sur la main droite, qui nous auroit fait beaucoup de peine, si Castelnau relevant Chabot, ne l'eût soudain emportée.

D'autre côté, à l'attaque de l'ouvrage à cornes, Sirot suivi du Regiment d'Orleans, de celui de Noirmonstier, & de trois cens Polonois, gagna deux traverses, d'où il chassa les Ennemis. On remporta entre les morts, Bize Major du Regiment d'Orleans, & trois Lieutenans blessez. Or comme la Place étoit plus foible par cet endroit, & que les assiegez y remuoient aussi la terre avec plus d'assiduité, ils se retrancherent en diligence derriere trois redans, qu'ils environnerent de palissades. Mais Roanette venant à son tour, y poussa trois sappes, & avançant beaucoup un travail si difficile, ôta aux assiegez les moyens de s'y affermir davantage.

La nuit du premier Octobre, Noirmonstier & Laval entrerent aux deux tranchées, & résolurent ensemble, à quelque prix que ce fût, de se rendre maîtres de la contr'escarpe, que tous nos assauts n'avoient pû jusqu'alors entierement emporter. Laval commandoit en cette occasion les Regimens d'Anguien & de Conty, avec une troupe de Polonois. Il separa à droit & à gauche, les Officiers & les soldats qu'il vouloit qui commençassent l'attaque; & prenant le milieu avec ceux qu'il choisit pour combattre avec lui, fit donner l'épée à la main par trois endroits. Tout fut renversé d'abord au lieu où il combattit, & la contr'escarpe du bastion gagnée. Mais lors qu'il commençoit à s'y couvrir, travaillant lui-même parmi les soldats, comme il posoit une barrique,

il fut porté par terre d'un coup de mousquet qu'il reçût à la tête, & mourut quelques jours aprés de cette blessure, qu'on avoit au commencement jugée favorable. La douleur de sa perte fut commune à toute l'Armée. Le Prince en particulier en témoigna un sensible déplaisir. C'étoit un jeune homme d'illustre naissance, ambitieux d'honneur, & capable de porter bien loin ses esperances, si la mort qui le prit dans la plus belle fleur de sa vie, lui eût laissé le temps d'ajoûter l'experience à la valeur. Il étoit au reste fort bien fait de sa personne, & témoignoit dans sa conversation une bonté & une franchise naturelle, qui faisoient souhaiter son amitié, & qui le rendoient agreable à tous ceux qui le pratiquoient. Aussi-tôt qu'il fut blessé, on l'emporta dans sa tente, où le Prince le vint visiter; & peut-être que son accident eût mis du desordre parmi les troupes, si Clermont-Vertillac, Maréchal de Bataille, qui s'étoit trouvé à ce combat, ne les eût raffermies. Cet Officier continua le travail, acheva le logement, & vers le midi du jour suivant, commença à descendre dans le fossé.

Cependant Noirmonstier, qui menoit le bataillon des Gardes de la brigade de Rantzau, ayant, au même moment que Laval attaquoit, donné à trois endroits, avec Courcelles & Dennemarie, poussa les Ennemis à coups d'épée, & du haut du glacis qu'il gagna, fit jetter tant de grenades, & faire un si grand feu de mousqueterie, qu'il les contraignit de quitter la contr'escarpe de la Corne. Dennemarie & du Vouldy, Lieutenans aux Gardes, y furent blessez. Deux Sergens tuez, avec quatre-vingts soldats qui y

mou-

moururent, ou qui demeurerent hors d'état de servir. Toute la nuit Noirmonstier, sans perdre de temps, étendit un logement de six-vingts pas, le long de la pallissade, avec un retour qui le flanquoit, & qui voyoit encore par le revers le chemin couvert. Dés la pointe du jour, il sappa pour descendre dans le fossé, & sur le midi il dressa une batterie de trois canons, qui fut jugée necessaire pour démonter deux pieces qui tiroient incessamment de la Corne.

Ce jour pensa être funeste à l'Empire des François, & ôter à la Maison d'Autriche le plus glorieux & le plus formidable de ses Ennemis. Le Prince, selon sa coûtume, étoit allé visiter les nouveaux ouvrages, afin de les mettre en leur perfection. Là pendant qu'il donne ses ordres, Richard Ingenieur & Capitaine au Regiment d'Orleans, fut tué proche de lui. Comme si ce premier hazard eût été un avertissement pour un plus grand, en retournant en son quartier sur les cinq heures du soir, & repassant dans les tranchées, une volée de canon emporta la tête à un Valet de pied qui le suivoit, & dont il se trouva si proche, qu'il fut couvert de sang, & que les éclats du crane le blesserent au col & au visage en cinq ou six endroits. Dans cet extrême péril, il demeura avec un air serain & tranquille; & par la constance inébranlable qui parût en lui, dissipa la frayeur des siens, épouventez du danger qu'ils lui voyoient courir. Ainsi cet accident ne servit qu'à confirmer l'opinion que tout le monde avoit conçûë, que sa tête étoit chere au Ciel, & que les Destins réservoient une si illustre vie pour executer de fort grandes choses. D'Anville & Montausier s'étant trouvez alors prés du Prince,

eurent part à l'honneur de ce danger. Quelques-uns ont écrit, que ces deux avoient été terrassez par les ais qui soûtenoient la tranchée, que le boulet avoit abattus sur eux, persuadez sans doute des premiers bruits, qui augmentent ou diminuent la verité, selon la passion ou l'ignorance de ceux qui les sement: mais les témoignages que nous avons eus d'eux-mêmes, détruisent cette fausseté.

La nuit suivante Palluau avec les Regimens de Mazarin & de Vatteville, poussant le dernier travail de Clermont, s'élargit des deux côtez dans le chemin couvert, & ôta aux assiegez les traverses qu'ils avoient coupées à droit & à gauche. En cette occasion, Jeansac, Aide de Camp, eut le bras cassé d'une mousquetade.

A l'autre attaque, Quincé commandant les Gardes Suisses de la brigade de Gassion, & les Walons de Bournonville, passa le fossé, bien moins profond & moins large que devant le bastion, & attachant le Mineur à la Corne, l'y mit heureusement à couvert.

Cependant Picolomini & Caracene, arrêtez inutilement à Nieuport, & pressez sans cesse de la douleur de voir perir Dunkerque à leurs yeux, pour ne rien obmettre, se résolurent, nonobstant le vent qui étoit toûjours contraire, de tenter le chemin de la mer, & de tâcher par le moyen des petits vaisseaux qu'ils avoient préparez, & par la connoissance parfaite que leurs matelots avoient de la côte, de faire entrer quelque secours dans la Place. Si ce dessein eût reüssi, ils esperoient que le mauvais temps qui continuoit & les incommoditez du campement, pourroient nous obliger à lever le siege; ou du moins que

ruinant

ruinant nos troupes, la priſe d'une Ville nous coûteroit une armée. Pour cet effet ils prirent à Nieuport trente belandes, qu'ils remplirent de leurs plus hauts Chefs & de leurs meilleurs ſoldats, & qu'ils mirent en mer ſous la conduite de leurs plus experimentez Pilotes. Cette flotte partit pendant la tourmente, chacun étant réſolu à ſurmonter toutes les difficultez, par la penſée de la gloire, par le deſir de la récompenſe, & par le reſte des choſes qui pouſſent d'ordinaire les hommes à mépriſer le peril. Le ſuccés pourtant ne répondit pas à tant de promeſſes inutiles, & la joye des Dunkerquois, qui du haut de leurs murailles regardoient venir ces belandes, ſe changea bien tôt en triſteſſe. Auſſi tôt que les Eſpagnols ſe virent découverts par les Hollandois, & que leurs Matelots eurent reconnu que Tromp faiſoit appareiller pour venir à eux, tout d'un coup, ſoit que la crainte les ſaiſiſſant leur ôtât le jugement, ſoit, comme ils ont dit depuis, qu'ils ne pûſſent réſiſter au vent & à la mer, ils s'abandonnerent à la fuite ; & ſans faire le moindre effort pour trajetter, ils ſe ſauverent à Nieuport, juſques où Andonville, qui s'étoit avancé avec nos fregates pour les combattre le premier, leur donna la chaſſe.

Les gens entendus à la marine demeuroient d'accord, que parmi la perte des belandes qu'on eût priſes, ou coulées à fonds, s'ils euſſent hazardé le paſſage, quelques-unes euſſent pû échapper & ſe jetter dans la Place, mais elles y fuſſent entrées inutilement. Car elle étoit alors tellement preſſée, qu'il n'y avoit qu'un fort grand ſecours qui pût la garantir. La mine qu'on avoit creuſée toute la nuit & tout le matin ſous l'ouvrage

à Cornes, se trouvoit profonde de quinze pieds, & l'on ne doutoit point que l'effet n'en deût être grand, en un terrain assez propre. Par consequent la Corne ne pouvoit plus gueres tenir, & aprés la perte de cette fortification, les Dunkerquois couverts seulement des murs de leur Vieille-Ville, incapables de longue défense, alloient être contraints de se rendre.

En cela la Fortune seconda l'opinion publique, & réduisit bien-tôt les Assiegez à l'extrémité. Sur les deux heures aprés midi on donna le feu à la mine. Soudain la violence de la poudre enleva la terre & la muraille, qui se trouverent aux environs du fourneau, & laissa une grande ouverture à un des côtez de la Corne. Quelques soldats paresseux, surpris par cette fureur, furent poussez en l'air, & retomberent à demi-démembrez, accablez de pierres, & envelopez de la poussiere & de la fumée. Clanleu fit aussi-tôt marcher à la bréche les Suisses de Molondin, qui l'ayant trouvée sans défense, y commencerent un logement. Ils avoient déja posé prés de quarante barriques, quand les Assiegez sortans de derriere deux traverses, où ils s'étoient retirez pour laisser passer l'effet de la mine, voyant qu'il n'y avoit plus à craindre que les ordinaires risques de la guerre, vinrent à eux la tête baissée ; & quelque résistance qu'ils pûssent faire, les chasserent d'abord de ce haut de la Corne, où ils s'alloient retrancher. Les Suisses pleins d'indignation, reprirent la charge, & la continuerent long-temps avec une fortune douteuse. Le combat s'attacha à coups de main, cruel & opiniâtre, les nôtres étant accoûtumez à vaincre, & les Dunkerquois voyans qu'il falloit périr, s'ils perdoient ce retranchement.

ment. Cependant la fumée du grand feu qu'on faisoit des tranchées & de la Ville, & l'horrible tumulte qui s'élevoit dans la mêlée, ayant dérobé le jour, & ôté la connoissance aux combattans; tout d'un coup les deux partis, qui dans une même confusion croyoient chacun que leur ennemi eût de l'avantage, se retirerent de chaque côté, & laisserent au milieu d'eux le logement abandonné. Ce grand desordre dura bien deux heures. Le calme étant enfin revenu, les nôtres commencerent les premiers à se reconnoître. Clanleu alors les ramena à la brêche, où, pour agir avec plus de seureté, & faire executer ses ordres sans trouble, il voulut qu'ils regagnassent la hauteur du logement barrique à barrique, & qu'ils travaillassent pied à pied. Il employa à cela le reste de la journée, sans que les Ennemis le pûssent plus ébranler, & laissa à Miossans qui le relevoit, le logement presque en sa perfection. En cette occasion nous perdîmes un Capitaine, deux Lieutenans y furent blessez, & cinquante soldats y demeurerent morts ou hors de service. La perte des Assiegez égala la nôtre.

Il ne faut pas obmettre la mort de Semur, dont l'accident est d'autant plus digne de pitié, que sa generosité lui fut funeste, & qu'il perdit la vie pour vouloir la conserver à un autre. Belloy & lui faisoient leur Charge de Sergent de Bataille, & soûtenoient la pique à la main la fureur de la sortie des Ennemis. Il y avoit entre ces deux de l'estime, il y avoit de l'émulation. Aucun d'eux ne vouloit ni quitter le péril le premier, ni y laisser son compagnon : L'honneur & le courage les y arrêtoient. En cette honorable contestation, Belloy fut renversé d'un coup de pierre. Semur

ſans ſonger à ſa conſervation, étant couru pour le relever, pendant qu'il s'occupe en ce devoir, il reçoit une mouſquetade dans la cuiſſe, dont il mourut quelque temps aprés. Belloy revint du combat, & ſe trouva dés le jour ſuivant en état de rendre ſervice.

Au même temps que l'on combattoit ainſi à cette attaque, Arnauld qui étoit entré en garde dans nos travaux du baſtion, accompagné du Regiment de Picardie, de trois cens Anglois, & de deux cens Polonois, emportoit les traverſes que les aſſiegez avoient rétablies dans le chemin couvert de la contr'eſcarpe.

Je crains que je ne ſois ennuyeux, ſi je continuë à remarquer la furie de ces attaques, décrite déja aſſez de fois. Je ne me ſerois pas mêmes ſi fort attaché à en donner ſouvent le détail, ſi je n'y avois été obligé par la grandeur de chacune, qui bien que preſque ſemblables, ne laiſſent pas d'être toutes dignes du témoignage de l'Hiſtoire. Et puis j'ay crû que je ne pouvois les obmettre ſans faire tort à la valeur des François, & à celle des aſſiegez ; étant certain qu'il ne s'en eſt pas fait, où l'on n'ait combattu de prés, & où les braves hommes ne ſe ſoient infiniment ſignalez. Mais ce qui m'a le plus obligé à écrire exactement juſqu'aux moindres choſes, c'eſt que Dunkerque ayant été priſe en treize jours depuis l'ouverture de la tranchée, & le principal luſtre de cette conquête ſe rencontrant dans la difficulté du ſiege, & dans la briéveté du temps ; il falloit que le Lecteur remarquât facilement, qu'il ne s'étoit preſque point paſſé de moment ſans combattre, que le Gouverneur de Dunkerque n'avoit pas perdu un

pied

pied de terre ſans s'y retrancher ; & ce qui donne de l'étonnement aux plus entendus en cette ſorte d'ouvrages, c'eſt que les travaux qu'on nous oppoſoit, étoient conduits avec tant d'artifice & de jugement, qu'aprés qu'on les avoit emportez, on étoit contraint de s'y couvrir, d'autant qu'on y demeuroit expoſé aux batteries de la Place ; au lieu qu'aux autres ſieges, ou bien l'on eſt à couvert derriere les retranchemens que l'on gagne, ou pour le moins il y a peu de choſe qu'il y faille raccommoder.

Arnauld ſe trouvant au milieu du peril pour hâter l'ouvrage, & ne ſe contentant pas d'avoir ôté ces traverſes aux Ennemis, joignit enfin par une Ligne de communication les deux attaques au bord du foſſé : il commença aprés une ſappe, pour le percer ; il fit apporter des faſcines pour jetter dedans, & l'emplir ; il mit une piece de canon en batterie, à deſſein de conſerver les tranchées, qui ſe traçant avec moins d'eſpace, à meſure qu'on approchoit de la Place, étoient auſſi plus aiſément enfilées de l'artillerie des défenſes, & avoient beſoin que l'on y tirât pour les ruiner.

Marſin le releva, avec le Regiment de Perſan, & un bataillon d'Anglois, & continua toute la nuit à faire jetter des faſcines, pour tâcher de combler le foſſé. Mais comme il ſe trouvoit extraordinairement large & profond, & que les Ennemis en incommodoient le travail, on ne pût encore faire paſſer le Mineur au baſtion, & l'on fut obligé, pour faciliter la ſtructure du Pont qui y menoit, de dreſſer une nouvelle batterie.

Cette même nuit, Mioſſans, avec les Gardes

Françoises de la brigade de Gassion, acheva de se loger sur l'ouvrage à Cornes, & poussa une sappe à un retranchement, que les Ennemis lui avoient déja opposé.

Quelques heures devant le jour, Picolomini vint le long de la gréve jusques à nôtre estacade, & donna l'allarme au quartier de Gassion. On lui avoit persuadé qu'il pourroit faire entrer du monde dans Dunkerque par cet endroit, & se retirer sans danger, pourvû que son dessein fût secret, & qu'il prît bien les avantages de la nuit, & du retour de la marée. Or quoy qu'il connût que cette entreprise ne sauveroit pas la Place, il étoit neanmoins obligé de la tenter, à cause des avantages qu'il y rencontroit pour soy, ou d'y avoir jetté du secours, ou du moins d'avoir été le seul de tous les Generaux de Flandres qui eût osé venir jusqu'à nos retranchemens. Etant donc parti de Nieuport, suivi de cinq cens Maîtres des meilleurs de son Armée, il avoit marché pendant la nuit avec un tel ordre & un si profond silence, & ses guides l'avoient mené si adroitement, qu'il avoit trompé la diligence de nos Batteurs d'estrade, & qu'il s'étoit approché de l'estacade, sans avoir été découvert. Il eut alors quelque esperance qu'il pourroit faire passer ses gens. Mais nôtre garde d'Infanterie qui veilloit soigneusement sous les armes, ayant fait une furieuse décharge sur eux, il se vit obligé de se retirer.

Aussi-tôt le Prince fut averti de cette approche des Ennemis. Il monta au même temps à cheval, & sortant des Lignes avec deux Regimens de Cavalerie, marcha en hâte plus de deux lieuës par le même chemin qu'ils tenoient en se reti-

retirant : mais il lui fut impossible de les attraper, Picolomini s'étant sauvé à toute bride, sur ce qu'il avoit jugé qu'il ne manqueroit pas d'être suivi, & qu'il ne pouvoit éviter d'être défait, s'il donnoit au Prince le moindre temps de le joindre.

Cependant le Prince desormais assuré de la prise de Dunkerque, qui ne dépendoit plus que du temps, voyant qu'il lui en restoit assez, ou pour conquerir Dixmuyde, ou pour munir Courtray, pour tout le Quartier d'Hyver, s'il pouvoit obliger Lede à se rendre, sans allonger sa défense jusques aux dernieres extrêmitez ; & voulant ménager quelques jours pour rafraîchir ses troupes, se résolut de joindre la negociation aux armes ; & d'essayer d'avancer la fin du siege par le moyen d'une Conference. Pour cet effet il écrivit au Gouverneur de Dunkerque ; *Qu'ayant à traiter avec lui d'une affaire qui le regardoit, & qui lui étoit de grande importance, il eût bien desiré lui envoyer une personne de condition pour lui expliquer ses intentions.* Un Tambour porta cette Lettre, & à la même heure Lede répondit ; *Qu'il tiendroit cette Conference à trés-grand honneur : mais qu'étant obligé de rendre compte de ses actions au Conseil d'Espagne, & aux Generaux des Pais-Bas, il ne jugeoit pas qu'il lui fût possible avec bien-séance, de recevoir un homme de consideration dans sa Place, sans en avoir eu la permission : Qu'il pouvoit bien à ce defaut en envoyer un au Camp ; & que si Son Altesse l'avoit agréable, on iroit le lendemain recevoir ses commandemens.* Au reste la Lettre étoit fort respectueuse, & ne manquoit pas même de la politesse & des graces de nôtre Langue. Le Prince ayant agréé la condition, Jacinte

de

de Veëre, General Major de l'Armée de Lamboy, sortit le jour suivant de Dunkerque, & se rendit au Camp sur les dix heures du matin. Le Prince aprés avoir reçû ses civilitez, entrant d'abord en matiere, lui dit : *Qu'ayant toûjours estimé la valeur, en quelque lieu qu'il l'eût rencontrée, il n'avoit aussi jamais negligé d'occasion de la favoriser. Qu'il croyoit qu'on devoit aimer la vertu chez les Ennemis, & qu'il étoit honnête aux Victorieux de faire des graces aux Vaincus, quand leurs actions les en rendoient dignes. Qu'ainsi le Gouverneur & les Officiers qui avoient défendu Dunkerque, meritoient & pouvoient attendre de lui toute sorte de bons traitemens, pourvû qu'ils ne s'ôtassent pas à eux-mêmes les moyens de les recevoir. Qu'ils devoient se contenter de l'avoir arrêté jusqu'alors, devant une Place qu'il auroit bien plûtôt soumise, si d'autres qu'eux l'eussent défenduë. Qu'ils avoient aquis en ce siege toute la gloire qu'ils en avoient pû esperer ; qu'ils avoient entierement satisfait à leur honneur ; qu'il falloit à present qu'ils songeassent à leur seureté, & qu'ils capitulassent promptement, s'ils ne se vouloient entierement perdre. Qu'ils devoient considerer que les Armées de Flandres n'ayant osé combattre, s'étoient separées ; que les Fregates de Nieuport venoient de fuir ; qu'il n'y avoit plus de secours à attendre du dehors, & que la plus vigoureuse défense qu'ils pûssent faire dorénavant, en l'état où il les avoit réduits, ne retarderoit plus leur perte que de quelques jours. Qu'en cet état, quoy qu'ils fussent hors d'espoir de tout salut, il feroit pourtant cette grace à leur valeur, de les laisser sortir de Dunkerque avec honneur ; mais que s'ils attendoient la derniere extrêmité, ils le contraindroient malgré lui d'user des rigueurs de la guerre, & de les destiner à une fâcheuse prison.*

Veëre parût fort ſurpris du diſcours du Prince, & s'excuſant d'y rien répondre, ſur ce qu'il n'avoit aucun pouvoir de traiter; & ſur ce qu'il étoit ſeulement envoyé pour entendre ſes volontez, reprit le chemin de Dunkerque, promettant d'en informer Lede, & de rapporter la réponſe avant que le jour ſe paſſât.

Dans cette negociation il ſe rencontra deux conjonctures qui obligerent Veëre à ſolliciter la reddition de la Place, & l'on éprouva cette fois qu'il ne faut jamais donner à negocier les affaires, qu'à ceux qui dans les choſes qu'ils traitent, ſont exempts de la crainte & de l'intereſt. Cet homme avoit été autrefois nôtre priſonnier, en la bataille où Lamboy fut défait par le Maréchal de Guebriant, & s'étoit, à ce qu'on dit, ſauvé de nos mains avec aſſez de mauvaiſe foy. Cela lui faiſoit apprehender d'y tomber de nouveau: de ſorte qu'il auroit choiſi tout autre parti, plûtôt que de ſe réſoudre à venir priſonnier en France. D'ailleurs, comme il ſe trouvoit dans Dunkerque, avec cinq Regimens & quelque artillerie de l'Armée de Lamboy, & qu'il jugeoit bien, s'il perdoit ſes troupes & cet équipage, que le credit & la fortune de ce General, à laquelle la ſienne étoit jointe, diminueroient; il ne pouvoit conſentir à une telle perte; ni ſacrifier cet intereſt particulier à l'utilité publique: & ainſi il retournoit à deſſein de faire tous ſes efforts pour obliger le Gouverneur à capituler.

Ces choſes n'étoient pas cachées au Prince; & comme il avoit découvert l'émotion de Veëre, & qu'il en penetroit la cauſe, il ſe réſolut de lui faire augmenter ſa terreur, afin de le fortifier d'au-

d'autant plus dans la pensée d'amener Lede à capituler. Pour cet effet il choisit Palluau, & sous couleur de faire accompagner Veëre, le renvoya avec lui jusques où il devoit rentrer dans la Ville. Palluau a naturellement l'esprit adroit, & comme sa conversation est enjoüée & divertissante, il gagne croyance auprés de ceux qu'il entretient, & persuade aprés avoir plû. Par le chemin ayant beaucoup entretenu Veëre de l'extrêmité de la Place, de la foiblesse de leur Parti, de la clemence du Prince, de la fermeté de ses résolutions, & du malheur où le Gouverneur de Dunkerque se pouvoit précipiter ; lors qu'il vit qu'il s'ébranloit de plus en plus, tombant insensiblement sur le sujet des troupes de Lamboy, & sur les difficultez de sa prison ; & feignant de s'interesser par des principes d'honneur & de generosité dans ces infortunes qui le regardoient, il ménagea si adroitement sa conversation, qu'il ne le quitta point, qu'il ne le jugeât entierement résolu à obtenir la reddition de la Place ; tant l'esprit humain s'emporte avec rapidité aux impressions que la peur lui donne ; & tant il est vray que la raison ne sert qu'à augmenter la créance du péril, lors qu'on est épouventé.

Etant entré dans la Place, il trouva Lede avec des Lettres que les Generaux d'Espagne lui avoient fait passer par une fregate de Nieuport, qui s'étoit coulée pendant la nuit, ayant eu le vent & la marée favorables. Ces Lettres étoient pleines de beaucoup de loüanges de sa valeur, & sous de grandes promesses l'exhortoient à tenir encore quelques jours. Il sembloit même qu'il s'y préparât, se flattant de l'opinion d'avoir en cela rendu un grand service au Roy Catholique, & de l'es-

perance que les promesses qu'on lui faisoit ne se-roient pas inutiles. Mais aprés que Veëre lui eut fait connoître qu'on le trompoit ; *Qu'il ne devoit rien attendre de la foiblesse d'Espagne, que sa défense seroit desormais vaine, qu'elle ne feroit qu'irriter le Prince, & qu'il se falloit préparer à une longue prison en pais ennemi, s'il ne vouloit composer ; ces considerations jointes à une principale, de conserver une Armée à son parti, en conservant sa garnison, composée de quantité d'Officiers, dont la perte se répare difficilement, & qui dans le miserable état, où la pauvreté & les longues guerres ont réduit la discipline militaire, entretiennent seuls les corps.* Toutes ces raisons, dis-je, ployerent son esprit, & le firent résoudre à traiter. Joint qu'il apprehendoit d'être oublié en prison, s'il s'y jettoit par une obëïssance aveugle & infructueuse ; & qu'il connoissoit assez qu'il est ordinaire à la Cour d'abandonner la vertu si-tôt qu'elle devient persecutée, ou qu'elle est absente.

S'étant confirmé dans cette déliberation, il renvoya Veëre pour capituler, avec ordre exprés d'obtenir assez de temps pour être secourus par les forces Espagnoles ; voulant faire cet honneur aux armes du Roy son Maître, quoy qu'il n'en attendît rien, & justifier aussi sa reddition par le témoignage de leur foiblesse. Il écrivit au même temps à ses Generaux, pour les avertir de sa capitulation, & les informer des raisons qui l'obligeoient à ne pas tenir davantage. Il leur disoit entr'autres choses, venant à parler de soy ; *Qu'il n'avoit pas voulu, sans consideration & sans avantage pour eux, s'exposer pour cinq ou six jours, à passer dans une prison le reste de sa vie, déja assez avancée, & presque usée au service de son Roy ; &*

pour-

pourtant qu'il auroit pû encore attendre douze jours à sortir ; s'il avoit été aussi certain qu'ils fussent venus le delivrer de nos armes , comme il l'étoit qu'ils n'en avoient pas le pouvoir.

Mais ce dernier article sembloit plus difficile à executer qu'à promettre. Car du côté des Maréchaux, Sirot avec les Regimens d'Orleans & de Noirmonstier , & cent cinquante Polonois, avoit enfin chassé les Ennemis du dernier retranchement qu'ils avoient sur l'ouvrage à cornes ; & ainsi il ne restoit plus gueres de travail pour aller au bord du fossé de la Vieille Ville. De même à l'attaque du bastion , où nous avions perdu Vignaut, Sergent de Bataille, les grandes difficultez étoient surmontées ; La Moussaye, qui menoit les Regimens d'Anguien & de Fabert, & un Bataillon d'Anglois , venoit d'achever le Pont de Fascines , & de laisser le Mineur en état de s'attacher. Tellement que de cette sorte les promesses du Gouverneur étoient plus éclatantes que solides, & plus grandes que veritables.

Veëre revint au Camp vers le soir , portant pouvoir de capituler. Et aussi-tôt le Prince donna ordre à Palluau, & à Arnauld, homme intelligent & d'une longue experience pour les choses de la guerre, de traiter avec lui. Aprés quelques contestations, ils arrêterent ensemble les Articles de la composition , & passerent à l'ordinaire des choses communes aux autres Capitulations. Ils convinrent entr'autres ; *Qu'on laisseroit au Gouverneur & à ses soldats toutes les marques d'honneur ; que les Regimens de Lamboy sortiroient avec leur artillerie ; qu'on donneroit aux Armées d'Espagne trois jours de temps pour venir secou-*

rir Dunkerque, & qu'aprés ce temps on la remettroit entre les mains du Prince. Cette Capitulation fut ſignée à l'inſtant du Prince, & du Gouverneur. En même temps on amena des Otages de la garniſon, ceux des Compagnies Eſpagnoles, ceux des Troupes de Lamboy, & des Magiſtrats de la Ville, & ſans tarder davantage, Veëre partit pour Nieuport, où il eſperoit rencontrer ſes Generaux.

Cette nuit nos Officiers qui étoient de garde, ne laiſſerent pas d'aller aux tranchées. A l'attaque des Maréchaux, Roanette avec les Gardes Suiſſes, & les Walons de Bournonville, pouſſa ſon travail juſqu'à fleur-d'eau du foſſé de la Vieille-Ville.

A l'autre attaque, Chabot conduiſant les Regimens de Conty & d'Albret, & un Bataillon de Polonois, reprit quelques traverſes, où les Ennemis étoient retournez, & mit le Mineur à couvert ſous le baſtion. Mais comme la Fortune traverſe d'ordinaire la felicité; au point que l'aſſurance de la Capitulation ſembloit éloigner le danger, & qu'on étoit preſt de joüir de la victoire, pendant que Chabot ayant donné ſes derniers ordres, repaſſe le Pont pour ſe retirer, il fut frappé par la tête des éclats d'une grenade, & mourut quelques jours enſuite de ſa bleſſure. Cet accident cauſa beaucoup de douleur au Prince, qui l'avoit toûjours tenu entre ſes plus familiers. Pour lui, il témoigna une grande conſtance en ſa mort, qu'il vit venir avec fierté, & qu'il reçût en la mépriſant.

On fit cependant tréves, en attendant le retour de Veëre, & l'on poſa des gardes à tous les tra-

travaux, afin qu'il ne s'y entreprît rien de nouveau. A deux jours de là il revint, peu trompé du mauvais succés de son voyage duquel il n'avoit rien esperé, & qu'il avoit entrepris seulement pour la réputation de son Parti, & pour avertir ses Generaux de pourvoir à tous les lieux où le Prince pourroit aprés sa conquête, tourner ses armes victorieuses.

Enfin, le temps du secours étant sur le point d'expirer, dés le soir du dernier des trois jours que l'on avoit accordez, Veëre remit entre les mains du Prince toute la Nouvelle-Ville, Miossans, qui commandoit à son tour, y entra avec deux escadrons de Cavalerie, & six cens hommes pris dans les bataillons des Gardes Françoises & Suisses de la brigade de Gassion. Il marcha aprés, comme on en étoit demeuré d'accord, jusqu'à la porte de Nieuport de la Vieille-Ville, pour s'en saisir. Le Gouverneur fit alors quelque difficulté de donner cette derniere porte. Mais enfin y ayant été obligé par sa Capitulation, nos soldats s'en rendirent maîtres, & y passerent toute la nuit sous les armes, à une pique des Ennemis.

Le lendemain onziéme jour d'Octobre, les troupes ennemies commencerent à en sortir sur les huit heures du matin. Le Prince moins pour assister à son triomphe, que par un desir d'empêcher les desordres, & de voir Lede qu'il estimoit, se trouva sur le chemin par où elles devoient passer. Cent cinquante chevaux furent les premiers qui parurent : Ils étoient suivis des cinq Regimens de Lamboy, aprés quoy venoit le bagage. On voyoit ensuite l'artillerie des Allemands,

mands, & deux canons de la Ville qu'on avoit accordez par le Traité. L'Infanterie Espagnole marchoit la derniere, soûtenuë encore de cent cinquante chevaux. Toutes ces troupes étoient en état de combattre, & pouvoient se monter à dix-sept cens hommes de pied. On avoit fourni aux blessez & aux malades, des batteaux pour les porter à Nieuport. Lede venoit le dernier, monté sur un bon cheval, & accompagné de ses principaux Officiers.

Aussi-tôt qu'il apperçût le Prince, il mit pied à terre, & l'aborda avec beaucoup de respect. Le Prince qui étoit aussi descendu de cheval, dés qu'il l'avoit vû prés de lui, le reçût fort civilement. Aprés les premiers complimens, & quantité de loüanges réciproques, qui pourtant retournoient toutes au Victorieux; comme le Gouverneur étoit prest de se retirer, le Prince l'arrêta, & le convia de voir passer la garnison qu'il vouloit mettre dans Dunkerque. Noirmonstier s'avança aussi-tôt en la conduisant, & entra dans la Ville à la tête du bataillon des Gardes Françoises de la brigade de Rantzau, des Regimens de Piémont & d'Orleans, des Suisses de Molondin, & des Polonois de Cabrée. Ces corps marchoient à la file, & avec ce qui étoit entré d'Infanterie le jour précedent, faisoient bien deux mille quatre cens hommes, des plus braves de nos troupes.

Pendant qu'ils passent, & que le Prince s'en entretient avec le Gouverneur, celuy-cy comparant tacitement la fortune du Siege de Maëstrik avec sa fortune presente, & conferant les grandes qualitez des deux fameux Capitaines qui

l'avoient

l'avoient vaincu, ne se pouvoit lasser d'admirer le Prince. Les puissantes Armées, l'abondance de toutes choses, la longueur du temps, avoient rendu Frederic-Henry de Nassau victorieux. En cette occasion le Prince ayant eu tout contraire, sa prudence & sa valeur lui sembloient surpasser de loin celle du General des Etats; & par cette comparaison, il se tenoit plus glorieux de s'être défendu treize jours d'une partie de nos Armées, que d'avoir arrêté plusieurs mois toute la puissance des Hollandois.

La garnison étant passée, Lede prit congé du Prince, qui lui donnant les Gens-d'Armes de la Reine, que Franquetot commandoit, pour l'escorter jusques à Nieuport, entra dans Dunkerque. Il trouva dans les magasins quantité de poudre, de mêche, de boulets, d'armes, de bleds, de fourrages, & du reste des munitions de bouche & de guerre: sur les fortifications, plusieurs canons de fonte, un grand nombre de pieces de fer; & dans le Port, deux grands Vaisseaux, trois fluttes, & treize fregates, que les particuliers armoient en guerre, & qui tenoient nos Mers du Ponant dans une honteuse sujettion. Etant trés-aisé de voir que les assiegez avoient eu en abondance tout ce qu'il leur falloit pour se défendre, & que la seule valeur les avoit domptez.

Le Siege de Dunkerque finit ainsi. En ce temps toute l'Europe tenoit les yeux tournez sur le Prince, mais parmi tant de Nations qui regardoient avec étonnement les merveilles de sa vie, il ne se trouvoit personne qui ne confessât que sa fortune étoit beaucoup au dessous de sa vertu.

F I N.



LA CONSPIRATION DE VALSTEIN.

IL n'y a point de doute que la Conſpiration de Valſtein n'ait été une des plus fameuſes entrepriſes des derniers ſiecles, & que les perſonnes qui ſe plaiſent au recit des grandes actions, & qui veulent profiter des defauts ou des vertus des Hommes celebres, n'en trouvent l'Hiſtoire trés-neceſſaire & trés-agreable. C'eſt à mon avis ce qui a obligé beaucoup de gens d'eſprit à nous en laiſſer diverſes Relations, que j'eſtimerois parfaites, ſi elles n'étoient point intereſſées. Mais certes l'animoſité des partis contraires dans leſquels la plûpart des Auteurs ſe ſont rencontrez, s'eſt encore inſenſiblement trouvée dans leurs Livres ; & de cette ſorte les invectives ou les flatteries y ont pris la place que la ſeule verité devoit occuper. Quelques-uns ont accuſé l'Empereur de cruauté ; pluſieurs ont loüé ſa prudence & ſa juſtice ; ceux-cy ont parlé de Valſtein comme d'un monſtre ; ceux-là comme d'un Heros, pendant que le mépris des morts, les faveurs de la Cour de Vienne, la haine de la Maiſon d'Autriche, & le deſſein de plaire, ou de nuire, leur ont ôté la liberté de parler.

Voilà

Voilà pourquoy il me semble que n'étant prévenu d'aucun de ces mouvemens, & me sentant également éloigné de la crainte & de l'esperance, je ne feray rien contre la modestie ; si aprés tant d'habiles gens j'écris encore l'Histoire de cette Conspiration selon la verité, au moins autant qu'il me sera possible. Mais il faut premierement parler, & des mœurs, & de la puissance de cet homme.

Albert Valstein eut l'esprit grand & hardi, mais inquiet & ennemi du repos ; le corps vigoureux & haut ; le visage plus majestueux qu'agreable. Il fût naturellement fort sobre, ne dormant quasi point, travaillant toûjours, supportant aisément le froid & la faim, fuyant les delices, & surmontant les incommoditez de la goute & de l'âge, par la temperance & par l'exercice ; parlant peu ; pensant beaucoup ; écrivant lui-même toutes ses affaires ; vaillant & judicieux à la guerre ; admirable à lever & à faire subsister les Armées ; severe à punir les soldats ; prodigue à les récompenser, pourtant avec choix & dessein ; toûjours ferme contre le malheur ; civil dans le besoin ; ailleurs, orgueilleux & fier ; ambitieux sans mesure ; envieux de la gloire d'autrui ; jaloux de la sienne ; implacable dans la haine ; cruel dans la vengeance ; prompt à la colere ; ami de la magnficence, de l'ostentation & de la nouveauté ; extravagant en apparence, mais ne faisant rien sans dessein, & ne manquant jamais du prétexte du bien public, quoy qu'il rapportât tout à l'accroissement de sa fortune ; méprisant la Religion qu'il faisoit servir à la Politique ; artificieux au possible, & principalement à paroître desinteressé ; au reste, trés-curieux & trés-clair-voyant dans les desseins

des

des autres ; trés-avisé à conduire les siens ; sur tout adroit à les cacher, & d'autant plus impenetrable, qu'il affectoit en public la candeur & la liberté, & blâmoit en autruy la dissimulation, dont il se servoit en toutes choses. Cet homme ayant étudié soigneusement les maximes & la conduite de ceux qui d'une condition privée étoient arrivez à la Souveraineté, n'eut jamais que des pensées vastes, & des esperances trop élevées, méprisant ceux qui se contentoient de la mediocrité ; en quelque état que la fortune l'eût mis, il songea toûjours à s'accroître davantage ; & enfin étant venu à un tel point de grandeur, qu'il n'y avoit que les Couronnes au dessus de luy, il eut le courage de songer à usurper celle de Bohême sur l'Empereur : & quoi qu'il sçût que ce dessein étoit plein de péril & de perfidie, il méprisa le péril qu'il avoit toûjours surmonté, & crût toutes les actions honnêtes ; quand outre le soin de se conserver, on les faisoit pour regner. Il est vray que l'ambition & la conjoncture des affaires, & des accidens de sa fortune, luy representant son entreprise juste & facile, le poussérent ensuite à la vouloir executer. Mais il est necessaire avant que d'en commencer le recit, de faire un discours de sa vie jusques au temps de sa revolte, afin que l'on soit mieux informé des causes qui l'obligerent à conspirer, & des moyens qu'il en eut.

Ceux qui ont dit que la fortune avoit tiré Valstein de la bouë, & que sa naissance étoit obscure, ont failly par malice ou par ignorance ; car son pere étoit Baron des confins de Bohême, c'est à dire, l'un des plus Grands Seigneurs de ce Royaume là, auquel il n'y a ni Ducs, ni Marquis, & bien peu

de Comtes ; les Barons y étans si jaloux de leurs Dignitez, que quand un Duc étranger se veut faire naturaliser Bohême, ils l'obligent à quitter son titre, & à se contenter du leur. Mais de plus, comme ils mesurent la grandeur des familles par l'ancienneté, quelques Auteurs ont compté celle des Valsteins entre les principales, encore qu'elle ne fût pas des plus accommodées. Son pere l'éleva en la Religion Protestante dont il faisoit profession, & voulut qu'il apprit les Lettres ; mais son esprit turbulent n'étant pas propre au repos des Muses, les Maîtres le chasserent de l'Ecole, parce qu'au lieu d'étudier, il ne s'occupoit qu'à faire des ligues contre ses compagnons, & à les soulever contre l'obéïssance & la discipline, tant le naturel a de force en cet âge, auquel il n'est, ni caché par la dissimulation, ni corrigé par la prudence. Cela contraignit ses parens de le mettre à la Cour plûtôt qu'ils n'avoient déliberé, & de le donner Page au Marquis de Burgau, fils de l'Archiduc Ferdinand d'Inspruch. En cette condition étant tombé, sans se blesser, d'une fenêtre fort élevée, sur laquelle il s'étoit endormi, il se fit Catholique ; & s'imaginant qu'aprés cet heureux accident il étoit réservé à quelque chose de grand, il sortit de Page pour voyager, & se rendre digne de ce que le destin sembloit plus promettre. Il vit l'Allemagne, l'Angleterre, la France ; s'accommoda aux mœurs & aux habits de ces païs ; s'instruisit de leur situation, de leurs Loix, & de leurs forces, prit de chacun ce qu'il jugea le meilleur ; & enfin s'arrêta à Padouë, ayant curieusement visité le reste de l'Italie. Ce fut-là qu'il se repentit d'avoir négligé les Lettres, absolument necessaires à un grand Homme, & qu'il se rendit capable des Arts,
s'il

s'il ne s'y rendit pas ſçavant ; mais particulierement il s'attacha à l'étude de la Politique, & de l'Aſtrologie, qui étoient ſelon ſon génie & ſes deſſeins, ſe plaiſant infiniment à ces maximes, qui ſont déteſtées en public par ceux qui les pratiquent en ſecret, & ſe figurant dans les Aſtres des grandeurs immoderées, qu'il ne laiſſoit pas pourtant d'eſperer, encore que la raiſon ſemblât l'en éloïgner tout à fait. Ainſi s'en étant retourné chez lui, l'eſprit rempli de vaſtes prétentions, & voyant qu'avec ſon peu de bien il ne lui étoit pas poſſible d'entreprendre aucune des choſes qu'il s'étoit imaginées, il ſe réſolut pour s'accommoder, de rechercher en mariage une veuve fort riche, & d'une illuſtre naiſſance. Il ſe mit ſi bien auprés de cette femme par ſon adreſſe, qu'elle le préfera en l'épouſant à quantité de trés-grands Seigneurs qui étoient engagez devant lui en cette recherche, & encore même aprés ſon mariage, elle en demeura, à ce que l'on dit, ſi éperdûment amoureuſe, & ſi jalouſe, qu'elle le penſa tuer, lui ayant baillé à boire un de ces philtres qui troublent l'eſprit au lieu de le gagner, & font d'étranges ravages dans les corps qui en ſouffrent la violence ; venins d'autant plus inévitables, qu'ils tiennent lieu à ceux qui les donnent, des marques d'affection. Il n'étoit pas encore bien gueri de l'effort de ce poiſon, lors que ſa femme venant à mourir ſans enfans, & l'ayant inſtitué ſon heritier, le laiſſa maître d'un trés-grand bien. La guerre de l'Archiduc Ferdinand & des Venitiens, ayant commencé un peu aprés dans le Frioul, il embraſſa l'occaſion qu'il avoit ſi fort ſouhaitée, & qu'il croyoit ſi neceſſaire pour lui, s'imaginant qu'aux habiles le chemin des armes étoit le plus aſſuré

& le plus court pour aller à la grandeur ; au lieu que la paix pouvoit bien enrichir beaucoup de gens, mais qu'elle n'en élevoit que trés-peu. Si bien qu'ayant enrollé à ses dépens trois cens Cavaliers bien faits, il vint offrir son service & cette troupe à l'Archiduc, au siege de Grandisque, où par sa liberalité à tenir table pour les Officiers, & à secourir les soldats dans leurs necessitez, par sa conduite à la guerre souvent heureuse & toûjours particuliere, faisant des actions signalées, loüant celles des autres, parlant peu de soy-même, agissant avec vigilance & soin, tenant ses troupes dans l'abondance quand toute l'Armée pâtissoit ; il se mit en réputation d'un homme qui parmy beaucoup de bonnes qualitez, en avoit d'extraordinaires, & acquit avec l'amitié de Ferdinand, la Charge de Colonel des Milices de Moravie.

Les troubles de Bohême ayant suivy, & les Grands de ce Royaume conspiré contre l'Empereur, Valstein demeura fidele, quoy que les Révoltez le sollicitassent d'entrer dans leur party, par l'offre des premiers emplois, & par l'esperance des récompenses de la guerre. Mais luy n'en prétendant pas moins de l'Empire, & préferant encore le certain & l'honnête, aux choses douteuses & tumultuaires, aprés avoir tâché vainement de réprimer la sedition de Prague, comme il vit qu'il ne pouvoit conserver les troupes de Moravie dans l'obéïssance, & que ses compatriotes avoient confisqué ses biens, il enleva ce qu'il pût de l'argent public, & se retira à Vienne, où il fut pourtant obligé de le restituer, ne luy restant pour toute chose que douze mille écus qu'il en avoit détournez, & dont il leva mille Cuirassiers. Il ne faut pas que j'omette icy une particularité que je trouve écrite,

écrite, & qui marque bien le ſoin particulier que la Fortune prenoit de cet homme. C'eſt qu'au commencement de ces premiers troubles, & devant que les ſeditieux euſſent entrepris la guerre, les principaux de ce party étant entrez en armes, & ſans permiſſion, juſques dans le Cabinet de Ferdinand, & là, luy ayant fait leurs propoſitions avec une telle inſolence, que le Comte de la Tour portant la main ſur la garde de ſon épée, oſa dire que celle qu'il tenoit ſatisferoit à leur demande, ſi on les refuſoit; dans la terreur & la ſurpriſe de Ferdinand, Valſtein arriva par hazard avec une troupe d'élite qu'il avoit levée, & qu'il vouloit luy faire voir; ce qui obligea ces audacieux, qui ſe crûrent trahis & perdus, de ſe jetter aux pieds de ce Prince, auquel depuis il fut toûjours agréable juſques au dernier temps de ſa faute. Cependant les belles choſes qu'il executa pendant cette guerre, & entre autres ſix mille Hongrois qu'il défit avec quinze Cornettes de Cavalerie, luy attirant enſemble une extrême gloire, & une extrême envie, (car perſonne n'a encore pû ſeparer ces deux choſes) le Prince de Lieteſtain commis pour juger les Rebelles de Bohême, & pour gouverner ce Royaume repris ſur le Palatin, l'accuſa à Vienne; mais luy qui connoiſſoit parfaitement la nature de la Cour, où l'abſence eſt criminelle quand elle n'eſt point défenduë, & où on trouve toûjours la ſeureté ſi l'on a dequoy l'acheter, ſe rendit à Vienne avec ſoixante mille écus, & non ſeulement y fit loüer ſon innocence; mais encore y voulant acquerir des gens d'autorité qui pûſſent le proteger, & ſoûtenir ſa fortune, outre que l'artifice & l'intereſt luy gagnerent beaucoup de Miniſtres, il épouſa une fille de Charles d'Arach, principal Conſeiller

& Favory de Ferdinand ; & de plus par le crédit de son beau-pere, & le secours d'argent qu'il bailloit à l'Empereur dans ses pressantes necessitez, il obtint outre ses Cuirassiers, deux Regimens d'Infanterie, & se fit pourvoir de la Charge de Sergent Major de Bataille.

Les victoires de ce Party, & la foiblesse des Révoltez, ayant en apparence assoupy la guerre, Valstein qui voyoit où tendoient les choses, qui connoissoit que la Rebellion étoit dissimulée plutôt qu'éteinte, & que les Ligues qui se faisoient par toute l'Europe contre la Maison d'Autriche la pourroient surprendre dépourvûë, entreprit une chose aussi memorable qu'extraordinaire, & dont l'execution sembloit impossible pour un Particulier, qui n'avoit de crédit parmy les gens de guerre, que celuy que ses bonnes qualitez luy avoient acquis. Il offrit à l'Empereur de lever à ses dépens une Armée de trente mille hommes, à la charge qu'il en seroit Général, & fit en sorte par son industrie, par ses pratiques prés de ses amis, & par l'engagement de tout son bien, qu'il la mit sur pied en diligence ; si bien qu'ayant succedé à la Charge du Marquis de Montenegro, qui fut déposé pour avoir peu heureusement servy l'Empire en Transsylvanie, il ne fut redevable de sa Dignité qu'à son ambition, & à sa vertu. En ce haut Employ, il ajoûta beaucoup à sa gloire. Il soûmit la Ville & le Diocese d'Alberstat, subjugua Hall, & son Evêché, fit le dégât dans les terres de Magdebourg, entra dans celles d'Anhalt, fortifia Dessau, défit Mansfeld, & avec luy quatre mille Hollandois aguerris, qui étoient les principales forces de l'Armée Danoise. Delà ayant pris Zebst, & voyant que Mansfeld & Weimar, avec leurs trou-

troupes tournoient par la Silesie vers la Hongrie pour y soulever les Rebelles, & s'y joindre à Gabriel Bethléem, il suivit Bethléem & Mansfeld, & les trouvant au siege de Novegrade, les vainquit, tailla en pieces les Janissaires qui étoient venus au secours du Transsylvain, & poussa hors de l'Allemagne Mansfeld, qui en avoit été la terreur depuis tant d'années. Retournant ensuite dans la Silesie où Weimar étoit mort, il obligea la moitié de ses troupes à se rendre, surmonta le reste, prit toutes les Places révoltées, & aprés avoir pacifié les Provinces hereditaires, ramena contre le Roy de Danemark son Armée victorieuse, à laquelle il joignit celle de Tilly. Avec ces grandes forces il défit le Marquis d'Urlach, subjugua l'Archevêché de Brême, & l'Holsace, remplit ses troupes de nouvelles levées que Charles de Lawembourg faisoit pour les Ennemis, se rendit maître de tout ce qui est entre l'Ocean, la Mer Baltique & l'Elbe, ne laissant au Roy de Danemark que Gluekstade, & ce coin de terre separé par un détroit du reste de son Royaume ; & quoy que ce Roy voulut encore tenter la fortune, il en fut toûjours maltraité. Valstein le chassa de la Pomeranie, où il avoit fait descente & progrés ; & l'obligea à remonter dans ses navires, où il n'auroit peut être pas trouvé de seureté, si Valstein eût eu des forces maritimes ; si bien que depuis ce temps jusques à la Paix de Lubec, le Danois n'entreprit plus rien, & se contenta de secourir par mer ceux de Stralsund, qui seuls avoient pû arrêter le torrent des armes Imperiales, ausquelles tant de Nations s'étoient opposées inutilement.

En cet état florissant de l'Empire, Valstein voulant que son Maître profitât de ses victoi-

res, & que sur la foiblesse de ses Ennemis il pûst affermir pour toûjours la grandeur de sa Maison, relegua premierement Tilly dans la Frise, sous prétexte qu'il y restoit encore quelques révoltes, & qu'il y falloit faire hyverner des gens de guerre ; mais en effet, afin que l'Empereur n'eût plus le Duc de Baviere pour Compagnon, & que pour luy il demeurât sans Competiteur, absolu Directeur des choses. Aprés quoy, sçachant bien que la pauvreté des Peuples, & l'abaissement des Grands, sont les seules voyes pour aller à la servitude des Nations libres & peu affectionnées, au lieu de licentier cette multitude épouvantable de soldats, qui ayant tout vaincu sembloit desormais inutile ; il leva encore quantité de nouvelles troupes, & augmenta de beaucoup le nombre des Officiers, afin d'accroître par leur dépense la disette des Peuples qui les devoient défrayer. Son exemple méme apprit aux Chefs la somptuosité & la profusion ; & pour y fournir, la rapine & la violence. Toute l'Allemagne se trouva inondée de ces troupes. On ne distingua point les amis & les alliez, des ennemis & des neutres: L'insolence du soldat, parce qu'elle fut impunie, fut sans bornes ; & ensuite l'oppression des Peuples, & leur haine contre Valstein qu'ils croyoient auteur de tant de maux. On envoya de plus de la Cour Imperiale, un Edit severe, par lequel on déclaroit criminels tous ceux qui se trouveroient avoir participé en quelque sorte aux conseils des révoltes passées ; par là on trouva moyen de s'assurer, soit des Grands qui faisoient ombrage, soit des Particuliers dont la faction pouvoit soulever les Villes, & avec cela des richesses pour satisfaire les gens de guerre, & les Courtisans ; étant non

seule-

ſeulement aiſé, mais honnête en apparence, de calomnier ceux qu'on vouloit perdre. Et afin que le Roy de Suede, que tant de miſerables regardoient comme le dernier aſyle de leur liberté, ne pûſt quand il le voudroit, ni fomenter une rebellion qui ſans luy n'avoit point de force, ni s'oppoſer à la domination abſoluë d'Autriche, que Valſtein vouloit établir, aprés avoir fait condamner les Ducs de Meckelbourg, comme coupables d'intelligence avec les Ennemis, & s'être emparé par le don de Ferdinand, des biens & des dignitez qu'il leur venoit d'ôter; Valſtein s'aſſura de tous les Ports de la Mer Baltique, excepté de Stralſund qu'il aſſiegeoit avec furie, & mit tous ſes ſoins à équiper une flotte qui le rendît Maître de ces Mers, comme il l'étoit de l'Allemagne. Alors il pouvoit bien malgré la haine & l'envie, joüir en repos de la gloire de ſes grands & fideles ſervices, ſi ſon orgueil qu'il avoit toûjours eu au deſſus de ſa fortune, ne l'eût point de nouveau ſurpaſſée. Mais s'étant laiſſé emporter à une préſomption aveugle de luy-même, & à un mépris inſupportable des autres, pendant qu'il maltraite les Princes; que n'obéïſſant point aux ordres de Vienne, & écrivant à l'Empereur qu'il ſe donnât du bon temps, & ne ſe mêlât de rien, il avilit le commandement à la majeſté de ſon Souverain; qu'étant fait Prince de l'Empire, & Duc de Meckelbourg, il veut être traité d'Alteſſe; qu'il mange ſeul, fait battre monnoye, & par l'équipage, la dépenſe, & par ſes audiences ſollicitées affecte de reſſembler aux Rois; Il corrompit la ſolidité de ſa vertu, & donna au monde de l'averſion pour ſa vanité injurieuſe & dereglée. Or la paix avec le Danois ayant été concluë à Lubec, l'Empereur extraordinaire-

ment pressé par les Religieux, desquels il dépendoit en toutes choses, se précipita selon leurs passions, & voulut donner le dernier coup à la liberté de l'Allemagne, avant qu'elle fût assez affoiblie pour le recevoir. Il fit publier l'Edit de la restitution de tous les biens Ecclesiastiques, que les Protestans avoient usurpez depuis les premiers troubles du Lutheranisme, croyant qu'il n'en arriveroit aucun fâcheux accident, ni du dehors, puis que les Rois de Suede & de Bohême étoient en guerre, celuy de Danemark lassé de ses pertes, les Transsylvains divisez en factions pour la succession de Bethléem, les François occupez chez eux & en Italie, & qu'au dedans il avoit Valstein toûjours formidable aux Factieux, & des armées prêtes d'étouffer par tout les seditions avant leur accroissement. Mais les Protestans qu'on dépoüilloit des biens dont ils avoient herité, & qui apprehendoient qu'ensuite on ne leur ôtât encore la liberté de conscience, se trouvant au desespoir par ces considerations de Religion & d'interest; & les Princes de ce Party s'appercevans bien que c'étoit à eux qu'on en vouloit, entre autres l'Electeur de Saxe, qui voyoit qu'on alloit enlever à son Fils l'Administration de Magdebourg que ceux de la Ville luy avoient donnée, parce que le Pape avoit nommé pour leur Archevéque Leopold, Fils de Ferdinand; s'efforcerent de trouver un remede à ces dernieres extrêmitez, & avec l'aide des François obligerent Gustave Adolphe Roy de Suede, allarmé des entreprises qu'on faisoit sur la Mer Baltique, & ambitieux d'honneur, de venir à leur secours sous d'autres prétextes. D'ailleurs, les Princes Catholiques ausquels la grandeur de la Maison d'Autriche se rendoit formidable: & generalement tous

ſes peuples accablez de la pauvreté où les réduiſoient les contributions & les quartiers d'Hyver, invention de Valſtein, & non de la calamité publique, demanderent à l'Empereur une Aſſemblée generale pour le bien & le repos de l'Empire. Principalement le Duc de Baviere ſollicita cette Diette avec l'Electeur de Mayence qu'il avoit mis dans ſon opinion. Le Bavarois, parce qu'il haïſſoit mortellement Valſtein, lequel s'oppoſoit aux interêts de ſa nouvelle Dignité, ſoit qu'il la jugeât contraire au repos de l'Allemagne, ſoit qu'il eût aſſez d'ambition pour prétendre luy-même à l'Electorat, & qu'en effet, comme ont dit quelques-uns, l'Empereur le luy eût promis. Il voyoit de plus qu'on éloignoit Tilly ſon General, il ſe trouvoit lui-même déchû du pouvoir abſolu qu'il avoit merité par ſa fidelité, dans les temps les plus périlleux de l'Empire, & par ſes ſervices à relever la fortune panchante de Ferdinand ; & ce qui le touchoit davantage, étoit que le fruit de tant de peines demeuroit entre les mains de Valſtein, & qu'il apprehendoit que cette puiſſance prodigieuſe qu'il avoit aidé à établir au péril de ſa vie & de ſon bien, ne ſervit à le perdre, ſi ſon ennemy qui ne pardonnoit point, en étoit plus longtemps le Moderateur. Ces conſiderations l'ayant jetté dans la terreur & dans la colere, qui croiſſent d'ordinaire à meſure que les ſujets en ſont juſtes, il fut auſſi celuy qui preſſa le plus vivement l'Aſſemblée, & la dépoſition de Valſtein ; étant de plus pouſſé par Monſieur de Leon Ambaſſadeur de France, & par le Capucin Joſeph Homme d'intrigue. Ce fut luy encore qui, pour obtenir cette Diette, & empêcher l'Empereur de découvrir qu'on vouloit diminuer de l'autorité qu'il avoit

usurpée, luy donna des esperances de l'élection de son fils pour Roy des Romains, & de l'acheminement insensible de la succession à l'Empire. Son adresse réüssit dans un esprit qui ne souhaitoit rien davantage; car on croit ce qu'on desire beaucoup. L'Empereur avec son fils se rendit à Ratisbonne sur la fin de Juin 1630. où tous les Electeurs se trouverent, excepté ceux de Saxe & de Brandebourg, qui s'excuserent par leurs Députez de n'avoir pû faire les frais de ce voyage, parce que la grande dépense des garnisons de Valstein leur en ôtoit les moyens. Et en effet, quatorze Regimens complets avoient hyverné dans la seule Marche de Brandebourg. Or les Electeurs, outre la necessité presente, & la crainte de l'avenir qui augmentoit leur hardiesse, outre l'appuy du Roy de Suede qui avoit commencé la guerre en Allemagne, se trouvoient fortifiez par l'éloignement de quarante mille hommes, qui contre l'avis de Valstein avoient été envoyez à la guerre de Mantouë, ou qui s'étoient dissipez en celle de Pologne, & de plus, ils étoient encouragez par les persuasions de l'Ambassadeur de France. Car sur les plaintes que le Duc de Lorraine fit faire à la Diete, qu'une puissante Armée Françoise étoit à sa frontiere, cet Ambassadeur assura les Electeurs qu'elle n'étoit-là que pour soûtenir leurs propositions, au cas qu'on les voulût refuser. On traita donc premierement la paix avec le Roy de France, les Protestans ayant interest qu'il ne fût pas engagé, afin de les assister plus librement. On résolut aprés qu'on s'assembleroit à Francfort l'année qui suivoit, touchant l'Edit de la Restitution; beaucoup de difficultez empêchant d'en rien determiner alors, les Protestans attendant qu'avant ce

temps

temps le Roy de Suede le rendroit nul, & les Catholiques croyant que leur droit seroit fortifié par la possession qu'ils avoient. Mais quand on commença à parler des affaires de la guerre, tous ces Partis d'une voix commune demanderent la déposition de Valstein, & il sembla qu'ils n'étoient assemblez que pour ce sujet. La haine qu'on luy portoit se trouva generale. La foiblesse de l'Empereur, que ce coup imprévû étonna, fut assez grande pour consentir en le démettant, à se dépouiller de sa puissance & de sa fortune, & pour abandonner un homme dont on n'auroit point tant pressé la ruine, s'il luy avoit été moins fidele, ou qu'il l'eût rendu moins redoutable. Il est vray que les Espagnols qui souvent étoient les arbitres de ses conseils; ne l'étant pas des actions de Valstein, voulurent quelqu'un moins altier & plus obéïssant en sa place; & quoy que le Roy de Suede, lequel il se vantoit de chasser avec des verges, fût descendu en Pomeranie, ils se contenterent de Tilly, que le Duc de Baviere, voulant reprendre son autorité, leur offrit pour luy opposer. L'Empereur même se vit contraint de licentier les troupes de la Haute-Allemagne, & de consentir à une réforme des autres, laquelle luy en ôta la plûpart; les soldats accoûtumez au pillage, ne pouvant, ni rendre ce qu'ils avoient pris, ni se résoudre à ne plus rien prendre. Le desordre ne s'arrêta pas là. Les Generaux Anheim & Hoffecchichen, chercherent party ailleurs; quantité d'Officiers quitterent tout à fait le service, & de cet état absolu, où toute l'Allemagne avoit tremblé sous Valstein, l'Empereur par sa foiblesse, par l'adresse des Protestans, & par la passion des siens, se trouva réduit en un instant à redou-

ter

ter la puissance du Suedois, dont Valstein se seroit moqué, si en son autorité on eût conservé la principale vigueur de l'Empire, ses Ministres s'appercevans aussi bien que luy, mais trop tard, qu'ils étoient trompez, puis qu'aprés avoir abandonné tous les interêts de l'Empereur, sur l'esperance de faire son Fils Roy des Romains, les Electeurs éloignoient sa nomination par une remise, laquelle en ces choses tient lieu d'un refus civil.

Cependant Valstein ayant appris la nouvelle de sa déposition, quoy que ce coup imprévû l'eût surpris; fit pourtant paroître plus de regret du malheur de Ferdinand, que du sien propre. Sans parler de soy; il dit seulement que l'Empereur étoit trahi, & ses conseils corrompus; & cette même vertu qui luy avoit donné le Bâton de Generalissime, luy servit à se résigner en apparence, sans desordre & sans douleur. Son déplaisir pourtant fut fort grand, mais fort secret, & seulement connu de ses Confidens; au lieu que celuy des Armées éclata publiquement, & que plusieurs Colonels le vinrent trouver, desquels retenant une partie auprés de luy, il assigna aux autres, sur le revenu de ses terres où il les envoya, dequoy s'entretenir honorablement, ayant eu soin en cela de l'amitié & de la réputation; & voulant se conserver des hommes qu'il jugeoit, par cette épreuve volontaire, ne le devoir point abandonner, quelques dangers où le jettassent son ambition & son ressentiment. Car certes, sous cette profonde simulation d'esprit moderé qu'il affectoit dans sa disgrace, il cachoit un extrême desir de vengeance, & faisoit des projets de se mettre en un état où l'on ne pûst luy ôter l'employ, si la necessité des

ses affaires vouloit qu'on le rappellât, dequoy Giovan-Batiſta Seny ſon Aſtrologue luy montroit l'eſperance fort proche, & dont il s'aſſuroit luy-même par les jugemens qu'il faiſoit des deſordres de l'Empire, confirmant en cela, par ſon propre raiſonnement, les conjectures d'un art incertain. Ainſi donc cet eſprit ſe rempliſſoit de deſſeins hautains & hardis, lors qu'il paroiſſoit ne ſonger plus qu'à vivre en homme privé. Sur ce ſujet, je ſçay qu'on a dit qu'en ce temps-là, il avoit voulu prendre party avec le Roy de Suede, par l'entremiſe du Comte de la Tour banni de Bohême, & qu'enſuite d'un Traité fort avantageux pour luy, & ſur le point d'executer ce qu'il avoit concerté contre ceux d'Autriche, il en avoit été détourné par Arneinch General de l'Electeur de Saxe, avec lequel aprés la perte de Prague, ayant eu ſous pretexte de la Paix, une Conference longue & ſecrete, Arneinch luy avoit donné de la defiance du Suedois, & fait croire qu'il ſe vengeroit plus aiſement, s'il reprenoit le commandement des armes de l'Empire. Quelques autres au contraire, aſſurent qu'on luy ſuppoſe ce crime, pour excuſer par de nouvelles fautes, la cruauté de ſa mort. Cette particularité pour ſon importance, ne m'eſt pas aſſez connuë.

Maintenant il me ſemble trés à propos de parler un peu de ſa façon d'agir chez luy, & de ſa vie domeſtique, afin que l'on connoiſſe mieux combien toutes ſes actions tendoient à l'élever au deſſus des autres hommes, & qu'avec plus de certitude on juge de ce que nous écrivons, à quoy certes, ces remarques ne ſemblent pas inutiles. Mais en verité, je crains qu'en les liſant, on ne manque de foy pour l'Hiſtoire, & que les veri-

tez que je diray, ne passent pour des descriptions de Roman. Cela pourtant ne m'empéchera pas d'en parler sans exageration, ni envie : & pour commencer par sa demeure, les lieux qu'il habitoit sembloient moins les Maisons d'un Particulier, que les Palais d'un Monarque ; car il avoit avec la plûpart des hommes cette foiblesse, de vouloir laisser en des masses de pierres des monumens de grandeur, ne songeant pas que les fâcheux accidens de la nature, ou de la fortune, les pouvoient détruire en un moment ; & qu'enfin quelque soin que l'on prît de les conserver, dans peu d'années ils se ruinoient d'eux-mêmes. Son Hôtel de Prague recevoit le monde par six grandes portes, & dans un espace fort étendu, jettoit ses fondemens sur la ruine de cent maisons qu'on avoit abattuës pour le bâtir. Les appartemens en étoient beaux, magnifiques, commodes ; les ornemens & les meubles, representoient le luxe & l'abondance, & le quartier qu'il occupoit les montroit avec excés. J'en décrirois volontiers le détail ; les jardins embellis d'un grand nombre de statuës, les fontaines, les grottes, les canaux abondans en poissons, dépense curieuse & delicate ; les volieres rares pour leur étenduë, plantées d'arbres couverts d'oiseaux de toutes sortes, & renfermez de rayes de fer, si l'Histoire souffroit les digressions inutiles, quoy qu'agreables. Sur ce Palais, il avoit presque pris le modele entier des autres, soit qu'il crût cette façon de bâtir la meilleure, ou que par cette particuliere affectation, il voulût encore en ces choses s'éloigner de la coûtume vulgaire. Ce qui se trouvoit de plus en sa demeure de Gidzin étoit, que pour nourrir son haras, il avoit fait clorre de murs un grand parc,

parc, dans lequel il entretenoit toûjours pour le moins trois cens chevaux d'élite, & où d'une tour élevée au milieu, l'on donnoit le signal les soirs & les matins à ceux qui en avoient la charge. Car pour ses Ecuries superfluës en architectures, avec des mangeoires de marbre, & des fontaines qui couloient dedans ; je n'en veux pas faire une remarque particuliere, sçachant que presque tous les Princes d'Allemagne sont soigneux d'en avoir de belles. Si la mort ne l'eût point contraint de laisser son Château de Sagan imparfait, il eût peut être surpassé en cet édifice ceux des vieux Romains ; comme il les avoit égalez agrandissant la Ville de Gidzin, y bâtissant une Chartreuse, fondant un College de Jesuites, élevant à Glogo un Temple pour les Protestans ; admirable en ce point d'avoir construit tant d'ouvrages dans ce peu d'années qu'il fut maître de la fortune, au lieu que souvent la vie de deux Rois est trop courte pour achever un Palais. Pour sa dépense, c'étoit une profusion inouïe. On servoit cent plats sur sa table ; La propreté y aidoit beaucoup à la bonne chere; cinquante Hallebardiers étoient toûjours de garde dans son anti-chambre, gens choisis pour leur mine, & connus par leurs actions. Au dehors on trouvoit des sentinelles, & par tout des Estafiers bien faits ; douze hommes marchoient incessamment autour de son Palais, afin d'empêcher le bruit qu'il ne pouvoit souffrir, en cela delicat jusqu'à la foiblesse. Il entretenoit soixante Pages, tous enfans d'ancienne race, qui apprenoient leurs exercices sous des Maîtres fameux qu'il tenoit à ses gages. Ses Livres étoient éclatans & riches. Il avoit un nombre infiny de Gentilshommes servans ; quatre Maîtres de sa Chambre

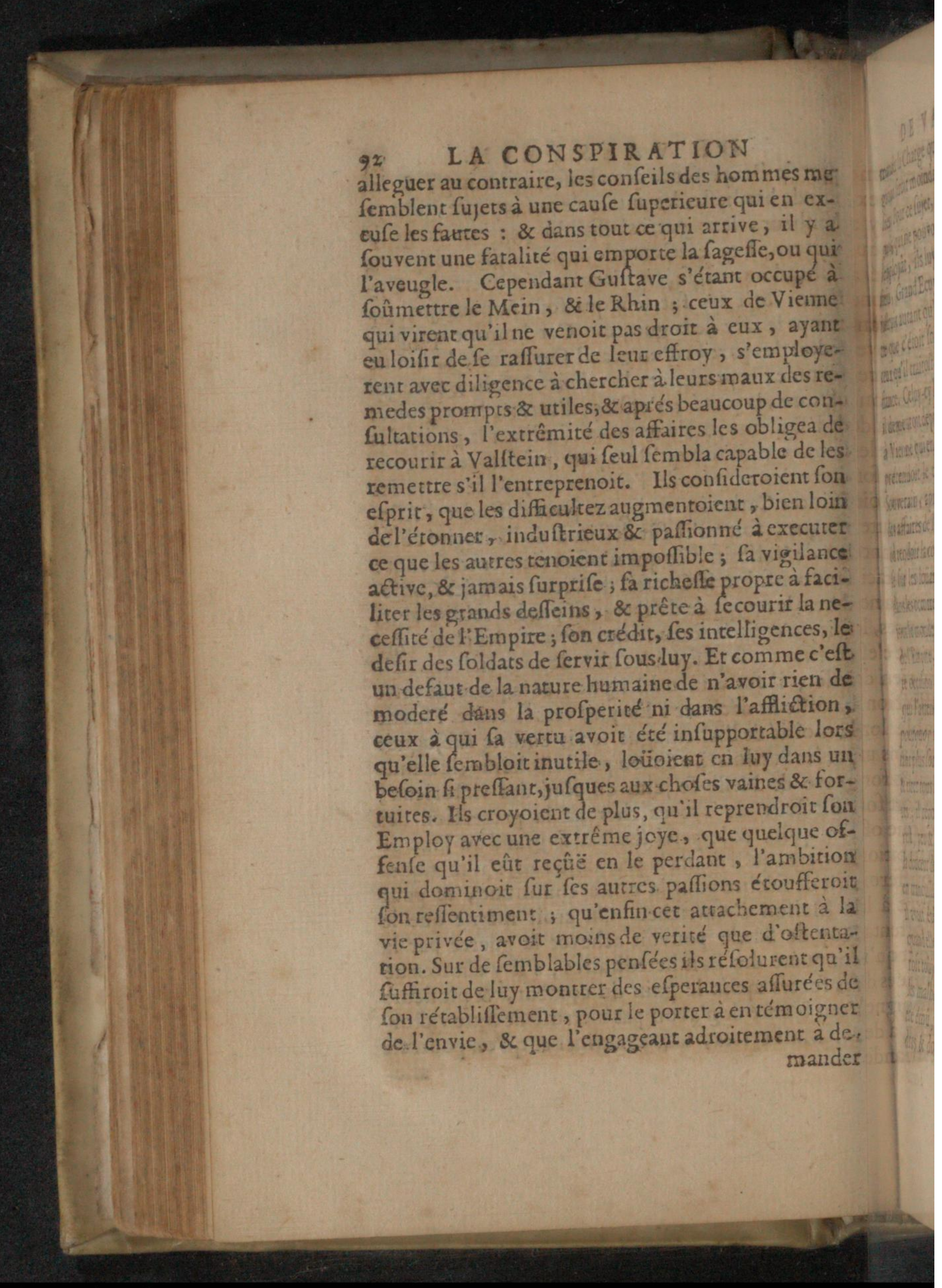
s'in-

s'informoient de ceux qui luy vouloient parler, & les admettoient à l'audience. Six Barons, & six Chevaliers se trouvoient toûjours prés de sa personne pour recevoir ses commandemens : Des Gentilshommes de la Chambre de l'Empereur, qui portoient la Clef dorée, avoient chez luy la même place. Son Grand-Maître d'Hôtel étoit un Seigneur de marque. S'il marchoit à la campagne, dans son train, outre le grand équipage des siens, dont il entretenoit la plûpart, on comptoit pour son bagage & pour sa table, cinquante chariots, attelez chacun de six chevaux, & cinquante fourgons de quatre, avec six carosses servans pour les gens de condition qui suivoient sa Cour. Il faisoit de plus mener en main cinquante chevaux beaux à merveilles, & couverts de harnois precieux, par cinquante hommes qui montoient chacun un cheval de prix. Ceux qui aiment la vertu frugale & modeste, blâmeront ce faste, il plaira aux autres qui adorent la vanité exterieure ; mais on jugera generalement qu'il étoit facile à Valstein, vivant plus splendidement que les Rois, de souhaiter leur rang & leur dignité. Je n'ay point parlé de la Maison de sa femme, des pensions qu'il donnoit, ni des recompenses, ni de l'argent immense qu'il épandit dans l'Europe pour être informé de tout. J'en ay dit assez, ce me semble, pour mon dessein, & pour mon loisir ; & puis les choses de cette nature plaisent bien d'abord, mais elles lassent quand vous vous y arrêtez plus long-temps qu'il n'est besoin. Reprenons donc nôtre Histoire.

Aprés que Valstein eût remis le commandement des armées, les Chefs qu'on opposa en sa place au Roy de Suede, manquant pour la plû-

par

part de l'experience des choses militaires, & les uns de hardiesse, les autres de prévoyance, tous de bonheur, leur parti s'affoiblit par beaucoup de pertes. Les Electeurs de Saxe & de Brandebourg l'abandonnans, se joignirent à découvert avec Gustave, & Tilly fut seul qui soûtint pour quelque temps le faix de la guerre. Cet homme qui possedoit les parties d'un grand Capitaine, la bonne fortune, la prudence, la valeur, le soin, & ce qui est rare, la pieté; s'efforça d'arréter les victoires de l'Ennemi, & de ne point diminuer la gloire des siennes. Mais soit qu'il ne pûst seul suffire à la conduite des armées de l'Empereur, & de celles des Princes Catholiques liguez pour défendre l'Allemagne, soit qu'il fût destitué de l'autorité absoluë de Valstein, & que n'osant rien entreprendre sans consulter le Conseil de Vienne, ou des Confederez, le temps de deliberer fit perdre celui d'agir, soit qu'enfin la fortune qui favorise les choses qui croissent, se plaise à les abandonner en leur vieillesse; il fut vaincu à Leipsic, & la perte de cette bataille fit décliner l'Empire vers sa ruine. Plus de la moitié de l'Allemagne se vit ensuite subjuguée par les Suedois. Le Saxon prit la Bohême; le Landgrave de Hesse se jetta du côté des victorieux; l'Electeur de Treves chercha la protection des François, & le peril sembla si grand au Duc de Baviere, qu'il douta la premiere fois, s'il manqueroit de fidelité pour la cause commune, & pour la Maison d'Autriche. On croit même que le Roy de Suede pouvoit achever la guerre par la conquête des Païs hereditaires, s'il y eût tourné ses forces aprés le gain du combat, & plusieurs l'ont blâmé de n'avoir pas bien usé de cette victoire. Mais certes, sans examiner ce qu'on pourroit alle-



alleguer au contraire, les conſeils des hommes me ſemblent ſujets à une cauſe ſuperieure qui en excuſe les fautes : & dans tout ce qui arrive, il y a ſouvent une fatalité qui emporte la ſageſſe, ou qui l'aveugle. Cependant Guſtave s'étant occupé à ſoûmettre le Mein, & le Rhin ; ceux de Vienne qui virent qu'il ne venoit pas droit à eux, ayant eu loiſir de ſe raſſurer de leur effroy, s'employerent avec diligence à chercher à leurs maux des remedes prompts & utiles; & aprés beaucoup de conſultations, l'extrêmité des affaires les obligea de recourir à Vallſtein, qui ſeul ſembla capable de les remettre s'il l'entreprenoit. Ils conſideroient ſon eſprit, que les difficultez augmentoient, bien loin de l'étonner, induſtrieux & paſſionné à executer ce que les autres tenoient impoſſible ; ſa vigilance active, & jamais ſurpriſe ; ſa richeſſe propre à faciliter les grands deſſeins, & prête à ſecourir la neceſſité de l'Empire ; ſon crédit, ſes intelligences, le deſir des ſoldats de ſervir ſous luy. Et comme c'eſt un defaut de la nature humaine de n'avoir rien de moderé dans la proſperité ni dans l'affliction, ceux à qui ſa vertu avoit été inſupportable lors qu'elle ſembloit inutile, loüoient en luy dans un beſoin ſi preſſant, juſques aux choſes vaines & fortuites. Ils croyoient de plus, qu'il reprendroit ſon Employ avec une extrême joye, que quelque offenſe qu'il eût reçûë en le perdant, l'ambition qui dominoit ſur ſes autres paſſions étoufferoit ſon reſſentiment ; qu'enfin cet attachement à la vie privée, avoit moins de verité que d'oſtentation. Sur de ſemblables penſées ils réſolurent qu'il ſuffiroit de luy montrer des eſperances aſſurées de ſon rétabliſſement, pour le porter à en témoigner de l'envie, & que l'engageant adroitement à demander

mander la Charge qu'on luy vouloit offrir, l'obligation seroit moindre, & les conditions plus aisées. Pour ce sujet, malgré l'opposition des Espagnols, qui ne pouvoient presque consentir que l'on l'employât, ils luy dépêcherent Maximilien Valstein, Grand Ecuyer du Roy de Hongrie, l'ayant instruit autant qu'ils jugerent à propos. Car outre que c'étoit son néveu, c'étoit encore un de ceux qu'il traitoit avec le plus d'estime & de confiance. Celuy-cy l'étant allé visiter à Zenam, où il demeuroit depuis la perte de Prague, sans venir à Vienne qui en étoit assez proche, parce qu'il y prétendoit le titre d'Altesse & les honneurs de Souverain, aprés l'avoir entretenu generalement des affaires de l'Empire, afin qu'il penetrât moins où tendoit la conversation, il la tourna avec adresse sur les loüanges publiques qu'on luy donnoit dans les occurrences presentes, & sur le desir de tout le monde, de luy voir reprendre la défense de l'Empire, luy conseillant de ne pas rejetter cette occasion, & d'aller au devant de tant de gloire qui l'attendoit. Valstein sentit bien l'artifice, c'est pourquoy voulant selon ses projets, cacher d'autant plus son dessein qu'il le voyoit prest à réüssir, & tirer tous les avantages de la necessité des affaires; il répondit en premier lieu pour son interest, peu & modestement, il s'étendit ensuite sur la douceur de sa condition, sur le desir de vieillir en tranquillité, de ne plus tenter la fortune dont il avoit été traité si ignominieusement, & qui quand elle luy donneroit toutes choses, luy ôteroit toûjours le repos; & venant enfin à déplorer les malheurs de son Souverain, comme s'il eût été émû, il mêla à son discours des paroles tendres & douteuses, qui n'ôtoient pas tout à fait l'espe-

l'esperance de son service, mais qui la montroient presque impossible.

Or les Ministres de l'Empereur voyant qu'on avançoit peu par ce moyen, pressez du temps & du peril, se servirent de la seule voye qui restoit, d'agir ouvertement, de supplier, d'offrir, de se soûmettre à tout pour fléchir Valstein. Le Baron de Questemberg, & le Comte de Vertemberg ses amis, y firent divers efforts, mais inutilement; son opiniâtreté paroissant si grande qu'on desespera de la surmonter, si le Prince d'Echamberg n'y travailloit puissamment luy-même. La conformité de ces trois noms me fait souvenir d'un mot que l'on disoit alors à Vienne, que l'Empereur possedoit trois montagnes fort élevées, Questemberg, Vertemberg, & Echamberg, & trois pierres fort precieuses, Diectristein, Lietestein, & Valstein, parce que les noms de ces Seigneuries se terminent en *stein*, & en *berg*, qui en Allemand signifient *Pierre* & *Montagne*; cela assez froidement, & selon la nature d'une Nation, qui ayant abondamment les autres biens de l'esprit, est pour l'ordinaire destituée de politesse. Au reste, ce qui faisoit attendre tout de l'entremise d'Echamberg auprés de Valstein, c'est qu'ayant depuis longtemps vécu avec luy dans une étroite confidence, & l'ayant toûjours puissamment servy à la Cour, il avoit encore employé son crédit pour en empêcher la chûte, & ne s'étoit point du tout refroidy depuis sa disgrace. On ajoûtoit à cela l'autorité de cet homme puissant sur l'esprit de l'Empereur, duquel il étoit le Directeur & le Favori. Et certes, cette faveur n'étoit pas injuste, & la grandeur de son merite pouvoit aller du pair avec celle de sa fortune. Il se fit donc porter à

Zenam

Zenam étant fort incommodé des goutes, & aprés avoir rendu à Valstein des Lettres de l'Empereur, dictées selon que cette occurrence le vouloit, il luy representa vivement l'honneur de sauver son Prince & sa Patrie, l'obligation qu'on luy auroit, la beauté d'une telle entreprise, la renommée & le reste des choses qui incitent un esprit passionné pour la gloire. Il y ajoûta les prieres de Ferdinand, qu'il fût l'Arbitre de tout, qu'il dispensât, qu'il agît, les assurances qu'il trouveroit une obéïssance entiere, & des recompenses trés-grandes, luy engageant pour cela la foy de l'Empereur & la sienne propre, qu'il sçavoit être assez puissante, & qu'il avoit toûjours éprouvée certaine. Valstein, quoy qu'il vît qu'il étoit temps de conclure, dénia pourtant au commencement son assistance, mais un peu plus foiblement qu'à l'ordinaire; opposant comme en doute la malice de ses Ennemis, prêts de calomnier ce qu'il feroit, la facilité de l'Empereur à les croire, & peut-être à le chasser en ayant tiré service. Et puis quand il y auroit seureté pour ces choses, il demandoit où étoient les troupes dont on vouloit qu'il fut General & quels moyens de remettre des affaires desesperées. Mais enfin se voyant pressé sans relâche, tantôt feignant d'acquiescer aux persuasions, tantôt de ceder à l'importunité de son amy, il promit son service, mais pour quatre mois seulement, pendant lesquels il vouloit être seul & absolu, & aprés ce temps se demettre de cette autorité onereuse; à quoy Echamberg consentit, croyant qu'il suffisoit alors de l'avoir engagé dans l'employ, où les occasions d'elles-mêmes l'obligeroient peut-être à demeurer, si son ambition ne le pouvoit faire. Ainsi ayant
avisé

avisé entr'eux ce qu'ils jugeoient utile & à propos pour cette heure-là, aprés une résolution finale ils se separerent.

Valstein étant demeuré seul, inquiet & rêveur, commence à agiter en son esprit la grandeur & la difficulté de la chose qu'il vouloit entreprendre, les mesurant tantôt par la crainte qui rend tout malaisé, tantôt par l'ambition qui ne trouve rien qui le soit. L'impossibilité d'usurper la domination sur un Prince legitime, & de soulever des peuples qui font un point de Religion de l'obéïssance du Souverain ; le danger de confier un tel secret ; l'infidelité ordinaire aux esprits factieux ; les supplices & l'infamie s'il réüssissoit mal ; sinon, le meurtre, le poison & la défiance de toutes choses, l'épouventoient. D'autre part, la colere des mauvais traitemens reçûs, la haine, l'appetit de vengeance, & plus que tout, l'avidité de regner, ne pouvant s'éteindre dans cet esprit immoderé, le précipitoient aveuglément. Il voyoit plus de la moitié de l'Allemagne soûmise au Roy de Suede, le reste presque branlant & mal asluré, les Potentats de l'Europe liguez avec Gustave, ou mal intentionnez pour la Maison d'Autriche, cette Maison sur le déclin, & jugeoit par ces conjonctures, le temps trés-propre à la nouveauté. Il sçavoit bien que la seule extrêmité des affaires ayant forcé le Duc de Baviere & les Espagnols, puissans à Vienne, de consentir à son rétablissement, il ne devoit point attendre d'autre récompense de ses travaux, s'il affermissoit l'Empire, que de retourner à une condition privée, & à une vie honteuse & obscure ; & partant il trouvoit plus juste de se servir des forces que ses Ennemis luy mettoient entre les mains pour hazarder de les ruiner & de s'agrandir,

dir, que pour les rétablir & se perdre. Il pensoit en avoir l'occasion & les moyens ; il se consideroit consommé dans l'experience des choses militaires, chery des gens de guerre, prest à commander à une armée venale, hardy, opulent, industrieux, toûjours secouru de la fortune, au lieu que l'Empereur luy sembloit fort oisif, peu porté aux armes, d'un naturel doux, lent, exposé aux tromperies, & presque plus propre à dissimuler les injures, qu'à les repousser. Dans ce trouble violent, flotant avec doute, tantôt embrassant les bonnes résolutions, tantôt les plus pernicieuses, aprés s'être long-temps tourmenté, il s'abandonna enfin aux mauvais conseils, & détermina de tenter l'usurpation de la Bohême, ne pouvant vaincre les mouvemens de son esprit aigry & ulceré, ny résister à cette cruelle passion de grandeur qui ne le laissoit point en repos. Mais voyant que l'execution d'un tel dessein dépendoit de la disposition de beaucoup de choses qui devoient être publiques & interpretées, comme il étoit naturellement trés propre à dissimuler & à feindre, il se résolut sans admettre alors aucuns Confidens de cette derniere résolution, de la cacher sous un profond silence, & de s'employer tout entier à agir de telle sorte, que ses actions semblassent n'aller qu'au bien de l'Empire, quoy qu'elles eussent un but tout contraire, afin que son dessein n'étant point soupçonné d'abord, on n'en pûst ruiner les commencemens ordinairement foibles, & que lors que l'on viendroit à le découvrir, il fut en état de le faire réüssir par la force. S'étant donc confirmé contre le péril, & résigné entierement à quelque chose de plus puissant que sa raison, soit que vous nom-

miez cela fatalité ou genie, il commença d'acheminer insensiblement son entreprise, pour laquelle il avoit besoin d'un long-temps, d'une grande fortune, & de beaucoup d'artifices. Voilà en quel état étoient les choses, & quel dessein avoit Valstein lors qu'il fut rappellé. D'abord pour remettre en réputation les affaires de l'Empereur, qui n'en avoient presque plus, & relever la consternation des Peuples, par la croyance que leur party avoit manqué de Chefs, & non pas de forces; voulant aussi établir une grande opinion de soy, il donna les commissions de la levée de soixante Regimens, il traita avec Uladislaüs Roy de Pologne pour la levée de 20000. Cosaques; il negocia avec le Duc de Lorraine pour l'engager à la guerre; il envoya jusques en Italie faire achapt des meilleures armes, & sema par tout des bruits trés-avantageux pour son party. Et afin que les effets ne trompassent point entierement l'attente publique, & qu'avec plus de facilité il assemblât ses troupes, desquelles dépendoit la ressource de sa grandeur, il choisit les environs de Znaim pour y former son corps d'armée, porté à cela par la commodité de la situation, sur les confins de la Moravie & des Provinces Hereditaires, où depuis la guerre Suedoise, l'abondance & la paix étoient encore, & où la fureur ennemie, & le mal domestique des quartiers d'hyver n'avoient point penetré. En ce lieu, pendant qu'il écrit civilement aux Colonels, que dissimulant sa fierté naturelle, il s'employe pour eux avec des marques de courtoisie & d'amitié, qu'aux bons accueils il joint la largesse & la profusion, qu'il n'épargne, ny soin, ny argent, les soldats accourans en foule sur son crédit, il leva dans trois mois une armée, sinon aussi
nom-

nombreuſe que la renommée l'avoit promiſe, au moins plus forte beaucoup que l'on ne l'avoit attenduë, aidé en cela des preſens du Roy d'Eſpagne, & de la contribution volontaire des principaux Miniſtres de Vienne, grande pour des particuliers, mais peu conſiderable dans une telle neceſſité, ſuppleant ſur tout par ſon bien à ſecourir les pauvres Officiers, & par ſon adreſſe engageant les riches à faire des troupes de leur argent, ſur l'eſpoir de recouvrer leurs avances dans l'opulence du butin & des garniſons.

Aprés qu'il voit toutes choſes aſſez préparées, ſe rejettant dans ſes artifices ordinaires, il écrit à Vienne qu'il avoit ſatisfait à ſa promeſſe, & qu'il ſe vouloit retirer ; que l'armée étoit prête, mais qu'il ſouhaitoit la paix domeſtique ; qu'on envoyât un General ; qu'on luy accordât le repos bien aſſuré. Il ſçavoit pourtant que ce qu'il demandoit n'étoit pas poſſible ; car remettant dans l'employ les Capitaines qu'il avoit entretenus dans ſa diſgrace, donnant deux ou trois Regimens à chacun de ſes parens, ou de ſes anciens affidez ; avec ce prétexte d'épargner les payes principales, & d'aguerrir les nouveaux ſoldats ſous des vieux Chefs, obligeant les Colonels dont il s'aſſuroit le moins, de hazarder leurs biens ſur la ſeule eſperance de ſes paroles, gagnant les principaux Officiers par les hautes Charges, corrompant les ſoldats par les preſens, & generalement tout le monde par l'attente de ſa fortune ; il avoit fait en ſorte que cette armée ne pouvoit ſubſiſter ſans luy, & réduit l'Empereur à une neceſſité abſoluë de lui en conſerver le Generalat.

Quand on ſçût à Vienne qu'il continuoit à témoigner du dégoût pour le ſervice, les Mi-

niſtres d'Eſpagne & ceux de Baviere, tenterent derechef de luy ôter le commandement. Les premiers qui gouvernoient le Roy de Hongrie, par le moyen de ſa femme abſoluë ſur ſon eſprit, & dépendant entierement de leurs conſeils, vouloient prendre cette occaſion pour rendre ce Prince Maître des armes & des affaires. Le Duc de Baviere apprehendoit de revoir l'autorité entre les mains de celuy qu'il en avoit dépoüillé. Ils apportoient, les uns & les autres, pour raiſon que la puiſſance de Valſtein ayant ſoulevé l'Allemagne, la confirmeroit dans ſa rebellion ſi elle luy étoit renouvellée, & feroit peut-être ſonger à la révolte ceux qui juſques alors étoient demeurez fidelles; Que la preſence du Roy de Hongrie rameneroit à leur devoir les Princes & les peuples, honteux de porter les armes contre le fils de leur Souverain, & qui le devoit être un jour luy-meſme; Autrement quelle opinion auroit l'Europe du ſucceſſeur de l'Empire, ſi cet employ luy étoit oſté; & quelle plus grande marque de la foibleſſe de cet Empire, que s'il falloit recourir honteuſement à un homme qu'on venoit de diſgracier? Que c'étoit condamner d'imprudence les derniers conſeils, & s'exposer de nouveau à des perils volontaires; Que ſous prétexte du bien public on ne devoit pas ſe fier à Valſtein, ny le mettre en état de vanger les offenſes qu'il croyoit avoir reçûës, principalement quand avec le deſir de cette vangeance, le deſſein de la domination pouvoit ſe trouver mêlé, qui ſont deux choſes dont nôtre fidelité ſe défend malaiſément; Que cet eſprit étoit ſuperbe & immoderé; Qu'il laiſſoit tous les jours échaper de nouvelles marques de ſon indignation, & que dans la retraite de Prague, il n'avoit medité que des

deſſeins

desseins dangereux & vastes, que de la dissimulation & de la colere.

Mais ces considerations, quoy que pressantes, cedoient à la necessité de l'employer pour conserver la nouvelle armée, principal soustien du party Imperial. Ferdinand mesme se ressouvenant dans la calamité presente, de l'état formidable où ce Chef l'avoit fait regner, comme c'est l'ordinaire des malheureux de se laisser aveugler aux plus foibles esperances, se flattoit du retour de cette grandeur, & se rasseuroit par les craintes qu'on luy donnoit. Ses Conseillers, outre cela, jaloux de la direction des affaires d'Allemagne, que les Espagnols vouloient usurper, esperant que Valstein en s'unissant avec eux, affermiroit leur credit, favorisoient sa cause, & publioient que la maison d'Autriche en avoit besoin, qu'il falloit reserver l'Empereur pour une derniere extremité, & ne pas exposer aussi le salut de ses Etats à la jeunesse & au courage de son fils, particulierement dans une conjoncture où il n'étoit plus permis de faillir deux fois, & où toute l'experience de l'art militaire suffisoit à peine. Ils ajoûtoient que le Duc de Baviere ne s'opposoit aux bons desseins, que parce qu'il est naturel de haïr ceux que l'on a offensez; qu'il preferoit ses inimitiez privées à l'utilité generale, & qu'il vouloit dénuër l'Empire de son meilleur appuy, lors que peut-être il trahissoit luimesme l'Empire: car aussi en ce temps, la fidelité de cet Electeur devint suspecte, & par des Lettres interceptées on découvrit qu'il ménageoit la Paix avec le Roy de Suede.

Ainsi on destinoit à Valstein le soin de la guerre; mais comme il n'avoit feint tant de froideur que pour obtenir les avantages qui devoient servir

de fondemens à son usurpation, voyant qu'on n'agissoit point sincerement, & que la haine de ses Ennemis cédoit au seul desespoir de leurs affaires, prête à éclater encore toutes les fois qu'ils pourroient le ruiner avec moins de péril; Que la bonne volonté de Ferdinand sembloit contrainte, & ses paroles d'autant moins certaines qu'elles étoient plus vehementes & communes dans la terreur, il se confirmoit de plus en plus à maintenir l'autorité par l'artifice & par la force, & croyoit qu'on ne pouvoit rien commettre d'injuste contre ses mortels ennemis.

C'est pourquoy lors qu'aprés beaucoup d'instances, il eut enfin déclaré qu'il étoit prest de faire ce que l'on voudroit, pourvû qu'on luy donnât ce qui luy faisoit besoin, Echamberg & l'Evêque de Vienne, qui étoient retournez le trouver avec un ample pouvoir de luy accorder toutes choses, le pressant de proposer ce qu'il souhaitoit, comme s'il eût accepté une Charge oneReuse, & demandé seulement les choses qui pouvoient luy aider à en surmonter les difficultez; il leur dit parlant hardiment, que beaucoup de raisons l'eussent détourné du commandement où il s'engageoit, si l'amour de sa Patrie, & le desir de servir son Prince, ne les avoient toutes surmontées; Qu'il avoit déja employé son bien; Qu'il étoit prest de hazarder encore sa vie; qu'on vouloit qu'il ajoûtât son honneur, qu'il estimoit au delà des richesses & de la vie; Qu'il étoit sur le point de commencer une guerre, en laquelle il y avoit de la témerité d'esperer un bon succés contre un Roy belliqueux & habile, Arbitre jusques alors de la victoire & de la fortune, auquel il n'opposoit que des soldats nouveaux ou vaincus; qu'il

qu'il ne pouvoit rien attendre de la foiblesse de l'Empire, de la division de son Conseil, de l'infidelité de ses Alliez ; qu'il se trouvoit luy-même en butte à la haine & à l'envie ; que cependant en cet état, où tout luy étoit contraire, & où il n'avoit que sa vertu pour le soûtenir, on attendoit avec impatience comment réüssiroit son employ ; que si les bons luy en souhaitoient l'issuë heureuse, parce qu'il alloit travailler au bien public, ses ennemis en esperoient sa ruine, qu'ils préferoient à leur Patrie, préparez à l'accuser comme coupable s'il manquoit à être heureux, & à luy imputer pour des crimes des fautes de la fortune. Que pour ces raisons il falloit qu'il s'efforçât à faire que les gens de bien ne se trompassent point, que son honneur se conservât entier, & que la malice demeurât vaine ; & qu'il étoit juste que ceux qui malgré luy l'appelloient à de si grandes difficultez, luy accordassent les choses qu'ils jugeroient, aussi bien que luy, necessaires à l'état present, & sans lesquelles il ruineroit les affaires de l'Empire & sa réputation.

Aprés ce discours d'autant plus vray-semblable qu'il paroissoit libre & d'un homme desinteressé, il leur donna des articles qui contenoient, qu'on le fit Generalissime des armées d'Autriche, & Arbitre de la Paix, avec un pouvoir entierement absolu & indépendant ; que le Roy de Hongrie ne se trouvât jamais à l'armée ; qu'il pûst de son autorité privée, & sans la participation des Conseils de Ferdinand ny de la Chambre de Spire, disposer des confiscations des Rebelles, des permissions & des graces, & que les Païs Hereditaires fussent destinez à ses troupes pour y prendre leur quartier d'Hyver.

Ces conditions étoient dures, & Valstein pour les excuser, alleguoit que les grandes entreprises n'avoient presque jamais reüssi, que sous la conduite d'un homme; que souvent la fin en avoit été malheureuse, lors que plusieurs s'en étoient mêlez; que les Romains qui avoient chassé leur Roy, s'étoient vûs contraints dans les dangers de leur Republique, de créer des Dictateurs; que Gustave agissant seul aprés de foibles commencemens, se trouvoit Victorieux au delà de ses esperances; qu'au contraire la multitude des Maîtres venoient de perdre les meilleurs soldats du monde, & de mettre l'Empire prés de sa subversion; que cet exemple touchoit assez pour persuader combien l'autorité devient foible aussi tost qu'elle est partagée; que la crainte de la honte & le desir de la gloire nous faisoient agir vigoureusement, lors qu'elles ne regardoient que nous; quand ces choses étoient communes, qu'on negligeoit la reputation & le blâme où l'on prenoit peu de part. Il employoit les mêmes raisons sur le sujet des negociations de la Paix, où le nombre nuit au secret, où les differens interests & la conduite diverse aveuglent la prudence, retardent ou détournent les occasions de traiter. Il ajoûtoit qu'il ne sembloit pas avantageux que le Roy de Hongrie commandast dans l'armée, ny bien seant qu'il obéït; qu'il n'étoit point utile que les gens de guerre abandonnassent le service, pour aller chercher la recompense de leurs travaux à la Cour, où leurs visages étoient peu connus, & où d'ordinaire la brigue & les flateries falsifioient la verité, décrioient les bonnes actions, prenoient la place du merite; qu'il falloit que les bien-faits & les chastimens fussent presens dans les armées si on vouloit conserver.

ſerver l'ordre, & y gagner l'affection ; qu'on ne trouvoit point de ſoldats qui combatiſſent pour la gloire infructueuſe ; que l'envie du gain & de la grandeur les attiroient à la guerre ; que leur ſang étoit le prix de leur fortune ; que l'emportement des paſſions cauſant nos fautes, le plaiſir de ſe ſatisfaire tournoit ces crimes en habitude lors qu'on ne les chaſtioit pas ſeverement ; que ſous l'eſperance de l'impunité, les mauvais s'endurciſſoient, les bons ſe corrompoient, la diſcipline étoit ruinée ; qu'il ne vouloit la permiſſion d'établir les quartiers d'hyver dans les Païs hereditaires, que pour s'en ſervir à l'extremité, & pour maintenir l'armée reduite à cette retraite, pendant que les autres terres de la Germanie ſe trouvoient deſolées & occupées par les Ennemis ; qu'il taſcheroit bien par tous moyens d'hyverner ailleurs, mais ſi le ſort des armes demeurant douteux, tiroit la guerre en longueur, comme il y avoit apparence ; ou meſme que la fortune continuât à favoriſer rapidement le mauvais party, qu'il ſe faudroit reſoudre à ſouffrir cette incommodité moderée, ſi l'on ne vouloit plûtoſt voir les troupes Suedoiſes piller les Provinces, & l'heritage des Ceſars devenir la proye des Barbares.

Tout cela paroiſſoit utile & innocent, les penſées de Valſtein étoient bien autres ; il tendoit à prendre la Dictature dans l'Empire, afin de rendre meſpriſable Ferdinand dépoüillé de ſa Majeſté, & reduit à une oyſiveté entiere, & enſemble d'accoûtumer les gens de guerre à le reconnoître ſeul Maître, chacun attachant d'ordinaire la ſervitude à la crainte ou à l'utilité preſente, & ne s'étonnant guere de voir uſurper la Souveraineté par celuy qui en fait les actes, ſur

celuy qui s'en étant comme démis volontairement, semble l'avoir cédée au plus digne.

Or pour mieux cacher ce qu'il machinoit, & témoigner que ses desseins n'excedoient point les pensées d'un homme privé, aprés les propositions qui regardoient les affaires generales, il en fit pour luy-même, pressant avec instance qu'on luy assignât dans l'Autriche la récompense des services qu'il rendroit, & que la Paix ne se pûst traiter sans y comprendre sa restitution au Duché de Mekelbourg, témoignant par là qu'il ne songeoit qu'à s'attacher de nouveau, & à dépendre plus que jamais de la Maison d'Autriche, & qu'il limitoit son ambition & ses esperances au seul recouvrement de son ancienne dignité; demandant de plus que si on l'ôtoit du service, il en fût averty six mois devant, pour se préparer, disoit il, à se retirer sans desordre; soit qu'il tâchât de persuader que tenant son autorité indifferente & mal affermie, il étoit éloigné des pensées de la conserver par la force; soit qu'il fût bien aise d'avoir ce temps-là pour presser sans précipitation la fin de son entreprise, s'il s'y trouvoit obligé.

Aprés qu'on luy eût tout accordé, les Espagnols s'accommodant aux affaires, & selon les temps feignant de la joye de son rétablissement, luy envoyerent leur Ordre de la Toison, pour une marque publique d'honneur & de bien-veillance. Afin toutefois qu'il ne pûst penetrer que leur procedé eut rien de dissimulé ni de foible, & qu'ils ne semblassent pas abandonner tout à fait leur prétention de dominer en Allemagne; Ils proposerent qu'aprés que la Bohême seroit reconquise, le Roy de Hongrie fit sejour à Prague, avec une armée capable de défendre ce Royaume, & de le maintenir

fidele & tranquille. Valſtein applaudit à cette ouverture, quoy qu'il vît aſſez où elle tendoit, bien certain d'en détourner l'execution, & y condeſcendant de peur qu'on n'augurât quelque choſe de mauvais de ſon refus. Le Duc de Baviere apprehendant de ſon côté d'attirer ſur ſes Païs la vengeance implacable de ſon ancien Ennemy, ploya auſſi durant la neceſſité, & choiſiſſant le moindre mal, rompit l'accommodement qu'il projettoit avec le Roy de Suede, & ſe ſoûmit de nouveau à la fortune de l'Empire.

Cependant la Cour de Vienne s'occupoit à des Proceſſions publiques, & par des vœux demandoit à Dieu qu'il favoriſât des armes qu'on deſtinoit en effet à ſa ruine ; au lieu que Valſtein perſuadé qu'en n'agiſſant point, on s'adreſſoit vainement au Ciel qui haïſſoit les ſupplications des faineans, & qu'au contraire toutes choſes ne manquoient jamais de réüſſir quand on s'employoit avec vigilance, diligence & ſageſſe, s'occupoit ſeulement à hâter les préparatifs de ſon deſſein, & attendoit ſa bonne fortune de luy-même.

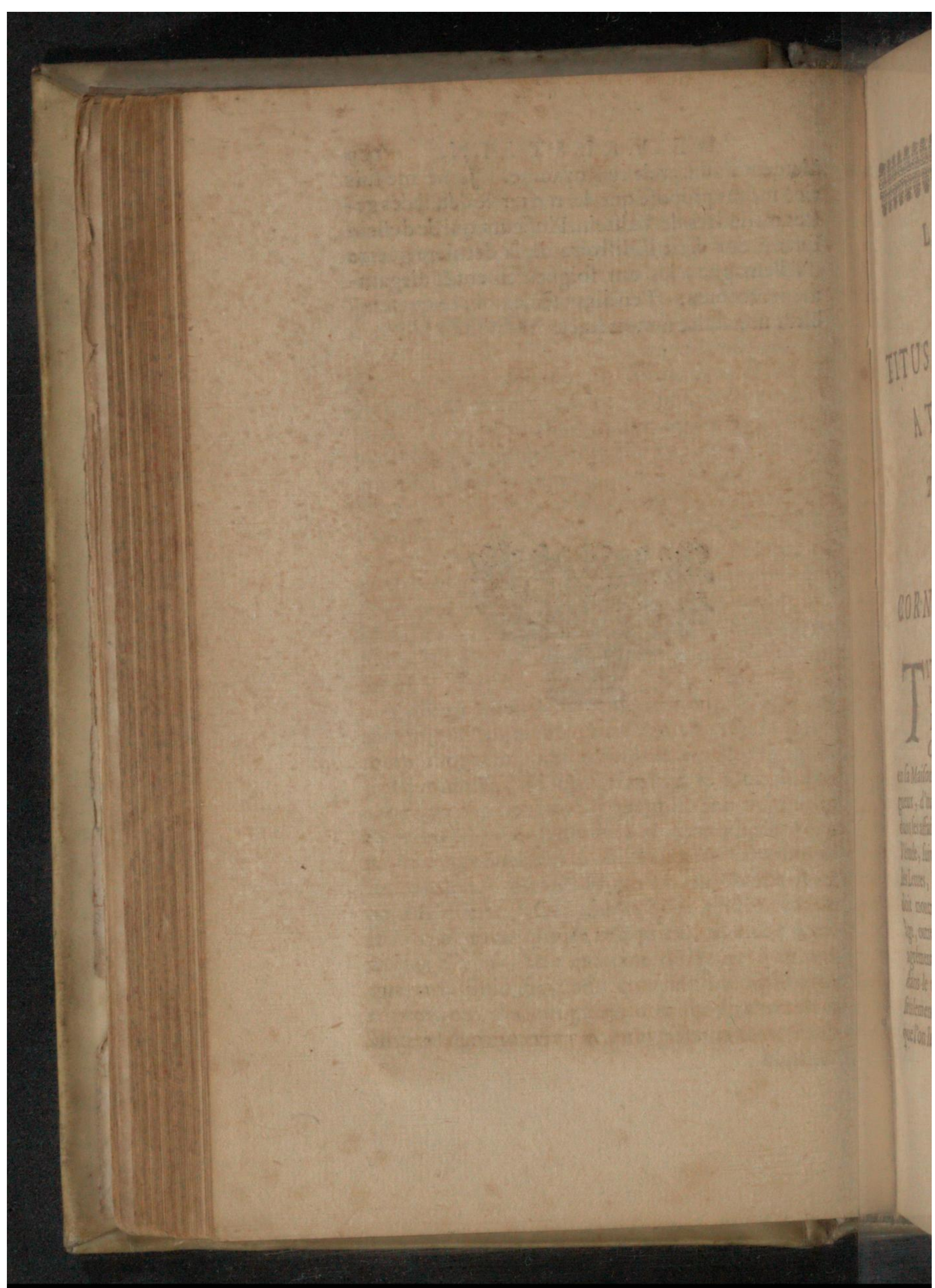
La mention que j'ay faite des Eſpagnols de Vienne, m'avertit d'en dire quelque choſe en peu de mots, & ſeulement pour l'éclairciſſement de la matiere. Lors que Charles-Quint eût partagé entre les ſiens l'Empire & le Royaume d'Eſpagne, ſes Succeſſeurs demeurerent dans l'union ; croyant qu'il étoit de leur intereſt de faire même paix, même guerre ; d'avoir mêmes alliances ; & que tout ce qui regardoit la grandeur de leur Maiſon leur étoit commun. Et quand ils avoient conſulté enſemble pour l'utilité publique, ils agiſſoient enſuite ſeparement, & chacun faiſoit ſes affaires. Rodolphe & Matthias en uſerent de la ſorte ; mais les

troubles d'Allemagne ayant obligé Ferdinand à implorer plus fortement qu'à l'ordinaire la puissance des Espagnols, ceux-cy se servirent de sa facilité, & d'une occasion si pressante pour empieter sur la fonction de ses Ministres, & voulurent diriger eux-mêmes les secours d'hommes & d'argent dont ils l'assistoient. Comme cette premiere usurpation leur eut reüssi, ils se fortifierent dans le Conseil de l'Empereur par les pensions & par les presens ; & deslors rien ne s'y fit sans leur entremise. Leur Ambassadeur eut depuis un Conseil particulier pour deliberer sur ce qui se devoit proposer dans le general, où la plûpart des resolutions suivoit ses projets, non sans une extreme jalousie de ceux d'entre les Ministres Allemands qui possedant les bonnes graces de Ferdinand, & voulant gouverner seuls, tenoient à honte que des Etrangers se mêlassent de l'administration de l'Empire. Ainsi les deux factions étoient opposées, & l'Empire diversement agité. Cela nous suffit.

Valstein ayant jetté si heureusement les fondemens de sa revolte, delibera de tirer la guerre en longueur, afin d'avoir le temps de gagner à soy l'armée, de laisser ruiner le Duc de Baviere par les Suedois, d'affoiblir luy-même les Provinces hereditaires dans le quartier d'hyver, & de s'accommoder à loisir avec les Ennemis de son Maître. Sans le succés de ces choses il ne pouvoit rien, & ces choses pour reüssir avoient besoin de beaucoup de temps ; il resolut neantmoins d'user d'une extreme diligence à reconquerir la Bohême, afin qu'aprés une si prompte expedition, on eût peine à le soupçonner de la lenteur de la guerre, & qu'il pût comme insensiblement

blement s'assurer de ce Royaume. Je ne me suis rien moins proposé que de reciter le détail des gestes militaires de Valstein. Plusieurs, qui de dessein formé ont écrit l'Histoire de la derniere guerre d'Allemagne, les ont soigneusement & élegamment racontez. J'en diray seulement ce qui semblera necessaire à mon sujet. ************







LA VIE DE TITUS POMPONIUS ATTICUS,

TRADUITE DE CORNELIUS NEPOS.

TITUS Pomponius Atticus, issu de l'une des plus anciennes Familles des Romains, nâquit dans la Dignité de Chevalier, qui avoit été de tout temps en sa Maison. Son pere, qui fut un homme soigneux, d'une humeur trés-douce, accommodé dans ses affaires selon le temps, & fort attaché à l'étude, suivant cette inclination qu'il avoit pour les Lettres, luy enseigna toutes les choses qu'on doit montrer aux enfans. Or Atticus dés cet âge, outre la docilité de l'esprit, avoit encore un agrément merveilleux dans l'air du visage, & dans le ton de la voix. Ce qui faisoit que non seulement il apprenoit en peu de temps tout ce que l'on luy prescrivoit; mais encore qu'il réüssissoit

soit parfaitement à le reciter. Ainsi dés son enfance il avoit acquis beaucoup de reputation parmi ceux de son âge, & paru entre eux de telle sorte, que ceux, qui se piquoient d'honneur, ne pouvoient voir ce progrés sans jalousie ; jusques-là mêmes, que par sa diligence il les obligeoit tous à avancer leurs études. De ce nombre furent L. Torquatus, le fils de Cajus Marius, & Ciceron, tous lesquels il sçût si bien gagner par sa conversation, que depuis entre leurs amis ils n'eurent jamais personne qu'ils cherissent plus constamment qu'Atticus.

Son pere luy manqua bien-tôt, & luy étant encore fort jeune, lors que P. Sulpicius, Tribun du peuple, fut tüé, il se trouva presque en peril, parce qu'il étoit son allié, Anitia sa cousine germaine ayant épousé Marcus Servius frere de ce Tribun. Atticus donc, qui voyoit alors la ville en desordre, à cause du tumulte de Cinna, & tous les esprits partagez en faveur de sa faction, ou de celle de Sylla, s'imaginant que de la condition dont il étoit, il ne pourroit vivre à Rome sans choquer l'un de ces deux partis, & trouvant le temps de cette conjoncture fort propre pour achever ses études, il se retira à Athenes.

En ce lieu il ne laissa pas d'assister de son argent le jeune Marius, qui s'enfuyoit, ayant été declaré ennemy de la Republique. Car de crainte qu'un si long voyage ne troublât l'ordre de ses affaires domestiques, il avoit transporté à Athenes une grande partie de son bien. Tant qu'il y demeura, il y vécut de telle sorte, qu'il se fit cherement aimer aux Atheniens. Et certes ce n'étoit pas sans raison ; car outre qu'il les obligeoit tous les jours par son credit, qui étoit

déja fort grand, quoy qu'en une grande jeunesse, il les assistoit encore souvent de son bien dans leur necessité publique; & voyant que pour payer leurs debtes, ils étoient contraints d'emprunter de l'argent, & qu'ils n'en pouvoient trouver à des conditions raisonnables, il leur en faisoit fournir sans prendre aucun interest, durant le terme qu'il leur donnoit pour le rendre : mais aussi sans permettre qu'ils passassent ce terme-là. En quoy il faisoit doublement leur avantage; car il ne souffroit ni que leurs debtes vieillissent par son indulgence, ni qu'elles s'augmentassent par des interests accumulez. Il ajoûta mêmes à ces bons offices une nouvelle liberalité, leur faisant un present de bled en general, duquel chaque particulier avoit six mines, & cette sorte de mesure revient à ce qu'on appelle Medimne à Athenes.

Au reste sa conduite étoit si adroite, & si accommodante, qu'au même temps qu'il se rendoit familier avec les plus petits, il ne sembloit en rien inferieur aux plus grands : ce qui fit que ce peuple luy rendit en public tous les honneurs qu'il luy fut possible, & souhaita encore passionnément de pouvoir lui conferer le droit de bourgeoisie. Il le refusa neantmoins, à cause (comme disent quelques-uns) que l'on cesse d'être Citoyen Romain, aussi-tôt que l'on l'est devenu d'une autre Ville.

Tant qu'il fut parmy eux, il ne voulut jamais souffrir que l'on luy dressât de Statuë: mais dés qu'il les eut quittez, il ne le pût empêcher : tellement qu'aux lieux les plus saints de leur Ville, ils luy en éleverent quelques-unes, & même à Pilia sa femme, en memoire de tant de bons offices.

offices qu'il leur avoit rendus; car il ne s'étoit rien fait d'important dans leur Republique, que sous sa conduite, & par son avis. Ce fut donc un effet de son bonheur, que d'être né dans une Ville qui étoit la Maîtresse du Monde, & de n'avoir à obeïr qu'à sa seule Patrie ; mais ce fut un grand effet de sa prudence, que s'étant retiré dans une Cité, qui surpasse toutes les autres en antiquité, en politesse, & en sçavoir, il s'y fit aimer, & estimer au delà de tous les autres.

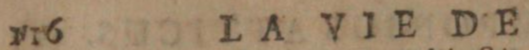
Ce fut en ce lieu que Sylla, passant au retour de son voyage d'Asie, se trouva si charmé de l'honnêteté & de la doctrine du jeune Atticus, que pendant le sejour qu'il y fit, il le voulut toûjours avoir auprés de luy. Et cela certes avec raison : parce qu'Atticus parloit le Grec de telle sorte, qu'il sembloit être né dans Athenes, & qu'il s'exprimoit toutefois avec tant de grace en Latin, qu'on remarquoit aisement dans ses discours cette politesse naturelle qui est si particuliere à ceux qui sont nez & nourris dans Rome. Il recitoit aussi des Poëmes en ces deux Langues, si agreablement, que l'on n'auroit pû souhaiter rien de mieux. Et tout cela obligeoit Sylla à l'avoir toûjours en sa compagnie, & à desirer passionnément de le remener en Italie. Il le luy demanda mêmes. Mais Pomponius luy répondit : Je te supplie de ne me point mener contre ceux qui m'ont obligé de quitter l'Italie, de peur d'être contraint, si je fusse demeuré avec eux, de porter les armes contre toy. Sylla donc voulant remercier Atticus de tous les soins qu'il luy avoit rendus, commanda en partant que l'on portât en son logis toutes les choses dont ceux d'Athenes luy avoient fait des presens.

Pen

Pendant plusieurs années qu'il demeura en Grece, quoy qu'il apportât pour regler ses affaires domestiques, tout le soin dont un bon ménager est capable ; quoy qu'il employât tout le temps qu'il avoit de reste, ou à son étude, ou aux affaires de la Republique des Atheniens, il ne laissoit pas d'assister ses amis dans toutes les sollicitations dont ils avoient besoin à Rome. Car il se trouva souvent aux Assemblées du Peuple, lors qu'ils aspiroient à se faire élire à quelques Charges : & quand il s'agissoit de quelque chose d'importance pour eux, il ne leur manquoit jamais. Entr'autres il n'abandonna jamais Ciceron dans tous les dangers qu'il courut ; mais luy témoignant toûjours une fidelité inviolable, il luy donna même jusques à deux cens cinquante mille sesterces, lors qu'il se trouva contraint de s'enfuir, & d'abandonner sa Patrie.

Or les broüilleries de Rome s'étant accommodées, Atticus s'y en retourna sous le Consulat, comme il me semble, de L. Cotta, & de L. Torquatus, étant si fort regretté de tous les Atheniens lors qu'il partit, qu'ils témoignerent bien par leurs larmes le déplaisir qu'ils auroient de son absence.

Il avoit un Oncle nommé Q. Cecilius, Chevalier Romain, homme fort riche, & des plus familiers de L. Lucullus, mais qui étoit d'une humeur trés-fâcheuse & trés-incommode : & toutefois il sçût si bien s'accommoder à cette humeur, qui étoit insupportable à tout le reste du monde, que sans avoir donné à son Oncle le moindre sujet de se fâcher, il en conserva la bien-veillance jusques à son extrême vieillesse. Aussi sa pieté fut-elle récompensée ; car Cecilius


lius en mourant l'adopta, & l'institua heritier des trois quarts de son bien, dont il luy révint environ cent fois cent mille sesterces.

Il maria sa Sœur à Quintus frere de Ciceron, & ce mariage se negocia par l'entremise de Ciceron même, avec qui il avoit vécu en une amitié trés-étroite depuis le temps qu'ils étudioient ensemble, ayant même toûjours plus de familiarité avec luy, qu'avec son beau-frere. Et temoignant bien par là, que l'alliance contribuë beaucoup moins aux amitiez, que la ressemblance des mœurs.

Q. Hortensius, que l'on estimoit le plus éloquent homme de son siecle, fut encore son intime ami. Si bien qu'on eût eu de la peine à deviner avec lequel il étoit le mieux, de Ciceron, ou d'Hortensius. Et ce qui paroissoit presque impossible, il avoit sçû si bien faire, que ces deux grands Personnages, qui pretendoient également à une même gloire, ne parloient jamais au desavantage l'un de l'autre, & demeuroient au contraire, par son moyen, en une parfaite union.

Dans les troubles de la Republique, il fut toûjours, & parut toûjours être du bon party; mais il ne voulut pourtant jamais se commettre aux desordres des guerres civiles : parce qu'il croyoit, que ceux qui s'y étoient une fois embarquez, n'étoient non plus maîtres d'eux-mêmes, que ceux qui sont battus de la tempeste, en pleine mer.

Il ne se presenta point pour demander les charges de la Republique, quoy que son credit & sa condition luy en facilitassent l'entrée. Mais il voyoit bien que l'on ne poursuivoit plus les

magi-

magiſtratures ſelon l'ordre que les anciens y avoient étably : qu'à cauſe de cette furieuſe profuſion d'argent, que les divers pretendans employoient à gagner le peuple, il étoit impoſſible de les obtenir ſans violer les loix ; & qu'aprés les avoir obtenuës, on ne pouvoit les exercer ſans danger, dans une ſi grande corruption des mœurs.

Jamais il ne ſe trouva aux ventes qui ſe font par l'autorité publique ; il ne voulut jamais traiter des fermes, & autres revenus de la Republique, ny pleiger ceux qui en avoient pris les partis. Il ne parut jamais contre perſonne, ny comme accuſateur principal, ny comme ſouſcrivant l'accuſation d'un autre. Il n'eut jamais de procés ny civil ny criminel.

Quoy que beaucoup de Conſuls & de Preteurs l'euſſent choiſi, pour luy donner la Charge de Prefet, dans les Provinces dont ils avoient obtenu le Gouvernement, il ne les y voulut pourtant point ſuivre ; & mépriſant le profit qui luy pouvoit revenir d'un tel employ, il ſe contenta de l'honneur qu'ils luy vouloient faire. Juſques-là mêmes qu'il ne voulut pas paſſer en Aſie avec Q. Ciceron ſon beau-frere, duquel il eût pû être le Lieutenant ; n'eſtimant point qu'il fût de la bien-ſeance de ſe faire le ſuivant d'un Preteur, aprés avoir refuſé la Preture luy même : en cela veritablement jaloux non ſeulement de ſa dignité, mais encore de ſon repos ; car par ce moyen il ne laiſſoit pas le moindre pretexte à la calomnie. Et les témoignages d'honneur & d'affection qu'il rendoit à ſes amis, en étoient bien plus eſtimez, quand on ne les pouvoit attribuer ny à la crainte ny à l'eſperance.

Il

Il avoit environ soixante ans lors que Cesar commença la guerre civile. Pendant qu'elle dura, il se servit du privilege de son âge ; & sans se mêler de rien, il demeura toûjours à la Ville, donnant aux dépens de son bien à ses amis, qui se retiroient vers Pompée, tout ce dont ils avoient besoin. Et quant à Pompée même, il ne le desobligea point, en ne se joignant point à luy ; car il n'avoit reçû de luy aucun avantage, comme une infinité d'autres, qui voyoient, par son crédit, leurs familles pleines d'honneurs ou de richesses ; une partie desquels furent obligez par honneur, & quoy qu'à regret, de le suivre en cette guerre ; & les autres qui se tenoient en leurs maisons, ne le pouvoient faire sans luy donner, par leur ingratitude, de justes sujets de plainte. D'autre côté le repos où Atticus demeura, fut si agreable à Cesar, qu'aprés sa victoire, ayant ordonné par ses Lettres, des levées de deniers sur tous les Particuliers, non seulement il ne luy demanda rien, mais encore il pardonna au fils de sa sœur & de Q. Ciceron, qui avoit porté les armes sous Pompée : si bien que son ancienne façon de vivre le mit à couvert de tous ces nouveaux dangers.

Aprés la mort de Cesar, lors que l'on croyoit que le Gouvernement & les Affaires étoient entre les mains des deux Brutus, & de Cassius, & qu'il sembloit que toute la Ville se fût tournée de ce côté ; il se conduisit auprés de Marcus Brutus de telle sorte, que ce jeune homme ne traitoit pas plus familierement avec pas un des gens de son âge, qu'avec ce Vieillard. Car outre qu'il usoit toûjours de son conseil dans ses plus importantes affaires, il l'invitoit encore fort souvent à venir

manger

manger dans sa maison. Cependant quelques-uns de ce party s'étant avisez qu'il falloit établir un revenu particulier pour ceux qui avoient tué Cesar, le fond duquel devoit être levé sur les Chevaliers; & s'imaginans que leur dessein réüssiroit aisément, si les principaux de cet Ordre commençoient d'eux-mêmes à contribuer leur part : C. Flavius, familier de Brutus, en porta la parole à Atticus, & le supplia de vouloir contribuer le premier. Mais luy qui croyoit qu'il falloit servir ses amis, sans s'embarrasser dans leurs factions, & qui avoit toûjours eu l'esprit fort éloigné des choses de cette nature, répondit; que si Brutus avoit besoin de son bien, il s'en pouvoit servir sans réserve : mais que pour l'affaire qu'on luy proposoit, non seulement il n'y porteroit personne, mais que si l'on s'assembloit pour ce sujet, il ne s'y trouveroit pas. Ainsi cette negociation qui s'étoit acheminée par le consentement de plusieurs, fut ruinée par le sentiment contraire du seul Atticus.

Cependant les choses n'étans pás demeurées long-temps en cet état, Antoine commença à entrer en autorité, & à se voir le Maître : si bien que Brutus & Cassius, qui jugeoient leurs affaires desesperées, se retirerent comme en exil dans les Provinces que les Consuls ne leur avoient décernées que pour la forme. Ce fut alors qu'Atticus, qui n'avoit pas voulu mettre son argent avec ceux de ce party, au temps qu'il étoit le plus florissant, voyant Brutus quitter l'Italie, & s'enfuir abandonné de tout le monde : dans une si pressante necessité, il luy envoya cent mille sesterces, & ordonna encore qu'en son absence on luy en baillât trois cens, lors qu'il passa en

Epire, ne rendant pas plus de devoirs, qu'il avoit accoûtumé à Antoine, pour le voir devenu si puissant ; & n'abandonnant pas aussi ses autres amis, quoy que leur fortune fût sans resource, & sans esperance.

La guerre de Modene suivit incontinent ; & si en cette occasion je me contente d'appeller Atticus prudent, je crains bien de dire moins que je ne dois, & de dérober beaucoup à sa gloire. Il n'agit pas seulement en homme prevoyant, mais à vray dire en devin (si l'on doit nommer devination une perpetuelle bonté de nature, qui, sans s'élever & sans s'abaisser, demeure toûjours en son assiette, quelques accidens qui luy puissent arriver.) Antoine avoit été declaré ennemy de la Republique ; il avoit quitté l'Italie ; on étoit hors d'esperance qu'il se pût jamais rétablir ; non seulement ses ennemis, qui étoient tres puissans, & en tres-grand nombre, mais encore une infinité d'autres personnes se liguoient pour travailler à le perdre : chacun croyant faire beaucoup pour son avancement, de persecuter Antoine. On poursuivoit ses amis particuliers ; on avoit dessein d'ôter tout à Fulvia sa femme ; on se preparoit à faire mourir ses enfans. Cependant, quoy qu'Atticus fût dans une étroite familiarité avec Ciceron, & qu'on ne pût rien ajoûter à l'affection qu'il avoit pour Brutus, il ne leur accorda pourtant jamais de rien faire, au prejudice d'Antoine : mais au contraire, il cacha autant qu'il pût ses amis qui s'enfuyoient de la Ville, & leur fournit toutes les choses dont ils eurent besoin. Il traita entre autres P. Volumnius de telle façon, qu'il n'auroit pû attendre rien

rien davantage d'un pere. Et pour ce qui est de Fulvia, qui étoit embarrassée de procés, & en des allarmes continuelles, il servit avec tant d'affection & de diligence, qu'elle ne fut jamais obligée de comparoître à aucune assignation, qu'il n'y assistât toûjours avec elle, & qu'il n'intervint comme sa caution en toutes choses : même, comme durant son crédit elle avoit acheté une Terre payable à certain terme, & qu'elle ne trouvoit personne dans sa disgrace qui luy voulût prêter de l'argent pour faire ce payement, il s'employa pour elle, & luy bailla la somme dont elle avoit besoin, sans luy limiter le temps qu'elle la luy devoit rendre, & sans en vouloir d'interest : jugeant que le plus grand gain qui pouvoit arriver à un homme d'honneur, c'étoit d'être estimé reconnoissant & prompt à faire plaisir, & voulant montrer qu'il avoit accoûtumé de faire amitié avec les hommes, & non pas avec leur fortune. Et on ne pouvoit pas croire qu'il fit tout cela pour s'accommoder au temps : car personne n'auroit pû s'imaginer qu'Antoine eût jamais été en état de se revoir maître des affaires.

Atticus cependant ne laissoit pas d'être blâmé sourdement par quelques gens de condition, comme s'il n'eût point eu assez d'aversion pour les mauvais Citoyens. Mais lui, qui regloit ses actions par son jugement, regardoit toûjours plûtôt ce qu'il devoit faire, que ce que les autres pourroient loüer.

Tout d'un coup la fortune se changea : Antoine revint en Italie, & personne ne douta plus qu'Atticus, qui étoit intime ami de Cice-

ron & de Brutus, ne fût en trés-grand danger. Pour ce sujet luy-même se laissant emporter à cette crainte, lors qu'il vit que les Triumvirs approchoient de Rome, il ne se montra plus, apprehendant la proscription, & se cacha chez P. Volumnius, qu'il avoit secouru en une pareille occasion (comme nous venons de dire) la Fortune se montrant si inconstante dans tous ces temps-là, qu'il n'y avoit point de party qui ne fût à son tour, tantôt dans une puissance absoluë, & tantôt dans un extrême peril. Il fit aussi réfugier avec luy Q. Gellius Canius, qui étoit de son âge, & qui luy ressembloit parfaitement en toutes choses. Et cecy doit encore servir d'un illustre témoignage de la bonté d'Atticus; puis qu'ayant vécu dans une union fort étroite avec Canius, depuis le temps qu'ils s'étoient connus à l'Ecole, leur amitié s'augmenta toûjours jusques à leur vieillesse. Pour ce qui est d'Antoine, quoy que la haine qu'il avoit contre Ciceron fût si grande, qu'elle l'eût porté, non seulement à se déclarer son ennemy, mais encore de tous ses amis; quoy qu'il eût dessein de les proscrire tous, il se trouva neantmoins tant de gens qui luy parlerent en faveur d'Atticus, qu'il se ressouvint du plaisir qu'il en avoit reçû; & qu'aprés s'être enquis du lieu où il s'étoit retiré, il luy écrivit de sa main qu'il n'apprehendât rien; qu'il le vint trouver en diligence; qu'il l'avoit effacé luy & Gellius Canius de la liste des proscrits; & de peur qu'il ne tombât en quelque danger, comme c'étoit de nuit, il luy envoya une escorte.

Ainsi Atticus, en cette saison remplie de crainte, ne

ne garantit pas ſeulement ſa vie, mais auſſi celle d'une perſonne qui luy étoit trés-chere. Car jamais il ne fit aucune ſollicitation pour ſa ſeureté, qu'il n'y joignît en même temps celle de ſon amy, afin qu'on ſçût qu'il vouloit ou vivre ou mourir avec luy. Que ſi la principale loüange d'un bon Pilote, eſt d'avoir garanty ſon Navire, lors qu'il eſt battu de la tempeſte, & d'avoir navigé ſans peril parmy les bancs & les rochers, pourquoy n'admirerons-nous pas la prudence d'un homme que nous verrons revenir ſain & ſauf dans le port, aprés avoir été expoſé à tant de tempeſtes civiles, & qui étoient ſi furieuſes ?

Auſſi-tôt qu'il ſe vit garanty de ce danger, ſa principale occupation ſût de s'employer à ſecourir le plus grand nombre qu'il pourroit de ceux qui en étoient menacez ; & voyant que le menu peuple cherchoit les proſcripts pour les tuer, & gagner la récompenſe que les Triumvirs avoient promiſe à ceux qui en apporteroient les têtes : Il donna ordre qu'il ne manquât rien à tous ces malheureux qui voudroient ſe retirer chez luy en Epire, & il n'y en eut pas un à qui il ne permiſt d'y demeurer tant qu'il luy plairoit. Meſme aprés la bataille de Philippes & la mort de C. Caſſius & de M. Brutus, ayant entrepris la protection du Preteur L. Julius Mocilla, de ſon fils, d'Aulus Torquatus, & de pluſieurs autres qui ſe trouvoient enveloppez dans le même malheur, il commanda que d'Epire on leur portât toutes les choſes neceſſaires en Samothrace où ils s'étoient retirez.

Il ſeroit difficile & peu neceſſaire de vouloir

tout dire, & il nous suffit d'avoir fait entendre, que la liberalité d'Atticus n'étoit pas une liberalité artificieuse & interessée : ce qui se peut connoître par la nature des affaires & des temps ; car l'on ne remarqua jamais qu'il se fit de fête auprés de ceux qui avoient la puissance en main, ny qu'il abandonnât ceux qui étoient tombez dans l'affliction. A quoy nous pouvons encore ajoûter pour une belle preuve, qu'il honora tout autant Servilia Mere de Brutus, aprés la mort de son fils, qu'il avoit fait lors que ses affaires étoient florissantes.

Usant donc de cette liberalité, il fut encore assez heureux pour ne pas avoir de fâcheuses inimitiez ; car il n'offensoit jamais personne, & si l'on luy faisoit quelques injures, il se trouvoit plûtôt porté à les remettre, qu'à s'en ressentir.

Jamais il n'oublia aucun bien-fait qu'il eût reçû, & jamais il ne se ressouvint de ceux qu'il avoit faits, qu'autant de temps que les personnes qu'il avoit obligées, luy en témoignoient leur reconnoissance. Par ces moyens il confirma la verité de ce que l'on dit d'ordinaire, que la fortune de chacun dépend de ses mœurs. Et toutefois il songea beaucoup plus à ses mœurs qu'à sa fortune, prenant exactement garde à ne rien faire dont on le pûst blâmer justement.

Toutes ces choses luy acquirent une si haute réputation, que marcus Vespasianus Agrippa qui alors, à cause de son crédit & de la puissance du jeune Cesar, duquel il étoit le Favory, pouvoit prendre à Rome tel party qu'il eût souhaité pour se marier, choisit néanmoins son al-

liance

liance, & souhaita plûtôt la fille d'un Chevalier Romain, que quantité d'autres, qui étoient bien de meilleure Maison. Il est vray aussi qu'il faut dire que ces nôces se firent par l'entremise de Marc-Antoine, l'un des Triumvirs qui gouvernoient l'Etat, lequel aimoit beaucoup Atticus, & si fort, qu'il ne tint qu'à luy de se servir de sa faveur, pour augmenter son revenu de plusieurs grandes possessions. Mais il se trouva si peu attaché à ses interêts, que s'il usa de cette autorité d'Antoine, ce fut seulement pour tirer ses amis hors de l'incommodité & du danger.

Cecy éclata avec beaucoup de gloire, pour luy principalement pendant la proscription. Car comme les Triumvirs, selon la coûtume qu'ils avoient en ce temps-là, eurent vendu le bien de L. Saufeius Chevalier Romain, & de même âge qu'Atticus, parce qu'il avoit quantité de belles Terres en Italie; quoy que d'autre côté l'étude de la Philosophie l'eût arrêté depuis plusieurs années à Athenes, où il ne se mêloit point de la Republique; Atticus travailla en cette occasion avec tant de chaleur & d'adresse, que le même homme par lequel on mandoit à Saufeius qu'il avoit perdu son patrimoine, luy apprit en même temps la nouvelle comme il l'avoit recouvré.

Ce fut encore luy qui fit décharger de la proscription où l'on l'avoit mis, étant absent, L. Calidus, lequel je puis avec raison soûtenir, avoir été le meilleur Poëte que nous ayons eu depuis la mort de Catulle & de Lucrece; qui d'ailleurs étoit homme de grande vertu, & fort in-

ſtruit en toutes les choſes que les honnêtes gens doivent ſçavoir ; & cependant ç'avoit été P. Volumnius grand Maître des Ouvriers d'Antoine, qui l'avoit fait proſcrire à cauſe des grands biens qu'il poſſedoit en Afrique, & qui rendoient encore ſon abſolution plus malaiſée à obtenir. Auſſi, à dire le vray, il ſeroit trés-difficile de déterminer en ce lieu, lequel ſemble le plus grand du travail ou de la gloire d'Atticus ; en ce que dans les perils de ſes amis, il ne les aſſiſtoit pas moins abſens que preſens.

Que s'il étoit ſi bon Citoyen, il n'étoit pas moins bon pere de famille. Car ayant toûjours beaucoup d'argent comptant, il ne ſe trouvoit pourtant perſonne qui fût moins porté à acheter, ny qui aimât moins à bâtir que luy. Ce n'eſt pas qu'il ne fût parfaitement bien logé, & que pour les choſes qui luy étoient neceſſaires, il ne ſe ſervît toûjours des meilleures. Son Oncle Cecilius luy avoit laiſſé en mourant un logis au quartier de la Colline Quirinale, qui étoit plus agreable, à cauſe d'un bois dont on l'avoit embelly, qu'à cauſe de l'édifice : car le bâtiment étoit vieux, & l'on y avoit plûtôt ſongé à la propreté, qu'à la magnificence. Il n'y toucha pourtant point, hors quelques reparations auſquelles la vieilleſſe de cette maiſon l'obligea.

Son train étoit fort mediocre à n'en regarder que l'éclat, mais fort accomply, ſi l'on en juge par l'utilité : Car il y avoit beaucoup de jeunes gens, qui avoient fort bien étudié, qui liſoient fort bien, & qui étoient fort bons Copiſtes : juſques-là mêmes qu'il ne ſe trouvoit

pas

pas un de ses lacquais, qui ne sçût faire toutes ces choses en perfection. Tous les autres Officiers dont on a besoin dans une maison, y étoient fort habiles, & cependant il n'y en avoit pas un d'eux qui ne fût né, & qu'il n'eût élevé chez luy ; en quoy certes il faisoit paroître beaucoup de diligence, & beaucoup de moderation. Car il faut être trés-reglé pour ne pas desirer demesurément ce que beaucoup souhaitent sans mesure ; & trés-bon ménager, pour acquerir par son soin, ce que les autres ne peuvent avoir, qu'avec beaucoup de dépense.

Au reste, il étoit plus poli que magnifique. Il vouloit que sa dépense fût raisonnable, & qu'elle ne fût pas grande, & n'affectoit rien tant que de paroître dans la propreté, plûtôt que dans l'abondance. Ses meubles n'étoient pas fort superbes, mais ils étoient fort honnêtes : & enfin l'on remarquoit en luy, qu'il s'éloignoit également de la profusion, & de la mesquinerie.

Il ne faut pas que j'oublie icy une chose, quoy que peut-être quantité de gens la trouvent de peu d'importance, qui est, qu'encore que Pomponius fit aussi bonne chere qu'aucun Chevalier Romain, & qu'il traitât assez souvent beaucoup de gens de qualité de tous les ordres de la Ville ; nous sçavons pourtant bien, que par le Journal de son Maître-d'hôtel, il ne luy coûtoit d'ordinaire chaque mois pour la dépense de sa table, que trois mille petits sesterces. Ce que je mets icy, non pas pour l'avoir oüy dire, mais pour le sçavoir parfaite-

ment, ayant vécu assez familierement avec luy, pour m'être trouvé plusieurs fois en son logis, lors qu'il regloit ses affaires domestiques.

Jamais pendant qu'il fut à table, il n'eut d'autre concert qu'un Lecteur, ce qui aussi selon mon avis est fort divertissant, & jamais il ne fit un seul repas sans que l'on y lût. De sorte que la compagnie qu'il avoit, se pouvoit divertir doublement à manger de bonnes choses, & à en écouter de meilleures. Car il n'invitoit que ceux dont les inclinations & les mœurs n'étoient point éloignées des siennes.

Quelques grands biens qui luy fussent arrivez, il n'en augmenta ny son train, ny son ordinaire, & ne changea rien du tout en sa façon de vivre. Et sa moderation fut telle, qu'ayant sçû paroître fort honorablement avec vingt fois cent mille sesterces, que son pere luy avoit laissez, lors qu'il en eut cent fois cent mille, il n'en vécut pas pourtant plus abondamment, & ne changea point les mesures qu'il avoit prises, quelque changement qui se fût fait en sa fortune.

Il n'eut aucuns jardins, ny aucune belle meterie proche des Fauxbourgs de Rome, ou sur le rivage de la Mer, ny même dans toute l'Italie, excepté ses deux Terres de l'Ardeatin & de Nomentan : de sorte que tout son revenu consistoit en ce qu'il possedoit en Epire, & au bien qu'il avoit dans Rome : d'où l'on peut connoître qu'il ne se regloit pas pour employer son argent selon la quantité, mais seulement selon la raison.

Il ne disoit jamais de mensonge, & ne pouvoit non plus souffrir qu'on en dît, tellement que la douceur & la liberté qu'il avoit dans la conversation, n'étoit pas sans quelque severité, ny sa gravité sans être temperée de beaucoup de facilité; & l'on avoit de la peine à connoître, si ses amis ou l'aimoient ou l'honoroient davantage.

Il fut toûjours fort religieux & fort réservé à promettre, croyant que c'étoit le procedé d'un homme inconsideré, plûtôt que d'un homme d'honneur, de donner sa parole, & de ne la pouvoir pas tenir: mais autant de fois qu'il s'engageoit, il travailloit avec tant de soin dans les affaires qu'on luy avoit recommandées, qu'on ne pensoit pas qu'il en pûst avoir davantage dans les siennes propres, quelques obstacles qu'il rencontrât à faire réüssir celles dont il s'étoit chargé. Il ne se repentit jamais de les avoir entreprises, parce qu'en cela il s'imaginoit qu'il y alloit de sa réputation, qui étoit la chose du monde qu'il conservoit le plus cherement; si bien, que non seulement il prit la conduite des affaires de M. & de Q. Ciceron, de Caton, d'Hrtensius, d'A. Torquatus, mais encore il mania celles de plusieurs Chevaliers Romains. Et de là on peut juger que ce fut par jugement, & non point du tout par paresse, qu'il refusa l'administration de celles de la Republique.

Si vous me demandez des témoignages de sa complaisance & de sa douceur, je ne sçaurois vous en rendre de meilleur, qu'en vous disant qu'étant jeune, Sylla déja vieux, le trouva fort agreable; qu'étant vieux, il plût infiniment à

M. Brutus encore jeune, & qu'il vécut de sorte avec Q. Hortensius, & M. Ciceron ses égaux, qu'on auroit beaucoup de peine d'assûrer auquel de tous les âges il étoit le plus propre.

De tous ceux neantmoins qui l'aimerent, Ciceron fut celuy qui le cherit davantage, & cela jusques à tel point, qu'il n'avoit ny plus d'amitié, ny plus de familiarité avec Q. son frere. C'est dequoy font foy, outre les ouvrages dans lesquels il fait mention d'Atticus, & que l'on a déja donnez au public, seize Livres de Lettres qu'il luy envoya depuis son Consulat, jusques un peu auparavant sa mort, & qui sont écrites de telle sorte, que lors que l'on les a lûës, on n'a pas beaucoup besoin de l'histoire de ce temps-là. Car les desseins, & les inclinations des Chefs de party, les défauts, & les manquemens des Generaux d'Armée, les desordres & les changemens de la Republique y sont si politiquement traitez, qu'il n'y a rien qu'on n'y voye à découvert: d'où l'on peut aisément juger, que la prudence est une espece de divination, puis que Ciceron n'a pas seulement prévû tout ce qui s'est passé durant sa vie, mais de plus nous a laissé de trés-veritables predictions de ce que nous voyons encore arriver aujourd'hui.

Pourquoy m'étendrois-je sur le discours de la pieté d'Atticus, l'ayant ouï luy-même lors qu'il faisoit les funerailles de sa Mere, se vanter avec verité, de ce qu'étant morte âgée de quatre-vingt-dix ans, & luy en ayant vécu soixante-sept, jamais pourtant il n'avoit eu besoin de se raccommoder avec elle, non plus qu'avec sa sœur, qui étoit presque de son âge. Ce qui à mon

mon avis eſt une marque, ou qu'il n'y avoit jamais eu aucun differend entr'eux, ou qu'il avoit tant de naturel pour les ſiens, qu'il eût penſé faire un crime s'il ſe fût mis en colere contre ceux qu'il étoit obligé d'aimer. Ce ne fut pas neanmoins la nature ſeule, de laquelle pourtant tout le monde ſuit les mouvemens, qui luy inſpira des ſentimens ſi raiſonnables; ce fut auſſi l'étude. Car étant parfaitement inſtruit des preceptes des plus ſages Philoſophes, il s'en ſervoit pour l'uſage de la vie, plûtôt que pour l'oſtentation.

Il fut encore fort grand imitateur des façons de faire des premiers Romains, & trés-grand amateur de l'Antiquité. Auſſi en avoit-il une connoiſſance ſi parfaite, qu'il l'a expoſée toute entiere dans le Volume qu'il a écrit en l'honneur des Magiſtrats. Nous n'avons point fait de loy, nous n'avons point traité de paix, nous n'avons point entrepris de guerre, il n'eſt rien arrivé de remarquable & de glorieux au Peuple Romain, qui n'y ſoit cotté en ſa place: & ce qui me ſemble trés-difficile, c'eſt qu'il mêle ſi adroitement dans tout ce tiſſu, la ſuite des familles, qu'on peut apprendre en le liſant, de quelle maiſon, & de quelle naiſſance ont été les excellens Hommes de la Republique. Il a même traité cette matiere ſeparement en d'autres Livres particuliers; comme lors qu'à la priere de M. Brutus, il compoſa l'Hiſtoire de la Maiſon des Juniens, depuis la premiere ſouche juſqu'aux derniers deſcendans; remarquant par degrez en chaque particulier qui il étoit, quels étoient ſes parens, quelles Charges il avoit eûës

en la Republique, & en quel temps il y étoit entré. Il a encore pris le même soin pour la Famille des Marcels, à la sollicitation de Claudius Marcellus, & pour celle des Corneliens, des Fabiens, & des Emiliens, en étant prié par Cornelius Scipio, & par Fabius Maximus, qui sont les Livres de la plus agreable lecture qui se puisse imaginer, pour ceux qui ont quelque passion de bien connoître les Hommes Illustres.

Il voulut aussi se mêler de la Poësie, & comme il me semble, afin de n'être pas privé d'une si grande douceur. Il consacra le travail de sa Muse, à la gloire des Citoyens Romains, qui avoient paru au dessus des autres, ou par les honneurs qu'ils avoient obtenus, ou par les belles actions qu'ils avoient faites, réduisant en quatre ou cinq Vers, sous chacune de leurs Images, les plus celebres exploits, & les Charges qu'ils avoient eües. Ce qui est à peine croyable, que l'on aye pû comprendre tant de choses en si peu de mots. Il a encore laissé un Livre en Grec du Consulat de Ciceron.

Nous avions publié tout cecy du vivant d'Atticus. A cette heure, puis que la Fortune a voulu que nous demeurassions au monde aprés luy, nous acheverons ce qui reste; & par les exemples de ce que nous écrirons de luy, nous persuaderons aux Lecteurs, autant qu'il nous sera possible, que nous avons eu raison de dire, que la fortune de chacun dépend de ses mœurs, & de sa conduite.

Et de fait Atticus s'étant contenté de l'Ordre des Chevaliers, dans lequel il étoit né, parvint neanmoins jusques à l'alliance de l'Empereur Au-

Auguste ; ayant acquis dés-long-temps auparavant sa familiarité, par sa belle maniere de vivre ; & celle du reste des plus Grands Seigneurs de la Ville, qui ne cédans point à l'Empereur en Noblesse, n'avoient pas les mêmes avantages de la fortune. Car il faut avoüer que la prosperité d'Auguste a été si grande, que la fortune n'a jamais rien fait pour les plus excellens Hommes qui l'ont précedé, qu'elle n'aye encore fait pour luy, & qu'elle luy a donné toutes les grandeurs que l'ambition d'un Citoyen Romain étoit capable de desirer.

Or voicy comme cette alliance se fit. Agrippa ayant épousé la fille d'Atticus, qui n'avoit point encore été mariée ; & ayant eu une fille d'elle, Auguste voulut qu'on l'accordât avec son beau fils Titus-Claudius-Neron, né de Drusilla sa femme ; quoy que cette petite n'eût encore à peine qu'un an : Ce qui aprés avoir établi entr'eux une étroite alliance, rendit encore leur familiarité plus grande ; quoy que mêmes avant ces fiançailles, lors qu'Auguste étoit absent de Rome, jamais il n'envoyât de Lettres à aucun de ses amis, qu'il n'y en eût aussi pour Atticus, pour s'informer de ce qu'il faisoit de principal ; de ce qu'il lisoit ; en quels lieux il se proposoit de demeurer, & combien. Quand il étoit à la Ville, & que la multitude des affaires l'occupoit, de sorte qu'il ne pouvoit pas joüir aussi souvent qu'il eût souhaité, de la conversation d'Atticus ; il ne laissoit pas pourtant volontiers échapper un jour sans luy écrire ; tantôt le priant qu'il l'instruisît de quelque chose de l'Antiquité ; tantôt

luy

luy proposant quelque question de la poëtique ; & souvent se joüant seulement, afin de tirer de luy des réponses plus étenduës, & plus libres. D'où vient que le Temple de Jupiter Feretrius, que Romulus avoit édifié au Capitole, menaçant de ruine à cause de sa vieillesse, & du peu de soin qu'on apportoit à le conserver, Atticus en avertit Cesar de telle sorte, qu'il l'obligea à le faire reparer.

D'autre côté M. Antoine n'étoit pas moins soigneux qu'Auguste, d'envoyer de ses Lettres à Atticus, lors qu'il en étoit éloigné ; jusques-là mêmes que des dernieres limites de l'Empire Romain, où il demeuroit, il luy rendoit un compte fort exact, non seulement de toutes ses actions, mais encore de tous ses desseins, & de toutes ses pensées. Ce qui à mon avis ne peut être estimé, comme il doit, que par ceux qui seront capables de juger, combien il falloit avoir de prudence pour pouvoir conserver en même temps l'amitié, & faire état du support de deux Hommes, entre lesquels il y avoit, non seulement de l'émulation pour les plus grandes choses du Monde, mais encore de la haine & de l'envie telle qu'il étoit necessaire qui fût entre Auguste & Antoine, qui prétendoient de se rendre tous deux les seuls & souverains Maîtres de la Ville de Rome, & de tout l'Empire du Monde.

De cette sorte, ayant déja soixante & dix-sept ans accomplis, & étant si heureusement arrivé à cette vieillesse, qu'au même temps qu'il croissoit en âge, il avoit vû augmenter

ſa dignité, ſon bonheur, & ſes richeſſes. (Car ſa ſeule bonté fit que beaucoup de gens l'inſtituerent leur heritier, & ſa ſanté fut ſi entiere, que pendant trente ans il n'eut beſoin de medecine.) Enfin il tomba dans une maladie, de laquelle luy & les Medecins au commencement firent peu d'état; s'imaginant que c'étoit un teneſme, & propoſans pour ſa gueriſon des remedes fort aiſez & fort prompts. En cet état, comme il eut paſſé trois mois à ſe faire traiter, ſans reſſentir aucune douleur, que celle qu'il recevoit de ſa cure, tout d'un coup le mal ſe jetta dans un inteſtin, avec tant de violence, qu'à la fin du temps la pourriture s'y étant miſe, il ſe fit un ulcere aux reins.

Mais auparavant que ce dernier accident luy fût arrivé, voyant que ſes douleurs augmentoient de jour en jour, & que la fiévre luy étoit encore ſurvenuë, il commanda que l'on allât querir Agrippa ſon gendre, & que l'on amenât avec luy Lucius Cornelius Balbus, & S. Peduceius. Auſſi-tôt qu'il les vit arrivez, s'étant appuyé ſur le coude, il leur parla de la ſorte: *Il n'eſt point neceſſaire que je vous diſe combien de ſoin, & de diligence j'ay apporté depuis que je ſuis malade, pour tâcher de recouvrer ma ſanté. Vous en avez été vous-mêmes témoins; ainſi vous ayant ſatisfait en cela, comme je l'eſpere, & n'ayant rien omis de tout ce que l'on a jugé utile à ma gueriſon, ce qui me reſte à faire à preſent, c'eſt de me tirer moy-même de cette peine, où je me trouve, & c'eſt ce que*

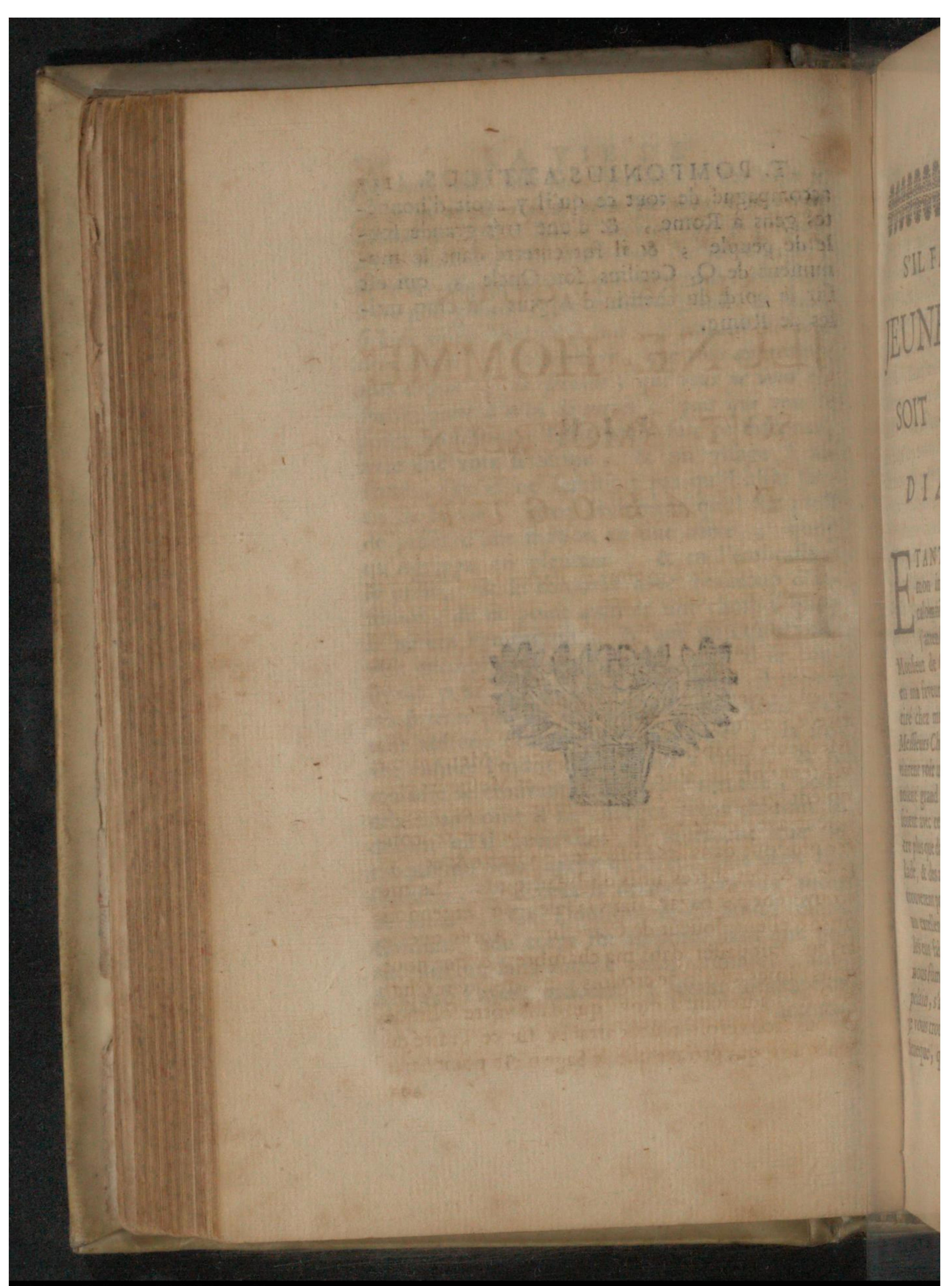
j'ay

j'ay bien voulu vous faire ſçavoir ; car enfin je ſuis abſolument réſolu à ne pas nourrir mon mal davantage. Vous ſçavez bien en effet, que tous les aliments que l'on m'a donnez ces jours paſſez, ne m'ont allongé la vie, que pour rendre mes douleurs plus grandes, ſans aucune eſperance de ſalut, ſi bien qu'en l'état où je ſuis, je ſouhaite de vous deux choſes ; la premiere, que vous approuviez mon deſſein ; la ſeconde, que vous ne vous efforciez point à m'en détourner, puis que vous le feriez inutilement. Leur ayant fait ce diſcours, avec une voix ſi ferme, & un viſage ſi aſſeuré, qu'il ne ſembloit pas qu'il allât ſortir de la vie, mais ſeulement qu'il fût preſt de paſſer d'une maiſon en une autre ; quoy qu'Agrippa en pleurant, & en l'embraſſant le priât, & le conjurât avec beaucoup d'inſtance, de ne point avancer une choſe à quoy la nature l'ameneroit, & que puis qu'il pouvoit encore vivre quelque temps, il ſe conſervât pour ſoy & pour les ſiens, il rejetta ces prieres par un ſilence obſtiné. Ainſi s'étant abſtenu deux jours de manger, la fiévre enſuite l'ayant quitté tout à coup, & ſa maladie ſe trouvant beaucoup diminuée, pour cela neanmoins il ne changea point du tout le deſſein qu'il avoit fait ; tellement que le cinquiéme jour aprés qu'il eut pris cette réſolution, il déceda le dernier jour du mois de Mars : Cn. Domitius & C. Soſius étans Conſuls. Son corps fut emporté dans une petite litiere, ſans aucune pompe funebre, ainſi qu'il l'avoit ordonné ; étant neanmoins accom-

accompagné de tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens à Rome, & d'une trés-grande foule de peuple; & il fut enterré dans le monument de Q. Cecilius son Oncle, qui est sur le bord du chemin d'Appius, à cinq milles de Rome.

FIN.







S'IL FAUT QU'UN JEUNE HOMME SOIT AMOUREUX.

DIALOGUE.

ETANT venu à Paris pour justifier mon innocence, & pour détruire la calomnie de mes ennemis, comme j'attendois la réponse des Lettres que Monsieur de Chavigny avoit écrites à la Cour en ma faveur, & que je m'étois cependant retiré chez mon intime amy Monsieur du Pille, Messieurs Chapelain, de Trilport & Menage me vinrent voir un aprés-dînée. Ces Messieurs prenoient grand interest à ma disgrace, & y agissoient avec cette noble ardeur qu'on ne rencontre plus que dans les Histoires d'Oreste & de Pylade, & des autres amis de l'Antiquité. Ils me trouverent par hazard dans la sale, où j'entendois un excellent Joüeur de Clavessin. Aprés que je les eus fait passer dans ma chambre, & que nous nous fûmes assis : Je croyois, dit Monsieur Chapelain, s'adressant à moy, que dans vôtre solitude je vous trouverois plûtôt attaché sur ce Traité de Seneque, qui prouve que le Sage n'est point sujet aux

aux injures de la fortune, qu'à vous divertir au plaisir de la Musique, qui ne touche pour l'ordinaire qu'un esprit débarrassé. Il ne faut pas, luy répondis-je, que cela vous surprenne : car premierement vous me faites tort de me tenir embarrassé, puis que vous sçavez bien que j'ay la conscience fort nette ; & puis comme cela vous seroit étrange, à vous qui avez accoûtumé de regler vôtre Vertu sur celle des Stoïciens, & qui voulez comme eux qu'on aille contre les malheurs tête baissée, & que la raison ne se détache point de la pensée de l'infortune qu'elle a à combattre, qu'aprés l'avoir entierement terrassée : Aussi n'y a-t-il nul inconvenient pour nous qui suivons une autre Secte, & qui par d'autres biais nous défendons de la douleur, de ne pas lutter contre elle, & de tâcher plûtôt à l'oublier qu'à la vaincre. C'est-là, dit Monsieur Menage, l'opinion d'Epicure, qui veut qu'on songe au plaisir, afin de s'ôter la pensée du malheur, & qui ordonne qu'on s'en rende maître en faisant diversion. En verité il faut avoüer, poursuivit-il, que la Philosophie de cet homme soulage merveilleusement la Nature, & que ses opinions sont fort accommodées à nôtre foiblesse, & je ne puis assez loüer nôtre excellent Monsieur Gassendi, qu'on peut appeller comme on faisoit Epicure, le Pere de la Verité, & comme on faisoit Socrate, le Pere de la Philosophie : je ne sçaurois, dis-je, assez le loüer, de ce qu'il employe cette profonde érudition, & cette longue experience qui le font admirer, à éclaircir ce qui reste des enseignemens de ce Sage, & à fonder de nouveau une Ecole dont les Disciples remplissoient jadis des Villes entieres de la Grece. Je suis fort aise, repli

quay

quay-je, que vous n'ayez point insulté à cet Auteur de la Volupté, comme la plûpart du monde, que ce dernier mot trompe, & qui ne songent pas que les veritables Epicuriens menoient autrefois une vie aussi réglée que font à present nos Religieux réformez, ou nos Missionnaires; & pour vous faire mieux voir que je combats la douleur en la fuyant, vous pouvez vous en instruire par la lecture à laquelle je passe les heures que je suis seul; vous ne trouverez pas que ce soit celle de Boëce ny d'Epictete. Là-dessus Monsieur de Trilport s'étant approché de la table, y trouva un Lucrece, un Sallúste, & le Roman de Perceforêts, & se tournant vers moy; Le premier de ces Livres, dit-il, est tout pour vous, l'autre est un de nos vieux bouquins; Mais pour ce qui regarde Sallufte, que peut faire d'un Historien, un des Disciples d'Epicúre, qui défend aux siens de se mêler de la Republique? Je n'ay pas juré, luy repartyje, de m'attacher à toutes les regles de ce Sage, & je suis seulement celles de ses opinions, où me portent ma raison & ma nature. Mais, reprit-il en riant, & ouvrant de nouveau Lucrece, je vous trouve bien hardy de lire encore des Vers, vous qui sçavez bien que c'est à cause des Vers qu'on vous a rendu tant de mauvais offices? Il est vray, répondis-je, que je dois vouloir beaucoup de mal aux Muses, mais ce n'est qu'aux miennes: Car je pourrois avoir lû tout ce qu'il y a de Poëtes, si je n'avois point fait de Poësie, qu'on ne m'auroit jamais soupçonné. Ainsi je suis d'avis que nous composions ensemble sur ce sujet, & nous demeurerons d'accord, s'il vous plaît, que je ne feray plus de Vers, & que vous me permettrez d'en lire. Je le veux bien, répondit-il, en faveur de la Pucelle,

car

car cette Heroïne merite bien que nous vous donnions dispense pour des Livres qui vous devroient desormais être interdits. C'est une dispense, repliquay-je, que j'avois prise de moy-même, & comme l'on n'interdit pas aux exilez la correspondance avec ceux qu'ils ont laissez en leur patrie, vous ne voudriez pas sans doute que ma condition fût pire, ni que je rompisse toutes les habitudes que j'ay au Parnasse, parce que je m'en suis banny volontairement. Mais, dit Monsieur Chapelain, puisque vous voulez tant faire pour une simple Bergere comme la mienne, se pourra-t-il pas trouver quelque autre Pucelle qui vous puisse obliger à la chanter ? Quand ce seroit, répondis-je, Madame Laure, pour laquelle le grand Roy François rima jadis, & que je devrois attendre de mes Chansons autant de réputation que Petrarque en a eu des siennes, je ne sçay si je reprendrois la lyre, tant j'ay d'aversion pour mes bagatelles, qui jusques icy ne m'avoient pas tout à fait déplû. Cette aversion finira sans doute, dit Monsieur Menage, & nôtre Galanterie perdroit trop si vous vous resolviez à n'en plus écrire. Je ne repousseray point vôtre raillerie, repris-je, je vous répondray seulement, que tout le mal qui en arrivera ne regardera que Lambert, qui encore n'y perdra que des paroles ; mais pour les Ouvrages de galanterie soyez en repos, & ne vous imaginez pas qu'on trouve les miens à dire, tant que les Voitures, les Charlevals, les Patris, Montplaisir, la Lane, Bois-Robert, Scarron, Benserade, Bertaut, & quelques autres s'en voudront mêler, & vous tout le premier, qui, comme dit Marot,

Poëtiser trop mieux que moy sçavez.

Aprés tout, il étoit temps que je me retirasse de

de ce genre d'écrire ; car ayant publié

Qu'Eve aima mieux pour s'en faire conter,
Prêter l'oreille aux fleurettes du Diable,
Que d'être femme, & ne pas coqueter.

Je m'étois tellement broüillé avec le sexe, que je ne sçache point d'Elegies si lamentables, ny de Stances si flâteuses, qu'elles eussent pû fléchir la moins colere de nos Dames. Tellement, reprit M. Chapelain, que non seulement vous avez dit adieu à Phœbus & aux neuf Sœurs, mais encore à Cupidon & à sa Mere ; & il ne vous souvient plus, ajoûta M. de Trilport, du vers de vôtre Compatriote Bertaut, qui asseure

Que s'empêcher d'aimer est dur aux belles ames.

Il ne me souvient, répondis-je, que de celui qui suit

Qu'aimer fidellement apporte de soucy.

Et pour vous parler franchement, en me retirant du service des belles, j'ay plûtôt crû me guerir d'un petit mal, que me priver d'un grand plaisir. Pour cette fois, dit alors M. Menage, vous ne serez pas seul, & vous voyez auprés de vous un homme qui a appendu il y a long-temps, ses chaînes au Temple de la Liberté. Allez, dit alors M. Chapelain en souriant, & haussant sa voix, vous étes des ingrats ; car sans compter vos bonnes fortunes, vous ne songez pas que tout ce que vous avez de civilité & de politesse, vous l'avez appris auprés des femmes qui vous ont souffert, & que vous avez aimées. En verité, repliquay-je, je pourrois sans faire le discret, vous répondre en riant comme vous, que jamais je n'ay été assez heureux pour avoir ce que vous appellez bonne fortune, & vous protester avec l'Espagnol, que

Amador fui, mas nunca fui amado.

Toutefois, de peur que vous ne contestiez sur cet endroit,

endroit, je me contenteray de vous dire, que pour la civilité & la politesse dont vous prétendez que nous soyons redevables aux Dames, il ne faudroit ce me semble, que mon exemple pour vous faire comprendre qu'on peut employer beaucoup de temps auprés d'elles, sans acquerir ces deux qualitez ; mais comme j'impute à mon peu d'esprit d'être sorty grossier & rude de leur conversation, je laisse à Monsieur Menage, à qui vous avez adressé vos reproches aussi bien qu'à moy, & en qui vous pouvez justement admirer toutes les qualitez qui me manquent, à vous expliquer si ç'a été la compagnie des Dames qui l'a rendu si accomply. Tréve, s'il vous plaît, de vos douceurs, continua M. Menage, & qu'il vous suffise que je n'aspire pas si haut, & que je ne prétens pas passer pour le Courtisan du Baldessar Castiglione, ny pour sa copie l'Honnête Homme de Faret qui ne vécurent jamais, si ce n'est avec l'Orateur de Ciceron, & dans les Republiques de Platon & de Thomas Morus. Mais soit que je ne sois pas de l'opinion de M. Chapelain, moy à qui on reproche que je n'ay gueres accoûtumé d'être de celle des autres, soit que je me plaise à contester, comme vous me le dites souvent ; puis qu'il n'y a point icy de femmes, je ne vous dissimuleray pas que quelques avantages qu'on attende de l'attachement qu'on a pour elles, il s'y rencontre d'autre côté tant de choses qui peuvent empêcher qu'on ne devienne honnête homme, que je suis tout prest de disputer contre la vieille These, qui expose qu'il est impossible qu'un homme soit fort propre pour le monde, s'il n'a été amoureux en sa jeunesse. Et moy, interrompit M. Chapelain, je suis tout prest de soûtenir le contraire. Pour moy, continua M. de

de Trilport, ſe tournant vers Monſieur Chapelain, je me déclare vôtre ſecond, ſi tant eſt que Monſieur Menage en puiſſe trouver quelqu'un en une auſſi injuſte querelle que celle qu'il veut défendre. S'il n'étoit pas allé ſi loin, ajoûtay-je, & qu'il en fût demeuré à prouver qu'il eſt agreable d'avoir les Dames pour amies, mais qu'il eſt trés-dangereux de les avoir pour Maîtreſſes, je penſe que je l'euſſe ſervy contre vous, mais comme il a porté les choſes à l'extrêmité, il n'y a pas moyen que je ſois de ſon party. Ce n'eſt pas la premiere fois, reprit-il, que vous vous étes mis pluſieurs contre moy, & que pour cela, non ſeulement je n'ay pas fuï, mais même je n'ay pas été vaincu. C'eſt pourquoy je me réſous dorénavant, quand je propoſeray quelque choſe, d'imiter le Rodomont de l'Arioſte, qui appelloit les Paladins au combat, deux à deux, ou trois à trois, & de prendre pour ma deviſe,

Horatio ſol contra Toſcana tutta.

Ce que vous dites nous obligera auſſi, répondit M. de Trilport, nonobſtant vos rodomontades, à imiter ces Paladins qui n'alloient jamis deux contre un, car je ne penſe pas que vous vouliez nous comparer aux quatre fils de Naymes, dont le Bernia dit,

Che in battaglia giamai non andar ſoli.

Et parce que Monſieur Chapelain eſt celuy qui a relevé le gage de défi que vous avez jetté, nous le laiſſerons entrer le premier en lice, & je ne doute point qu'il ne vous mene bien-tôt à outrance. Si cela m'arrive, reprit Monſieur Chapelain, ce ſera ſans doute plus par la force de la verité, que par la mienne. Car pour peu que ſa cauſe fût juſte, je me tiendrois déja pour vaincu, le connoiſſant Chevalier de longue haleine, & de grandes forces,

ou, pour parler plus familierement, & quitter la metaphore Romanesque, ne sçachant personne plus propre que luy à soûtenir des paradoxes, non pas même nos Stoïciens, qui en font une étude particuliere. Mais, interrompit M. Menage, je n'estime pas que ce que je défens, soit si paradoxe que vous le pensez, & pour vous le faire connoître, puis que nous avons tout loisir de causer, voyez les raisons sur lesquelles je me fonde. Aprés ces mots, s'étant teu, & voyant que nous nous préparions à entendre ce qu'il vouloit dire, il recommença ainsi;

J'ay aimé, & souvent, *Sans faire le vain, mon avanture a été telle,*
Que de la même ardeur que j'ay brûlé pour elle,
Elle a brûlé pour moy.

Je me sens forcé, malgré ma modestie, à vous parler de cette sorte, afin qu'ayant à vous dire beaucoup de mal de l'Amour, cela vous ôte la pensée que je veüille me ressentir de ses mauvais traitemens, & afin aussi que vous m'ajoûtiez une entiere foy, puis que j'en connois le bien & le mal par ma propre experience. Car, à mon avis, Hannibal eut raison de se moquer du Declamateur Grec qui luy fit des leçons militaires, & le Declamateur n'auroit pas eu moins de sujet de rire, si Hannibal eût entrepris ensuite de luy montrer les preceptes de la Rhetorique. On ne discourt jamais bien des choses que l'on n'a pas pratiquées, & souvent l'usage ne s'accorde pas avec la speculation. Or donc moy qui ay

Couru les Mers d'Amour de rivage en rivage,
& qui sçay tout ce qui se fait dans le Cloître de Dieu, pour parler à la façon de Petrarque; je puis bien, ce me semble, être crû de ce que j'en dirai

d'a

d'autant plus encore, que je me trouve à present en état d'en parler avec une entiere indifference. Mais, parce que pour juger des effets d'une chose, il est necessaire d'en connoître la nature, nous ne ferons point mal, ce me semble, de nous informer qui est cet Amour que vous voulez qui fasse tant de bien aux hommes, & duquel vous soûtenez que les jeunes gens ont autant de besoin que de l'Academie & du College. Je vous feray même cette grace, de ne point chercher ailleurs de ses nouvelles que dans vos Livres : & comme je parle au premier Poëte de nôtre Siecle, & de nôtre Nation, je me serviray des opinions des grands Hommes de l'Antiquité, ausquels vous avez succedé ; aussi bien je ne pourrois mieux m'adresser qu'à ceux qui n'ont presque rien écrit où l'Amour n'ait trouvé sa place, & dont les vers peuvent être pris pour autant de témoignages & de sentences. Ils disent donc, Que l'Amour est un Enfant ; ils luy mettent un bandeau sur les yeux ; ils luy attachent des aîles aux épaules ; ils luy pendent au côté une trousse pleine de fléches ; ils luy arment les deux mains d'un arc & d'un flambeau. Jusques icy cette figure ne fait pas pour vous, & à ne considerer que le dehors de ce tableau, Cupidon paroît seulement une Grotesque & une Chimere. Mais, me direz-vous, la Poësie a ses mysteres, & il ne faut pas faire ce tort à ces Hommes que vous venez d'estimer, & qui ont eu même l'honneur de philosopher les premiers au monde, de croire que sans raison ils ayent dessiné l'Amour sous une figure si étrange. J'ay bien la même pensée, je sçay que les choses extraordinaires que la Poësie nous montre, ont toutes un sens caché, &

qu'elle se sert de peintures merveilleuses & surprenantes, pour attirer le vulgaire à la recherche de la verité. Mêmes vos Modernes Italiens qui ont enchery sur les inventions des Grecs, (car les Latins n'ont fait que les copier,) ne nous exposent rien de si volontaire où ils ne trouvent une allegorie, & publient que leurs enchantemens, leurs Furies, leurs Geans, leurs Monstres, & les autres occupations de leur Chevalerie errante, ne sont que pour amorcer le peuple, & l'instruire en faisant semblant de le divertir. Mais, je dis plus, que parmy les images que la Poësie nous represente, il n'y en a aucune si ingenieuse que celle de l'Amour, tant elle exprime naturellement cette passion. C'est pourquoy nous l'examinerons, s'il vous plaît, & nous considererons premierement cet Amour Enfant. Je vous demanderay d'abord, si vous aviez à representer la Force, la Prudence, & enfin toutes les Vertus, si ce seroit sous cette figure? Vous me direz, je m'asseure, que vous aimeriez mieux faire une Pallas armée, ou representer un Hercule qui terrasseroit un Lion; mais si au contraire vous étiez obligé de décrire la foiblesse, l'imprudence, la mollesse, la legereté, & plusieurs autres de nos mauvaises qualitez: Quelle chose conviendroit mieux à ce dessein, que le portrait d'un Enfant? Que pensez-vous que la Poësie ait voulu enseigner par-là? Rien, sans doute, sinon qu'un homme est accablé de tous les défauts de l'enfance dés qu'il devient amoureux. Aussi les Comiques introduisent-ils l'Amour sur leur Theatre, sans conseil, sans régle, accompagné de soupçons, d'injures, d'inimitiez, tantôt en tréve, tantôt en paix, tantôt en guerre, & trouvent que ces desor-

desordres & ces inégalitez luy sont des choses si naturelles, qu'ils concluent que ce seroit une derniere folie de vouloir aimer sagement. Ce n'est donc pas sans sujet qu'un des Poëtes amoureux a trouvé, que celuy qui avoit peint l'Amour Enfant, avoit eu les mains admirables, parce que comme nous disons, il avoit le premier découvert, que les Amans passent leur vie privez du bon sens, & qu'ils perdent des biens solides pour courir aprés des bagatelles ; mais le pis est, que ces bagatelles & ces soins legers, consument souvent toute nôtre vie, & nous durent jusques à la décrepitude. Pensez alors quel spectacle c'est de voir un Vieillard qui fait le joly, & qui comme un Singe, pour courir aprés les noix, déchire la robe de Philosophe dont il étoit habillé ; de voir une Vieille se mettre tous les matins en visage postiche, se parer des robes d'une pouppée, & payer du meilleur de son bien les cajolleries d'un jeune Cadet. C'est pourquoy quelqu'un a dit, que Venus est courroucée contre les vieilles gens, que le mariage même ne leur sied pas bien, & comme chante un Poëte dans le Plutarque du bon Amiot,

Qu'autant vieillard à la barbe fleurie,
Pour ses voisins que pour soy se marie.

Et vous vous pouvez souvenir, que jadis on huoit publiquement ces galans de Proserpine, & que l'on se munissoit à leur abord des mêmes préservatifs que la superstition Payenne avoit ordonnez contre les choses funestes. Enfin, continuer à être amoureux lors que l'on commence à n'être plus vivant, c'est ce qui s'appelle radoter, mais de la plus pitoyable maniere, & il n'est rien de si honteux que

Les ridicules avantures
D'un Amoureux en cheveux gris.
Je ne vous ſçaurois laiſſer paſſer plus avant, interrompis-je, ſans vous demander grace pour le bon Monſieur des Iveteaux. Et afin que vous ne me la refuſiez pas, vous vous ſouviendrez que la derniere fois que nous le viſitâmes enſemble, vous prîtes un grand plaiſir à luy voir cherir ce ruban jaune qu'il portoit à ſon chapeau pour l'Amour, comme il diſoit, de la gentille Ninon qui le luy avoit donné, & il vous entretint ſi agreablement de cette faveur, que le reſte de la journée vous ne fîtes autre choſe que repeter les mignardiſes de la vieille Cour, qu'il vous avoit racontées ſur ce ſujet ; ſi bien qu'il s'en fallut peu que vous ne ſouhaitaſſiez une vieilleſſe qui reſſemblât à la ſienne ; au moins faiſant reflexion ſur ſa Nymphe, ſur ſa Muſique, & ſur ſa bonne chere, vous nous dites qu'il paſſoit cet âge comme Horace l'avoit deſiré. Ainſi puis que c'eſt un homme extraordinaire, je ſuis d'avis que nous ne troublions point ſes Paſtorales, & que nous le laiſſions en repos, juger en faveur de la Harpe de Madamoiſelle du Puy, contre les Roſſignols de ſon jardin. En verité, continua Monſieur de Trilport, le Roman de ſa vie a ſi bonne grace, que je penſe qu'on le gâteroit ſi l'on en vouloit faire une Hiſtoire plus ſerieuſe: & comme je ſuis en reputation de ſolliciter toutes les affaires de mes amis, je vous recommande celle-cy, non pas en mon nom, mais au nom du bel eſprit d'un homme ſi agreable. Monſieur Menage ſe reſſouvenant alors des vers du Taſſe, *Qu'il ait*, dit-il, *la vie & la liberté, & que rien ne ſoit refuſé à un ſi grand interceſſeur*, auſſi bien il n'eſt gueres à craindre que cette Hi-
rondelle

rondelle étant ſeule, ramene aux vieillards le Printemps, qui eſt la ſaiſon des galanteries; ny qu'un défaut general ſoit excuſé par le merite d'un ſeul. Mais pour reprendre nôtre diſcours, cet Enfant eſt nud; en cela, ſans doute, il témoigne ſon effronterie; au moins, ſi nous nous en tenons à la vieille maxime, qui publie qu'une des plus vilaines actions, c'eſt de ſe dépoüiller devant le monde, & que nous en voulions croire Euſtathius, qui dans ſon Roman appelle l'Amour le pere de l'imprudence, ſi ce n'eſt pourtant que nous voulions dire qu'on le peint nud, afin de faire comprendre qu'il ruine ceux qui le ſuivent, juſques à les dépoüiller de toutes choſes.

Venons maintenant à l'équipage qu'on donne à l'Amour. On dit donc qu'il a un bandeau ſur les yeux; que croyez-vous que ſignifie cet aveuglement, ſinon que l'ame des Amans eſt dans des tenebres éternelles, & que la raiſon ne ſçait plus où donner de la tête, dés qu'elle prend la paſſion pour ſon guide. Il y a même un Italien qui ne quitte pas la raiſon à ſi bon marché, & qui en cet état la fait morte, au lieu que nous ne la faiſons qu'égarée. Or pour ne pas deviner, & pour ne parler qu'aprés nos Ecrivains amoureux, ſçavez-vous l'excuſe qu'ils trouvent quand ils ont à défendre, ou le déreglement de leurs penſées, ou celuy de leurs actions? Ils eſtiment, quelque extravagance qu'ils faſſent en aimant, qu'ils ont aſſez dit pour leur apologie, lors qu'ils ont proteſté que graces à l'Amour ils ne voyent goutte à ce qu'ils font. Et afin que vous n'appelliez pas de ceux-cy, écoutez Ovide qui a fait un art d'une paſſion, & donné des leçons d'une folie; non ſeulement il

confesse que les Amans ne voyent point ce qui est de la raison, mais encore il porte leur aveuglement jusques à manquer à la bien-seance, & même il n'excepte personne de ce défaut. Cependant, parce que ce bandeau se peut ôter, c'est à dire, que la raison peut revenir aux Amans; ceux qui ne veulent point que cette fureur ait de clairs intervalles, pour parler à la maniere des Jurisconsultes; ceux-là, dis-je, ne se sont pas contentez de bander les yeux à l'Amour, ils luy ont entierement ôté l'usage de la vûë. En cet état il me semble qu'on auroit fait plus avantageusement pour luy, en luy donnant un bâton & un petit chien afin qu'il se pûst conduire, qu'en luy attachant des aîles au dos; & toutes les fois que je me l'imagine aveugle & volant, il m'est toûjours avis qu'il se va estropier contre quelque arbre, contre quelque tour, ou contre quelque montagne. Je ne doute point mêmes que ceux qui en ont fait un oyseau, (car Clement Marot le nomme ainsi; Et vous ne parlez pas mal, continua-t-il, s'adressant à moy, quand vous appellez les Demoiselles qu'une troupe de galans cajolle, des filles battuës de l'oyseau.) Je ne doute pas, dis-je, que ces gens ne luy eussent laissé la simple figure humaine plûtôt que d'en faire un monstre, s'ils eussent pû imaginer un autre moyen de l'envoyer par tout le monde où ils prétendent qu'il doit necessairement aller afin de le conserver: mais voyant qu'il n'auroit pû achever tant d'affaires, ny par exemple blesser en un jour les Negres, brûler les Groënlandois engourdis de froid, les Habitans de la rive du Canope, ceux qui boivent la Seine, & ceux qui s'enrichissent des arénes de la Plata, afin de ne parler que des hom-

hommes, & d'en parler poëtiquement, s'ils ne luy avoient fourny l'invention de faire ces grands voyages ; ils n'ont rien trouvé de plus propre que de luy appliquer des aîles, mais des aîles non seulement plus vîtes que celles des Faucons Pelerins & autres oyseaux de passage, mais plus legeres encore que les vents & que la pensée. Sur ce sujet, il me souvient que parlant un jour avec Messieurs Conrart, des Reaux, & d'Ablancourt, le premier soûtenoit agreablement, considerant tous ces grands travaux, que l'Amour n'étoit pas mieux traité des Poëtes, que leurs Sisiphes & leurs Danaïdes, puis qu'ils l'occupent incessamment à un travail qui luy sembloit plus penible que de rouler une pierre, ou de cribler de l'eau. Le second ajoûtoit un peu plus librement, qu'il luy sembloit d'autant plus tourmenté, qu'ils luy avoient choisi pour redoubler ses corvées, la nuit que la Nature a destiné au repos de toutes les creatures. Mais la pensée de cet excellent Traducteur, qui donne à ses copies la naïveté de leurs Originaux, étoit beaucoup plus malicieuse, quand il vouloit que l'Amour n'eût été emplumé que pour montrer que les Amans entrent en muë, & qu'il expliquoit en ce sens ces Vers du Petrarque,

In Così tenebrosa e stretta Gabbia,
Rinchiusi fummo oue le penne usato,
Mutai per tempo e le mie prime labbia.

Car il prétendoit que cette cage étroite & tenebreuse, & ce changement de poil & de plume, regardassent plûtôt la santé que les yeux. Or pour revenir au sens allegorique de ces aîles ; (car je ne m'imagine pas que vous soyez persuadez comme le Minime, qu'on puisse voler naturel-

 lement;)

lement) elles ne signifient rien que de l'inconstance, rien que de l'instabilité dans la vie, rien qu'une agitation incertaine & honteuse des actions des Amans. Properce appelle aussi ces aîles venteuses, & appuye merveilleusement nôtre explication, lors qu'il fait tourner les Amans comme des girouëttes dereglées. Il ne reste plus maintenant qu'à examiner les armes de Cupidon. Ses fléches, dont les unes sont de plomb, & les autres d'or, & son flambeau qui penetre jusques au fond des mouëlles, & qui brûla jadis Troye la grande. Certainement, c'est bien en l'usage de ces armes qu'on peut dire qu'il ne voit goutte; car il charge sans reconnoître, il donne à tort & à travers, & enfin, il frappe comme un aveugle. Tantôt il veut qu'un Monarque adore une simple fille du peuple, encore pour cela passe, le merite peut aller par tout, & l'Orient a vû avec gloire Athenaïs sur son Trône; Mais que direz-vous de voir des vieillards courir aprés de jeunes filles? de belles femmes adorer des garçons malfaits? des hommes sages soûpirer pour des coquettes? que direz-vous de Mirrha, de Canace, de Biblis, de Phedre? que direz-vous de voir passer ce déreglement jusques à la difference des especes? ne vous étonnerez-vous pas de trouver sur la liste de vos Amans, un Dragon, un Elephant, une Oye, un Belier, un Paon, & pour vous servir chair & poisson, quantité de Dauphins? Vous sçavez en effet, que ce Dragon se couloit toutes les nuits dans le lit d'une jeune fille d'Etolie, & qu'il la battoit lors qu'il croyoit avoir occasion d'en être jaloux; Vous sçavez que l'Elephant aimant une Bouquetiere luy apportoit des fleurs, & mettant sa trompe par dessous son mouchoir de col, tâ-

choit de toucher sa gorge. Cependant, le Grammairien Aristophane étoit épris de la même fille, & jaloux enragé des caresses de ce maître rival qu'il n'osoit fâcher. Vous n'ignorez pas non plus que c'étoit d'un jeune enfant de la Ville d'Asope que l'Oye étoit amoureuse, que le Belier en vouloit à la Menestriere Glaucis, & que le Paon expira d'amour aprés que la fille de Leucade qu'il aimoit, fût morte de maladie : Car de repeter icy les Histoires des Dauphins, ce seroit perdre du temps. Que si nous voulons tourner la medaille, nous trouverons de l'autre côté nôtre nature embarrassée dans d'étranges passions, le Grillus de Plutarque nous dira que les Minotaures, les Egypans, les Sphyngs, les Centaures, ont été la suite de ces amourettes, & nous loüerons Thalés d'avoir conseillé à Periander de marier de bonne heure ses Pasteurs ; mais nous ne nous ressouviendrons jamais de l'avanture de l'Ane d'or avec cette honnête Dame, sans en rire un peu, & quand nous viendrons à songer que l'Amour a fait le coup, nous ne nous tiendrons jamais de crier comme les Italiens, *bella botta* ! Vous voyez donc par l'employ si peu raisonnable de ces fléches, à combien de folles affections nôtre esprit se laisse entraîner lors que l'Amour le gouverne, à quels emportemens il s'abandonne contre les loix de l'honneur & de la societé, à combien de folles passions il expose nôtre vie. Je pense, quant à moy, qu'il vaudroit mieux être blessé des traits envenimez qui font crier si haut Philoctete dans les vieilles Tragedies, que des dangereuses fléches dont nous parlons, & que le flambeau des Furies ne nous bourrele pas avec plus de rage que celuy que

vous donnez à l'Amour. Du moins les effets n'en sont pas moins dangereux, & les Amans que cette flamme devore, songent aussi bien aux poisons & aux poignards, & sont également tourmentez de la crainte, de la jalousie, & du reste de ces grands desordres, que les criminels de leurs peines éternelles, & du remords de leur conscience. J'oubliois cet or & ce plomb qui sont au bout de ces fléches, dont les dorées font aimer, les autres donnent de l'aversion. Pour vous expliquer cette difference, vous vous souviendrez que la pauvreté, que Petrone appelle la sœur du bel esprit, ayant souvent empêché les Poëtes de réüssir en leurs amours, & l'or des Vieillards ou des sots, les ayant toûjours chassez des maisons où ils ne promettoient pas moins que d'apporter l'immortalité; ils ont inventé ces traits d'or qui ne trouvent rien d'impenetrable, & ces autres qui sont bien dans la même trousse, mais qui rebouchent toûjours, quelque force que l'Amour employe à les décocher. Qu'ainsi ne soit, le Maître des Amans n'écrit-il pas qu'il ne compose pas ces préceptes pour les riches; parce que non seulement ils naissent coëffez; mais s'il m'est permis de dire une pointe, parce que les femmes en naissent coëffées? N'avertit-il pas Homere, le Doyen & le Fondateur de la Poësie; que s'il n'a que des Vers, il sera aussi bien chassé de la ruelle des Laïs, que de la Republique de Platon? par où l'on peut juger aisément, que ces fléches d'or montrent que le sale commerce s'exerce toûjours dans les avantures amoureuses, & que l'avarice y passe devant le merite & la beauté. Il n'y a pas même de loy qui ne cede à ses traits, au dire du Comte de Villa Mediana, qui devoit bien se connoître à ces fléches, puis qu'aprés beaucoup de

de desordres qu'elles luy causérent dans sa fortune & dans sa vie, il en fut enfin la victime ; car vous sçavez assez quel Jupiter foudroya cet Ixion, puis que c'est une Histoire de nos temps. Il semble mêmes qu'il eut plus de joye en recevant ce trait de la mort, que toutes les fléches dont nous parlons ne luy en avoient donné pendant sa vie : au moins celuy qui étoit auprés de luy au fond du carrosse où il fut tué, a raconté depuis qu'en sentant la blessure, dont il expira à l'heure même, il ne dit rien sinon, *C'en est fait*, comme s'il fût sorty d'une trés-fâcheuse affaire. Ce Comte donc qui étoit l'honneur de la galanterie, & le bel esprit de la Cour d'Espagne, qui avoit de grandes richesses, & beaucoup de naissance & de merite, & duquel la bourse n'étoit liée qu'à une peau d'oignon, comme un Ancien veut que soient celles des Amans ; parmy les Poësies qui nous restent de luy, nous a laissé ces deux Vers,

De tus flechas por ser d'oro,
Ninguna lei se deffiende.

Voulant témoigner aprés les experiences que sa liberalité luy en avoit fait faire, que les presens sont d'étranges corrupteurs. Reconnoissez par-là l'infamie de ce trafic, & ne blâmez pas moins en cette partie qu'en toutes celles que nous venons d'expliquer, la peinture de l'Amour, puis qu'il n'y a rien de si sordide que de vendre l'amitié, rien de si vilain que d'aimer une personne pour son argent. En verité, aprés avoir consideré tant de défauts, nous pouvons bien demeurer d'accord de ce qu'écrivoit autrefois Aristophon, au rapport d'Athenée, que l'Amour par un juste Arrest des grands Dieux, avoit été banny hors de leur Conseil, parce qu'il les troubloit, & qu'il remplissoit

le

le Ciel de seditions ; & de plus, que ces Dieux en le précipitant en terre où il persecute les mortels, luy avoient coupé sagement les aîles, pour les attacher au dos de la Victoire, & pour empêcher qu'il ne remontât au Ciel ; & l'on devroit bien ajoûter, ce me semble, qu'en ce même temps que l'Amour quitta l'Olympe pour la terre, la Paix abandonna les hommes pour voler au Ciel. Cependant voilà vôtre Cupidon en mauvais predicament, & tous ses mysteres découverts fort à son desavantage. C'est-là son veritable portrait où j'ay travaillé aprés nature, & j'ose dire avec assez de succés, puis qu'encore que ma maniere ne soit pas bonne, il ne laisse pas de ressembler parfaitement, & qu'en un mot, je puis excuser ma mauvaise Rhetorique par le quolibet ordinaire, & dire de mon portrait qu'il ne luy manque que la parole. O Peintre Apelle, ô Peintre Zeuxis, pourquoy n'étes-vous plus en vie, s'écria Monsieur Chapelain, avec un soûris mocqueur, vous eussiez beaucoup appris à copier ce Tableau qui va au dessus des vôtres, & beaucoup profité sous ce nouveau Maître dont les ouvrages passent la nature, au lieu que tout ce que vous fîtes jamais, fut d'aller du pair avec elle. Je ne sçay pas comme vous l'entendez, luy dis-je, mais il me semble que vous ne loüez pas beaucoup la peinture de nôtre amy, de dire qu'elle surpasse la nature, puis que le chef-d'œuvre de cet art est consommé lors qu'il est arrivé à l'égaler. En verité, reprit-il d'un ton plus serieux, je n'ay pas eu grande envie aussi d'en faire le Panegyrique, si ce n'est comme d'un Tableau desseigné à plaisir, duquel l'invention paroît agreable, & dont l'ordre & le coloris plaisent au juge-

jugement & aux yeux ; mais il ne me ſemble pas être un bon portrait de l'Amour, comme je prétens vous le faire comprendre. Cependant, dit Monſieur Menage, je n'ay rien avancé que je n'aye pris chez quelqu'un de nos Confreres, mais parce que vous me direz peut-être, que la paſſion les a fait écrire contre leur conſcience, & que je ne les ay citez qu'aux lieux où ils ſe plaignoient, afin d'agir ſincerement avec vous, je vous diray que je ne vous ay point découvert de défaut en l'Amour, dont je ne ſois preſt de vous donner des exemples, & qu'aprés vous avoir repreſenté cette folie, je vous en feray voir d'illuſtres malades. Là-deſſus, ayant un peu pris haleine, il recommença ainſi. Je ne veux point vous entretenir d'Iphis, que l'Amour força de ſe pendre pour la cruelle Anaxarette, ny des deſordres de tant d'autres Amants; les exemples de ces particuliers ne profitent point, parce que perſonne n'eſtime aſſez la vie du vulgaire pour vouloir regler la ſienne deſſus, & que tous blâment les défauts du Peuple, au lieu de s'en ſervir pour ſe corriger. Voicy donc le grand Atride, que toute la Nation Grecque la plus ſage & la plus ſpirituelle du Monde a choiſi pour Chef, ſon élection même a pû proceder de ce que les Grecs, qui étoient peut-être de vôtre opinion, l'ont connû d'amoureuſe complexion; & qu'ils ont jugé que ce temperament luy feroit executer de grandes choſes. Voyons de plus prés s'il en va ainſi. La premiere & la plus éclatante action de ſon Generalat, eſt de preſenter ſa fille Iphigenie, pour être ſacrifiée lors que les Dieux arrêtoient ſa flotte au port d'Aulide, & qu'ils vouloient être appaiſez par cette victime. Cette action

paroît

paroît d'abord au dessus de la commune vertu: mais si je vous disois qu'il avoit corrompu les Matelots, pour publier que les vents étoient contraires, & Neptune courroucé; qu'il avoit même livré sa fille pour passer quelques jours dans les préparations de cet execrable sacrifice, & pour donner le temps à ses Emissaires de luy amener un certain garçon duquel il étoit éperdûment amoureux, & que l'on luy cherchoit par tout le Peloponnese, où il étoit allé se cacher pendant l'embarquement; vous écrieriez-vous pas, Est-ce-là cet homme que la grandeur & la magnanimité ennoblissent au dessus de tous les hommes, & sur lequel toute la Grece a tourné la vûë? Je passe sous silence tant de miserables qu'il laisse mourir de peste au Camp de Troye, faute de rendre la fille du Prêtre Chryses. Je laisse à part la querelle qu'il eut contre Achille quand il luy enleva Briseide, & que par cette violence, non seulement il retarda la prise d'Ilion, mais il mit même les Vaisseaux Grecs en danger d'être brûlez. Je diray seulement que lors qu'il emmena Cassandre dans sa maison, *al dispetto di madonna Clitemnestra*, il irrita la vengeance de sa femme, & arma pour l'executer, la main molle & effeminée d'Egiste. Mais son rival, cet homme qui avoit été nourry de mouëlles de Lions, qui sortoit de la discipline de Chiron, qui étoit si rude joüeur qu'il ne se trouvoit personne que luy qui pûst se servir de sa pique, Achille enfin à qui la mort d'Hector étoit reservée, que fait-il quand Agamemnon luy prend sa Maîtresse? Sans doute quelque chose de grand & de noble; car il étoit, & Heros, & Amoureux; premierement il dit des injures au Roy, mais des injures de Harangere,

il l'appelle Cornart & Chien de voirie ; en quoy il fait tort au Centaure qui le devoit avoir mieux élevé. Quand ses injures ne réüssissent point, le pauvre s'en va pleurer à sa mere, & continuë ensuite sa lamentation dans le fond de sa barque, loin des combats, & aux dépens de sa réputation. Mais que direz-vous d'Hercule, de ce grand dompteur de Monstres, si vous le trouvez auprés d'Omphale ayant changé en juppe sa peau de Lion, & que vous le voyiez,

— de la clava noderosa in nece,
Trattar il fuso e la conoschia imbelle ?

Approuverez vous le bel état où l'Amour met ce gentil fileur de lin, & luy souhaiterez-vous pas comme au Capitan de Terence, que les filles luy flâtent les jouës avec leurs patins ? Or pour ne vous pas amuser davantage à conter les sottises des Heros Amoureux de l'Antiquité, allons droit à la source, & considerons le Pere des Hommes & des Dieux, Jupiter qui lance le tonnerre, qui fait trembler l'Olympe d'un seul clin d'œil, qui se vante qu'avec une chaîne liée à son orteil, il élevera ensemble tous les autres Dieux de la Terre au Ciel ; nous le trouverons, sauf le respect que je dois aux Divinitez Poëtiques, beaucoup plus sot que le reste des Amans ; aussi est-il plus maltraité de l'Amour : & Petrarque qui en avoit vû le Triomphe, chante, que parmy tous les Dieux de Varron, qui passerent devant le chariot de l'Amour ; Jupiter étoit presque accablé du nombre & de la pesanteur de ses chaînes. Il seroit ennuyeux de rapporter icy toutes ses metamorphoses, & de considerer ce Gouverneur du Monde, tantôt sous la figure d'un Oyson, & tantôt sous une autre figure aussi ridicule ; il

vaut mieux même laisser conclure Ovide sur ce sujet, & le croire quand il dit que Jupiter par ses amours se deshonore, & toute sa maison avec luy. O Amour, que les sentimens que tu inspires sont excellens, & que tu es nécessaire à la vertu des humains! Je voy bien cependant par les regards de Monsieur Chapelain, & par une certaine action de sa main, qu'il a de la peine à m'entendre mocquer ainsi des enfans d'Homere, & qu'il est dans l'impatience de me répondre, vous en aurez tantôt tout loisir : cependant, comme vous étes l'homme que je connoisse, qui entend aussi bien la raillerie; laissez-moy encore un peu réjoüir sans m'interrompre; & en récompense, si vous ne voulez pas vous contenter des exemples de la Fable & de la vieille Histoire, si vous me dites que les Habitans du Parnasse ne chantent rien qui ne soit sujet à caution, que le bon Homere dort quelquefois, & qu'enfin un excellent Poëte est un fort mauvais témoin, je laisseray en repos vos Heros & vos Dieux, & fermeray les yeux pour ne pas considerer en eux les défauts de ceux qui aiment. Je sçay même que vous avez là-dessus vos réponses prêtes, & que Dame Mythologie ne vous manque point, quoy qu'à vous dire le vray, il fût souvent plus à propos d'expliquer les choses à la lettre, & que Noël le Comte nous en fasse des contes à dormir debout. Mais, graces à Dieu, ny ce bon homme, ny tous les autres Enarrateurs des Fables, n'ont rien à voir sur Platon ny sur Aristote : & ces Hommes sont de tel poids, que si vous les rebutez, je n'en sçache plus sur qui nous puissions jetter les yeux pour examiner les actions humaines. Je m'imagine que vous avez déja une joye

secrette,

secrette, de voir ces deux merveilleux genies parmy nos Amants ; & en effet, si dans leurs amours ils ont conservé ces grandes lumieres avec lesquelles ils ont penetré le plus obscur des sciences, & si prudemment étably la regle des mœurs, la conduite des Familles, la police des Villes, & le gouvernement des Etats, vous avez bien raison de vous en glorifier. Mais au contraire, si l'amour n'a pas moins obscurcy ces yeux clairvoyans que ceux du Vulgaire, & que cette passion luit fait descendre ces grands esprits jusques aux badineries, oserez-vous soûtenir encore que l'amour est necessaire aux hommes ? Voicy comme il en va : Platon étant encore jeune devint trés-amoureux d'Aster, & aussi-tôt il s'éloigna du bon sens, il ne coucha pas moins d'abord, que de l'appeller Lucifer & Hesperus ; & selon l'ordinaire galimatias des Amants, il le mit au dessus des Etoilles. Il en voulut aprés à Dieu, il se plaignit incontinent qu'il avoit perdu la Tramontane, & que sa raison étoit troublée. Mais l'Epigramme qu'il composa pour Archeaneasse de Colophone, marque encore plus clairement que la sagesse sort d'une tête dés que l'amour y entre. Cette Archeaneasse approchoit de la decrepitude ; en cet état il n'y avoit plus de moyen de chanter qu'elle étoit l'Aurore ny le Soleil, & cependant il falloit se mettre sur le haut style, & parler Phœbus en sa loüange : écoutez une impudence que tous les Poëtes n'ont osé dire, quelques hyperboles qu'ils ayent inventées en faveur de leurs Dames. Platon voyant que sur cette face coupée de rides, il n'y avoit aucun lieu pour la beauté, s'avisa de dire que l'amour se cachoit entre ses plis comme dans une embuscade ; au lieu que s'il eût été rai-

raisonnable, il eût dit, qu'il y étoit enterré comme dans un vieux tombeau. Je ne sçay pas, dit alors Monsieur de Trilport, comme vous l'entendez : car si vous prétendez censurer Platon pour son Epigramme, vous vous faites à vous-même vôtre procés. Comment cela, luy demanda Monsieur Menage ? Voyez, reprit Monsieur de Trilport, combien vôtre memoire qui vous fournit sur le champ tant de choses agreables, vous manque au besoin, & en vôtre propre interest. Ne vous souvient-il pas que vous avez fait un Sonnet de cette Epigramme ; & qu'aussi bien que Platon, vous avez eu des amours ridées ? En verité, répondit M. Menage, j'avois oublié & le Sonnet, & les Amours, & je voudrois ne me souvenir non plus de toutes les folies de ma jeunesse. Pour l'oubly de vôtre antique Maîtresse, repliqua M. de Trilport, le fleuve Lethé pourroit l'avoir noyé, que nous ne nous en mettrions pas en peine ; mais pour le Sonnet, j'ay regret qu'il soit effacé de vôtre memoire, à cause de Monsieur Chapelain, qui peut-être ne l'a pas ouï. Vous avez bien raison de dire à cause de moy, continua Monsieur Chapelain, car vous sçavez combien j'aime toutes les choses qu'il fait ; mais j'espere que j'auray dequoy m'en consoler par la diligence de quelqu'un de ses amis, qui aura plus de soin que luy-même de son ouvrage. En attendant, ajoûtay-je, recevez-moy pour caution, que ce Sonnet détruit ce qu'il vient de nous alleguer, & qu'il est si ingenieux, qu'il dévroit suffire pour excuser, & l'action, & l'Epigramme du Philosophe. Une folie, interrompit M. Menage en riant, ne peut être l'apologie d'une autre, & quand mon Sonnet m'empêcheroit de me servir de l'Epigramme

de Platon, je ne vois pas de quelle sorte vous défendriez les Vers qu'il composa lors qu'il aimoit le bel Agathon, & qui disent, qu'il ne baisoit jamais ce bien-aimé, qu'il ne serrât les lévres, tant il avoit de crainte que son ame ne luy échapât. Or dites-moy, que vous semble de ce baiser? est-il fort selon les bonnes mœurs? & n'y a-t-il point un peu trop de ragoût pour un Philosophe? Sont-ce là de beaux discours pour cet homme qu'on a appellé Divin, comme si ç'avoit été trop peu de le nommer Sage? Platon, au reste, n'a pas été moins coquet, ny moins inconstant qu'on nous represente Hylas dans nos Astrées; & comme luy a été *di ramo in ramo*, *di fior in fior*: Outre les galanteries que je vous ay recitées, il aima Phœdre, il aima Xantipe, peut-être que c'étoit la femme de Socrate, & qu'il faisoit un Cocu de celuy que l'Oracle avoit jugé le plus sage des mortels; c'étoit peut-être en faveur de ce galand que cette femme paroissoit de si mauvaise humeur pour son mary. Cependant il faut avoüer que cette ingratitude étoit épouvantable. Ce qu'il faut avoüer, reprit froidement Monsieur de Trilport, c'est que Xantipe jugeant des gens par la mine, aima mieux Platon, qu'elle trouvoit bien fait & large d'épaules (car ce fut pour ce sujet que l'on le nomma Platon) que non pas Socrate qui étoit camus, vieux & chauve; & que les Cocus sont bien-heureux, continuay-je, d'avoir Socrate pour Patron. Ne raillons point, dit Monsieur Menage, sur une action si honteuse; ces Messieurs, reprit Monsieur Chapelain, font en cela ce qu'eût fait Socrate, qui ne croyoit pas qu'il fallût prendre les matieres de cette nature si fort à cœur, & qui s'en scandalisoit moins que vous ne faites. Je

voy

voy bien ce que c'est, continua Monsieur Menage, vous voulez couvrir la raison convaincuë, d'une raillerie ; & je vous voy en si belle humeur sur ce sujet, que je n'en dois rien attendre de serieux. Je ne sçay pas même si vous ne voudrez point excuser l'Écolier aussi bien comme le Maître, & si vous ne trouverez point encore quelque saufuyant pour cacher le dernier déreglement où Aristote tomba lors qu'il sacrifia à la Concubine de l'Eunuque Hermias ; mais il luy sacrifia, non pas son cœur ny sa liberté, qui sont les imaginaires offrandes de nos Amants, il luy sacrifia solemnellement, & pour tout dire, de la même maniere que les Atheniens sacrifioient à Cerés. Je serois trop long si je voulois m'arrêter sur les exemples des autres Philosophes, & je vous ay seulement choisi ces deux ; premierement, parce que l'opinion publique les met au dessus des autres ; & de plus, parce qu'il auroit fallu vous reciter la meilleure partie de l'Histoire de Diogene Laërtien, qui est toute pleine des extravagances amoureuses de ceux que l'Univers à respectez comme les Législateurs de la Sapience. Toutefois, parce qu'il pourra arriver que la foy Grecque vous sera suspecte, & que vous mépriserez les mœurs d'outre-mer, qu'un Ancien nomme frelatées ; sur tout parce qu'il semble que nôtre discours regarde principalement nôtre Nation : il n'y aura pas moyen de s'abstenir de considerer icy quelques-uns de nos gens esclaves du fils de Cypris, mais ce seront des Cavaliers sans reproche que nous examinerons, des gens du bon temps, des Preux que leurs beaux faits ont élevez au dessus des autres, en un mot des Amants du Siecle, où rien au Monde n'étoit si grand que nôtre

Cour,

Cour, où Charlemagne tenoit l'Empire d'Orient, & comptoit presque les journées de son regne par le nombre de ses Victoires, où les Paladins conservoient la justice, protegeoient les veuves, défendoient les orphelins, exterminoient les méchans, & enfin faisoient avec leurs épées plus de bien aux hommes, que les plumes de Platon & d'Aristote n'en ont écrit. Ce seront mêmes ces Paladins, si vous voulez, qui paroîtront. Ce sera Roland le plus brave du Camp Chrêtien, afin de ne nous point mêler avec ces Rois de l'Orient & du Midy, avec ces Agricans, ces Gradasses, ces Mandricarts, ces Rodomonts, ces Ferragus, & tant d'autres que le Boiard & l'Arioste nous dépeignent outrez d'amour. Nous trouverons donc que le néveu de Charles a bien fait des siennes, pour l'amour de la fille du Roy Galafron. Tantôt il se broüille avec ses parens, tantôt il chante poüilles au Sire de Montauban, tantôt il se bat contre luy, tantôt il abandonne son Oncle à la mercy des Infidelles ; & pendant que Paris est aux abois, au lieu de se trouver à sa défense, il se promene en Orient où il fait le galant & le brave à contretemps. Enfin, ce Paladin court les champs, & l'Amour en fait un fou enragé, mais d'une folie incurable, au moins aux remedes d'Hippocrate & de Galien, & si étrange, qu'il faut que sa guerison vienne du Ciel, qu'Astolphe monte dans le chariot d'Elie pour lui aller querir une phiolede sens commun, & encore de la boutique de Saint Jean, dont le Poëte fait un Chymique. Je serois trop long si je voulois vous parler de tous nos Cavaliers (j'use de ce mot selon la maniere d'aujourd'huy) ausquels l'Amour a fait commettre des extravagances. Je pourrois, si je voulois, pour appuyer davan-

tage mon opinion, produire les plus grands Hom-
mes des plus puiſſantes Nations de la terre ; cite
Hannibal qui manqua à triompher des Romains
& ruina la réputation de ſa Patrie, pour s'être
abandonné aux careſſes des Dames de Capouë
citer Antoine qui ſe perdit moins par le géni
d'Auguſte, que par l'amour de Cleopatre ; cite
Candaules, citer Ninus dont les avantures ſont
connuës. Je pourrois mêler les Hiſtoires Sainte
aux Prophanes, & montrer David ſans conſcien-
ce, Salomon ſans ſageſſe, Samſon ſans force
pour ne rien dire du Pere Adam, dont l'amour
nous coûte ſi cher. Mais afin de ne vous pas en-
nuyer d'exemples, & de vous confirmer neat-
moins dans l'opinion, où je ſouhaite que vous
ſoyez dorénavant : Imaginons-nous, je vous
prie, auſſi bien que fait Petrarque, une Iſle deli-
cieuſe couverte de roſiers, de myrthes, de jaſmins
& d'orangers, où les zephyrs temperent l'ardeur
du Ciel, où les fleurs parfument l'air, où les col-
lines & les bois donnent de l'ombrage, où les hy-
vers ſont moderez, & ſe paſſent ſous de tiedes
Soleils, en jeux, en feſtins, en oiſiveté ; imagi-
nons-nous enſuite, que l'Amour a choiſi ce lieu
pour y triompher, & qu'il y a ramaſſé tous les
Amans qui ſont entre les deux Poles. Feignons
enfin, que la tempête nous y a jettez ; car pour
rien je ne conſentirois que nous abordaſſions en
qualité d'Amants, & il vaudroit mieux y être
pouſſez ſur une planche du débris d'un naufrage
comme en Païs ennemy, que d'y ſurgir à pleines
voiles dans le Vaiſſeau de la Reine Egyptienne, ſi
nous venions pour y faire hommage. Promenons-
nous aprés pour nous délaſſer un peu de la Mer
parmy ces Bandes amoureuſes, ſur ces fleurs &
dans

dans ces prairies ; mais à la charge que nous écouterons leurs paroles, que nous remarquerons leurs actions, & que nous jugerons de là s'il fait bon les imiter. Ceux-cy qui ſe preſentent d'abord à nous ſemblent bien melancoliques, au moins ont-ils les viſages pâles, & les yeux abattus, comme s'ils avoient paſſé la nuit ſans dormir. Mais, ô Jupiter ! quels diſcours ils tiennent, le premier qui eſt vêtu paſtoralement, & qui reſſemble au Myrtil du Baptiſta Guarini, veut que les fontaines pleurent pour luy, & que les vents ſoûpirent de ſon martyre. En voicy un qui conſulte l'Echo, & qui s'afflige & ſe réjouït ſottement, de ce qu'il ſe dit à ſoy-même. Ces autres content leurs miſeres, au Soleil, à la Lune, au Jour, à la Nuit. Celuy-cy dit qu'il mourra content, pourvû qu'il meure en embraſſant ce qu'il aime, & que l'on faſſe une Epitaphe. Mais remarquez-en un à gauche qui eſt bien deſeſperé, car il maudit le jour auquel il a commencé d'aimer. Son voiſin même ſemble plus furieux, & ne menace pas moins que de rompre l'arc de l'Amour. Eloignons-nous, ſi vous me croyez de cet homme, de peur de deſordre, & nous approchons de la joyeuſe Aſſemblée, dont vous pouvez appercevoir une partie qui dance ſous ces grands arbres, écoutons même le refrein de leur chanſon,

La jouïſſance eſt pleine
De peur d'un changement.

Voyez combien leur joye eſt imparfaite, & qu'ils ne trouvent pas leurs affaires bien aſſeurées, quoy qu'elles ſoient au meilleur état où ils les puiſſent ſouhaiter. Or ceux qui les regardent dancer ſont bien couronnez comme eux de myrthe, mais toûjours pourtant dans une éternelle inquietu-

de, l'un se peine à expliquer un mot que sa Maîtresse luy a dit, parce qu'il doute s'il ne luy est point desavantageux ; l'autre se plaint que sa Dame a regardé son rival trop long-temps, & trop agreablement ; celuy-cy se lamente, parce qu'il croit avoir surpris sur le visage de sa Belle, le reste d'un soûris dont elle favorisoit un autre. En conscience, entendez-vous quelque chose à ces jargons differens? & ne vous est-il pas avis que vous étes aux Petites-Maisons ? vaudroit-il pas mieux que ces pauvres Amans avoüassent franchement la dette, & qu'au lieu de tant de sottises dont ils nous étourdissent chacun à son tour, ils ne fissent qu'un chœur pour chanter ingenûment

Tutti habiam di pazzia colma la testa.

Or pour voir s'ils agissent comme ils parlent, tournez-vous vers ceux-cy qui baisent les serrures des portes, qui les couronnent de fleurs, qui les frotent de pommades parfumées. Regardez ceux cy qui écrivent cent fadaises sur les arbres, ces autres qui en lisent davantage dans leurs tablettes, les uns ont les bras croisez de douleur, les autres sautent ; mais voyez ce miserable qui s'empoisonne, voyez ces rivaux qui se tuent, voyez

Leandro in mare, & Hero a la finestra.

Voyez enfin ceux-cy qui ont ruiné leur santé par une maladie détestée en nôtre Siecle, & inouïe aux Siecles passez ; en un mot, ils sont pour la plûpart sans bien & sans réputation : cependant prenez garde qu'ils flatent tous, leurs tyrans, qu'ils en déguisent les défauts, que quelques laides que soient leurs Maîtresses, ils en font des Anges & des Divinitez. Mais quoy, nôtre amy, ajoûta M. Menage, en me prenant par la main, comment ne reconnoissez-vous pas les vôtres ?

Comment les miens, répondis-je : Ceux, repliqüa-t-il, que vous avez décrits dans le Discours qüe vous adressez à Alcandre, dont les Vers sans art, imitent les Satyres d'Horace. Je ne m'en souviens non plus, continuay-je, que vous faisiez tantôt de vôtre Sonnet : Si fay bien moy, ajoûta M. de Trilport, qui en ay retenu des fragmens, parce que j'ay pris plaisir à les lire, & si je ne me trompe, c'est de cet endroit-cy que M. Menage veut parler :

Je sçay bien que l'Amour n'aime point les leçons,
Et qu'on voit des Amans de toutes les façons ;
J'en connois un si fou qu'il veut qu'on le rebutte,
Qui contre les dedains est toûjours à la lutte,
Qui ne sçauroit souffrir d'être favorisé,
Et qui hait son desir dés qu'il devient aisé :
L'autre comme un Enfant auprés de sa Maîtresse
Se nourrit du plaisir de la moindre caresse,
S'estime plus heureux d'obtenir un ruban,
Que s'il avoit conquis l'Empire du Turban,
Celuy-cy dont par tout la presence importune,
Veut pourtant qu'on l'estime homme à bonne fortune
Mais celuy que tu sçais est bien plein de fureur,
Dans ses moindres discours ses sermens font horreur,
Son abord est funeste, & sa mine farouche,
Mille profonds soûpirs s'exhalent de sa bouche,
Mais les soûpirs qu'il donne à l'objet son vainqueur,
sont poussez de sa ratte, & non pas de son cœur.

Arrêtez-vous-là, s'il vous plaît, intertompis je, & s'il plaît à M. Menage, rembarquons-nous promptement, car je craindrois que si vous continuyez à reciter de mes Vers, je ne me trouvasse moy-même parmy ces gens dont il a si mauvaise opinion, & qu'enfin il ne fît pas bon demeurer long-temps dans une Isle peuplée de cette sorte.

Tellement, dit Monſieur Menage, que vous reconnoiſſez pleinement qu'il y a danger à ſe trouver parmy les Amans, & que leur habitude eſt perilleuſe. J'ay ouï dire, en effet, que l'on reſſembloit d'ordinaire à ceux que l'on frequentoit, & que naiſſant également bons, les mauvaiſes compagnies ſeules nous perdoient. Mais, interrompit Monſieur Chapelain, vous ſemble-t-il que les choſes aillent comme nous l'a dit nôtre amy? Que voulez-vous que je faſſe contre tant d'exemples & d'autoritez, luy dis-je? en verité ſi quelque choſe me retient encore de vôtre party, c'eſt que je vous trouve ſi judicieux en tous vos ſentimens, & que vous avez ſi peu accoûtumé de choiſir des opinions qui ne ſoient pas bonnes, que je ſuis toûjours dans le doute juſques à ce que je vous aye entendu, & comme dit l'Italien,

Ne sì ne nò n' el cuor mi ſuona intero.

Il me ſemble cependant, pourſuivy-je, que Monſieur de Trilport devient tout penſif, & qu'il commence fort à ſe défier de ſa cauſe. Vous expliquez mal mon ſerieux, répondit Monſieur de Trilport, & m'eſtimez homme de peu de courage; en verité, ſi quelque choſe me choque, c'eſt de voir que Monſieur Menage nous traite comme des enfans, auſquels on montre des Diables peints avec des ongles, des griffes, & un regard épouvantable, afin qu'ils en ayent peur; car je ne penſe pas, continua-t-il en riant, que vous croyez que les Diables ſoient faits ainſi, ny que vous en cherchiez avec le Poëte Bernia, pour voir au juſte la longueur de leurs cornes & de leurs queuës. Ainſi Mon-

Monsieur Menage avec ces Isles, ces peintures imaginaires, ces exemples fabuleux, tâche de nous épouvanter & de nous détourner de la solide raison. A quoy bon même parler d'Agamemnon ny d'Aristote, pour sçavoir si un jeune homme doit être amoureux ? Nous verrons, poursuivit Monsieur Menage un peu échauffé, quelle sera cette solide raison ; mais pour vous laisser juger si j'en ay eu de parler d'Agamemnon & d'Aristote, que vous croyez si fort éloignez de nôtre question ; je vous demande si cette induction-cy n'est pas juste? Si l'Amour assemble en soy tous les défauts, si les Rois, si les Heros, si les Dieux de la Fable, si les Philosophes que je mets au dessus de ces Dieux, si les hommes qui ont excellé en la Politique, ou en la Guerre, qui passent le reste des hommes, sont tombez dans de honteux manquemens dés qu'ils sont devenus amoureux ; si generalement tous les Amans sont insensez, faut-il pas conclure qu'un jeune homme qui aimera, deviendra imparfait & vitieux comme les autres Amans, & bien plus sujet à tous leurs défauts, que ny les Rois, ny les Heros, ny les Dieux, ny les Sages, ny les Législateurs, ny les Conquerans, dont nous avons été obligez de donner des exemples, encore que nous ayons d'ailleurs été appuyez de l'autorité & de la raison ; l'Image de Cupidon, l'Isle de son triomphe, & enfin les autres choses que nous avons avancées ? On auroit tort, dis-je, en cet endroit, de vous reprocher que vous ayez rien allegué sans preuve, & vôtre discours, ce me semble, a été fort à propos : mais afin de traiter la question plus à fond, & d'agir entierement au goût de vos adversaires ; trouveriez-vous point necessaire de parler de nos jeunes hommes, & de

nos femmes, des Amans, & des Maîtresses de nôtre Nation & de nôtre temps, de leur conversation, & de leur galanterie ; car enfin, de ces choses qui nous sont familieres, & que nous avons tous les jours devant les yeux, on pourroit facilement éclaircir à laquelle des opinions que vous contestez, il seroit bon de s'arrêter, & juger par la maniere de faire de nos Amans, s'il faudroit, ou l'éviter, ou la suivre. Quant à moy, répondit froidement Monsieur Menage, je pensois que vous m'épargneriez cette peine, qui me paroît assez inutile, & qu'aprés vous avoir montré, que generalement tous les hommes qui aiment, extravaguent ; vous ne croiriez pas que nôtre Nation en fût plus exempte que les autres. Je suis même fâché, continua t il en riant, que je n'ay été averty que vous souhaitiez cela de moy, avant que nous eussions levé l'anchre pour sortir de l'Isle Amoureuse, parce que je vous y aurois fait voir beaucoup de gens que vous demandez, qui d'ailleurs ne sont pas fort difficiles à rencontrer. Qu'ainsi ne soit, nous n'entreprendrons plus pour ce sujet un voyage de si long cours, nous ne quitterons pas Paris, nous n'irons pas plus loin que le Cours, ou les Tuilleries, nous y trouverons en foule des Coquettes, des Beautez de la Cour & de la Ville, de jeunes Cavaliers, & de jeunes Magistrats. Or pour aller par ordre, voyons de plus prés les uns & les autres, prenons des Cavaliers qui depuis quelques mois auront achevé leurs exercices ; prenons des Officiers fraîchement reçûs en leurs Charges au sortir de la discipline de Monsieur Bocager ; songeons qu'ils sont amoureux, & par la façon & la maniere d'agir des uns & des autres, exami-

examinons les qualitez que l'Amour leur donne. Que les Gentilshommes viennent les premiers, qu'ils nous fassent montre de cet amas de bonnes parties qu'ils ont acquises avec leurs Maîtresses ; commençons à étudier leur conversation, nous ne la trouverons ni sage, ni solide, ni polie, ni galante. Quoy donc ? le voulez-vous sçavoir? approchons d'eux, nous n'y entendons qu'un jargon éternellement répeté de quinze ou vingt mots extraordinaires, mais qui auront vogue dans leur caballe, & qu'ils rediront hors de propos, & seulement pour les dire. Sans songer à cultiver le bon sens, ils debiteront en un quart d'heure un nombre infini de fadaises, qu'ils prononceront pourtant avec une autorité railleuse, comme s'il y avoit bien du mystere & du sel caché dessous. Les Dames aussi-tôt en riront sur leur bonne foy, pour montrer qu'elles en entendent bien la finesse ; s'ils rencontrent quelque homme qui pour leur complaire ne veüille pas quitter le party de la raison, Dieu sçait le mépris qu'ils en feront, & comme il sera traité dans toutes les ruelles où ces estourneaux vont chiffler en bande. Ils croiront que rien n'est si contraire à l'esprit que le silence, ils estimeront infiniment leur jugement, qui leur fournira des décisions sur le champ, pour toutes choses ; enfin, à force de s'admirer les uns les autres, le moindre pensera être en fonds d'un entretien assez agreable ; & sçavoir assez pour entretenir Mademoiselle Schurman, ou si l'anacronisme le souffroit, pour plaire à Cornelia la Mere des Gracches. Que si aprés nous être arrêtez à leur esprit que vous voyez en mauvais état, nous examinons le soin qu'ils prennent de se tenir propres, & de se bien

 mettre,

mettre, nous découvrirons bien-tôt que leurs plus hautes pensées seront la doreure d'un Carrosse, la bigarrure d'une livrée, ou comme dit Malherbe,

Le parfum d'un colet,
Le point couppé d'une chemise,
Et la figure d'un balet.

Nous les trouverons occupez comme des femmes à se coëffer & à se vêtir, & cela avec une mollesse si indécente, qu'ils nous laisseront à deviner non seulement s'ils sont hommes, mais s'ils cherchent point eux-mêmes d'autres hommes. Cependant, la présomption d'être beau-fils leur montera à la tête, ils s'estimeront tous dignes qu'une Reine Amazone les vienne chercher, tous croiront courir autant de risque pour leur beauté, que le Narcisse de la Fable. En cet état ils choisiront plûtôt la fortune de Pâris, qui étoit beau & effeminé comme eux, mais qui possedoit Helene, que non pas celle d'Ajax qu'on trouvoit seulement de bonne mine, & qui ne se divertissoit qu'en passant avec Tecmessa son Esclave, mais aussi mériteroient-ils les injures qu'on dit dans Homere à cet original de la mollesse,

Lâche Pâris au visage trés-beau.

& seroient dignes du même traitement que ce divin Poëte fait à ce petit mignon, lors qu'il l'introduit seul entre tant de milliers de combattans, s'enfuyant de la bataille pour aller coucher avec sa femme. De la conversation & de la personne, si nous passons aux mœurs entre plusieurs défauts, le libertinage s'offrira d'abord à nous ; car comme leur fin sera, non pas de s'arrêter à l'union des volontez & des cœurs ; mais d'aller ainsi qu'ils disent, à quelque chose

de

de plus ſolide, ils employeront les derniers efforts de leur eſprit, à débaucher la conſcience des femmes par une pure malignité de nature. Sans avoir aucune raiſon de douter, comme ont les ſçavans Libertins, ils ſe railleront de la Religion, ils feront cent actions indécentes dans les Egliſes, ils ſçauront trois ou quatre petits contes de Moïne, & avec cinq ou ſix paſſages de Charon & de Montagne, que les plus habiles d'entr'eux prêcheront aux autres, ils prétendront renverſer toute la Théologie, & défieront à la Conference tout ce qu'il y a de Directeurs dans les Monaſteres & dans les Paroiſſes de Paris. Le reſte de leurs ſentimens ne ſera ny noble, ny haut; ils ne penſeront rien de digne de la vertu de leurs Ancêtres, les aîles de l'Amour ne les éleveront point à des penſées genereuſes, tous les jours ſe paſſeront d'une même ſorte, & enfin la fleur de leur vie s'écoulera à promener par tout leur oiſiveté honteuſe & inquiete, enfermez en leurs Chaiſes, ou étendus dans leurs Carroſſes, & à mettre du deſordre dans toutes les Maiſons où l'on les recevra. Mais ce n'eſt pas d'aujourd'huy que ces gens font métier de broüiller ainſi les feüilles, & comme vous ſçavez, les Centaures & les premiers Cavaliers du Monde, que Xenophon appelle des hommes & des chevaux qui ſe démontoient à vis, ne ſe trouverent aux nôces de Pyrithoüs que pour y devenir amoureux, & par conſequent pour y troubler auſſitôt la Fête. Je ſerois trop long, ſi aprés le Cavalier je voulois examiner l'Enfant de la Ville, je me contenteray de dire en paſſant, qu'au lieu d'un éventé que je viens de vous montrer, vous trouverez un badaut pour l'ordinaire. Mais

qui ſe croira habile homme, qui dira du Latin parmy les femmes de ſa parenté, & mêmes devant ſa Dame, qui conſtituera ſa ſouveraine galanterie à donner des cadeaux à Saint Clou : car la Cité nomme ainſi ces ſortes de feſtins : qui jugera du mérite de ſes Rivaux par les richeſſes qu'ils auront ; qui enfin, manquant de la belle nourriture du monde, manquera auſſi de politeſſe & d'agrément ? Cependant, & les Bourgeois & les Cavaliers entêtez de leurs ſeules paſſions, negligeront tous les devoirs de la vie, ruinant leurs affaires domeſtiques, abandonnant avec leurs amis, les penſées de leur fortune, de leur honneur, & de leur réputation ; & enfin, ſe rendant entierement mépriſables, & tout cela pour l'amour des Dames. Ne croyez pas, s'il vous plaît, que je ſois ſeul qui leur faſſe ce reproche, il y a long-temps qu'Horace s'en eſt pris à elles : voyant le jeune Sybaris auſſi mal mené que ceux dont nous parlons, il conjure Lydie, mais il la conjure de par tous les Dieux, de dire pourquoy elle le perd, & de luy faire raiſon de ce qu'il a de l'averſion pour le Champ de Mars ; de ce qu'il évite le Soleil & la poudre ; de ce qu'il ne dompte pas de chevaux, de ce qu'il ne s'exerce plus à courir, à luitter, à nager, à jetter le diſque. Auſſi ſelon ce ſens, les Sculpteurs Grecs dont les ouvrages enſeignoient ſouvent la Morale, ne taillerent Venus aſſiſe ſur un Bouc, que pour comparer l'homme qui s'aſſujettit tout entier à la domination des femmes, à cet animal qui ſe laiſſe aveuglément conduire à tous les déreglemens de l'amour : mais particulierement ils furent admirables à inventer les figures qu'ils mirent ſur le tombeau de cette Courtiſane fameuſe, qui avoit vû toute la Grece
à

à genoux devant ſa porte, & à laquelle on éleva un Sepulchre à Corinthe proche le Temple de Venus la brune, car afin de témoigner comme les femmes perdent & ruinent leurs Amans, ces Maîtres y mirent en relief une Lionne, qui déchiroit un Bellier. Je n'aurois jamais fait, ſi je voulois compter tous les défauts où tombe ce ſexe, lors qu'il s'attache à aimer ; & toutefois, ſi je voulois prendre cette peine, ce ſeroit une grande conviction contre l'opinion contraire, parce qu'il n'y auroit pas moyen de conclure que les jeunes gens appriſſent rien de bon, avec des perſonnes où ils ne rencontreroient que vanité, que foibleſſe, qu'inégalité, que tricherie, rien de ſincere, rien de grand, un cœur double, un viſage & des actions fardées, où ils trouveroient pluſieurs Eryphiles prêtes à livrer leur mary pour un bijou, pluſieurs Romaines prêtes à trahir leur Patrie pour des bracelets : mais plûtôt il faudroit tirer une conſequence, que ces jeunes gens perdroient auprés de ces femmes toutes les ſemences du bien, & toutes les inclinations que leur ame pourroit avoir à la vertu. Et entre nous auſſi, ce n'eſt pas cette vertu que les bonnes Dames cherchent : elles baailleroient auprés d'un homme qui leur prêcheroit l'eſtime de la continence, & la fuite de la volupté, il ne leur faut point de gens de probité, il ne leur faut point de doctes ; ces Meſſieurs que nous venons de décrire leur plaiſent bien mieux, & une tête bouclée l'emportera toûjours dans leur eſprit, ſur une tête ſage.

Auprés de ces beautez le mieux en point de genes,
Eſt reçû comme un Adonis,
Et le plus accomply les éprouve inhumaines,
Si ſon habit eſt ſimple & ſes canons unis.

Leur choix va toûjours au pire, & toûjours à l'avantage des plus beaux. Venus quitte Mars pour Adonis, Angelique Roland pour Medor, Helene Menelaüs pour Pâris. Vous voilà en beau chemin, dit Monſieur Chapelain, & qui vous laiſſeroit aller, il y a grande apparence que vous ne vous arrêteriez pas ſi-tôt ; car vous prenez un merveilleux goût à cette matiere, & je voy encore quelque choſe d'étrange qui ſe prépare à ſortir, ſi je ne détourne l'orage. Vous avez raiſon, pourſuivit Monſieur Menage, & pour dire le vray, ſi vous ne m'euſſiez arrêté, je me ſentois fort tenté de vous redire l'Hiſtoire de Giocondo, celle de la Matrone d'Epheſe, & quelques autres de même nature. Ce ſera pour une autre fois, reprit Monſieur Chapelain, & je ne ſuis pas d'avis que vous vous échauffiez davantage : & pour vous épargner une peine qui ſeroit fort inutile, ſouvenez-vous, s'il vous plaît, qu'en vous demandant, ſuivant vôtre promeſſe, les prétenduës maximes que vous attribuez aux Dames : nous ne vous demandons pas les Dialogues des Courtiſanes de Lucien, ny les exemples de la ſixiéme Satyre de Juvenal, ny de la Vie de Celeſtine, ny de Picara Juſtina, ny enfin de

La fameuſe Macette à la Cour ſi connuë.

Nous vous demandons Artemiſe, nous vous demandons Penelope, nous vous demandons Lucrece. Monſieur Menage ſe hâtant alors de parler : Je vous prens au mot, dit-il, à Monſieur de Trilport ; auſſi bien ne vous ſçaurois-je rien refuſer, à la charge auſſi, que vous ne reprocherez pas les témoins que vous me demandez vous-même, que vous jugerez des femmes ſur la dépoſition d'Artemiſe, de Penelope, & de Lucrece, & qu'a-

qu'aprés cela vous trouverez bon que je finisse un discours, qui à mon avis, n'a pas besoin de nouvelles preuves. Monsieur de Trilport n'ayant rien répondu en cet endroit afin de voir ce qu'il vouloit dire : Pour Artemise, continua-t-il, je ne sçache point de Coquette déclarée qui ne tint à affront d'avoir eu les emportemens de cette Reine : Je ne parle point icy de ceux que son affliction luy donna, ils étoient justes, ils étoient honnêtes, & si sa douleur l'eût étouffée pendant qu'elle accusoit le sort, qu'elle se noyoit le visage de pleurs, & qu'enfin elle disoit aux Astres qui n'en pouvoient mais,

Tout ce que fait dire la rage
Quand elle est maîtresse des sens.

Si, dis-je, elle eût expiré en cet état, peut-être qu'à cette heure encore son amitié ne seroit pas moins merveilleuse que son Mausolée, mais par malheur elle bût le courroux de la perte de son mari au même temps qu'elle en avalla les cendres, & cette vaine & pompeuse ostentation de l'union conjugale fit bien-tôt place à une seconde passion qui la porta à se donner la mort elle-même. Scaliger sur la foy d'un vieux Auteur, nous apprend que cette Reine devint amoureuse d'un jeune homme d'Abydos, nommé Dardanus : que pour se venger du mépris que ce garçon faisoit d'elle, elle le surprit comme il dormoit, & luy creva les yeux, mais que sa vengeance ne diminuant pas sa passion, sa violence l'ayant contrainte de se précipiter du haut des rochers de Leucade, elle mourut de cette chûte : Quant à Penelope, Seneque avouë qu'il trouve tant de pour, & contre, à son affection, qu'il ne veut pas affirmer ny que ce fût une pecheresse, ny qu'elle fût femme de bien : Un autre

Auteur

Auteur moins ſolide, mais trés-ſpirituel, a une méchante penſée de ce qu'il la voit dans ſa maiſon faire des feſtins continuels au milieu d'une foule de galans, & interpréte malicieuſement cette rude épreuve de l'arc de ſon mary où elle les eſſayoit : enfin pour lever toutes ſortes de doutes, Pauſanias aſſeure qu'il couroit de ſon temps une vieille Poëſie qui contenoit qu'Ulyſſe étant de retour du ſiege de Troye, avoit chaſſé Penelope, & que c'étoit une tradition qui duroit encore parmy les Habitans de Mantinée : que Penelope s'étant réfugiée dans leur Ville, y étoit morte. De plus, que jugerons-nous de Lucrece, ſinon ce qu'en a jugé Monſieur de Charleval, qui comme vous ſçavez, eſt un des plus delicats eſprits de nôtre Royaume, qui eſt, qu'elle ſe tua aprés coup. Voyez-vous, à prendre les choſes au fonds, la plûpart de ces beautez qui paroiſſent, & fieres, & froides comme les anciennes Sabines, n'ont ſouvent aucun avantage ſur les autres, que celuy de mieux diſſimuler ; & toutes ces Heroïnes qui chez Auſone menacent de crucifier Cupidon dés que Venus leur a parlé, réduiſent tout ce ſupplice à le foüetter avec des roſes. Ne nous abuſons donc plus, dans la croyance que les femmes nous puiſſent inſpirer de genereux ſentimens, puis que Thetis la marine toute Deeſſe qu'elle étoit, fit ce qu'elle pût afin de perſuader à Achille de n'être pas homme ; & n'allons pas à la verité ſi loin que cet ancien Romain, qui une fois haranguant au Peuple, commença ainſi ſon Diſcours, *Meſſieurs, ſi nous pouvions nous paſſer des femmes, nous ſerions delivrez d'une grande fâcherie* ; mais auſſi que la beauté de ces femmes ne corrompe pas nôtre jugement juſques à nous faire croire

que

que leur conversation nous est aussi utile que nous la trouvons plaisante : souvenons-nous en tout cas, que leur beauté dont la plûpart veulent faire une légitime domination, n'est selon l'avis de Socrate, qu'une tyrannie qui dure peu, & que Sophocle répetoit souvent en sa vieillesse, qu'il étoit trop heureux d'avoir secoüé le joug de cette amoureuse tyrannie. Mais il faut finir par un avis de Thalés Milesien, & admirer le conseil qu'il donna à un miserable qui luy demandoit ce qu'il pourroit faire pour se delivrer de l'Amour ; il luy conseilla premiérement de jeûner: comme la diette n'eût pas réüssi, il luy persuada d'attendre sa guerison du temps & de l'absence : mais aprés beaucoup de mois, d'une longue péregrination, voyant que la faim, l'éloignement & le temps étoient de trop foibles remedes, il luy ordonna de se pendre. J'ay dit. Comme M. Menage se fut tû, tout à coup. Vous avez, luy dis-je alors, vous avez traité les Amans, de la sorte que Paul fils de Paul conseilloit à un faiseur de Romans de traiter son Principal personnage lors qu'il luy vouloit persuader (comme il a l'esprit agreable) qu'il ne pourroit inventer d'évenement ny plus nouveau ny plus surprenant que de le faire pendre publiquement : En une chose au moins, suis-je un peu plus excusable, répondit M. Menage, qui est ; que je me suis contenté d'instruire le procés, & que j'ay laissé prononcer vôtre sentence à un autre ; Au contraire, repliquay-je, je me défie fort que vous n'ayez agi avec malice, & que vous ne nous ayez amené ce sage Juge, afin que sa sentence nous tienne lieu d'un Arrest en robe rouge. Il pourroit bien être quelque chose de cela, ajoûta Monsieur de Trilport, mais il y a bon remede ; car

je vous signifie, dit-il, s'adressant à Monsieur Menage, que j'appelle de vôtre Sage au nôtre, & de Thalés de Milet à Monsieur Chapelain : Est-ce à minimâ, dit Monsieur Menage en riant ; Attendez, interrompit Monsieur Chapelain ; car si je ne parlois en cet endroit, il sembleroit que je fusse demeuré d'accord d'être le Sage devant qui Monsieur de Trilport veut relever son appel, & à Dieu ne plaise que j'y consente ; mais si vous m'en croyez, ajoûta-t-il, continuant de parler à Monsieur Menage, puis que je dois parler pour les Amoureux, vous en serez vous même le juge. Vous tenez donc vôtre cause bonne, dit Monsieur Menage, puis que vous voulez en passer par la décision de vôtre partie ? Aussi bonne que vôtre conscience, continua Monsieur Chapelain, je vous croy, en effet, si équitable, & je me sens tellement fondé en Droit, que je déclare icy hautement que j'acquiesceray à tout ce que vous prononcerez aprés que vous m'aurez entendu. Nous fîmes alors silence, & aprés quelques momens, Monsieur Chapelain qui s'étoit tû avec nous, reprit la parole. Si je n'apporte à vôtre opinion tout le consentement que vous pourriez souhaiter, au moins ne vous devez vous pas plaindre que ce soit manque d'attention, j'ay écouté vôtre discours avec une application toute entiere, & en verité vous avez si ingenieusement parlé contre l'Amour, que j'avouë qu'à moins que d'être retenu par les liens de la verité, je pense quasi que vous m'eussiez perverty ; mais enfin je suis comme un second Ulysse échappé du péril des Syrenes, aprés avoir été charmé de leur chant. Quelque enchantement pourtant que vous ayez pratiqué, pour prouver l'opinion que vous

avez soûtenuë, je vay vous faire comprendre, si je ne me trompe, que la contraire est la meilleure, souhaitant passionnément qu'en cette rencontre vous agissiez mieux que la Medée d'Euripide & d'Ovide, & qu'aprés avoir vû & approuvé les veritez que je vay vous dire, vous ne demeuriez pas le fauteur d'une Héresie qui ne paroît belle, que parce que vous la fardez. Au reste j'agiray de bonne foy avec vous ; je répondray pied à pied aux choses que vous avez avancées, j'en montreray, si je puis, la fausseté ou la foiblesse, je m'accommoderay même à vôtre maniere de philosopher, qui est sans doute la plus propre pour la conversation ; & de laquelle je me sers volontiers, quoy qu'elle ne soit pas si severe que celle que nous pratiquons d'ordinaire, mais elle n'est pas moins forte pour être plus parée ; & il vaut toûjours mieux faire confesser volontairement, qu'en mettant le poignard sur la gorge : ainsi donc, je continueray de bannir de nôtre discours ces syllogismes de l'Ecole, qui donnent la migraine à ceux qui s'attachent à les comprendre ou à les résoudre, nous ne tirerons pas l'Amour d'entre les Graces pour le mettre entre les bras de la Chicane ; & je donneray bon ordre que nôtre entretien, qui jusques icy a été doux & aisé, ne dégenere pas en une crierie querelleuse de deux Maîtres és Arts. Vous avez commencé vôtre accusation par l'explication d'une Figure dont vous nous avez voulu faire peur, comme a fort bien remarqué Monsieur de Trilport ; & si nous vous en eussions crû, nous mettrions maintenant l'Amour, qui est le plus doux lien de la societé humaine, au rang des Harpyes & des autres Monstres de l'Antiquité :

J'examineray tantôt si cette peinture est aussi bonne qu'elle est commune ; je me contenteray en ce lieu de vous dire qu'elle reçoit tout un autre sens que celuy que vous luy avez donné ; & qu'il n'y a rien que de vertueux en ce Tableau que vous proposez ; comme un amas de tous les défauts que peut souffrir l'humaine fragilité. Pour aller d'ordre, vous prétendrez que cet Enfant marque la foiblesse & les autres imperfections de cet âge ; cependant si cela étoit, les plus doctes Peintres auroient bien failly de le representer comme ils font, tenant des Lions sous le joug ; & les Poëtes ne seroient pas plus supportables de l'introduire dans leurs Ouvrages, arrachant la foudre de la main de Jupiter ; faudroit-il pas se mocquer de ce Calvus, qui trouve sa force si grande qu'il la fait passer jusques à sa mere, lors qu'au rapport de Macrobe, il appelle cette Deesse, *le puissant Dieu Venus* ? faudroit-il pas se mocquer de ceux de Cythere qui croyoient que cette Venus qui tire toute sa puissance de l'Amour, présidoit à la guerre : des Cipriots qui la figuroient tenant une lance ; des Spartiates qui representoient sa Statuë armée ; enfin des Romains qui avoient bâty un Temple à Venus la Victorieuse. La prudence de l'Amour est encore aussi aisée à justifier que sa force, & nous n'en sçaurions douter si nous nous voulons souvenir qu'il a débroüillé la premiére confusion de l'Univers, & qu'on luy peut attribuer avec le Poëte Italien :

Pensier canuti in giovenil etade.

Il ne faut donc plus accuser les Vieillards qui aiment, pourvû que leurs pensers ressemblent à ceux de cet Enfant ; au contraire il faut demeurer d'ac-

d'accord ſur ce point ; qu'on ne peint l'Amour jeune que pour faire voir ce que nous voulons conclure ; qu'il faut neceſſairement aimer en jeuneſſe. Auſſi eſt-ce preſque la même raiſon qu'apporte le bel Agathon chez le divin Philoſophe ; pour prouver que l'Amour eſt jeune ; parce, dit-il, qu'il ſe trouve toûjours avec les jeunes gens. Mais cet Enfant, dites-vous, eſt bien impudent d'aller ainſi nud, peu s'en faut que je ne vous paye de la raillerie de Montagne ; qui parlant des Sauvages, aprés les avoir eſtimez comme un homme de bon ſens, conclud aprés comme auroit pû faire un homme du peuple ; le mal eſt qu'ils n'ont point de chauſſes. Je traiteray pourtant plus ſerieuſement avec vous, & je vous avoüeray premiérement, qu'il eſt vray ce que dit Publius Mimus, que ce ſeroit une vilaine action à un homme de ſe dépoüiller en plein Marché : mais avec cet aveu vous n'aurez rien avancé ; car non ſeulement cela n'eſt pas vray par tout ; puis que les filles & les garçons de Lacedemone étoient nuds enſemble dans le Parc des exercices, ſous la diſcipline du monde la plus auſtere ; mais de plus, quand vôtre opinion ſeroit generale, il ne s'en enſuivroit pas que l'impudence fût un vice de l'enfance, ce que perſonne n'a jamais dit ; ny que la dureté du front qui eſt la marque de ce défaut, & qui vient toûjours d'une longue habitude aux actions ſales & audacieuſes, ſe figurât par un Enfant. Bien loin de là nous trouvons belles ces images de populos dont nous parons nos Temples, & qui nous ſervent à repreſenter nos Anges, & vous voulez être bien plus ſcrupuleux que nos devotes Matrones qui ne ſe ſont pas encore aviſées de ſe ſcandaliſer de ces nuditez. Quant au témoignage d'Eu-

d'Eustathius que vous alleguez, il n'en veut, s'il m'en souvient, qu'aux premiéres hardiesses des Amans ; & doit être pris plûtôt pour une galanterie que pour une injure : même c'est si peu la pensée de cet Evêque de traiter l'Amour d'impudent, à cause qu'il n'est pas vêtu, qu'il écrit seulement que ce Dieu n'est ainsi nud que parce qu'il faut qu'il descende sous les eaux pour y conserver le genre des poissons, & pour y embrazer les Nayades & les Nereïdes, & de plus dans un endroit de son Roman ; Ismenias qui venoit de voir précipiter sa Maîtresse sous les flots ; supplie Cupidon qu'il s'y plonge, afin de la repêcher : par là nous pouvons aisément juger que la nudité de l'Amour ne se doit pas expliquer en mauvaise part, ainsi que vous faites ; & qu'elle ne signifie rien moins que son impudence. Aussi ceux qui en ont parlé sans passion luy ont donné un sens tout à fait different du vôtre, soit qu'ils ayent dit comme le Comique Antiphanes :

Que l'on ne peut cacher l'Amour qui va tout nud,
Soit que selon l'opinion des autres cet Amour expose ainsi sa beauté, pour montrer qu'il desapprouve tous les artifices dont on farde la beauté & selon ce sens le Jupiter d'Homere reprend ai-grement Junon pour avoir emprunté la ceinture de Venus, afin de luy augmenter ses flâmes : soi[t] enfin que cette nudité signifie que les pensées de[s] Amans doivent être si nobles, qu'ils les puis[s]ent exposer sans voile aux yeux du monde, o[u] enfin, comme en a parlé l'Auteur de ce Poëm[e] des Vigiles de Venus, que ce Dieu ait voulu fai-re paroître l'excés de sa force par cet état de foi[-] blesse, vous sçavez en effet que ce Poëte con[-] seille aux Nymphes de prendre garde à elles ; [&]
qu'

qu'il leur donne avis, que lors que l'Amour eſt nud, c'eſt alors qu'il eſt le plus dangereuſement armé. Vous ne réüſſiſſiez pas mieux, ce me ſemble, à interpreter le bandeau que vous avez fait la nudité & l'enfance ; vous prenez ce bandeau pour un aveuglement de la raiſon qui jette nos eſprits dans des ténebres pires que les Cimmeriennes ; & qui nous empéche de voir ce qui eſt de la bien-ſeance, je pourrois vous objecter icy que vous n'avez pas ſongé qu'on a appellé les yeux les guides de l'Amour, mais je ne veux pas me ſervir de cette opinion que je deſapprouve, & je ſuis ſans doute de celle de la Reine Olympias, qui accuſoit un jeune homme d'avoir manqué de cervelle ; parce qu'il s'étoit marié ſeulement par le conſeil de ſes yeux ; je diray donc ſeulement que jamais nôtre entendement n'eſt plus éveillé ny plus agiſſant, que lors que nous aimons & que nous avons envie de plaire ; & pour ce ſujet je vous renvoye à Ovide, qui compare la vigilance des Amans à celle des Capitaines. Mais à mon gré la vraye explication de ce bandeau que nous pourrions appeller un Diadême, ſi nous nous défendions avec autant de paſſion que vous en avez eu en nous accuſant ; la meilleure explication, dis-je, c'eſt de penſer que Venus veut que l'on cele ſes larcins ; ainſi qu'a dit agréablement un Ancien, & que la diſcretion eſt la meilleure qualité, non ſeulement des Amans, mais encore des hommes débauchez. Vous n'ignorez pas en effet, que les Italiens diſent que la diſcretion *ſtà ben ſin al*, diſpenſez-moy d'achever, & me permettez de paſſer aux aîles, aux fléches, & au flambeau ; Pour les aîles j'avouë que ſur cet article, vos railleries m'ont ſemblé fort divertiſſantes, & qu'il y a beau-

coup

coup d'esprit aux pensées de nos amis ; nous n'y croirons pourtant, s'il vous plaît, que comme à des railleries, & nous ne prendrons leurs témoignages que de la maniere qu'ils les ont voulu débiter. Je vous diray cependant, que ceux qui ont les premiers inventé ces aîles, ont voulu faire entendre que les desirs & les pensées doivent s'élever aux Cieux, & ne ramper jamais sur la terre. Bertaut le plus amoureux de nos Poëtes est de cet avis, & si j'ay la mémoire bonne, il me semble qu'il parle ainsi de l'Amour :

Il prête à nôtre entendement
Pour voler au Ciel ses deux aîles,
Nous les engluons follement
Dedans les vanitez mortelles :
Ainsi du plumage qu'il eut
Icare pervertit l'usage,
Il le reçût pour son salut,
Il s'en servit à son dommage.

Pour les fléches, j'approuve fort ces réflexions que vous avez faites ; mais à juger sainement des choses, vôtre invective ne va que contre le mauvais usage de l'Amour ; & ces deux sortes de fléches marquent seulement les mouvemens secrets d'inclination ou de haine que nous éprouvons en nous-mêmes ; mais point du tout les causes qui nous les donnent ; & moins que les autres, celle de l'avarice & des presens. Qu'ainsi ne soit, tous les enfans qui sont nez du mariage de Theagene & de Cariclée, c'est à dire, tout ce qu'il y a eu de Romans depuis l'Histoire Ethiopique jusques à Cyrus, ont-ils rien ny de plus beau, ny de plus frequent que le mépris que font d'ordinaire les Amans, des grandeurs, des Couronnes, & des Trésors des Souverains, & cela pour con-
server

ſerver leur fidelité à des perſonnes exilées & miſe-
rables, qui gemiſſent ſous les fers, & qui n'ont
pour tout avantage que leur mérite & leur paſ-
ſion ? Rien donc ne peut mieux marquer des
ſentimens ſi beaux, ſi nobles, ſi relevez, & ſi
genereux, que de dire que les ames qui ont ces
ſentimens, ſont veritablement bleſſées d'un trait
d'or, & que pour détruire ces illuſtres préro-
gatives du Ciel, tous les tréſors de la terre ſont
des armes de plomb ; qui rebouchent & ne les
peuvent pénetrer. Ces fontaines de Merlin, où
le Boiard & l'Arioſte ont fait boire leurs Pala-
dins ; & dont Claudian devant eux avoit dé-
couvert la ſource, confirment entierement ce
que nous diſons ; elles étoient toutes deux d'u-
ne eau ſemblable, & ſans qu'aucune eût l'avan-
tage de murmurer ſur des arenes d'or, comme
le Pactole, ou le Tage, elles ſe couloient paiſi-
blement ſur une même ſorte de ſable : Cepen-
dant, l'une donnoit une violente averſion, &
l'autre une paſſion violente. Angelique bût de
l'onde amoureuſe, Renaud de l'eau du dédain,
Angelique étoit fille du Roy de Cathay, Renaud
pauvre Paladin, heritier pour un cinquiéme du
Château de Montauban ; qui ne poſſedoit au
monde que Boiard, Flamberge, & l'Armet du
Roy Mambrin, & enfin qui ne ſubſiſtoit que par
l'aide de ſon Couſin l'Enchanteur Maugis, (car
vous ſçavez que preſque par tout Renaud ſe raille
de ſa pauvreté, le premier, que Roland tout ſon
parent qu'il eſt, dit ; que vers l'aube & ſur le ſoir
les chemins n'étoient gueres ſeurs aux environs de
Montauban ; & qu'il ſe fait de bons contes des aſ-
ſiſtances de Maugis,) cépendant cette Angelique
mépriſe pour ce brave à cape & épée, l'Empereur
de

de Circassie & le Grand Kam des Tartares ; pour ne rien dire de ses autres adorateurs. L'exemple même d'Apollon que vous avez allegué, détruit tout ce que vous en voulez induire ; car si les presens pouvoient tout en matiere d'amour, ce Dieu en offre d'assez précieux à Daphné ; pour avoir arrêté la fuite de cette Insensible. Ovide aussi qui à son ordinaire explique ingenieusement la nature de ces fléches, lors qu'il parle de celles qui sont dorées ; ne laisse pas dans ses Vers le moindre soupçon qu'il ait pensé aux moindres régales, je dis mêmes de fruits, de bouquets, & de parfums, qui étoient les presens de son siecle. Il ne nous reste plus à parler que du flambeau que vous avez comparé à celuy des Furies, en quoy certes je suis fort tenté de vous accuser d'impieté, & je croy aussi que ce ne seroit pas trop dire à un homme qui traite si mal un feu qu'on peut appeller l'ame du monde, qui fait agir & qui conserve tout ce qui a quelque sentiment dans l'Univers ; & sans lequel la face de la Nature paroîtroit deserte & effroyable. Mais comme je ne veux pas entrer en pique avec vous ; & que je tâche à vous persuader, sans vous déplaire ; je vous conjure pour vous détromper de jetter les yeux sur les effets de ce Flambeau ; & de ne point apprehender qu'il nous trouble la vûë, comme les torches funestes des trois Filles de la nuit. *Regarde autour de toy, Silvie ; ce que le monde a de beau & d'agréable, c'est l'ouvrage de l'Amour, le Ciel aime, la Terre aime, la Mer aime*, vous sçavez ce qui suit dans la Comedie du Baptista Guarini, & comme on en vient aux animaux & aux arbres qui sentent la douce chaleur de ce feu : Croyez-moy ; ce Flambeau a quelque chose de divin, & les Egyptiens qui au

prix

prix de leux sagesse estimoient celle des Grecs un jeu d'enfant, voulant signifier l'Amour, prenoient le feu seulement, comme le plus pur & le plus noble des Elemens. Or comme aprés la mauvaise explication que vous avez faite de la figure de l'Amour; vous concluez avec l'Aristiphon d'Athenée, que les Dieux firent fort bien en le bannissant du Ciel; je veux aussi, aprés le veritable sens que je vous en viens de montrer, dire hardiment qu'Hesiode, que Solon, & Platon ne témoignerent jamais plus de sagesse, que lors qu'ils tirerent l'Amour de la montagne d'Helicon, afin de l'amener dans l'Academie, paré & couronné de fleurs; parmy la musique & les sacrifices, pour l'en constituer le directeur & le maître. De tout ce que j'ay dit icy, je pense que vous conclurez que la peinture de l'Amour est plus raisonnable avec mes loüanges qu'avec vos invectives, & que la même matiere qui vous a servy pour son accusation, est trés-propre à faire son Panégyrique. Mais comme le sens de cette peinture pourroit encore demeurer problematique à des esprits opiniâtres, je ne suis pas d'avis que nous nous en tenions à cette Image; aussi bien elle est trop contestée, & quantité d'esprits ne sont pas demeurez d'accord de la vulgaire opinion. Theodorus dans le banquet de Platon se mocque de ceux qui font un enfant de ce Dieu; qu'il estime le plus vieux de tous les Dieux, sans en excepter Saturne, & c'est encore la pensée de Parmenides & d'Hesiode: un autre Grec dans l'Idile de l'Amour fugitif, bien loin de le croire aveugle, dit qu'il a les yeux perçans, & prend cette marque pour si certaine, qu'il la donne comme une enseigne, afin que si on le rencontre

on le reconnoisse & on le ramene : Eustathius luy met aux talons ces aîles, que l'opinion commune luy met sur les épaules : Eubulus passe bien outre chez Athenée ; il luy ôte ces aîles, & dit que les Peintres qui les avoient inventées étoient ignorans, & ne sçavoient peindre que des hirondelles : chez le même Auteur le Tragique Cheremon luy donne deux Arcs : enfin Properce aprés avoir écrit que l'Amour étoit né dans les champs, entre les troupeaux & les haras, asseure en suite qu'il n'avoit en ce temps-là un arc & des fléches que pour chasser ; & qu'étant au commencement mal adroit, il s'exerçoit à tirer aux bêtes. Ces gens comme vous voyez contredisent la commune image de l'Amour : Moschus qui est l'un d'eux y ajoûte encore du sien, il veut que cet Enfant ait le corps de couleur de feu, le poil frisé, la phisionomie malicieuse, & les mains petites, & convient avec les autres que c'est un trés dangereux Archer. Que si nous voulons joindre les conceptions bizarres des Modernes Espagnols avec les inventions des anciens Grecs, je vous fourniray un Cristoval de Castilene qui s'efforce de montrer dans ses Vers que l'Amour est entierement fait comme le Grand Turc. Cette ressemblance, dit Monsieur Menage, est bien extraordinaire, mais j'en sçay une qui ne vous surprendra pas moins, & qui est pourtant de la vieille roche : que direz-vous, en effet quand vous lirez dans Macrobe que les Cipriots qui devoient bien connoître Venus, luy avoient fait une Statuë qui la representoit avec une barbe. Je diray, reprit froidement Monsieur de Trilport, que cette Venus étoit la Venus de ***** Et moy ; continua Monsieur Chapelain, aprés que nous eûmes
un

un peu ry, laiſſant à part toutes ces repreſentations qui ne font rien à la queſtion ; je reviendray au ſentiment de Plutarque, qui aſſeure que l'Amour n'eſt pas viſible, & avec un Comique ancien, je diray que les Peintres & les Sculpteurs ont ignoré ce que c'étoit que l'Amour ; car comme ajoûte trés-ingenieuſement ce vieux Poëte, l'Amour n'eſt, ny mâle, ny femelle, ny demon, ny homme, ny prudent, ny fat, mais un composé de toutes ces choſes, qui ſous une ſeule figure aſſemble pluſieurs eſpeces trés-differentes, qui a la hardieſſe des hommes, la timidité des femmes, qui eſt ſerieux dans ſa folie, ſenſé & circonſpect dans ſa rage, qui ſe laiſſe aller aux emportemens des bêtes feroces, que le travail ne ſçauroit dompter, dont l'ambition eſt dereglée, qui n'apporte pas moins de diſcorde qu'on en imagine dans les Enfers, qui ſe trouve capable des choſes ſerieuſes, des choſes tranquilles, des choſes violentes, qui fait ſecher à vûë d'œil ceux qu'il perſecute. En cet endroit Monſieur Menage prenant la parole, Vous en dites bien plus que je n'en veux, dit-il, s'adreſſant à Monſieur Chapelain ; & pour vous ôter la peine d'examiner le reſte de mon Diſcours, je m'en tiens à ce que vous nous dites. Vôtre cauſe n'en ſera pas meilleure, répondit Monſieur Chapelain, & je ne laiſſeray pas de répondre encore à tout ce que vous avez dit. Mêmes afin de connoître à fond ce qu'on doit déterminer de l'Amour, & de voir à toute rigueur & le bien & le mal qui s'en peut alleguer, j'ajoûteray au témoignage de ce Comique celuy de Platon, qui appelle l'Amour un monſtre farouche, ayant autant de têtes que l'Hydre ; j'y ajoûteray celuy

de Sophocle, qui dit que Venus n'est pas seulement Venus, mais qui la nomme encore *Pluton, la Necessité, la Rage, la Convoitise, le Deüil.* J'y ajoûteray celuy de Plutarque ; qui considerant que l'Amour cherit & hait, suit & fuit, menace & supplie, se courrouce & a compassion, s'attriste & se réjouït, veut & ne veut pas finir ; & tout cela en un même temps & pour une même personne, conclut que ce n'est pas une chose fort judicieuse, mais un énigme fort embroüillé & d'un éclaircissement trés-difficile. Si ce n'est assez nous continuërons la description de Moschus que nous avons déja commencée, & nous dirons de l'Amour que ses pensées sont malignes, ses paroles flateuses, ses discours contraires à ses sentimens : qu'il a la voix douce, qu'il est furieux dans la colere, trompeur & mauvais, fol, & qui ne se jouë jamais sans quelque noire malice. En voilà assez pour achever de vous faire croire que j'ay trahy ma cause & que vous avez gagné la vôtre ; ou du moins que j'agis de trop bonne foy avec vous ; vous produisant des témoins que vous connoissez bien, mais que vous aviez oubliez & qui seuls semblent capables de me convaincre ; Mais comme vous avez fort bien remarqué dés l'entrée de vôtre Discours ; que les premiers Poëtes avoient philosophé, & qu'en suite vous m'avez mis sur le Parnasse, en un lieu si éminent, que ma modestie n'oseroit y prétendre, vous trouverez bon que je raisonne avec vous, en peu de paroles, & jusques-là vous suspendrez, s'il vous plaît, vôtre jugement sur tout ce que vous & moy avons dit de bien & de mal de l'Amour. Je vous diray donc, que toutes les choses que nous possedons, quel-

ques bonnes qu'elles ſoient, & quelques loüanges qu'elles méritent, deviennent maivaiſes lors qu'elles ſortent des bornes de la perfection, ſoit que l'excés ou le défaut les en tirent ; par exemple ; la prudence qui eſt ce que le genre humain doit ſouhaiter le plus paſſionnément, & qui en effet, eſt le plus grand preſent que Dieu ait fait aux hommes, devient viſionnaire lors qu'elle devient trop raffinée ; & en cet état, n'eſt pas moins dangereuſe que la ſottiſe. Il en eſt de même des autres vertus, les extrêmitez deſquelles ne ſont jamais ſaines, le bon ſens ſeul les modere, & tout l'avantage qu'ont les perſonnes que nous appellons vertueuſes, c'eſt la ſcience de la meſure à laquelle il faut réduire leurs bonnes qualitez. Il en va ainſi de l'Amour, & c'eſt pour cela que Plutarque écrit qu'Erato l'une des Muſes préſide à le régler. Quand il eſt au point de ſa perfection, il n'y a point d'éloges qu'il ne mérite ; quand il ſort de ſes limites, il eſt digne de toutes les injures que vous & moy en avons pû alleguer. La Grece toute amoureuſe qu'elle étoit de Laïs, ſe railloit de ceux qui portoient un talent à cette Courtiſanne pour paſſer une nuit chez elle : mais elle ne traitoit pas mieux l'inſenſibilité de Xenocrate, lors qu'elle le comparoit à une piece de bois : D'où vous pouvez induire que ce n'eſt pas de l'Amour réglé qui eſt celuy que nous conſeillons, que les Auteurs ont dit tant de mal, mais bien de celuy que nos excés dépravent, & que nous ſommes prêts de blâmer avec vous. Pour mieux faire comprendre la difference de ces Amours, la docte Antiquité a reconnu deux Venus, l'une céleſte, l'autre vulgaire : Catulle les nomme les

deux Anathontes, & le Grammairien Paulus donne à la premiére l'épithete de femme de bien. C'est elle encore que l'on nomme Uranie, parce qu'elle a eu le Ciel pour Pere. Platon appelle l'autre *Pandeme*, comme qui diroit la Venus de tout le Peuple ; & Lucrece, *Volgivague*, s'il est permis d'user de ce mot que nous expliquerons aujourd'huy par celuy de coureuse : Solon pour ce sujet en avoit fait dresser la Statuë au milieu du Marché d'Athenes. Or ces deux Venus avoient chacune leur Amour, dont l'un comme nous venons de dire étoit réglé par les Muses ; l'autre selon le témoignage d'un Poëte Grec, n'osoit approcher des Muses ; le premier exempt de tous les troubles violens, l'autre Pere du desordre & de l'embaras : celuy-là pour les sages, celuy-cy pour la foule. Selon ce sens quelqu'un a fort judicieusement dit que le sage aimera, & que les autres desireront, voulant montrer que l'avantage de sçavoir bien aimer est seulement réservé aux vertueux, delaissant à la multitude tous les malheurs qui suivent les passions déraisonnables. Mais quel est donc, me direz-vous en cet endroit, ce défaut qui éloigne ainsi la plûpart des hommes de ce bien-heureux Amour, & qui les fait tomber dans la fureur & dans les douleurs de la mauvaise Venus ? Non pas un seul défaut, mais tous ceux, répondray-je, qui les éloignent de la possession des autres bonnes qualitez ; pourtant à mon sens la cause principale du desordre des hommes qui aiment, vient de ce qu'ils s'embarquent à aimer avant que d'avoir choisi, & de là il arrive que trouvant des humeurs contraires aux leurs, ou des ames dereglées, il faut bien, ou que leur vie se passe en querelles, ou qu'ils s'abandonnent à ce déré-

déreglement qu'ils ont ſuivi ſans l'avoir prévû. Quelqu'un, ſans doute, ne s'empêcheroit jamais d'apporter icy ces moitiez de pieces d'aimant que Pluton dit que nous avions à nôtre premiére création, & qui ne ſont point ſans trouble, qu'elles ne ſe rejoignent à la moitié d'où on les a arrachées ; pour moy je prétens vous donner de la monnoye qui ait cours, & diſcourir un peu plus rondement que ceux qui ſe nourriſſent d'idées. Je dy donc, que lors que l'eſtime a précedé l'amour, & qu'on a jugé de ce qu'on vouloit aimer avant que d'aimer, l'amour devient un des plus grands avantages qu'ayent les hommes. Bertaut, ſelon nôtre ſens, de tous les manquemens que l'on commet en aimant, condamne principalement celuy de faillir à l'élection, comme la ſource de tous les autres ; lors qu'il dit,

Car, enfin, la faute qui naît
D'aimer ce qui n'eſt point aimable,
Et de n'aimer point ce qui l'eſt,
Eſt ſeule en amour condamnable.

Mais vous voyez qu'à cette erreur il en ajoûte une autre en faveur du bon Amour, & qu'il ne croit pas moindre, qui eſt, de ne point aimer ce qui le mérite, s'accommodant en cela au ſentiment d'Ovide, qui dans les remedes qu'il enſeigne aux Amans pour leur gueriſon, exhorte pourtant ceux qui ont bien choiſi, à continuer avec conſtance, & trouvant que leur felicité conſiſte dans leur paſſion, leur conſeille de bien uſer de leur joye, & de naviger à pleines voiles ; juſques-là, qu'il les regarde comme ceux qui entrent victorieux au Capitole. Or vous

m'avoüerez que le peuple presque toûjours sujet à ses premiers mouvemens, & presque incapable de réflexion, n'a pas ce bon discernement principalement en une chose de laquelle il se fie à ses yeux, & aux sentimens de la matiere; & de là nous conclurons qu'il ne faut pas trouver étrange s'il tombe dans les desastres qu'il se procure luy-même, & que les injures qu'on dit contre l'Amour, ne regardent pas celuy des Sages; mais celuy du Vulgaire qui le corrompt par le mauvais usage qu'il en fait; je ne sçaurois mieux conclure, ce me semble, ce raisonnement, ny vous en laisser une plus agréable idée, que par l'opinion que les Spartiates avoient, eux qui professoient une vertu si rigide, qui est, que lors que Venus passa le fleuve Eurotas pour se venir montrer à Licurgus leur Législateur, elle laissa sur le bord sa ceinture pleine de charmes, son miroir, & enfin toute la mollesse de ses vêtemens qui attiroient une partie des adorations du reste du monde, & parut devant cet homme severe ayant sa coëffure pressée d'un casque, & ses mains chargées d'une lance & d'un bouclier. Appliquons cela, nous trouverons que l'Amour qui se presente aux hommes communs avec tant de fausses beautez qui les trompent & qui les perdent, se défait de ces enchantemens pernicieux lors qu'il approche des Sages, ou plûtôt que le peuple orne l'Amour de ces faux-brillans, qu'il idolâtre parce qu'il ne les connoît pas, & les suit jusques dans le précipice où ils le conduisent, au lieu que les honnêtes gens l'en dépoüillent pour le revétir des vrais ornemens qu'il mérite, & le mettre en cette perfection qui fait le bon-heur de ceux qui sçavent aimer. Or comme

ceux

ceux qui écrivent pour réformer les mœurs des hommes, ne regardent pas ces Sages dont nous parlons, parce qu'ils n'ont point besoin de remontrances, & qu'ils sont la moindre partie du genre humain ; il ne faut pas s'étonner aussi si ceux qui ont parlé de l'Amour, l'ont consideré au déplorable état où il est réduit entre les mains du Peuple, & si afin de détourner ou de guerir cette multitude qui se perd par sa propre folie, ils l'ont figuré autant qu'ils ont pû, hideux & capable de faire des miserables ; & toutefois quelque monstrueux qu'ils l'ayent represénté, vous venez de voir qu'ils y ont toûjours mêlé du bien, & même que souvent les excellentes qualitez ont prévalu sur les mauvaises ; par où l'on peut hardiment déterminer que l'Amour quel qu'il soit, est toûjours fort bon en soy, qu'il ne faut accuser des desordres qui en arrivent, que ceux qui en usent mal, & démêler adroitement que ç'a été à ces vulgaires Amans qu'en ont voulu ceux qui ont ainsi défiguré l'Amour. Je vous montreray tantôt qu'ils n'ont pas ainsi traité de celuy des Sages Cependant, sur ce fondement que vous trouverez, je m'asseure, & solide, & raisonnable, il me sera aisé d'appuyer les réponses que j'ay à vous faire, & de me défendre des exemples dont vous vous étes fortifié. J'ajoûteray seulement deux choses à mon raisonnement, dont vous m'accorderez l'une, si vous ne voulez que je vous convainque par vous-même, qui est que toutes les exaggerations & tous les discours des Amans servent autant à montrer la gentillesse de leur esprit, que la force de leur passion, & qu'il y a certaines choses qui sont d'usage, & qui ont bonne grace en certains lieux, que nous serions injustes

de condamner, encore qu'elles ne ſoient pas reçûës parmy nous, autrement on nous rendroit la pareille, & nous irions vers l'excés de la préſomption, ſi nous nous en eſtimions aſſez pour croire que nos loix & nos coûtumes deuſſent être la régle de celles du genre humain. Je viens maintenant aux réponſes que j'ay à vous faire, & à un examen particulier du reſte de vôtre diſcours, aprés avoir exageré les défauts de l'Amour, vous paſſez aux exemples pour les mieux verifier. Ces exemples même à ne les conſiderer que par le dehors, ont quelque choſe de grave. Car vous introduiſez ſur la Scene le grand Atride, le vaillant Fils de Pelée, le preux Hercule, & enfin Jupiter même, qui eſt tout ce que la Fable a de plus noble. Pour les premiers, qui ſont les gens de l'Iliade, je vous donnerois les mains, ſi au lieu d'Agamemnon & d'Achille vous me produiſiez Ulyſſe. Je ſuis neanmoins bien-aiſe de me régler ſur ces trois, afin de confirmer encore mieux par eux ce que je viens de vous expliquer, qu'il y a grande difference entre l'amour du Peuple & l'amour des Sages; que nous blâmons autant le premier, que nous approuvons ſon contraire, & qu'enfin preſque tous vos exemples ſont contre celuy que nous blâmons. Horace, dont les jugemens ſont fort réguliers, lors qu'il écrit à Lollius ce qu'il penſe des deux Poëmes d'Homere, écrit ſagement que la guerre des Grecs & des Barbares ne contient que les boutades des ſots Princes & des ſots Peuples, car ce ſont ſes termes: Que dans le Camp & dans la Ville, tout eſt plein de ſédition, de tromperie, de cruauté, de colere, & de ſenſualité brutale; & qu'enfin les ſoldats patiſſent de la folie des Princes. Venant en ſuite à conſi-

derer l'Odyssée, il prononce que le Poëte nous a proposé Ulysse pour un exemplaire utile & achevé, de ce que peuvent executer de beau la prudence, la sagesse, & la vertu. Ne vous étonnez donc plus si Agamemnon & son Rival ont eu des emportemens en amour, eux dont toutes les actions étoient dereglées, & qui dans tout ce qu'ils faisoient, ne considerant jamais leur raison, ne prenoient avis que de leur volonté & de leur puissance. Certes, aprés le discours d'Horace, leurs exemples ne doivent se mettre que parmy ceux du Peuple, & nous devons juger d'eux selon l'opinion de Seneque, qui veut que le mérite, & non pas la dignité, nous separent de la tourbe, & qui la croit toûjours presque autant de gens de qualité, que de crocheteurs. Si nous revenons maintenant à Ulysse, nous considererons que dans ses plus grands malheurs il a eu quelque amourette, par où le Poëte semble insinuer, qu'il faut que le sage aime toûjours. Mais dans toutes les amours d'Ulysse nous ne voyons rien que de réglé, rien qui soit défectueux, rien qui ne luy donne quelque avantage, rien enfin qu'on ne doive souhaiter. En suite, examinons nôtre Hercule, & sans chercher à l'excuser, comme nous le pourrions, mettons le parmy ce grand amas de gens dévoyez, aussi bien tous ceux qui ont exalté sa force, ont eu mauvaise opinion de son esprit, & les mêmes qui ont publié les grands services que ses mains faisoient au monde, l'ont diffamé comme un enragé, qui remplissoit sa maison propre d'horribles spectacles. Il n'y a plus à considerer que Jupiter: & avec luy, si vous voulez, tous les Dieux de l'Antiquité; si nous les regardons comme des hommes, nous n'en dirons que ce que nous venons

de dire, qui est qu'ils ont préferé la violence à l'équité, & abusé de leur pouvoir dans leurs passions; ou si vous voulez que nous les traitions comme des Dieux immortels, ce sera à la charge que nous nous souviendrons que l'Antiquité, qui nous apprend leurs amourettes, bien loin de les blâmer, les a euës en vénération. Qu'elle a fait ses plus grands mysteres des avantures les plus ridicules qui s'y fussent passées, qu'elle a élevé sur les Autels, & peuplé le Ciel de ces génerations; & qu'enfin nous trouverons chez les Egyptiens de superbes Tombeaux des Maîtresses de Jupiter. Ainsi on ne pourra tirer de consequences desavantageuses contre nous de l'exemple de ces hommes-Dieux, puis que comme hommes nous les tenons capables en amour des fautes du peuple, & que comme Dieux nous aurions tort de vouloir réduire à nôtre raison la Religion Payenne, qui inventoit leurs sottises pour les consacrer. Vous voyez donc clairement que vous n'avez rien avancé par tous ces exemples, que nous blâmons les fautes de ces gens-là aussi bien que vous, mais qu'elles n'ont rien de proportionné à l'amour que nous conseillons. Vous amenez en suite sur les rangs Platon & Aristote, ces noms sont grands & dignes d'un grand respect; & à Dieu ne plaise que nous entreprenions la censure de leurs actions, nous sommes tous prêts au contraire de les prendre pour le modelle des nôtres. Ils ont aimé, dites-vous, nous croyons que le Sage le doit faire; mais pendant leur galanterie, ils ont écrit des Vers, & fait des choses indignes de leur gravité. Voyons si en cela ils n'ont rien donné à la mode de leur Païs, & si sur une chose indifferente dans leurs coûtumes,

ils n'ont point laiſſé égayer leur génie. Vous ſçavez combien la Grece autrefois autoriſoit l'Amour, je dis l'Amour même, qu'on ne nomme pas honnêtement parmy nous : combien alors on auroit paſſé pour barbon, ſi l'on n'avoit point paru galant. Vous ſçavez de plus, que Socrate qui enſeignoit la Morale aux hommes, enſeignoit l'Amour à Alcibiade, & qu'entre les Oeuvres des Philoſophes de ces Siecles-là, il y avoit toûjours quelque Traité de l'Amour. Or l'Amour alors n'alloit point ſans la Poëſie, les Muſes ſe trouvoient toûjours entre les dances & les feſtins des Grecs. Plutarque même dit, que de ſon temps on ne laiſſoit pas d'aimer, quoy qu'on ne fît plus de Vers, comme ſi ces deux choſes euſſent été autrefois inſeparables, mais ces neuf Sœurs ne venoient point trouver les Amans avec cette ſéverité reſpectueuſe qu'elles prenoient pour les Hymnes des Dieux, elles y venoient accompagnées de Bacchus, de Cerés, parées & parfumées, avec un air libre & enjoüé, elles y venoient, comme on le voit encore dans les Poëſies de Sapho, d'Anacreon, & de quelques autres Lyriques, célebrant parmy le vin & les couronnes de roſes, la beauté & les careſſes des perſonnes qu'on aimoit ; & ſi cela eſt, pouvez-vous trouver étrange que ces Philóſophes ayent ſuivy la mode de leur Païs en des actions que les mœurs de leur Nation & de leur Siecle, non ſeulement rendoient bonnes ; mais qui étoient ſi eſtimées alors, que le ſage Solon, qui faiſoit auſſi des Vers de galanterie, défendoit aux Eſclaves de faire l'Amour, réſervant cette gloire ſeulement pour les perſonnes libres ? Trouvez-vous mauvais qu'en faiſant des Vers, ils ſe ſoient ſer-

vis

vis des mêmes loüanges, & qu'ils ayent usé du même langage des autres Poëtes, qu'ils ayent employé le Soleil, les Etoilles & le reste des comparaisons de la beauté. Que si vous ne vous contentez pas encore, & que vous insistiez à blâmer ces transports d'amour que Platon témoigne pour Dion, je vous répondray que l'entousiasme l'emportoit en l'exprimant, qu'il ne sentoit pas pourtant tout ce qu'il disoit, & que peut-être il ne croyoit pas que ces Vers fussent examinez un jour par un Juge aussi severe que vous. Pour le baiser d'Agathon, n'examinons pas les mœurs Grecques, en cet endroit, contentons-nous que le monde n'y trouvoit alors rien à dire, & pour prendre tout en bonne part, croyons Plutarque qui dans la vie de Pausanias asseure qu'il n'y avoit rien à reprendre ; n'examinons pas non plus si Platon eut raison d'aimer Archeanasse, la sagesse de cette femme le charmoit ; & la pensée de cet Amour caché sous ces rides devoit plûtôt vous plaire que vous choquer. Car pour ce qui regarde Xantipe, le peut-être que vous y avez mis, fait assez voir que vous n'avez pas crû que ce fût celle de Socrate, & je ne puis même m'imaginer que vôtre condition vous ayant mis au premier rang des Illustres de vôtre siecle, & vous étant attaché avec un soin si laborieux & un si heureux succés sur le Diogene Laërce, je ne puis, dis je, m'imaginer, sinon que vous avez voulu ou vous joüer sur de mêmes noms, ou tenter la bonté de vôtre mémoire ; car au reste vous sçavez que le temps & les autres circonstances détruisent cette galanterie de Platon, & il y a grande apparence que s'il en eût été soupçonné, nous en verrions quel-

quelque chose dans les Livres de ses ennemis ; qui ne luy eussent pas pardonné cette faute. Nous alleguerons les mémes raisons pour le sacrifice d'Aristote ; s'il avoit estimé la divinité de Cerés fort veritable, je le blâmerois extrêmement de l'avoir ainsi prophanée : mais s'il en étoit détrompé, devez vous trouver étrange que pour honorer ce qu'il aimoit, il ait rendu à sa Maîtresse les honneurs que le vulgaire rendoit aux Idoles ; & fait une ceremonie qui non seulement luy étoit fort indifferente, mais de laquelle il se mocquoit : Vous sçavez, en effet, qu'il ne s'enfuit hors d'Athenes, que de crainte que les Magistrats par la nécessité Politique du Gouvernement ne voulussent le traiter sur la Religion, ainsi que Socrate, & que comme il disoit, ils ne péchassent encore une fois contre la Philosophie. Aprés avoir justifié les actions & les pensées amoureuses de ces deux grands hommes, nous n'irons pas en détail défendre les autres Sages, qu'aussi bien vous ne nous proposez qu'en gros, & nos raisons qui sont generales serviront à vôtre accusation qui l'est aussi. Or comme si vous aviez prévû vous même que les exemples Grecs que vous alleguez, seroient foibles, & ne décideroient pas l'affaire, vous en étes venu à vos Paladins, & s'il faut ainsi dire, pour faire, *vade de tout*, vous avez montré d'abord, *Orlando Furioso*, mais en ce lieu vous ne deviez pas, ce me semble, prendre plus de confiance à *Messer Ludevico Ariosto*, qu'à nos Histoires, ny nous croire gens d'assez bonne foy pour nous laisser persuader sur ces mauvais gages, autrement rien n'empêcheroit que nous ne démentissions nos Chroniques pour jurer encore avec les Romans Espagnols que

Bernard

Bernard del Carpio étouffa ce Paladin en la bataille de Roncevaux, ou avec nos plus mauvais Romans, qu'il se rompit la maîtresse veine du cœur, en cornant trop fort, & qu'en cet état avant qu'il mourut, l'Archevêque Turpin le communia d'un brin d'herbe. Ou si vous voulez des Romans, & des Romans du bon temps, & que vous consentiez que nous en tirions des consequences, nous aurons absolument gagné nôtre cause, & sans doute il y aura beaucoup de consequences à tirer de ces vieux Livres, qui representoient sous d'imaginaires avantures la candeur & la franchise de leurs Heros, & la bonté des mœurs du siecle où l'on les écrivoit ; car s'il vous en souvient, lors que Lancelot du Lac donna lieu à la grande conversation que nous eûmes il y a quelques mois chez moy, je vous fis demeurer d'accord que ces vieux Romans étoient des images de la maniere de vivre de la Noblesse de ce temps-là : Je m'en souviens bien, dit Monsieur Menage ; & moy aussi, continuay-je ; & moy, dit Monsieur de Trilport, j'ay lû avec plaisir le Dialogue que vous en avez composé ; je ne m'amuseray donc pas à vous le prouver davantage, continua Monsieur Chapelain, je vous diray seulement que vous trouverez dans tous nos Romans que l'Amour rendoit les Chevaliers braves, & que plus ils aimoient, plus ils croissoient en valeur : mais que ce Perceforêts se trouve à propos sur vôtre table ! Il me souvient en effet d'un endroit, qui parmy le nombre infiny dont toutes les pages sont pleines, doit suffire pour cette preuve : Il semble sans mentir, qu'il n'ait été mis en ce Livre que pour prouver ce que nous disons, & puis je suis bien aise de me tenir à ce Roman que Vigenere a trouvé si ingenieux,

nieux, qu'il n'a point fait de difficulté de prononcer qu'on le pouvoit nommer nôtre Homere. S'étant alors fait donner le Livre, aprés l'avoir feüilleté un peu de temps, Je ſuis, dit-il, tombé heureuſement ſur l'endroit que je cherchois; dont je vous expliqueray le ſujet, avant que de vous en lire quelque choſe : Vous ſçavez donc, que Creſſus le gentil Clerc & le Compilateur des Chroniques du franc Palais, raconte qu'un jour Lionnel du Glat & Troïlus de Royaleville cherchoient leurs avantures, Lionnel étoit amoureux de Blanche la Pucelle, Troïlus n'avoit onc ſçû ce que c'étoit que d'amour ; or comme le propre de ceux qui aiment, eſt de vouloir parler toûjours de ce qu'ils aiment ; Lionnel l'entretenoit des avantages qu'il trouvoit pour avoir regardé ſeulement Blanche, dont il préferoit la vûë à l'heritage d'Alexandre, mais il vaut mieux vous reciter par endroits le jargon de la Chronique qui parmy ſa barbarie a quelque choſe d'aſſez plaiſant : voicy donc ce que dit Lionnel parlant de ce regard, *S'en devint mon cœur, qui premier rien ne valoit, de telle valeur, qu'il n'eſt proüeſſes ne chevaleries que le corps d'un Chevalier pût accomplir, qu'il n'oſât entreprendre & achever: & encor eut le regard autre vertu ; car mon cœur fut à ce mué, qu'il n'eſt meſſait ny villenie nulle, dont le corps de ce Chevalier puſt eſtre empiré qu'il ne luy ſoit auſſi contraire, comme eſt Triacle au venin, encore eut ſon regard une autre vertu, car comme mon cœur fuſt à ce mué ; qu'il eſt volentieux & deſirant à toute proüeſſe, tout honneur & toutes vertus, accroiſtre & aſſembler à luy, par le ſeul regard de la Pucelle.* En ſuite de ces paroles qui ſont de bon ſens, quoy que l'éloquence en ſoit hors d'uſage, comme Lionnel s'enquiert à Troïlus, s'il

n'aime

n'aime rien, & que Troïlus luy répond que non? Par ma foy, Sire, dit Lionnel, *S'en valez pu en honneur & en proüesse, ne jamais ne pourroye croire qu'en fait d'armes puissiez faire aucune chose, dont puissiez avoir honneur, ains tiens pour certain, que tous ceux qui aiment par amours, empire de vôtre compagnie, & pource que je n'ay nullement métier d'empirer, je renonce à vôtre compagnie* : & en cet endroit le Roman raconte qu'il vouloit le quitter absolument, si Troïlus n'eût fait vœu de ne boire que de l'eau jusques à ce qu'il auroit trouvé *Amie à sa plaisance* : Un peu aprés, il est dit qu'ils rencontrerent six Chevaliers qui les appellerent à la jouxte, que Troïlus au nom d'Amour abattit les cinq premiers, mais que le dernier qui sortoit à peine d'enfance voyant qu'il avoit à faire à un si preux Chevalier, invoqua l'Amour à son secours avant que de s'apprêter à la jouxte, & en ce moment Lionnel apprehenda pour Troïlus, & l'arraisonna ainsi : Troïlus beau compains j'ay un peu de doute de vous envers le jeune Chevalier, parce qu'il aime par amour, & vous non, si vous prie que me prêtiez vôtre écu & vôtre glaive, & feray la jouxte pour vous ; Quand Troïlus entendit Lionnel il fut moult courroucé, & dit, comme par colere, si m'aist Dieu, Sire, non feray, ains parferay cette entreprise : hà Sire, dit Lionnel, donc vous prie qu'il vous souvienne d'Amour, car j'ay grand doute de vous ; pource qu'à Amour n'avez fait un hommage. Certes, Sire, répondit Troïlus par courroux, trop m'en avez huy rusé de vôtre Dieu d'Amours, & pource ne m'en veux en cette jouxte ensoigner. Or sçavez-vous comment il en prit à Troïlus, il fut abattu par le jeune Zelandin, & il se trouva mê-

me

me que les cinq Chevaliers qu'il avoit portez par terre, n'avoient jamais rien aimé : l'Histoire n'en demeure pas là, elle tourne un peu la médaille en faveur de Troïlus : dés le soir ce Chevalier devint amoureux de la Sœur de Zelandin, & dés le jour suivant s'étant déguisé pour éprouver combien en aimant il avoit augmenté sa Chevalerie, il porte par terre, non seulement Zelandin, mais Lionnel même l'outre-preux de son temps, cet invincible qui avoit tué les Lions du Royaume de l'Estrange Marche, occis le Serpent de l'Isle Deserte, & conquis la tête du Geant aux crins dorez. Je n'aurois jamais fait si je voulois vous dire toutes les maximes favorables à l'Amour qui remplissent ces Romans, & qui étoient passées en usage du temps de nos vieux François, si je voulois vous repeter aprés eux qu'oncques Chevalier déjuné au matin de la beauté d'une Pucelle, ne fut celuy jour abattu à la jouxte, ny vaincu par armes, qu'à homme échauffé par beauté de Pucelle ne fait pas bon se prendre, car fort est à en saillir sans playe mortelle, & enfin cent autres maximes semblables. Je ne sçay même si je ne me suis pas un peu trop étendu sur cette matiere, mais il n'en falloit, ce me semble, gueres moins pour vous montrer que les Italiens nous avoient falsifié Roland, & que nos Ancêtres, bien loin d'être de l'avis que vous voulez leur donner, croyoient, comme dit encore le Chevalier de la Toute passe, qu'un homme qui est aimé est semblable aux Dieux, que l'on dit que rien ne luy faut, & que d'Amours ne vient fors que tout honneur & proüesse. Ces fragmens de Perceforests, dit lors M. de Trilport, ont une naïveté qui me plaît fort, & comme remarque M. Chapelain,

l'in-

l'invention de cette avanture est toute pour son sujet ; d'ailleurs, je la trouve si bien conduite & si bien imaginée, que je ne pense pas que Vigenere ait eu un fort grand tort dans son opinion, & quand ce ne seroit que pour donner à nôtre Nation un Homere, je consens que Perceforêts soit le nôtre. Je vous conseille de vous confesser de cette pensée, dit Monsieur Menage ; car sans doute, elle est mauvaise. Vous ne l'avez pas examinée à fonds pour en décider ainsi, répondit Monsieur de Trilport : & si vous y aviez bien pensé, peut être trouveriez-vous en cette comparaison plus de raison que vous ne faites. Au moins, poursuivis-je ; les Italiens ont pris de ce Roman, comme les anciens Poëtes ont pris d'Homere, mais quoy qu'il en soit je suis d'avis que nous remettions la question à une autre fois, & que Monsieur Chapelain nous fasse la grace de continuer. Ce que vous eussiez dit, eût sans doute beaucoup mieux valu que ce que vous demandez, reprit Monsieur Chapelain, mais puis que je me suis embarqué il faut que j'acheve, & qu'aprés avoir combattu Roland, je résiste encore à Antoine, à Hannibal, à Candaules, à Ninus, au fort Samson, au Roy David ; & enfin, au sage Salomon ; voilà de grandes querelles que j'ay sur les bras, mais un peu de patience calmera tout cet orage, & j'auray fait en peu de mots avec tous ces noms fameux dont Monsieur Menage pense m'accabler. Commençons par Marc-Antoine : ce Romain n'ayant jugé de Cleopatre que par ses yeux ; & s'étant laissé séduire aux flateurs, qui, à ce que dit Plutarque, le perdirent en luy parlant des caresses de cette artificieuse Reine, & en luy criant incessamment :

O homme ingrat de tant de doux baisers,

Ce Romain, dis-je, mérite d'être mis parmy les Amans que nous avons blâmez. Ninus ayant encore eu moins de discernement pour Semiramis, sera rejetté comme un exemple beaucoup plus foible que celuy d'Antoine. Pour Candaules, outre que je tiens qu'on doit appeller Herodote aussi bien le pere de la Fable que de l'Histoire, je dis de plus; qu'au cas qu'il soit vray que ce Roy fît voir sa femme nuë à Giges qui le tua pour la posseder, & qu'on le doive accuser de quelque chose, c'est seulement d'une sottise grossiere. De faire aussi l'Amour Auteur de la perte d'Hannibal, n'est-ce pas ignorer que les festins, les bains & les delices de Capouë le perdirent, & que si l'Amour eut quelque part à sa ruine, ce fut celuy de la débauche que nous blâmons, & qui suit d'ordinaire le vin, & l'oisiveté? Quelle opinion pensez-vous que l'on puisse non plus avoir du meurtre d'Urie, de l'adoration des Idoles, & de cet homme robuste qui se laissa tondre à Dalila, sinon celle de ce même déreglement d'Amour? C'est en cet endroit que finit le détail de tant d'exemples que vous apportez de toutes les conditions de la vie :- Vous passez en suite à une maxime génerale que tous les Amans sont fous, vous prétendez la prouver & par leurs actions & par leurs discours, & pour ce sujet vous quittez la terre ferme pour naviger dans une Isle où vous assemblez tous ces Amans de tous les côtez du monde, & où vous nous faites traiter de compagnie. En cet endroit vôtre érudition vous fournit une longue suite de passages que vous citez des Grecs, des Latins, des Espagnols, des Italiens, des François; mais en verité vous prenez toutes ces choses trop au criminel, & il ne les faut pas expliquer comme vous fai-

faites au pied de la lettre : ce ſont des choſes comme je vous ay dit que l'eſprit invente, mais qu'il ne croit pas, & un langage particulier que la longue coûtume a fait paſſer de main en main, parmi tous ceux qui ont écrit des choſes d'Amour. Vous vous étes vous-même ſervy fort ſouvent de ce langage, & ſi pour cela on devoit aller, comme vous dites aux petites-Maiſons, il faudroit que tout ce que nous ſommes icy, & vous tout le premier, commençaſſiez à tourner tête de ce côté là, il faudroit mettre la marote ſur la tête des grands perſonnages de tous les ſiecles. Croyez-moy, ne banniſſons point les figures du Diſcours, ne nous broüillons point avec les Amans qui font des Vers, laiſſons-leur les perles, le cynabre, les roſes, les lys, l'Aurore & le Soleil qu'ils poſſedent de temps immémorial; mais quoy qu'ils le diſent, ne croyons pas qu'ils prennent des cheveux pour des chaînes, ny des ſourcils pour des arcs, ny des yeux pour des Sagitaires. Quand nous trouverons quelqu'un des Anciens qui commandera qu'on éteigne le ſoir ſon flambeau, parce qu'il dira que le feu qui le brûle l'éclaire aſſez, n'allons pas penſer qu'il en ſoit perſuadé, & ſi nous voyons un Moderne qui conſeille en chantant ſur ſa Guitarre de faire ſonner pour les Trépaſſez toutes les fois que Minguille s'armera de ces deux Soleils ; tenons pourtant pour tout aſſeuré que cet Eſpagnol craint plus la fiévre & les écroüelles que la rencontre d'un tel Baſilic. Vous voyez comme je raille avec vous, & comme je paye vos galanteries de mes bagatelles; mais ſi je m'attachois à combatre vos citations par des contraires, & que je cherchaſſe dans les Livres les loüanges de l'Amour, le jour me manqueroit avant que j'en pûſſe achever la moitié ; vous trou-

trouveriez bien-tôt que vôtre Isle ressembleroit à la Ville que Sophocle dépeint dans son Oedipe. Quant à ces Amans que vous faites agir bien plus mal qu'ils n'ont parlé, qui se poignardent, qui se pendent, qui se noyent, je vous puis dire que la mode en est passée ; & qu'à present ils ne sont plus de nul usage, si pourtant il reste encore quelques-uns de ces desesperez ailleurs que sur nos theatres, je consens que ces dépravateurs de l'honnête Amour soient releguez, non seulement dans vôtre Isle de Petrarque, mais dans l'Isle inaccessible, & qu'il soit défendu à M. de Gomberville d'y envoyer aucun Polexandre, de peur qu'il ne leur en montre le retour. Au reste, pour répondre à ce que vous trouvez à dire au reste des humeurs & des actions des Amans, vous avez tort de faire des crimes des galanteries indifferentes, de ces couronnes de fleurs dont on pare les portes, ny de toutes les galanteries qui comme les habits tombent sous les modes du siecle où l'on est, & des lieux que l'on habite. Je suis même d'avis de vous renvoyer à Plutarque, qui par la bouche d'Amiot en discourt ainsi : ce que font ordinairement les jeunes gens amoureux, comme d'aller en masque, danser, chanter, aller à la porte de leurs Maîtresses, & la couronner de bouquets & de festons de fleurs, cela au moins apporte quelque gracieux & honnête allegement à leur passion ; vous voyez qu'il appelle ces choses gracieuses & honnêtes, & en un mot pour ce qui regarde toutes ces petites choses que vous desapprouvez, le naturel y ayant plus de part que l'Amour, il ne faut point l'accuser des défauts de l'humanité. Maintenant il ne reste plus qu'à répondre aux descriptions que vous avez faites de nos jeunes personnes de l'un & de l'autre sexe,

xe, de ces Lydiens & de ces Sybarites que vous trouvez à Paris, en quoy je ne puis mieux agir que de proceder avec vous comme le Jupiter d'Homere, qui de deux choſes qu'Agamemnon luy demandoit, luy en accorde une, & luy en refuſe une; ainſi je vous avouëray qu'il y a quelques uns de nos jeunes hommes tels que vous les dépeignez, & qui ſont, ſans doute, dignes de vôtre mépris & de la raillerie de Regnier, mais non ſeulement je vous nieray que ce ſoit l'Amour qui les mette en cet état, qu'au contraire je ne ſçache rien qui les en pût retirer qu'un honnête attachement auprés d'une femme de mérite. Le mieux qu'il y ait, c'eſt que le nombre de ces faineants n'eſt pas fort grand, & que vôtre Satyre ſe réduit à peu de têtes: nous ſommes en un ſiecle où nôtre jeuneſſe que vous trouvez ſi ajuſtée & ſi propre, rend par tout nôtre Empire formidable, où elle ne voit Paris que lors que l'hyver donne quelque repos à la guerre, paſſant la plus belle partie de ſa vie parmy les travaux militaires, où enfin, mépriſant tous les périls, elle tient à honte, non ſeulement de n'être pas brave, mais de ne s'être pas ſignalée par quantité de fameuſes actions, & pour tout dire en un mot, où elle a pour Chef ce Heros de qui nôtre Monarque tient ſes plus glorieuſes victoires, ce grand Prince qui avec l'ame de Ceſar, poſſedant la fortune d'Alexandre, a encore la bonne mine & la jeuneſſe d'Achille. Il eſt bien vray, pour les Officiers, que le ſot orgueil qui leur vient à la plûpart des richeſſes paternelles, & les fauſſes idées qu'ils forment de la vie voluptueuſe, corrompent en eux les ſentimens de la vertu: mais ce deſordre n'eſt pas général; & ſans parler de quelques autres que nous connoiſſons, trou-

vez-

vez-vous rien de plus poly, de plus ſage ny de plus ſçavant que Meſſieurs de Commartin & de Verthamon ? ne les croyez-vous pas auſſi dignes d'être eſtimez à l'Hôtel de Ramboüillet, comme ils le ſont dans le Palais & dans le Cabinet de Meſſieurs du Puy ? vous voyez pourtant comme ils ſont jeunes, vous voyez comme ils ſont propres, cependant vous accuſez l'Amour comme l'auteur de cette beauté ajuſtée que vous prétendez qui effemine nôtre Jeuneſſe. Pour moy je vous avouë ingenument que je ne vous ay pas compris lors que vous avez parlé contre la beauté, vous qui pouvez y prétendre; car pour ce que vous avez allegué qu'il ſemble que les hommes en s'embelliſſant en cherchent d'autres, je ne repliqueray rien, ſinon qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'ils reſſemblaſſent à celuy auquel on a le premier fait ce reproche; vous ſçavez ce que fut Pompée, & vous ſçavez auſſi qu'il ne s'en fallut qu'un homme ſeul que Pompée ne fût le premier homme du monde. Quant à Pâris, ſon action eſt ſans doute de fort mauvais exemple, mais je ne penſe pas que vous imputiez ſon peu de cœur à ſa beauté, autrement Hector auroit été auſſi poltron que luy, puis que Homere l'appelle,

Hector ayant le viſage trés-beau.

Et même Achille ſe ſeroit trouvé le plus lâche de tous les Grecs, puis qu'au rapport du même Homere, il étoit le plus beau ſans en excepter Nirée. Ajoûtons pour vous réconcilier avec la beauté des hommes, la priere que fait Thalés à la jeune Eumetis, ce Thalés que vous eſtimez plus ſage luy ſeul que ſes ſix compagnons enſemble, lors qu'ayant trouvé cette aimable Fille dans le Portique du Palais de Periander, comme elle ac-

commodoit les cheveux d'Anacharsis, que les Barbares opposoient seul à tous les Sages de la Grece; il la baise & la prie de coëffer de telle sorte ce Scythe, qu'il paroisse beau à la compagnie qui devoit souper chez Periander. Vous voyez donc que la beauté n'est pas un défaut à un homme, & que les autres défauts de quelques-uns de nos jeunes gens ne peuvent pas être imputez à l'Amour. Qu'ainsi ne soit, vous en demeurez d'accord vous-même, puis que dans l'endroit de vôtre Discours où vous occupez les Galands à débaucher, & à pervertir la conscience de nos Dames, vous les blâmez de ne se pas contenter de l'union des cœurs & des volontez, par où il paroît que vous reconnoissez aussi-bien que moy un honnête Amour, qui se peut souvent limiter-là, & que ceux qui passent ces bornes avec excés, comme nous avons posé dans les fondemens de nôtre réponse, corrompent l'Amour, & n'en sont pas corrompus. Je vous ay bien dit en riant, répondit alors Monsieur Menage, que ces Messieurs n'en vouloient pas demeurer-là, mais je ne vous ay point dit du tout qu'il y fallût demeurer, & même à bien examiner les choses de prés, si vous réduisez vôtre Amour honnête à ces affections spirituelles, je crains bien que vôtre défense ne soit mal fondée. Ce n'est pas que je ne sçache combien a été vantée de tout temps par les Philosophes cette liaison des ames, mais je sçay aussi que Ciceron remarque que ces gens écrivoient magnifiquement des choses qu'ils ne pratiquoient pas mieux que le Peuple, & l'imagination d'un Poëte Grec me semble fort agréable, qui ne peut se persuader qu'un Amant adore sans rien esperer, ny qu'un gueux importune un hom-
me

me riche, sans prétendre en tirer l'aumône. Aprés tout, vous sçavez les railleries qu'on fait chez Athenée, de ces Philosophes Stoïques, qui disoient qu'ils n'avoient dessein que sur l'Ame. Icy vous m'allegnerez que Plutarque écrit que le seul Amour du corps ne peut pas être appellé Amour, qu'Euripide veut qu'il y ait un Amour qui ne s'attache qu'à l'esprit, & qu'enfin, un Italien appelle l'union des cœurs :

Ultima speme di cortesi amanti.

Mais aprés tout, il en faut revenir à la Nature qui a une fin bien plus noble & plus necessaire, qui est la continuation des especes, & qui nous y attire par les charmes de la beauté, & conclure malgré tant de raisonnemens épurez, que ces Amans tous spirituels demeurent dans l'imagination de ceux qui les feignent. En cela, dit Monsieur de Trilport, je tombe fort dans le sens de Monsieur Menage, & pour moy je croy que c'étoit l'opinion des Anciens, mais ceux qui ont travaillé sur leurs traitez de l'Amour, ont un peu trop subtilisé leurs pensées : car que voulez-vous, par exemple, que nous jugions du Discours que tient Socrate dans le banquet de Xenophon, sinon qu'il approuvoit l'Amour où le corps a aussi bien part que l'esprit ? puis qu'il est dit que tout le monde fut tellement touché de ce discours, que des conviez, tous les mariez sortirent pour caresser leurs femmes, & tous les jeunes gens firent incontinent un serment de se marier. En verité, ajoûtay-je, puis que quelqu'un de ces Anciens a dit que la beauté étoit la fleur de la vertu, je ne pense pas que Monsieur Chapelain fût assez injuste pour vouloir interdire aux honnêtes gens d'aimer cette fleur ; au con-

traire, je m'asseure qu'il jugera des Amours, comme des Orangers qu'on estime les plus beaux arbres, parce qu'ils ont ensemble des fleurs & des fruits, & qu'il croira aussi qu'un amour satisfait d'autant plus que la Dame qu'on veut servir, est, & belle & spirituelle. Je ne veux pas me broüiller avec vous autres, reprit Monsieur Chapelain, ayant déja assez affaire à sauver une bonne proposition de l'adresse & de la force de Monsieur Menage. Je ne me trouve pas même trop éloigné de vôtre derniére opinion : & si vous avez remarqué mes derniéres paroles, j'ay dit que l'Amour se peut limiter à l'union des cœurs, mais non pas qu'il le doit, & à mon avis, il peut passer plus avant, pourvû qu'il ne nous mene pas dans le desordre. Ce qui me confirme même à ne pas blâmer vôtre jugement, c'est que je tiens que la nature du parfait Amour est telle qu'il s'augmente par la possession de ce qu'on aime, n'étant pas possible à un cœur genereux de recevoir de nouvelles graces sans en être touché, & sans en augmenter sa passion. Ainsi donc quand je vous auray accordé que l'Amour tend à la joüissance, je vous diray en même temps que le bon y tend par les bonnes voyes de l'honneur, de la vertu & des belles qualitez qui rendent un homme aimable, & que nous tâchons d'acquerir quand nous aimons de cette sorte. Au contraire ceux qui usent mal de leur passion, & qui aiment sans choix, employent les mauvaises voyes ; d'où vient que leurs intrigues étant mal conçûës & mal conduites, durent peu, finissent avec scandale, & sont traversées pendant leur cours de desordres continuels. Avoüez que sur ce chapitre vous me trouvez moins sévere que vous

ne

ne pensiez. Nous vous trouvons, dit Monsieur de Trilport, comme en tout le reste de vos sentimens fort raisonnable. Au moins pour cet endroit, j'en demeureray d'accord ; ajoûta Monsieur Menage : & cependant, reprit Monsieur Chapelain, cela ne favorise pas vôtre sentiment, car quoy que je vous avouë que le corps fasse une partie de l'objet que se propose l'Amour, cela ne veut pas dire que cet Amour soit déreglé, comme vous pensez ; au contraire cela le rend plus accomply, & la possession de la beauté est un lien qui l'attache & plus fortement & plus doucement ; mais c'est quand on en sçait bien user & qu'on choisit avant que d'aimer. Venons maintenant à l'apologie des Dames que vous traitez d'une étrange façon, vous me direz que ce ne sont que les Coquettes ; si cela est, nous voilà d'accord, car vôtre Discours n'aura rien fait contre moy, mais certes l'invective a été un peu generale, & il n'y a pas lieu de croire qu'un homme qui a attaqué la réputation de Penelope, de Lucrece & d'Artemise, puisse dire qu'il n'en veut qu'à celles qui font profession publique d'étre nommées belles, & d'étre servies de plusieurs Galants. Je veux pourtant croire qu'en cela vous avez imité Euripide qui blâmoit sur le Theatre ce sexe qu'il adoroit en particulier, & que vous n'en avez pas dit de mal, ny par ce que vous en avez crû, ny par ce qu'elles vous en ont fait. Vous étes sans doute trop honnête homme pour avoir eu d'autres sentimens, & le seul dessein de bien défendre ce paradoxe, vous a fait trahir vôtre conscience, je ne connois pas même à parler sincerement, un homme qui respecte ny qui estime plus les Dames que vous, afin de ne rien dire de vos amours, qui vous

ont fait prendre pour le vray Pasteur fidelle. Ces considerations ne m'empêcheront pourtant pas de détruire vôtre Discours, & comme vous nous avez parû grand ennemy des Dames, je me sens obligé de les défendre de vôtre accusation, que je vous feray voir plus ingenieuse que veritable. Leur cause est en effet si aisée à soûtenir, que quand elle seroit injuste, leur beauté seule la pourroit défendre : Il vous souvient des Juges de Grece, il vous souvient de la Courtisane Phryné, on avoit accusé cette femme, Hyperides la défendoit, c'étoit un fameux Orateur, dont on devoit attendre tout le secours de l'éloquence : mais comme la cause étoit fort mauvaise, & les Juges trés-severes, la Rhetorique se trouvoit foible, & l'affaire penchoit à la condamnation : sçavez-vous où cet Avocat eut recours dans cette cause desesperée ? à un secours infaillible, à la beauté de Phryné ; il déchira la robe de cette criminelle, & fit voir une si belle personne, que faisant conscience de la condamner, ils la renvoyerent déchargée de son accusation : je m'assure que si j'en voulois user ainsi, je ne vous trouverois pas plus difficile que ces Anciens Barbons ; mais comme je ne parle pas pour des Courtisanes, ny même pour des Coquettes, aussi n'ay-je que faire d'employer les remedes violens, & il me doit suffire de persuader vôtre raison, sans l'entraîner de vive force : Je parle pour les femmes qu'on appelle fortes, qui ont des sentimens élevez & nobles, en un mot pour les femmes qui ne sont point faites comme celles que vous nous avez dépeintes. Ce sont pourtant des Dames qui peuvent souffrir la belle galanterie, nous croyons qu'il ne leur est pas méseant

ſeant de faire d'illuſtres Eſclaves, & nous n'oſerions être plus ſéveres que Plutarque qui conſeille à l'honnête femme de ſacrifier à l'Amour. Il s'agit donc de ſçavoir ſi l'on trouve beaucoup de ces Dames, & veritablement s'il n'y avoit au monde que celles dont vous avez parlé, d'abord je ne conſeillerois pas que nous nous miſſions fort en peine d'en chercher, nôtre cauſe ſeroit en trés-mauvais état. Mais ce ſexe n'a pas été auſſi malheureux que vous prétendez, il s'eſt trouvé dans tous les temps des Femmes illuſtres, auſſi bien que des Hommes: & quoy que les vulgaires ayent été en plus grand nombre, nous n'avons rien à leur reprocher, puis que les hommes que nous tenons excellens, ſe pourroient auſſi à peine démêler dans la foule, s'il falloit les compter parmy le peuple. Je dis même que leur vertu n'a jamais bien éclaté, que celle des Dames ne l'ait accompagnée, & qu'elles ont partagé avec nous toutes les bonnes qualitez par où nous avons paru. Je ne vous prouveray point leurs vertus par des exemples dont vous puiſſiez douter; je ne vous diray point que pendant le cours de ſept cens ans, on ne maria pas une ſeule fille dans l'Iſle de Chio, qui ne fût pucelle, & que pas une ſeule femme mariée n'y fit galanterie durant ce temps-là; je ne vous citeray point les Amazones qui ont combattu contre Hercule; de l'humeur dont vous étes vous tiendriez le premier exemple apocryphe, & vous me diriez que le dernier ne paſſe pas pour conſtant, je vous diray ſeulement que preſque chez toutes les Nations, les femmes ont fait dans le géneral & dans le particulier quantité d'actions remarquables & pour la politique & pour la guerre:

Plutarque comme vous sçavez en a fait un Traité particulier ; mais sans nous y arrêter, si nous voulons d'autres témoignages, Livie s'est-elle pas trouvée avec Auguste au gouvernement de l'Univers ? & l'Histoire ne met-elle pas quantité de Reines seules à la tête des Empires & des Monarchies ? Si nous voulons des marques de la force, de l'esprit & de la vertu, sans aller chercher les Modernes Indiennes, ny nos Anciennes Gauloises, la pâleur glorieuse que nous remarquerons sur le visage de la femme de Seneque nous fera voir qu'elle a voulu mourir avec son mary ; Arria s'étant donné le coup de la mort, nous apprendra mieux que Petus, à mépriser cette vie, Porcie périra genereusement avec Brutus, & quand nous verrons Sophronie & Olinde environnées de flammes ; nous nous écrierons,

O spectacolo grande oue à tenzono
Sono amore e magnanima virtute.

Mais nous serons surpris d'un étonnement profond ; regardans Lœæna muette au milieu des tourmens, & revelant aussi peu les complices de la conjuration d'Harmodius & d'Aristogiton, qui, comme parle Plutarque, avoient bû avec elle dans la belle coupe de l'Amour : qu'eût pû faire cette Lionne de bronze que les Atheniens voulurent faire fondre sans langue en faveur du silence de cette femme ? Si nous voulons des qualitez plus paisibles, la Grece qui se vante de neuf Poëtes Lyriques, se vante aussi de neuf Dames excellentes en ce genre de Poësie ; & Pindare le Prince de ces neuf fameux Poëtes fut le Disciple de Myrtis l'une de ces Dames, & n'eût point de honte d'être repris.

pris par Corinne qui en étoit une autre, ny d'être vaincu cinq fois solemnellement par elle: les Gracques nous asseureront qu'ils ne tiennent leur éloquence que de leur Mere; & Hortensius nous persuadera qu'il a laissé sa fille heritiere de la sienne. Si nous voulons aller enfin chez les Philosophes, Aspasie fera vanité d'avoir partagé avec Alcibiade les soins & l'amour de Socrate; nous trouverons Leontium dans les jardins d'Epicure; Hipparchia prendra les haillons des Cyniques pour suivre Crates, & Melisse appaisera Chrysippe, lors que l'entêtement de la dispute luy fera oublier qu'il est à table, & qu'il faut dîner. Mais si nous descendons à nôtre siecle & à nôtre Cour, aprés avoir vû les vertus Grecques & Romaines, nous trouverons comme en foule ces merveilles qui ne sont que répanduës en petit nombre dans les siecles passez, & nous publierons avec raison que ces illustres Personnes font honneur à nôtre Nation & à nôtre temps, & n'ont pas l'ame moins parfaite que le visage.

Tout ce qu'à façonner un corps
Nature assemble de trésors,
Est en elles, sans artifice;
Et la force de leurs esprits,
D'où jamais n'approche le vice,
Fait encor accroître leur prix.

Loin des vaines impressions
De toutes folles passions,
La vertu leur apprend à vivre,
Et dans la Cour leur fait des Loix,
Que Diane auroit peine à suivre,
Au plus grand silence des bois.

Une Princesse les conduit,
Qui de tant de vertus reluit,
Que le Soleil qui tout surmonte,
Quand même il est plus flamboyant,
S'il étoit sensible à la honte,
Se cacheroit en la voyant.

Vous sçavez aussi bien que moy qui sont ces Dames dont je parle, & combien je dois honorer cette grande Princesse dont le mérite est infiny, vous entrez souvent dans les lieux qu'elles habitent, & qui sont renommez pour être des Ecoles célebres où l'on apprend la derniére politesse; ainsi j'appelle de vous à vous même, & vous demande si les têtes frisées y sont mieux venuës que les têtes sages, & si l'on y juge des personnes par l'exterieur, & par les avantages de la fortune. Croyez moy, c'étoient là les exemples que vous deviez apporter, & ne pas vous amuser à tâcher d'ébranler la réputation de Penelope, de Lucrece, & d'Artemise, trop bien établie desormais par l'opinion génerale & par le consentement de tant de siecles pour dépendre d'un bon mot, d'une tradition, ou d'un manuscrit peu connu, & je m'asseure que si vous en eussiez usé ainsi, vous auriez changé en éloges le mépris que vous avez fait de ce sexe, au moins n'eussiez-vous pas soûtenu qu'un homme se fût perdu pour être devenu amoureux de ces Dames, ny l'entrée de la harangue de ce Romain, ny le reste des calomnies qui ont persecuté ce sexe. En cet endroit Monsieur Chapelain s'étant tû un moment, comme pour reprendre haleine, recommença aussi-tôt de cette

maniere. Jusques icy j'ay répondu à vôtre discours, & comme j'ay tâché d'en lever toutes les difficultez, j'ose esperer, dit-il s'adressant à Monsieur Menage, que vous demeurerez maintenant fort persuadé que ces difficultez n'ont regardé que l'Amour du Vulgaire, & qu'il y a une extrême difference entre cet Amour & celuy des honnêtes gens. Ce qui me reste à prouver, c'est qu'il revient une grande utilité à ceux qui sont assez heureux pour être de nos Amans, & qui ont l'Ame élevée au point de vouloir aspirer à plaire aux excellentes personnes de l'autre sexe. Mais comme déja la chaleur commence à se passer, & que l'heure de la promenade approche, il faudra expedier en peu de mots ce qui me reste à dire ; car je ferois conscience de vous faire perdre la promenade d'un soir qui se prépare à être fort frais & fort beau. Comme Monsieur de Trilport, & moy, & Monsieur Menage, qui prenoit un singulier plaisir à entendre Monsieur Chapelain, & à qui l'affaire ne touchoit pas tellement, qu'il se souciât beaucoup de changer une opinion qu'il avoit soûtenuë par un pur esprit de conversation, comme, dis-je, nous l'eûmes tous conjuré de ne se point hâter, qu'il n'y avoit rien qui pressât, & qu'aussi bien ce qu'il disoit valoit mieux que la promenade ; Il y a trop long-temps que je harangue, reprit Monsieur Chapelain en riant, & je ne suis pas résolu à vous enseigner davantage une doctrine que vous sçavez aussi bien que moy. Néanmoins, puis que je suis engagé à en dire quelque chose, je vous expliqueray ce qu'il m'en semble ; mais comme je vous ay dit, ce sera en peu de mots, quitte aprés à parler du beau temps & des nouvelles, si ma harangue est

finie devant que vous vouliez sortir. Personne n'ayant répondu, il continua de la sorte. J'ay toûjours estimé l'opinion d'Empedocle, qui appelle l'Amour, le principe de tout bien ; & aussi à examiner de prés la vie des hommes, il semble que ce soit la source & l'origine de ce qui se passe de bon ; car soit que nous considerions la police des Villes, & les occupations de la Paix, soit que nous regardions les guerres des Nations qui ont été le theatre de la vertu heroïque, & les emplois publics, & la retraite des particuliers doivent à l'Amour ce qu'ils ont de beau, de doux & d'honnête. Pour commencer par la guerre, Plutarque remarque quantité de Peuples sujets à aimer & qui étoient extrêmement belliqueux, il compte quantité de grands hommes amoureux : & sans aller ailleurs, nôtre Nation la plus martiale de l'Univers, n'est-elle pas aussi la plus amoureuse ? & avons-nous eu de célebres personnages, si nous en exceptons quelques-uns qui n'ayent point aimé ? L'on peut même dire que cette Divinité ne préside pas moins aux combats qu'à la douceur de la Paix, au moins les Lacedemoniens luy faisoient-ils des sacrifices à la tête de leurs troupes, lors qu'elles étoient rangées en bataille, & toutes prêtes à donner. Les Candiots pratiquoient encore la même chose avec cette seule difference, qu'ils tiroient les plus beaux hommes d'entre les rangs pour offrir ce sacrifice. Il y avoit des Peuples, qui pour s'asseurer de la victoire vouloient que les personnes aimées fussent spectatrices du combat de leurs Amans. Mais pour dire tout, l'Antiquité a-t-elle jamais rien vû de plus brave que cette cohorte des Thebains que l'on appelloit Sacrée, & qui étoit toute compo-

ſée d'Amans ? Et ne trouvez-vous pas agréable la Critique de Pammenes, qui cenſuroit le ſage Neſtor pour avoir chez Homere mis les Grecs en bataille par Nations, au lieu qu'il devoit placer enſemble ceux qui s'aimoient ? Or je prens volontiers des exemples Grecs, parce qu'il faut avoüer que cette Nation a mieux connu, & plus eſtimé l'Amour que pas une autre Nation ; mais pourtant je n'en ſçache aucune qui n'ait eu de braves Amans, & où la valeur ne doive beaucoup à l'Amour. A ce propos il me ſouvient qu'entre quantité de Romancés que j'entendois quelquefois chanter à Monſieur de la Lane lors qu'il revint d'Eſpagne, & qu'il nous débitoit agréablement comme il a accoûtumé de débiter les galanteries de Madrit. Il me ſouvient, dis-je, qu'entre ces Chanſons , il en avoit une que j'ay lûë depuis dans l'Hiſtoire des guerres civiles de Grenade, & qui commence, *Muy rebuelto anda Iaën*. Ce Romancé parle d'une ſortie que les Chrêtiens firent ſur les Maures ; ces Chrêtiens pouvoient être douze ou quinze cens tous Gentilshommes d'honneur, & tous amoureux à bon eſcient ; ce ſont les termes de la Chanſon , ou bien plûtôt de l'Hiſtoire ; car ces Chanſons ſervoient alors de Chroniques. Or le Poëte, ſans ſe ſouvenir de la Religion ny de la Patrie pour leſquelles les plus timides devinrent vaillans, attribuë au ſeul Amour la victoire que ces Eſpagnols remporterent. Ils ſortent, dit-il, aprés avoir ſolemnellement juré entre les mains des Dames, de ne point retourner à Iaën ſans ramener chacun un Maure captif, & ce qui me ſemble joly, ceux qui ont de belles Maîtreſſes s'engagent à leur preſenter chacun quatre priſonniers. Si aprés ces actions gé-
nerales,

nerales, nous passons aux particulieres, nous jugerons que Platon a eu grande raison d'appeller l'Amour entrepreneur de toutes choses, soit que nous regardions Harmodius & Aristogiton attaquer la tyrannie de Pisistrate, soit que nous voyons un autre Amant aprés en avoir été prié, parce qu'il aimoit, & avoit demandé pour toute récompense d'être regardé en combattant, rompre avec une petite troupe la Cavalerie nombreuse des ennemis, & expirer glorieusement accablé de Myrthes & de Lauriers, soit enfin que nous nous souvenions de la mort de cet autre dont parle Plutarque, qui fuyant avec ceux de son party, comme il sentit qu'un des ennemis l'alloit joindre, & luy donner le coup de la mort, le pria de le laisser retourner, afin que la personne qu'il aimoit ne le vît point blessé par derriere. Il faut bien dire aussi que Platon a dit que l'Amour étoit ce qui portoit le plus un cœur aux gestes militaires, puis que la seule récompense qu'il établit aux Victorieux aprés le gain d'une bataille, c'est le plaisir de choisir entre les belles personnes celle qui leur plaira le plus, & de la baiser. En cela vôtre Perceforests l'a imité, & le prix d'un de ses plus fameux tournois est le baiser de la plus belle fille de la grande Bretagne. Or ces tournois qui pendant la Paix étoient une image de la Guerre, n'ont eu jamais pour objet que l'Amour des Dames, & comme ils sont passez en Europe avec les Maures, aussi chez les Maures l'Amour les avoit-il inventez ; c'étoit le lieu où les Amans se signaloient, & où ceux qui n'avoient point encore de Maîtresse, en faisoient une. Il est vray que pour ce qui regarde ces Fêtes, le reste des Européens fut long-temps avant que de pouvoir arriver à la po-

litesse

litesse des Maures, avant que le bal, les serenades, les courses de bague, les combats à la barriere, & le reste de la galanterie éclatante, fût venuë au point où nôtre Cour l'a vûë du temps de la Duchesse de Valentinois. Même les commencemens ont été si grossiers parmy nous, que l'Historien Juvenal des Ursins remarque, comme une chose tout à fait jolie, que Charles VII. étant encore Dauphin, allant à la guerre fit faire une Enseigne où l'on avoit peint un K. un Cigne & une L. parce qu'il aimoit une fille qui s'appelloit Cassignelle, & cependant vous voyez que ce n'est qu'un Rebus grossier. J'acheveray cet endroit aprés avoir dit, que Ferdinand & Isabelle ne conquirent le Royaume de Grenade, que lors que le Roy Chico en eut chassé les Abencerrages, c'est à dire, l'Amour; les Cavaliers de cette race étant les plus braves & les plus amoureux des Afriquains, & la renommée les ayant élevez à une si haute estime de galanterie, qu'on publioit que jamais Abencerrage n'avoit servy de Dame à Grenade sans en être favorisé, & que jamais Dame ne s'étoit crûë digne de ce nom, qu'elle n'eût eu un Abencerrage pour serviteur. C'est ce qu'en dit le Maure Abindarasse dans la Diane de Monte-Mayor, où l'Histoire de cet Amant me semble si naïvement traitée, que si l'on la sépare du corps du Roman, ce que la Grece a de mieux écrit en ce genre, n'aura aucun avantage sur cette petite avanture, que celuy de l'Antiquité. Aprés avoir vû l'Amour couvert des armes de Mars vaillant & victorieux, remettons-le en un état plus tranquille dans le calme & dans la paix. Zenon le Stoïque nous enseignera qu'en cet état il a soin des

chôses qui concernent le salut de la République, & qu'il est le Dieu de la Liberté, de l'Amitié, & de la Concorde, & nous lisons dans Athenée, qu'il étoit fort honoré des Alliances des Peuples. Si nous songeons aprés aux bonnes mœurs d'une Cité, les Atheniens les plus polis des hommes, nous montreront dans l'Academie dédiée à Minerve, la Statuë de l'Amour avec celle de cette Deesse. Si nous cherchons un sentiment plus réglé que celuy du commun, & que nous ne nous voulions satisfaire que des opinions des Philosophes, Athenée nous apprendra qu'au lieu où ils faisoient leurs exercices, on avoit élevé les Statuës de Mercure, d'Hercule, & de Cupidon, afin de prouver que l'éloquence & la force sont inutiles, lors que l'Amour ne les régle point. S'il nous prend envie de nous relâcher un peu dans les honnêtes divertissemens, Euripide nous dira que c'est l'Amour qui nous donne les Vers & la Musique, & un Italien nous confirmera en cette opinion :

Amor prima trovò le rime è versi
E suoni e canti e ogni melodia.

Mais afin de n'agir pas toûjours par autorité, & de donner quelquefois sa place à la raison, aprés la conviction de tous ces grands témoignages, je vous demanderay s'il n'est pas vray que l'homme étant un animal né pour vivre en societé, dans cette grande diversité d'humeurs que nous voyons, les plus accommodantes ne sont pas les meilleures ? Vous me l'avoüerez sans doute, mais cette complaisance comme veut le mot, n'est rien qu'un dessein de plaire, & ce dessein ne vient point sans quelque objet, je ne pense pas que vous le vouliez nier. Cependant, pour l'ordinaire, les jeunes gens ne prennent ce dessein de plaire que pour se rendre-

dire agréables aux femmes, parce qu'elles leur donnent de l'Amour; car ny l'ambition ny l'avarice ne les portent guere à cela, je croy que vous me l'accorderez encore. Accordez-moy donc en même temps, que de cet Amour naît dans l'esprit des jeunes gens la qualité la plus nécessaire à la vie civile, qui est de sçavoir parfaitement, & sans peine, s'accommoder à la maniere & aux sentimens des autres. Et sans doute cette douceur d'esprit est tellement un effet d'amour, que les Thebains n'ordonnerent les amours qui se pratiquoient publiquement parmy eux, qu'à dessein d'adoucir & de ployer leurs mœurs trop grossieres & trop dures. Mais ce n'est pas assez que l'Amour nous rende capables d'agir civilement, & de nous faire estimer dans le commerce du monde; ce n'est pas assez qu'il nous donne de bonnes qualitez; il corrige encore tous nos autres défauts, & Plutarque le compare divinement au Dictateur dont le pouvoir suspendoit les fonctions de tous les Magistrats de la République Romaine, voulant montrer que toutes nos autres passions ne paroissent point quand celle là nous occupe. Le Polipheme des Poëtes non seulement oublie sa barbarie & sa cruauté aussitôt qu'il devient amoureux, mais comme dit un Ancien, il passe jusques à vouloir être galant, & se console de son amour avec les Muses aux belles voix. Pluton même, cet inexorable Dieu,

Et ces barbares cœurs que jamais l'amitié
Ny les pleurs des humains n'émurent à pitié.

Rendent Euridice à l'Amour d'Orphée; Circé quitte sa magie pour Ulysse avec qui elle agit sincerement & de bonne foy; & afin de passer à nos

con-

contes qui n'ont pas moins de part dans la Morale que les Fables, l'Amour ne fait-il pas un habile homme d'un idiot, dans Bocace ? & n'est-ce pas en revenir au Proverbe Italien ?

Amor può far gentil un cuor villanò.

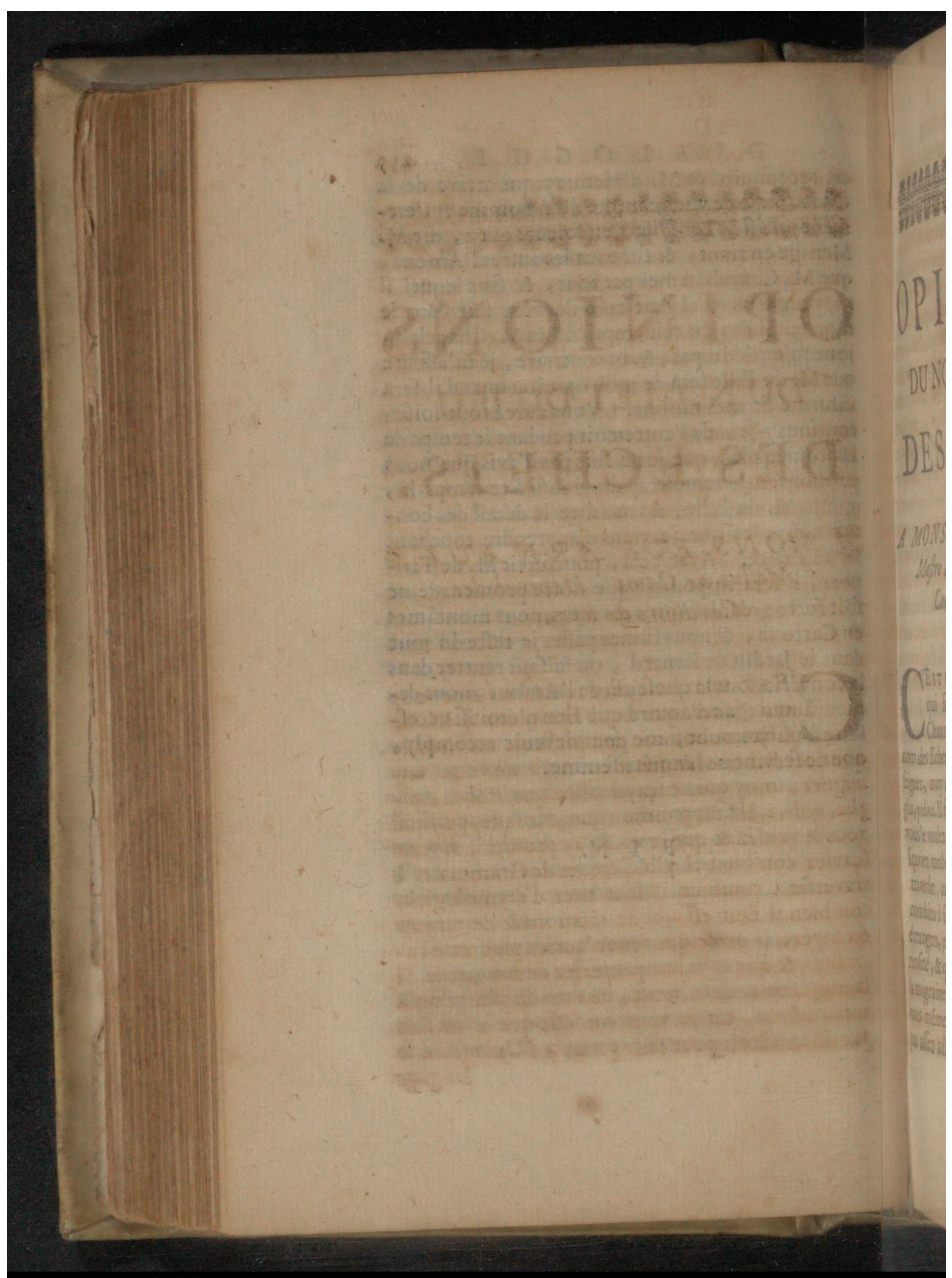
Si ce n'est pourtant pas assez de ces enseignemens allegoriques ; l'Histoire nous apprendra que la Courtisanne Laïs, dont vous avez tantôt parlé, devint réglée & constante dés qu'elle devint amoureuse du Thessalien Hippolochus. Nous verrons de plus que l'Amour peut faire des prodiges dans les arts & dans les sciences, & il nous souviendra que l'on admire encore à Anvers le Tableau du fameux Quintin, que ce Dieu en une seule année rendit, de Forgeron qu'il étoit, le meilleur Peintre de son Siecle. Que si les plus hauts sentimens nous sont inspirez par l'Amour, si c'est luy qui corrige nos défauts, si dans la vie civile, si dans les actions militaires, tout ce qu'il y a de beau prend son origine de cette noble passion, pourrions-nous pas comme Euripide, prier les Dieux de nous préserver d'avoir affaire avec ceux qui ne sont point initiez à ces saints Mysteres, & que ce Poëte appelle des esprits feroces & rustiques ? & n'aurons-nous pas bonne raison de conseiller aux jeunes gens, ainsi qu'il fait, de n'éviter pas l'Amour, & que lors qu'il approchera d'eux, ils en usent bien ? Mais en voilà desormais assez pour poser comme une maxime indubitable ce que dit l'Italien,

Tutto è perduto il tempo che ci avanza
Se in amar non si spende.

A peine M. Chapelain achevoit ces mots, quand M. du Pille entrant où nous étions, & me regardant d'un visage gay : Vôtre innocence, dit-il, est

eſt reconnuë, & M. d'Hemery qui arrive de la Cour, parle de vous comme d'un homme entierement juſtifié. Les Dieux en ſoient loüez, dit M. Menage en riant, & ſur tous les autres l'Amour, que M. Chapelain met par tout, & ſans lequel il ne veut plus qu'il y ait rien de bien fait dans le monde. Si j'ay dit cela, reprit alors M. Chapelain, je ne m'en dédis pas, & au contraire, je m'aſſeure que M. du Pille ſera de mon opinion quand il ſera informé de mes raiſons. Vous aurez tout loiſir, continuay-je, de l'entretenir pendant le temps de la promenade, que je ne ſuis pas d'avis que nous perdions. Je remettray donc auſſi à ce temps-là, ajoûta M. du Pille, à vous dire le détail des bonnes nouvelles que je viens d'apprendre touchant vôtre affaire. Avec cela, pourſuivit M. de Trilport, il ſera impoſſible que nôtre promenade ne ſoit fort agréable. Aprés ces mots, nous montâmes en Carroſſe, & nous fûmes paſſer le reſte du jour dans le Jardin de Renard; ou faiſant rentrer dans la converſation, la queſtion de l'Amour, nous demeurâmes tous d'accord que rien n'étoit ſi néceſſaire à un jeune homme pour devenir accomply, que de ſervir une honnête femme.

FIN.





OPINIONS DU NOM ET DU JEU DES ECHETS,

A MONSIEUR ARNAULD Mestre de Camp, Géneral des Carabins de France.

C'Est une chose assez nouvelle, que vous qui faites quitter l'Echiquier à M. de Chaumont, me demandiez d'où vient le nom des Echets, & que je me mêle de vous l'enseigner, moy qui ne sçay à peine que *Pedina*, *piglia*, *pedina*. Il faut pourtant que je le fasse, puisque vous le voulez & que je vous l'ay promis ; si vous sçaviez combien il y a d'épines de Grammaire à traverser, combien il faut tirer d'étymologies, combien il faut essuyer de citations & de termes étrangers, je pense que vous n'auriez plus cette curiosité, & que vous me quitteriez de ma parole. Si la migraine vous en vient, ne vous en prenez qu'à vous même, car je vous confesse que je ne suis pas assez adroit pour faire parler à l'Université le

langage

langage de la Cour, ny pour dépaïser la doctrine qui consiste aux mots. Ce qui pourtant me rend plus hardy à vous envoyer ces mots, c'est que leur recherche a fait le travail des Sçavans du siecle, & que j'ay appris d'eux ce que je vais vous écrire du Jeu des Echets. Le Réverend Pere Sirmond que vous avez vû auprés du feu Roy, qui est le plus vieux & le plus docte des Jesuites, croit que ce Jeu, & celuy que les Romains appelloient des *Larrons* ou des *Larronneaux*, pour ne pas dire des *Latruncules*, ne sont qu'une même chose ; il prétend même que le mot d'*Echet*, est venu de celuy de *Larron*, & que ce dernier étant passé des Latins aux Peuples du Septentrion dans la décadence de l'Empire, ceux-cy en ont exprimé la signification en leur Langue, car *Scach*, chez eux signifie *Larcin*. Qu'ainsi ne soit, il y a un Tiltre dans les Loix des Lombards qui est intitulé, *du Larcin*, ou *du Scach*, où la coûtume permet que si ce *Scach* passe six écus, on puisse entrer en camp clos pour en rechercher la verité. Vous trouverez de plus un serment dans les Capitulaires de Charles le Chauve où le mot de *Larron* est joint à celuy de *Scachator*, sous une même signification ; ainsi donc du mot de *Scach*, les Italiens ont fait *Scacchi*, & nous avons fait *Echets* selon nôtre coûtume qui met un E, devant les mots qui commencent par une S ; car nous disons *Esprit*, *Estude*, *Espée*, *Espagne*, & ainsi des autres mots, quoy que nous nous soyons heureusement défaits d'*estatuë* & d'*estupide*, que les Provençaux retiennent encore. Or Leunclavius a bien crû que nos Echets étoient des Larrons, mais il n'a pas estimé que ce fussent les Romains: au contraire il a été chercher une Nation décriée
pour

pour ses brigandages, afin d'en dériver leur nom. Il en parle de cette sorte dans ses Pandectes de l'Histoire Turquesque, *le nom de Turcomans*, dit-il, *n'étoit pas alors moins infame que l'est aujourd'huy celuy de ces Volleurs que nous appellons Uscoques, d'où le mot de nos Echets est venu.* La pensée peut être bonne, mais sa preuve ne l'est pas ; & si l'on tiroit ainsi les noms, on pourroit soûtenir qu'*Escroc* vient de Croate ; mais en cela il ne faut pas avoir plus de foy pour les Croates que pour les Uscoques, vû même que ceux-cy sont des Peuples Modernes de plus nouvelle création que les Echets, que le grand Scaliger croit avoir été du temps du Poëte Lucilius pendant la fleur de la République, & beaucoup d'années devant la domination des Cesars. Mais que direz-vous de Monsieur de Saumaise qui prétend que du mot de *Calcul*, s'est fait celuy de *Scaccho* ? Que direz-vous de Joseph Scaliger qui est de cette même opinion ? Ces Sçavans voyent des choses dans les Livres, dont les médiocrement doctes ne se doutent pas. J'en sçay pourtant le secret ; & si vous voulez souffrir un peu de Critique, je vous l'auray bientôt découvert. Les Latins pour *Calculus* disoient *Calclus*, & en mettant une s. devant *Scalclus* ; ainsi pour *Phalange*, vous lisez *Sphalange* dans Vegece, & dans les Auteurs de la basse Latinité : pour *Quadrons*, *Squadrons*, & pour *Quadres*, *Squadres*, qui sont avec nôtre E préposé, des Esquadrons & des Esquadres. Les Italiens qui ont pris ce mot de *Scalclus* des Latins, changent & amolissent d'ordinaire la lettre l, en la lettre i, pour *clarus*, ils disent *chiaro*, & sur ce sujet il vous peut souvenir du Roy Clarion, qui fut tué devant la Roque d'Albraque, & que le *Boiardo* appelle *il*

Re Chiarione, ainſi donc facilement de *Scalclus* s'eſt fait *Scaccius* : & enfin *Scaccho*, ſelon la terminaiſon moderne ; c'eſt-là tout le myſtere : Or le mot de *Scaccius* & celuy de *Scach* étant le même, ce ſeroit toûjours en revenir à l'opinion du Pere Sirmond, ſi ce n'eſt que ce Réverend Pere penſe, comme vous avez vû, que le mot de *Scach* eſt Allemand, au lieu que M. de Saumaiſe veut qu'il ſoit Latin, & que les anciens Lombards & les vieux Peuples de Germanie l'ayent pris des Italiens : toûjours eſt-il vray que le Jeu des *Calculs* ou des *Marques* étoit le même que celuy des *Larronneaux*, car il en faut croire Ovide qui en parle de cette façon :

Sive Latrocinii ſub imagine Calculus ibit.

Et Lucain encore, qui dans le Panegyrique qu'il adreſſe à Piſon, employe le mot de *Calcul* pour déſigner ces petits *Larrons* qui ſe dérobent l'un l'autre ; l'endroit du Poëte eſt ſi beau, & décrit ſi bien un excellent Joüeur, que comme il ſemble qu'il ſoit fait pour vous, je ſeray bien aiſe de le rapporter tout entier ; & de vous dire en mettant la guerre au lieu de l'étude,

Te ſi forte juvat bellorum pondere feſſum
Non languere tamen luſûſque movere per artem
Callidiore modo, tabulâ variatur apertâ
Calculus, & vitreo peraguntur milite bella.
Ut niveus nigros, nunc & niger alliget albos,
Sed tibi quis non terga dedit ? quis te duce ceſſit
Calculus, aut quis non, periturus, perdidit hoſtem ?
Mille modis acies tua dimicat, ille petentem
Dum fugit, ipſe rapit, longo venit ille receſſu
Qui ſtetit in ſpeculis, hic ſe committere rixæ
Audet, & in prædam venientem decipit hoſtem.
Ancipites ſubit ille moras, ſimiliſque ligato

Obligat

Obligat ipse duos, hic ad majora movetur,
Ut citus & fractâ prorumpat in agmina mandrâ,
Clausáque dejecto populetur mœnia vallo.
Interea sectis quamvis asperrima surgant
Prælia militibus, plenâ tamen ipse phalange
Aut etiam pauco spoliatâ milite vincis,
Et tibi captivâ resonat manus utraque turbâ.

Vous voyez comme les Romains aimoient sur tous les Jeux, celuy-cy qui leur representoit la guerre, & que pour ce sujet ils avoient donné à leurs pieces le nom de soldats ; car non seulement en nôtre proverbe, mais encore au langage de la République, *qui dit Soldat dit Larron.* Le bon homme Ennius l'entend ainsi dans ce Vers :

Hæc effatus, ubi Latrones dicta facessunt.

Et le *Soldat glorieux* de Plaute se vante que le Roy Seleucus l'a trés-humblement supplié de luy enroller des Larrons, & d'en hâter la levée.

Nam Rex Seleucus me opere oravit maximo
Ut sibi Latrones cogerem & conscriberem.

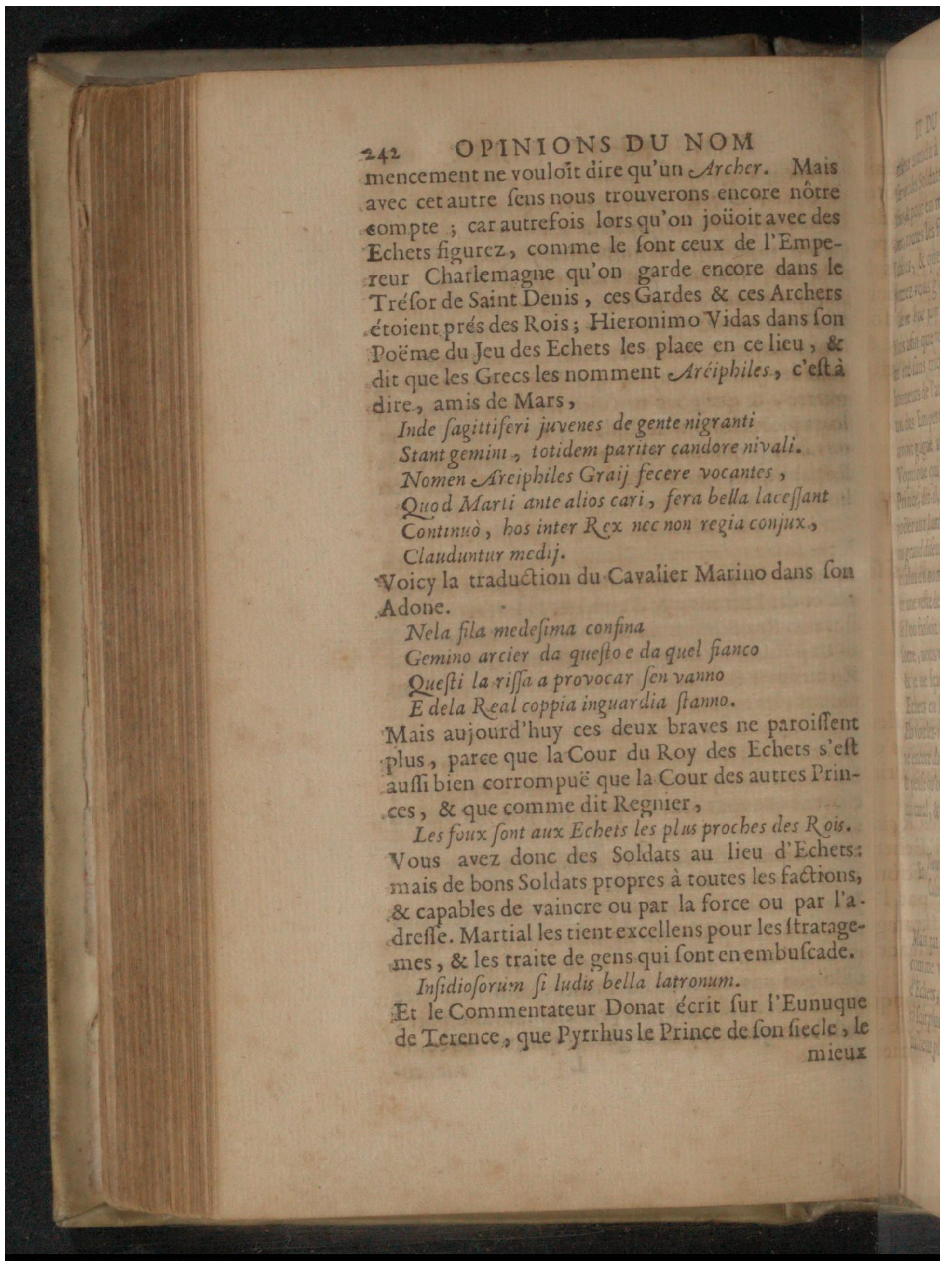
En un autre endroit un homme qui a fait dix campagnes, les appelle dix années de brigandage.

Qui Regi latrocinatus decem annos Demetrio.

Et vous n'oseriez vous offenser en bonne Latinité, si voulant dire que les gens qui vont à la guerre, croyent que tout leur est permis, je vous parlois ainsi :

Nam quia latrocinamini, arbitramini
Quidvis licere facere vobis.

Je sçay bien que Varron le plus docte des Romains a estimé que *Latro* ne signifioit au commencement qu'un *Garde du Corps*, ou un soldat qui ne s'éloigne pas du côté du Prince, & il peut être que ce mot a été du depuis pris en mauvaise part, aussi bien que celuy de *Brigand*, qui aussi au commence-



mencement ne vouloit dire qu'un *Archer*. Mais avec cet autre ſens nous trouverons encore nôtre compte ; car autrefois lors qu'on joüoit avec des Echets figurez, comme le ſont ceux de l'Empereur Charlemagne qu'on garde encore dans le Tréſor de Saint Denis, ces Gardes & ces Archers étoient prés des Rois ; Hieronimo Vidas dans ſon Poëme du Jeu des Echets les place en ce lieu, & dit que les Grecs les nomment *Aréiphiles*, c'eſt à dire, amis de Mars,

Inde ſagittiferi juvenes de gente nigranti
Stant gemini, totidem pariter candore nivali.
Nomen Areiphiles Graij fecere vocantes,
Quod Marti ante alios cari, fera bella laceſſant
Continuò, hos inter Rex nec non regia conjux,
Clauduntur medij.

Voicy la traduction du Cavalier Marino dans ſon Adone.

Nela fila medeſima confina
Gemino arcier da queſto e da quel fianco
Queſti la riſſa a provocar ſen vanno
E dela Real coppia inguardia ſtanno.

Mais aujourd'huy ces deux braves ne paroiſſent plus, parce que la Cour du Roy des Echets s'eſt auſſi bien corrompuë que la Cour des autres Princes, & que comme dit Regnier,

Les foux ſont aux Echets les plus proches des Rois.

Vous avez donc des Soldats au lieu d'Echets: mais de bons Soldats propres à toutes les factions, & capables de vaincre ou par la force ou par l'adreſſe. Martial les tient excellens pour les ſtratagemes, & les traite de gens qui ſont en embuſcade.

Inſidioſorum ſi ludis bella latronum.

Et le Commentateur Donat écrit ſur l'Eunuque de Terence, que Pyrrhus le Prince de ſon ſiecle, le mieux

mieux entendu à mettre des gens en bataille, ſe ſervoit des Soldats des Echets pour former ſes desſeins, & pour en montrer le ſecret aux autres. Ainſi donc, toutes les fois que vous vous approcherez du Tablier, & que vous rangerez vos pieces, vous pourrez vous glorifier de cet endroit du Comique:

Idem hoc jam Pyrrhus factitavit.

Mais afin que vous ne penſiez pas que cette guerre ait été ſans triomphe, & qu'elle n'ait pas eu les honneurs de l'autre, je vous avertis qu'on a appellé un des Empereurs Romains *Auguſte*, parce qu'il avoit gagné aux Echets dix parties de ſuite, c'eſt Vopiſque qui l'écrit dans la Vie de Proculus. Ce Prince, dit-il, aprés un fameux feſtin s'étant mis à joüer aux Larrons, & ayant été dix fois Empereur, un grand diſeur de bons mots qui ſe trouva preſent le ſalua du nom d'Auguſte, puis ayant fait apporter une veſte de pourpre, lui en couvrit les épaules. Si l'on faiſoit aujourd'huy les Monarques de cette ſorte, nous vous verrions bien-tôt ſur le Thrône, & je ne ſçache pas d'homme qui oſât ranger ſes Echets en bataille pour vous diſputer le Sceptre. En voulez-vous davantage? le Poëte Lucilius trouve encore dans ce Jeu l'image d'un combat naval, & penſe qu'on ſe peut figurer que l'Echiquier eſt un canal, & les pieces autant de Navires.

Et *Naumachiam licet hæc, alveolúmque putare,*
Calces delectes te, hilo non rectius vivas.

Mais par malheur ce dernier Vers gâte tout, & comme vous voyez pour être excellent Joüeur d'Echets, le vieux Satyrique n'eſtime pas qu'on en ſoit plus homme de bien. Il y a encore un autre malheur plus grand, & auquel vous ne vous atten-

dez pas ; tous ces triomphes, toutes ces victoires, & toute cette guerre dont nous venons de parler, sont des choses qui ne regardent pas les Echets, au moins si nous en croyons M. Guyet, que je tiens de la force de Servius, & que vous avez connu chez M. le Cardinal de la Valette, cet homme ne pense pas que les Romains ny les Grecs ayent jamais joüé aux Echets, & pour le passage de Lucain qu'on prétend entendre ce Jeu, il l'explique de celuy des Merelles : si cela est vray, voilà bien des Sçavans trompez, bien du Latin perdu, & les Illustres de Plutarque privez d'un grand divertissement. Pour les Merelles, M. Guyet a tort ; car Ovide les décrit de la sorte que nous les joüons encore.

Parva tabella capit ternos utrinque lapilles
In queis vicisse est continuasse suos.

C'est dans son *Art d'Aimer*, où il met ce Jeu parmy les bonnes qualitez des Filles ; aujourd'huy ce ne seroit pas un grand charme, & je ne voy gueres de nos Dames qui se voulussent piquer d'y réussir ; mais pour le passage de Lucain, il décrit de sorte le Jeu des Larrons, qu'il semble que M. Guyet a raison de croire qu'on ne le peut pas rapporter entiérement au Jeu des Echets. Et pour moy, je pense qu'on l'expliqueroit mieux de celuy des Dames-poussées, que les Romains appelloient le Jeu des vingt-quatre Scrupules, qui est le nombre des Dames que nous mettons sur l'Echiquier. Car il n'y a rien qui n'ait beaucoup de rapport ; & de plus *Scrupule* signifie la même chose que *Calcul*, dont nous avons tant parlé, c'est à dire, une petite pierre ou marque ; mais pour le rapporter

rapporter aux Echets, il faudroit que nous fussions devenus huit fois plus ſcrupuleux que les Anciens, puis qu'au lieu de leurs vingt-quatre marques, nous en voulons trente deux ; il faudroit que ce Jeu fût bien changé depuis ce temps-là, où il ne ſe parloit ny de Roy de Roc, où toutes les pieces n'avoient point de démarches particulieres, où elles s'appelloient generalement Larrons, parce qu'elles ſe prenoient également les unes les autres, comme font aujourd'huy nos Dames. Cela étant, il ne ſeroit, ce me ſemble, gueres à propos de rechercher l'étymologie d'un Jeu chez des Peuples qui peut être ne l'ont jamais joüé, ny d'en faire venir le nom d'une Langue où il n'a point été connu. Nous ne trouverons auſſi pas davantage de certitude en Grec, quoy que cette Nation ſe vante d'avoir inventé le Jeu des Echets, quelques Auteurs ayant écrit que Palamedes le composa pour empêcher que les Grecs ne s'ennuyaſſent au ſiege de Troye, & que pour marque de ſon invention il dédia ſes Echets au Temple de la Fortune. Ce ſtratageme m'en remet en mémoire un que j'ay lû dans Plutarque, qui eſt qu'un Capitaine aſſiegé, afin d'obliger ſes Soldats à garder les murailles qu'ils abandonnoient, établit à chaque Tour des Cabarets & des Courtiſannes. Or quant à ces ſtratagemes, *il credere è di corteſia*, & ce ſont Hiſtoriettes qui n'ont ny preuve ny autorité. Retournant à nos Echets, vous ſerez bien étonné ſi je vous dis qu'il faut aller juſques aux Indes pour en découvrir l'origine, & qu'à mon avis elle nous vient

Des riches bords du Gange, & des lieux où l'Aurore
Brûle de ſes rayons le rivage du More.

Elle n'en vient pourtant pas, comme Hieronymo Vidas se l'imagine dans l'agréable Poëme qu'il a composé de ce Jeu, où il dit que l'Ocean qui de tout temps l'avoit joüé sous l'onde avec les Nymphes Marines, l'apprit la premiére fois aux Dieux Célestes, lors qu'ils assisterent aux céremonies des nôces qu'il célebroit avec la Terre chez les bons Ethiopiens ; que depuis ce temps-là Jupiter ayant débauché *Scacchide* une honnête Nymphe d'Italie, luy donna ce Jeu pour la payer de son pucelage, & que cette Nymphe qui luy imposa son nom, l'enseigna en suite aux mortels. Je ne m'arrêteray non plus à ce qu'en chante le Cavalier Marin qui a traduit tous les Vers de Vidas, quoy qu'il en ait un peu changé l'invention ; si je vous connois bien, il vous faut quelque chose de plus solide, & vous n'étes pas homme à croire des fables, qui vous en voudroit conter. Voicy donc de meilleure monnoye que vous recevrez, s'il vous plaît, & que je tâcheray de vous faire bonne. Monsieur Bochard que je tiens un des plus sçavans hommes du monde, & dont l'opinion est aussi estimée la plus probable par nôtre sçavant Amy Monsieur Menage, écrit dans sa Geographie Sacrée que le nom de *Scach* a toûjours signifié Roy parmy les Persans. Chez Athenée, Ctesias dans les Persiques parle d'une Fête qui s'appelloit *Sacea*, où les Valets étoient vétus, & commandoient comme des Rois, & pendant laquelle il y avoit un Trivelin *creduto Principe*. Dion Chrysostome se souvient aussi de cette Fête, qu'il nomme des *Sacques* ; mais au lieu d'un Esclave il couronne un Criminel, & ajoûte que tant que duroit la solemnité, ce Criminel montoit au Thrône des Rois, portoit leurs orne-

ornemens, vivoit avec délicatesse, & se servoit des plus belles du Serrail ; encore aujourd'huy *Scha* signifie Roy, témoin *Scha Abas*, c'est à dire, Roy Abas, dont vous avez lû l'Histoire : pour ce sujet les Persans ont nommé & nomment encore aujourd'huy le Jeu des Echets *Schatrang*, ou *Xatrang*, qui vaut autant à dire que le Jeu des Rois : de ce *Xatrang* les Grecs Modernes ont fait leur *Zatriquion*, les Arabes y ayant ajoûté un accent leur *Alxatrang*, & les Espagnols ayant amoly cet accent *Axadres*, qui est le nom qu'ils donnent à leurs Echets, ce Jeu étant venu des Persans aux Arabes, & des Arabes aux Espagnols. Déja ce me semble, cette preuve est assez claire ; on pourroit objecter seulement qu'en matiere d'étymologie les mots sont comme les cloches à qui l'on fait dire ce que l'on veut : mais si vous lisez ce qui suit, je suis asseuré que vous donnerez les mains. Il n'y a point de doute que les peuples d'Orient ne soient les plus grands Joüeurs d'Echets. Le Calabrois que vous avez vû à Paris, & qui avoit cherché par tout le Monde des gens qui luy pussent tenir tête, n'en avoit point trouvé de si sçavans que les Levantins : La Sale cet autre qui gagnoit de mémoire feu Monsieur de Nemours Pere de Monsieur de Nemours d'aujourd'huy, quoy que ce Prince fût un des plus forts de nôtre Cour, avoüoit la même chose. Les Espagnols qui à ce qu'on dit joüent à cheval par la campagne, & chez qui des Villes entieres se font des défis d'Echets, disent franchement que les Maures en sçavent plus qu'eux. Dans l'Histoire de Florence, Piero Buoninsegni fait mention d'un Sarrasin nommé Buzeca, qui seul & en même temps joüoit à deux Echiquiers contre deux des meil-

leurs Joüeurs d'Italie ; & enfin, Tixeira Auteur Espagnol admire les excellens Joüeurs de Perse ; ce qui fait voir que les Maîtres en sçavent toûjours plus que les Ecoliers, & qu'on trouve plus parfaitement la science de ce Jeu lors qu'on va vers les peuples qui l'ont inventé. Or pour montrer clairement que ces peuples ont été les Indiens, que de chez eux il est venu aux Persans ; & que delà les Mahometans l'ont appellé en Europe, nous n'avons qu'à lire ce même Tixeira, qui dans la Chronique qu'il a faite des Rois de Perse & d'Ormus, nous en a laissé la preuve : il écrit donc qu'il a trouvé dans Mijkond un Historien Persan, que sous le regne de Kesere Anuxiron, que les Persans & les Arabes appellent Nusirrauvan, & nos Auteurs Cosroez, & qui tenoit le Sceptre de Perse vers l'année cinq cens soixante & treize, du temps que le fameux Avicenne florissoit, il a trouvé, dis-je, dans Mijkond qu'en ce temps-là on avoit apporté en Perse deux excellens Livres de Philosophie & le Jeu des Echets, & que les Indiens avoient donné ce Jeu aux Persans pour leur representer l'inconstance & le changement des choses de cette vie, & la guerre continuelle à laquelle on la voit sujette. Depuis ce temps-là ce Jeu ayant eu grande vogue parmy cette Nation, les autres peuples qui l'ont reçû d'elle en ont aussi reçû la même maniere de joüer & les mêmes pieces, par exemple, les Espagnols & les autres Européens Occidentaux dans l'appellation de leurs Echets retiennent encore beaucoup de l'appellation Persienne, ou si le nom n'a pas de rapport, la signification est toûjours la même ; les Persans appellent leur principale piece *Scha* ou *Xa*, qui est nôtre Roy, d'où est venu l'Italien *Scacco*, & le mot d'Echet parmy

nous,

nous ; & la ſeconde piece que les Eſpagnols nomment Dame, & nous Reine, eſt appellée chez eux *Vuazir*, comme ſi vous diſiez la premiére aprés le Monarque. Nôtre Tuor que les Eſpagnols nomment *Delfil*, eſt appellé par les Perſans *Fil*, c'eſt à dire, Elephant, & il vous peut ſouvenir de ce que vous me diſiez derniérement, que les Anglois vous avoient montré autrefois des Echets d'un de leurs Rois, où vous aviez remarqué que la piece que nous appellons *Roc*, étoit figurée par un Elephant chargé d'une tour, ainſi qu'ils étoient armez, lors qu'on les menoit en guerre, & telles que le Marin les décrit en parlant du Jeu des Echets,

Digran Rocche onuſti alti Elephanti.

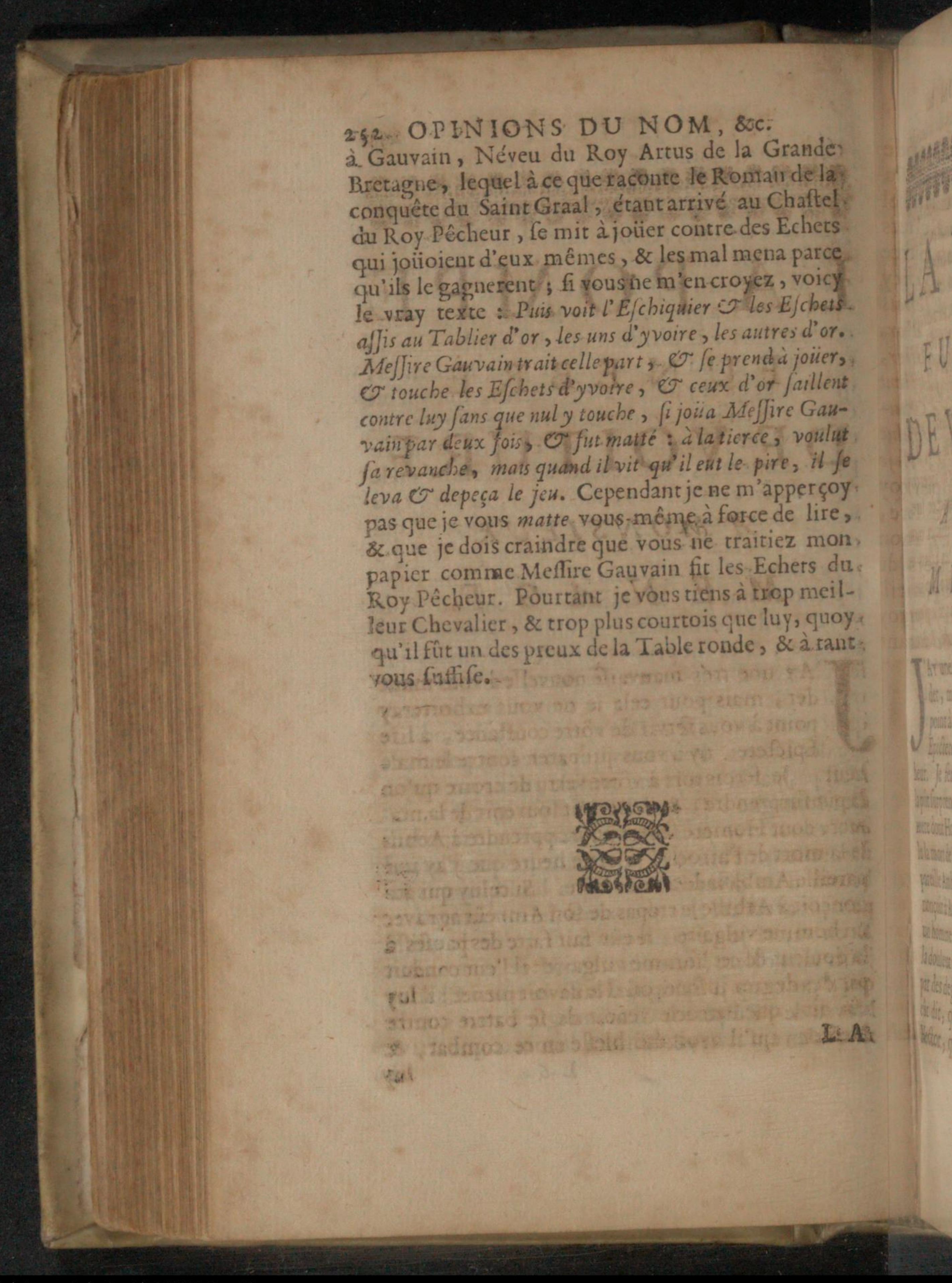
& comme vous avez lû le Roman de Quinte-Cürce & l'Hiſtoire d'Arrian, vous ne pouvez ignorer que les Elephans en guerre ne nous ſoient venus des Indes, mais vous pouvez inferer plûtôt que le Jeu des Echets nous en eſt venu auſſi : quant au mot de *Roc* que nous avons fait du *Rocca* des Italiens, & qui chez eux ſignifie une tour ou une forteresse ; M. Guyet que je vous ay tantôt allegué, m'a dit, qu'il avoit appris d'un homme revenant fraîchement de Perſe, que ces peuples dans leur Jeu des Echets, nommoient comme les Européens une de leurs pieces *Roc*, mais qu'elle ſignifioit un oiſeau, qu'ils luy en donnoient la figure, & que ce pouvoit être ce prodigieux oiſeau Rouch que l'on dépeint au bord des Mappemondes enlevant un Elephant dans ſes ſerres, comme un Aigle fait un agneau. Pour le Voyageur, je le tiens homme de petite foi ; & pour l'oiſeau, je penſe que perſonne n'en a vû des plumes ; mais reprenant l'alluſion des noms

Européens & Persans, & la conformité de la signification des Echets, ce que les Castillans nomment *Cavallo*, qui est nôtre *Chevalier*, les Persans l'appellent *Asp* ou *Faraz*, qui veut dire la même chose, nôtre *Pion*, le *Peon* d'Espagne, & la *Pedina* d'Italie est le *Peada* de Perse, c'est à dire, l'homme de pied; & enfin le mot de *Xa* Persien, d'Echet François, de *Xaque* Espagnol que l'on dit en joüant, & qui proprement ne signifie rien en nos deux Langues, semble en Persan, appellant le Roy l'avertir qu'il se prenne garde, car comme vous sçavez, ce mot ne se dit que lors que le Roy a besoin de songer à soi, & qu'il est en danger de mort: Mais pour décider entierement toute la difficulté le *Scalh-mat* qui en cette Langue signifie le Roy est mort; n'est-ce pas nôtre *Echec-&-Mat* ou le *Scacco-matto* des Italiens, ou le *Mate* des Espagnols, l'ame & le nom de ce Jeu. Aprés cela on n'a plus besoin de preuves, & aussi en voilà ce me semble assez, si ce n'est que vous voulussiez que je misse icy le passage de Tixeira: mais comme ce seroit une redite, & que je pense que vous vous fiez à ma bonne foy, je me contenteray de vous en copier les dernieres lignes, qui sont les plus essentielles; pour le reste si cela ne vous suffit, vous le lirez dans le trente-cinquiéme Chapitre du premier Livre de sa Chronique, *y lo que dezimos* xaque *diz en ellos* (il parle des Persans) xà *que es como avisar al Réy en lugar de* mate *dizen* xamate *que en la misma lingua quiere dezir* el Rei es muerto *y haviendo qui en diga que el Axadres que los Persios dizen* Xatrank *quasi ivego o entretenmiento del Rei, fue inventado en Babylonia, es mui conforme à razon que de los Persios nos vino per aca, haviendo sido Babylonia muchas vezes y por mucho tiempo sujetta à Persia y tan vezina della.*

Cette-

Cette autre opinion de Babylone, un peu differente de celle des Indes dont il parle au commencement, ne laisse pas de confirmer que ce Jeu est originaire d'Orient, & sur ce sujet il ne faut pas aussi que j'oublie une particularité fort remarquable que M. Bochard apporte au Livre que je vous ay cité, & qu'il a prise du Livre second de l'Histoire des Sarrasins : Il dit donc que le Caliphe Alamin avoit un si grand emportement pour les Echets, qu'un jour qu'il y joüoit avec Cuterus, quelqu'un étant venu en hâte luy donner avis que Bagdet, qui est Babylone, Capitale de son Empire, assiegée par les Ennemis, étoit réduite à l'extrêmité, il le repoussa avec ces paroles, *laisse-moy, ne voy-tu pas bien que Scachmat, m'est apparu contre Cuterus ?* qui est à dire en bon François, *Ne vois-tu pas bien que je vay donner Echec-&-Mat à Cuterus ?* Il me semble encore que j'ay lû une pareille chose d'un de nos Ducs de Normandie : la Ville de Roüen étant assiegée ; & ce fût peut-être sur ces exemples que le feu Roy d'Angleterre Jacques, dans le Livre qu'il avoit composé pour le Roy d'àpresent, & qu'il avoit intitulé *le Don Royal*, luy défendit le Jeu des Echets. Pour moy qui ne le sçay point, ce n'est pas par là que je me console, mais par ce que dit Montagne : *Que ce Jeu n'est pas assez Jeu, & qu'il exerce trop serieusement*, & puis me trouvant naturellement bilieux, je ne pense pas avoir grand besoin d'un divertissement que les Espagnols ne pensent avoir été fait que *para deflegmar un hombre*. Et en verité je ne pense pas aussi qu'on le puisse joüer sans colere, témoin Renaud de Montauban qui d'un coup d'Echiquier cassa la tête à Charlot Néveu de l'Empereur Charlemagne, tant que la mort s'en ensuivit, & témoin encore ce qui arriva

à Gauvain, Néveu du Roy Artus de la Grande Bretagne, lequel à ce que raconte le Roman de la conquête du Saint Graal, étant arrivé au Chastel du Roy Pêcheur, se mit à joüer contre des Echets qui joüoient d'eux mêmes, & les mal mena parce qu'ils le gagnerent; si vous ne m'en croyez, voicy le vray texte: *Puis voit l'Eschiquier & les Eschets assis au Tablier d'or, les uns d'yvoire, les autres d'or. Messire Gauvain trait celle part, & se prend à joüer, & touche les Eschets d'yvoire, & ceux d'or saillent contre luy sans que nul y touche, si joüa Messire Gauvain par deux fois, & fut matté: à la tierce, voulut sa revanche, mais quand il vit qu'il eut le pire, il se leva & depeça le jeu.* Cependant je ne m'apperçoy pas que je vous *matte* vous-même à force de lire, & que je dois craindre que vous ne traitiez mon papier comme Messire Gauvain fit les Echets du Roy Pêcheur. Pourtant je vous tiens à trop meilleur Chevalier, & trop plus courtois que luy, quoy qu'il fût un des preux de la Table ronde, & à tant vous suffise.





LA POMPE FUNEBRE DE VOITURE

A MONSIEUR MENAGE.

J'AY une trés-mauvaise nouvelle à vous mander, mais pour cela je ne vous exhorteray point à vous servir de vôtre constance, à lire Epictete, ny à vous préparer contre le malheur. Je ferois tort à vôtre vertu de croire qu'on la pût surprendre, & il me doit souvenir de la maniere dont Homere se sert pour apprendre à Achille la mort de Patrocle, à cette heure que j'ay une pareille Ambassade à vous faire. Si celuy qui annonçoit à Achille le trépas de son Ami eût agi avec un homme vulgaire, il eût fait faire des pauses à la douleur de cet homme vulgaire : il l'eût conduit par des degrez jusques où il le devoit mener : il luy eût dit, que Patrocle venoit de se battre contre Hector, qu'il avoit été blessé en ce combat, &

luy eût avoüé en ſuite qu'il y étoit ſuccombé. Cela ne ſe paſſe point de la ſorte chez le Poëte. Le Meſſager va ſon droit chemin, & comme ſi ce n'étoit pas aſſez de dire à Achille, *Patrocle eſt mort*, il débute par ces mots PATROCLE GIST, & commence ce recit par ſon Epitaphe. Ainſi je ne vous en feray point à deux fois, & pour vous traiter comme un grand homme, je vous diray tout d'un coup,

Voiture ce pauvre mortel,
Ne doit plus être appellé tel,
Voiture eſt mort, Amy MENAGE,
Voiture qui icy galamment
Avoit fait je ne ſçay comment
Les Muſes à ſon badinage.
Voiture eſt mort, c'eſt grand dommage.

Si vous me demandez dequoy, je vous diray, qu'ayant écrit qu'il n'étoit pas glorieux de mourir de la fiévre, cette maladie qui prend les choſes chaudement, & qui ſe reſſouvient toûjours que les Romains l'ont adorée, n'avoit pû ſouffrir ce mépris, & qu'aprés avoir brûlé deux ans Voiture à petit feu, lors qu'elle ſembloit être ſatisfaite d'une ſi cruelle vengeance, tout d'un coup elle avoit redoublé ſa haine contre luy, & avec tant d'ardeur & de violence, qu'elle l'avoit emporté en quatre jours. C'eſt à quoy l'on attribuë la cauſe de ſa mort, ce qui me paroît aſſez vray-ſemblable. Je ne vous entretiendray point des Ouvrages que nos Amis ont compoſez ſur ce ſujet, de la triſteſſe univerſelle de la Cour, du grand deüil qu'ont pris Meſſieurs de l'Academie; & enfin, de ce qui s'eſt paſſé entre les hommes aux derniers devoirs qu'on a rendus à Voiture. J'ay bien de plus grands myſteres

ſteres à vous reveler. J'ay à vous apprendre ce qui s'eſt fait au Parnaſſe, & combien illuſtres ont été les funérailles dont Apollon & les Muſes ont honoré le Défunt. Ne demandez point qui m'en a inſtruit, c'eſt un ſecret trop grand pour le confier à une Lettre. Je vous le diray à nôtre premiére vûë, mais pour cette fois contentez-vous de ce recit :

Lors que des Demy-Dieux les ames éternelles,
Délaiſſant pour jamais leurs dépoüilles mortelles,
Volent vers les beaux Champs où la Paix & l'Amour,
Et les plaiſirs tous purs ont choiſi leur ſejour ;
Si pendant les travaux de leur illuſtre vie,
Ces Héros ont ſuivy la fortune de Mars,
Et ſi la gloire acquiſe au milieu des hazards,
A fait leur plus grande envie,
Sur un char triomphant pompeuſement armé,
Mars célebre la mort de ceux qui l'ont aimé,
Par de ſanglantes funérailles,
Par cent combats fameux, par cent fieres batailles,
Par la chûte de cent murailles.
Mais ſi d'autres Héros d'un ſentiment plus doux.
(Car il eſt des Héros d'une douce maniere,
Il en eſt de Juſtice, il en eſt de Breviaire)
Ont eſtimé de grands fous,
Ceux qui ſe fourrent aux coups,
Et n'ont cherché que la gloire
Qui vient aux adorateurs
Des neuf Filles de Mémoire,
Nommez Auteurs :
Soudain que la mort a pris
Quelqu'un de ces beaux Eſprits,
(Un Poëte par exemple)
Apollon ſort de ſon Temple,
Et ſur Parnaſſe montant,
Tous les Auteurs l'aſſiſtant,

Couvert d'une robe noire,
Et d'un grand crépe de deüil,
D'une pompe funebre honore son cercueil,
Je vous conjure de m'en croire,
Sans demander quoy ny comment :
Car enfin, si seulement
Vous en doutiez un moment,
Je quitterois là l'Histoire,
Qui n'a que ce fondement.

Supposé donc que vous me croyiez, je continuëray à vous dire qu'aussi tôt que le foible Voiture eut rendu l'esprit, le Génie qui l'avoit accompagné pendant le cours de sa vie, partit, selon la coûtume, pour en porter la nouvelle au Parnasse. Mais parce qu'il étoit délicat, qu'il faisoit la plûpart de ses traites en litiere, & qu'il s'amusoit à badiner par les Hôtelleries, Voiture étoit pleuré parmy les hommes, qu'Apollon ne sçavoit pas encore qu'il fût mort. On fit divers jugemens de ce Génie dans les lieux par où il passa : les uns le prenoient pour un Génie enjoüé ; les autres, pour un Génie particulier, quelques-uns pour un grand Génie. Il ne sembla commun à pas un, & pas un ne le trouva mauvais. Aussi-tôt que la nouvelle de la mort de Voiture fut sçûë d'Apollon, il fit écrire & porter les billets de son Service, qui ne different des nôtres qu'en ce que c'est au nom du Dieu qu'on prie, & qu'ils sont écrits en Vers. Voicy celuy de Voiture :

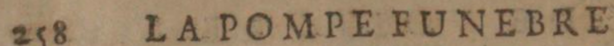
De par le Fils de Jupiter
Vous étes priez d'assister
Aux funérailles de Voiture,
Qui demain Mardy se feront
Au Parnasse sa sepulture,
Où les Muses se trouveront.

Tout

Tout le monde ſpirituel étant ainſi convié le Mardy, qui fut le 7. Juillet de l'année 1648. Car, pour vous dire déja une partie du ſecret, cecy ſe paſſoit au Parnaſſe à meſure que je l'écrivois, on commença la céremonie des funérailles.

Au point de la clarté naiſſante
L'Aurore pâle & languiſſante
Quand la porte du jour s'ouvrit,
De nuages noirs ſe couvrit,
Tâchant par ſes couleurs funébres
A continuer les tenébres.
Sous ces triſtes manteaux de deüil
Elle parut la larme à l'œil,
Et rendit en cette avanture
Cephale jaloux de Voiture.
Du grand deluge de ſes pleurs
Elle noya toutes les fleurs,
Et groſſit les flots d'Hypocrene
Preſqu'autant que ceux de la Seine.
Quelqu'un qui cet endroit lira,
Quelque Bel Eſprit me dira,
Qu'encor que Voiture eût des charmes,
Il ne méritoit pas ces larmes:
Que l'Aurore ſe faiſoit tort
De pleurer chaudement ſa mort,
Vû qu'il montroit par tout pour elle
Une averſion naturelle;
Ne la voyant que rarement,
Et toûjours fort chagrinement,
Se couchant quand elle alloit naître,
Luy fermant au nez la fenêtre,
Et mêmes étant ſi hardy
De receler juſqu'à Midy
Sous une peſante paupiere
Le ſommeil qui hait la lumiere.

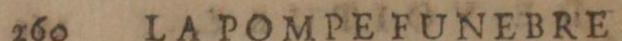
Entre



Entre nous, cette objection
Fait d'abord quelque impreſſion,
Et mérite qu'on y réponde;
Or voicy ſurquoy je me fonde.
Je dis donc que ce grand ennuy
N'étoit point pour l'amour de luy,
Mais ſeulement pour l'amour d'elles,
J'entens des neuf doctes Pucelles,
Qui depuis long-temps, ce dit-on,
Gouvernent Madame Tithon,
Et qui toutes l'avoient priée
Comme leur meilleure alliée,
De pleurer de bonne façon
Le trépas de leur Nourriſſon.
Ce qu'elle avoit bien voulu faire
Dans la crainte de leur déplaire,
Et de perdre ſes beaux habits
D'or, de perles & de rubis,
Dont ces neuf Sœurs l'ont équipée
Comme l'on fait une poupée.
Même on dit que ſans s'affliger
Elle les pouvoit obliger:
Car cette Deeſſe amoureuſe,
De ſa nature eſt fort pleureuſe.
Or dans peu l'orage ceſſa,
Et ſoudain le Convoy paſſa.

Premiérement parurent les Graces, les cheveux en deſordre & ſans leurs guirlandes accoûtumées Elles avoient déchiré leurs vétemens, pour témoigner leur déplaiſir, & étoient quaſi nuës. Elles conduiſoient cinquante Amours communs qui portoient au lieu de leurs flambeaux ordinaires des torches à demy éteintes de leurs larmes & marchoient deux à deux ayant leurs bandeau déchirez, leurs carquois renverſez & vuides leur

eurs arcs trainans, & leurs aîles ployées & basses. Trente petits Cupidons suivoient ceux-cy, & faisoient beaucoup plus les affligez que leurs compagnons : mais on soupçonnoit cette grande douleur d'hypocrisie ; Car ces trente étoient tous Amours Coquets, qui sont des grands Comediens, & qui ne ressentent jamais les passions qu'ils témoignent. Le Défunt n'avoit point eu de plus chers Amis, ny qu'il eût plus volontiers employez en ses affaires. Aussi étoient-ils choisis pour porter une partie des honneurs de la Pompe : & tenoient ; l'un, la bigotere ; l'autre, le miroir ; l'autre, les pincettes ; & enfin, les autres, les peignes d'écaille de tortuë, les boëttes de poudre, les pommades, les essences, les huiles, les savonnettes, les pastilles, & le reste des armes qui avoient servy aux conquêtes du grand Voiture. Mais voyez comment on se trompe au choix qu'on fait des Amis. Ces petits fripons qui pensoient duper le monde avec leurs larmes feintes, dés qu'ils croyoient n'être point apperçûs, badinoient avec les choses qu'ils portoient. L'un faisoit des grimaces devant le miroir ; l'autre se bridoit de la bigotere ; l'autre tiroit les poils des sourcils de ses compagnons avec les pincettes. Il y en avoit même un qui s'enfarinoit de la poudre, & un autre qui se faisoit des lunettes de la peinture, dont dans les derniers temps Voiture rajeunissoit ses cheveux & sa barbe. Aprés eux paroissoient vingt grands Cupidons couronnez de palmes & de cyprés, armez en Amours ; mais ayant leurs armes couvertes de crêpe. Ils portoient les marques de plusieurs victoires galantes ; des bracelets de cheveux, des bagues, des rubans, des bourses pleines d'argent, des bavolets & des aprestadors de pier-



reries : Car Voiture avoit aimé depuis le Sceptre jusqu'à la Houlette ; depuis la Couronne jusqu'à la Cade.

Un certain Amour de respect,
Amour d'ordinaire suspect,
Et qui demande davantage
Qu'il ne montre dans son visage,
Avec un autre Amour discret,
Qui se picque d'être secret,
Suivoient cette brave vingtaine,
Portant deux cassettes d'ébeine.

Ces cassettes étoient remplies, l'une de Poulets, & l'autre de Boëttes de portrait : les Poulets étoient cachetez, & les Boëttes de portrait fermées. On voyoit aprés eux un Amour seul, qui avoit la mine d'un enfant fort opiniâtre. On l'appelloit *l'Amour Constant.* Celuy-là de sa nature est bien plus dangereux que ses Freres. Le mauvais Garçon avoit si cruellement tourmenté Voiture, que pour exprimer le desordre de son ame, il l'avoit contraint de faire imprimer au devant du Poëme de l'Arioste, qu'il n'étoit pas moins furieux que Roland. Aussi depuis ces mauvais traitemens, Voiture ne l'avoit jamais pû souffrir, non pas même en la personne de l'Angelique, pour laquelle il avoit tant enduré, tellement que cette pauvre Dame en avoit été persecutée à son tour.

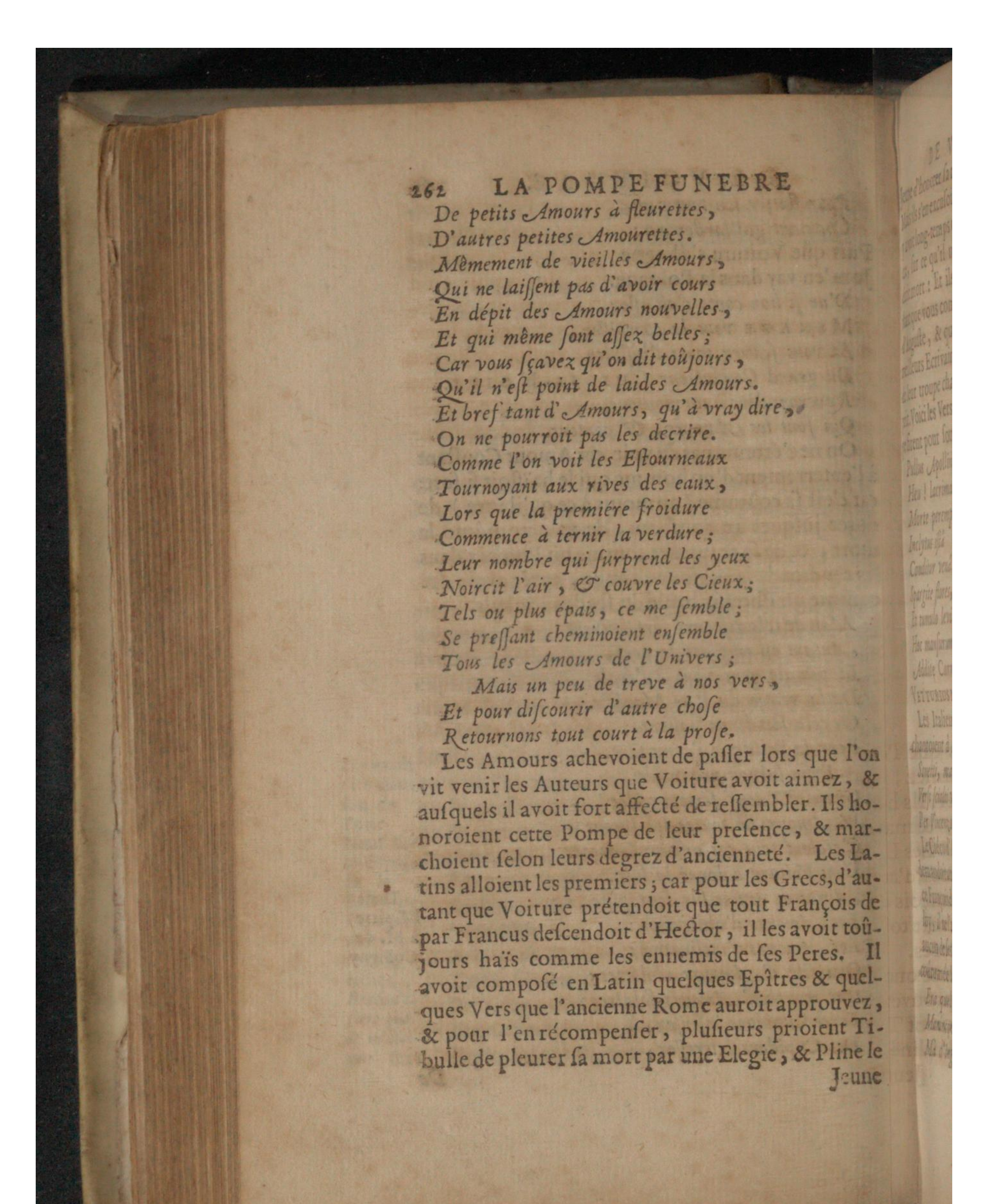
Il y avoit une chanson de Pont-Neuf sur le départ de la Reine de Pologne, dont la reprise étoit, *Puisqu'il faut que je m'éloigne*, &c.

Elle avoit souffert sa blessure,
Sur la terre & les flots par le monde, courant
Pour Voiture,
Mais pour Voiture indifferent.
Tantôt suivant sa débile personne,
Des rivages de Seine aux rivages de Somme,
Et cela veut dire en somme,
Depuis Paris à Peronne.

Pour flatter son tourment,
Chantant gaillardement:
uis que Voiture s'éloigne,
e m'en vay dans la Pologne.
D'un si bon conte c'est assez,
MENAGE *vous la connoissez,*
Et vous sçavez toute l'histoire
Du grand Conducteur CUISSE-NOIRE.
Revenons donc à nos moutons,
Qui sont les Amours, & contons.

On ne s'étonna pas de voir cet Amour Constant l'enterrement d'un homme qui le haïssoit si fort: ar c'est sa coûtume (au moins à ce qu'il jure) de urer jusques au tombeau, de vaincre même la nort, & de se perpetuer comme un Phœnix dans s cendres de la personne aimée, aprés avoir été omme un Phœnix brûlé de ses deux Soleils.

Mais de tels discours fort souvent
Autant en emporte le vent,
Et peu de gens vont à l'école
De la veuve du Roy Mausole.
Or cela soit dit en passant
Pour la Belle que j'aime tant.
Enfin suivoit une volée
Grande & confusément mêlée
D'Amours de toutes les façons
C'étoient tous ces oiseaux Garçons,
Dont Voiture a donné la liste. Dans l'Epître à M. de Colligny
Aprés on voyoit sur leur piste
Les Amours d'obligation:
Les Amours d'inclination:
Quantité d'Amours idolatres:
Une troupe d'Amours folatres;
Force Cupidons insensez;
Des Cupidons interessez;



De petits Amours à fleurettes,
D'autres petites Amourettes.
Mêmement de vieilles Amours,
Qui ne laissent pas d'avoir cours
En dépit des Amours nouvelles,
Et qui même sont assez belles;
Car vous sçavez qu'on dit toûjours,
Qu'il n'est point de laides Amours.
Et bref tant d'Amours, qu'à vray dire,
On ne pourroit pas les decrire.
Comme l'on voit les Estourneaux
Tournoyant aux rives des eaux,
Lors que la premiére froidure
Commence à ternir la verdure;
Leur nombre qui surprend les yeux
Noircit l'air, & couvre les Cieux;
Tels ou plus épais, ce me semble;
Se pressant cheminoient ensemble
Tous les Amours de l'Univers;
Mais un peu de treve à nos vers,
Et pour discourir d'autre chose
Retournons tout court à la prose.

Les Amours achevoient de passer lors que l'on vit venir les Auteurs que Voiture avoit aimez, & ausquels il avoit fort affecté de ressembler. Ils honoroient cette Pompe de leur presence, & marchoient selon leurs degrez d'ancienneté. Les Latins alloient les premiers; car pour les Grecs, d'autant que Voiture prétendoit que tout François de par Francus descendoit d'Hector, il les avoit toûjours haïs comme les ennemis de ses Peres. Il avoit composé en Latin quelques Epîtres & quelques Vers que l'ancienne Rome auroit approuvez, & pour l'en récompenser, plusieurs prioient Tibulle de pleurer sa mort par une Elegie, & Pline le

Jeune

ieune d'honorer ſa mémoire par un Panégyrique. Mais ils s'en excuſoient tous deux ; l'un parce, qu'il avoit long-temps qu'il n'avoit fait de Vers ; l'autre, ſur ce qu'il ne haranguoit plus depuis qu'il étoit mort : Et ils vous les renvoyoient, protestant que vous composiez des Vers dignes du ſiecle d'Auguſte, & que vôtre Proſe égaloit celle des meilleurs Ecrivains de ce même ſiecle. Une partie de leur troupe chantoit les loüanges de ce bel Eſprit. Voici les Vers que quelques-uns de cette troupe firent pour ſon Epitaphe :

Pullus Apollinis,
Heu ! lacrimabili
Morte peremptus,
Inclytus iſtâ
Conditur venâ.
Spargite flores,
Et tumulo levi
Hoc manſurum
Addite Carmen,

VETTURIUS NULLI NUGARUM LAUDE SECUNDUS.

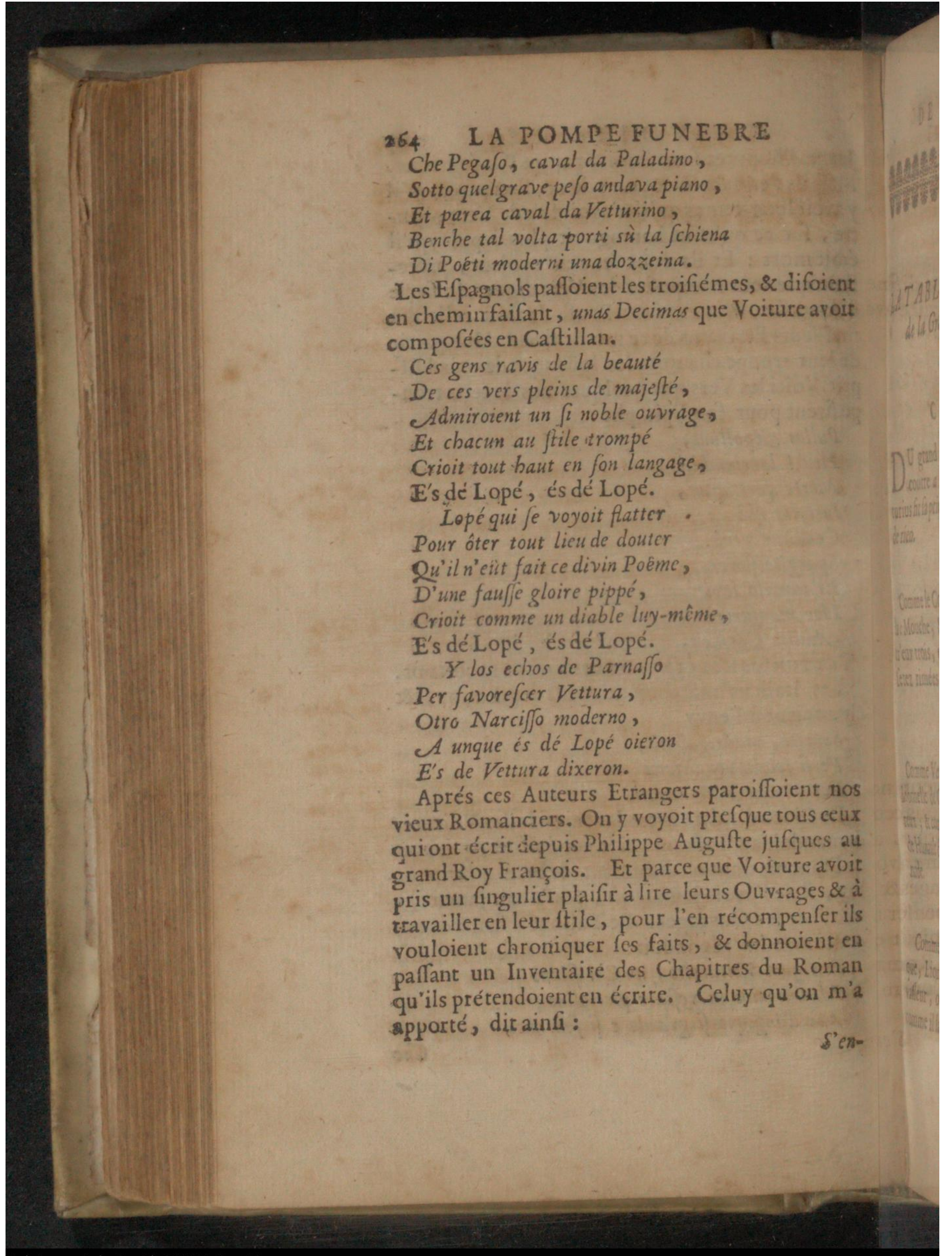
Les Italiens marchoient aprés les Latins, & chantoient à l'envy

Sonetti, madrigaletti,
Verſi ſcialti vezzozetti
Per Vincenzo Vetturetti.

Le Ciéco d'Adria entendant ainſi loüer Voiture, demandoit au Taſloné qui le conduiſoit, qui étoit ce François dont on diſoit tant de bien ; car pour luy, il ne l'avoit jamais vû, & n'avoit jamais lû aucun de ſes Ouvrages. Le Taſloné à ſa mode accoûtumée luy répondoit :

Era quel Vetturetto, un Chriſtiano
Maninconico in veſta e picciolino ;
Mà d'ingegno ſi grande e ſi ſourano,

Che



Che Pegaſo, caval da Paladino,
Sotto quel grave peſo andava piano,
Et parea caval da Vetturino,
Benche tal volta porti sù la ſchiena
Di Poëti moderni una dozzeina.

Les Eſpagnols paſſoient les troiſiémes, & diſoient en chemin faiſant, *unas Decimas* que Voiture avoit compoſées en Caſtillan.

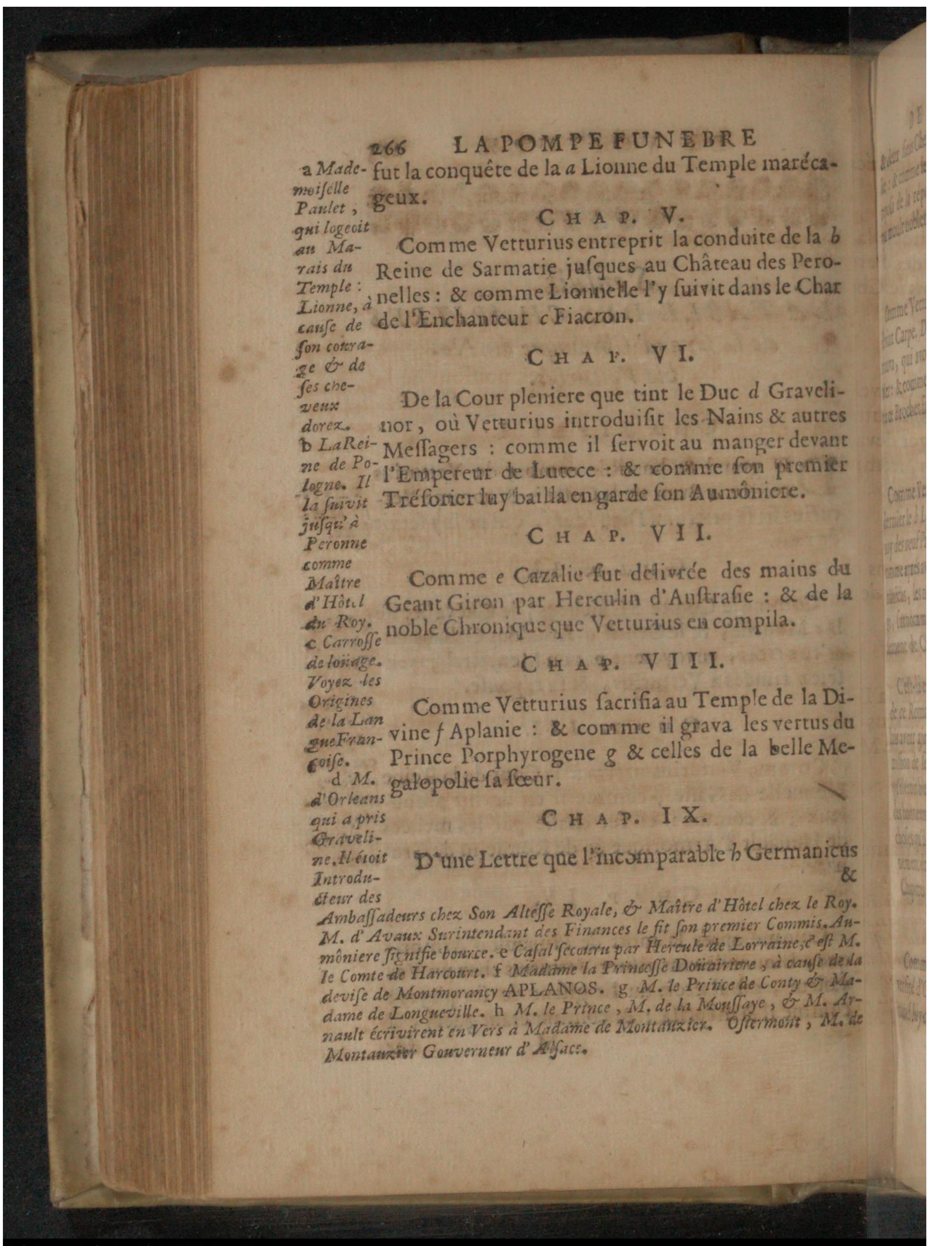
Ces gens ravis de la beauté
De ces vers pleins de majeſté,
Admiroient un ſi noble ouvrage,
Et chacun au ſtile trompé
Crioit tout haut en ſon langage,
E's dé Lopé, és dé Lopé.
Lopé qui ſe voyoit flatter
Pour ôter tout lieu de douter
Qu'il n'eût fait ce divin Poëme,
D'une fauſſe gloire pippé,
Crioit comme un diable luy-même,
E's dé Lopé, és dé Lopé.
Y los echos de Parnaſſo
Per favoreſcer Vettura,
Otro Narciſſo moderno,
A unque és dé Lopé oieron
E's de Vettura dixeron.

Aprés ces Auteurs Etrangers paroiſſoient nos vieux Romanciers. On y voyoit preſque tous ceux qui ont écrit depuis Philippe Auguſte juſques au grand Roy François. Et parce que Voiture avoit pris un ſingulier plaiſir à lire leurs Ouvrages & à travailler en leur ſtile, pour l'en récompenſer ils vouloient chroniquer ſes faits, & donnoient en paſſant un Inventaire des Chapitres du Roman qu'ils prétendoient en écrire. Celuy qu'on m'a apporté, dit ainſi :

S'en-



S'ensuit
LA TABLE DES CHAPITRES de la Grand' Chronique du Noble Vetturius.



fut la conquête de la *a* Lionne du Temple maréca-geux.

CHAP. V.

Comme Vetturius entreprit la conduite de la *b* Reine de Sarmatie jusques au Château des Peronelles : & comme Lionnelle l'y suivit dans le Char de l'Enchanteur *c* Fiacron.

CHAP. VI.

De la Cour pleniere que tint le Duc *d* Gravelinor, où Vetturius introduisit les Nains & autres Messagers : comme il servoit au manger devant l'Empereur de Lutece : & comme son premier Trésorier luy bailla en garde son Aumôniere.

CHAP. VII.

Comme *e* Cazalie fut delivrée des mains du Geant Giron par Herculin d'Austrasie : & de la noble Chronique que Vetturius en compila.

CHAP. VIII.

Comme Vetturius sacrifia au Temple de la Divine *f* Aplanie : & comme il grava les vertus du Prince Porphyrogene *g* & celles de la belle Megalopolie sa sœur.

CHAP. IX.

D'une Lettre que l'incomparable *h* Germanicus &

a *Mademoiselle Paulet, qui logeoit au Marais du Temple : Lionne, à cause de son courage & de ses cheveux dorez.*

b *La Reine de Pologne. Il la suivit jusqu'à Peronne comme Maître d'Hôtel du Roy.*

c *Carrosse de loüage. Voyez les Origines de la Langue Françoise.*

d *M. d'Orleans qui a pris Graveline. Il étoit Introducteur des Ambassadeurs chez Son Altesse Royale, & Maître d'Hôtel chez le Roy. M. d'Avaux Surintendant des Finances le fit son premier Commis. Aumôniere signifie bource.*

e *Casal secouru par Hercule de Lorraine, c'est M. le Comte de Harcourt.*

f *Madame la Princesse Doüairiere, à cause de la devise de Montmorancy* APLANOS.

g *M. le Prince de Conty & Madame de Longueville.*

h *M. le Prince, M. de la Moussaye, & M. Arnault écrivirent en Vers à Madame de Montauzier. Ostermont, M. de Montauzier Gouverneur d'Alsace.*

& deux ſiens Chevaliers écrivirent à l'illuſtre Julie : & comme le généreux Oſiermont d'Alſace ſe repoſa de la réponſe ſur la Clergie de Vetturius, qui moult noblement s'en aquitta.

CHAP. X.

Comme Vetturius arriva au Palais des Fées où il devint Carpe. D'un merveilleux *a* Brochet qu'il y trouva, qui avoit vaincu tous les poiſſons de la Mer : & comme en preſence de la Nymphe Galatée ce Brochet fut fait ſon Compere.

CHAP. XI.

Comme Vetturius compoſa mains Lays, & au dernier le *b* Lay de la fiévre qu'il harpa au Tournoy des neuf Preux en preſence de Germanicus : & comme aprés avoir ramentu les hauts faits de Germanicus, les neuf Preux l'aſſirent au dixiéme ſiege, ſurnommé par Merlin, le ſiege d'accompliſſement de Chevalerie.

C'eſt-là en ſomme ce que contenoit la matiere de ce Roman, à laquelle Maître François Rabelais avoit ajoûté ſept autres Chapitres par la permiſſion de ſes Devanciers ; d'autant, diſoit-il, qu'il étoit bien aiſe de s'acquitter auſſi bien qu'eux des honneurs qu'il avoit reçûs du Mort, & que les choſes qu'il avoit à ajoûter ne ſe pouvoient bonnement écrire qu'en ſtile Pantagruelique. Ces Chapitres contenoient.

CHAP. I.

Comme Vetturius cribloit de nuit dans l'Univerſité d'Orleans : & comme un matois *c* Normand luy coupa les doigts.

a *Cela eſt fondé ſur la Lettre de la Carpe. Ils avoient joüé au jeu des Poiſſons, où M. le Prince étoit le Brochet.*

b *La piece ſur la maladie de M. le Prince, qu'il recita à Chantilly, où M. le Prince & ſa Cour couroient la bague.*

c *Le Préſident dit Hameaux*

CHAP. II.

Comme un Esprit folet emporta Vetturius au Royaume des Alphabets, *a* où il accorda les lettres. Comme il en fut remercié par le Roy Tarin de Grammaire : & comme il entretint le Prophete *b* Bdelneufgermicopsant en son patois.

a Voyez les Vers de Voiture où quelques lettres se plaignent de n'entrer pas dans le nom de Neuf-Germain.

b Neuf-Germain.

CHAP. III.

Comme Vetturius arriva en l'Isle des Mensonges, où il s'amouracha de la belle Extraordinaire, fille de Nazin de Gazette, Dinaste du païs. Comme les Archives luy en furent montrées, où il ne vit qu'Histoires Hebdomadaires, qui ne contenoient que billevesées.

CHAP. IV.

Comme Vetturius apprenoit aux *c* Nouveaux Mariez ce qui s'étoit passé entr'eux le jour de leurs nôces.

c Dans la lettre à M. de Coligny.

CHAP. V.

Comme Vetturius se battoit nuit & jour ; & de l'Edit des Duels qui n'étoit pas fait pour luy.

CHAP. VI.

Comme Vetturius emprunta le cornet & les dez de Bridoye, dont il ne pût trouver chanse : & comme il sembloit niaiser, & pourtant n'étoit grain niais.

Ces Romanciers étoient suivis d'une troupe de bonnes

bonnes gens, se lamentans pitoyablement : C'étoient nos vieux Poëtes que Voiture avoit remis en vogue par ses Balades, ses Triolets, & ses Rondeaux, & qui par sa mort retournoient dans leur ancien décry. Marot, qui sur tous luy étoit le plus obligé, se plaignant plus fortement que les autres, & à demy desesperé, leur chantoit cette Balade.

BALADE.

Maître Vincent nous avoit retirez,
Par ses beaux Vers faits à nôtre maniere,
Des dents des Vers nos ennemis jurez,
Du long oubly, d'une sale poussiere:
Lors que jadis nous tenions Cour pleniere,
Tout gentil cœur composoit un Rondeau.
Vieille Balade étoit un fruit nouveau.
Les Triolets avoient grosse pratique,
Tout nous rioit : mais tout est à vau-l'eau,
Voiture est mort, adieu la Muse antique.

Bien est raison que soyons éplorez
Quand Atropos la Parque Safraniere,
En retranchant les beaux filets dorez
Où tant se plût sa Sœur la Filandiere,
A fait tomber Voiture dans la biere.
Bien nous faut-il prendre le Chalumeau,
Et tristement, ainsi qu'au renouveau
Le Rossignol au bocage rustique,
Chacun chanter en pleurant comme un veau,
Voiture est mort, adieu la Muse antique.

Or nous serons par tout deshonorez,
L'un sera mis en cornets d'Epiciere:
L'autre exposé dans les lieux égarez
Où les Mortels d'une posture fiere

Luy tourneront par mépris le derriere.
Plusieurs seront balayez au ruisseau,
Maint au foyer traînant en maint lambeau
Sera brûlé comme un traître Héretique:
Chacun de nous aura part au gâteau,
Voiture est mort, adieu la Muse antique.

ENVOY.

Prince Apollon, un funeste Corbeau,
En croassant au sommet d'un Ormeau,
A dit d'une voix prophetique,
Bouquins, Bouquins, rentrez dans le tombeau,
Voiture est mort, adieu la Muse antique.

La Deesse Badinerie suivoit les Auteurs. Sa tristesse paroissoit badine, & elle étoit accompagnée du vieux Badin que vous connoissez.

Neufgermain qui fait des Vers, les syllabes du nom de celuy pour qui il les fait, servant de rimes.

Il me semble que je le voy
De noir comme un Page vé- tu
En sa nouvelle tablatu- re
Cherchant trois rimes à Voiture.
Il cheminoit en ce con- voy
Le front ridé, l'œil abat- tu
La barbe jusqu'à la ceintu- re
Triste du trepas de Voiture.

Cet homme menoit le Cheval Pegase en main, & ce Cheval étoit-là venu, parce que, comme Voiture étoit petit, il avoit accoûtumé de s'agenoüiller badinement toutes les fois qu'il vouloit monter dessus; le pauvre Cheval marchoit avec grande peine, tant il avoit les jambes de derriere gorgées de ces eaux qui luy descendent incef-

nceſſamment, & qui ſe ſont tellement corrompuës ſur ſa vieilleſſe, qu'enfin elles ont fait un vilain marais aux pieds du Parnaſſe, & produit toutes les Grenoüilles Poëtiques dont nous ſommes perſecutez.

Comme un vieux cheval de ren- voy
Maigre, haraſſé, courba- tu
Venoit la débile montu- re
Aux funérailles de Voiture.

Son Corbeau & ſon Chien y étoient auſſi. Le Corbeau jettoit des cris pitoyables, & le Chien ne diſoit mot : au contraire, il marchoit fort penſif, & tenoit la queuë entre les jambes. On s'étonna fort de n'y voir point le Grillon, le Hibou, la Tortuë, & la Taupe, à qui Voiture avoit donné l'immortalité dans ſes Ouvrages, & qui, à moins d'une étrange ingratitude, ne pouvoient luy refuſer les derniers devoirs : Mais le miſerable état où le deſeſpoir de cette mort les avoit réduits, & dans lequel ils ſont encore, les devoit bien excuſer. Vous aurez peine à croire ce que je vous en vay dire, & vous ne vous imagineriez jamais les choſes que leur douleur les force de faire, ſi un autre que moy vous les racontoit. Mais je vous les garantis vrayes ; car je les ſçay d'original.

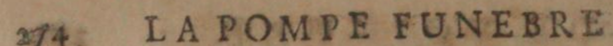
Il avoit un Corbeau & un Chien.

On envoya à M. Eſprit pour Etrennes un Grillon, un Hibou, une Tortuë, & une Taupe : & Voiture fit des Vers ſur cette galanterie.

Le Grillon ſaiſi de douleur,
Voulant mourir en ce malheur,
S'étoit, cheminant ſur les piſtes
Des anciens Gymnoſophiſtes,
Au travers des flammes jetté,
Et dans un four précipité :
Mais tous ſes amis qui coururent,

A point-nommé le ſecoururent,
Lors que les ardeurs du fourneau
Commençoient à griller ſa peau
Maintenant, contre ſon envie,
Forcé de conſerver ſa vie,
Gardé des ſiens, plein de courroux;
Il ſe renferme dans les trous,
Et prés des fours fait ſa demeure,
N'attendant-là ſinon quelque heure;
Que les gens ne s'en doutent pas,
Afin de courir au trépas,
Montrant par une voix dolente
Qu'empêcher ſa fin violente,
Luy cauſe un immortel ennuy,
Et portant toûjours avec luy
Sur ſa peau plus noire que meure,
D'illuſtres marques de brûlure;
Comme autrefois on remarqua
La femme du grand Seneca,
Portant ſur ſon viſage pâle
Les marques d'amour conjugale.
Le hibou l'unique ſoulas,
Et les délices de Pallas,
Qui devant que le bon Voiture
Eut ſuby la loy de Nature,
Ne recherchoit que l'entretien
Du gentil Peuple Athenien;
Maintenant, dont chacun s'étonne
Ne voulant frequenter perſonne,
Mélancholique, ſonge-creux,
D'un eſprit fantaſque & hideux,
Sous des toits remplis d'araignées,
Ou dans des forêts éloignées,
Il fuit la lumiere du jour,
Et lors que la nuit à ſon tour

Couvre l'Univers de ténebres,
Il pousse mille cris funébres,
Songeant seulement à gémir,
Sans se coucher & sans dormir.
D'ailleurs la discrette Tortuë,
Pleine de l'ennuy qui la tue,
De voir dans la tombe enfermé
Le Mortel qu'elle a tant aimé,
Pour cacher sa douleur secrette,
De crainte que l'on n'en caquette,
Choisit sa petite maison,
Comme une éternelle prison;
Et là seule, veuve & dépite,
Ne reçoit aucune visite.
De là vient qu'assez à propos
Le monde dit que sur son dos
Elle portera sa demeure
Jusques au moment qu'elle meure,
Sans s'en éloigner tant soit peu
Quand même on y mettroit le feu,
Et sans desormais plus paroître
Qu'un peu la tête à la fenêtre.
Mais on tient pour tout asseuré
Que la Taupe a si fort pleuré
Qu'enfin elle a perdu la vûë,
Qu'elle dit qu'elle est résoluë
De porter toûjours le grand deüil,
Et pour rencontrer le cerceüil
Qui le fameux Voiture enserre,
De foüiller par toute la terre,
Cherchant sur tout dans les Jardins,
Comme croyant que les jasmins
Et les fleurs de cette nature,
Naissent sur cette sepulture,
Où le plus insolent Hyver



N'oseroit les aller trouver :
Au reste, bien déterminée,
Ne cessant ny nuit ny journée,
De travailler aveuglément :
Et si dans ce beau monument
Le destin permet qu'elle arrive,
De s'enterrer-là toute vive,
Et d'accompagner à la mort
Voiture qu'elle aima si fort.
Or maintenant je vous demande
Si cette miserable bande
Ne pouvoit pas honnêtement
S'excuser de l'enterrement.

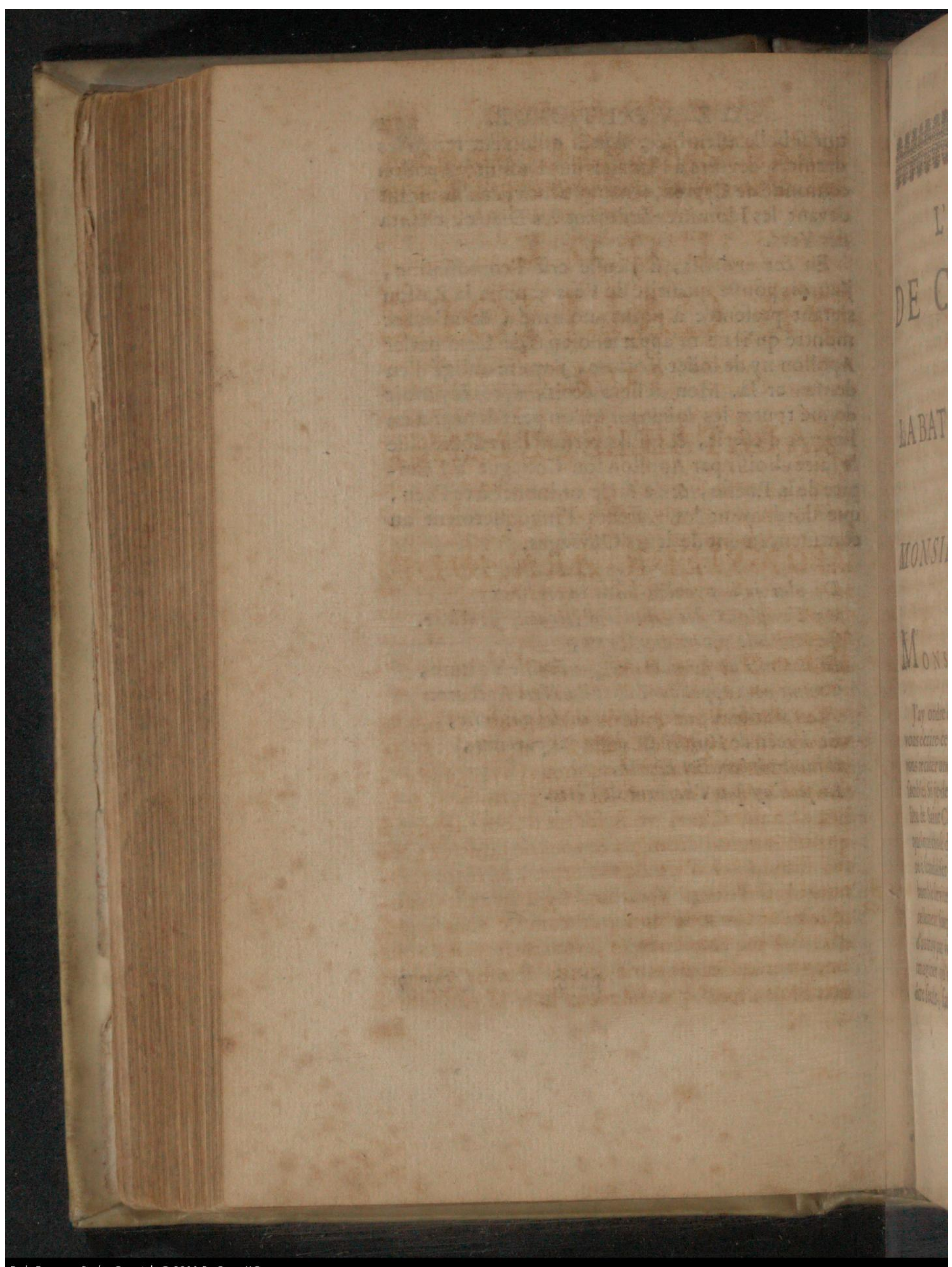
La representation de Voiture paroissoit enfin couronnée de laurier, & portée sur les épaules de huit beaux Garçons. C'étoient les Jeux & les Ris qui l'avoient accompagné pendant sa vie. Mais les Ris étoient mélancoliques, & les Jeux ne prenoient rien en jeu. Les quatre coins du grand drap sur lequel cette Figure étoit posée, étoient soûtenus par Ronsard, des Portes, Bertault & Malherbe. Jupiter menoit Apollon, & neuf des plus grandes Deesses, chacun une Muse. Le reste de nos Poëtes des derniers temps suivoient la Figure, & fermoient le Convoy. Il y avoit au reste une telle foule le long du chemin qui va du Temple d'Apollon au Temple de Themis, où on a élevé la sepulture des grands hommes, que sans les Satyres qui faisoient faire place à coups de thyrses, la Pompe auroit eu peine à passer ; les lauriers rompans sous le faix de la canaille Poëtique qui avoit monté dessus, & tout le monde avoüant que depuis les funérailles de Catulle, que son siecle regardoit comme le nôtre a fait Voiture, on n'avoit point vû au Parnasse

une

ne si belle assemblée. Aprés qu'on eut rendu les erniers devoirs à l'Image du Défunt, Apollon ouronné de Cyprés, tenant un luth, & s'avançant evant les Hommes & devant les Dieux, chanta es Vers.

En cet endroit, si j'eusse crû l'entousiasme, aurois poussé quantité de Vers ; mais la Raison étant presentée à point-nommé, & m'ayant ontré qu'il ne m'appartenoit pas de faire parler pollon ny de loüer Voiture, j'ay été obligé d'en emeurer-là. Mon dessein étoit, aprés luy avoir onné toutes les loüanges qu'on peut donner à un omme d'esprit, & qu'il méritoit sans doute, de faire choisir par Apollon son Collegue à l'Em-re de la Poësie, & de faire ordonner à ce Dieu, ne dorénavant les Auteurs l'invoqueroient au ommencement de leurs Ouvrages.

De plus je luy voulois bâtir en ces lieux
Un Temple & des Autels d'éternelle structure.
Je voulois le placer aux Cieux,
Et nommer de son nom quelque Etoille Voiture,
Comme nous appellons l'astre du Nort Arcture.
Mais pour bien faire voir ces choses par écrit,
Et dignes de Voiture & dignes de paroître,
Il faudroit être Bel Esprit,
Et je n'ay pas l'honneur de l'être.





L'ODE DE CALLIOPE SUR LA BATAILLE DE LENS,

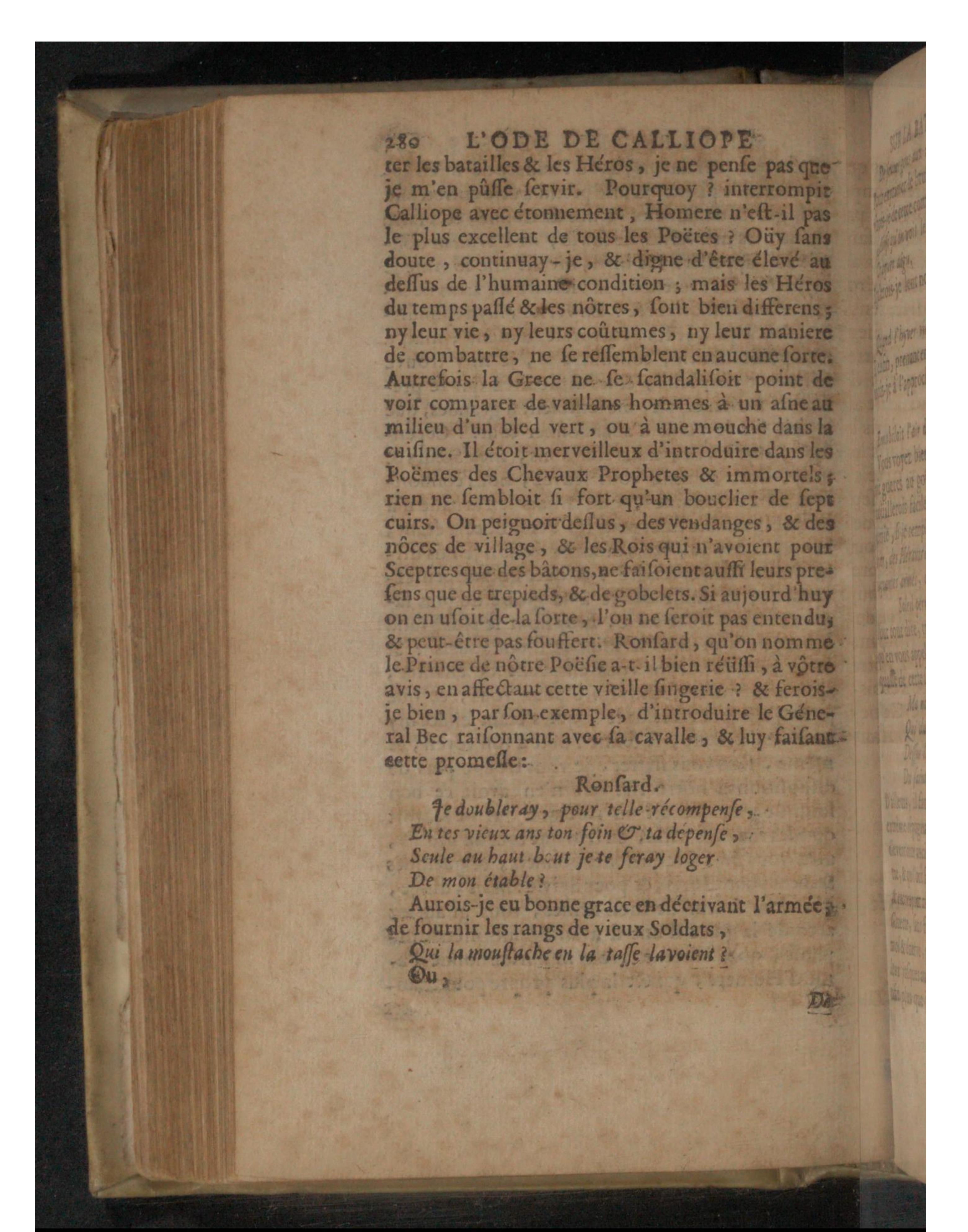
A MONSIEUR ARNAULD.

MONSIEUR,

J'ay ordre d'une Fille de vôtre connoiſſance de vous écrire ce qui s'eſt paſſé à Saint Clou, & de vous reciter une avanture que nous y avons euë enſemble. Si je devine bien, le mot d'avanture, & le lieu de Saint Clou, vous feront d'abord ſonger à quelque choſe d'étrange; & vous ne tarderez guere à ſcandaliſer vôtre bonne amie, & vôtre trés-humble ſerviteur. Vous autres galans, étes naturellement ſoupçonneux, & comme vous jugez d'autruy par vous-mêmes, vous ne ſçauriez vous imaginer qu'un homme & une femme puiſſent être ſeuls, ſans que l'Amour faſſe le troiſiéme.

En cela j'avouë que vous réüssissez souvent ; mais pour cette fois, vous me permettrez de vous asseurer que la rencontre a été sage, que la conversation s'est trouvée guerriere, & non amoureuse, que les chants de triomphe y ont tenu la place des Elegies, & qu'il n'y a rien eu de coquet entre une Pucelle de la vieille roche, telle que vous la reconnoîtrez, quand je vous l'auray nommée, & un homme qui ne se pique plus de bonnes fortunes. Ces veritez vous paroîtront mieux que je ne vous le dy, par la relation que je vous ay faite. Je me promenois ces jours passez avec Calliope dans les Jardins de Gondy, où les Muses se sont retirées depuis que la Barbarie les a chassées de la Grece, & le Galimatias, d'Italie. La divine conversation du Génie de Corinthe, qui les a reçûës comme ses voisines, & ses amies, le murmure des fontaines, la fraîcheur des ombrages, la tranquillité de la solitude, la beauté de l'aspect, & enfin les délices de ces lieux les charment si fort, que non seulement il leur est facile d'oublier le Parnasse, mais Apollon même, qui vient rarement en France, depuis que l'insolence Burlesque & le malheur de sa rime font qu'on l'y traite de violon. Il étoit matin, c'est le temps où les Muses donnent plus volontiers leurs audiences, & pendant lequel elles sont si favorables, que s'il étoit permis de prétendre à la galanterie de ces farouches Pucelles, la naissance de l'Aurore seroit asseurément pour elles l'heure du Berger. De bonne fortune j'avois trouvé Calliope seule : Comme son esprit est grand & relevé, & qu'elle est plus fiere que ses autres Sœurs, aussi est-elle plus difficile à aborder, & méprise davantage le commerce des Mortels. De là vous pouvez bien penser

penser que je n'aurois pas eu l'audace de m'en approcher, si le plaisir qu'elle prend à être entretenuë de la gloire du fameux Prince de Condé, & à faire chanter les merveilles de sa vie, ne l'avoient obligée à m'appeller. Hé bien, me dit-elle comme je luy faisois la réverence, la victoire de Lens ne sera-t-elle point célebrée ? En verité, luy répondis-je, c'est à quoy je songeois presentement ; mais à n'en point mentir, continuay-je, je m'y trouve tellement empêché, & les difficultez qui se presentent à mon esprit, me semblent si grandes, que je suis sur le point d'abandonner tout. Cependant, reprit-elle, nous estimons, mes Sœurs & moy, qui, comme vous sçavez, nous connoissons assez à ces choses, que jamais le Parnasse n'a eu un plus noble sujet pour les Vers. Et cela étant, luy repliquay-je, vous étonnez-vous si je fais difficulté de l'entreprendre ? & quel Poëme pensez-vous que je puisse écrire à la gloire du plus fameux Héros du monde, moy dont le plus grand ouvrage n'a été que la loüange d'une Souris ? Si cette difficulté seule vous empêche de chanter, ajoûta la Muse, je puis faire pour vous, ce que je fis jadis pour Hesiode, qui s'étant endormy homme de Prose, se sentit Poëte à son réveil, & même, sans vous flatter, je vous trouve plus de disposition à nôtre Art que n'en avoit ce bon homme, car c'étoit un rustique qui ne sçavoit que des vaux-de-ville, au lieu que tout au moins, avez-vous déja fait quelques Sonnets, & quelques Stances pour Cloris, & pour Sylvie : Mais, dis-je, quand en faveur de mon Prince, vous m'auriez accordé la grace d'une si avantageuse métamorphose, quand même, vous m'auriez donné l'ame d'Homere, qui est la plus propre pour chan-



ter les batailles & les Héros, je ne pense pas que je m'en pûsse servir. Pourquoy ? interrompit Calliope avec étonnement, Homere n'est-il pas le plus excellent de tous les Poëtes ? Oüy sans doute, continuay-je, & digne d'être élevé au dessus de l'humaine condition ; mais les Héros du temps passé & les nôtres, sont bien differens ; ny leur vie, ny leurs coûtumes, ny leur maniere de combattre, ne se ressemblent en aucune sorte. Autrefois la Grece ne se scandalisoit point de voir comparer de vaillans hommes à un asne au milieu d'un bled vert, ou à une mouche dans la cuisine. Il étoit merveilleux d'introduire dans les Poëmes des Chevaux Prophetes & immortels ; rien ne sembloit si fort qu'un bouclier de sept cuirs. On peignoit dessus, des vendanges, & des nôces de village, & les Rois qui n'avoient pour Sceptres que des bâtons, ne faisoient aussi leurs presens que de trepieds, & de gobelets. Si aujourd'huy on en usoit de la sorte, l'on ne seroit pas entendu, & peut-être pas souffert. Ronsard, qu'on nomme le Prince de nôtre Poësie a-t-il bien réüssi, à vôtre avis, en affectant cette vieille singerie ? & ferois-je bien, par son exemple, d'introduire le Géneral Bec raisonnant avec sa cavalle, & luy faisant cette promesse :

Ronsard.

Je doubleray, pour telle récompense,
En tes vieux ans ton foin & ta depense,
Seule au haut bout je te feray loger
De mon étable ?

Aurois-je eu bonne grace en décrivant l'armée, de fournir les rangs de vieux Soldats,

Qui la moustache en la tasse lavoient ?

Ou,

De jeunes gens aux mentons damoiseaux.

Pour exprimer le bruit de ces combattans, me serviroisje de cette comparaison :

Ainsi qu'on voit les bien volantes gruës
Craquer aigu.

Egalerois-je leur nombre aux neiges,

Que l'on voit bruiner,
Quand l'hyver vient les champs enfariner ?

Et enfin, prenant entierement le haut stile, changerois-je à l'approche des Armées ?

Que l'ost tourbillonneux
Ennubiloit l'air d'un poudrier sablonneux.

Vous voyez bien que cette sorte de Poësie ne seroit gueres au goût de nôtre Siecle, & que je me broüillerois facilement avec mes Amis de l'Academie, si je remplissois mes Ecrits de l'*Aigle foudrier*, *des Hérauts claire-voix*, *du feu mangeard*, *des cliquantes armes*, *du sommeil mignon*, & *du*

Soleil perruqué de lumiere.

Pour tout dire, trouveriez vous bon vous-même, qu'en vous appellant ma nourrisse, je vous invoquasse de cette sorte,

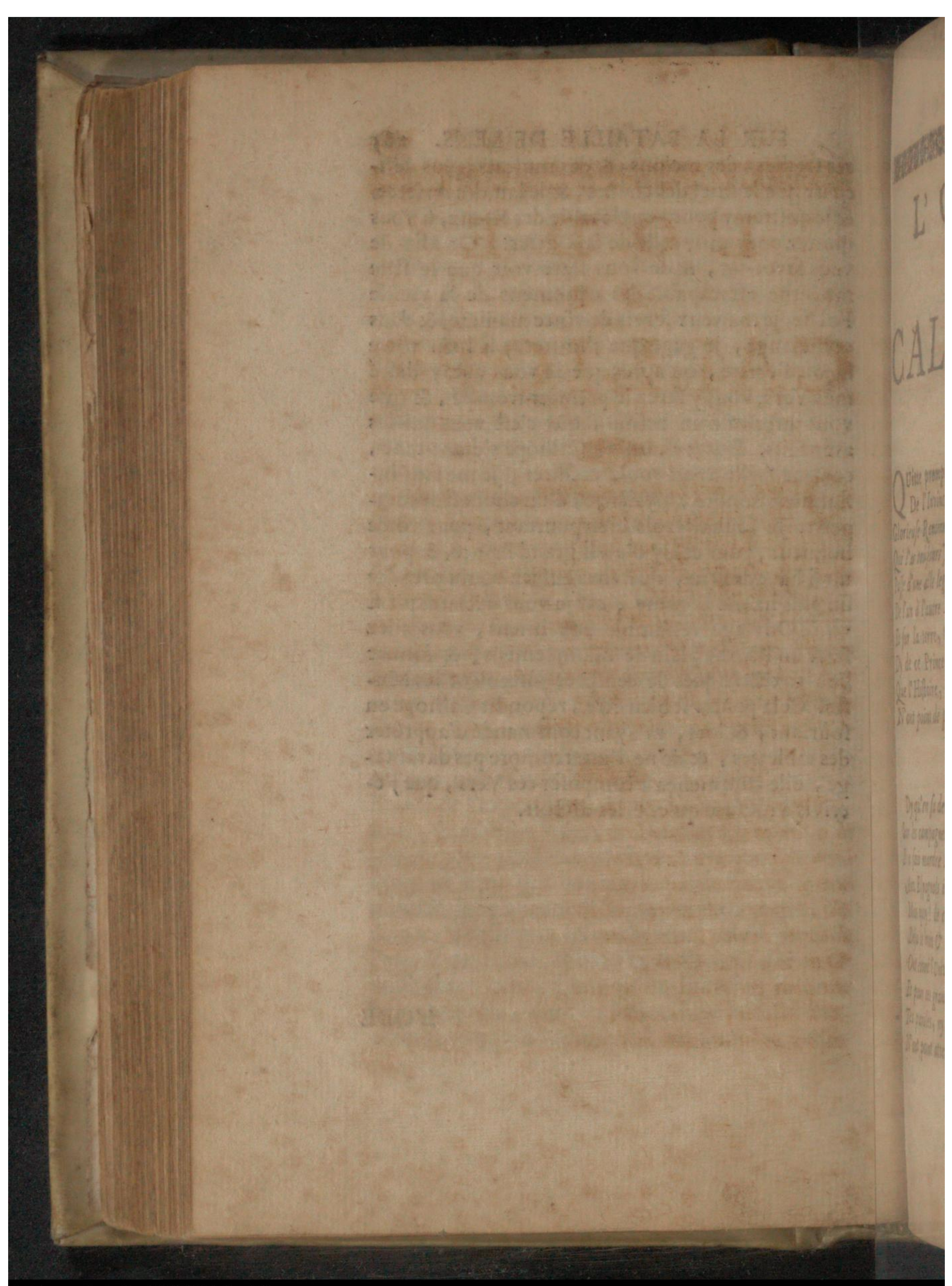
Ma nourrisse Calliope,
Qui du Luth musicien,
Dessus la jumelle crope
Du saint chœur Parnassien ?

D'ailleurs, il faut que je vous avouë que j'ay une extrême répugnance à quitter les ornemens qui élevent cette ancienne maniere au dessus de la nôtre, & qui l'ont fait appeller le langage des Dieux, & encore pour me réduire à rimer simplement la Gazette, sans fables, sans figures, dans un stile mol & énervé, privé de toute hardiesse, & scrupuleux jusques aux paroles. Ainsi donc je me fortifie plus que jamais, quelque passion que j'aye

pour la gloire de ce grand Prince, à ne point hazarder la description de la fameuse Bataille qu'il vient de gagner, puis que je ne sçaurois trouver ce juste temperament qui fait le stile parfait, & qui le tient également éloigné de nôtre Prose mesurée, & de la hardiesse rude & sauvage des Anciens. Et toutefois, interrompit Calliope, cette glorieuse action ne demeurera pas sans être chantée, & même avant que nous nous separions. Vous en prendrez donc la peine, luy repartis-je; car pour moy, je me garderay bien d'en amoindrir le mérite en la loüant de mauvaise grace. Oüy, repliqua-t-elle d'un visage plus ouvert & plus gay, ce sera moy qui l'entreprendray, & plût aux Destins qu'il me fût permis de la célebrer de la maniere que nous chantons la naissance du Monde, l'éducation de Jupiter, la défaite des Geans, & le reste des gestes des Dieux Immortels. Mais les Parques qui lient Jupiter luy-même, ne souffrent pas que nos divines chansons viennent aux oreilles des hommes, & de cette sorte toutes les fois que nous voulons écrire les actions de nos Demy-Dieux, nous sommes contraintes de nous contenter du Génie de quelques mortels; nous avons les mêmes peines que luy pour les rimes, pour la beauté de l'expression, & pour la justesse des pensées; & comme à luy, il nous faut beaucoup de temps pour produire quelque ouvrage. Ainsi, quoy qu'il ne soit pas encore huit heures à ma montre, je m'asseure qu'il sera nuit avant que l'Ode que je desseigne soit achevée. Mais voicy de l'eau & des fruits, & nous ne ferons pas plus mauvaise chere aujourd'huy qu'on la faisoit au bienheureux siecle, dont les Poëtes font tant de bruit: nous trouverons mêmes sur ces couches, & sur

ces

ces treilles, des melons, & des muſcats, plus délicieux que le miel des chênes, & le lait des rivieres, & je quitteray pour vous la table des Dieux, ſi vous quittez pour moy celle de la Durier. Or afin de vous favoriſer, & de vous faire voir que le ſtile moderne eſt capable des ornemens de la vieille Poëſie, je me veux ſervir de vôtre maniere, & dans ce mélange, je gage que j'imiteray ſi bien vôtre façon d'écrire, qu'aprés que je vous auray dicté mes Vers, vous y ſerez le premier trompé, & que vous jureriez à un beſoin, que c'eſt vous qui les avez faits. En cet endroit, Calliope s'étant teuë, comme ſi elle avoit voulu méditer; Je me ſens infiniment honoré, luy dis-je, d'un choix ſi avantageux. Je ſouhaiterois bien pourtant, pour vôtre honneur, pour celuy d'un ſi grand Prince, & pour un ſi haut deſſein, que vous euſſiez voulu prendre un plus habile homme; car je vous déclare que ſi vôtre Ouvrage reſſemble aux miens, vous allez faire un Poëme plein de manquemens, & donner lieu aux Critiques de cenſurer juſtement les Muſes. Cela pourroit bien être, répondit Calliope en ſoûriant, & lors, m'ayant commandé d'apprêter des tablettes, & de ne l'interrompre pas davantage, elle commença à compoſer ces Vers, que j'écrivis à meſure qu'elle les dictoit.



L'ODE DE CALLIOPE.

Quitte promptement l'Armée
De l'Invincible Condé,
Glorieuse Renommée,
Qui l'as toujours secondé:
Passe d'une aîle legere
De l'un à l'autre Hemisphere,
Et sur la terre, & les flots,
Dy de ce Prince indomptable,
Que l'Histoire, ny la Fable
N'ont point de plus grands Héros.

Dy qu'en sa derniere guerre,
Sur les campagnes de Lens,
Il a fait mordre la terre
Aux Espagnols insolens:
Mais quoy! de cette victoire
Déja le bruit & la gloire
Ont étonné l'Univers,
Et pour ces grandes nouvelles
Tes paroles, ny tes aîles
N'ont point attendu mes vers.

Des

Des flots pareſſeux de l'Ourſe,
Juſques au brûlant climat
Où le Nil cache ſa ſource,
L'on vante ce grand combat;
L'on le vante où le Caucaſe
Aux Cieux preſente pour baze
Mille effroyables rochers,
Et ſa gloire eſt parvenuë
Juſqu'à la Terre inconnuë
Aux plus hazardeux nochers.



Au recit de la vaillance
D'un Prince ſi redouté,
Dans le Serrail de Bizance
Le Turc eſt épouvanté;
L'ame de frayeur ſaiſie,
Aux derniers lieux de l'Aſie
Il ſonge à ſe retirer,
Et les troupes ſanguinaires
De ſes fameux Janiſſaires
Ne le ſauroient raſſeurer.

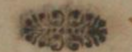


Le redoutable Sarmate
Averty de ſon effroy,
Pour le terraſſer ſe flatte
De voir mon Prince ſon Roy,
Il prépare à cette guerre
Son arc & ſon cimeterre,
Prévoyant que le deſtin,
Laſſé d'un Tyran barbare,
Au vaillant Bourbon prépare
Le Thrône de Conſtantin.

Mais célebrons cette Palme
Qui nous invite à chanter,
Par tout la Nature calme
S'apprête à nous écouter;
Tous les vents ont fait silence.
Leur plus douce violence
Ne trouble plus ces rameaux;
L'on n'entend plus le ramage
Des chantres de ce bocage,
Ny le murmure des eaux.



Déja par toute la plaine
L'on dépoüilloit les guerets,
Déja la grange étoit pleine
Des richesses de Cerés:
Quand de courage animées,
Les deux puissantes armées
Des François & des Flamans,
Se joignirent, s'attaquerent,
Avec fureur se choquerent,
Sur les campagnes de Lens.



Sous le harnois le plus riche
Que Vulcan ait inventé,
L'orgueilleux Prince d'Autriche
Marche au combat souhaité;
Contre luy CONDE' s'avance,
CONDE', de qui la vaillance
A mérité le Nectar;
Et qui seul peut entreprendre
Avec plus d'heur qu'Alexandre
Et de vertu que Cesar.

Ce Prince marche à la tête
Des corps les plus avancez,
Et méprise la tempête
De cent canons courroucez;
Le Laurier qui l'environne
D'une immortelle Couronne,
Brave la foudre, & le fer;
Et quand ce Héros s'expose,
Il ne craint point autre chose,
Que de ne pas triompher.



D'une cuirasse éprouvée
Il prend le corps seulement;
Sa vertu dessus gravée
Luy sert encor d'ornement;
On y voit en basse taille
Mainte fameuse bataille,
Rocroy, Norlingue, Fribourg,
La prise de mainte Ville,
Dunkerque, Ipre, Thionville,
Wormes, Spire, & Philisbourg.



Il monte un cheval superbe,
Qui furieux aux combats
A peine fait courber l'herbe
Sous la trace de ses pas;
Son regard semble farouche,
L'écume sort de sa bouche,
Prest au moindre mouvement;
Il frappe du pied la terre,
Et semble appeller la guerre
Par un fier hennissement.

Avec ce grand Capitaine,
Nos plus braves combattans,
Couvrent le dos de la plaine,
Sous mille drapeaux flotans;
Ils sont suivis des Polaques,
Invincibles aux attaques,
Des Ecossois, des Bretons,
Des bandes de Germanie,
Des fiers soldats d'Hybernie,
Et des troupes des Cantons.



Jamais la guerriere France,
Fertile en braves soldats,
N'a vû tant d'obéissance,
Ny d'ardeur dans les combats;
D'une discipline égale,
Aux campagnes de Pharsale,
Suivant des partis divers,
Alloient les troupes de Rome,
Pour décider du grand Homme
Qui conduiroit l'Univers.



Déja l'une & l'autre armée
S'attaquent avec fureur;
La poussiére & la fumée
Forment la nuit & l'horreur;
Les escadrons s'entrepercent,
Les bataillons se traversent,
La mort court de rang en rang
En cent hideuses manieres,
Et les prochaines rivieres
Roulent des ondes de sang.

CONDE' lance cette foudre,
Qui pour affermir ſon Roy
Fait trébucher ſur la poudre
Les Eſpagnols à Rocroy.
Avec luy vont la Victoire,
L'Honneur, la Valeur, la Gloire;
La fiere Bellone, & Mars,
Font paſſage à cet Alcide,
Et Pallas de ſon Egide
Le couvre dans les hazards.

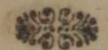
Dans l'effroyable furie
Son cheval a ſuccombé,
Un cheval de Barbarie
Eſt encor ſous luy tombé;
Cependant, rien ne le laſſe,
Il n'eſt rien qu'il ne terraſſe,
Il rompt mille bataillons,
Et les piques heriſſées
Sont devant luy renverſées
Comme les bleds des ſillons.

Les ſecouſſes de la terre
Qui font crouler les rochers,
L'horrible feu du tonnerre
Qui renverſe les clochers,
Le bruit & la violence
D'un noir torrent qui s'élance,
Et traîne étant débordé
Les troupeaux & les Villages
Ne ſont que foibles images
De la force de CONDE'.

Lassé de la mort vulgaire
D'une foule de soldats,
Il cherche dans sa colere.
Dequoy signaler son bras;
L'Archiduc est la victime
Qui d'un Laurier légitime
Le peut orner dignement;
Il l'appelle, il le menace;
Mais Lupold quitte la place,
Et tremble d'étonnement.



Comme dans le gras herbage
Où la Dive étend son cours,
Deux taureaux pleins de courage
Combattent pour leurs amours;
Le moindre prenant la fuite,
Se dérobe à la poursuite
De son superbe Vainqueur,
Qui dans la vaste prairie,
Mugissant avec furie,
Le chasse, & glace son cœur.



Ainsi Lupold plein de honte,
Et soûpirant son malheur,
De mon Prince qui le dompte
Fuit la fatale valeur;
Avec pareille infamie
S'en va l'armée ennemie;
Bec, en ce funeste état
Déteste sa destinée;
Bec, donc l'audace obstinée
Mena Lupold au combat.

Ce nouveau fils de la terre;
Geant plus audacieux
Que ses freres, qu'un tonnerre
Fit jadis tomber des Cieux,
Croyant aller à la gloire
D'une facile victoire,
Méprisoit nos combatans,
Et son orgueil ridicule
Ignoroit que nôtre Herçule
Sçavoit vaincre les Titans.



Enyvré de l'esperance
De vaines prosperitez,
Il domptoit déja la France,
Et désoloit nos Citez;
Au bruit de cette tempête,
L'Espagne levant la tête
Attendoit ses Conquerans,
Et les troupes bazanées
Alloient des hauts Pyrenées
Tomber comme des Torrens.



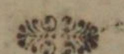
Il voit les campagnes teintes
Du sang des siens terrassez,
Il entend les tristes plaintes
Des mourans & des blessez;
Par tout ses soldats sans armes
Se prosternent avec larmes
Aux pieds du Victorieux,
Par tout ils sont en déroute,
Le cruel fremit, & doute
S'il en doit croire ses yeux.

Il

Il marche ardent au carnage
Comme un Lion irrité;
Mais que luy sert tant de rage,
Il est luy même dompté;
Et tel qu'un autre Tiphée,
Dont l'audace est étouffée
Par les monts Siciliens,
Seul, au milieu de la plaine,
Privé de force & d'haleine,
Il tombe sous nos liens.



Ce Guerrier hautain & brave
Ne peut fléchir son grand cœur,
A suivre comme un esclave
Le triomphe du Vainqueur;
Son sang qui teint son armure,
D'une profonde blessure
A grands flots sort de son flanc;
Sa face devient affreuse,
Et son ame furieuse
S'enfuit avecque son sang.



De son armure étoffée
D'or & de pierres de prix,
Mon Prince dresse un trophée
Au fier amant de Cypris;
A l'entour sont entassées
Les dépouilles amassées,
Les harnois, les Etendars,
Les tambours, les banderoles,
Et l'on y lit ces paroles,
CONDÉ LES CONSACRE A MARS.

C'est assez, Vesper s'avance,
Il faut quitter nos chansons;
Le vent qui rompt le silence
Murmure dans ces buissons;
Le Soleil tombe sous l'onde,
La nuit va couvrir le Monde,
Et sur la terre, & les flots
Le sommeil ouvrant ses aîles,
Epand les moissons nouvelles
De ses humides pavots.

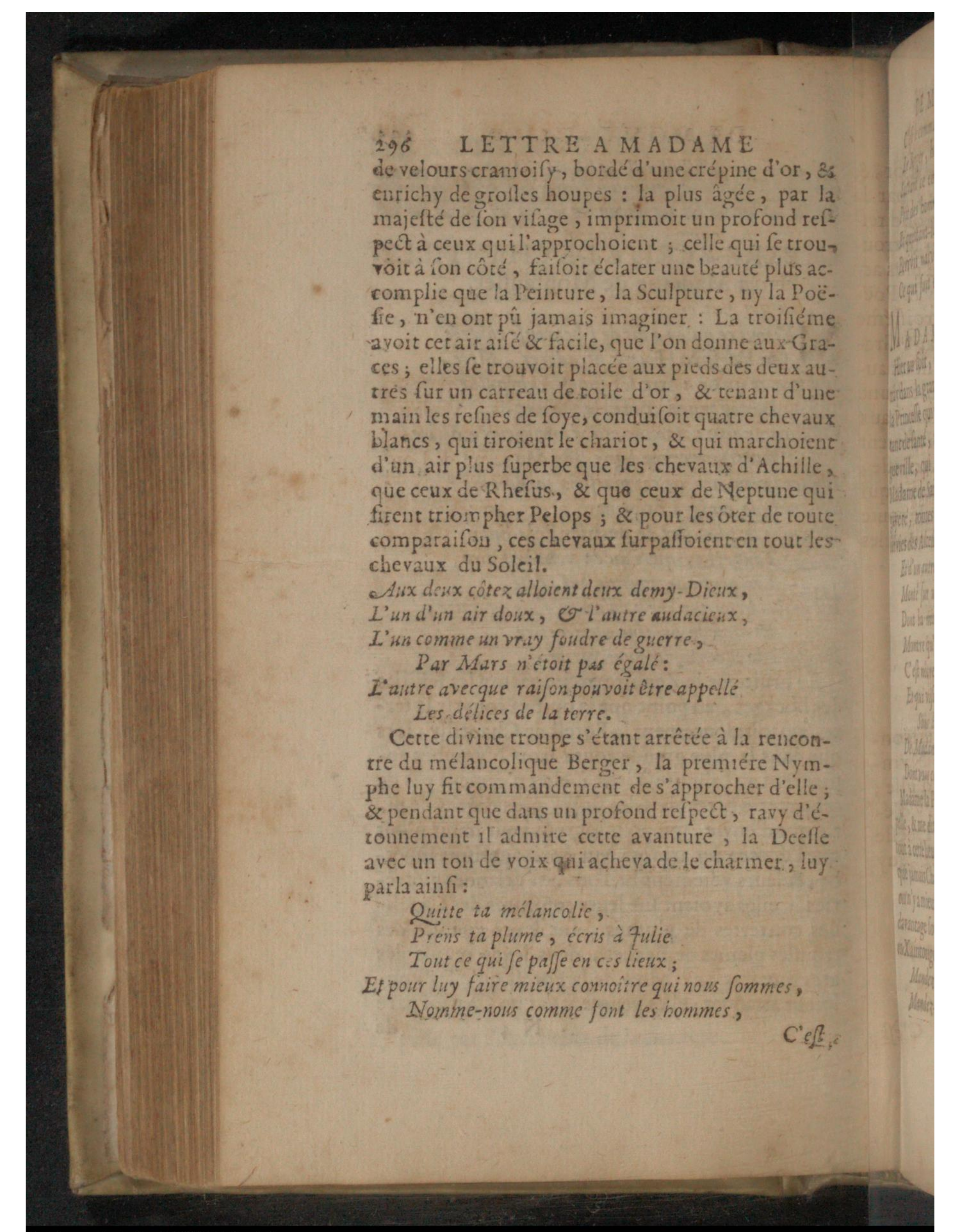
Ce sont-là, MONSIEUR, les Vers que Calliope me dicta, tantôt se promenant le long des allées, tantôt se reposant au bord des fontaines, tantôt retouchant aux Stances qu'elle venoit de faire, tantôt en produisant de nouvelles. Aprés qu'elle eût achevé cet Ode, & que je la luy eûs lûë toute entiére; Je vous prie, me dit-elle en riant, quand vous écrirez à M. Arnaud, & que vous n'aurez gueres de nouvelles à luy mander, faites-luy le recit de cette avanture, & luy envoyez mon Ode. Et aussitôt reprenant un visage plus serieux; Sur tout, ajoûta-t-elle, suppliez-le de ma part, qu'il la presente à ce grand Prince, & qu'il l'asseure que je suis sa trés humble servante. Je ne doute point qu'il ne prenne cette peine volontiers; il y a long tems qu'il me connoît particulierement, & que nous avons juré amitié dans le Temple de la Gloire, où son mérite & sa valeur le rendent trés-considerable. Comme j'allois luy répondre, un des Nourrissons des Muses la vint avertir que l'ambrosie étoit portée, & que ses Sœurs l'attendoient. Alors cette sage Fille, qui ne vouloit pas les incommoder, me donna le bon soir; aprés m'avoir avoüé en me quittant, que quelque peine qu'elle eût prise à élever mon Génie, son Ouvrage étoit infiniment surpassé par l'excellence de la matiere.



LETTRE E'CRITE DE CHANTILLY à Madame de Montausier.

NY tout ce qu'on a dit de l'heureuse contrée
Où Messire Honoré fit adorer Astrée,
Ny tout ce qu'on a fait des superbes beautez
De ces grands Palais enchantez,
Où l'amoureuse Armide, & l'amoureuse Alcine,
Emprisonnerent leurs Blondins,
Ny les inventions de ces plaisans jardins,
Que malgré Falerine
Détruisit le plus fier de tous les Paladins;
Tout cela, quoy qu'en veüillent dire
Les gens qui nous en ont conté,
Est moins beau que le lieu d'où je vous ay datté,
Et d'où je prétens vous écrire
En style de Roman la pure verité.

Le bruit que le Zephire excite parmy les feüilles des bocages, au point que la nuit va couvrir la terre, agitoit doucement la Forest de Chantilly, lorsque dans la plus grande route trois Nymphes apparurent au solitaire Tirsis; elles n'étoient pas de ces pauvres Nymphes des Bois, plus dignes de pitié que d'envie, qui pour logis & pour habit n'ont que l'écorce des arbres; leur équipage étoit superbe, & leurs vétemens brillans de l'éclat des pierreries; elles avoient sur leurs coëffures des Capelines couvertes de plumes, sur leurs épaules des trousses pleines de fléches, dans leurs mains des arcs funestes aux bêtes de la Forest qu'elles vouloient attaquer; elles venoient sur un Chariot paré



de velours cramoisy, bordé d'une crépine d'or, & enrichy de grosses houpes : la plus âgée, par la majesté de son visage, imprimoit un profond respect à ceux qui l'approchoient ; celle qui se trouvoit à son côté, faisoit éclater une beauté plus accomplie que la Peinture, la Sculpture, ny la Poësie, n'en ont pû jamais imaginer : La troisiéme avoit cet air aisé & facile, que l'on donne aux Graces ; elles se trouvoit placée aux pieds des deux autres sur un carreau de toile d'or, & tenant d'une main les resnes de soye, conduisoit quatre chevaux blancs, qui tiroient le chariot, & qui marchoient d'un air plus superbe que les chevaux d'Achille, que ceux de Rhesus, & que ceux de Neptune qui firent triompher Pelops ; & pour les ôter de toute comparaison, ces chevaux surpassoient en tout les chevaux du Soleil.

Aux deux côtez alloient deux demy-Dieux,
L'un d'un air doux, & l'autre audacieux,
L'un comme un vray foudre de guerre,
Par Mars n'étoit pas égalé:
L'autre avecque raison pouvoit être appellé
Les délices de la terre.

Cette divine troupe s'étant arrêtée à la rencontre du mélancolique Berger, la premiére Nymphe luy fit commandement de s'approcher d'elle ; & pendant que dans un profond respect, ravy d'étonnement il admire cette avanture, la Deesse avec un ton de voix qui acheva de le charmer, luy parla ainsi :

Quitte ta mélancolie,
Prens ta plume, écris à Julie
Tout ce qui se passe en ces lieux ;
Et pour luy faire mieux connoître qui nous sommes,
Nomme-nous comme font les hommes,

C'est

C'est le commandement des Dieux.
Le Berger, homme assez sage,
Suivant ce commandement,
Prit des hommes le langage,
Et quittant-là le Romant,
Ecrivit naivement
Ce qui suit en cette page.

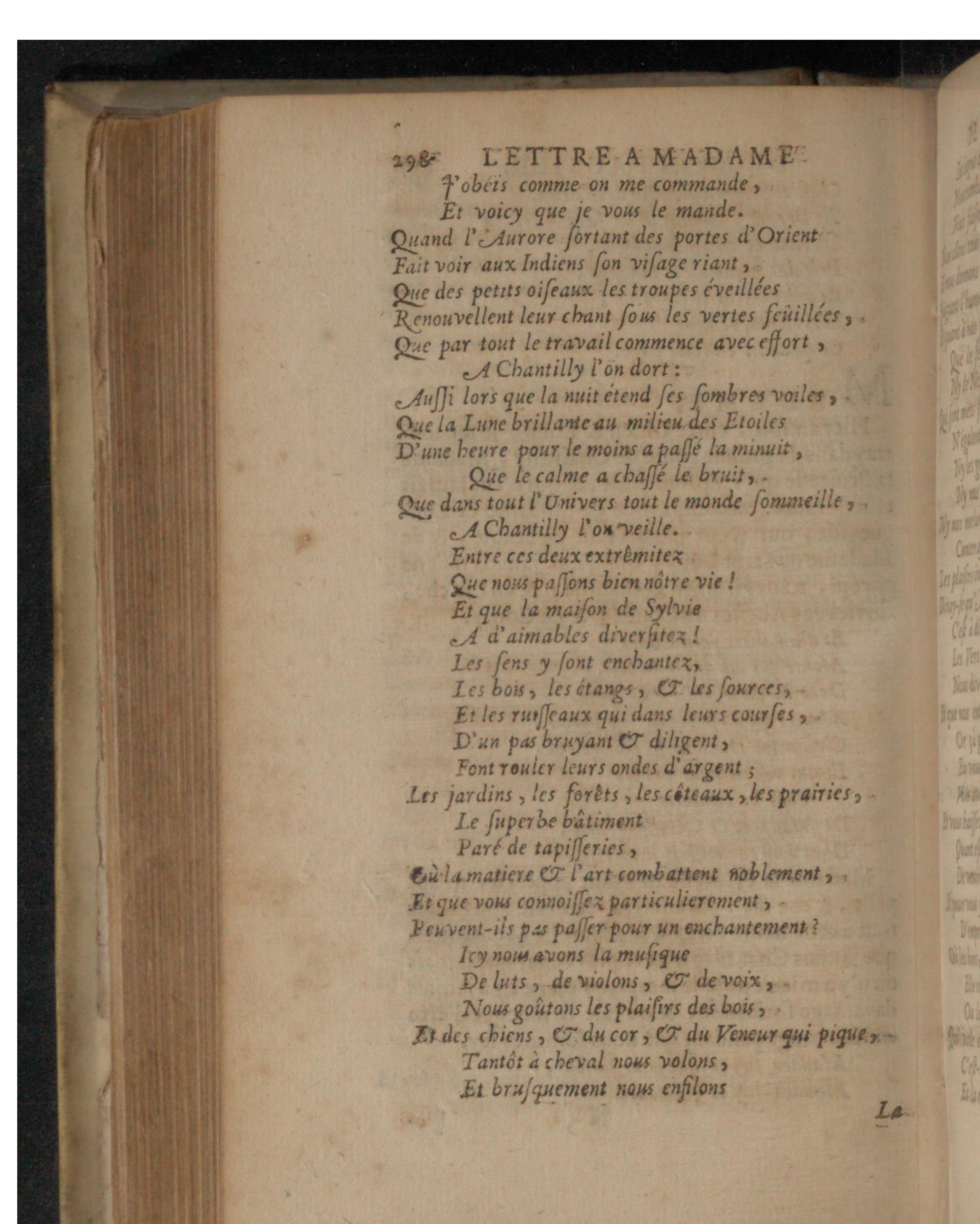
MADAME,

Hier au soir, entre Chien & Loup, je rencontray dans la grande route de Chantilly, Madame la Princesse qui s'y promenoit, & qui n'eut jamais tant de santé, accompagnée de Madame de Longueville, qui n'eut jamais tant de beauté, & de Madame de Saint Loup, qui n'eut jamais tant de gayeté, toutes trois en deshabillé, & en caleche, suivies des Altesses de Condé, & de Conty.

Et d'un autre petit Cadet
Monté sur un petit Bidet,
Dont la mine mutine & fiere
Montre qu'il est fils de son pere,
C'est nôtre Duc qui se fait grand,
Et qui visiblement profite
Sous la conduite
De Madame de Champ-grand,
Dont vous connoissez le mérite.

Madame la Princesse m'ayant apperçû, m'appelle, & me dit : Sarasin, je veux que vous alliez tout à cette heure écrire à Madame de Montausier, que jamais Chantilly n'a été plus beau, que jamais on n'y a mieux passé le temps, qu'on ne l'y a jamais davantage souhaitée, & qu'elle se mocque d'être en Xaintonge pendant que nous sommes icy.

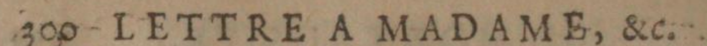
Mandez luy ce que nous faisons,
Mandez-luy ce que nous disons;



J'obéis comme on me commande,
Et voicy que je vous le mande.
Quand l'Aurore ſortant des portes d'Orient
Fait voir aux Indiens ſon viſage riant,
Que des petits oiſeaux les troupes éveillées
Renouvellent leur chant ſous les vertes feüillées,
Que par tout le travail commence avec effort,
A Chantilly l'on dort:
Auſſi lors que la nuit étend ſes ſombres voiles,
Que la Lune brillante au milieu des Etoiles
D'une heure pour le moins a paſſé la minuit,
Que le calme a chaſſé le bruit,
Que dans tout l'Univers tout le monde ſommeille,
A Chantilly l'on veille.
Entre ces deux extrêmitez
Que nous paſſons bien nôtre vie!
Et que la maiſon de Sylvie
A d'aimables diverſitez!
Les ſens y ſont enchantez,
Les bois, les étangs, & les ſources,
Et les ruiſſeaux qui dans leurs courſes,
D'un pas bruyant & diligent,
Font rouler leurs ondes d'argent;
Les jardins, les forêts, les côteaux, les prairies,
Le ſuperbe bâtiment
Paré de tapiſſeries,
Où la matiere & l'art combattent noblement,
Et que vous connoiſſez particulierement,
Peuvent-ils pas paſſer pour un enchantement?
Icy nous avons la muſique
De luts, de violons, & de voix,
Nous goûtons les plaiſirs des bois,
Et des chiens, & du cor, & du Veneur qui pique,
Tantôt à cheval nous volons,
Et bruſquement nous enfilons

La

La bague au bout de la carriere ;
Nous combattons à la barriere,
Nous faisons de jolis tournois,
Nous allons tous au cours à l'ombrage des bois,
Et nous donnons le Bal tous les soirs une fois,
Joignant l'humeur galante avec l'humeur guerriere,
Et quant à nos festins ils valent beaucoup mieux
Que le festin des Dieux.
Ny le Nectar, ny l'Ambrosie,
Qui sont mets fort legers, selon ma fantaisie,
N'égalent pas nos perdreaux,
Ny les gros poissons de nos eaux,
Ny nos fruits trés-bons, & trés-beaux,
Ny nos melons qu'on croiroit d'Italie:
Conteray-je dans cet écrit
Les plaisirs innocens que goûte nôtre esprit ?
Diray-je qu'Ablancourt, Calprenede, & Corneille,
C'est à dire vulgairement,
Les Vers, l'Histoire, le Romant,
Nous divertissent à merveille,
Et que nos entretiens n'ont rien que de charmant.
Or çà parlez-moy franchement,
En vous imaginant ce divertissement,
Vous avez la puce à l'oreille,
Et vous haïssez bien vôtre Gouvernement.
Quant est de moy je vous conseille
De venir icy promptement ;
Et pour vous y pouvoir trouver dans un moment,
D'emprunter la grande serpente,
Où les bons Amadis s'embarquoient à souhait,
Elle court comme la tourmente,
Ou le cheval de Pacolet,
Qui vole comme une fusée,
C'est-là justement vôtre fait,
Et la monture est fort aisée ;



Car l'Hypogriphe est un oiseau trop lait,
Tels Palefrois font peur aux Demoiselles,
Et puis du grand vent de ses aîles
Il gâteroit vôtre colet :
Venez donc, divine Julie,
Nôtre Princesse vous en prie,
Ne vous faites plus desirer,
Et laissez en paix murmurer
Vôtre Epoux qui peste & qui gronde
Contre ceux qui prennent la fronde,
Et qui ne souffre nullement
Qu'on dise bien du Parlement ;
C'est un fier & merveilleux Sire,
S'il vouloit pourtant nous écrire,
Il nous obligeroit bien fort.
Adieu, mon Apollon s'endort,
Et je n'en pensois pas tant dire
Sur le champ, & tout d'une tire.

Toutefois je ne suis pas encore si endormy, que je ne sçache bien qu'une Lettre qui a commencé par Madame, doit aussi finir par je suis vôtre trés, &c.

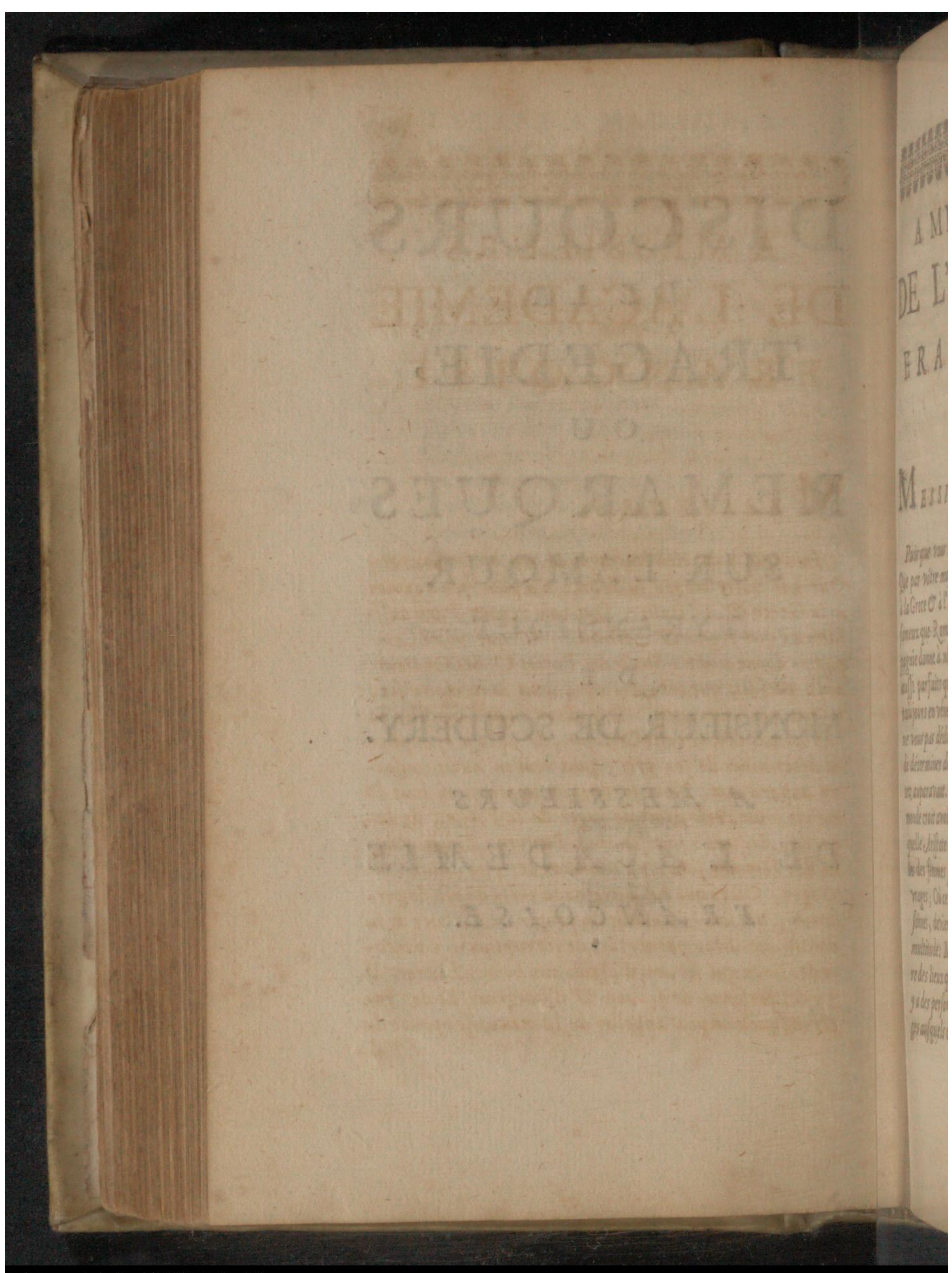


DISCOURS
DE LA
TRAGEDIE,
OU
REMARQUES
SUR L'AMOUR
TYRANNIQUE
DE
MONSIEUR DE SCUDERY.

A MESSIEURS

DE L'ACADEMIE

FRANCOISE.





A MESSIEURS DE L'ACADEMIE FRANCOISE.

MESSIEURS,

Puis que vous étes les Juges de nos belles Lettres ; Que par vôtre moyen la France n'a plus rien à envier à la Grece & à l'Italie ; Que vous rendez Paris aussi fameux que Rome & Athenes ; & que vôtre Compagnie donne à nôtre Siecle des Poëtes & des Orateurs aussi parfaits que ces Anciens, dont la mémoire sera toujours en véneration : Il y auroit eu de l'injustice de ne vous pas dédier cette Critique, & de la présomption de déterminer de son prix, sans vous en avoir consultez auparavant. Nous sommes en un temps où tout le monde croit avoir droit de juger de la Poësie, de laquelle Aristote a fait son chef-d'œuvre ; Où les ruelles des femmes sont les Tribunaux des plus beaux Ouvrages ; Où ce qui fut autrefois la vertu de peu de personnes, devient la maladie du peuple, & le vice de la multitude. Mais parmy tant de corruption il y a encore des lieux qui servent d'asyles aux bonnes Lettres. Il y a des personnes de sçavoir & d'integrité ; Et des Juges ausquels on peut appeller de la mauvaise opinion du

Vul-

Vulgaire, & de la persécution des demy-sçavans. Comme je travaille pour la seule gloire des Lettres, & que je souhaiterois que mes fautes devinssent publiques, afin qu'elles peussent profiter, j'ay dû sans doute chercher ces excellens hommes qui ont conservé le bon sens malgré la contagion, & leur envoyer mes Remarques, afin qu'ils en prononçassent solemnellement l'Arrest. Et d'autant qu'il n'y a point d'Assemblée en l'Europe où il y ait tant de grands personnages, que dans la vôtre, c'est avec raison que je vous demande la censure, ou l'approbation de cette Critique que je vous dédie. Ce n'est pas que je mette en doute la perfection de l'Ouvrage de M. de Scudery, ny que je craigne que vôtre sentiment ne soit celuy de toute la Cour: mais je pourrois avoir mal travaillé sur un beau sujet, & c'est dequoy je veux m'éclaircir en vous presentant cette Dissertation, que je vous supplie de recevoir avec vôtre bonté ordinaire. Je suis,

MESSIEURS,

Vôtre, &c.

DIS-



DISCOURS DE LA TRAGEDIE, OU

REMARQVES SVR L'AMOVR Tyrannique de Monsieur de Scudery.

L'AMOUR Tyrannique de Monsieur de Scudery, est un Poëme si parfait, & si achevé, que si le temps n'eût point envié au Siecle de LOUÏS LE JUSTE, la naissance d'Aristote, ou que Monsieur de Scudery eût écrit sous l'Empire d'Alexandre, je pense avec raison que ce Philosophe auroit réglé une partie de sa Poëtique sur cette excellente Tragedie, & qu'il en auroit tiré d'aussi beaux exemples, que de celle d'Oedipe, qu'il estimoit singulierement.

Depuis que ce divin homme, ayant remarqué tous les défauts des Poëtes Grecs, & réduit en Art ce qu'il trouvoit d'excellent dans leurs Ouvrages, nous a enseigné quelle opinion nous devions avoir des Poëmes d'autruy, & ce qu'il

falloit ſuivre dans les nôtres ; il ne ſe trouvera peut-être pas un des Dramatiques, qui ait ſi bien profité de ſes Remarques, ny ſi fidellement ſuivy ſes préceptes que Monſieur de Scudery.

Si je donnois ce Diſcours à une ambition Critique, plûtôt qu'au mérite de mon Amy, & à la juſtification de ſon Poëme ; j'aurois icy lieu de faire un grand examen des Tragiques, & d'amener beaucoup de difficultez, de citations, & d'exemples : Mais comme j'écris ſeulement pour ſa gloire, je me contenteray de faire voir les beautez de ſon Ouvrage, ſans obſerver les vices des autres, & ſans établir ſa réputation ſur leurs ruines ; & j'auray aſſez fait, ſi je confirme les Doctes dans l'eſtime qu'ils font de ce Poëme, & ſi je rends tous mes Lecteurs perſuadez de ſon excellence.

Que ſi je ſuis obligé dans la ſuite de mon Diſcours de comparer à cet Ouvrage quelques endroits des Anciens, ce ſera ſeulement pour en appuyer la défenſe ; ou s'il arrive qu'il faille les conteſter, je le feray ſans envie & ſans affectation, & lors ſeulement qu'il me ſemblera néceſſaire.

En effet, je n'ay pas deſſein de charger ce Traité de recherches inutiles, ny d'en étudier exactement la compoſition.

Les Panegyriques ont beſoin des graces de l'Eloquence, & des forces de la Rhétorique, mais non pas les Commentaires ; & puis que j'écris de ſimples Remarques ſur l'Amour Tyrannique, plûtôt que je n'en fais l'Eloge, je laiſſeray le ſoin de l'élocution pour un autre ſujet, & il me ſuffira de traiter cette matiére avec la ſimplicité,

&.

& l'ordre qui sont nécessaires au style dogmatique.

Toutefois, d'autant que ce style est d'ordinaire épineux, & que l'ordre tout simple est sec & sterile, ce ne sera pas sans temperer en quelques lieux cette dureté & cette secheresse, & sans donner quelque chose à la volupté de l'esprit.

Auparavant que de commencer à juger de cette Tragedie, (c'est ainsi que nous l'appellerons, & non pas Tragi-Comedie, pour les raisons que nous apporterons en leur lieu) il faut voir quelle est la fin & l'usage que se proposent ces Poëmes, & ce que le Philosophe, que nous suivons, en a enseigné. Car comme tous les Ouvrages sont d'autant plus parfaits, qu'ils approchent le plus de leur fin, il nous sera en suite aisé d'examiner s'il en est de même de celuy de M. de Scudery, & s'il a ce degré de perfection que nous souhaitons.

La Muse Tragique s'occupant principalement à émouvoir les passions des Spectateurs, par les funestes avantures qu'elle represente, Aristote a pensé que sa fin étoit de les appaiser, & de redonner aux Ames la tranquillité, & le calme qu'elle leur avoit ôtée. Il a crû que la pitié, & la terreur étant celles qui luy étoient propres, elle devoit les réprimer, & les réduire à une médiocrité raisonnable, aprés les avoir émûës, & soulevées ; & il a appellé cette façon d'appaiser nos Ames, l'expiation, ou si nous l'aimons mieux, la purgation des passions & des troubles.

C'étoit de ces passions qu'il jugeoit ainsi.

Il ne les mettoit pas au nombre des vices, mais il ne les souffroit pas aussi parmy les vertus, si bien que

que sans les défendre, & sans les bannir d'entre les hommes, il souhaitoit que les Sages en fissent une habitude, & se conseillassent avec leur raison, jusques à quel point, & en quel temps ils les devoient admettre & les recevoir.

Cette excellente habitude devoit naître, à son avis, de la representation des Tragedies : & comme à force d'exercer un Art, l'on s'y rend parfait à la fin, de même l'on acquiert une médiocrité des passions, lors qu'on s'accoûtume à voir souvent les objets qui les excitent dans nos esprits.

Les bons Chirurgiens pensent les plus dangereuses playes sans fremir, comme font ceux qui n'ont point encore fait de cures. La pratique apporte aux Médecins une insensibilité pour les malades : & les vieux Régimens, qui sont tous les jours aux mains avec l'ennemy, l'attaquent sans le craindre & sans s'ébranler, comme font les nouvelles troupes.

Il en est de même d'un homme qui voit tous les jours des miseres : Il en est touché ; mais jusques au point où les Sages le doivent être, & l'habitude qu'il a d'assister aux spectacles qui luy donnent de la terreur & de la pitié, luy en procure le temperament & la médiocrité.

Puis que c'est sur le Theatre que ces choses se representent, que la Scene y retentit des plaintes d'Hecube, d'Electre, d'Antigone ; que l'on y introduit Oedipe, Atrée, Egyste, & qu'elle peut être à bon droit nommée la lice des passions ; c'est aussi à la representation des Poëmes Tragiques, où agissent ces personnes, qu'il faut aller préparer ses passions, & les conduire à cette parfaite médiocrité du Philosophe, où elles n'arrivent

rivent

rivent jamais, qu'elles ne contribuent beaucoup à l'acquisition de la Vertu, & à la connoissance des Sciences.

Voilà quelle est l'opinion d'Aristote touchant l'usage de la Tragedie, laquelle il nomme pour cette cause *la régle des passions*. Ce qui fait bien voir, qu'il n'étoit pas du sentiment de ceux, qui rapportent la fin de ce Poëme sublime au plaisir du Peuple. Ce que nous avons bien voulu mettre icy afin de les desabuser, & de juger si l'Ouvrage de Monsieur de Scudery peut exciter ces émotions violentes, qui préparent les esprits à la vertu & aux disciplines, & s'il a ce degré de perfection que nous souhaitons aux excellentes Tragedies.

Pour cet effet, il le faut examiner sur les régles du Philosophe, & juger par la régularité de ses parties séparées, de celles du tout qu'elles composent. Ainsi nous suivrons la facilité méthodique que ce Sage a toûjours dans ce qu'il enseigne; & l'envie même n'aura pas sujet de dire que nous flations M. de Scudery, puis que nous examinerons son Poëme selon la séverité des préceptes du premier Critique du monde.

Cet excellent Homme a définy la Tragedie en cette maniere: *La Tragedie est l'imitation d'une action sérieuse, complete & juste dans sa grandeur, qui par l'action, & non pas simplement par le discours, excitant la pitié & la terreur, en laisse aprés une médiocrité raisonnable dans l'esprit des Spectateurs.*

De laquelle définition nous avons banny le Rythme & la Musique, qui ne sont plus de l'usage de nôtre Siecle.

Ce Philosophe, dis-je, l'ayant ainsi définie, la divise en six parties essentielles, dont les deux der-

derniéres se rapportent aux autres, & en dépendent.

Celles-là sont, la Fable, les Mœurs, les Sentimens, la Diction: Celles-cy sont, l'Appareil du Theatre, & la Musique.

Mais comme de celles-cy, la premiére regarde simplement le Décorateur, & que l'autre, qui étoit le charme de l'ancienne Scene, n'a plus d'usage sur la nôtre, il faudra seulement parler, si nous en avons le loisir, des quatre qui nous restent, & qui regardent l'Office du Poëte, & voir si nôtre Auteur en a eu la connoissance parfaite, & s'il les a justement mises dans son Amour Tyrannique.

La Fable qu'Aristote prend pour la matiere de la Tragedie, qui est l'action & la disposition de cette action, qu'il nomme *la constitution des choses*, étant la premiére dans l'ordre de la division, l'est aussi dans celuy de l'excellence. C'est en sa faveur que le Philosophe apporte de si belles raisons; c'est celle qu'il nomme *l'ame de la Tragedie*, & sans laquelle il soûtient qu'elle ne peut être parfaite.

En effet, puis que la fin est le principal dans toutes les choses, que c'est pour elle que l'on fait tout, & à elle que tout se rapporte, la fin de la Tragedie étant d'imiter le bonheur ou le malheur des hommes, & les hommes n'étant heureux ou malheureux, qu'entant qu'ils agissent, la Fable sans doute est la premiére partie de la Tragedie, parce qu'elle contient l'action, & que l'action contient la felicité ou le malheur, qui est la fin de la Tragedie.

Et certes, puis que sans la Fable un Poëte se servant des Mœurs, des Sentimens, de la Diction,

& des autres parties, n'auroit non plus fait un Poëme régulier, qu'un Peintre auroit fait un bon Tableau mêlant confusément la Lacque, l'Azur d'outremer, & les autres couleurs sans aucune portraiture ; & qu'au contraire, un Poëte avec la seule action pourroit aussi bien faire une belle Tragedie, qu'un Peintre une belle figure avec de la sanguine ou du charbon ; il me semble qu'il n'y a plus lieu de douter qu'elle ne soit la principale partie d'une chose qui ne peut jamais subsister sans elle, & qu'elle ne doive être mise devant les autres parties qui dépendent d'elle si nécessairement.

D'ailleurs, puis que la derniére chose que les hommes apprennent dans les Arts, aprés beaucoup d'exercice & de diligence, est ce qu'il y a d'excellent & de parfait, les anciens Poëtes qui ne sçavoient pas encore traiter la Fable réguliérement, quoy qu'ils employassent par tout divinement les autres parties Tragiques, sont des témoins suffisans que la Fable, dont ils n'acquirent la connoissance que sur la fin, est sans contredit la perfection & l'achevement d'un beau Poëme.

S'il me falloit donner des exemples de cette derniére preuve, nôtre Theatre m'en fourniroit assez, sans que je fusse en peine d'en aller chercher parmi les ruines de la Scene Grecque. La Tragedie n'est pas si vieille chez nous, qu'encore que nous la voyons dans sa perfection, nous ne l'ayions vûë aussi dans son enfance, & que les mêmes Poëtes qui nous donnent des Ouvrages trés-achevez, ne nous en ayent donné de trés-défectueux.

Il n'y a pas encore fort long-temps que la Fable étoit ce qui leur faisoit le moins de peine ; ils n'étudioient rien que la versification, ils trai-
toient

toient indifferemment toutes ſortes de matieres & pourvû que dans leurs Poëmes ils euſſent mêlé confuſément les Amours, les Jalouſies, les Duels, les Déguiſemens, les Priſons, & les Naufrages, ſur une Scene diviſée en pluſieurs Régions; ils croyoient avoir fait un excellent Poëme Dramatique:

——————— *Poſt hoc*
Securi cadat an recto ſtet fabula talo.

Nous avons cette obligation à M. Mairet, qu'il a été le premier qui a pris ſoin de diſpoſer l'action; qui a ouvert le chemin aux Ouvrages réguliers par ſa Silvanire, & qui a ramené la majeſté de la Tragedie dans ſa Sophoniſbé; étant vray de dire de luy, qu'il eſt né pour la gloire de nôtre Siecle, & de la Poëſie de nôtre Nation. Un peu aprés l'on repreſenta avec applaudiſſement la mort de Ceſar de M. de Scudery; Poëme certainement incomparable en ſon eſpece, & qui ſans doute le ſera toûjours; tant la force des penſées, & la magnificence des Vers, le rendent digne de la majeſté de la vieille Rome; & tant il eſt régulier en toute ſon œconomie. Depuis eux, quelques uns de nos Auteurs ayant appris dans une étude plus exacte de l'Art Dramatique, combien la Fable étoit importante, & abſolument néceſſaire à la perfection de la Tragedie, nous ont enfin donné pluſieurs beaux Poëmes, & réparé heureuſement leurs premiers défauts.

Je me ſuis un peu étendu ſur les loüanges de la Fable, auparavant que d'en faire la recherche dans l'Ouvrage de mon Amy, afin de montrer combien elle étoit néceſſaire, & combien il mérite

de

de gloire, puis qu'il l'a si bien traitée.

C'est ce que je prétens remarquer sur son Ouvrage, & à quoy une partie de ce Discours sera employée.

Il est impossible qu'on puisse appeller une chose belle, si elle n'a l'ordre & la grandeur qui sont convenables & proportionnées à sa nature. Et tant plus elle approche de ce période de grandeur, tant plus elle est parfaite ; comme au contraire elle est plus défectueuse, plus elle s'en éloigne, ou par l'excés, ou par le défaut. Les grands hommes sont beaux, mais les Nains & les Geans sont difformes.

Il en est de même de la Fable, qui contient la grandeur de la Tragedie : & comme les corps ne peuvent être beaux sans la grandeur, de même la Tragedie ne peut être belle si elle n'est grande, & si elle n'arrive à ce suprême période qui luy est propre, & au delà duquel sa nature ne luy souffriroit pas de passer sans être défectueuse.

Quoy qu'Aristote laisse la mesure de cette grandeur au jugement des Poëtes, c'est toutefois avec de certaines régles où il les restraint. Il pense donc que l'action puisse croître, & être continuée, jusques à ce qu'il soit absolument nécessaire, selon l'ordre des choses que l'on represente, d'y apporter le changement qui en est le dernier terme, comme lors que la bonne fortune se change en malheur, ou que le malheur se change en felicité.

Il ne faut point d'autre exemple que l'Amour Tyrannique pour éclaircir cette doctrine, & pour faire voir par là combien il est régulier.

Tyridate ayant réduit Tygrane & Polyxéne dans Amasie, l'emporte d'assaut. Ce n'est pas

aſſez, il faut qu'il ait cette femme & ce mary, qui ſont les objets de ſa haine & de ſon amour, & les cauſes de la guerre. Au même inſtant le malheur de ces fideles Amans les fait tomber entre ſes mains. Ce n'eſt pas encore aſſez pour ſa felicité, s'il ne poſſede Polixéne, & s'il ne fait mourir ſon mary ; de ſorte qu'il ſe réſout à ces violences, & ces deux Amans à la mort : Tigrane demande du poiſon à ſa femme. Elle luy en envoye. Tyridate le ſurprend, & par un billet mal expliqué, croyant que c'eſt à ſa vie que l'on en veut, & changeant ſon amour en haine, il délibere de les faire mourir. Il s'y réſout. Il en prononce l'Arreſt. Voilà ce me ſemble le dernier période de l'action, au deçà duquel elle ne devoit pas s'arrêter, & au delà duquel elle ne pouvoit pas croître ſans être changée, & c'eſt-là auſſi que le Poëte la termine, & que le frere de Polyxéne, qui ſurprend le Tyran, change le malheur de ces Amans en un ſuprême bonheur, & la felicité de Tyridate en un malheur inespéré, d'où pourtant il ſort, par la reconnoiſſance de ſes fautes, & par la bonté de ceux qu'il avoit juſtement offenſez.

Je ne parle point icy d'Oroſmane, ny d'Ormene, quoy que ces deux perſonnes ſervent beaucoup à rendre la grandeur de cette Tragedie plus complete, & qu'ils faſſent une partie principale de ſon dénoüement, & de ſa connexion ; c'eſt un plaiſir que je réſerve aux Lecteurs ſans y toucher, & qui leur fera remarquer combien ſont ingenieux l'artifice & la conduite du Poëte.

Certes, quand je conſidere la régularité avec laquelle cette action eſt portée juſques à ſon dernier période, il faut que je confeſſe que j'en ſuis ravy ; & que je die qu'Ariſtote n'a pas mieux enſeigné,

feigné, que M. de Scudery a ſuivy exactement ſes préceptes.

La ſeconde régle que le Philoſophe laiſſe pour la grandeur de la Tragedie, eſt celle que nos Dramatiques appellent *des vingt-quatre heures*, dautant que l'action ſe paſſe dans le temps, & que ſelon le temps qu'il luy faut pour s'achever, elle peut être appellée, ou grande, ou petite, ou exceſſive. Cette régle, à ce que veut Ariſtote, a été trouvée pour ſoulager la mémoire des Spectateurs, & comme les actions de pluſieurs années, ou de pluſieurs jours, auroient eu trop d'étenduë, de ſorte que la mémoire ne les eût pas pû retenir ſans effort, & qu'au contraire celles de quelques heures ne l'auroient pas aſſez occupée, le Philoſophe a jugé à propos d'enfermer la grandeur de l'action dans l'eſpace d'une journée, & a voulu que les évenemens qui pourroient arriver entre deux Soleils, fuſſent les limites de la Tragedie.

Et certes, outre le travail & l'attention qu'il eût fallu apporter, à voir repreſenter les actions de pluſieurs années, qui euſſent troublé la mémoire des Auditeurs, & laſſé leur patience, ce n'auroit plus été un Art que de compoſer des Tragedies. Les Epiſodes qu'Ariſtote conſeille ſi fort, & qu'il faut traiter ſi délicatement, en auroient été bannis, il n'auroit plus été néceſſaire de choiſir des Fables, ou de les diſpoſer: De l'Hiſtoire d'un ſiecle on eût pû faire une ſeule Tragedie: le Chef-d'œuvre des meilleurs Poëtes eût été expoſé en proye aux moindres Verſificateurs.

Ce défaut, pour être ſi groſſier, & ſi contraire au bon ſens, n'a pas été évité de tous les Poëtes Latins. Il ſe trouve de leurs Ouvrages que cette irrégularité rend difformes; le ſeul période

de l'Amphitryon de Plaute est de neuf mois tous entiers ; il contient les Amours de Jupiter, & les couches d'Alcmene ; la naissance d'Hercule aussi bien que sa conception ; tant ce bon Comique a eu de honte de donner à l'Univers cet exterminateur de monstres, croyant faire un crime de conclure son Ouvrage auparavant que ce demy-Dieu fût né.

L'Auteur Tragique qui a mis sa mort sur la Scene, & duquel l'Ouvrage se lit parmy ceux de Seneque, quoy qu'il n'en soit pas au sentiment d'Heinsius, est tombé dans la même faute ; sa Scene est partagée en plusieurs lieux, & son action dure plusieurs jours. Au commencement il introduit Hercule en Euboée ; aprés il le fait sacrifier sur le Promontoire Cenéen ; c'est-là qu'il prend cette chemise teinte du sang de Nesse ; c'est-là que le poison commence à faire son effet ; c'est en ce lieu qu'il s'étonne de gémir :

——— *Hic cœlum horrido*
Clamore complet. ———

Il me semble qu'en cet endroit aussi il eût été à propos que le Poëte eût finy ses tourmens, & que du feu de son sacrifice il en pouvoit faire aisément celuy de son bûcher. Il devoit se souvenir, que du Promontoire Cenéen jusques sur le Mont Oeta, où il le fait mourir, il y a presque quatre journées de chemin, qu'il n'étoit pas de la bien-seance de brûler ce Héros à petit feu, ny du vray-semblable, qu'un venin duquel il avoit dit,

Quidquid illa tabe contactum est labat,

eût agy si lentement, & operé seulement en ce long espace de temps.

Nos Modernes, qui pour la plûpart ont violé la régle de laquelle nous parlons, ne l'ont pas voulu faire

faire à si bon marché que les Anciens.

Ils ont quelquefois enfermé une suite de plusieurs années dans une même Tragedie ; ils ne se sont pas contentez de pécher pour les Doctes, leurs fautes se sont renduës publiques, & le peuple s'est étonné de voir que les mêmes Acteurs devenoient vieux dans la même Tragedie, & que ceux qui avoient fait l'amour au premier Acte, paroissoient au cinquiéme en figure décrépite.

Sans doute le desir de mettre quantité de beaux incidens dans leurs Poëmes, & la crainte que l'espace de vingt-quatre heures ne leur fournit pas assez, les avoit jettez dans ce desordre : l'agrément du spectacle les avoit soûlevez contre la severité des préceptes, & ce grand nombre d'évenemens que la longueur du temps leur fournissoit facilement, les avoit portez à mépriser ceux qu'ils croyoient moins aisez, parce qu'ils étoient plus resserrez, & plus réguliers.

Ils me pardonneront bien, si je leur dis qu'ils se sont informez avec peu de soin, des choses qui peuvent arriver en un jour, & qu'ils ont condamné tumultuairement une régle qu'ils n'avoient pas assez reconnuë : cela ne leur seroit pas arrivé, s'ils en eussent cherché l'instruction dans les bons Poëtes, avec un peu de réflexion : ils y auroient découvert des jours bien employez, & beaucoup d'actions en bien peu d'heures : je ne sçay mêmes si quelquefois dans un jour il ne leur seroit point demeuré de matiére de reste pour une Tragedie, s'il n'eût point fallu se contenter de quelques heures, & s'ils n'eussent point été obligez de retrancher des actions superfluës, où ils avoient apprehendé de n'en pas trouver assez de nécessaires.

Ils demeureront d'accord avec moy, que ce jour qui finit le Siege de Troye & l'Empire de Priam, étoit un de ces jours occupez, & remply d'une grande suite d'évenemens. En veut-on davantage que ce qu'il y en a, & ce qu'il y en a, est-il pas trés-juste, & trés-régulier, à prendre depuis ce Vers du deuxiéme de l'Eneïde,

Ergo omnis longo solvit se Teucria luctu

jusques à celuy-cy,

Hic finis Priami fatorum, &c.

On trouvera ce me semble beaucoup de matiere, & beaucoup d'occupation pour un jour : & je ne voy pas que nos Dramatiques puissent avec raison se plaindre de la briéveté d'un temps, où ils rencontreront en foule tant d'évenemens considerables, & tant d'actions importantes.

Au contraire cette multitude d'incidens, qui se rassemble en un jour, est d'une telle consequence, & d'une telle beauté, que ce rapprochement fait une des raisons pour lesquelles Aristote n'a point douté de préferer la Tragedie au Poëme Epique, & de juger pour Sophocle au préjudice d'Homere. Voicy ce qu'il dit au dernier Chapitre de sa Poëtique, ἔτι τῷ ἐλάττονι μήκει τὸ τέλος τῆς μιμήσεως εἶναι τὸ γὰρ ἀθροώτερον ἥδιον, ἢ πολλῷ κεκραμένον τῷ χρόνῳ.

Nôtre Auteur qui connoissoit l'importance de cette maxime, l'a religieusement observée ; parmy l'affluence des choses qui se passent sur la Scene, il a laissé lieu à l'artifice des Episodes, & aux embellissemens étrangers : il a bien employé tout le temps qu'il pouvoit prendre, mais il pouvoit demeurer au deçà, bien loin de le passer ; & à regarder son Ouvrage de bien prés, & à donner le juste temps qu'il faut à executer les actions qu'il con-

contient, tous les Critiques équitables trouveront qu'il a pû avoir quelques heures de reste, & qu'il n'a pas été trop pressé.

En effet, si nous demeurons d'accord qu'il ne faut pas beaucoup de temps pour forcer une Ville presque sans murailles, de laquelle Tyridate dit,

Les beliers ont agy, la brèche est raisonnable,
Et le premier assaut que je m'en vay donner
Achève cette guerre, & me va couronner:

& que nous considerions que ce Tyran étant haï de ses soldats, comme luy dit Pharnabaze,

Vos gens avec douleur semblent porter les armes,
Quand ils versent du sang, ils répandent des larmes:

& trompé genereusement par Phraarte, le Prince de Phrygie a pû se rendre à trois lieuës de son Camp, sans que l'on luy en ait donné avis, y étant même venu,

———— . ———— avec un Camp volant
Ne marchant que de nuit à la faveur des ombres,
Et sous l'obscurité des forêts les plus sombres.

Il sera aisé de conclure veritablement, que ces deux actions, qui doivent être les plus longues du Poëme, n'ayant de cette sorte besoin que de quelques heures pour s'achever, le reste aura pû aisément se passer dans un espace de temps moindre que celuy qu'enferment deux Soleils; tant il est aisé de justifier ce qui de soy est veritable, & de juger équitablement d'un Poëme, pourvû que l'on n'y apporte point d'envie, ny de préoccupation.

De la négligence de cette régle, que nôtre Poëte a si heureusement pratiquée, s'ensuit ordinairement celle de l'unité de l'action, qui n'est pas moins importante, ni moins difficile; & il est trés-

mal-aisé que dans une grande longueur de temps il ne se passe quantité de choses détachées les unes des autres, & qu'il seroit impossible de rapporter toutes ensemble à un seul sujet.

Ce mot d'unité d'action, pour n'être pas bien entendu, a causé autrefois de grands manquemens, & fait commettre encore aujourd'huy d'étranges fautes. Plusieurs ont crû qu'il signifie les actions d'un seul, comme de Thesée, d'Hercule, ou d'Achille, & non pas celles de plusieurs, mais qui se rapportent, & qui ne regardent qu'une même fin; de sorte que sur ce mauvais fondement ils nous ont donné des Ouvrages dont les parties n'ont point de rapport ny de liaison, & fait des Poëmes du ramas de quantité de choses diverses, parce qu'elles étoient arrivées à un même homme. Les bons Tragiques ont évité cette licence avec soin, & dans les Poëmes Epiques mêmes, Homere & Virgile s'en sont abstenus; & quoy que l'étenduë de leurs Ouvrages soit bien plus vaste & plus diffuse que celle des Tragedies, & qu'il y ait lieu pour un nombre infiny d'actions, ils n'y ont pourtant souffert que celles qui regardoient une même fin; qui étoient nécessaires à leur ornement. De cette sorte Virgile, qui n'avoit dessein que d'amener Enée sur les bords du Tybre, s'est bien gardé de nous décrire tout ce qui luy étoit jamais arrivé; & Homere ne nous a pas raconté tout ce qu'il sçavoit des avantures d'Ulysse, ny traité la guerre de Troye, comme ce Poëte, duquel Horace se mocque dans son Art,

Et bellum gemino Troianum orditur ab ovo.

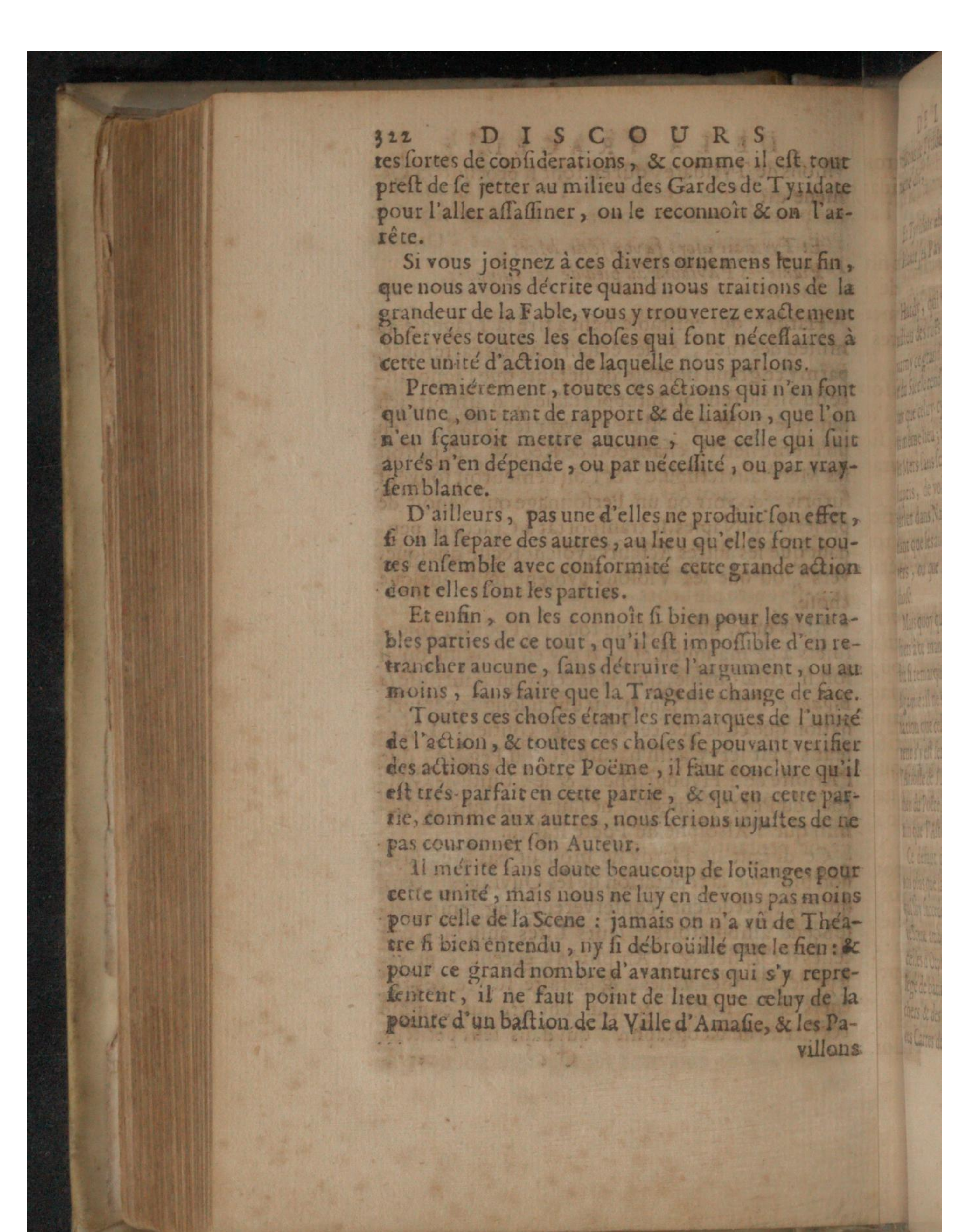
En cet endroit je ne me sçaurois tenir que je ne plaigne un peu l'erreur de Joachim du Bellay, qui trouvoit étrange que les Ecrivains de son temps ne

ne travaillassent pas sur les avantures des Amadis, de Lancelot du Lac, ou de Tristan de Leonnois; qui prenoit ces Livres pour un légitime sujet de Poëme Epique, & qui s'imaginoit que *l'Orlando Furioso* de l'Arioste étoit régulier.

Et à mon avis, Ronsard emporté de cette mauvaise opinion, alloit faire de son Francus un Chevalier errant, s'il eût poursuivy davantage son Poëme, & qu'il se fût un peu separé de l'Eneïde : au moins commençoit-il déja à le commettre avec des Geans, & à le faire entrer en lice pour l'honneur des Dames ; tant il est vray que ces grands hommes n'avoient pas encore la connoissance de la Poëtique, quoy qu'ils eussent une grande lecture des Poëtes.

Ce n'est donc pas ce qui arrive à une seule personne, qui fait l'unité d'action, mais bien ce qui se passe entre plusieurs, & que l'on peut rapporter à un même sujet.

On peut tirer une instruction de cette doctrine sur le modelle de l'Amour Tyrannique, & voir comme toutes les choses se rapportent à l'Amour violente de Tyridate, & en dépendent. Polyxéne étant prête de tomber entre les mains de ce Tyran, demande la mort à son mary, & le conjure de vivre aprés elle pour la venger ; elle en obtient l'un & l'autre aprés beaucoup de difficulté, & Tigrane pensant l'avoir tuée, entre déguisé dans le Camp de Tyridate, à dessein de le poignarder. Il s'adresse à sa sœur, laquelle au lieu de luy faciliter les moyens de cette sanglante execution, tâche de l'en détourner, en luy apprenant que Polyxéne n'est pas morte, mais prisonniére. Cette connoissance faisant l'effet qu'elle devoit faire dans un cœur passionné, le porte à mépriser tou-



tes ſortes de conſiderations, & comme il eſt tout preſt de ſe jetter au milieu des Gardes de Tyridate pour l'aller aſſaſſiner, on le reconnoît & on l'arrête.

Si vous joignez à ces divers ornemens leur fin, que nous avons décrite quand nous traitions de la grandeur de la Fable, vous y trouverez exactement obſervées toutes les choſes qui ſont néceſſaires à cette unité d'action de laquelle nous parlons.

Premiérement, toutes ces actions qui n'en ſont qu'une, ont tant de rapport & de liaiſon, que l'on n'en ſçauroit mettre aucune, que celle qui ſuit aprés n'en dépende, ou par néceſſité, ou par vrayſemblance.

D'ailleurs, pas une d'elles ne produit ſon effet, ſi on la ſepare des autres, au lieu qu'elles ſont toutes enſemble avec conformité cette grande action dont elles ſont les parties.

Et enfin, on les connoît ſi bien pour les veritables parties de ce tout, qu'il eſt impoſſible d'en retrancher aucune, ſans détruire l'argument, ou au moins, ſans faire que la Tragedie change de face.

Toutes ces choſes étant les remarques de l'unité de l'action, & toutes ces choſes ſe pouvant verifier des actions de nôtre Poëme, il faut conclure qu'il eſt trés-parfait en cette partie, & qu'en cette partie, comme aux autres, nous ſerions injuſtes de ne pas couronner ſon Auteur.

Il mérite ſans doute beaucoup de loüanges pour cette unité, mais nous ne luy en devons pas moins pour celle de la Scene : jamais on n'a vû de Théatre ſi bien entendu, ny ſi débroüillé que le ſien : & pour ce grand nombre d'avantures qui s'y repreſentent, il ne faut point de lieu que celuy de la pointe d'un baſtion de la Ville d'Amaſie, & les Pa-

villons

villons de Tyridate, qui en sont si proches qu'Ormene dit,

Et Tyridate alors favorisé de Mars,
Plante ses Pavillons au pied de ses rampars.

Hardy, qui veritablement a tiré la Tragedie du milieu des ruës, & des échaffauts des carrefours, parmy ce grand nombre de défauts que l'ignorance du Siecle rendoit insupportables, n'aimoit rien tant que celuy-cy. Il ne pouvoit tenir sa Scene en un même lieu; il changeoit de Region, & passoit les Mers sans scrupule, & l'on demeuroit souvent surpris, de voir qu'un Personnage qui venoit de parler dans Naples, se transportât à Cracovie, pendant que les autres Acteurs avoient recité quelques vers, ou que les Violons avoient joüé quelque chose.

Mais quoy que presque tous les Poëmes soient sujets à ce manquement, il n'y en a pas un où il soit si remarquable, que dans celuy qu'il intitule *la Bigamie*: il ne s'est jamais vû une si longue péregrination que celle que cet Ouvrage contient. L'Auteur s'y est servy aussi hardiment du Pegaze, que l'Arioste de l'Hypogriphe; & le Comte de Gleichen du Poëte François, ne fait pas moins de chemin que l'Astolphe du Poëte Italien.

Ce défaut de Hardy ne mourut pas avec luy, non plus que la réputation de ses Ouvrages: ceux qui luy succederent, conserverent long-temps cette Scene ambulatoire: leurs Lires aussi bien que celles d'Orphée & d'Amphion, eurent le privilege de bâtir des Villes, & de faire suivre des rochers & des forêts, & leur Théatre fut comme ces Cartes de Géographie, qui dans leur petitesse

representent néanmoins toute l'étenduë de la Terre.

Maintenant, quoy que cette licence ne soit plus supportable, & que cette héresie n'ait plus de fauteurs, il en est pourtant encore demeuré quelques restes, & nos Poëtes n'ont pas été assez diligens à s'en prendre garde exactement : leur Scene est bien en une seule Ville, mais non pas en un seul lieu : on ne sçait si les Acteurs parlent dans les maisons, ou dans les ruës, & le Théatre est comme une salle du commun, qui n'est affectée à personne, & où chacun pourtant peut faire ce que bon luy semble.

Puis qu'il n'y a pas une beauté qui manque à nôtre Amour Tyrannique, il ne seroit pas raisonnable qu'il s'y rencontrât un seul manquement; aussi le Poëte, comme nous avons déja dit, n'y fait point tomber de murailles, comme les trompettes de Hierico, & toutes choses s'y passent en un même lieu.

Il ne suffit pas que la Tragedie soit réguliére dans sa grandeur, dans celle du temps où elle se passe, dans l'unité de son action, & de sa Scene ; il faut encore pour la rendre parfaite, qu'elle excite la pitié & la terreur, & qu'elle soûleve ces troubles dans les ames de ceux qui la regardent.

Mais de plus, il est nécessaire que ces passions & ces mouvemens y naissent, non pas simplement des vers que l'on y recite, ou des choses que l'on y raconte, mais aussi de la disposition de son action, & de la nature de la Fable, laquelle pour cette cause est extrêmement de l'essence de la Tragedie, & en fait la principale partie, comme nous l'avons prouvé cy-dessus.

Et pourtant, quoy que toutes les bonnes Tra-
gedies

gedies doivent nécessairement produire ces troubles ; néanmoins celles que nous appellons *Mélée*, que les Latins nomment, mieux que nous, *implexam*, & les Grecs excellemment, comme c'est leur coûtume, πεπλεγμένην, les cause bien plus nécessairement que *la Simple*, qui n'a rien d'inopiné, ny de surprenant.

De la premiére espece est la Tragedie de mon Amy, & sans le flatter, on peut dire qu'elle est excellente en cette espece.

En effet, la Peripetie, & la reconnoissance, qui sont les deux parties de cette Fable, ont un lieu si nécessaire & si beau dans l'Amour Tyrannique, que peut-être l'Oedipe, qui est la seule Tragedie Latine qui nous reste de cette constitution, ne les a pas plus belles ny plus achevées.

Et de vray, pour la Peripetie, qu'on peut définir *un changement inopiné de l'action, & un évenement tout contraire à celuy que l'on attendoit, & que l'on s'étoit proposé*, il faudroit beaucoup de temps, & je puis assurer que l'on l'employeroit inutilement, pour en trouver une plus réguliére que celle de nôtre Poëme.

N'est-il pas vray que lors que Tyridate paroît dans ce Tribunal terrible, où il doit condamner Tygrane, Polyxéne, sa femme & son beau-pere, on voit arriver devant luy ces innocentes victimes chargées de chaînes, qui semblent abandonnées de tout, horsmis de la vertu & de la constance, & que l'injustice du Tyran, aussi bien que sa rage, ont prononcé ce cruel Arrest ; *Qu'ils meurent* ? n'est-il pas vray, dis je, qu'il n'y a personne qui ne plaigne ces victimes couronnées, & qui ne croye que le Ciel n'auroit pas assez de force pour les retirer d'un trépas si proche, & qui semble si

asseuré ?

asseuré ? & cependant, selon la nature du Poëme, & la constitution de la fable, leur secours arrive. Troïle fait changer la nature des choses. Tyridate tombe de ce Trône, où la violence & la trahison l'avoient élevé, & par un renversement inopiné, & un changement tout contraire à celuy que l'on s'étoit promis, Orosmane se trouve en état de pouvoir condamner le Tyran.

C'est à l'arrivée de ce génereux frere de Polyxéne que paroît la science du Poëte, & c'est à l'ordre qu'il a tenu pour faire secourir ces Princes, que l'on peut remarquer son jugement. Dans plusieurs endroits de son Ouvrage, son œconomie laisse prévoir ce secours à l'Auditeur, l'y dispose par la génereuse tromperie de Phraarte, & par l'aveuglement du Tyran qui luy remettoit le soin de son armée (où les Doctes peuvent remarquer un divin artifice) & enfin l'en instruit pleinement par la conference de Phraarte, & du Phrygien que Troïle luy avoit dépêché.

Marcus Seneca dans son Agamemnon, a fait une grande faute, de la même chose de laquelle M. de Scudery tire un de ses principaux ornemens : le Strophius qu'il introduit pour sauver Oreste & Pilade, vient sur son Théatre comme un Dieu de Machine. Personne ne l'attendoit. Il n'y a dans tout l'ouvrage aucune préparation pour cette entrée, & l'on y songe si peu, qu'il est contraint luy-même de dire son nom aux Spectateurs :

Phocide relicta, Strophius Eleâ inclytus
Palmâ revertor.

Le sujet même qui l'amene n'est que pour baiser les mains à Agamemnon, & se réjouïr avec luy de la prise de Troye.

Causa

——— *Causa veniendi fuit*
Gratari amico, &c.

Mais le Poëte n'eſt-il pas agréable, de le faire venir avec les plus vîtes chevaux de la Grece, afin d'enlever Oreſte, & de le dérober plus ſeurement à la cruauté de ſa mere:

Vos Græcia nunc teſte, veloces equi,
Infida curſu fugite præcipiti loca.

Tout ce qu'on peut dire de luy, c'eſt qu'ayant bien pourvû à la ſeureté de ſes enfans, il n'a pas eu ſoin de ſauver ſa réputation.

Cela nous apprend qu'autrefois on faiſoit de grandes fautes, & que nos Cenſeurs ne doivent pas tout donner à l'Antiquité, aux dépens de nôtre ſiecle, & de nos Ouvrages.

Du ſecours de Troïle, & de la chûte de Tyridate naît l'Anagnoriſe; c'eſt ainſi que le Philoſophe appelle la reconnoiſſance des perſonnes, des actions, des lieux, ou des autres choſes, qui produit quelque effet, ou qui cauſe quelque changement notable dans le Poëme. Elle dépend de la Peripetie, & ne peut être ſans elle, quoy qu'il n'en ſoit pas ainſi de l'autre, qui ſe trouve ſeule dans beaucoup de Tragedies.

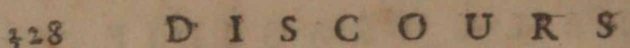
Dans celle-cy, elle eſt trés-aiſée & trés-naturelle: car Tyridate voyant ſon ingratitude récompenſée par les bons offices d'Ormene, & luy entendant dire ces vers,

Si ſon Régne finit, il faut que je finiſſe,
Si l'on punit ſa faute, il faut qu'on me puniſſe.
Son deſtin & le mien marchent d'un même pas,
&c.

commence à débroüiller ceux-cy:

Mais pour nous tirer tous de peine,
Nous ne manquons pas de poiſon.

Et



& à reconnoître ſon crime, & l'innocence de ces perſonnes qu'il avoit condamnées. D'où vient ſon repentir, ſa réconciliation, & enfin le notable changement de ce merveilleux Poëme.

Pour moy, qui juge toûjours autant qu'il m'eſt poſſible ſans préoccupation, qui d'ordinaire ay pour les Ouvrages de mes Amis, plus de ſeverité que d'indulgence, & qui tâche de paroître cet homme bon & ſage, dont Horace dit,

Fiet Ariſtarchus, nec dicet, cur ego amicum
Offendam in nugis?

J'avouë que je n'ay jamais penſé à la diſpoſition de cette Fable, qu'elle ne m'ait ſouvent tiré en ſecret, & ſans l'aide des vers ny du ſpectacle, les larmes que tout le monde n'a pû dénier à ſa repreſentation, & qui ont arroſé les galeries & le parterre.

Certes, ſi j'ay quelque connoiſſance de la Poëtique, & que mes Amis ne m'ayent point trompé, j'aſſeureray hardiment qu'il eſt impoſſible de trouver une action plus propre pour la Tragedie, que celle de l'Amour Tyrannique, & que M. de Scudery a fait un Chef-d'œuvre, en inventant ce merveilleux ſujet.

Il y faut encore remarquer, ſans s'y appuyer pourtant, l'obſervation de ce précepte, qui veut que la Peripetie, & la reconnoiſſance tendent & regardent une même fin, & voir que comme le changement inopiné de la fortune d'Oroſmane, d'Ormene, de Polyxéne & de Tigrane a pour but un heureux ſuccés, la reconnoiſſance de Tyridate le conduit auſſi à ce même but, & le fait participer à cette même felicité.

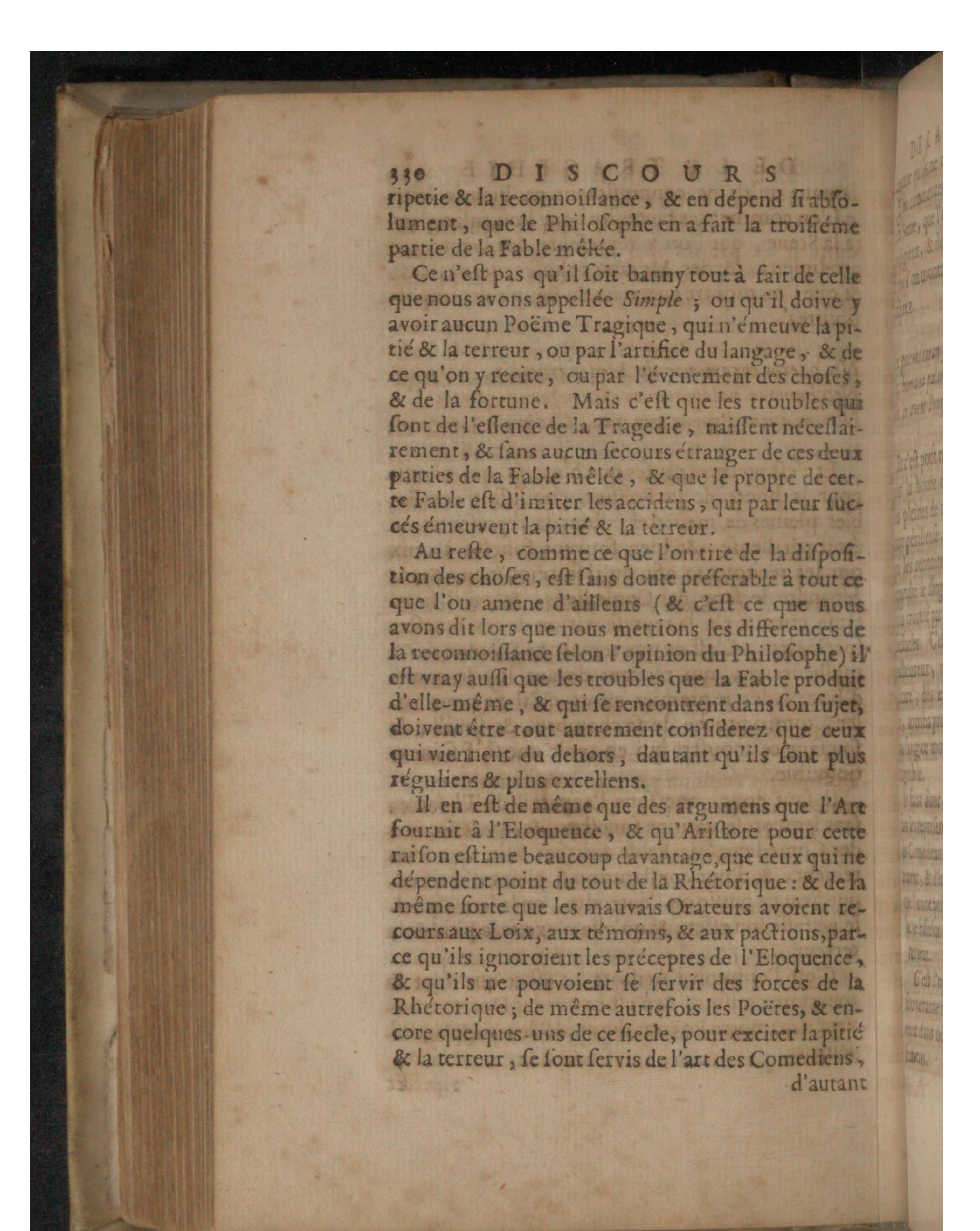
Et

Et il y faut encore dire, que de toutes les sortes de reconnoissances, qui se peuvent réduire à six par les marques naturelles ou accidentelles, par l'artifice du Poëte, par la mémoire, par le raisonnement, par la tromperie, ou enfin, quand, sans tous ces signes, qui viennent du dehors, la reconnoissance naît insensiblement de la Fable, & de la disposition de l'argument.

Celle-cy, qui au témoignage d'Aristote, est la meilleure & la principale, πασῶν δὲ βελτίστη ἀναγνώρισις, ἡ ἐξ αὐτῶν τῶν πραγμάτων est celle que nôtre Poëte a employée, & que Tyridate, avec l'étonnement & l'admiration, qui vraysemblablement le doivent surprendre, reconnoît par les mêmes tablettes; qui luy avoient persuadé le crime de ses parens, leur innocence, & son injustice.

Ces deux beautez, qui sont de grande conséquence, m'avoient presque échappé dans le nombre infiny de celles que contient cet Ouvrage excellent, & dans l'empressement que j'apporte à ce Discours que j'écris tumultuairement; l'Amour Tyrannique étant un parterre qu'il faudroit entiérement deserter, si l'on en vouloit lever toutes les belles fleurs, & puis la nature de cette Préface, qui tient plûtôt lieu d'un Discours familier, que d'un Volume travaillé, m'a contraint de rejetter quantité d'ornemens étrangers, & de doctrine assez curieuse; loin de considerer les moindres beautez, & de faire en hâte sur ce Poëme si fertile, ce qu'auroit fait un homme de plus de loisir sur un sujet si avantageux.

Le trouble que les Grecs appellent πάθος, & les Latins *perturbatio*, suit si nécessairement la Peripetie



ripetie & la reconnoiſſance, & en dépend ſi abſolument, que le Philoſophe en a fait la troiſiéme partie de la Fable mêlée.

Ce n'eſt pas qu'il ſoit banny tout à fait de celle que nous avons appellée *Simple*; ou qu'il doive y avoir aucun Poëme Tragique, qui n'émeuve la pitié & la terreur, ou par l'artifice du langage, & de ce qu'on y recite, ou par l'évenement des choſes, & de la fortune. Mais c'eſt que les troubles qui ſont de l'eſſence de la Tragedie, naiſſent néceſſairement, & ſans aucun ſecours étranger de ces deux parties de la Fable mêlée, & que le propre de cette Fable eſt d'imiter les accidens, qui par leur ſuccés émeuvent la pitié & la terreur.

Au reſte, comme ce que l'on tire de la diſpoſition des choſes, eſt ſans doute préferable à tout ce que l'on amene d'ailleurs (& c'eſt ce que nous avons dit lors que nous mettions les differences de la reconnoiſſance ſelon l'opinion du Philoſophe) il eſt vray auſſi que les troubles que la Fable produit d'elle-même, & qui ſe rencontrent dans ſon ſujet, doivent être tout autrement conſiderez que ceux qui viennent du dehors, dautant qu'ils ſont plus réguliers & plus excellens.

Il en eſt de même que des argumens que l'Art fournit à l'Eloquence, & qu'Ariſtote pour cette raiſon eſtime beaucoup davantage, que ceux qui ne dépendent point du tout de la Rhétorique: & de la même ſorte que les mauvais Orateurs avoient recours aux Loix, aux témoins, & aux pactions, parce qu'ils ignoroient les préceptes de l'Eloquence, & qu'ils ne pouvoient ſe ſervir des forces de la Rhétorique; de même autrefois les Poëtes, & encore quelques-uns de ce ſiecle, pour exciter la pitié & la terreur, ſe ſont ſervis de l'art des Comediens,
d'autant

dautant qu'ils ne connoissoient pas bien le leur.

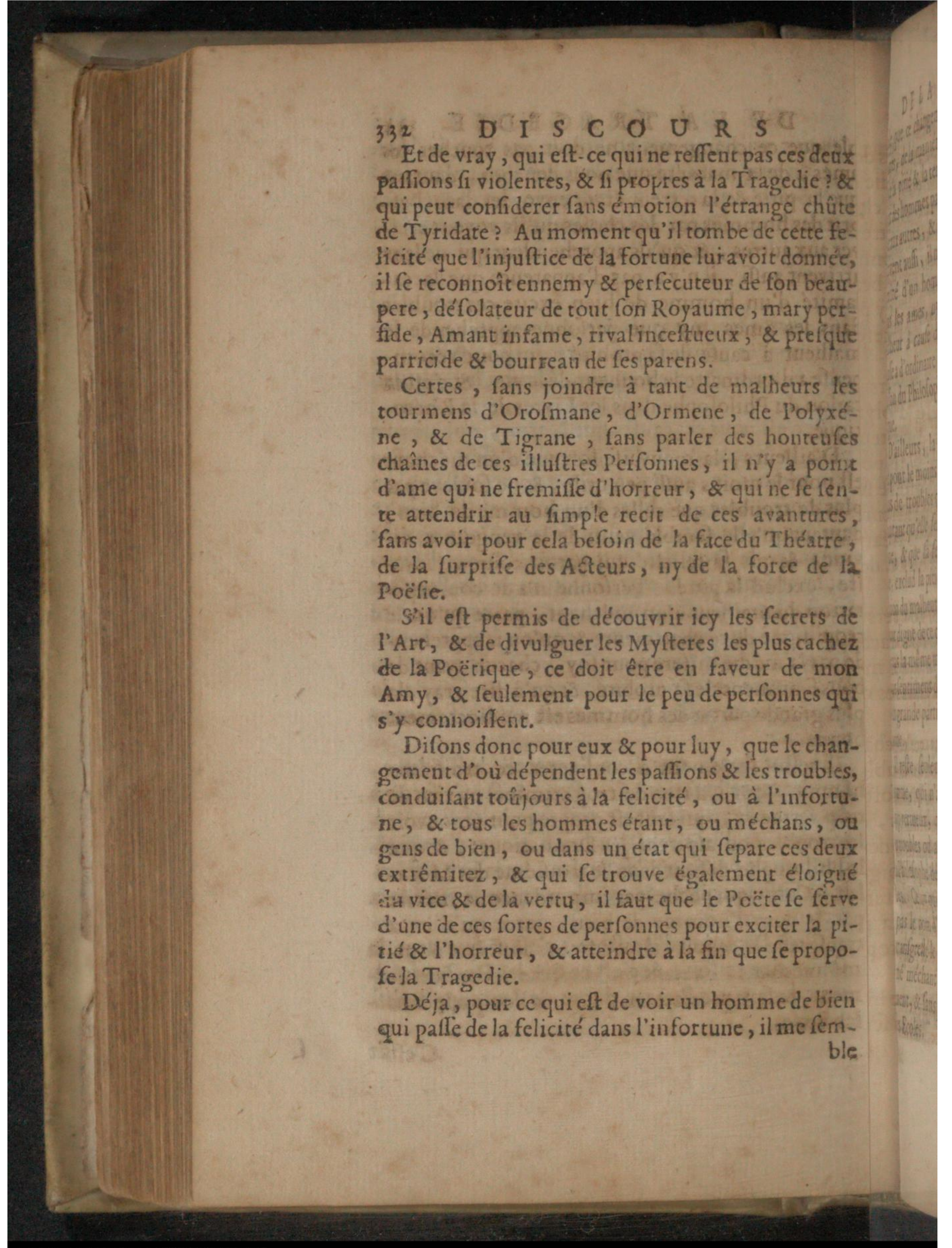
L'on commet ces fautes lors que l'on ensanglante la Scene, que l'on y represente des évenemens prodigieux, & des Métamorphoses incroyables, & que l'on montre aux yeux du Peuple des impossibilitez.

Nec pueros coram populo Medea trucidet,
Nec humana palam coquat exta nefarius Atreus,
Nec in avem Progne vertatur, Cadmus in Anguem.

Et c'est pour ces causes que Neron, qui nâquit pour la honte de la Poësie, choisissoit des Fables pleines de meurtres, dont la representation étoit périlleuse, & bien souvent funeste à ceux qui les recitoient, afin qu'il se réjouït en voyant répandre le sang des Comediens, & qu'il satisfît sa cruauté par la representation de ces funestes spectacles. C'est ce que remarque Suetone de ce malheureux, qui recitant devant luy le roolle d'Icare, dés le premier effort qu'il fit pour voler, tomba proche de sa chambre, & soüilla de son sang ce monstre qui en avoit une soif si inextinguible.

Il faut donc, que sans l'appareil du Théatre, sans les representations funestes, & sans le secours des Comediens, la Fable soit conduite si adroitement, & d'une constitution si pleine d'artifice, que l'on ne puisse ou l'entendre, ou la lire, qu'elle ne fasse son effet, & qu'elle n'excite la pitié & la terreur.

C'est l'opinion d'Aristote, c'est ce que veut la souveraine raison, & c'est ce que les Doctes trouvent dans nôtre Poëme digne de leurs applaudissemens.



Et de vray, qui eſt-ce qui ne reſſent pas ces deux paſſions ſi violentes, & ſi propres à la Tragedie? & qui peut conſiderer ſans émotion l'étrange chûte de Tyridate? Au moment qu'il tombe de cette felicité que l'injuſtice de la fortune lui avoit donnée, il ſe reconnoît ennemy & perſecuteur de ſon beaupere, déſolateur de tout ſon Royaume, mary perfide, Amant infame, rival inceſtueux, & preſque parricide & bourreau de ſes parens.

Certes, ſans joindre à tant de malheurs les tourmens d'Oroſmane, d'Ormene, de Polyxéne, & de Tigrane, ſans parler des honteuſes chaînes de ces illuſtres Perſonnes, il n'y a point d'ame qui ne fremiſſe d'horreur, & qui ne ſe ſente attendrir au ſimple recit de ces avantures, ſans avoir pour cela beſoin de la face du Théatre, de la ſurpriſe des Acteurs, ny de la force de la Poëſie.

S'il eſt permis de découvrir icy les ſecrets de l'Art, & de divulguer les Myſteres les plus cachez de la Poëtique, ce doit être en faveur de mon Amy, & ſeulement pour le peu de perſonnes qui s'y connoiſſent.

Diſons donc pour eux & pour luy, que le changement d'où dépendent les paſſions & les troubles, conduiſant toûjours à la felicité, ou à l'infortune, & tous les hommes étant, ou méchans, ou gens de bien, ou dans un état qui ſepare ces deux extrêmitez, & qui ſe trouve également éloigné du vice & de la vertu, il faut que le Poëte ſe ſerve d'une de ces ſortes de perſonnes pour exciter la pitié & l'horreur, & atteindre à la fin que ſe propoſe la Tragedie.

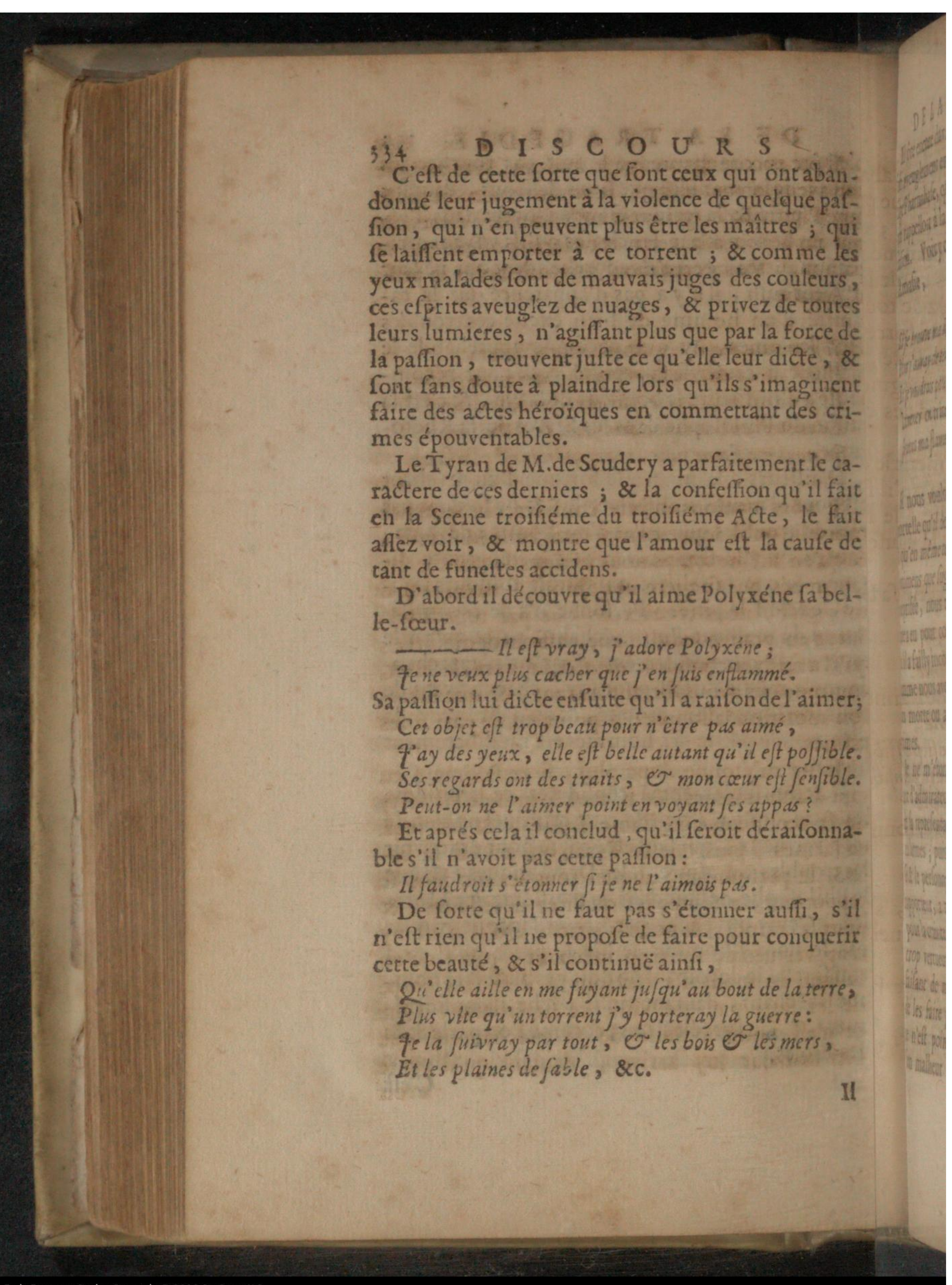
Déja, pour ce qui eſt de voir un homme de bien qui paſſe de la felicité dans l'infortune, il me ſem-

ble

ble que ce changement ne doit pas toucher les ames, de la maniére que nous desirons, dautant que la pitié & la terreur étant envoyées dans l'esprit des hommes par les choses qu'ils voyent arriver aux autres, & qu'ils apprehendent qui ne leur arrivent aussi, il n'y a pas d'apparence que la calamité d'un homme de bien excite ces troubles dans les ames, ny que personne apprehende le malheur à cause de sa probité, qui pour récompense a d'ordinaire le bonheur de la vie, & c'est la raison du Philosophe dans les Livres de la Rhétorique.

D'ailleurs, la mauvaise fortune d'un méchant est pour le moins aussi peu utile, & ne soûleve pas plus de troubles que celles d'un homme de bien; dautant qu'elle semble venir de la vengeance divine, & que sa felicité qui paroît toûjours injuste, exclud la pitié. Personne n'a de commiseration du malheur d'un méchant, parce qu'on le croit digne de ce châtiment, & qu'on n'apprehende pas la même misere pour soy, chacun ayant de bons sentimens de sa probité, & qu'à dire vray, la plus grande partie des hommes est médiocrement bonne.

Il reste seulement à considerer ce troisiéme homme, qui n'a rien de trop criminel ny rien de trop vertueux, qui seul est propre pour émouvoir les troubles où aspirent les Dramatiques, & que le Philosophe définit dans le troisiéme des Morales. Celuy qui péche par imprudence ne mérite pas le nom d'homme de bien, parce qu'il en a transgressé le devoir; il ne doit pas aussi être nommé méchant, dautant qu'il péche inconsiderément, & sans préélection, comme l'on parle dans les Ecoles.



C'eſt de cette ſorte que ſont ceux qui ont abandonné leur jugement à la violence de quelque paſſion, qui n'en peuvent plus être les maîtres ; qui ſe laiſſent emporter à ce torrent ; & comme les yeux malades ſont de mauvais juges des couleurs, ces eſprits aveuglez de nuages, & privez de toutes leurs lumieres, n'agiſſant plus que par la force de la paſſion, trouvent juſte ce qu'elle leur dicte, & ſont ſans doute à plaindre lors qu'ils s'imaginent faire des actes héroïques en commettant des crimes épouventables.

Le Tyran de M. de Scudery a parfaitement le caractere de ces derniers ; & la confeſſion qu'il fait en la Scene troiſiéme du troiſiéme Acte, le fait aſſez voir, & montre que l'amour eſt la cauſe de tant de funeſtes accidens.

D'abord il découvre qu'il aime Polyxéne ſa belle-ſœur.

——— Il eſt vray, j'adore Polyxéne ;
Je ne veux plus cacher que j'en ſuis enflammé.

Sa paſſion lui dicte enſuite qu'il a raiſon de l'aimer ;

Cet objet eſt trop beau pour n'être pas aimé,
J'ay des yeux, elle eſt belle autant qu'il eſt poſſible.
Ses regards ont des traits, & mon cœur eſt ſenſible.
Peut-on ne l'aimer point en voyant ſes appas ?

Et aprés cela il conclud, qu'il ſeroit déraiſonnable s'il n'avoit pas cette paſſion :

Il faudroit s'étonner ſi je ne l'aimois pas.

De ſorte qu'il ne faut pas s'étonner auſſi, s'il n'eſt rien qu'il ne propoſe de faire pour conquerir cette beauté, & s'il continuë ainſi,

Qu'elle aille en me fuyant juſqu'au bout de la terre,
Plus vîte qu'un torrent j'y porteray la guerre :
Je la ſuivray par tout, & les bois & les mers,
Et les plaines de ſable, &c.

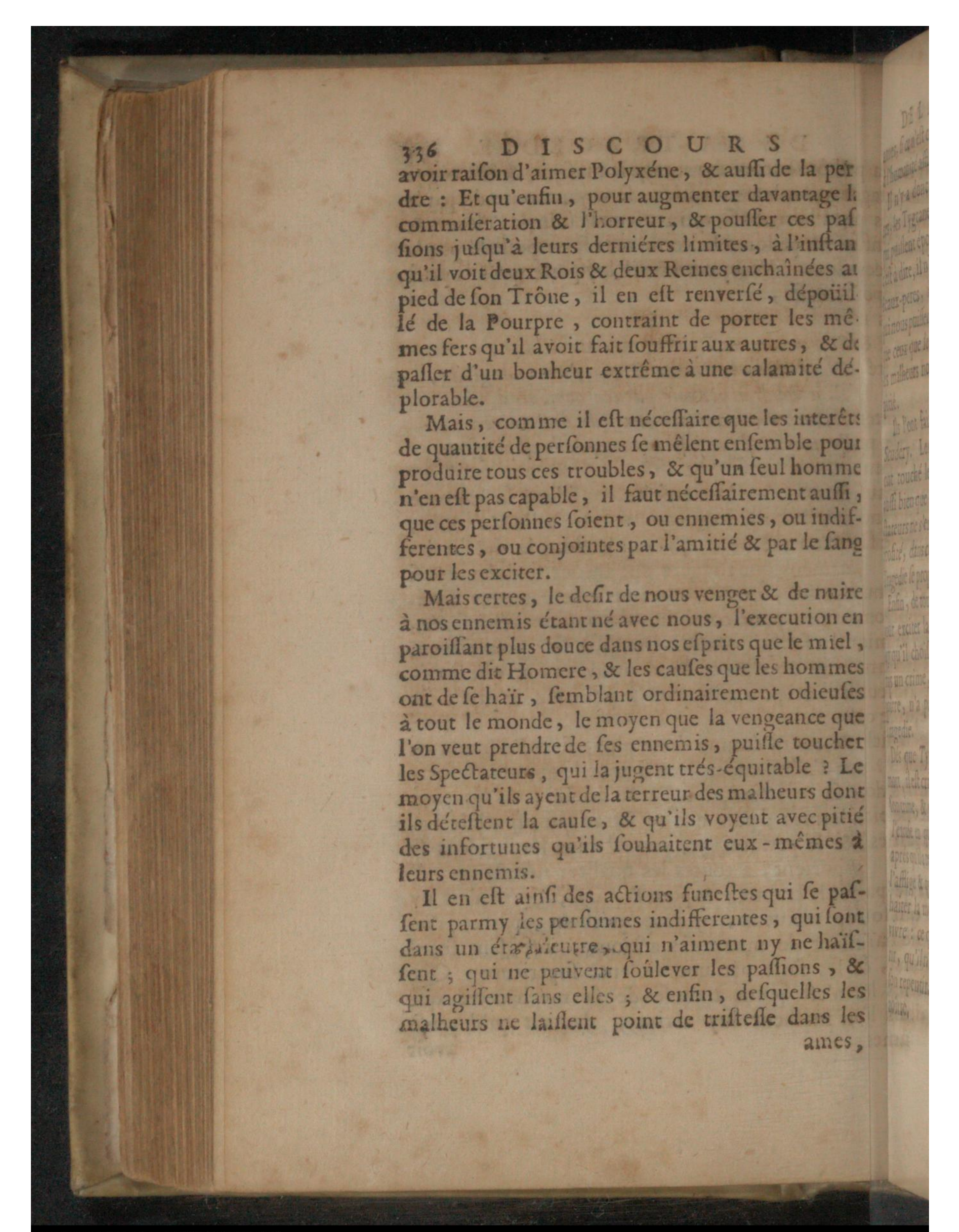
Il ôte encore davantage le masque, & témoigne son aveuglement entier, se voyant contredit par le sage Pharnabase, qui avoit eu le soin de l'élever, & qui rappelloit à la vertu cet esprit possedé par la passion. Voicy comme il luy parle aprés la prise d'Amasie,

Si je trouve ma Reine aprés cette victoire,
Plus j'auray de témoins & plus j'auray de gloire,
Et je voudrois pouvoir par cent combats divers
La mener en triomphe aux yeux de l'Univers:
Je tiens ma flame juste autant qu'elle est plaisante.

Si nous voulons ensuite considerer la Sentence mortelle qu'il donne contre cette belle Maîtresse, & qu'en même temps nous jettions la vûë sur les sentimens que suggere une amour si violente & si méprisée, nous trouverons que par tout Tyridate a eu pour conduite une passion démesurée, qu'il a failly inconsiderément, & sans préélection, comme nous avons dit auparavant, & que sa raison morte ou assoupie n'a point eu de part à ses crimes.

Je ne m'étonne donc plus, si ce Poëme a eu tant d'admirateurs, & si tout le monde est sorty de sa representation l'ame émûë, & les yeux en larmes; puis que ce Tyran qui en est la base & le personnage, auquel tous les incidens se rapportent, a toutes les qualitez néceslaires, & pour la crainte, & pour la pitié; Qu'il n'est ny trop vertueux, ny trop méchant, parce qu'en faisant de mauvaises actions, il s'en sent forcé de les faire par une violence superieure: Que ce n'est point à cause de sa méchanceté que son malheur luy arrive, dautant qu'il pense

avoir



avoir raiſon d'aimer Polyxéne, & auſſi de la per dre : Et qu'enfin, pour augmenter davantage l: commiſeration & l'horreur, & pouſſer ces paſ ſions juſqu'à leurs derniéres limites, à l'inſtan qu'il voit deux Rois & deux Reines enchaînées a pied de ſon Trône, il en eſt renverſé, dépoüil lé de la Pourpre, contraint de porter les mê mes fers qu'il avoit fait ſouffrir aux autres, & de paſſer d'un bonheur extrême à une calamité dé-plorable.

Mais, comme il eſt néceſſaire que les interêts de quantité de perſonnes ſe mêlent enſemble pour produire tous ces troubles, & qu'un ſeul homme n'en eſt pas capable, il faut néceſſairement auſſi, que ces perſonnes ſoient, ou ennemies, ou indif-ferentes, ou conjointes par l'amitié & par le ſang pour les exciter.

Mais certes, le deſir de nous venger & de nuire à nos ennemis étant né avec nous, l'execution en paroiſſant plus douce dans nos eſprits que le miel, comme dit Homere, & les cauſes que les hommes ont de ſe haïr, ſemblant ordinairement odieuſes à tout le monde, le moyen que la vengeance que l'on veut prendre de ſes ennemis, puiſſe toucher les Spectateurs, qui la jugent trés-équitable ? Le moyen qu'ils ayent de la terreur des malheurs dont ils déteſtent la cauſe, & qu'ils voyent avec pitié des infortunes qu'ils ſouhaitent eux-mêmes à leurs ennemis.

Il en eſt ainſi des actions funeſtes qui ſe paſ-ſent parmy les perſonnes indifferentes, qui ſont dans un état neutre, qui n'aiment ny ne haïſ-ſent ; qui ne peuvent ſoûlever les paſſions, & qui agiſſent ſans elles ; & enfin, deſquelles les malheurs ne laiſſent point de triſteſſe dans les ames,

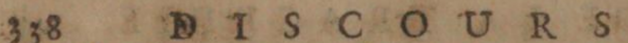
ames, si ce n'est celle que l'on est obligé de donner à l'humanité affligée.

Il n'y a donc que les Tyridates, les Ormenes, les Tygranes, les Polyxénes, les Orosmanes, qui puissent épouvanter nos ames & les attendrir; c'est à dire, il n'y a que les Maris, les Femmes, les Beaux-peres, les Beaux-freres, les Belles-sœurs qui nous puissent toucher avec violence; il n'y a que ceux que le sang & l'amitié joignent, dont les malheurs nous donnent de la terreur & de la pitié.

Ils l'ont fait certes, dans le Poëme de M. de Scudery. Les malheurs qu'il expose sur sa Scene, ont touché les plus grandes Ames de l'Univers, aussi bien que les plus vulgaires; & pas un des Spectateurs ne s'en est retourné, qu'il n'ait beaucoup profité, dans cette moderation des passions que la Tragedie se propose.

Enfin, de tous les moyens qu'Aristote enseigne pour exciter la commiseration & l'horreur, celuy qu'il choisit, & qui est lors que l'on a commis un crime, & qu'aprés on vient à le reconnoître, n'a pas été obmis dans cette excellente Tragedie.

Dés que Tyridate condamne ses parens à la mort, il est criminel, quoy que sa passion fasse son crime, & que, comme nous avons dit, elle l'excuse en quelque sorte. C'est ce qu'il dit aprés qu'il a reconnu sa faute; c'est ce remors qui l'afflige & qui le tuë, & qui luy fait enfin souhaiter la mort, parce qu'il se croit indigne de vivre: ce qui fait bien voir par ce desir de mourir, qu'il n'y a rien de feint, ni d'artificieux dans son repentir. Voicy comme il vient à se reconnoître.



Le bandeau m'eſt tombé, j'apperçoy mon erreur:
Mon crime s'offre à moy, j'en friſſonne d'horreur.

Voicy comme il prie Ormene de ſe venger:

Non, non, ne m'aime plus, l'honneur te le défend;
Fay donner à ce cœur le trépas qu'il attend.
Venge-toy, puny-moy, &c.

Voicy comme il en conjure les Princes qu'il avoit perſecutez:

Vous, Princes outragez avec tant d'inſolence,
Prêtez, prêtez la main à ſon juſte courroux,
N'épargnez point mon ſang, vengez-la, vengez-vous,
Je ſuis un ennemy qu'il faut qu'on apprehende.

Et enfin, comme il leur demande la mort:

Ma mort vous peut ſauver, & je vous la demande.

C'eſt dans ces Vers que finit l'enchaînement ou l'intrigue que l'on pourroit appeller avec les Latins *Connexion*: & c'eſt auſſi-là que commence le dénoüement, ou la ſolution de la Fable.

Ces deux parties, que contiennent toute l'action Tragique, ſont oppoſées entierement, & veulent être traitées d'une maniere toute diverſe: la premiere ne comprend pas ſeulement les choſes qui ſont propres à la Fable, mais encore celles que l'on peut en éloigner, comme les Epiſodes, les deſcriptions, & ce que l'on ajoûte, ou pour accroître, ou pour embellir l'Ouvrage, & generalement tout ce que le monde amene de dehors, pour en orner ſon Poëme; au lieu que l'autre partie bannit toutes ces beautez étrangeres, s'attache ſeulement au ſujet, & ne ſouffre rien de ſuperflu.

Outre le grand nombre d'ornemens que le génie & la ſcience de Monſieur de Scudery, ont mis avec prodigalité dans toute ſa Tragedie, les Epiſodes doivent faire une partie de nos loüanges

&

& de sa réputation : il les a travaillez avec soin ; il ne s'y est pas permis la moindre licence : il les a diversifiez pour le plaisir du Spectacle, & pour la grace de la Scene ; tantôt il y charme ses Auditeurs par des Tableaux miraculeux, & qui partent d'une excellente main ; tel est celuy du quatriéme Acte, où il décrit une Ville forcée, & abandonnée au feu & au pillage. Tantôt il touche l'ame des Spectateurs par la vûë des Peuples esclaves; tantôt il se sert de Pharnabase, pour enseigner la vertu avec plus de succés & de plaisir, que l'on ne fait dans les Ecoles & dans les Chaises des Academies.

Ces Episodes sont pris du sujet & de la Fable ; ils ne sont pas inutiles ; & ce qui en est le principal artifice, ils tâchent d'avancer l'action, qui neanmoins n'a rien de précipité pour cela, & n'arrive à sa fin qu'aprés avoir eu toute l'étenduë que demande la constitution de la Fable. En effet, le miserable état des Citoyens d'Amasie ne touche pas Tyridate : les leçons de son Gouverneur ne le retirent pas de son vice ; & Ormene ne se laisse pas si fort emporter à la description de la perte de son Païs, qu'elle se résolve, & qu'elle consente à la mort de son Tyran, qui sont les choses où le Poëte a conduit si adroitement ses Episodes, & la fin qu'il leur avoit proposé.

Il n'y a rien de tout cecy dans le dénouëment, en cela d'autant plus régulier, que sa nature ne souffre pas tous ces ornemens. Il n'y a rien qui ne soit de l'action ; rien qui ne regarde la Fable ; rien que l'on en puisse, ou que l'on en doive ôter ; rien enfin qui vienne de dehors, ou qui ne trouve pas une place absolument necessaire.

Il ne nous reste plus rien à considerer de cette Fable, que la fin qui en est heureuse. Cette issuë tranquille de tant de troubles, & d'incidens malheureux ; cette conclusion paisible de la plûpart des Poëmes Tragiques de nôtre Theatre, & qui semble tenir quelque chose de la fin de la Comedie, a fait trouver le nom de *Tragi-Comedie* à nos Poëtes. Quelques-uns d'entr'eux se sont persuadez, que si la conclusion d'un Ouvrage de cette nature n'étoit point ensanglanté, il ne pouvoit pas s'appeller *Tragique*. Pour cela, ils ont allié deux choses toutes contraires ; ils ont fait un monstre de deux natures excellentes ; ils ont oublié les premiers préceptes de leur Maître.

Sed non ut placidis coëant immitia, non ut
Serpentes Avibus geminentur, Tigribus Agni.

Aristote qui met l'issuë heureuse parmy le dénombrement des fins de la Tragedie, ne nous donne pas lieu d'être de leur opinion. Les exemples d'Alceste, des deux Iphigenies, d'Io & d'Helene aident & confirment la nôtre ; & quoy que la plûpart des Tragedies versent du sang sur la Scene, & s'achevent par quelque mort, il ne faut pas pour cela conclure, que la fin de tous ces Poëmes doive être funeste ; mais sur tout il faut bien s'empêcher d'y mêler rien de Comique.

Et de vray, quelle apparence que les Acteurs ayent un pied dans le cothurne, & l'autre dans l'escarpin ? que leurs habillemens soient une cimarre & une robe simple my-parties ? comment peut-on faire compatir ensemble les commandemens des Rois, les meurtres, les desespoirs, les morts violentes, les bannissemens, les parricides, les incestes, les incendies, les batailles, les plaintes, les pleurs, les gemissemens & les funerailles, qui

qui sont les choses que contient la Tragedie, avec les jeux, les festins, les nôces, l'avarice des vieillards; les fourbes & l'yvrognerie des Esclaves, & des Parasites de la Comedie? & qui pourroit raisonnablement s'imaginer qu'en même temps on veüille exciter la commiseration & l'horreur, la volupté & le plaisir, faire pleurer & rire les Spectateurs, calmer leurs ames en les remuant avec violence, qui sont les diverses fins que deux Poëmes si differens se proposent?

C'est pour ces raisons, qui sont & valables & convainquantes, que dans tout ce Discours nous avons appellé l'Amour Tyrannique *une Tragedie*. mais de plus, parce que c'en est une si parfaite & si achevée, qu'on peut dire trés veritablement qu'il ne luy manque rien de tout ce que le Philosophe souhaite, & de tout ce que les plus severes Critiques recherchent dans ces Ouvrages.

Qu'on ne m'oppose point en ce lieu l'Amphitryon de Plaute, que nous avons déja censuré: presque dans tous ses Poëmes cet Auteur peche contre les régles Comiques. Menechme a tant d'amour qu'il en paroît furieux; qui est une passion de la Tragedie: dans une autre Comedie, Alesimacchus vient sur la Scene pour se tuër; ce qu'on ne peut excuser dans ces Poëmes: & l'autorité d'un homme duquel Horace dit,

Quam non adstricto percurrat pulpita Socco,

ne doit pas faire pecher contre les regles que le plus sage des Philosophes a établies.

Il faut dire la même chose parmy les Grecs du Cyclope d'Euripide, que Jules Scaliger exclud du nombre des veritables Tragedies, parce qu'il y a des choses trop Comiques: & de vray, qui pourroit supporter dans un Poëme serieux, ce que ce

Cyclope dit de Bacchus, lors que par une froide rencontre, il demande, comme il se peut faire qu'un Dieu habite dans une bouteille.

Monsieur de Scudery sçavoit donc bien que son merveilleux Poëme étoit tout Tragique, & toutefois il luy a donné le titre de *Tragi-Comedie*, afin de faire voir qu'il ne s'éloigne pas de la coûtume reçûë, & qu'il aime mieux s'accommoder à l'usage, que de s'attacher avec trop de scrupule à la souveraine raison.

Jusques icy nous avons traité de la Fable, que le Philosophe trouve la plus excellente partie de la Tragedie; &, si je ne me trompe, nous avons montré qu'il a eu raison de l'appeller l'ame de cette sorte de Poëmes: nous avons fait voir qu'en cette partie l'Ouvrage de Monsieur de Scudery étoit au dessus de la loüange, & nous eussions continué à y verifier la régularité des mœurs, des sentimens, & de la diction, où sans doute nous eussions mis dequoy satisfaire les Habiles, & instruire les Ignorans, si un voyage que nous allons faire au delà des Monts, n'avoit empêché la suite de nôtre dessein.

Mais, outre que cela retarderoit l'édition qui presse, & arrêteroit trop long-temps l'impatience publique; outre que nôtre singulier Amy M. de la Mesnardiere a divinement traité ces trois parties dans le grand Ouvrage de la Poëtique qu'il va mettre au jour, & que dans les préceptes du Philosophe, on peut voir combien religieusement les a suivis nôtre Auteur.

Outre cela (dis-je) nous avons jugé que la Fable étant la partie d'un Poëme la moins commune, & toutefois la plus importante; il étoit plus à propos de nous y arrêter, & de faire voir l'incom-

comparable beauté de celle de l'Amour Tyrannique, que M. de Scudery a si merveilleusement inventée ; car pour les mœurs, les sentimens, & la diction, à moins que d'être entierement privé de sens commun, on ne sçauroit manquer de connoître dans ce Poëme, la régularité des premieres, la generosité des seconds, & la pureté majestueuse de la troisiéme.

Il est vray qu'à prendre le chemin ordinaire des Avant-Propos de nos Livres, nous eussions encore évité la peine de parler de la Fable ; car à la mode des autres Ecrivains, nous eussions seulement jetté trois ou quatre poignées de fleurs au devant de l'Ouvrage, remply de deux ou trois pages de Bon & de Beau, donné des loüanges sans en dire la raison, ennuyé le Lecteur par des flatteries inutiles, & couronné le Poëte de nôtre autorité privée.

Mais il nous fût arrivé, sans doute, ce qui d'ordinaire arrive aux autres ; personne ne nous eût ajoûté de foy ; on se fût mocqué de la vanité de nos Eloges, & on n'eût pas jugé de la réputation de nôtre Amy sur des loüanges appostées.

C'a donc été le mieux d'amener par tout l'autorité de la raison & de la Science ; de ne loüer point M. de Scudery, qu'aprés en avoir consulté Aristote ; de ne le couronner que par les mains de ce Sage, & de n'appuyer sa gloire que sur un fondement qui n'apprehendât, ny les Envieux, ny les Calomniateurs.

Et toutefois nous avoüons icy ingenûment, qu'avec tous ces avantages nôtre Discours n'auroit pas mis ce Poëme à couvert de l'incursion de ces deux ennemis de belles choses, & que peut-

être il nous eût encore fallu défendre les veritez que nous venons d'exposer, & témoigner à ces Envieux que nous sommes,

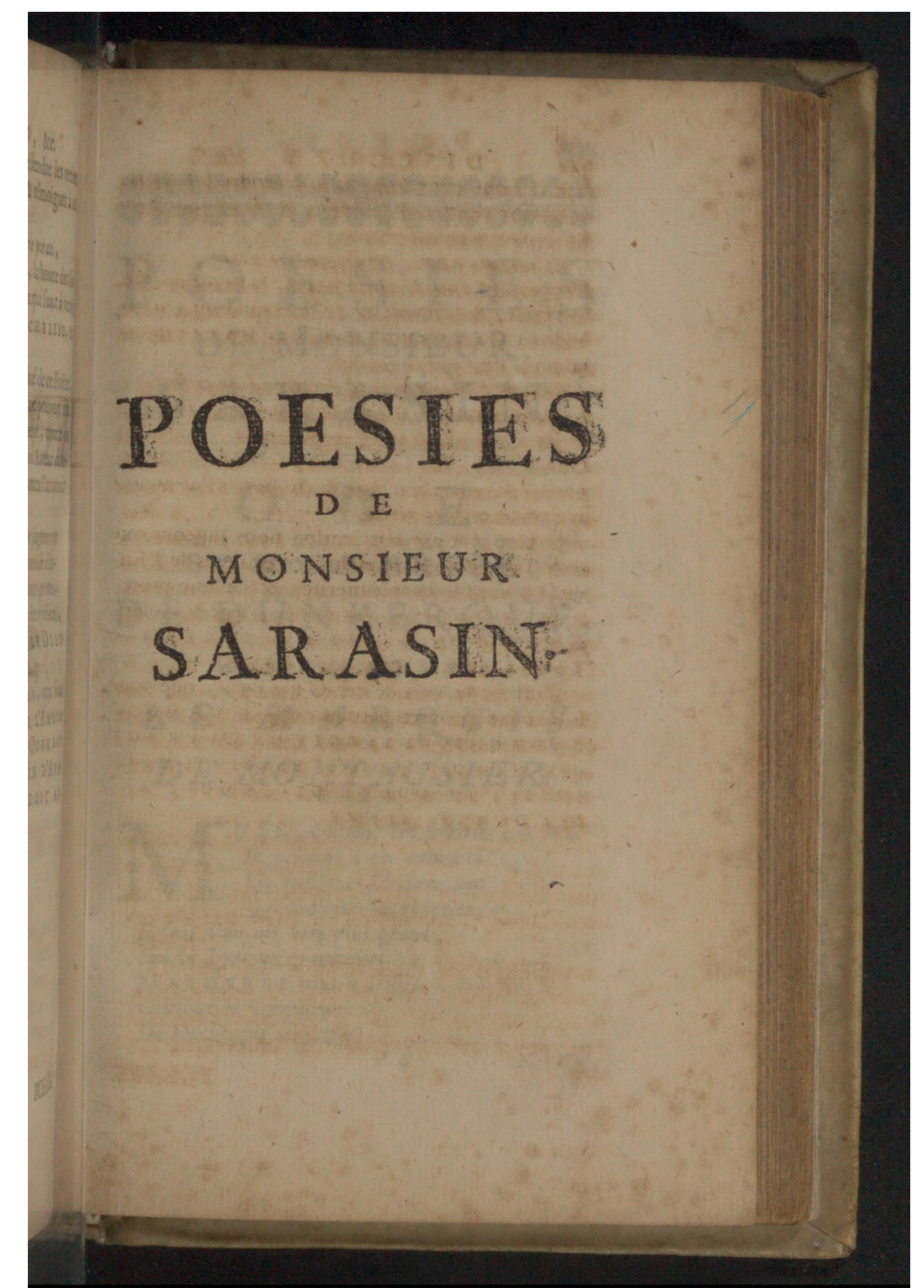
Et cantare pares, & respondere parati,

si ce grand Génie de nôtre Siecle, la honte des Siecles passez, & la merveille de ceux qui sont à venir, le divin CARDINAL DE RICHELIEU, ne nous eût épargné ce travail.

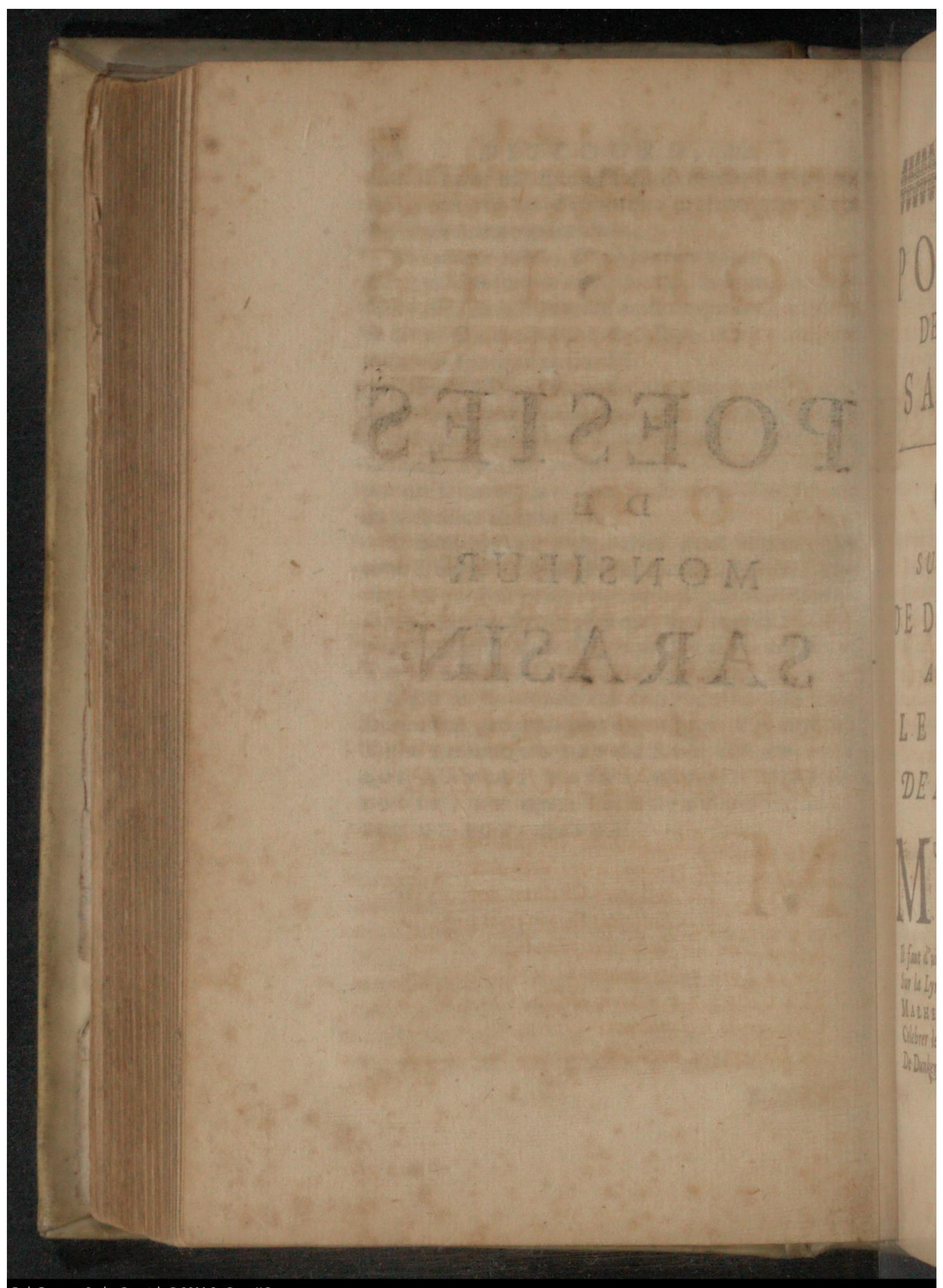
Ce grand Esprit ayant été charmé de ce Poëme, & ayant crû avec raison que l'on ne pouvoit rien écrire que d'injuste & d'impertinent, contre un Ouvrage si parfait, a défendu à son Auteur de répondre si jamais la malice des hommes l'attaquoit au préjudice de la verité.

Si bien que par cette raison nous jugeons que cette Tragedie est au dessus des attaques de l'Envie, & par son propre merite, & par une protection, qu'on seroit plus que sacrilege de violer, puis que c'est celle D'ARMAND, LE DIEU TUTELAIRE DES LETTRES.

C'est de la voix de cet ORACLE, que sont sorties ces propres paroles : QUE L'AMOUR TYRANNIQUE ESTOIT UN OUVRAGE QUI N'AVOIT POINT BESOIN D'APOLOGIE, ET QUI SE DEFENDOIT ASSEZ DE SOY-MESME.



POESIES DE MONSIEUR SARASIN.





POESIES DE MONSIEUR SARASIN.

ODE SUR LA PRISE DE DUNKERQUE, A MONSIEUR LE MARQUIS DE MONTAUSIER.

MUSE, quittons ces prairies,
Et pendons à ces ormeaux
Les rustiques Chalumeaux
Qui flattoient nos rêveries ;
Il faut d'un air bien plus grand,
Sur la Lyre qu'en mourant
MALHERBE nous a laissée,
Celebrer le Conquerant
De Dunkerque terrassée.

MONTAUSIER, de qui la gloire
Vole aux climats étrangers,
Toy qui pris part aux dangers
D'une si noble Victoire;
Toy qu'on ne peut trop vanter,
Veüille me faire écouter
De ce Heros magnanime,
De qui la main doit planter
Nos Lys aux champs de Solyme.

Enfin, retraite superbe
De Corsaires furieux,
Le plus grand des demy-Dieux
Renverse tes murs sous l'herbe,
Tes portes de toutes parts
Reçoivent ses étendarts,
Et du plus haut de la Dune,
Nous voyons ce jeune Mars
Oter les fers à Neptune.

Des flots de Seine & de Loire,
Jusqu'où la Garonne bruit,
Ton Peuple avoit tout détruit
Chargé de proye & de gloire;
Tous les jours par ta valeur
S'augmentoit nôtre douleur,
Et la fureur des orages
Etoit le moindre malheur
Qui desolât nos rivages.

Quand



Quand ce Heros redoutable
CONDÉ lassé de nos maux,
Voulut qu'un de ses travaux
Soûmit ta force indomptable;
Il a finy nôtre deüil,
Il a puny ton orgueil,
Et de ta rage étouffée,
Sur le sommet d'un écueil
Pend le glorieux trophée.

O Prince! quels sont tes charmes!
Dunkerque aime son Vainqueur:
Tu triomphes de son cœur
Aussi-tôt que de ses armes.
Elle qui fut autrefois
L'heritage de nos Rois,
Satisfaite & glorieuse,
Reprend ses premieres loix
De ta main victorieuse.



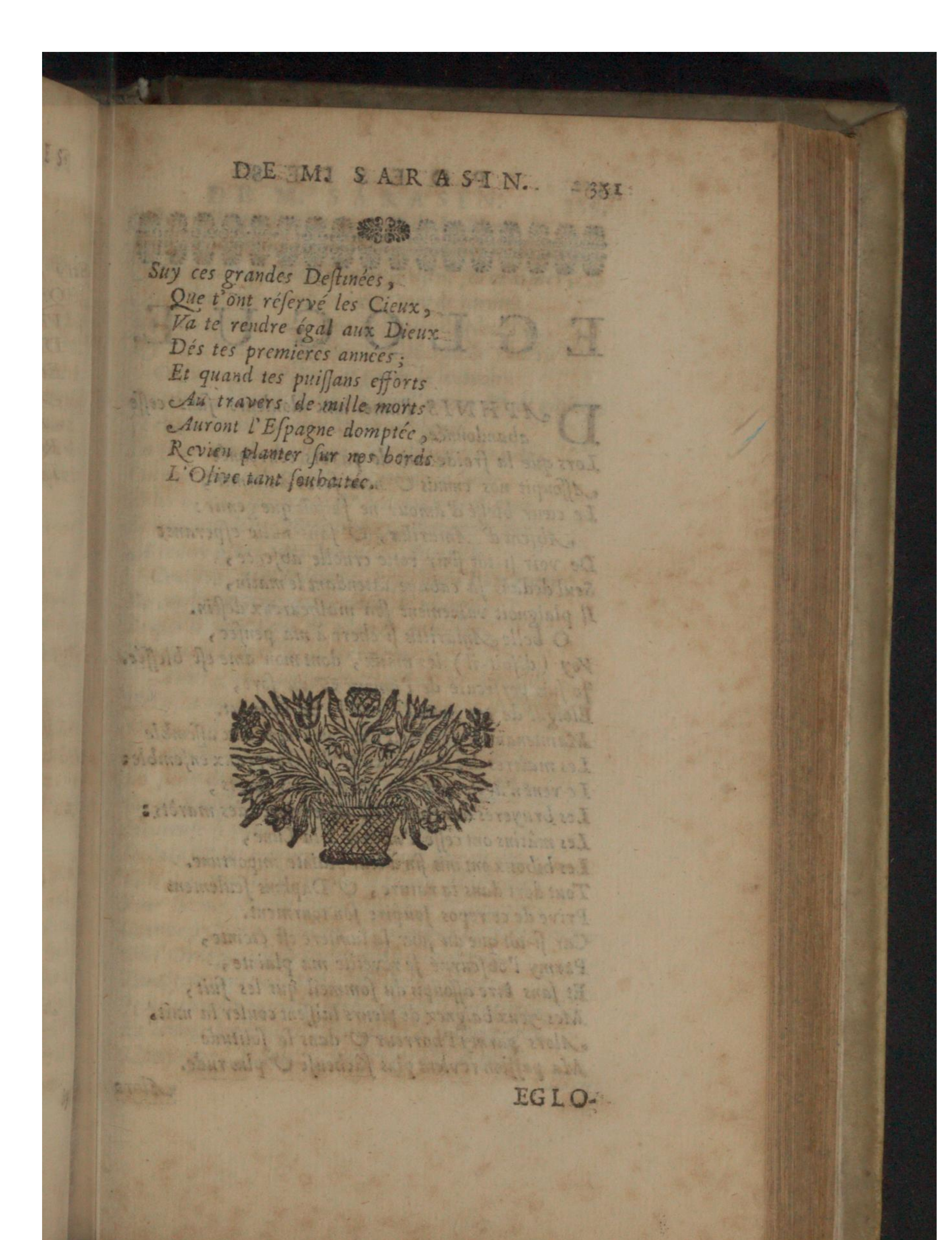
Ses Gens, aprés ta victoire,
Sous tes auspices fameux,
Sur l'Ocean écumeux
Bien-tôt porteront ta gloire;
Et tandis qu'aux Nations
Publiant tes actions
Ils feront le tour du Monde,
Eole & les Alcions
Calmeront le vent, & l'onde.

Leurs

Leurs Barques plus dangereuſes
Aux Pilotes de nos Mers
Que le Faucon dans les airs
N'eſt aux Colombes peureuſes,
Vont laiſſer nos Matelots
Dans l'aiſe & dans le repos,
Et leur guerriere furie
Ne troublera que les flots
De la derniere Heſperie.

Déja je voy cent Fregates
Peintes de nos Fleurs de Lys,
Vers les côtes de Calis
Porter ces braves Pirates:
Je les voy deſſus nos bords
Expoſer tous les treſors
Que l'Ibere aux Indes pille,
Et remorguer les grands corps
Des Gallions de Seville.

Cependant le vieux Nerée
Appaiſant les flots mutins,
PRINCE, prédit tes deſtins
Du haut de l'onde azurée:
Il annonce que ton bras,
Dont les coups dans les combats
Semblent des coups de tonnerre,
Ayant mis l'Eſpagne bas
Rendra la paix à la Terre.



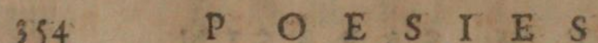
Suy ces grandes Destinées,
Que t'ont réservé les Cieux,
Va te rendre égal aux Dieux
Dés tes premieres années ;
Et quand tes puissans efforts
Au travers de mille morts
Auront l'Espagne domptée,
Revien planter sur nos bords
L'Olive tant souhaitée.

EGLOGUE.

DAPHNIS l'ame aux douleurs sans cesse abandonnée,
Lors que la froide nuit de pavots couronnée
Assoupit nos ennuis & nous force à dormir,
Le cœur blessé d'amour ne faisoit que gemir :
Absent d'Amarillis, & sans nulle esperance
De voir si-tôt finir cette cruelle absence,
Seul dedans sa cabane attendant le matin,
Il plaignoit vainement son malheureux destin.
O belle Amarillis si chere à ma pensée,
Voy (disoit-il) les maux, dont mon ame est blessée.
Je suis persecuté de l'amour & du sort,
Eloigné de tes yeux & proche de la mort.
Maintenant le sommeil dans nos hameaux assemble
Les maîtres des troupeaux & les troupeaux ensemble :
Le vent n'agite plus les feüilles des forêts,
Les bruyeres des champs, ny les joncs des marêts :
Les mâtins ont cessé d'aboyer à la Lune,
Les hiboux ont mis fin à leur plainte importune.
Tout dort dans la nature, & Daphnis seulement
Privé de ce repos soûpire son tourment.
Car si-tôt que du jour la lumiere est éteinte,
Parmy l'obscurité se réveille ma plainte,
Et sans être assoupis du sommeil qui les fuit,
Mes yeux baignez de pleurs laissent couler la nuit.
Alors parmy l'horreur & dans la solitude
Ma passion revient plus fâcheuse & plus rude.

Alors mille penſers de peine & de douleur,
Et d'abſence & d'amour redoublent mon malheur:
Ainſi donc vainement la nuit m'offre ſes charmes,
Ainſi donc vainement je verſe tant de larmes,
Jamais l'Amour cruel ne ſe ſaoule de pleurs,
Ny l'herbe de ruiſſeaux, ny l'abeille de fleurs.
O chere Amarillis, je garde la memoire
Du temps, où prés de vous plein d'amour & de gloire,
Je chantois tout le jour avecque liberté
La grandeur de ma flame, & de vôtre beauté,
Où ma voix enſeignoit les rives de la Seine,
Et les bois de Madrit, & les monts de Surene
Et tous ces longs côteaux de jardins embellis,
A redire aprés moy le nom d'Amarillis.
Cent fois, vous le ſçavez, repoſant à l'ombrage
De ces ſaules épais qui bordent le rivage,
Et que le vieil Egon fit planter autrefois,
Vous avez écouté les accens de ma voix.
Alors je vous contois quelque hiſtoire agreable
Des plus fameux Amans que nous vante la Fable,
Les feux de Jupiter au Monde ſi connus,
Les larcins amoureux de Mars & de Venus,
La fuite de Daphné, le malheur de Cephale,
Ou de Paſiphaé la paſſion brutale,
Heureuſe ſi pour nuire à ſa felicité
Dedale & les troupeaux n'avoient jamais été.
Tantôt je vous diſois ce que le grand Malherbe,
Pour fléchir Lyceris Nymphe jeune & ſuperbe,
Comme un Cygne mourant, chantoit au bord des eaux,
Où l'Orne pareſſeux dort parmy les roſeaux.
Tantôt je vous parlois du ſoin des bergeries,
Je vous montrois quelle herbe infecte les prairies,
Et comme les Paſteurs partagent aux troupeaux
L'ombrage, le Soleil, les herbes & les eaux.

Mais



Mais parmi ces discours l'amour forçoit mon am
D'y mesler le recit de l'excés de ma flame,
Qui pourroit s'empécher de plaindre son tourment
Et vous oyiez toûjours ma plainte doucement.
Même quand je partis, & qu'aux bords de la Sein
Pan qui prend soin de nous eut pitié de ma peine,
Pleine de la douleur de mes maux infinis,
Adieu, me dites-vous, adieu pauvre Daphnis.
Maintenant loin de vous & de ces doux rivages,
Parmy des monts affreux & des roches sauvages,
Où de noires forêts de pins audacieux
Croissent parmy la neige, & s'élevent aux Cieux,
Je consume en regrets les nuits & les journées,
Prest de finir bien-tôt mes tristes destinées.
(Ainsi le veut Amour) loin de vôtre beauté,
Et des aimables lieux où je suis enchanté,
Sans craindre que le temps bannisse de mon ame,
Ny ces aimables lieux, ny cette belle flame,
Ny que l'amour cruel qui fait naître mes pleurs
Apprenne à s'appaiser par mes longues douleurs.
Levons-nous, le Soleil des cimes reculées
De ces monts élevez descend dans les vallées;
Déja tous les Bergers ont quitté les Hameaux,
Et l'on entend par tout le son des Chalumeaux.





ELEGIE.

QUAND vous me puniriez de mon audace extrême,
Enfin il le faut dire, Orante, je vous aime.
L'amour, qui suit toujours vôtre extrême beauté,
Triomphe de mon cœur & de ma liberté.
Je n'ay pû voir vos yeux sans sentir leur atteinte,
Ny la sentir aussi sans en faire ma plainte.
Souffrez donc que mes maux puissent être écoutez,
Si mon cœur & mes vœux se trouvent rejettez.
Les Dieux ne m'ont point fait pour prétendre à la gloire
De prendre des lauriers des mains de la Victoire.
Ils m'ont fait naître ici pour aimer constamment,
Et mon cœur doit aimer Orante seulement.
Rien que vous à mes yeux ne paroît adorable:
Votre beauté fait honte aux beautez de la Fable.
Celle pour qui jadis Ilion fut détruit,
Si vous eussiez été, n'auroit point eu de bruit.
Paris eût avec vous, plein d'amour & de joye,
Porté sur ses vaisseaux le feu qui brûla Troye,
Et l'on n'eût point blâmé ceux qu'on eût vû périr
Ou pour vous conserver, ou pour vous conquerir.
Jugez par ces appas éloignez des vulgaires,
Combien vous surpassez les beautez ordinaires;
Jugez si de vos coups un Amant peut guerir,
S'il ne faut pas enfin ou vous plaire, ou mourir.

Mais

Mais ce puissant éclat de vôtre beau visage
Est le plus foible nœud par où l'amour m'engage.
Vôtre esprit adorable, & digne des Autels,
Comme il est immortel, rend mes feux immortels.
Il n'est rien qui ne céde à sa force supréme,
Il peut tout, si ce n'est d'empêcher qu'on ne l'aime,
Mais ce crime est commun à quiconque a des yeux,
D'aimer, en vous voyant, un chef-d'œuvre des Cieux
Ainsi, ne trouvez pas ma flame illegitime;
Ou bien accusez-vous d'avoir commis ce crime.
Que si l'ambition de soûpirer pour vous,
Quoy que vous la causiez, aigrit vôtre courroux:
Si vous voulez ma mort pour punir cette audace,
Un si noble trépas me tiendra lieu de grace,
Expirant à vos yeux, par leur foudre abattu,
Pour un crime plus beau que la même vertu.
Orante, je vous aime, il est temps de le dire;
Je suis trop genereux pour celer mon martyre,
Ce martyre est trop beau pour n'être pas connu,
Et l'on ne peut cacher l'amour qui va tout nud.
Si du peu que je vaux vôtre grand cœur s'irrite,
Sçachez que mon ardeur me tient lieu de merite,
Apprenez que l'amour n'a rien déterminé,
Que le cœur d'un Amant est un cœur couronné,
Et que le noble excés d'une flame parfaite
Ne distingue jamais le Sceptre & la Houlette.
Apprenez qu'on a vû pour des objets mortels,
Les Deesses quitter le soin de leurs Autels.
Apprenez que Venus bannit le Dieu de Thrace,
Pour servir Adonis, & le suivre à la chasse,
Et que loin de punir ce jeune Audacieux,
Le plaisir de le voir luy fit quitter les Cieux.
C'est pour Endymion que la Lune est si pâle;
Et l'Aurore rougit du mépris de Cephale.

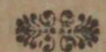
Belle Orante, imitez ces exemples puissans,
Laissez toucher vôtre ame au tourment que je sens.
Comme ces Deïtez vous étes adorable,
Comme ces Deïtez devenez exorable.
N'irritez point l'Amour en voulant m'outrager,
Si vous causez ma mort, il sçaura la venger,
Et fera soûpirer pour quelque ame volage
Cette beauté superbe à qui je rens hommage.
Alors, s'il vous souvient de ma fidelité,
Vous vous plaindrez en vain de m'avoir mal-traité.
Quand cet Amant trompeur méprisera vos charmes,
Vous viendrez arroser mes cendres de vos larmes,
Et les yeux tous en pleurs, vous direz foiblement,
Alcidon, tu fus seul qui m'aimas constamment.
Fuyez cette menace, & suivez une envie,
Où, pour vôtre repos, mon amour vous convie.
Nos jours, comme les flots, courent rapidement,
Le temps propre à l'amour se passe promptement:
L'inutile vieillesse au tombeau nous appelle,
Et quand nôtre nuit vient, elle vient éternelle.
Souffrez donc que l'Amour vous range sous sa loy.
Aimez, puis qu'il le veut, mais n'aimez rien que moy.
Belle Orante, imitez ma constance & ma flame,
Et me donnez un cœur qui possede mon ame.



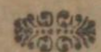


STANCES.

VOICY bien les beaux lieux où l'Amour couronna
Par les mains de Phylis le bien-heureux Cyrene,
Mais l'aimable Phylis qui les abandonna,
A rendu ces beaux lieux les témoins de sa peine.



Ces bois & ces jardins & ces prez & ces eaux
Et ces plaisans valons & ces noirs précipices,
Seuls confidens des pleurs qu'il verse à grands ruisseaux
L'ont été mille fois de ses chastes delices.



Le Soleil mille fois l'a vû dés le matin,
Tantôt avec Phylis dansant sur la fougere;
Tantôt se reposant sur des fleurs de jasmin,
Dont la blancheur cédoit au teint de la Bergere.

Sur ces lits parfumez, mille fois les zephirs,
Trouvans prés du Pasteur son Amante ravie,
Ont porté jusqu'au Ciel leurs amoureux soûpirs,
Et mille fois les Dieux en ont eu de l'envie.

Cyrene maintenant accablé de soucy,
Voyant tous ces beaux lieux touchez de sa misere,
Leur dit en soûpirant, Phylis n'est plus icy,
Et sans elle, beaux lieux, vous ne me sçauriez plaire.

Elle

Elle eſt loin de ces bords en des lieux inconnus,
Prés d'un fâcheux jaloux qui la tient arrêtée,
Plus fâcheux que Vulcan n'étoit prés de Venus,
Ou l'importun Cyclope auprés de Galathée.

Par ce fâcheux jaloux & la nuit & le jour,
Sans oſer murmurer, la Belle eſt aſſervie;
Ha! Berger malheureux, tu n'eus jamais d'amour,
Ou ce penſer tout ſeul te doit coûter la vie.

Dans un mal ſi preſſant il déteſte les Dieux,
Comme Auteurs du tourment que ſa Phylis endure:
Il trouble le ſilence & la paix de ces lieux,
Et le long de ſes bords la Garonne en murmure.

Les Paſteurs d'alentour, Pan le Dieu des Paſteurs,
Bacchus & les Sylvains, & Pomone & Zephire,
Venus & les Amours, Phœbus & les neuf Sœurs
Accourent étonnez d'un ſi cruel martyre.

Quelle eſt cette fureur qui t'ôte le repos?
Demande avec douleur la troupe deſolée:
Et le triſte Berger étouffé de ſanglots,
Leur répond ſeulement, Phylis s'en eſt allée.

ODE

ODE
A MONSEIGNEUR
LE DUC D'ENGUIEN.

GRAND Duc, qui d'Amour & de Mars
Portes le cœur & le visage;
Digne qu'au Thrône des Cesars
T'éleve ton noble courage.

ENGUIEN, delices de la Cour,
Sur ton chef éclatant de gloire
Vien mêler le myrte d'Amour
A la Palme de la Victoire.

Ayant fait triompher les Lys
Et dompté l'orgueil d'Allemagne,
Vien commencer pour ta Phylis
Une autre sorte de campagne.

Ne crain point de montrer au jour
L'excés de l'amour qui te brûle;
Ne sçais-tu pas bien que l'amour
A fait un des travaux d'Hercule?

Toûjours

Toûjours les Heros & les Dieux
Ont eu quelques amours en tête ;
Jupiter même en mille lieux
En a fait plaisamment la bête.



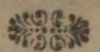
Achille beau comme le jour,
Et vaillant comme son épée,
Pleura neuf mois pour son amour
Comme un enfant pour sa poupée.



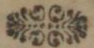
O Dieux que Renaud me plaisoit !
Dieux qu'Armide avoit bonne grace !
Le Tasse s'en scandalisoit ;
Mais je suis serviteur au Tasse.



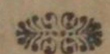
Et nos Seigneurs les Amadis
Dont la Cour fut si triomphante ;
Et qui tant jousterent jadis,
Furent-ils jamais sans Infante ?



Grand Duc, il n'y va rien du leur,
Et je le dis sans flaterie,
Tu les surpasses en valeur,
Passe-les en galanterie.



Vien donc hardiment attaquer
Phylis, comme tu fis Baviere ;
Tu la prendras sans y manquer,
Fût-elle mille fois plus fiere.



Nous t'en verrons le possesseur,
Pour le moins selon l'apparence;
Car je croy que ton Confesseur
Sera seul de ta confidence.



Cependant fay qu'en deux beaux vers
la plus galante renommée
Debite par tout l'Univers
Les graces de ta Bien-aimée.



Choisi quelque excellente main
Pour une si belle avanture:
Pren la Lyre de CHAPELAIN,
Ou la Guitarre de VOITURE.



A chanter ces fameux exploits
J'employrois volontiers ma vie;
Mais je n'ay qu'un filet de voix,
Et ne chante que pour Sylvie.

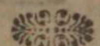


ODE
A MONSIEUR
CHAPELAIN.

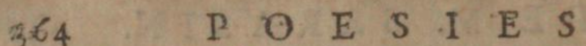
ESprit né pour les grandes choses,
Qui chantes hautement les faits de nos Guerriers,
CHAPELAIN, *mêle à tes lauriers*
Des guirlandes de fleurs,
Et comme nos Pasteurs
Couronne-toy de roses.



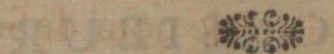
Le lion ardent te menace,
Si tu veux travailler, de nuire à ta santé.
Débauche ta séverité;
Souvent prés d'un vin frais
Sous un ombrage épais
Le Sage a bonne grace.



Voy sur les rives de la Seine
Languir l'herbe flêtrie & les roseaux sechez;
Voy dormir dans ce Bois couchez
Les Moissonneurs hâlez,
Qui du Soleil brûlez
Abandonnent la plaine.



Quitte le ſejour de la Ville,
Vien goûter la fraîcheur des eaux & des valons,
Vien entamer tous nos melons,
Et dans ce beau ſejour
Paſſer le plus beau jour
Que la Parque te file.



L'agréable & ſçavant MENAGE,
L'honneur de ſa patrie, & l'honneur de nos jours,
Le cœur libre de ſes amours,
Qui l'avoient irrité,
Goûtant la liberté,
T'attend ſous cet ombrage.



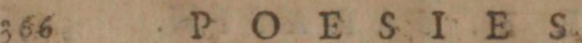
G A



GALANTERIE.

A UNE DAME A QUI ON AVOIT donné en raillant le nom de Souris.

Puis que vous m'avez demandé
(Cela s'appelle commandé)
Que j'inventasse quelque chose,
Sur le nom que l'on vous impose,
Depuis quelques jours, de Souris,
Voicy ce que j'ay fait, Cloris.
L'un aime un chat, l'autre une chate,
L'autre un chien qui baille la pate;
L'autre une guenon qui bondit;
L'autre un perroquet qui médit;
Moy j'aime une Souris si belle
Qu'au monde il n'en est point de telle;
Aussi Mesdames les Souris
Vont chantant tout haut dans Paris,
Qu'elle seroit leur Souveraine,
Si Souris avoient une Reine,
Et qu'adorer on la pourroit
Si les Souris on adoroit,
Et que Souris eussent un Temple,
Ce qui se trouve sans exemple,
Quoy que de Souris parle assez
L'Histoire des siecles passez:
Mais comme quoy se peut-il faire
(Car cela n'est pas ordinaire)



Que vous aimiez une Souris
Plus que les Dames de Paris ?
Si quelqu'un fait cette demande
La difficulté n'eſt pas grande,
Il faut qu'il liſe ſeulement,
Et puis il apprendra comment.
L'Amour plus fort que cent Alcides,
Ayant fait cent mille homicides,
Vint apprehendant d'être pris
Se réfugier à Paris,
Où de crainte que la Juſtice
Ne le fît traîner au ſupplice,
Ce faux ruſé ſe vint auſſi
Loger proche de la Mercy,
Afin que mercy luy fût faite
Si l'on découvroit ſa cachette.
Dans le logis qu'il habitoit
Une jeune Souris étoit,
Qui voyant dégoutter les fléches
dont il fait de ſanglantes bréches
Au cœur de ceux qu'il ſçait dompter,
Auſſi-tôt en voulut tâter;
Car de ces ſortes de viandes
Les Souris ſont toûjours friandes:
Si qu'à l'inſtant en tapinois
S'étant gliſſée en ſon carquois,
De ſes traits elle fut piquée,
Et des vieilles Souris mocquée,
Dont bien jura de ſe venger,
Et ſoudain ſe mit a ronger,
Comme une petite perduë,
La corde en l'arc d'Amour tenduë,
Et fit tant qu'elle la mangea.
Cupidon de corde changea,

La

La Souris sans misericorde
Rongea cette seconde corde ;
Ainsi la Souris & l'Amour
Joüant aux barres tour à tour ,
Se trouverent une semaine
Tous deux en une égale peine ,
La Souris à cordes ronger ,
Et l'Amour à cordes changer.
Mais la partie étant mal faite ,
La Souris colere & finette
Enfin emporta le dessus ,
L'Amour de cordes n'ayant plus ,
Courut au Marais vers sa Mere
En pleurant luy conter l'affaire ,
Venus le prit & le baisa ,
Et de pois sucrez l'appaisa.
Tay-toy , tay toy , mon fils , dit-elle ,
Ne me tien ny bonne ny belle ,
Si bien-tôt nous ne nous vengeons ;
Lors fit ateler ses pigeons ,
Qui furent en moins d'un quart d'heure
Où la jeune Souris demeure.
Elle sur ses gardes étoit ;
Car du fait elle se doutoit ,
Et toûjours se tenoit à l'erte.
L'Amour avoit juré sa perte ,
Comme aussi sa Mere Venus ,
Qui si-tôt qu'ils furent venus
Mirent une armée en campagne
De chats & de Cypre & d'Espagne ,
De chats sauvages , de matous ;
Boucherent jusqu'aux moindres trous ,
Où les Souris ont leurs tanieres ,
Tendirent mille souricieres ,

Semerent de la mort aux rats,
Remplirent d'eau baſſins & plats,
Mais tout cela fut inutile,
Dautant que la Souris habile
Avoit pourvû de ſon côté,
Se jettant pour ſa ſeureté
(N'oſant plus tenir la campagne)
Dans un cabinet d'Allemagne,
Ayant en cette occaſion
Fait une ample proviſion
De confitures, de pommades,
De citrons doux, de marmelades,
Qu'elle boiroit & mangeroit
Tant que le ſiege dureroit.
De ce Fort la Souris hardie
Inceſſamment faiſoit ſortie
Par chemins aux chats inconnus,
Donnant au quartier de Venus,
Malgré ſentinelles & gardes,
Luy gâtant ſes plus belles hardes;
Renverſant & poudres & fards,
Et rongeant les Poulets de Mars.
D'Amour elle gâtoit la fléche,
Tantôt elle arrachoit la méche,
Ou la cire de ſon flambeau,
Ou les cordons de ſon bandeau,
Ou quelque plume de ſes aîles,
Et faiſoit des choſes ſi belles,
Que Dame Venus & ſon Fils
Etoient prêts d'être déconfits.
Car même les chats volontaires
Ne faiſant pas là leurs affaires,
Pour ſubſiſter ſe débandoient,
Souricieres ſe détendoient:

L'eau des baſſins étoit jettée,
Et la mort aux rats éventée,
Dont de dépit Amour crevoit,
Pourtant le ſiege il ne levoit,
Voulant pouſſer à bout l'affaire,
Encor que ny luy, ny ſa mere
Ne ſçûſſent à quel jeu jouër,
Ny plus à quel Saint ſe voüer.
Cependant la machine ronde,
Qu'en proſe on appelle le monde,
Qui par l'Amour ſeul ſe maintient,
Et que le ſeul Amour ſoûtient,
Des ſoins de l'Amour délaiſſée
S'en alloit bien-tôt renverſée.
Les élemens n'agiſſoient plus,
L'onde & les vents étoient perclus
La terre demeuroit en friche,
Le cerf ſe cachoit de la biche,
Le coq la poule haïſſoit,
Le moineau ſa femme laiſſoit,
L'ormeau ne ſouffroit plus la vigne:
Et trouvoit le lierre indigne
D'embraſſer ſes dignes rameaux.
Tous les poiſſons deſſous les eaux
Se haïſſoient comme la peſte,
Quand dans la demeure céleſte
Le grand Jupiter ſe troubla,
Et les Dieux du Ciel aſſembla,
Et leur faiſant voir ce deſordre
Tel qu'un aveugle y pouvoit mordre,
Le monde, dit-il, a beſoin
Qu'Amour en reprenne le ſoin;
Et c'eſt fait de Dame Nature,
Si cette guerre encore dure,

Guerre faite mal à propos.
L'Amour nous tira du cahos,
Il pourroit bien nous y remettre:
Mais il ne le faut pas permettre.
Il faut tous aller à Paris
Pour traiter avec la Souris
Une paix qui soit assurée,
Et d'une éternelle durée.
Ainsi fut fait, ainsi fut dit,
Leur troupe à Paris descendit,
Où pendant tréves obtenuës,
Par allées & par venuës,
Ils conclurent la paix, ainsi
Qu'on voit dans ces articles-cy.
Nous la Souris faisons promesse
De tenir Venus pour Deesse,
Et de reconnoître en tout lieu
L'Amour son enfant pour un Dieu,
Comme à tels de leur rendre hommage,
Et ne leur faire aucun dommage.
Aussi nous Venus, & l'Amour
Pardonnons tout jusqu'à ce jour,
Déclarons la Souris sans blâme,
Luy donnons figure de femme,
Pour la garantir de tous chats;
Quoy que femme elle ne soit pas,
Et qu'elle soit en sa nature
Souris sous une autre figure.
Cupidon en particulier
Montrant qu'il veut tout oublier,
Veut que sous ce nouveau visage
La Souris ait cet avantage
Que ses yeux gagnent mille cœurs,
Et soient par tout nommez vainqueurs,

De plus il s'oblige à souscrire,
Que quand la Souris voudra dire
Pour tuer ceux qu'il luy plaira,
Amour tire, *Amour tirera,*
Sans qu'elle puisse être blessée,
Ny par ses fléches offensée,
Et de cecy sont convenus
La Souris, Amour, & Venus.
Ainsi donc la paix arrêtée
Par le grand Jupiter traitée,
Toutes choses allerent mieux.
Les Dieux retournerent aux Cieux,
L'Amour & la Fille de l'Onde
Remirent l'ordre dans le monde.
La Souris par ses yeux charmans
Sans les aimer fit mille Amans.
Parmy ces Amans on me conte,
C'est pourquoy je n'ay point de honte
D'aimer une femme-Souris
Plus que les Dames de Paris.
Dans cette histoire veritable,
Qui n'est ny mensonge, ny fable,
Vous pouvez voir, belle Cloris
Que vous n'étes qu'une Souris;
Ainsi, quoy qu'on vous nomme un Ange,
Gardez que le chat ne vous mange.





STANCES

A MADEMOISELLE BERTAUD que l'Auteur appelloit SOCRATINE.

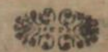
JE meure c'est trop marchander
Pour vous dire ma peine extrême,
Enfin il se faut hazarder,
Socratine, hé bien je vous aime.



Mon cœur trés-amoureux consent
De se ranger sous vôtre empire :
En un mot autant comme en cent,
C'est ce que j'avois à vous dire.



Maintenant c'est à vous de voir
Si j'ay dequoy vous satisfaire ;
Car j'irois ailleurs me pourvoir
Si je n'étois pas vôtre affaire.



Tout honnête homme est mon rival,
Je sçay qu'on vous tient inhumaine,
Que je me prépare un grand mal !
Mais vous en valez bien la peine.

Vous

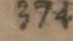
Vous me direz que les Amans
Aujourd'huy ne font que se rire,
Et que je suis de ces Normans,
Qui promettent pour se dédire.

Il est vray, nôtre Nation
Donne souvent la gabatine;
Mais je donneray caution
De ne point tromper Socratine.

Pour rendre vôtre esprit certain,
Et pour asseurer nos affaires,
Je vous passeray dés demain
Un bail d'amour devant Notaires.

Pour neuf ans, pour six, ou pour trois,
Et si vous en étés contente
Avec la clause des six mois,
Afin que nul ne s'en repente.

Adieu, la nuit porte conseil,
Songez à ce que je propose,
Et demain à vôtre réveil
Nous résoudrons de toute chose.





LA SEINE PARLANT A LA FONTAINE DE FORGES.

Vrayment je vous trouve bien vaine
De me débaucher mes Beautez,
Sous prétexte de leurs santez,
Petite Nymphe de Fontaine.



Sçavez-vous que je suis la Seine
Qui porte des bâtons flottez;
Dont ceux qui me font de la peine
Peuvent être trés-bien frotez.



Je sçay bien que vous vous vantez
Que vous étes eau minerale,
Et que vos rares qualitez
Vous peuvent rendre ma rivale.



Mais, petite Nymphe de bale,
Vous feriez bien mieux entre nous
Sans me vouloir traiter d'égale,
De vous taire & de filer doux.

Car si quelque jour contre vous
Ma colere étoit débordée,
Les premiers flots de mon courroux
Vous auroient bien-tôt inondée.



Contentez-vous d'être grondée,
Et faites-en vôtre profit,
Sans que je sois enfin forcée
Pour vous perdre à quitter le lit.



Certes j'en aurois du dépit;
Car enfin il faut que l'on die,
Que qui boit de vos eaux guerit,
Quand il les boit sans maladie.



O la cure heureuse & hardie
De remettre un homme en santé,
Quand pendant le temps de sa vie,
Il ne s'est jamais mal porté!



Ceux qui conseillent qu'en Eté
De vos eaux on fasse carrousse,
Fussent-ils de la Faculté,
Sont de vrais Medecins d'eau douce.



Si jamais le destin les pousse
A se baigner vers Charenton,
Ils n'en reviendront point en housse,
Ils iront boire chez Pluton.

Holà Seine, me dira-t-on,
Pourquoy faire tant de menaces,
Et lever si haut le menton
Vous de qui les eaux sont si basses.



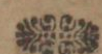
A quoy bon toutes ces grimaces ;
Demandez ce qu'il vous plaira,
Et pour avoir vos bonnes graces
La Fontaine y satisfera.



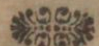
Elle y satisfera fera,
C'est faire en sage Politique,
Neptune l'en estimera
Comme une source pacifique.



Nymphe, je veux donc sans replique
Que l'on me rende promptement
La divine Melancolique,
Qui de mes bords est l'ornement.



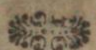
Phylis est son nom de Romant,
Je souhaite encore avec elle
Caliste, objet rare & charmant,
Sa compagne chere & fidelle.



Mais vous me semblez en cervelle
De ne les pouvoir démêler
De mainte & mainte Demoiselle,
Qui tâche de vous avaler.

Ainsi

Ainsi je vous en vay parler,
Car vous pourriez prendre le change,
Et puis je les veux régaler
En passant d'un mot de loüange.



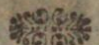
Leur haleine est de fleur d'orange,
Leur teint de roses & de lys.
Caliste chante mieux qu'un Ange,
Mais non pas si bien que Phylis.



Leurs esprits sont beaux & polis,
Mais leur humeur est rigoureuse
Pour ces gens qui font les jolis,
Et jettent l'œillade amoureuse.



Caliste est fort grande rieuse,
Ses dents en sont cause je croy:
Phylis est fort grande rêveuse,
Je ne sçaurois dire pourquoy.



Quand je les montrerois au doigt
Vous seroient-elles mieux connuës?
Maintenant envoyez-les moy,
Elles seront les bien venuës.

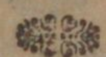


Ainsi puisse tomber des nuës
Tant d'eau dans vos petites eaux,
Qu'étant rivieres devenuës
Par tout elles portent bateaux.

Que les ſaules & les roſeaux
Vous ſervent toûjours de ceinture,
Et que le doux chant des oyſeaux
Soit moins doux que vôtre murmure.



En attendant, je vous conjure
De prendre ces petits Barbeaux,
Et ces Brochetons, je vous jure,
J'ay reg. et qu'ils ne ſoient plus beaux.



Ce ſont pour vous des fruits nouveaux:
Je voy bien que cela vous tente,
Vous mangez peu de ces morceaux.
Adieu, je ſuis vôtre ſervante.

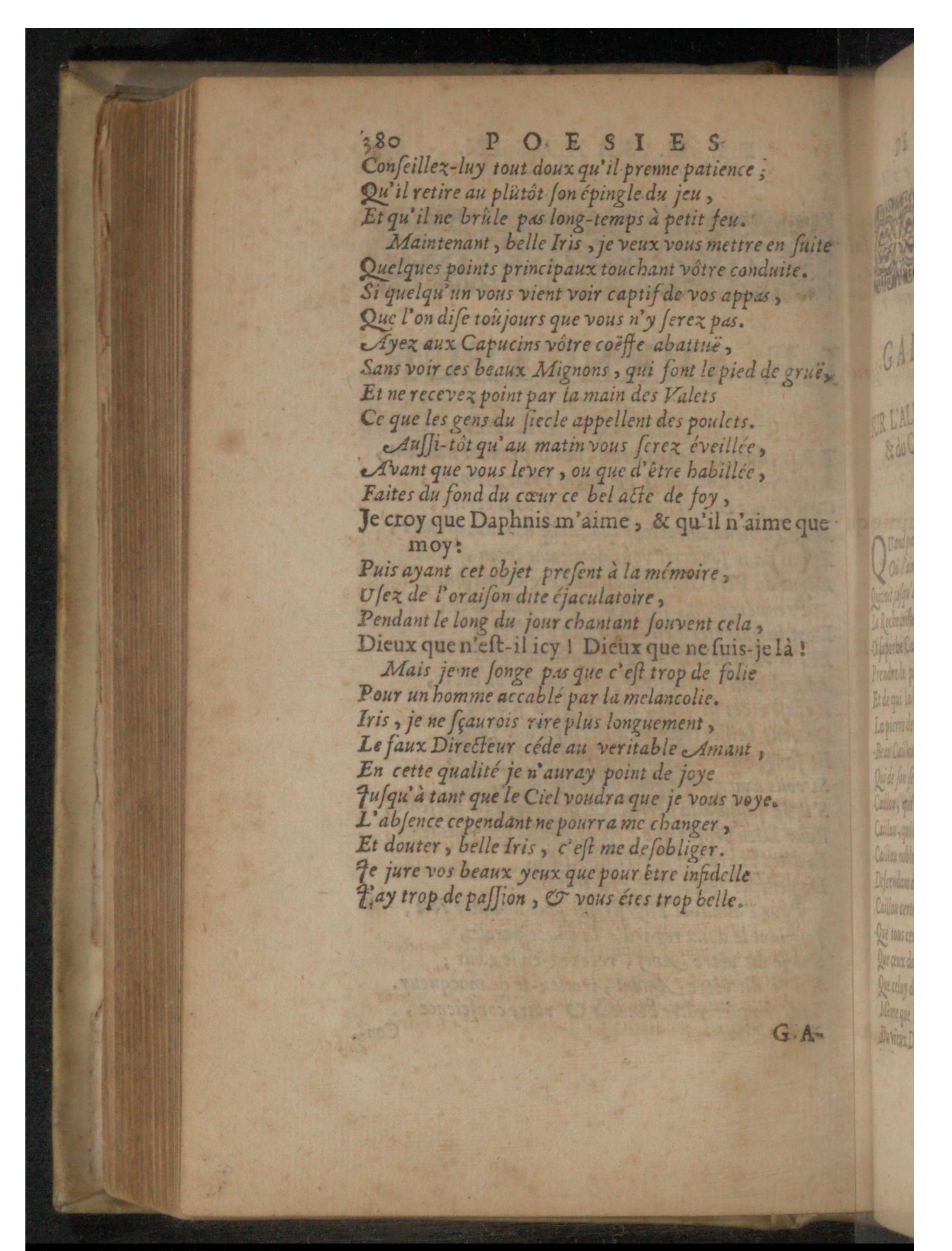




LE DIRECTEUR.

IRis, dont les beaux yeux, dés le premier moment,
De vôtre Confesseur me firent vôtre Amant,
Ce n'est pas en Amant que je vay vous écrire,
Mais en vieux Directeur qui tâche à vous instruire,
Et qui dans son écrit vous donne une leçon,
Digne du Pere George, ou du Pere Ormeçon.
Premiérement, fuyez le discours de Pelée,
Dont la galanterie est tout à fait gaulée:
Et s'il vient prés de vous en Raminagrobis
Marchander vôtre cœur pour dentelle ou tabis,
Refusez ces presens, ne soyez pas si dupe
De vous laisser tromper à l'éclat d'une Jupe,
Et songez que l'Amour seroit trop offensé,
Si vous aviez aimé pour du tabis passé.
S'il va jusqu'à la perle, & qu'il vous la presente,
Pour Dieu pensez que c'est le Malin qui vous tente,
Et dites fy trois fois avec dévotion,
De peur de succomber à la tentation.
Pour l'aimable Thyrsis qui joüe un autre rôle,
Joignant le doux regard à la douce parole,
S'il se dit vôtre Amy, recevez-en le cœur;
S'il se dit vôtre Amant, traitez-le de mocqueur.
Sans choquer vôtre honneur & vôtre conscience,

Con-



Conſeillez-luy tout doux qu'il prenne patience ;
Qu'il retire au plûtôt ſon épingle du jeu,
Et qu'il ne brûle pas long-temps à petit feu.
Maintenant, belle Iris, je veux vous mettre en ſuite
Quelques points principaux touchant vôtre conduite.
Si quelqu'un vous vient voir captif de vos appas,
Que l'on diſe toûjours que vous n'y ſerez pas.
Ayez aux Capucins vôtre coëffe abattuë,
Sans voir ces beaux Mignons, qui ſont le pied de gruë,
Et ne recevez point par la main des Valets
Ce que les gens du ſiecle appellent des poulets.
Auſſi-tôt qu'au matin vous ſerez éveillée,
Avant que vous lever, ou que d'être habillée,
Faites du fond du cœur ce bel acte de foy,
Je croy que Daphnis m'aime, & qu'il n'aime que moy :
Puis ayant cet objet preſent à la mémoire,
Uſez de l'oraiſon dite éjaculatoire,
Pendant le long du jour chantant ſouvent cela,
Dieux que n'eſt-il icy ! Dieux que ne ſuis-je là !
Mais je ne ſonge pas que c'eſt trop de folie
Pour un homme accablé par la melancolie.
Iris, je ne ſçaurois rire plus longuement,
Le faux Directeur céde au veritable Amant,
En cette qualité je n'auray point de joye
Juſqu'à tant que le Ciel voudra que je vous voye.
L'abſence cependant ne pourra me changer,
Et douter, belle Iris, c'eſt me deſobliger.
Je jure vos beaux yeux que pour être infidelle
J'ay trop de paſſion, & vous étes trop belle.

G A-



GALANTERIE

SUR L'ALLIANCE DE LA ROCHE & du Caillou, qui étoit entre l'Auteur & une Dame.

Quand par l'ordre du Ciel le tems se trouva proche
Où l'aimable Caillou s'éloignant de la Roche,
Quittoit jusqu'à l'Avent Blanc-manteaux & Mercy,
La Roche tristement l'entretenoit ainsi:
O superbe Caillou qui pouvez sur la brique
Prendre le pas devant, & luy faire la nique,
Et de qui la beauté forceroit d'enrager
La pierre de tonnerre, & le marbre étranger.
Beau Caillou dont le Ciel a fait une Statuë,
Qui de son seul regard me fait vivre ou me tuë.
Caillou, qui valez mieux que tous les diamans,
Caillou, qui lapidez un million d'Amans,
Caillou noble sans doute & de race ancienne,
Descendant du Caillou du Benoît Saint Etienne,
Caillou certes plus beau de fois un million,
Que tous ceux dont les Dieux bâtirent Ilion;
Que ceux dont Amphion fit la Ville Thebaine,
Que celuy de Niobe autrefois grande Reine;
Même que les Cailloux, qui sortirent des mains
Du vieux Deucalion, & furent des Humains,

Enfin plus beau que ceux que d'un front taciturne
Au lieu de ses enfans mangeoit le grand Saturne.
Helas ! le puis-je dire, il est donc arrêté
Par le cruel decret du Destin irrité,
Que vous vous en alliez pour augmenter mes peines,
Et puis que les Rochers ont toûjours des fontaines,
Auray-je pas raison en ces vives douleurs
Si je change mes yeux en deux sources de pleurs ;
Et si dans ce départ qui me nuit & me gêne
Je vous dis ces beaux vers de la belle Chimene :
Pleurez, pleurez, mes yeux, & vous fondez en eau,
L'absence du Caillou met la Roche au tombeau.
Au moins ne souffrez pas qu'on vous fasse reproche
D'avoir en cette absence oublié vôtre Roche ;

* * * * * *
* * * * * *

Ainsi si vôtre Roche oze esperer la gloire
D'occuper quelquefois cette belle mémoire,
Veüille toûjours le Ciel de tout mal vous garder.
Qu'ainsi jamais Laquais ne vous puisse fronder ;
Jamais ne serviez-vous de pavé pour les Villes,
Jamais ne serviez-vous de boule pour les quilles,
Jamais un Chevalier, ou jamais un Valet
Ne vous mette par force au chien d'un pistolet.
Que jamais un Passant qui viendra de se nuire,
Se choquant contre vous ne vous puisse maudire,
Et n'alliez-vous jamais, pour finir ma Chanson,
Dedans les sales mains de quelque Aide à Masson.



EPISTRE
A MONSIEUR
LE COMTE DE FIESQUE.

Toy que le Sort encontre toy ligué
Loin de la Cour aux champs a relegué,
Amy des bons, courtois & brave Comte,
Qu'avec raison entre les Preux on compte.
Issu d'un Preux, qui plus hardy que trois
Fit une nuit belle peur aux Genois,
Non par un trait de Ribleur, ou jeune homme,
Mais par un fait que par tout on renomme,
Et qui sans plus guerdonnoit sa vertu,
S'il n'eût été par malheur trop vétu :
Reçoy ces vers que t'écry pour te rendre
Humble salut ; Car point ne veux prétendre
En iceux vers le tien los exalter,
Ton Chapelain trop mieux le peut chanter,
Ton Chapelain, non pas de ta Chapelle ;
Mais Chapelain qui chante la Pucelle :
Et pour Dunois, le grand & fier Baron,
Fait raisonner le clairon de Maron.
Ainsi l'entens-je, & sans doute toy-même
De prime abord l'as entendu de même.
Mais un salut t'envoyer simplement
Sans te mander ny pourquoy, ny comment

Est de Paris, qu'en proverbe l'on nomme
Paris sans pair, *même en dépit de Rome,*
Seroit sans doute un assez mauvais tour,
Et ce seroit mal te faire ma Cour.
Permets-moy donc qu'en stile Marotique
Les vie & mœurs de Paris je t'explique,
Et tu verras si pour un tel métier
J'ay meilleur nez que n'a le Gazetier.
Donc de Paris voicy ce que puis dire,
En bonne foy c'est un merveilleux Sire,
De plus en plus en bombances croissant,
Nouveaux Palais tous les jours bâtissant,
Joüant gros jeu, tenant fort bonne table,
Et défrayant un monde innumérable,
Parmy son train comptant plus de Valets,
Que Transalpins Princes n'ont de Sujets;
Et dans un jour faisant plus de dépense,
Qu'en douze mois n'en fait un Roy de France.
Item *il met en folles actions*
Tout son avoir; donne collations;
Fait trés-souvent assemblées publiques,
Paye & nourrit maintes Troupes Comiques,
Hante la nuit avec jeunes Galans,
Infames lieux, tavernes & brelans,
Où luy convient toûjours vuider ses poches,
Et fait rouler plus de dix milles coches.
Pour subsister mange son bled en verd,
En fin finale il se gâte & se perd.
Chez luy pourtant se mene toûjours fête,
Quoy qu'on n'y sçache où donner de la tête,
Et qu'on y soit, ainsi que chacun sçait,
Tantôt à bout de l'an quarante-sept.
De tout cecy France sa pauvre mere
La bonne Dame est en trés-grand' colere,

Qui

Qui maintefois a vainement prêché,
Pour corriger cet Enfant débauché,
Et mis à sac ses grosses bouges pleines,
Pour subvenir à toutes ses fredaines;
Si qu'elle en est dans la necessité:
Mais par le nez la tient ce Fils gâté,
Qui pour montrer qu'il craint sa réprimande,
Et la duper; Mal vit qui ne s'amende,
Ce luy dit-il, je me veux corriger
Puis qu'il le faut. Lors se met à changer
Ses beaux habits. Il décout sa dentelle;
La fait découdre à toute sa sequelle,
Porte le noir, quitte l'argent & l'or,
Fait dédorer tous ses coches encor.
Cela pourtant n'est rien qu'hypocrisie.
Le Compagnon fait toûjours même vie,
En luy n'ayant un brin d'amendement.
Mais ce qui met France en grand pensement,
Et plus que tout luy broüille la cervelle,
C'est qu'elle veut appaiser la querelle,
Qu'a pris Paris contre un faux garnement
Nommé Madrit, plus fin qu'un Allemand.
Pourtant ne sont entr'eux billes pareilles.
Paris souvent luy tire les oreilles:
Et toutefois voulant la paix traiter
Ont envoyé chez un nommé Munster,
Amy commun, Tudesque & bon yvrogne.
Pas bien ne sçay comme ira la besogne,
Et moult en crains, car les Gens déclarez
Pour faire paix sont aux couteaux tirez.
A tant m'en tay, delaissant choses telles,
Pour te parler un peu de Demoiselles,
Qu'assiegent Gens fort blanchement botez,
Frisquez Mignons, poupins & frisotez,

Riches en bas, en canons, en manchettes;
Mais par sur tout fort riches en sornettes,
Que ces Beautez prennent pour mots dorez.
Remunerant ces pauvres alterez,
D'un doux regard avec un doux soûrire;
Car pour le reste ils ne trouvent que frire,
Et ces Mondains tant coins & fort jolis
Sont bien-heureux d'avoir la Desurlis,
Qui maintefois leur est encor cruelle,
Car Demoiseaux payent mal la chandelle.
Dieu les conserve, & gard' les gens de bien
De rien y perdre, & de n'y gagner rien.
Encor faut-il te parler du Theatre,
Où tu soulois par fois t'aller ébatre
Au temps passé. Toûjours y sont Farceurs
Italiens, bons & beaux Gaudisseurs.
Toûjours y sont le fameux Scaramousse,
Grand Medecin, qui ne va point en housse,
Mais vole en l'air comme un esprit malin;
Et des Boufons le Boufon Trivelin,
Qu'Archiboufon pourtant je ne dis, parce
Qu'Archiboufon est Briguelle à la Farce.
Toûjours y sont Gracian Balançon,
Moult gracieux en sa longue leçon,
Puis Mario, puis Dame Marinette,
Maîtresse mouche, & servante finette:
Aurelia, Pantalon Mioo;
Virginio caro filioo;
Lucille enfin au visage malade,
Et l'Espagnol fort en rodomontade.
Mais le pis est que cet Amant pelé
Disant toûjours Si dice che'l Sole,
Vêtu toûjours comme un Valet de fête,
Ce Lilio nous rompt toûjours la tête

De

De lieux communs, ord & vieil pot pourry,
Et toutefois du temps du grand Henry,
Il fut, dit-on, parangon des Comiques,
O grand' bonté des Chevaliers antiques!
Hors iceluy ces Acteurs estimez,
Gens bouffonnans, que dessus ay nommez,
Quand il leur plaît sottise faire, ou dire,
Toûjours nous plaît l'ouir, la voir, & rire,
Mais toutefois un Zany baloté
Par les Sergens, Spavento di notte,
Saut, escalade, & telle mommerie;
Chicos Binlis & Turcs de Tartarie
Ne me sont rien au prix de Jodelet,
Non de par luy, je serois un folet,
Voire un grand fol de luy donner la Pomme.
Or enten-moy; c'est que le petit homme
Que tu connois, & dont on peut prêcher
L'esprit est prompt, mais infirme est la chair,
A translaté de la Langue Espagnolle,
N'a pas long-temps, Comedie tant folle,
Où Jodelet est si plaisant garçon,
Qu'Italiens il jette hors d'arçon.
Tu l'avoüerois si la Piece avois lûë,
Et plus encor si joüer l'avois vûë,
Don Francesco de Royas est l'Auteur,
Et Paul Scarron, comme ay dit, Translateur.
Or sur cecy, Comte, s'il te va prendre
Ardent desir de la voir ou l'entendre,
Je te feray des loges retenir,
Mais je crains bien que n'y puisses venir.



STANCES.

A MONSIEUR DE CHARLEVAL.

Mon cher Thyrsis, dequoy t'étonnes-tu
De voir Cloris coquette & coquettée?
Le siecle en est, & la pauvre vertu
Constance est morte, & n'est pas regretée.



L'Inde a moins d'or & moins de Perroquets,
Que Paris n'a de Coquets & Coquettes,
La mode en est, & jusqu'à nos Laquais,
Qui sont trompez, & trompent les Soubrettes.



Mais de tout temps les Coquets ont chanté;
Et si Jason n'eût coqueté Medée,
Il n'eût jamais en Grece rapporté
Cette Toison si fierement gardée.



D'esprit coquet les Deesses étoient
D'aller ainsi sans connoître un jeune homme
Luy découvrir tout ce qu'elles portoient,
Et luy montrer le cu pour une pomme.

Le

Le croirois-tu ? cette prude Beauté,
Que dans ses Vers Homere a tant chantée,
De cent Galans & l'Hyver & l'Eté
Pendant vingt ans fut toûjours coquetée.

Etonne-toy maintenant que Cloris
D'un seulement ne soit point satisfaite,
Puis qu'elle est femme, & femme de Paris,
Ce qui s'appelle en bon François Coquette.

Ton bel esprit, ta grace, tes beaux Vers,
Charme des cœurs, delices de la France,
Meriteroient en un temps moins pervers
Beaucoup d'amour & beaucoup de constance.

Mais toutefois pour ne te point flater,
Il faut qu'enfin je te dise à l'oreille,
Tu ne fais rien par tout que coqueter,
Et ta Cloris te traite à la pareille.





LE TESTAMENT De Goulu.

GOulu mourant par faute de manger,
Maitre Clement lui dit, prenant ʃa main,
Le mal empire & grand eʃt le danger,
Si pain n'avez. Las, je n'ay point de pain,
Répond Goulu. Vous mourrez donc de faim;
Car Hypocras, Prince de nos Ecoles,
En ʃes records tient cela pour certain:
Lors en pleurant Goulu dit ces paroles.

Je voy bien que ne puis guerir,
Dont il me fâche durement,
Phyʃiciens me font mourir
Par breuvage & par lavement.
Las! j'en ay pris ʃi largement
Que j'en ay gâté mes affaires.
Adieu vous dy Maitre Clement,
Bran de vous & de vos clyʃteres.

Mon Teʃtament écrire me convient,
Ains que deʃcendre au manoir Proʃerpine,
Je vais au lieu d'où nully ne revient,
Car mort me mord, & famine me mine.
Mon maigre corps je laiʃʃe à la vermine,
Elle en pourra jeûner les Vendredis.
Pour mon eʃprit, qu'il aille à la cuiʃine,
Car c'étoit-là qu'étoit ʃon Paradis.

Je

Je donne au Gueu qui court au Cours
Dans un petit panier clissé,
Mon Bidet, qui fait mille tours,
Et pour Paris est bien dressé.
Il va sans bride & déchaussé.
Vieille natte est sa nourriture.
Un Requiescat in pace
Luy seroit fort bonne avanture.

Hé le pauvret, quand midy s'approchoit,
Qu'il a souffert de coups sans se fâcher!
Car le chetif souventefois clochoit,
Et pour moy seul s'efforçoit de marcher.
Plus ne voudra se laisser affourcher
Ce Bucephal dont je suis l'Alexandre.
S'il ne le veut, qu'on le fasse écorcher,
Et puis sa peau dessus ma tombe étendre.

Le Drap qui la nuit me couvroit,
Quand mon Cheval se reposoit,
Où souvent mon Valet ouvroit,
Qui maintes pieces y cousoit,
Autrefois neuf tant me plaisoit,
Et tout vieux m'est si necessaire
Que j'ordonne, s'il y duisoit,
Qu'on m'en fasse un drap mortuaire.

Je donne & legue à Clopin mon Valet,
Quoy qu'il ne m'ait de tout point décroté,
Mon vieux mouchoir & mon large colet,
Chemise non, ce n'est ma volonté.
Or si Clopin dit que c'est chicheté,
Je luy répons, que bien fort il s'abuse;
Qu'onques au dos chemise n'ay porté,
A vôtre avis n'est-ce pas bonne excuse?

Item, il aura mon Chapeau,
Qui nuit ny jour ne m'a quitté,
Depuis qu'étois sous le drapeau
D'Ignace & sa Societé,
Ce Chapeau peut être porté,
Pourvû que de son bord l'on coupe,
Si sudum, Car l'humidité
Le rend yvre comme une soupe.

Mais s'il vouloit en faire un parasol,
Point ne faudroit de son grand bord roigner:
Il le vendroit du moins cinq fois un sol,
Pourvû qu'il sçût surfaire ou barguigner.
Sur mon Collet, moult propre à se peigner,
Colet cachant le dos & la fourcelle,
Le bon Clopin peut encore gagner,
En le vendant pour peignoir à dentelle.

Au plus pauvre des Ecoliers,
Afin qu'il se puisse chausser,
Je laisse mes deux vieux Souliers,
Aussi bien m'alloient-ils laisser.
Ils sont, par trop rapétasser,
Comme Argo la vieille Nacelle,
Qu'on fit tant de fois rapiecer,
Qu'on ne sçût plus si c'étoit elle.

Ma Sotane est pour Maître Aliboron,
Car la sotane à sot Asne appartient.
Tant eut de coups d'épingle & d'éperon,
Que je ne sçay comme elle se soûtient.
Fil noir & blanc les morceaux en retient,
Et entretient en amitié parfaite,
Car cet habit plus de pieces contient
Qu'un Capucin n'en coût à sa jaquette.

Pour

Pour Janotus mon vieil amy
Sera mon gentil Braquemart,
Puis encor Theca calami,
Qu'indoctes nomment Calemart.
Dedans n'a plumes, ne plumart,
Mais brochete & fine lardoire.
Le cornet en est plein de lard,
C'est une joyeuse Ecritoire.

Maître Martin aura mon grand Manteau,
Que Mante à eau j'étymologisois.
C'est bien raison qu'il ait part au gâteau,
Car dessus tous grandement le prisois.
Je donne encor mon coutelet Pergois
A Dame Alix Reine des Mameluês,
En la payant de ce que je luy dois
Pour deux litrons de châtaignes bouluês.

Pour mes Ecrits in utroque,
Un quidan les a blasonnez,
Et par glose s'en est mocqué;
Mais pour luy faire un pied de nez,
Aux halles je les ay donnez,
Où ma prose qu'il a bernée,
Et mes Vers seront couronnez
D'épinards verds toute l'année.

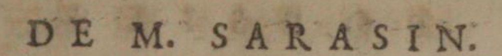
Bien aimeroient Poursuivans d'Apollon,
Qu'à chacun d'eux je disse en mourant tien.
Helas! ils m'ont joüé comme un balon.
Ils m'ont banny de chez les gens de bien.
Ils m'ont traité comme on fait un vieux Chien.
Ils m'ont chassé par tout des bonnes tables.
Pour m'en venger je ne leur donne rien,
Mais je les donne à tous les mille Diables.

BALADE
Du Gouteux ſans pareil.
A MONSIEUR CONRART.

LE Gouteux qui ſa goute ſent,
Fait pauvre chere & laide mine.
De tels j'en ay vû plus de cent :
Beaucoup voit qui beaucoup chemine.
Mais d'en voir un que ce mal mine,
Qui, ſans paroître marmiteux,
Comme toy ſa goute mâtine,
On ne vit onc un tel gouteux.

Autour de l'un toûjours on ſent
Vieil oingt, emplâtre ou medecine.
L'autre d'un lamentable accent
Déteſte Bacchus & Cyprine.
Pour trop bien ruer en cuiſine
Le tiers de ſa goute eſt honteux.
Toy ſeul ris de cette mutine.
On ne vit onc un tel gouteux.

L'on te trouve en habit decent
Compoſant Lettre Marotine,
Pour laquelle Phœbus deſcend
De la montagne Parnaſſine :
Et le monde à peine imagine
Qu'un homme en tourment ſi piteux
Puiſſe faire œuvre ſi divine.
On ne vit onc un tel gouteux.





ENVOY.

Prince, tant plus je t'examine,
Je chante ; (& cela n'est douteux)
Que sur terre ny sur marine
On ne vit onc un tel Gouteux.





APOSTILLE.

A MONSIEUR

CONRART.

SI tu te plais à ces Vers-cy
Que pour te plaire je t'envoye,
Croy que j'en auray de la joye;
Mais s'ils ne te plaisent aussi,
Fay d'eux sans aucune mercy
Ce que les Grecs firent de Troye.



REPONSE

REPONSE DE M. CONRART.

BALADE.

DE LA MISERE DES GOUTEUX.

LE Gouteux qui sa goute sent,
Fait triste chere, & laide mine:
Bien que de luy tu sois absent,
Ta mine fort bien le devine.
Quand tu te souviens qu'il clopine,
Dés qu'il veut faire un pas ou deux,
Ton esprit alors s'imagine
C'est pauvre chose qu'un Gouteux.

Maint Auteur antique & recent,
Bien instruit en toute doctrine,
Soûtient que la goute descend
De copulation divine,
Et que de Bacchus & Cyprine:
Nâquit cet enfant maupiteux;
Mais nonobstant cette origine
C'est pauvre chose qu'un Gouteux.

Pour moy qui dés fois plus de cent
Ay passé par cette étamine,
Que me sert-il d'être innocent,
Et plus net que n'est une hermine,
Puis qu'au pied je porte une épine,
Qui me rend tout lieu raboteux,
Et que l'on dit quand je chemine,
C'est pauvre chose qu'un Gouteux.

ENVOY.



ENVOY.

PRince, il n'est herbe ny racine
Qui m'empêche d'être boiteux,
Et sans ta rime Sarasine
C'est pauvre chose qu'un Gouteux.





APOSTILLE.

Depuis que j'ay lû ta Balade
Je ne ſuis quaſi plus malade,
Par-là tu peux voir à quel prix
Je mets les Vers que tu m'écris.
Quand à ceux-cy que je t'envoye
Tu n'en recevras point de joye,
Je le confeſſe & le maintiens:
Fais-en donc avecque juſtice,
Ce que tu voulois que je fiſſe
A tort & ſans cauſe des tiens.





BALADE.

DU PAYS DE COCAGNE.

NE loüons l'Isle où Fortune jadis
Mit ses trésors, ny la plaine Elisée,
Ny de Mahom le noble Paradis;
Car chacun sçait que c'est billevesée.
Par nous plûtôt Cocagne soit prisée;
C'est bon Païs; l'Almanach point ne ment,
Où l'on le voit dépeint fort dignement.
Or pour sçavoir où gît cette campagne,
Je le diray disant Pays en Normand
Le Pays de Caux est le Pays de Cocagne.

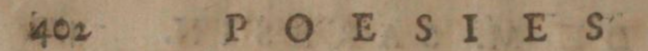


Tous les Mardys y sont de gras Mardys,
De ces Mardys l'Année est composée.
Cailles y vont dans le plat dix à dix,
Et perdreaux tendres comme rosée.
Le fruit y pleut, si que c'est chose aisée
De le cueillir se baissant seulement.
Poissons en beurre y nagent largement,
Fleuves y sont du meilleur vin d'Espagne,
Et tout cela fait dire hardiment
Le Pays de Caux est le Pays de Cocagne.

Pour

Pour les Beautez de ces lieux, Amadis
Eut Oriane en son temps méprisée,
Bien donnerois quatre maravedis
Si j'en avois une seule baisée.
Plus cointes sont que n'est une Epousée,
Et dans Palais s'ébattent noblement.
Prés leur déduit & leur ébatement
Rien n'eût paru la Cour de Charlemagne,
Quoy que Turpin en écrive autrement
Le Pays de Caux est le Pays de Coçagne.







ENVOY.

PRince, je jure icy foy de Normand,
Que mieux vaudroit être en Caux un moment
Roy d'Ivetot, qu'Empereur d'Allemagne:
Et la raiſon, c'eſt que certainement
Le Pays de Caux eſt le Pays de Cocagne.





BALADE D'ENLEVER EN AMOUR.

SUR L'ENLEVEMENT de Mademoiselle de Bouteville, par Monsieur de Coligny.

Ce gentil joly jeu d'amours
Chacun le pratique à sa guise,
Qui par Rondeaux & beaux discours,
Chapeau de fleurs, gente cointise,
Tournoy, bal, festin, ou devise
Pense les belles captiver:
Mais je pense, quoy qu'on en dise,
Qu'il n'est rien tel que d'enlever.



C'est bien des plus merveilleux tours
La passeroute & la maîtrise:
Au mal d'aimer, c'est bien toûjours
Une prompte & souëve crise,
C'est au gâteau de friandise
De Venus la féve trouver.
L'Amant est fol qui ne s'avise
Qu'il n'est rien tel que d'enlever.

Je sçay bien que les premiers jours
Que Becasse est bridée & prise,
Elle invoque Dieu au secours
Et ses parens à barbe grise:
Mais si l'Amant qui l'a conquise
Sçait bien la Rose cultiver,
Elle chante en face d'Eglise
Qu'il n'est rien tel que d'enlever.



ENVOY.

PRince, use toûjours de main-mise,
Et te souvien, pouvant trouver
Quelque jeune fille en chemise,
Qu'il n'est rien tel que d'enlever.



SONNET



SONNET
A MONSIEUR DE CHARLEVAL.

LOrs qu'Adam vit cette jeune beauté
Faite pour luy d'une main immortelle,
S'il l'aima fort, elle de son coté
(Dont bien nous prend) ne luy fut pas cruelle.

Cher CHARLEVAL, *alors en verité*
Je croy qu'il fut une femme fidelle;
Mais comme quoy ne l'auroit-elle été,
Elle n'avoit qu'un seul homme avec elle?

Or en cela nous nous trompons tous deux,
Car bien qu'Adam fut jeune & vigoureux,
Bien fait de corps & d'esprit agréable.

Elle aima mieux pour s'en faire conter
Prêter l'oreille aux fleurettes du Diable,
Que d'être femme & ne pas caqueter.



SONNET
A UN LAID GALAND d'une Dame qui avoit un beau Mary.

Vous dont le visage falot
Est le thrône de la grimace,
Vous qui prétendez prendre place
Dans les crotesques de Calot.

Serieux comme un Sibilot
Qui se mire dans une glace,
Galand comme un homme de Classe,
Et civil comme un Matelot.

Lubin, vous corrompez la Fable
Avec la Venus agréable,
Dont vous étes le Favory:

Car l'on peut dire en cette affaire
Adonis en est le mary,
Et Vulcain en est l'adultere.



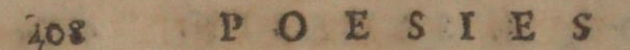
CHANSON.

OBjet adorable & charmant,
Mes pleurs & mes soûpirs témoignent mon tourment ;
Mais le respect m'empêche de parler.
Que de peine à dissimuler !
Et que l'on souffre de martyre
D'aimer, & ne l'oser dire !



CHANSON.

CInq ou six soûpirs, cinq ou six fleurettes,
Cinq ou six, helas ! je meurs d'Amour,
Cinq ou six fois chaque jour
Hanter cinq ou six Coquettes,
Dépenser cinq ou six mille écus
On fait cinq ou six maris cocus.





A LA MESME.

LE teint vermeil qu'a l'Aurore au matin,
Prés vôtre teint semble mourant, & pâle,
D'Aurore avez le nom, & le destin,
Et d'un vieillard la couche maritale :
Or pour vous rendre à cette Aurore égale,
Si luy vouliez ressembler de tout point,
Il vous faudroit recevoir un Cephale ;
Mais le mal est que vous n'en voulez point.





SONNET.

PRime, Homme, Reversſy, Trictrac, Echets, & Hoc,
Quinquenoue, & Piquet, allez paître de l'herbe,
Cloris ne jouê à rien ſi ce n'eſt au Proverbe,
Pour vous, Cartes & Dez, elle vous pend au croc.

Salomon fit ce jeu qui vous donne le choc,
Et même en écrivit mieux que n'eût fait Malherbe.
Cloris a lû ſon livre, & s'en tient ſi ſuperbe,
Qu'elle vous priſe moins qu'une plume de Coq.

Quand quelqu'un la va voir, ſoudain elle l'invite
De paſſer à ce jeu le temps de ſa viſite,
Moy qui ne le ſçay point, je fuis, je ſuis honteux.

Je pourrois bien pourtant ſortir de cette allarme,
Car ſi Cloris vouloit nous joüerions bien tous deux,
Proverbialement à baiſez-moy, Gendarme.





SONNET.

LA Beauté que je sers, & qui m'est si cruelle,
Se peut bien appeller un Miracle des Cieux,
C'est la peine du cœur, c'est le plaisir des yeux,
Et le divin objet d'une flame immortelle.

La mere des Amours ne fut jamais si belle,
Ses regards sont par tout des Vainqueurs glorieux;
Et sa bouche qui forme un parler gracieux,
A l'éclat & l'odeur d'une Rose nouvelle.

Un excés de beauté me force à l'adorer;
Un excés de rigueur me défend d'esperer,
Sa beauté veut mon cœur, sa rigueur veut ma vie:

Ainsi le seul trépas a droit de me guerir,
Et je ne puis jamais ayant connu Sylvie,
Ny la voir sans l'aimer, ny l'aimer sans mourir.





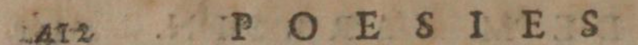
EPIGRAMME.

JE veux au pied du Parnasse
Contre tout Poëte errant,
Soûtenir en combattant,
Qu'Amynte a meilleure grace,
Ny que le Rossignol quand il plaint sa disgrace,
Ny que les Muses en chantant,
Ny que les fieres Sœurs de l'Empire flottant:
Que de toutes les voix sa voix est la plus digne
De faire de nos cœurs mille amoureux larcins;
Et qu'enfin pour l'entendre on quitteroit un Cygne
Abandonné des Medecins.



AUTRE.

QUand j'entendis parler de vos divins appas,
Il me prit de vous voir une si forte envie,
Que bien qu'on m'avertit que j'allois au trépas,
Je n'ay jamais été si vîte de ma vie.
Enfin je vins, je vis; mais je ne vainquis pas:
Vôs yeux le sçavent bien, Sylvie.





AUTRE.

Vous faites bien de ne pas écouter
Tous ces muguets qui vous veulent attraire,
Et s'ils venoient encor vous en conter,
Sçavez-vous bien comme il vous faudroit faire?
Je leur dirois, faisant de la colere,
N'esperez point d'être aimez à la fin:
Retirez-vous, vous ne me sçauriez plaire,
J'aimerois mieux cent fois un Sarasin.





EPIGRAMME.

UN jour un Curé querelloit
Un homme proche de sa femme,
Et s'emportant fort, l'appelloit
Traître, larron, coquin, infame.
A tout cela la bonne Dame
Ecoutoit & ne disoit mot,
Mais venant à l'appeller sot,
Tout soudain dans l'excés du zele
D'une sainte dévotion,
Ah! Messieurs, ce méchant, dit-elle,
Révele ma Confession.



CHANSON.

TYrsis, la plûpart des Amans
Sont des Allemans,
De tant pleurer,
Plaindre, soupirer:
Et se desesperer.
Ce n'est pas-là pour brûler de leurs flames
Le cœur des Dames;
Car les Amours
Qui sont Enfans veulent rire toûjours.

Il faut, pour être vray Galant,
Etre complaisant,
De belle humeur,
Quelquefois railleur,
Et quelque peu rimeur.
Les doux propos & les chansons gentilles
Gagnent les Filles;
Et les Amours
Qui sont Enfans veulent chanter toûjours.

Il faut s'entendre à s'habiller,
Toûjours babiller,
Dancer, baller,
Donner Jodelet,
Et frire le poulet.
Bisques, dindons, pois & féves nouvelles
Charment les Belles,
Et les Amours
Qui sont Enfans veulent manger toûjours.

A MA-



A MADAME DE LONGUEVILLE.

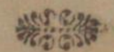
OBjet en tous lieux adoré,
Et la Reine & son Fils ont dit & déclaré
Que vous étiez une Rebelle.
Venus & Cupidon en ont bien dit autant.
Avec Anne & Louis vuidez vôtre querelle;
Mais au moins contentez Venus & son Enfant.





STANCES.

Pere des fleurs dont la Terre se pare
Quand l'amoureux Zephire a fondu les glaçons,
Le teint de ma Phylis a l'éclat bien plus rare
Que tes odorantes moissons,
Quelque fleur que l'on luy compare.
Printemps ; pour embellir tes roses & tes lys
Imite le teint de Phylis.

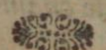


Du Lion enflammé l'Etoile étincellante
S'en va bien-tôt flêtrir tes fleurs,
Et sur leur tige languissante
Ternir leurs plus vives couleurs:
Mais ny de l'horrible froidure
Les brulantes fureurs,
Ny de l'ardent Eté l'insupportable injure
N'oseroient violer sur le teint de Phylis
L'eternelle fraîcheur des roses & des lys.

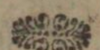


L'HYVER.

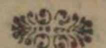
L'Aurore dans ce temps d'Hyver
Gardant ses fleurs pour d'autres Terres
Ne seme plus à son lever
Que des rhumes & des catherres.



Le Soleil qui semble lassé
De marcher depuis tant d'années,
Avecque son train harassé
Chemine à petites journées.



Soit que les chemins soient moins doux
Dedans les célestes demeures,
Ou soit qu'il craigne les Filoux,
Il se retire dés quatre heures.



Tous les jardins sont désolez,
Et dans Saint Jean le Cimetiere
La plus fameuse Bouquetiere
Ne vend plus que des choux gelez.



Si pour Cimetiere Saint Jean
J'ay dit Saint Jean le Cimetiere,
La faute n'est pas trop grossiere,
C'est blanc bonnet & bonnet blan.

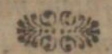
Mais pour reprendre le discours,
Dont ma Muse s'est écartée,
Je dis que depuis quelques jours
Toute la Nature est crotée.



Rien ne fut jamais si mutin
Que ce méchant mois de Novembre,
Et le pauvre Eté Saint Martin
Tremble sous sa robe de chambre.



Revenez doncques à Paris
Aimable & divine Circene,
Si vous voulez tirer de peine
Alcandre, Alcidon, & Cloris.



Ou bien nous dites les raisons
Qui, pendant un temps si sauvage,
Vous font demeurer au Village
A rêver auprés des tisons.





LE LIT D'HOSTELLERIE.

SAisi d'un déplaisir extrême
En rêvant j'attens le matin
Dans un lit, où le Sommeil même
Pourroit bien perdre son Latin.



Toute la Nature sommeille,
Mais non, j'ay tort, je m'apperçoy
Que dans ce beau lit où je veille
Mes puces veillent avec moy.



Le bois de cet antique lit
Est de vieille menuiserie,
Et tout son chevet s'embellit
Des placards d'une Confrairie.



Il est entouré de lambeaux,
Et de grands filets à clairvoye,
On dit que ce sont des rideaux,
Qui le voudra croire le croye.



LE MAUVAIS POETE.

L'Autre jour, assez tard, & suivant ma paresse
Je sortois de chez moy pour aller à la Messe,
Lors qu'un carrosse passe, & me vient approcher.
Alors j'entens, Arrête, arrête donc cocher.
Je me tourne à l'instant, & j'apperçoy paroître
Un Marquis qui me dit, Que faites-vous, mon Maître?
Vous allez à la Messe, & moy j'y vais aussi,
Faites-moy la faveur de prendre place icy:
Vous m'obligerez bien d'un mot de conference.
Je prens place en faisant une humble réverence.
Lors ayant fait toucher au Fauxbourg Saint Germain,
Il se met à sourire & me presse la main.
Je vous voudrois, dit-il, lire une Poësie,
Que je fis l'autre jour poussé de fantaisie.
Je l'ay deja montrée à plusieurs beaux Esprits,
Et nul, sans me flater, n'en parle avec mépris.
Monsieur, que vous voyez, docte en cette matiere
(Il me montre un Pedant qui tient l'autre portiere,
Et qui tout ignorant croit passer en cet Art
La gloire de Malherbe, & celle de Ronsard)
La trouve de son goût, & pour me satisfaire,
Il reste seulement qu'elle vous puisse plaire;
Faites moy, s'il vous plaît, le bien de l'écouter;
Lors il crache, & commence aprés à reciter.

STAN-



STANCES DU MARQUIS.

Etes-vous un Soleil, bel Astre de ma vie?
Vos yeux comme les siens embrasent l'horison:
Mais par vôtre inconstance on a juste raison
De vous dire une Lune, adorable Sylvie;
Ainsi je doute encor, bel objet nompareil,
Si je vous dois nommer la Lune, ou le Soleil.

Vos lévres de corail, & vos joües pourprines
Vous font être une rose, aimable & douce fleur;
Mais quoy: vôtre rigueur, cause de mon malheur,
Vous compare au rosier qui porte des épines;
Ainsi je doute encor, source de mon brasier,
Si je vous dois nommer la Rose, ou le Rosier.

Enfin, vous étes feu; vous étes enfin onde,
Rocher où l'on se perd, trés-agréable Port,
Et pour conclusion, Arbitre de mon Sort,
Mes Vers vous nommeront par tous les coins du monde,
Le Rocher & le Port, l'Onde avec le Brasier,
La Lune & le Soleil, la Rose & le Rosier.

Hé bien; ce me dit-il, Monsieur, que vous en semble?
Ay-je pas bien conclu recueillant tout ensemble?
Peut-on pas dire enfin, sans me trop estimer,
Que pour un Cavalier ce n'est pas mal rimer?
Je ne dis mot; mais toy qui fais cette lecture,
Juge un peu de ces Vers, & de cette avanture.

CHAN-



CHANSON.

CHarme ſecret des maux les plus puiſſans
 Aimable ſolitude,
Conſole un peu la douleur que je ſens ;
Zephirs, Ruiſſeaux, volez plus lentement
 Coulez plus doucement ;
Et ne pouvant finir ma triſte inquietude,
Tâchez au moins d'adoucir mon tourment.



Doux Roſſignols, divins Rois des Forêts,
 Qui chantez ſans étude,
Mêlez vos voix à mes foibles regrets ;
Zephyrs, Ruiſſeaux, volez plus lentement,
 Coulez plus doucement ;
Et ne pouvant finir ma triſte inquietude,
Tâchez au moins d'adoucir mon tourment.





CHANSON.

NOmmer un *Ange*,
Votre Phylis,
C'eſt choſe étrange,
Je vous le dis;
Réſervez vos loüanges
Pour d'autres appas,
Je me connois en Anges,
Phylis ne l'eſt pas.



Pour bonne mine
Je le voy bien,
Mais pour divine
Il n'en eſt rien:
Réſervez vos loüanges
Pour une autre fois,
Je me connois en Anges,
J'en ay ſervy trois.





A MADAME LA PRINCESSE DE CONDÉ LA DOUAIRIERE.

VERS IRREGULIERS.

Pour un moment quittez le serieux,
Pour un moment jettez un peu les yeux,
Ces beaux Soleils aux Mortels adorables,
Sur ces Vers que l'on vous écrit,
Et qu'on prétend que Vôtre Altesse voye:
Seulement comme un jeu d'esprit,
Si pourtant loin de vous l'esprit peut être en joye.

A Coulommiers, où les ombrages noirs
Des plaisans promenoirs
Sont toûjours rafraîchis par l'aîle de Zephyre,
On songe à vous incessamment;
Et soit que le Soleil ou naisse ou se retire,
Chacun en ce lieu vous desire.
Aussi vôtre absence, à vray dire,
Trouble tout le contentement
De l'incomparable Anne & de l'illustre Armand.

Dans tous leurs entretiens Vôtre Altesse a sa place,
Ils loüent tour à tour vôtre air & vôtre grace.

Ils

Ils discourent souvent de la noble fierté
De ce front plein de majesté,
Et de cet excés de beauté
Si fatale autrefois aux plus puissans Monarques :
Et même de vôtre bonté
Dont ils ont d'assez bonnes marques.

Le chapitre de vôtre esprit
Epuise toutes leurs loüanges.
Sur ce chapitre chacun dit
Que vous étes égale aux Anges.
L'on admire sa netteté,
Sa force, sa vivacité,
Et certaine naïveté,
Qui le rend toûjours agréable,
Et qui semble facile & n'est point imitable.

Selon leur juste sentiment
Vos mœurs, qui nous servent d'exemple,
Mériteroient un Temple ;
Et l'on peut dire hautement,
Que comme vôtre race en vertus ancienne
Vit appeller ses Barons autrefois
Premiers Chrêtiens de l'Empire François,
Vous en étes encor la premiére Chrêtienne ;
Et que vous méritez mieux que ces grands Heros
Le titre d'Alplanos.

Ainsi parmy ces Bois, que les plus longs hyvers
Ont laissez toûjours vers :
Ainsi prés du Morin, dont l'onde
Murmurante & vagabonde
Semble avecque regret abandonner ces lieux,
Dignes d'etre habitez des Dieux ;

Ainſi dans ce Palais de ſtructure ſuperbe,
On s'écrie avecque Malherbe,
Qu'il eſt vray que ces lieux ont d'aimables appas;
Mais que l'on n'y voit rien ne vous y voyant pas.

Je ſens que vôtre modeſtie
S'allarme en vous oyant loüer.
Cependant il faut avoüer
Que je n'ay raconté que la moindre partie
De ce qu'on dit icy de vos vertus,
Qui tiennent ſous vos pieds les vices abattus,
Et puis eſt-ce à des Impromptus
A parler d'un ſujet, digne qu'Apollon même,
S'il le vouloit traiter,
Montât ſur le Parnaſſe afin d'y méditer
Avec un ſoin extrême?

Changeons donc un peu de diſcours,
Et pour vous divertir égayons nôtre Veine,
Icy nous voyons tous les jours
Un éternel concours
De la Nobleſſe prochaine
De la Montagne & de la Plaine,
En gregue d'écarlate & juppe de velours.

Vous verrez bien que ces atours
Ne ſont pas de Nobleſſe à complet équipage,
Qui double le Laquais, qui donne juſqu'au Page,
Et qui mene carroſſe au cours.
Je parle de la Campagnarde,
A Gentilhomme fier, à Dame goguenarde,
Qui, comme Chevaliers errans,
Sur un cheval courans,
La Belle en croupe & le Galant en ſelle,

Chan-

Chantent quelque Chanson qui fut jadis nouvelle.

Ces Nobles espronnant pour être des premiers
A se montrer à Coulommiers,
Y débitent sans fin les noises, les querelles
Des Braves & des Belles;
Et finissent leurs entretiens
Par des procés, des chevaux, & des chiens,
dont on se passeroit bien,
Et surquoy fort souvent on ne leur répond rien.

Icy tous les Baillifs, Procureurs & Prevôts,
Suivis de leurs petits Suppôts
Chargez de pains & de bouteilles,
Quelques-uns s'écoutant,
Les autres tremblotant,
Les autres barbotant,
Font des harangues nompareilles,
Toutes hors de propos:
Si bien qu'il vaudroit mieux écouter des corneilles,
Que ces persecuteurs d'oreilles,
Qui sont, sans en excepter un,
Les plus grands ennemis du pauvre sens commun.

Madame, si vous en doutez,
Ecoutez
Un échantillon de leur stile.
Ils ont prononcé hautement
Que vôtre Fils & vôtre Fille
Etoient plus triomphans
Dans Coulommiers la noble Ville,
Que pendant la Guerre civile
Monsieur d'Elbeuf & ses Enfans.
Sont-ce pas de plaisantes gens?
Et la comparaison est-elle pas gentille?

Quand

Quand ces gens se sont retirez,
Car sur la fin du jour le voisin se retire,
On va chercher le frais de l'ombre & du Zephyre
Dans les lieux les plus égarez.
L'on goûte le repos des routes reculées ;
L'on roulle au petit pas sous de sombres allées ;
L'on s'enfonce au plus creux des bois ;
L'on rêve sur les bords de l'onde ;
L'on y lit des Romans ; l'on exerce sa voix ;
La liberté bannit toutes les loix,
Et le caprice seul y régle tout le monde.

Si le jour fait place à la nuit,
On voit danser sous les fueillées,
A la simple clarté de la Lune qui luit,
Milles Nymphes deshabillées,
Qu'au travers des buissons le Faune amoureux suit.

Et lors que l'Aurore éveillée
De perles d'Orient a la terre émaillée,
L'on y voit sur les côteaux
Bondir de toutes parts les innocens troupeaux,
Suivant les petites Bergeres,
Qui chantent en mille façons,
Pendant que les Bergers sautant sur les fougeres,
D'une flute rustique imitent leurs chansons.

Parleray-je point des Napées,
Qui sans cesse sont occupées
A parer les Amours de guirlandes de fleurs ?
Ny des Nayades vagabondes,
Qui fuyant le Soleil & ses fieres ardeurs,
Se baignent sous les ondes
A l'ombre des roseaux
Et des saules épais qui couronnent les eaux.

Ainsi,

Ainsi, Madame, ny Paris,
Ny Cloris,
Quoy que Paris & Cloris soient aimables,
Ne nous retireroient jamais
De ces lieux agréables,
Dont vôtre absence a pû troubler la paix.

Mais le desir de vous revoir
Fait que pour ces beaux lieux nous avons moins d'estime.
Que ce desir a de pouvoir!
Qu'il est grand! qu'il est légitime!
Qu'il promet de plaisirs, & qu'il en fait goûter!
Aussi sans vous flater,
On peut bien dire à Vôtre Altesse,
Que rien avec raison ne sçauroit contester
Contre ce desir qui nous presse;
Puis qu'en vous revoyant on voit en un Tableau
Tout ce que l'Univers a de bon & de beau.





GLOSE
A M. ESPRIT
SUR LE SONNET
DE M. BENSERADE.

Monsieur Esprit, de l'Oratoire,
Vous agissez en homme saint,
De couronner avecque gloire
Job de mille tourmens atteint.



L'ombre de Voiture en fait bruit,
Et s'étant enfin résoluë
De vous aller voir cette nuit,
Vous rendra sa douleur connuë.



C'est une assez fâcheuse vûë,
La nuit qu'une Ombre qui se plaint.
Vôtre esprit craint cette venuë,
Et raisonnablement il craint.



Pour l'appaiser, d'un ton fort doux
Dites, j'ay fait une bévûë,
Et je vous conjure à genoux
Que vous n'en soyez point émûë.

Mettez,

Mettez, mettez vôtre bonnet,
Répondra l'Ombre, & sans berluë
Examinez ce beau Sonnet,
Vous verrez sa misere nuë.



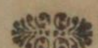
Diriez-vous, voyant Job malade,
Et Benserade en son beau teint,
Ces Vers sont faits pour Benserade,
Il s'est luy-même icy dépeint.



Quoy, vous tremblez, Monsieur Esprit!
Avez-vous peur que je vous tuë?
De Voiture, qui vous cherit,
Accoûtumez-vous à la vûë.



Qu'ay-je dit qui vous peut surprendre,
Et faire pâlir vôtre teint?
Et que deviez-vous attendre
D'un homme qui souffre & se plaint?



Un Auteur qui dans son Ecrit,
Comme moy reçoit une offense,
Souffre plus que Job ne souffrit,
Bien qu'il eût d'extrémes souffrances.



Avec mes Vers une autrefois
Ne mettez plus dans vos Balances
Des Vers, où sur des Palefrois
On voit aller des patiences.

L'Herty,

L'Herty, le Roy des gens qu'on lie,
En son temps auroit dit cela.
Ne poussez pas vôtre folie
Plus loin que la sienne n'alla.



Alors l'Ombre vous quittera
Pour aller voir tous vos semblables,
Et puis chaque Job vous dira
S'il souffrit des maux incroyables.



Mais à propos, hier au Parnasse
Des Sonnets Phœbus se mêla,
Et l'on dit que de bonne grace
Il s'en plaignit, il en parla.



J'aime les Vers des Uranins,
Dit-il, mais je me donne aux Diables,
Si pour les Vers des Jobelins
J'en connois de plus miserables.





VAUDEVILLE.

Par charité la dévote Caliste,
De son mary a fait un Jan,
Oüy dà, oüy dà
Un Janseniste.



A UNE DAME
Sur sa Pâleur.

Rose d'Eté qui la pourroit trouver
Sur vôtre teint ce seroit bonne affaire,
Mais le pis est que sommes en Hyver,
Et c'est un temps aux Roses fort contraire;
Si le vermeil pourtant est nécessaire
Pour embellir vôtre teint blanchissant,
Dites toûjours, J'AIME, *c'est chose claire*
Que le direz toûjours en rougissant.



CHANSON.

PHylis, quelle apparence ?
M'ayant promis de m'aimer conſtamment,
En un moment
Vôtre cœur ſe dédit comme un Normand.
Pourtant ne penſez pas
Que mon trépas
Suive vôtre inconſtance ;
Car franchement
Si je n'ay que ce mal je vivray longuement.

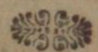


On me verra ſans peine
Rire aux Galans qui vous voudront trouver,
Et captiver
D'un œil coquet tout le quartier d'Hyver.
Ainſi ne penſez pas
Que mon trépas
Suive vôtre inconſtance ;
Car entre nous
Aimer ſi conſtamment eſt le métier des Foux.



CHANSON.

PHylis, vous n'étes pas trop ſage
Pour marque de ma paſſion,
De demander mon cœur pour gage,
O la mauvaiſe caution!



Il me ſemble que je me raille,
Quand je parle d'être conſtant:
Mon Amour eſt un feu de paille
Qui luit & meurt en un inſtant.



On m'enchaîne ſans réſiſtance,
Mais je romps mes fers aiſément,
Et je trouve que la conſtance
Eſt une vertu de Romant.





CHANSON.

J'*Aime Cleon, Sylvanire & Cloris,*
Toutes les trois s'efforcent de me plaire.
Je ne voy point de Galand dans Paris
Qui sur les bras ait une telle affaire:
Car je ne puis en ma bonne fortune
En servir trois
Tout à la fois,
Et je n'en veux perdre pas une.



A MADAME DE LONGUEVILLE.

A*Ujourd'huy le Parlement*
Vous absout d'être rebelle.
Recevez le compliment
Que je vous en fais, la Belle.
Vous n'étes plus criminelle
Si ce n'est de léze-Amours:
Mais ma foy vous étes telle
Que vous le serez toûjours.



SONNET.

MOn ame est prête à s'envoler,
La Mort moins que vous inhumaine,
Dénoüant pour jamais ma chaîne,
A la fin me va consoler.

En cet état dois-je parler,
Et sans mériter vôtre haine,
Puis-je vous déclarer la peine
Que le respect m'a fait celer?

Non, vous m'en faites la défense,
Et n'ordonne que le silence
A l'excés de ma passion.

Quelle cruauté, Rosanire;
Mourir sans dire son martyre,
C'est mourir sans confession.





CHANSON.

DEpuis que j'ay vû vos beaux yeux,
Phylis, je vous cherche en tous lieux;
Absent de vous ma douleur est extrême,
Pour moy je croy que je vous aime.

Vous me causez mille desirs;
Vous me coûtez mille soûpirs;
Je pense à vous beaucoup plus qu'à moy-même;
Pour moy je croy que je vous aime.



CHANSON.

VOus me menacez vainement
Que je souffriray le martyre,
Si je suis vôtre Amant;
Puis que vos yeux veulent que je soûpire;
Ils sont trop beaux, Phylis, pour les dédire.

Quand j'endureray le trépas,
Sous les loix d'un si doux empire,
Je ne m'en plaindray pas:
Puis que vos yeux veulent que je soûpire,
Ils sont trop beaux, Phylis, pour les dédire.



MADRIGAL.

J'Ay mal dormy la nuit passée ;
Je me sens l'ame embarassée
Du souvenir d'une beauté ;
Je me trouve le teint tout blême,
Vous verrez à la fin que j'aime.
Mais j'y suis assez résolu,
Puis que deux beaux yeux l'ont voulu :
Ils ont entrepris ma défaite,
Hé bien ! leur volonté soit faite.



EPIGRAMME.

JE vous donne avec grand plaisir
De trois presens un à choisir.
La Belle, c'est à vous de prendre
Celuy des trois qui plus vous duit ;
Les voicy sans vous faire attendre,
Bon jour, bon soir, & bonne nuit.

LE

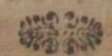


LE MOUTON FABULEUX.

POUR MONSIEUR MOUTON, excellent Joüeur de Luth.

CE Mouton fut au troupeau d'Admetus,
Lors que Phœbus menoit sa bergerie ;
Ainsi point n'est, ny Mutus *a, ny* Brutus *,*
Ainçois il parle & entend raillerie,
Et sur le Luth c'est bien la diablerie ;
Il fait beaux chants tellement raisonner
Que le Galand de la femme d'Urie
Ne sçût jamais si doucement sonner.

* Il y a un Jeu vulgaire de *Mutus Brutus*, &c.



Tout animal se montre adorateur
De ce Mouton si remply de mérite ;
Le Loup luy dit qu'il est son serviteur,
Et prés de luy fait de la chatemite :
Même je croy qu'il a l'ame contrite
D'avoir été aux Moutons si méchant,
Et qu'il fait vœu de devenir Hermite,
Et puis aller aux autres Loups prêchant.

Sous le nom de tous ces animaux il parle de certaines personnes qui étoient de la même societé.

Le

Le Perroquet de l'oüir étonné,
Pour le loüer luy demande en cadence,
Petit Mouton avez-vous déjûné ;
Oüy, oüy, & quoy ? du rost du Roy de France :
Richart, Margot & Martin vont en danse,
Qui sont le Geay, la Pie, & l'Estourneau ;
Ils sont muets, & c'est comme je pense,
Qu'ils n'ont appris qu'à dire Maquereau.

Mais cet oiseau qui fait bruire en nos jours,
Cid & Romains, la divine a *Corneille,*
Et le gentil b *Faucon qui par amours*
De temps en temps sa douce voix réveille,
Ont attrappé le Mouton par l'oreille,
Et luy mettant bouquet de Romarin,
L'ont couronné pour avoir fait merveille
De bien chanter en langage c *Purin.*

a M. de Corneille.

b M. de Charleval de la Maison de Falconis.

c Langage du bas peuple en un certain quartier de Roüen. On fait tous les ans des vers burlesques en ce langage-là.





ESTRENES.

JE sçay fort bien que je doy vous écrire,
Mais en un mot je ne sçay que vous dire,
Ce qui me met l'esprit en grand' détresse,
Car vous narrer de Priam & de Grece;
C'est un vieil conte, & à dormir debout,
Que bien sçavez de l'un à l'autre bout;
Vous faire aussi ceux de ma mere l'Oye,
C'est pis encor que l'affaire de Troye.
Or attendant qu'aye esprit & loisir,
De vous trouver contes faits à plaisir,
Dont vous puissiez tenir vôtre Brelan,
Prenez en gré le Bon Jour, & Bon-An,
Que je vous donne en l'an six cens quarante,
Mis avec trois afin que je ne mente;
Et plût à Dieu voir chacun contenté
De ces deux mots si remplis de bonté;
Mais par malheur Estrenes sont venuës
Mettre la main sur mes pieces a cornuës, a Les Piastres qui couroient fort en ce tems-là.
Et les Valets de Monsieur tel & tel
Ont pris sur moy comme on prend sur l'Autel,
Tambour François, & Tambour des Cantons,
M'ont étourdy long-temps pour deux testons.
De Violons aussi petite bande,
M'a cherement vendu sa Sarabande.
Et mêmement dessus mon Escalier,
S'est mis au guet un petit Ecolier,
Tenant en main Epigramme Latin,
Où me traitoit en Prince Palatin,

Et

Et me faisoit d'une Isle Gouverneur ;
Je luy ay dit qu'il me fait trop d'honneur,
Mais mon argent bien mieux l'a contenté,
Ce m'est à voir, que ma civilité :
Mon pauvre argent qui loin de moy s'envole,
Et dont jamais je n'entendray parole.
Dames d'honneur, quoy que ma main lassée
Avec chagrin la somme ait déboursée,
Il faut pourtant mettre travail & peine
A vous donner à toutes vos Estrenes ;
Mais que ce soit sans bourse délier,
Car c'est dequoy je vous veux supplier.
Je donne donc pour aller tout de rang,
A nôtre Aurore un beau petit Geay blanc.
Je donne encor, Gentille Gabatine,
Pour réjoüir la Marquise en Gesine.
Le Maréchal ira se régaler
Aux deux Châteaux que je luy donne en l'air ;
Ton-ton prendra de vent trois ou quatre aulnes,
***** chiens verds à pates jaunes ;*
Et Socratine un couple de Cassades,
Et pour chacune encor quatre gambades,
Qui serviront frisque de petite Oye,
A ce present fait en belle monnoye ;
Mais poisans moins que nobles & ducats,
Et dont vos cœurs toutefois feront cas.
Or puis qu'avez eu de moy vos Estrenes,
C'est bien raison que me donniez les miennes ;
Les attendant je finis ce discours ;
Que si quelqu'un trouve mes Vers trop courts,
Je luy diray la sentence jolie,
Qu'il n'est jamais de trop courte folie.
A tant, adieu Belles jusqu'au revoir ;
Que plût à Dieu que ce fût dés ce soir.

LE MELANCOLIQUE.

Belle Phylis, belle Caliste,
L'on m'a dit que je suis fort triste
Depuis vôtre fâcheux depart,
Et cela de fort bonne part:
C'est ce qui m'oblige à le croire;
Car si les Auteurs de l'Histoire
Etoient autres que gens de bien,
Par ma foy je n'en croirois rien.
D'abord je ne faisois que rire,
Quand quelqu'un venoit me le dire;
Mais tant de gens m'en ont juré
Que je le tiens tout assuré.
Voyez quelle métamorphose,
Moy qui toûjours, sur toute chose,
Honorois Momus, & Comus,
Je suis Taciturne & Camus.
Moy qui fuyois mélancolie
Comme un sage fait la folie,
Comme les Hiboux font le jour,
Et comme vous faites l'amour:
J'ay le chagrin d'un vieil Hermite,
Et le noble Amadis me quitte
Son nom par l'Univers fameux,
Non de Beau, mais de Tenébreux.
Phylis, me voilà donc du nombre
Des gens que l'humeur froide & sombre
Fait prendre pour des Loups-garoux,
Et le tout pour l'amour de vous.
Ma gentille Tourelourette.

N'a-

N'achevez pas la Chansonnette,
Qui dit, autant en ferez-vou,
Ma gentille tourelourou:
Je prie au Ciel qu'il vous envoye
D'ébatement une mont-joye.
Mais pour vous faire concevoir
Combien je suis lugubre & noir;
J'ay fait ces jours passez la liste
De ce que Paris a de triste,
Et j'ay pris cette liberté
D'en extraire à vôtre beauté
Une petite Kyrielle,
Afin que sur un tel modelle,
Vous voyez que loin de vous deux
Je suis le Roy des songe-creux.
Premiérement icy tout proche
J'ay trouvé deux Fondeurs de Cloche,
Que le métal avoit trahis;
Pâles, éperdus, ébahis;
Immobiles comme une Roche,
Et penaux en Fondeur de Cloche:
Mais auprés de moy tous les deux
Sembloient gens plaisans & joyeux,
Encor toutefois qu'à vray dire
Ils n'eussent pas le mot pour rire.
J'ay vû des Diables en procés,
Ayant des leurs, mauvais succés.
J'ay vû des Coquettes mondaines
Malades des fiévres quartaines.
J'ay vû des Amants délaissez,
De ces gens-là l'on void assez;
Car pour des Dames abusées
Par Birenes & par Thesées,
Je ferois bien de grands sermens;
Qu'on n'en voit que dans les Romans.

J'ay vû la hideuse peinture
Du Preux à la triste figure,
Du bon Chevalier Dom Quichot,
Qui fit des Armes son Cachot.
O le Fantôme épouventable,
Je croy qu'il feroit peur au Diable ;
L'ayant vû seulement moulé,
J'en ay le sang encor gelé.
J'ay vû des Messieurs sans cervelle,
Que le Peuple esprits forts appelle,
Gens presque aussi tristes que fous.
J'ay vû même des Loups-garous,
Et de ces affreuses chimeres,
Que les Nourrices & les Meres
Appellent des Moines-Bourrus
(Dont toutefois on ne voit plus)
Et ne sçaurois bonnement dire,
S'ils font pleurer, ou s'ils font rire.
Souffrez qu'avec ces visions
Et ces tristes illusions,
Quelques maigres bouffons j'assemble ;
Car on ne voit rien, ce me semble,
A prendre les choses au fons,
Plus triste que maigres bouffons.
Pour la fin, dans une Ecurie,
Où m'a conduit ma rêverie,
J'ay vû deux vieux bonnets de nuit
Sans leur coëffe, & cela s'ensuit ;
Car quand les bonnets en ont une,
Ils sont mieux avec la fortune,
Qui les a de coëffe étoffez,
Que les gens qui naissent coëffez.
Or l'un de ces deux tout Superbe
De faire mentir le Proverbe,
Molement couché sur les draps,

Se portant fort bien rouge & gras,
En riant a semblé me dire,
Vous étes bien triste, beau Sire.
Voilà doncques ce que j'ay vû
Qui vaille que vous l'ayez lû:
Belle Philis, Belle Caliste,
Encor que tout cela soit triste,
Rien de cela n'est par ma foy,
Si triste & si dolent que moy,
Aussi par tout, la voix publique
M'appelle le Melancolique.
J'ay l'esprit & les sens perclus;
Pour moy le a Soleil ne sort plus
Tous les jours du milieu de l'onde;
En un mot je suis mort au monde.
Aimable Phylis, c'est assez,
Priez Dieu pour les trépassez.

a Allusion aux vers de Bertrand.

Ce n'est pas pour moy que tu sors,
Grand Soleil du milieu de l'Onde;
Car tu ne luis point pour les Morts,
Et je suis du tout mort au monde.

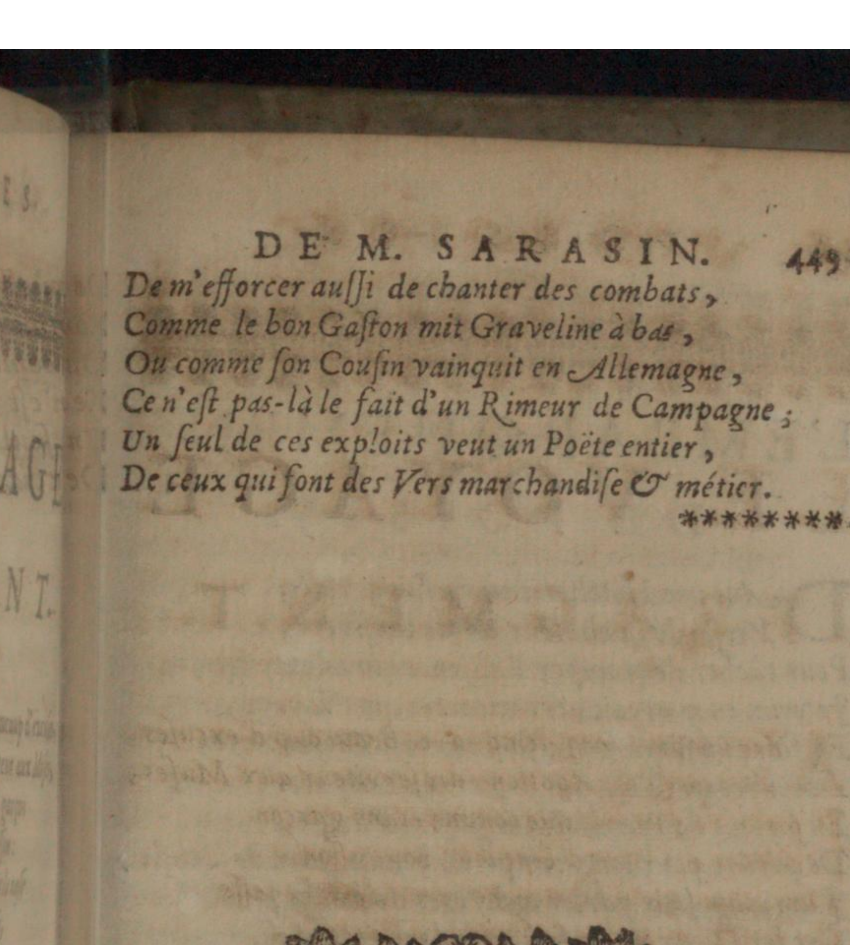


LE VOYAGE.

FRAGMENT.

AYant depuis long-temps avec beaucoup d'excuſes,
Pris congé d'Apollon, dit ſerviteur aux Muſes,
Je publiois par tout que comme étant garçon
J'eſtimois à faveur d'être leur nourriſſon:
Maintenant que l'Hymen me tenoit dans la naſſe
Il n'étoit plus ſaiſon de ſonger au Parnaſſe,
Et que je ne ſçavois rien de plus décrié
Parmy les gens d'eſprit qu'un Rimeur marié.
Mais enfin malgré moy, mon cher Tirſis, je penſe
Qu'avecque les Neuf-Sœurs je vay rentrer en danſe;
Oiſif je me rencontre au gîte de Maré,
Lieu peu conſiderable, & peu conſideré;
Sans aucun promenoir, ſans aucun voiſinage,
Plein de fange en Eté, plein de Peuple ſauvage,
Où même le Curé ne peut pas s'exprimer,
Il faut bien s'amuſer à bâiller ou rimer.
De bâiller à mon gré, c'eſt une triſte choſe;
Il faut donc ſe réſoudre à rimer de la Proſe;
Mais pour un tel deſſein quel ſujet prendrons-nous?
Dire les cruautez d'Amarante aux yeux doux,
Le martyre ou la mort du Paſtoureau Tityre;
Certes ces vieux rébus n'ont plus le mot pour rire.

De



De m'efforcer aussi de chanter des combats,
Comme le bon Gaston mit Graveline à bas,
Ou comme son Cousin vainquit en Allemagne,
Ce n'est pas-là le fait d'un Rimeur de Campagne;
Un seul de ces exploits veut un Poëte entier,
De ceux qui font des Vers marchandise & métier.

********.



L'EM-

L'EMBARQUEMENT DE POISSY.

DAns une Hôtellerie où je suis arrêté,
Pressé de la chaleur & de l'oisiveté,
Pour tâcher de tromper l'absence qui m'outrage,
Je veux en mauvais vers raconter mon voyage,
Et faire un impromptu sans travail & sans art,
De tout ce que j'ay fait depuis nôtre départ.
En sortant de Paris mélancolique & triste,
De perdre pour long-temps les beaux yeux de Caliste,
J'arrivay sans parler aux rives de Poissy;
Car les Dieux & le sort en ordonnoient ainsi.
Lors trouvant un batteau nous nous mîmes sans peine
Mes Compagnons & moy sur les flots de la Seine.
Le batteau qui sans doute étoit du temps passé,
Me parut fort petit & fort rapetassé.
Sur des branches de saule encore toutes vertes,
L'on étendit sur nous deux antiques couvertes,
Les rayons du Soleil, & les rayons de l'œil;
Y passoient comme ils font au travers d'un reseüil:
Là garny d'un jambon propre à faire ripaille,
Nous sommes tous couchez comme des rats en paille;
Mes Compagnons joyeux, & moy plus étonné
Qu'un homme qu'on auroit nouvellement berné;
Cependant le Pilote observant les Etoiles,
Nous force de partir, hausse toutes les voiles,
Commande de ramer, & sous les avirons
Le fleuve en ondoyant blanchit aux environs;
Le Comite cruel exerçant sa colere,

Fait soûpirer la Chiourme & voguer la Galere,
Le rivage aussi-tôt s'éloigne de nos yeux,
Et nous ne voyons plus que les eaux & les Cieux:
Ou pour dire plus vray, sur les flots de la Seine
Deux pauvres Bateliers nous menent avec peine,
Et voguant lentement, nôtre petit batteau
Aidé des avirons suit le courant de l'eau;
Le plus vieil Batelier qui de l'autre est le maître,
Magloire Jolivet, pauvre homme & pauvre Prêtre.
D'habit & de bonnet, rouge & bleu déguisé
Ressemble proprement un Triton baptisé;
J'entens de ces Tritons de nouvelle maniére,
Que Balzac a a trouvez au bord de sa Riviére,
Et qui semblent bien moins, à sainement juger,
Des Demy-Dieux Marins que des Captifs d'Alger.
Au reste Jolivet est crû dans sa famille,
Bon Pilote d'eau douce, & bon Pêcheur d'anguille:
Homme récréatif, se mêlant de chanter,
Et disant de bons mots à qui veut l'écouter.
Avec ce Conducteur sans craindre la tourmente,
Nous passons sous les Ponts de Meulan & de Mante,
Et nous voyons enfin aprés cent tournoymens,
Le Païs à pommiers des fidelles Normans.
Je ne décriray point la beauté des Villages,
Ny les côteaux tous verds, ny les roches sauvages,
Ny les prez, ny les bois, ny tant d'aimables lieux
Que les rives par tout presentent à nos yeux.
Le Soleil achevant sa premiére journée,
A l'un de ces beaux lieux nôtre barque est menée,
Où ne pouvant dormir non plus qu'un vieux lutin,
Je songeois à Caliste attendant le matin.

a Voyez le commencement du Prince de M. de Balzac.

ORPHEE.

EGLOGUE.

LE Berger Palemon, & le Berger Tityre
Prenoient l'ombre & le frais du bois & du zephyre,
Pendant que leurs troupeaux fuyans l'ardeur du jour
Paissoient tranquillement les herbes d'alentour.
Ces bois, disoit Tityre, & leur épais ombrage,
Et le doux tremblement de l'herbe & du feüillage,
Et le chant des oiseaux t'invitent à chanter
Pendant que le Soleil nous force à l'éviter.
Maintenant, Palemon, si tu voulois redire
Dessus tes chalumeaux, en faveur de Tityre,
Ce qu'au jour de Pales tu chantois sous l'ormeau,
Quand tu fus couronné des vieillards du hameau,
L'Amour infortuné, & la longue disgrace,
Et la cruelle mort du Chantre de la Thrace,
Tu recevrois de moy deux beaux vases en don,
Ouvrage merveilleux du grand Alcimedon.
En l'un il mit le Ciel, le Soleil & la Lune,
Et plus bas l'Ocean & les flots de Neptune;
En l'autre il mit au pied l'Hyver plein de glaçons;
Aux côtez il grava les Fleurs & les Moissons,
Et fit que par dedans d'un artifice étrange,
Le vin semble couler des fruits de la vendange.
Palemon luy répond, Je suis prest à chanter,
Non pour le beau present que tu viens de vanter;
Du même Alcimedon j'ay deux vases antiques,

Em-

Embellis de festins & de danses rustiques ;
Mais je veux t'obéir, & d'un plus noble effort,
Te redire d'Orphée, & l'amour & la mort.
Ce sujet passe un peu nos Muses ordinaires,
Et s'éleve au dessus de nos humbles bruiéres ;
Mais tu sçais qu'autrefois Coridon en ces lieux
A chanté la grandeur des Héros & des Dieux.
Lors il fit ce recit attendant la soirée,
Que d'un Soleil moins chaud la terre est éclairée.



Le cœur remply de gloire & de contentement,
Eurydice vivoit avecque son Amant ;
Quand amassant des fleurs dans les vertes prairies
Au retour du Printemps nouvellement fleuries,
Un horrible serpent rencontré sous ses pas
Mit fin à ses plaisirs par un cruel trépas.
De ce triste accident les Dryades troublées,
Pour pleurer leur Compagne en ces lieux assemblées,
Remplirent tous les monts de leurs longues clameurs,
Les sommets de Rhodope en jetterent des pleurs,
Et les bois de l'Attique, & les monts de Pangée,
Et les Getes & l'Hebre en son Onde affligée,
Et les Rochers de Thrace eurent le sentiment
De pleurer Eurydice & plaindre son Amant.
Luy sur son triste Luth, d'une douce harmonie,
Seul tâchant d'appaiser sa douleur infinie,
Soit que l'on vît mourir ou renaître le jour,
Aux rivages deserts il chantoit son amour,
Et par tout où sa voix pouvoit être entenduë,
Plaignoit incessamment Eurydice perduë.
Même ayant pénetré dans l'éternelle nuit,
Par où jusqu'aux Enfers le Tenare conduit,

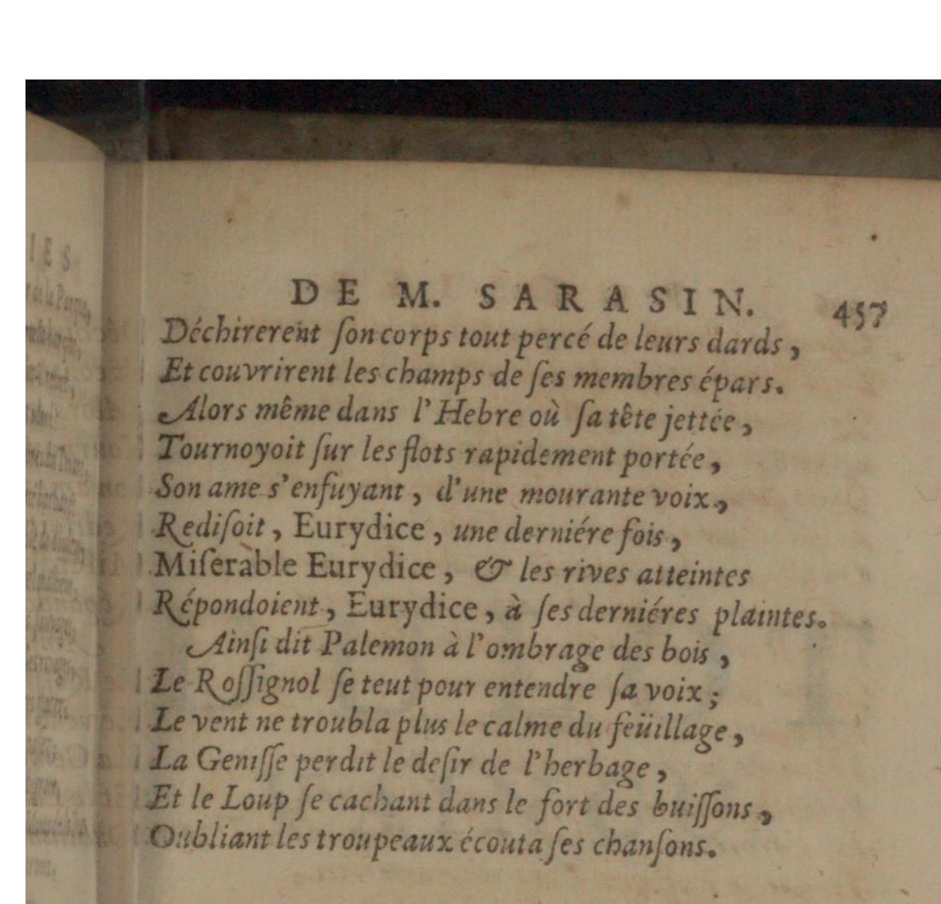
Vaste

Vaste commencement de cet Empire horrible,
Il aborda les Morts, & leur Prince terrible,
Et ces barbares cœurs que jamais l'amitié,
Ny les pleurs des humains n'émeurent à pitié.
De sa charmante voix, & de son Luth forcées,
Du plus creux de l'Erebe à l'instant ramassées,
Alloient dans le silence & dans l'obscurité
Les images des morts privez de la clarté.
(Comme on voit des oiseaux les troupes infinies,
Quand l'orage en Hyver des monts les a bannies,
Ou que Vesper aux Cieux vient ramener la nuit,
Voler vers les Forêts & s'y cacher sans bruit.)
Les hommes, les enfans, & les hautaines ames
Des Héros, les vieillards, les filles & les femmes,
Et les jeunes garçons dés leur printemps mourans,
Portez sur les bûchers aux yeux de leurs parens;
Que du Cocyte noir les ondes croupissantes,
Et les sales roseaux, & les bourbes puantes,
Et le Stix qui neuf fois coule tout à l'entour,
Enferment dans ces lieux sans espoir de retour.
On dit que ces manoirs, & ces gouffres horribles,
Aux traits de la pitié se montrerent sensibles.
Les filles de la nuit avec étonnement,
Firent de leurs serpens cesser le sifflement.
Le chien qui de ces cris bat ces rives desertes,
Retint prest d'aboyer ses trois gueules ouvertes;
Le vent impétueux tout d'un coup s'arrêta,
Et d'un peu de repos Ixion se flatta.
Et déja retournant de ces demeures sombres,
Dont les monstres affeux qui tourmentent les ombres,
Et les torrens de flame empêchent le retour,
Ayant tout surmonté par un excés d'amour,
Il ramenoit au monde Eurydice perduë,
Qu'à ses douces chansons l'Enfer avoit renduë,

Forcé par un decret du Tyran de ces lieux,
A ne la point revoir qu'il ne revît les Cieux.
Quand tout ſoudainement une ardeur inſenſée,
De ce peu ſage Amant occupa la penſée,
Bien digne du pardon qu'on devoit luy donner,
Si l'Enfer implacable avoit ſçû pardonner.
Il s'arrête, & déja proche de la victoire,
Hélas vaincu d'Amour & privé de mémoire!
Sur le point de revoir la lumiére des Cieux,
Vers ſa chere Eurydice il détourne les yeux,
Lors ſon travail fut vain, lors ſa peine ſoufferte
Ne fit que redoubler cette ſeconde perte.
Pluton ſembla ravy de rompre ſon accord,
Et rendant Eurydice au pouvoir de la mort,
Sur les flots de l'Averne aux manes redoutable,
Trois fois l'on entendit un murmure agréable,
Hélas! dit Eurydice au fort de ſa douleur,
Tu te perds, tu me perds par un nouveau malheur.
D'où vient cette fureur ſi grande & ſi cruelle?
Déja le fier deſtin aux Enfers me rappelle,
Et le peſant ſommeil qui me ferme les yeux,
M'éloigne pour jamais de la clarté des Cieux.
Pren ce dernier adieu, l'Obſcurité plus forte,
D'un tourbillon épais m'enveloppe, & m'emporte;
Et je te tends en vain pour gages de ma foy,
Ces inutiles mains qui ne ſont plus à toy.
Elle dit, & ſoudain comme on voit la fumée
Diſparoître à nos yeux dans les airs conſumée,
Legére elle s'enfuit des yeux de ſon Amant,
Et quoy qu'il embraſſât les ombres vainement,
Qu'il courût furieux au milieu des tenébres,
Qu'il y fit retentir mille plaintes funébres,
Il ne la pût revoir, & l'injuſte Charon
Par trois fois le chaſſa des bords de l'Acheron.

Cepen-

Cependant Eurydice au pouvoir de la Parque,
Déja froide passoit dans la mortelle barque,
Qu'eût-il fait, en quel lieu se fût-il retiré,
Ayant perdu deux fois cet objet adoré ?
Quels pleurs eussent émû les ombres du Tenare,
Et quel chant eût fléchy leur Déïté barbare?
On dit qu'il fut sept mois accablé de douleur,
A pleurer sans relâche un si cruel malheur,
Dans le triste sejour de ces roches sauvages,
Qui du fleuve Strymon enferment les rivages,
Repassant mille fois sous ces antres glacez,
Le funeste succés de ses malheurs passez;
Et touchant du recit de sa longue disgrace,
Les Arbres, les Rochers, & les Monts de la Thrace,
Tel que le Rossignol d'une mourante voix,
S'attristant solitaire au silence des bois,
Plaint ses petits perdus, quand d'une main cruelle
Le rude Villageois en la saison nouvelle,
Observant les buissons qui les tenoient cachez,
Les a devant ses yeux de leur nid arrachez.
Ce malheureux oiseau que la douleur transporte,
Gémit incessamment sur une branche morte,
Et soit que la nuit vienne, ou qu'elle céde au jour,
Remplit de ses regrets tous les lieux d'alentour.
Depuis jamais l'Amour, ny jamais l'Hymenée,
Ne fléchirent son ame au deüil abandonnée;
Mais fuyant les beautez dont il étoit pressé,
Et demeurant aux bords du Tanaïs glacé,
Prés des Monts Riphéens dont les rives desertes
De neige & de frimats en tout temps sont couvertes;
Il plaignoit Eurydice, & ses malheurs soufferts,
Et les vaines faveurs du Tyran des Enfers;
Quand des Ciconiens les femmes méprisées,
Aux Fêtes de Bacchus de fureur embrasées,
Déchi-



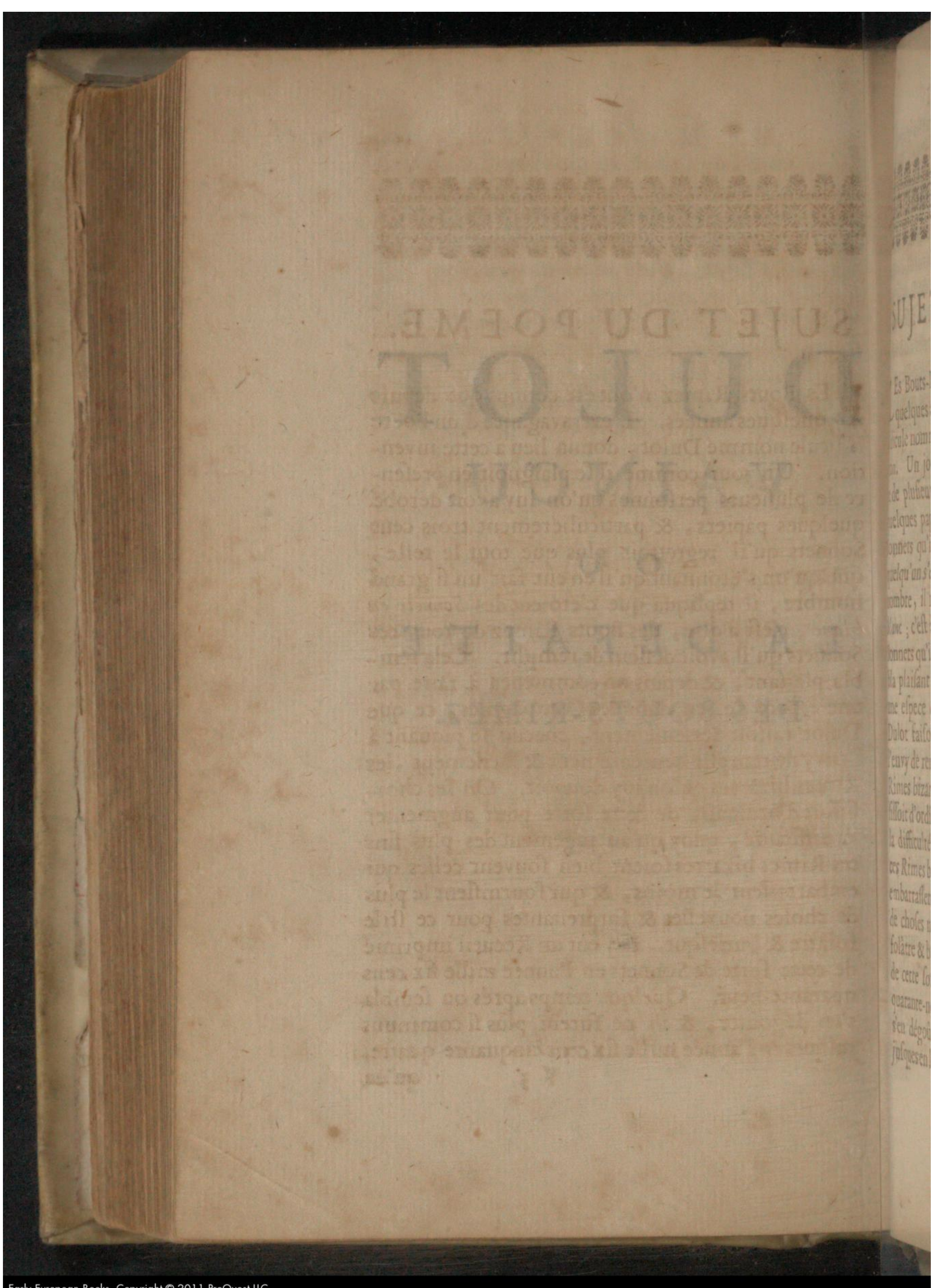
Déchirerent ſon corps tout percé de leurs dards,
Et couvrirent les champs de ſes membres épars.
Alors même dans l'Hebre où ſa tête jettée,
Tournoyoit ſur les flots rapidement portée,
Son ame s'enfuyant, d'une mourante voix,
Rediſoit, Eurydice, *une derniére fois*,
Miſerable Eurydice, *& les rives atteintes*
Répondoient, Eurydice, *à ſes derniéres plaintes.*
Ainſi dit Palemon à l'ombrage des bois,
Le Roſſignol ſe teut pour entendre ſa voix;
Le vent ne troubla plus le calme du feüillage,
La Geniſſe perdit le deſir de l'herbage,
Et le Loup ſe cachant dans le fort des buiſſons,
Oubliant les troupeaux écouta ſes chanſons.



DULOT VAINCU,

OU

LA DEFAITE DES BOUTS-RIMEZ.





SUJET DU POEME.

LEs Bouts-Rimez n'ont été connus que depuis quelques années. L'extravagance d'un Poëte ridicule nommé Dulot, donna lieu à cette invention. Un jour comme il se plaignoit en presence de plusieurs personnes qu'on luy avoit dérobé quelques papiers, & particuliérement trois cens Sonnets qu'il regrettoit plus que tout le reste, quelqu'un s'étonnant qu'il en eût fait un si grand nombre, il repliqua que c'étoient des *Sonnets en blanc* ; c'est à dire, des Bouts-Rimez de tous ces Sonnets qu'il avoit dessein de remplir. Cela sembla plaisant, & depuis on commença à faire par une espece de jeu dans les Compagnies, ce que Dulot faisoit serieusement, chacun se piquant à l'envy de remplir heureusement & facilement, les Rimes bizarres qu'on luy donnoit. On les choisissoit d'ordinaire de cette sorte pour augmenter la difficulté, quoy qu'au jugement des plus fins ces Rimes bizarres soient bien souvent celles qui embarrassent le moins, & qui fournissent le plus de choses nouvelles & surprenantes pour ce stile folâtre & burlésque. Il y eut un Recueil imprimé de cette sorte de Sonnets en l'année mille six cens quarante-neuf. Quelque temps aprés on sembla s'en dégoûter, & ils ne furent plus si communs jusques en l'année mille six cens cinquante-quatre,

qu'un homme bien moins illuſtre par ſes grandes charges, que par ſes plus grandes qualitez, les remit en réputation ſans y penſer. Car comme il a toûjours ſçû mêler le divertiſſement des belles lettres, aux affaires les plus importantes de l'Etat, de la Juſtice, & des Finances; par hazard, à quelqu'une de ces heures que les ſoins du Public luy laiſſent, il appliqua ce genre de Poëſie à ſon veritable uſage, & fit en ſe joüant un Sonnet de Bouts-Rimez ſur la mort du Perroquet d'une Dame de qualité, dont le nom & le mérite ſont connus de tout le monde. Cet exemple réveilla tout ce qu'il y avoit de gens en France qui ſçavoient rimer, on ne vît durant quelques mois, que des Sonnets ſur ces mêmes Bouts-Rimez; & leur ſujet ordinaire étoit, ou le Perroquet, ou Sainte Menehoud, que nous venions de reprendre ſur les Ennemis. M. Saraſin fit auſſi un de ces Sonnets ſur le Perroquet; mais s'ennuyant à la fin qu'une Poëſie comme celle-là, ôtât, pour ainſi dire, le cours à toutes les autres; il commence à parler par tout contre les Bouts-Rimez, & conçût le deſſein de ce Poëme, qu'il compoſa en quatre ou cinq jours, & qu'il n'a pas eu le temps de corriger. C'eſt une imitation plaiſante du Poëme héroïque, qui eſt le plus ſerieux, & le plus grave de tous, ou du moins une des principales parties. L'Auteur s'attache ſur tout à deux choſes, où les Poëtes Epiques font d'ordinaire un effort particulier; l'une eſt, ce que les Italiens appellent *Raſſegna*, la *revûë*, ou le dénombrement des troupes de leurs Chefs; & l'autre, la deſcription du combat. Il feint que le Poëte Dulot (à qui il donne pour pere le Herty, ce fou des Petites-Maiſons, duquel on a tant parlé.) Que Dulot, dis-je, ayant eſſayé autrefois en vain de détruire

truire la bonne Poësie, s'avise de faire révolter la Nation des Bouts-Rimez, & de les amener sous les armes aux portes de Paris. Il les represente conduits par quatorze Chefs, qui sont les quatorze Rimes que le Perroquet rendoit alors si célebres. Il décrit ensuite l'armée des bons Vers, la Bataille qui fut donnée dans la plaine de Grenelle, la défaite des Bouts-Rimez, les peines qu'on imposa aux vaincus, & finit son Poëme par la mort de Dulot, comme Virgile a finy le sien par la mort de Turnus. Il a remply cet Ouvrage de tant de choses agréables, qu'elles doivent faire excuser aux plus severes Critiques, celles qu'il y eût changées luy-même s'il eût vécu. Sur-tout, il y a quantité d'allusions trés-ingenieuses qu'on expliquera en marge, comme étoit son intention, en faveur de plusieurs personnes qui ne sont pas obligées de les entendre.





SONNET
DE BOUTS-RIMEZ
DE MONSIEUR SARASIN,
Sur la mort du Perroquet.

Quand la mort contre qui vainement on - chicane,
Eut fait dans son Avril le Perroquet -- capot,
Un Coquemar fut l'urne & le précieux ——— pot
Où l'on le mit vétu de sa verte ——— soutane.

Jupiter troublant l'air serain & ——— diaphane,
Le couvrit en courroux des couleurs d'un —— tripot;
*Puis appellant le Dieu qui * * * ** ——— chabot,
Va, Mercure, dit-il, dans ce monde —— prophane.

Ren l'ame au Perroquet, sors-le du - Coquemart.
Lors comme de Saint Paul fondroit le —— Jaquemart,
De l'Olympe étoillé descend le Dieu sans ——, barbe.

Et ramassant soudain ce funeste ——— debris,
Rend l'ame au Perroquet, & plus vîte qu'un - barbe
Le reporte en sa cage au céleste ——— lambris.

DULOT VAINCU,

OU

LA DEFAITE

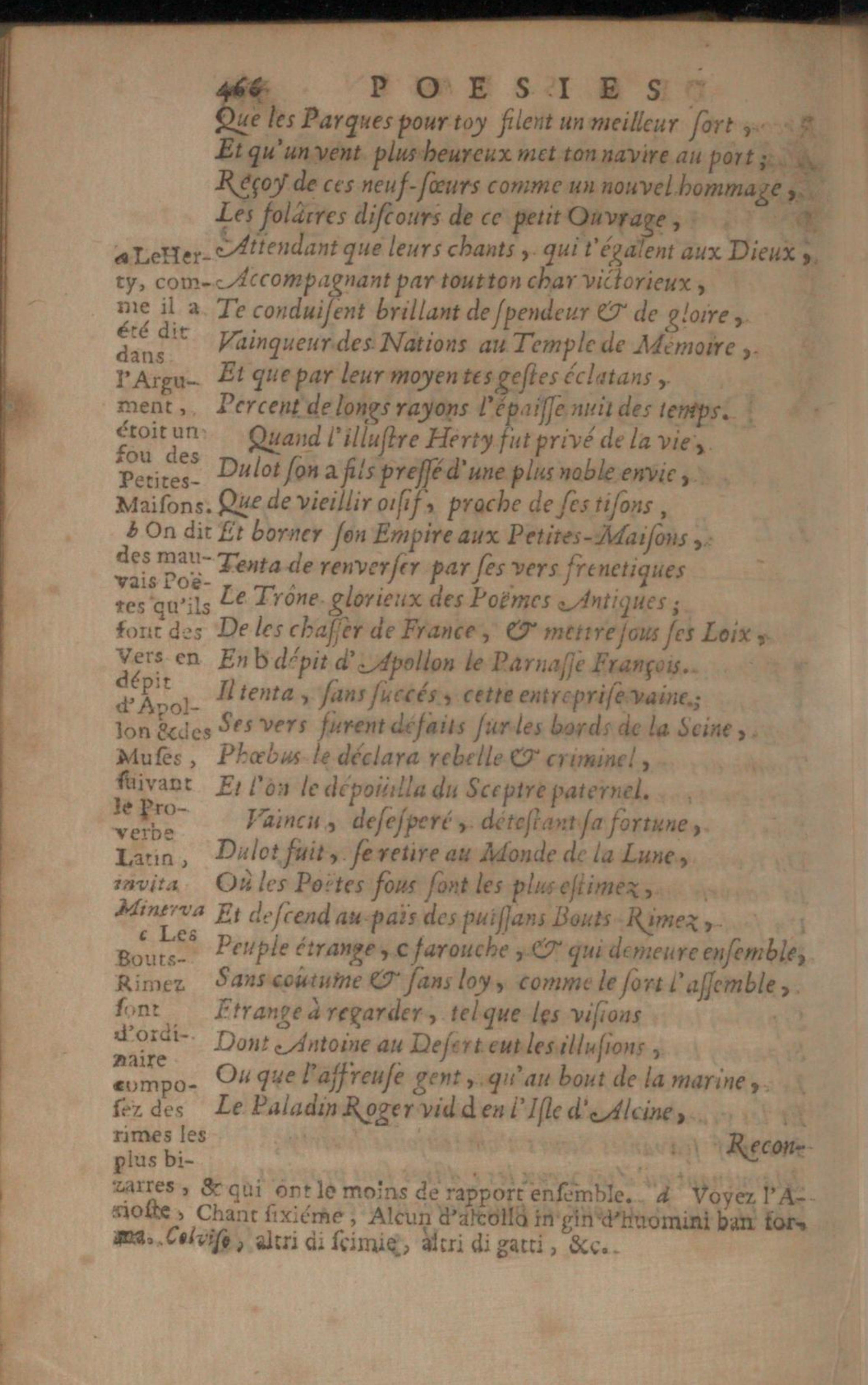
DES BOUTS-RIMEZ.

A MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE CONTY.

CHANT PREMIER.

JE chante les Combats, l'héroïque vaillance,
Et les faits glorieux des Poëmes de France;
Et comme sous les murs de la grande Cité,
Tomba des mauvais Vers le Peuple révolté;
Lors que pour détrôner la bonne Poësie,
Sous l'orgueilleux Dulot, durant sa frenesie,
Du Royaume des Fous vinrent les Bouts-Rimez,
Et couvrirent nos champs de bataillons armez.
Un seul jour décidant aux plaines de Grenelle,
Par les mains du Destin leur célebre querelle.
Illustre Demy-Dieu, digne sang de nos Rois,
Si parmy les travaux de tes nobles exploits,
Si parmy les horreurs des tempêtes civiles,
Les fureurs des Soldats, les tumultes des Villes,
Et les grands accidens de ton fameux party,
Les neuf sçavantes Sœurs t'ont toûjours diverty;
Maintenant qu'à tes vœux les Astres sont propices,
Que tu fais de la Cour les plus cheres délices,



Que les Parques pour toy filent un meilleur ſort,
Et qu'un vent plus heureux met ton navire au port;
Reçoy de ces neuf-ſœurs comme un nouvel hommage,
Les folâtres diſcours de ce petit Ouvrage,
Attendant que leurs chants, qui t'égalent aux Dieux,
Accompagnant par tout ton char victorieux,
Te conduiſent brillant de ſpendeur & de gloire,
Vainqueur des Nations au Temple de Memoire,
Et que par leur moyen tes geſtes éclatans,
Percent de longs rayons l'épaiſſe nuit des temps.
Quand l'illuſtre Herty fut privé de la vie,
Dulot ſon a fils preſſé d'une plus noble envie,
Que de vieillir oiſif, proche de ſes tiſons,
Et borner ſon Empire aux Petites-Maiſons,
Tenta de renverſer par ſes vers frenetiques
Le Trône glorieux des Poëmes Antiques;
De les chaſſer de France, & mettre ſous ſes Loix,
En b dépit d'Apollon le Parnaſſe François.
Il tenta, ſans ſuccés, cette entrepriſe vaine;
Ses vers furent défaits ſur les bords de la Seine,
Phœbus le déclara rebelle & criminel,
Et l'on le dépoüilla du Sceptre paternel.
Vaincu, deſeſperé, déteſtant ſa fortune,
Dulot fuit, ſe retire au Monde de la Lune,
Où les Poëtes fous ſont les plus eſtimez,
Et deſcend au païs des puiſſans Bouts-Rimez,
Peuple étrange, c farouche, & qui demeure enſemble,
Sans coûtume & ſans loy, comme le ſort l'aſſemble,
Etrange à regarder, tel que les viſions
Dont Antoine au Deſert eut les illuſions,
Ou que l'affreuſe gent, qu'au bout de la marine,
Le Paladin Roger vid d en l'Iſle d'Alcine,

Recon-

a Le Herty, comme il a été dit dans l'Argument, étoit un fou des Petites-Maiſons.

b On dit des mauvais Poëtes qu'ils font des Vers en dépit d'Apollon & des Muſes, ſuivant le Proverbe Latin, *invita Minerva*.

c Les Bouts-Rimez ſont d'ordinaire compoſez des rimes les plus bizarres, & qui ont le moins de rapport enſemble.

d Voyez l'Arioſte, Chant ſixiéme, Alcun d'alcollo in gin d'huomini ban forma. *Colviſo*, altri di ſcimie, altri di gatti, &c.

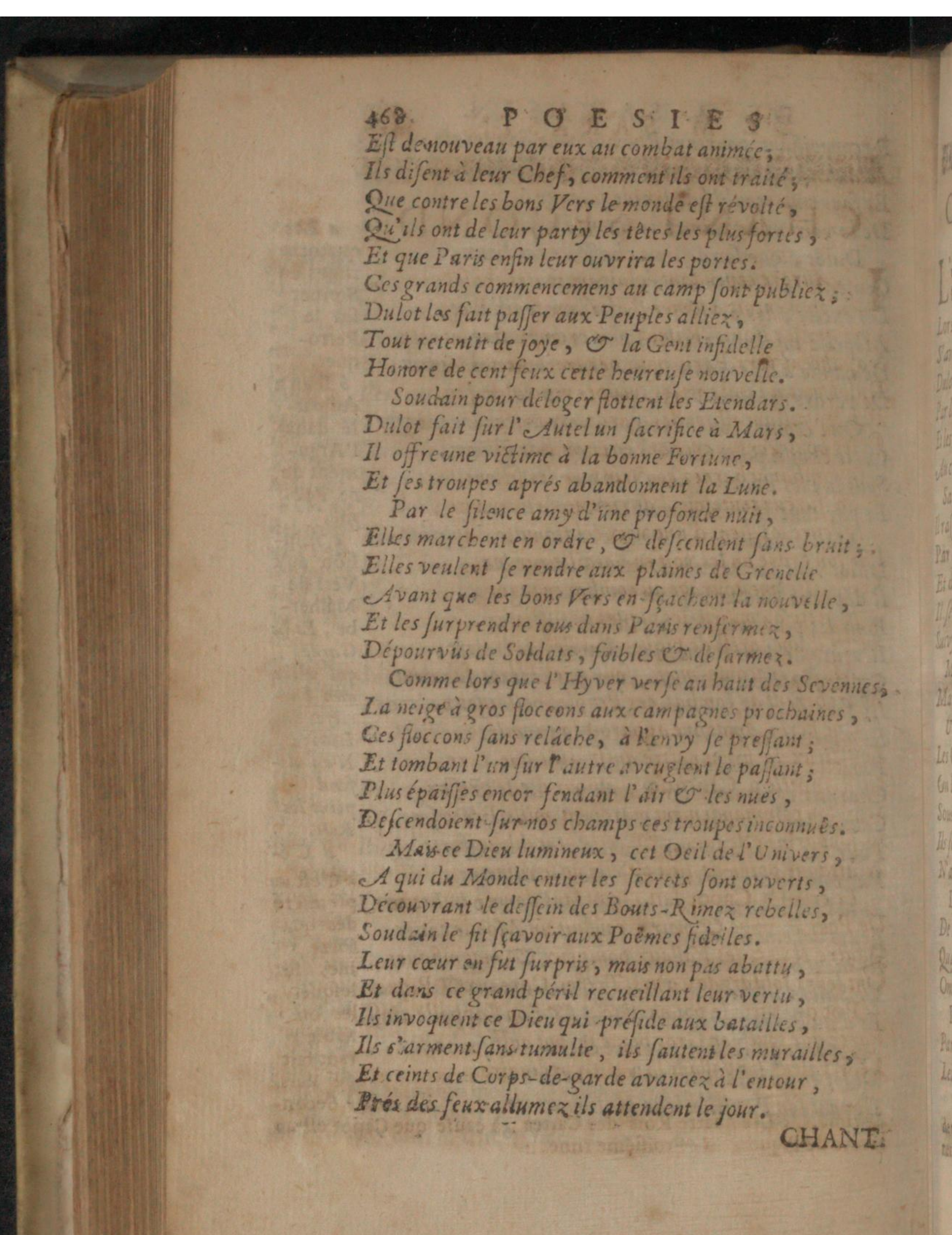
Reconnoissant pourtant Phœbus pour Souverain ;
Mais se rongeant le cœur d'un dépit inhumain,
Et sans cesse troublé de froide jalousie,
De le voir mieux aimer la bonne Poësie.
Dulot, que son destin a chassé de ces lieux,
Conseille la révolte à ces audacieux,
Les excite, les presse, exhalte leur vaillance,
Méprise insolemment les Poëmes de France,
Demande à les conduire, & leur promet dans peu
De perdre nos bons Vers, par le fer & le feu.
On l'écoute, on le croit, on veut descendre en terre,
On le choisit pour Chef de cette grande guerre,
Sous luy les Bouts-Rimez sont par tout enroollez,
Et par tout le païs à combattre appellez.
Mais pendant que le Peuple en tumulte s'apprête,
Dulot veut par la ruse avancer sa conquête,
Il dépêche soudain a *quatorze Bouts-Rimez,*
Pour les plus hazardeux justement estimez,
Il veut que dans Paris leurs charmes ils étalent,
Qu'ils se glissent par tout, que par tout ils cabalent.
Ils font ce qu'il commande, & comme ils sont adroits,
Ils gagnent les Esprits, presque en tous les endroits.
Paris les voit allant par toutes les ruelles
Charmer également les Blondins, & les Belles ;
Ceux même, qui des Rois dispensent b *les Trésors,*
Pour les faire admirer, font d'aimables efforts.
Par tout de ces Sorciers la force se découvre,
Et la Garde en un mot, n'en défend point c *le Louvre ;*
Leurs desseins cependant aux mortels sont secrets,
Ils marchent entre nous en forme de Sonnets,
De Sainte Menehoud d *nous disent des nouvelles,*
Et d'un Perroquet mort content cent bagatelles.
Aprés qu'ils sont par tout cheris, & souhaitez,
Dulot en un instant les voit à ses côtez,
Devant son Pavillon leur Nation armée

a Les quatorze rimes du Sonnet sur le Perroquet.

b Il en a été parlé dans l'Argument de ce Poëme.

c Allusion aux Vers de Malherbe, *Et la Garde qui veille aux barriéres du Louvre, N'en défend point les Rois.*

d C'étoient les deux principaux sujets des Bouts-Rimez, comme il a été dit dans l'Argument.



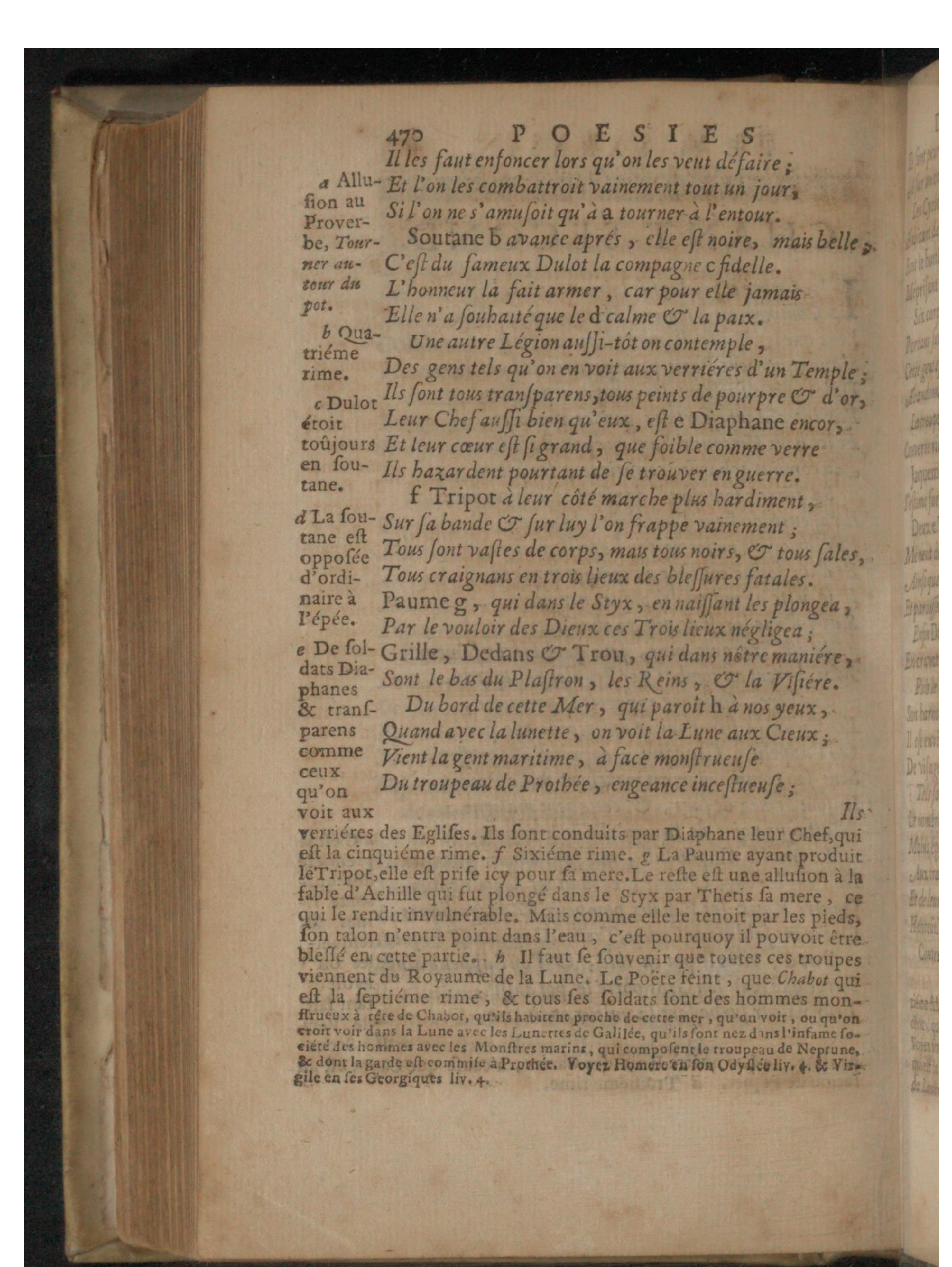
Eſt de nouveau par eux au combat animée ;
Ils diſent à leur Chef, comment ils ont traité ;
Que contre les bons Vers le monde eſt révolté,
Qu'ils ont de leur party les têtes les plus fortes,
Et que Paris enfin leur ouvrira les portes.
Ces grands commencemens au camp ſont publiez ;
Dulot les fait paſſer aux Peuples alliez,
Tout retentit de joye, & la Gent infidelle
Honore de cent feux cette heureuſe nouvelle.
  Soudain pour déloger flottent les Etendars.
Dulot fait ſur l'Autel un ſacrifice à Mars,
Il offre une victime à la bonne Fortune,
Et ſes troupes aprés abandonnent la Lune.
  Par le ſilence amy d'une profonde nuit,
Elles marchent en ordre, & deſcendent ſans bruit ;
Elles veulent ſe rendre aux plaines de Grenelle
Avant que les bons Vers en ſçachent la nouvelle,
Et les ſurprendre tous dans Paris renfermez,
Dépourvûs de Soldats, foibles & deſarmez.
  Comme lors que l'Hyver verſe au haut des Sevennes,
La neige à gros flocons aux campagnes prochaines,
Ces flocons ſans relâche, à l'envy ſe preſſant ;
Et tombant l'un ſur l'autre aveuglent le paſſant ;
Plus épaiſſes encor fendant l'air & les nuës,
Deſcendoient ſur nos champs ces troupes inconnuës.
  Mais ce Dieu lumineux, cet Oeil de l'Univers,
A qui du Monde entier les ſecrets ſont ouverts,
Découvrant le deſſein des Bouts-Rimez rebelles,
Soudain le fit ſçavoir aux Poëmes fideles.
Leur cœur en fut ſurpris, mais non pas abattu,
Et dans ce grand péril recueillant leur vertu,
Ils invoquent ce Dieu qui préſide aux batailles,
Ils s'arment ſans tumulte, ils ſautent les murailles,
Et ceints de Corps-de-garde avancez à l'entour,
Prés des feux allumez ils attendent le jour.

CHANT.

CHANT SECOND.

L'*Aurore cependant éclairant toutes choses,*
Commençoit à semer l'Horison de ses Roses,
Lors que les Bouts-Rimez plus prompts que les éclairs,
S'avancent vers Paris pour perdre les bons Vers.
Dulot voit à l'instant ses troupes repoussées
Par le vaillant effort des gardes avancées,
Et les bons Vers marchans en épais Bataillons
Au combat acharnez couvrir tous les sillons.
Sa fureur toutefois, de rien ne s'épouvante,
Il rasseure les siens d'une voix éclatante;
Par son ordre on les voit en bataille rangez,
Et d'un ferme courage au combat engagez,
Il se jette au milieu des piques herissées,
Suivy d'une forest de piques abaissées.
Muse, raconte-moy, sous quel Héros fameux
Marcherent au combat ces Peuples belliqueux.
Une fiére Amazone apparoît la premiére,
Les Cieux la firent naître aussi laide que fiére,
On l'appelle a Chicane; *autour d'elle pressez,*
Sous son commandement marchent mille Procez,
Ils sont armez de sacs, & cette gent maligne
N'attaque point de lieu qu'elle ne le ruïne,
Le cruel b Capot *suit, qui sans donner quartier*
De Peuple rouge & noir, conduit un Monde entier.
Quatre Rois c *ses Vassaux pompeux & magnifiques,*
Ont leurs soldats de Cœurs, Tréfles, Careaux & Piques.
Pot d, *vient le pot en tête, & l'on l'appelle ainsi,*
Parce que tout son Gros porte le pot aussi,
Leur valeur surpassant la valeur ordinaire,

a C'est la premiére des quatorze rimes sur lesquelles on avoit tant fait de Vers. *b* Seconde rime. *c* Les quatre Rois des Cartes; à cause que Capot est un terme de Piquet. *d* Troisiéme rime.



Il les faut enfoncer lors qu'on les veut défaire ;
Et l'on les combattroit vainement tout un jour,
Si l'on ne s'amusoit qu'à a *tourner à l'entour.*
Soutane b *avance aprés , elle est noire, mais belle ;*
C'est du fameux Dulot la compagne c *fidelle.*
L'honneur la fait armer , car pour elle jamais
Elle n'a souhaité que le d *calme & la paix.*
Une autre Légion aussi-tôt on contemple ,
Des gens tels qu'on en voit aux verriéres d'un Temple ;
Ils sont tous transparens, tous peints de pourpre & d'or,
Leur Chef aussi bien qu'eux , est e Diaphane *encor,*
Et leur cœur est si grand , que foible comme verre
Ils hazardent pourtant de se trouver en guerre.
f Tripot *à leur côté marche plus hardiment ,*
Sur sa bande & sur luy l'on frappe vainement ;
Tous sont vastes de corps, mais tous noirs, & tous sales,
Tous craignans en trois lieux des blessures fatales.
Paume g , *qui dans le Styx , en naissant les plongea ,*
Par le vouloir des Dieux ces Trois lieux négligea ;
Grille , Dedans & Trou , *qui dans nôtre maniére ,*
Sont le bas du Plastron , les Reins , & la Visiére.
Du bord de cette Mer , qui paroît h *à nos yeux ,*
Quand avec la lunette , on voit la Lune aux Cieux ;
Vient la gent maritime , à face monstrueuse
Du troupeau de Prothée , engeance incestueuse ;

Ils

a Allusion au Proverbe, *Tourner autour du pot.*

b Quatriéme rime.

c Dulot étoit toûjours en soutane.

d La soutane est opposée d'ordinaire à l'épée.

e De soldats Diaphanes & transparens comme ceux qu'on voit aux verriéres des Eglises. Ils sont conduits par Diaphane leur Chef, qui est la cinquiéme rime. *f* Sixiéme rime. *g* La Paume ayant produit le Tripot, elle est prise icy pour sa mere. Le reste est une allusion à la fable d'Achille qui fut plongé dans le Styx par Thetis sa mere , ce qui le rendit invulnérable. Mais comme elle le tenoit par les pieds, son talon n'entra point dans l'eau , c'est pourquoy il pouvoit être blessé en cette partie. *h* Il faut se souvenir que toutes ces troupes viennent du Royaume de la Lune. Le Poëte feint , que *Chabot* qui est la septiéme rime , & tous ses soldats sont des hommes monstrueux à tête de Chabot, qu'ils habitent proche de cette mer , qu'on voit , ou qu'on croit voir dans la Lune avec les Lunettes de Galilée, qu'ils sont nez dans l'infame société des hommes avec les Monstres marins , qui composent le troupeau de Neptune, & dont la garde est commise à Prothée. Voyez Homere en son Odyssée liv. 4. & Virgile en ses Georgiques liv. 4.

Ils font peur au regard, & leur Prince Nabot
A sur un corps humain la tête d'un chabot.
Les Cyclopes nouveaux sous leur geant a Prophane,
Habitant de la Lune en dépit de Diane,
Font le huitiéme Gros, & marchent en ces lieux,
Méprisant fiérement les hommes & les Dieux.
Six corps restent encor, l'un le peuple des Cruches,
Portans sur leurs cimiers des panaches d'Autruches;
Cette gent est fantasque, & leur Chef b Coquemart,
Abandonné des siens fait souvent bande à part.
La troupe qui succéde est pesante, & se treuve
Couverte richement d'armures à l'épreuve;
Jaquemart c *la conduit, & chacun aujourd'huy*
S'estime fort heureux d'être d *armé comme luy.*
Deux e Barbes *vont aprés, qui grandes & hideuses*
Ménent deux bataillons de Barbes belliqueuses;
Ainsi que Dom-Quichot, f *elles portent bassins,*
Et paroissent de loin barbes de Capucins.
Enfin Debris *s'avance & sans ordre* g *égarée,*
En cravatte combat sa troupe séparée.
Puis le dernier de tous marche le beau h Lambris;
Son harnois est par tout bruny d'or de grand prix.
Il est environné de troupes Romanesques,
De visage & de port étrangement i *grotesques.*
Tels sont des Bouts-rimez les Chefs pleins de fureur,
Le nombre des Soldats donne de la terreur;
Moins épaisses voit-on sortir de leurs taniéres,
Aux travaux de l'Eté, les Fourmis ménageres,
Et de leurs cris confus, & du bruit des clairons,
Hauteüil & Vaugirard tonnent aux environs.
Contre eux d'autre côté, *va le* Poëme Epique,

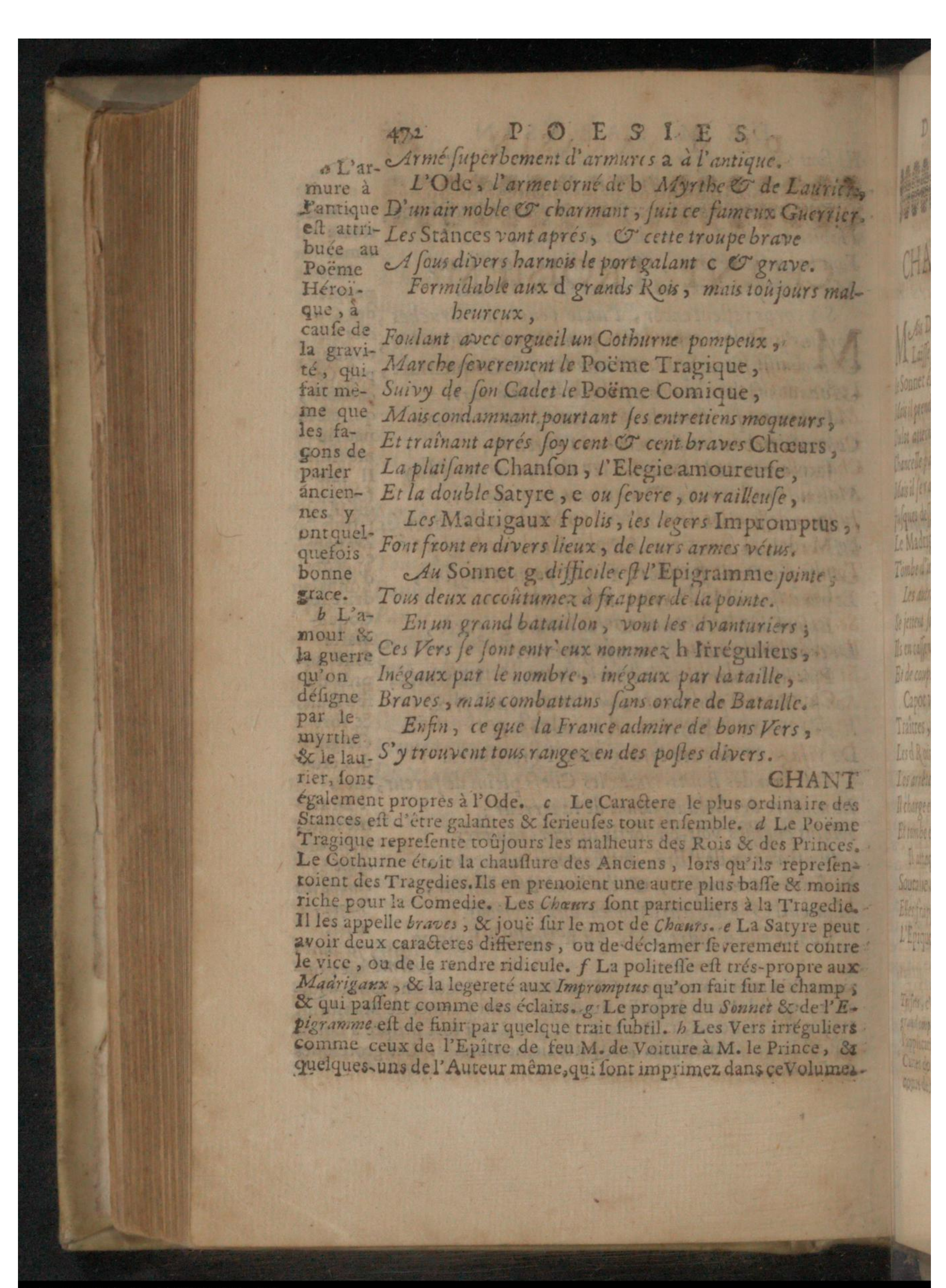
a Huitiéme rime.

b Le peuple des *Cruches* est conduit par *Coquemart*, qui est la neuviéme rime. Il fait souvent bande à part, parce que d'ordidaire les Coquemarts sont auprés du feu seuls, & fort éloignez des cruches.

c Dixiéme rime.

d On dit, *armé comme un Jaquemart.*

e *Barbe Armé* fait l'onziéme & la treiziéme rime. f Elles sont armées comme Dom-Quichot, quand il prit le bassin du Barbier pour l'armet de Mambrin. Voyez son Histoire, 1. Partie c. 16. g Cela est fort propre à *Debris* qui est la douziéme rime. h Quatorziéme rime. i Les grotesques de *Lambris*.



Armé superbement d'armures a *à l'antique.*
L'Ode, *l'armet orné de* b *Myrthe & de Laurier,*
D'un air noble & charmant, suit ce fameux Guerrier.
Les Stances *vont aprés, & cette troupe brave*
A sous divers harnois le port galant c *& grave.*
Formidable aux d *grands Rois, mais toûjours malheureux,*
Foulant avec orgueil un Cothurne pompeux,
Marche severement le Poëme Tragique,
Suivy de son Cadet le Poëme Comique,
Mais condamnant pourtant ses entretiens moqueurs,
Et traînant aprés soy cent & cent braves Chœurs,
La plaisante Chanson, *l'*Elegie amoureuse,
Et la double Satyre, e *ou severe, ou railleuse,*
Les Madrigaux f *polis, les legers* Impromptus,
Font front en divers lieux, de leurs armes vétus.
Au Sonnet g *difficile est l'*Epigramme *jointe;*
Tous deux accoûtumez à frapper de la pointe.
En un grand bataillon, vont les avanturiers;
Ces Vers se sont entr'eux nommez h Irréguliers,
Inégaux par le nombre, inégaux par la taille,
Braves, mais combattans sans ordre de Bataille.
Enfin, ce que la France admire de bons Vers,
S'y trouvent tous rangez en des postes divers.

a L'armure à l'antique est attribuée au Poëme Héroïque, à cause de la gravité, qui fait même que les façons de parler anciennes y ont quelquefois bonne grace. b L'amour & la guerre qu'on désigne par le myrthe & le laurier, sont également propres à l'Ode. c Le Caractere le plus ordinaire des Stances est d'être galantes & serieuses tout ensemble. d Le Poëme Tragique represente toûjours les malheurs des Rois & des Princes. Le Cothurne étoit la chaussure des Anciens, lors qu'ils representoient des Tragedies. Ils en prenoient une autre plus basse & moins riche pour la Comedie. Les *Chœurs* sont particuliers à la Tragedie. Il les appelle *braves*, & jouë sur le mot de *Chœurs*. e La Satyre peut avoir deux caracteres differens, ou de déclamer severement contre le vice, ou de le rendre ridicule. f La politesse est trés-propre aux *Madrigaux*, & la legereté aux *Impromptus* qu'on fait sur le champ; & qui passent comme des éclairs. g Le propre du *Sonnet* & de l'*Epigramme* est de finir par quelque trait subtil. h Les Vers irréguliers comme ceux de l'Epître de feu M. de Voiture à M. le Prince, & quelques-uns de l'Auteur même, qui sont imprimez dans ce Volume.

CHANT



CHANT TROISIE'ME.

Mais Dulot, cependant, pour terminer la guerre,
Laisse sur le Sonnet *a tomber son Cimeterre,*
Le Sonnet *étonné branle sur ses* b *Tersets,*
Mais il prend sa revanche avec pareil succés.
Dulot atteint du coup que le Sonnet *luy donne,*
Chancelle par trois fois, & son Camp s'en étonne,
Mais il se raffermit, & d'un bras sans égal,
Jusques dessous les dents il fend un Madrigal.
Le Madrigal *sans force, & plus froid que la glace,*
Tombe d'un coup si rude étendu sur la place.
Les autres Madrigaux *animez du danger,*
Se jettent sur les Pots *afin de se venger;*
Ils en cassent le haut, ils en cassent les anses,
Et de coups redoublez ils leur ouvrent les panses.
Capot *vient au secours, & criant,* c'est assez;
Traîtres, vous payerez, *dit-il,* les c pots cassez.
Les d *Rois vont devant luy, mais le* Poëme Epique
Les arrête, & d'un coup perce le Roy de Pique.
Il charge encor Capot, *qui perd les Etriers,*
Et tombe entre ces Rois *qui sont fait prisonniers.*
Il attaque Chicane *enflé de sa victoire;*
Soutane e *à son secours pousse sa bande noire,*
Elles frappent cent coups en un même moment,
*L'*Epique *les* f *méprise, & rit amerement.*

a Il y a apparence que le *Sonnet* est mis le premier à cause qu'on ne faisoit presque que des Sonnets sur des Bouts-Rimez.

b Les Tersets du Sonnet sont les six derniers Vers qu'on divise en deux parties, chacun de trois Vers. Plus *Branle sur ses Tersets*, c'est à mon avis comme s'il disoit, *Branle sur ses étriers, du grand coup qu'il a reçû*. c C'est une façon de parler proverbiale, dont l'application est trés-ingenieuse en ce lieu. d Les quatre Rois des Cartes dont il a été parlé. e La *Soutane* vient fort à propos au secours de son Amie. f Comme des choses fort au dessous de luy.

Plus ferme qu'un Rocher qui presente sa tête
A l'effort violent d'une rude tempête, [a]
L'Ecu soûtient leurs coups sur son bras qu'il roidit,
Et l'acier repoussé vers les Cieux rebondit;
Il lâche son a épée; & d'une main guerriére
Il prend par le collet Chicane *prisonniére.*
Le lâche Procez *fuit, jettant par les chemins,*
Afin de mieux courir, & sac & parchemins,
Jusqu'au bord de la Mer va cette gent maudite,
Et le seul Ocean peut arrêter sa fuite;
Aux rives où la Seine à Thetis b *fait la Cour,*
C'est-là que de tout temps Procez *fait son sejour.*
Soutane *sans secours maudit sa destinée,*
Et comme sa Compagne elle est emprisonnée.
Les Improptus *ailleurs voltigeans & courans,*
Du corps de Diaphane *éclaircissent les rangs.*
Diaphane *luy-même est brisé comme verre,*
Et sous un Impromptu *donne du nez en terre.*
Dulot voit ce desordre, & fremit de dédain,
Il renverse un Quadrain, *un* Sixain, *un* Dixain,
Prophane *fait tomber la plaintive* Elegie,
Mais quoy que de son sang la terre soit rougie;
Le coup n'est pas mortel, & ce fâcheux état,
Sans l'ôter aux Amans c *la met hors de combat.*
Les Monstres d *de la Mer poussent la* Comedie;
*On la voit en danger, mais l'*Ode *y remédie;*
Elle les tourne en fuite, & Seine sous son flot,
Les cache avec leur chef à tête de chabot.
Deux Chansons, *d'un bel air, sur de vîtes alfanes,*
Leurs nottes e *à la main attaquent les* Prophanes,
Et pour rendre le Chef & les Geants vaincus,
L'une invoque l'Amour, f *l'autre invoque* Bacchus,
Prophane *s'en indigne, & vomit cent blasphêmes,*
Je voudrois que ces Dieux combatissent eux-mêmes,
Dit-il,

a Il faut concevoir cette épée à son bras avec une chaîne.
b La Normandie.
c A cause qu'elle n'est pas propre à décrire les actions militaires.
d Les hommes à tête de *Chabot*, dont il a été parlé.
e Armées de Nottes de Musique. *Alfanes*, est un mot Italien, qui veut dire des *Cavales* de grande taille, déchargées, & propres à la course, & à la fatigue.
f L'amour & le vin sont deux sujets ordinaires des *Chansons*.

Dit-il, ils en mourroient ces deux lâches garçons,
Qui chez moy, comme vous, passent pour des a *Chansons.*
Il dit, & de ses mains menant sa lourde masse,
Un coup horrible & fier suit sa fiére menace;
Ce coup est détourné par le vouloir des Dieux,
Qui punissent l'orgueil de cet audacieux;
Il tombe terrassé par leurs divines fléches;
Qui dans son Bataillon font de sanglantes bréches.
Icy l'un va par terre, & là d'étonnement
L'autre n'a plus de mains, ny plus de mouvement,
Et deux foibles Chansons, *ô force souveraine!*
Les prennent prisonniers, les mettent à la chaîne:
Apprenez, ô mortels, de leur témerité,
Le respect que l'on doit à la b *Divinité.*
Comme on voit les Essains abandonner les ruches,
De même en un instant le bataillon des Cruches
Se vient rendre au Sonnet, *& trahit son party;*
Coquemart *quitte encor le grand fils* c *du Herty;*
Le Sonnet *les reçoit, les met sous bonne garde,*
Et comme des Coquins tout le Camp les regarde.
*L'*Epique *cependant presque égal au Dieu-Mars,*
Comme un noir tourbillon fond sur les Jaquemars;
Il y fond à propos, car leur troupe hardie,
De massacres cruels d *troubloit la* Tragedie;
Ses derniers Vers gisoient, & des coups de leur flanc,
La plaine se couvrit de longs fleuves de sang,
En vain les braves e Chœurs *comme guerriers fidelles,*
Tâchoient à détourner ces atteintes mortelles,
De leurs corps en cent lieux les champs étoient jonchez,
Du bataillon Tragique ils étoient f *retranchez.*
*Ah! s'écria l'*Epique g, *ah! canaille inhumaine,*
Ozer devant mes yeux ensanglanter la Scene,

Vous

a C'est un discours digne de *Profane.*

b Allusion au Vers de Virgile, *Discite Justitiam moniti, & non temnere Divos.*

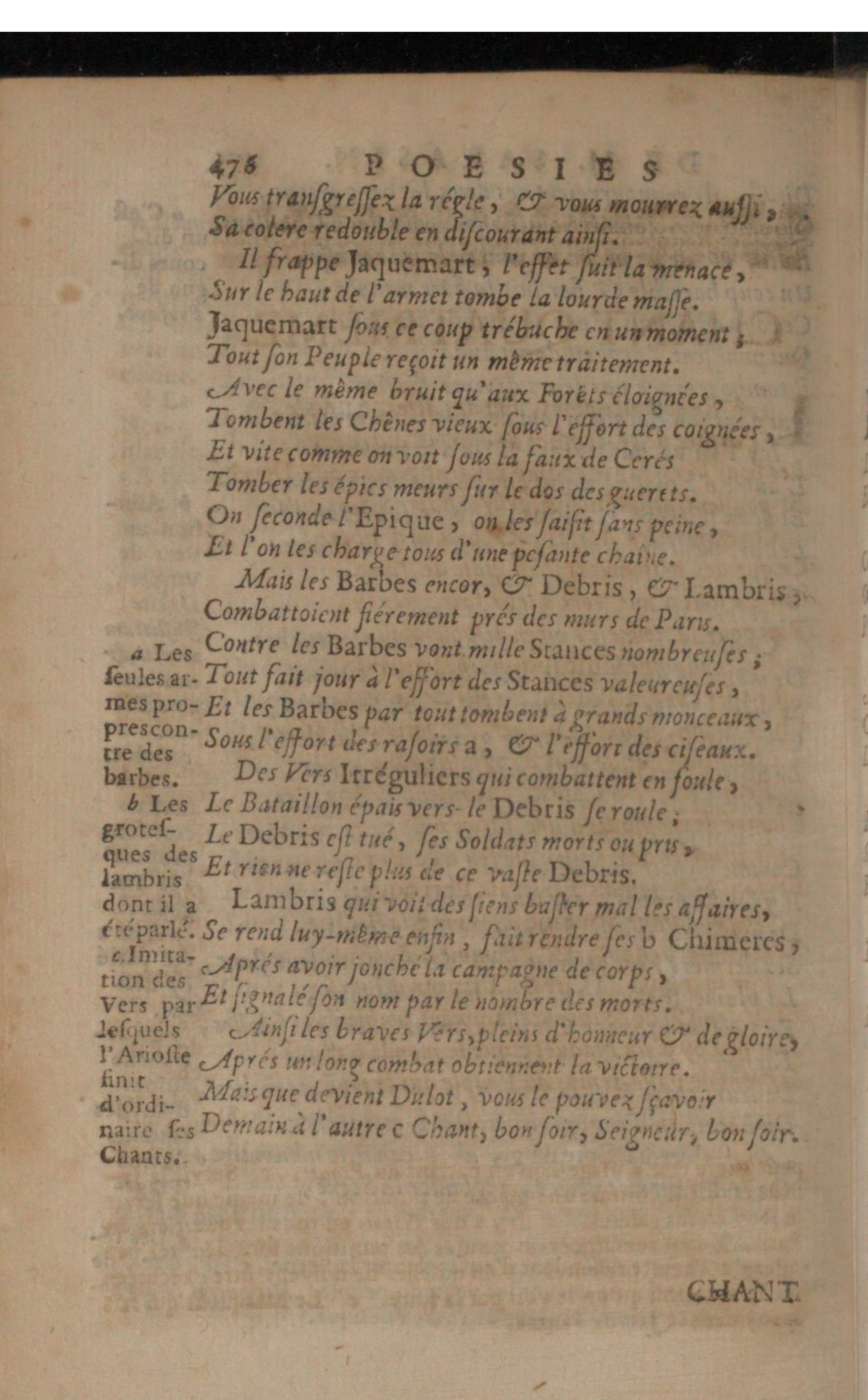
c Dulot.

d Les massacres sont propres à la Tragedie.

e Il en a été parlé cy-dessus.

f On retranche aujourd'huy les Chœurs de nos Tragedies.

g Les régles du Théatre défendent d'ensanglanter la Scene, c'est à dire, de faire tuer personne devant les yeux du peuple. *Nec pueros coram populo Medea trucidet.* Horace de l'Art Poëtique.



Vous transgressez la régle, & vous mourrez aussi,
Sa colere redouble en discourant ainsi.
Il frappe Jaquemart, *l'effet suit la menace,*
Sur le haut de l'armet tombe la lourde masse.
Jaquemart *sous ce coup trébuche en un moment ;*
Tout son Peuple reçoit un même traitement.
Avec le même bruit qu'aux Forêts éloignées,
Tombent les Chênes vieux sous l'effort des coignées,
Et vite comme on voit sous la faux de Cerés
Tomber les épics meurs sur le dos des guerets.
*On seconde l'*Epique, *on les saisit sans peine,*
Et l'on les charge tous d'une pesante chaîne.
Mais les Barbes *encor, &* Debris, *&* Lambris,
Combattoient fiérement prés des murs de Paris.
Contre les Barbes *vont mille* Stances *nombreuses ;*
Tout fait jour à l'effort des Stances *valeureuses,*
Et les Barbes *par tout tombent à grands monceaux,*
Sous l'effort des rasoirs a, *& l'effort des ciseaux.*
Des Vers Irréguliers *qui combattent en foule,*
Le Bataillon épais vers le Debris *se roule ;*
Le Debris *est tué, ses Soldats morts ou pris,*
Et rien ne reste plus de ce vaste Debris.
Lambris *qui voit des siens baster mal les affaires,*
Se rend luy-même enfin, fait rendre ses b Chimeres,
Aprés avoir jonché la campagne de corps,
Et signalé son nom par le nombre des morts.
Ainsi les braves Vers, pleins d'honneur & de gloire,
Aprés un long combat obtiennent la victoire.
Mais que devient Dulot, vous le pouvez sçavoir
Demain à l'autre c *Chant, bon soir, Seigneur, bon soir.*

a Les seules armes propres contre des barbes.

b Les grotesques des lambris dont il a été parlé.

c Imitation des Vers par lesquels l'Arioste finit d'ordinaire ses Chants.

CHANT



CHANT QUATRIE'ME.

LA Renommée alors, bat des aîles, & vole,
Parlant de ce combat de l'un à l'autre Pole;
Les bons Vers sur le champ rendent graces aux Dieux,
Et poussent jusqu'au Ciel leurs chants victorieux.
On enterre les Morts, & puis on délibere
Ce que des prisonniers il est juste de faire,
On va tout d'une voix à leur faire mercy,
Puis pour la seureté l'on en dispose ainsi,
On condamne Chicane *afin d'être punie,*
A passer chez a Basché *le reste de sa vie,*
Où Trudon, maître Oudart, & les autres Valets,
La froissent chaque jour à coups de gantelets.
Pour l'avare b Capot, *on consent bien qu'il vive,*
Eloigné des combats d'une façon oisive,
Sans se mêler de rien que du Jeu du c *Piquet,*
Et sans oser jamais parler de Perroquet.
On condamne Soutane *à servir* d *la Justice,*
Et le crotté Pédant, & l'homme à Bénefice.
Par tout dans la Cité les Tripots *dispersez,*
Et de cris & de coups incessamment poussez,
Sous la Loy d'un Naquet e *que le monde baffouë,*
Servent de passe-temps au Peuple qui se jouë.

a Voyez Rabelais Liv. 4. ch.12. & suivans, où il raconte de quelle sorte on recevoit les *Chicanoux* chez le Seigneur de Basché. *b* Le terme de *Capot* ne peut guere être d'usage, qu'en parlant du *Piquet*. *c* Servir la Justice est dit là comme une espece de punition, de même que servir le Roy en ses galeres. *d* Il y a des *Tripots* en tous les quartiers de Paris. Il faut remarquer que toutes ces punitions sont décrites par figure comme presentes, bien qu'elles ne doivent être executées qu'aprés, ainsi qu'on le voit par la suite. *e* Le Marqueur qui fait la loy dans le Jeu de Paume.

Du

Du lâche Coquemart *les Soldats enchaînez,*
Dans toutes les maisons esclaves sont donnez;
Comme insensiblement on tâche à s'en défaire,
Par tout on les destine au plus vil ministere,
Allant puiser de l'eau, si souvent ils y vont,
Qu'avec le Coquemart a *la cruche enfin se rompt.*
Contre les Jaquemarts, *la Sentence publique*
Veut qu'on venge les morts du bataillon Tragique;
Mais si cruellement, qu'à la posterité
Le monde en le voyant en soit épouventé.
Chacun s'en reposant sur le Poëme Epique,
Qui des enchantemens a toute la pratique,
Il jette sur leur tête un redoutable sort,
Tel qu'ils sont tous b *debout, & que pas un ne dort,*
Et Phœbus & sa Sœur roulent dans leur carriére,
Sans que pour sommeiller s'abaisse leur paupiére,
Et l'Aurore au matin, ny Vesper vers le soir,
Ny les Astres la nuit ne le verront s'asseoir.
Tout armé comme il est, chacun fixe demeure,
Tremblant de la terreur de ne pas frapper l'heure;
Et de ne marquer pas le temps sur le métal,
Où de l'enchantement le tient le nœud fatal.
La peine de Sysiphe, & celle de Tantale,
A cet étrange mal ne fut jamais égale.
Leur Chef sur le sommet c *de Saint Paul attaché,*
Par nul effort humain n'en peut être arraché.
Là du chaud violent, & des aspres froidures,
Des vents, & des oiseaux, il souffre les injures.
Lambris *malgré son or, sa pourpre & son azur,*
Se trouve pour jamais garoté d *contre un mur,*
Sphynx, Elephans, e *Dragons; Beliers aîlez, Chimeres,*
Chiens, Syrenes, Griffons, Monstres imaginaires,
Dont la double Satyre *a reçû tant d'ennuy,*
Y sont sous mille clous arrêtez avec luy.
Le reste des Captifs sortans de leurs misere

a Le Proverbe dit, *la cruche va si souvent à l'eau, qu'enfin elle y demeure.*

b Debout comme un Jaquemart.

c Le Jaquemart de S. Paul célebre à Paris.

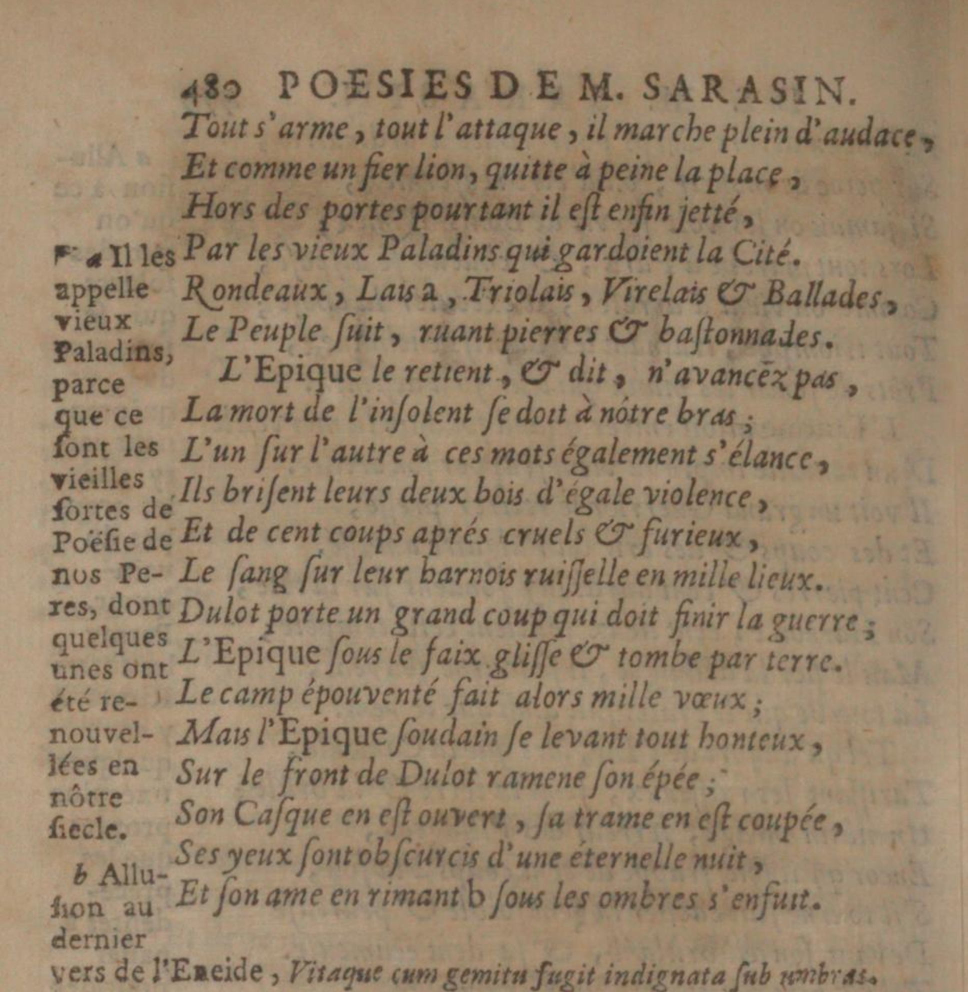
d Les Lambris sont toûjours attachez contre les murs.

e Les Grotesques des Lambris dont il a été parlé.

Passent en divers Corps pour rimes a ordinaires,
Sur peine de mourir, ou d'être renfermez,
Si jamais on les voit servir de Bouts-Rimez;
Lors tout marche à Paris, & chacun se dispose,
Comme on vient d'arrêter, d'executer la chose;
Tout triomphe, traînant les Captifs enchaînez,
Prêts de sentir les maux qui leur sont destinez.
L'Epique *alloit entrer quand soudain la merveille*
D'un tumulte imprévû vient frapper son oreille.
Il voit un grand Guerrier se retirer pressé,
Et des coups & des cris du Vulgaire amassé.
Cent pierres & cent dards luy fondent sur la tête,
Son Harnois en cent lieux soûtient cette tempête;
Mais le fier la dédaigne, il se tourne souvent,
La tourbe qui le craint fuit ainsi que le vent.
Tel qu'au fort de l'Eté, lors que la Canicule,
Tarissant les ruisseaux, fend la terre & la brûle;
Un mâtin enragé, terreur des Villageois,
Encor qu'il soit frappé de cent coups à la fois,
S'il tourne fait cacher la gent foible & peureuse
Devant son œil brûlant, & sa dent écumeuse.
Tel & plus furieux le Guerrier redouté,
Chasse d'un seul regard le Peuple épouventé.
L'Epique *le regarde, & l'admire, & s'avance,*
Et pour le secourir déja branle sa lance;
Quand il connoît Dulot, qui remply de fureur
Porte dans ses regards la mort & la terreur.
Ce révolté voyant la Bataille allumée;
Et le sort malheureux menacer son armée,
Par raison, non par crainte, en est soudain sorty,
Pour aller dans Paris soûlever son party;
Mais du mauvais succés tout son monde s'étonne;
Chacun le craint, le fuit, se cache, & l'abandonne.
Ses plus grands Partisans blâment les Bouts-Rimez,
Et par eux contre luy les gens sont animez.

a Allusion à ce qu'on fait des soldats qui se sont rendus, & qui prennent party dans les troupes du vainqueur. Parmy les autres Rimes il y en a quelques unes plus propres que les précédentes à passer pour des Rimes ordinaires, comme *Debris. Prophane.*

Tout



Tout s'arme, tout l'attaque, il marche plein d'audace,
Et comme un fier lion, quitte à peine la place,
Hors des portes pourtant il est enfin jetté,
Par les vieux Paladins a *qui gardoient la Cité.*
Rondeaux, Lais, Triolais, Virelais & Ballades,
Le Peuple suit, ruant pierres & bastonnades.
L'Epique *le retient, & dit, n'avancez pas,*
La mort de l'insolent se doit à nôtre bras;
L'un sur l'autre à ces mots également s'élance,
Ils brisent leurs deux bois d'égale violence,
Et de cent coups aprés cruels & furieux,
Le sang sur leur harnois ruisselle en mille lieux.
Dulot porte un grand coup qui doit finir la guerre;
L'Epique *sous le faix glisse & tombe par terre.*
Le camp épouventé fait alors mille vœux;
Mais l'Epique *soudain se levant tout honteux,*
Sur le front de Dulot ramene son épée;
Son Casque en est ouvert, sa trame en est coupée,
Ses yeux sont obscurcis d'une éternelle nuit,
Et son ame en rimant b *sous les ombres s'enfuit.*

a Il les appelle vieux Paladins, parce que ce sont les vieilles sortes de Poësie de nos Peres, dont quelques unes ont été renouvellées en nôtre siecle.

b Allusion au dernier vers de l'Eneide, *Vitaque cum gemitu fugit indignata sub umbras.*



ATTICI



RECIT.

Helas ! je ſuis au deſeſpoir,
Il faut ceſſer de vivre ;
Vous me quittez, Philis, & les loix du devoir
M'empêchent de vous ſuivre.

Premiére partie du Recit.

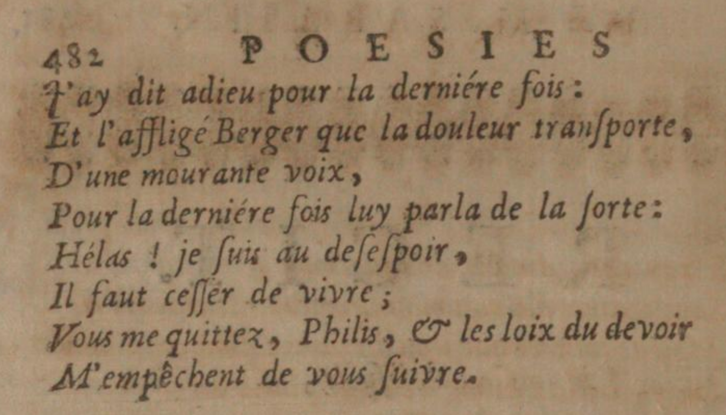
Alors qu'une dure contrainte
Nous enlevoit Philis ſans eſpoir de retour,
Tirſis prêt d'expirer de douleur & d'amour,
Les yeux baignez de pleurs faiſoit ainſi ſa plainte :
Helas ! je ſuis au deſeſpoir,
Il faut ceſſer de vivre ;
Vous me quittez, Philis, & les loix du devoir
M'empêchent de vous ſuivre.

Seconde partie du Recit.

Les pleurs de cet Amant fidelle
L'arrêteroient ſi rien la pouvoit arrêter,
Mais de Tirſis & d'elle,
L'abſence & le trépas ne ſçauroit s'éviter.

Pauſe.

Philis vers ſon Amant ayant tourné la vûë ;
Par un triſte regard qui le charme & le tuë,


J'ay dit adieu pour la derniére fois:
Et l'affligé Berger que la douleur transporte,
D'une mourante voix,
Pour la derniére fois luy parla de la sorte:
Hélas ! je suis au desespoir,
Il faut cesser de vivre;
Vous me quittez, Philis, & les loix du devoir
M'empêchent de vous suivre.





JE voy des Amans chaque jour,
Sans crainte des rigueurs découvrir leur martyre:
Mais de tout ce que l'on dit dans l'Empire d'amour,
L'adieu, belle Philis, coûte le plus à dire.

Chacun peut donner un beau tour
Au discours qui fait voir que son ame soûpire:
Mais pour bien dire adieu dans l'Empire d'amour,
C'est, aimable Philis, la mort qui le doit dire.

Philis, quand on vous voit on commence d'aimer;
Mais vous aimer si proche d'une absence,
C'est un mal dont la violence
Ne se peut jamais exprimer.
Pourquoy vous ay-je vûs, ô beaux yeux que j'adore,
Pour me perdre & vous perdre encore?

Je commence à sentir la derniére langueur,
Et prest d'abandonner vos charmes,
Mes yeux par des torrens de larmes
Annoncent la mort à mon cœur.
Pourquoy vous ay-je vûs, ô beaux yeux que j'adore,
Pour me perdre & vous perdre encore?

ATTICI SECUNDI

G. ORBILIUS MUSCA,

SIVE

BELLUM PARASITICUM.

SATIRA.



AD

IO. FR. SARACENUM SUB NOMINE ATTICI SECUNDI SCRIPTOREM SOMNII,

quod *Bellum Parasiticum* inscripsit.

D*Isertissime quot fuere, vel sunt,*
Leporum pater & facetiarum.
Secunde Attice, nemini secunde.
Me plus visceribus tuis, tuisque
Certè plus oculis amas amantem:
Nobis non modò serias Camœnas,
Sed versus quoque qui legis jocosos;
Nobis non modò cogitationes,
Sed & somnia qui lubens recludis.
O lusus lepidos & elegantes!
O & somnia bella & erudita!
Raptim scribere nec laboriosè
O te talia qui potes, beatum!
Cujus scilicet ipsa cæterorum
Vincunt ludicra serias Camœnas,
Doctas somnia Cogitationes.

ÆGIDIUS MENAGIUS.



ATTICI SECUNDI
G. ORBILIUS MUSCA,
SIVE
BELLUM PARASITICUM.
SATIRA.

SOMNIUM vobis narrabo, si vacat, quod non per corneam, non per eburneam portam, etsi poëticum, ad me transmissum est. Sciens vidensque somniavi. Namque, ut ait Poëta,

Somnia quæ mentem ludunt volitantibus umbris,
Non delubra Deûm, nec ab æthere Numina mittunt,
Sed sibi quisque facit,

Ego certè mei somnii fabricator sum. Plerisque Mortalium similis, qui apertis oculis, leporum more, somniant. Favete linguis. Confidenter dicam, sed dicam ut apud Areopagitas, *ἄνευ προοιμίου καὶ παθῶν.* Sine prooemio aut affectibus.

Veniebam, ut mihi videbatur, incipiente jam die in Parnassum, ubi poëtica comitia habebantur: Cùm ecce nunciatur advenisse quemdam homi-

nem Gallum, aſpectu ſubtriſti, quaſi dirum aliquid afferret. Aulus Sabinus, cui primus occurrerat, eum, quamvis perterritus, ſtitit Apollini, magna Poëtarum frequentia comitato. Is ſemotum à turbâ, poſtquam diu multúmque interrogaſſet, continuò frequentem Senatum ille Parnaſſi Dictator perpetuus extra ordinem vocavit; ut qui ſcilicet rem tam arduam ſolus diſceptare nollet. Veniebant frequenter Poëtæ, Elegiaci, Lyrici, Epici, Tragici, Comici, cæterique omnes. Quin etiam me manu prehendens Virgilius in Muſarum Sacrarium, ubi Senatus habebatur, introduxerat. Sedebant Poëtæ poſt Apollinem & Muſas, paſſim per ſubſellia nullo ordine diſpoſiti, aliudque omnino quàm quod agebatur, more familiari cogitantes. Homerus quippe omnium antiquiſſimus, credo præ ſenectute, dormitabat; Aratus aſtra radio deſcribebat; omnes irridebat Lucilius, homo in morum emendationem natus. Ennius ipſe pater, de ſuâ famâ multùm ſecurus, Livio Andronico, tumuli carmen recitabat, in quo ut ait,

———*volitat vivu' per ora virûm.*

Seneca ſuam ipſius in angulo ſedens, adhuc exanguis, meditabatur Tragœdiam. Quin & Eumolpum peſſimis carminibus omnes obtundentem notavi. De noſtris, pace veſtrâ, nil dicam, ne vera ſomniaſſe dicar. Veritas in omni ſeculo, ſed in hoc præcipuè, odium parit. Deinde Poëtas faciliùs quàm mulieres, mulieres ſecuriùs quàm Poëtas irritaveris. Inimicitiæ illorum graves: ubi temerè ſuſceptæ ſunt, ægrè deponuntur. Quoſdam etiam nimis delicatos olim uſque ad laqueum adegerunt. Ut ergo omnis frequentia convenit, Rex Apollo ſurgens, manu indixit ſilentium.

Conticuere omnes, intentique ora tenebant:
Delphicus inde pater solio sic orsus ab alto:

O Vatum ignaræ mentes! (liceat enim in re tam improvisa incipere ex abrupto) Sanè si vera sunt quæ nobis Janus Aquileius (id Gallo nomen) vir bonus bona fide narravit, ingens bellum Poëtis ingruit, Parnassusque, si umquam, nunc armis & consilio tutandus est. Hujus verò belli quis futurus sit exitus, si quæritis, dicam more solito non liquere. Neque enim aut tripodes, aut cætera vaticinii instrumenta præstò sunt: sine quibus tam mihi divinare possibile est, quàm vobis sine alis in cœlum pervenire. Scitis (& vos in primis Homere & Virgili, quos honoris causa nomino) me nec minimam culpam præstare debere, si nos imparatos hostes adoriantur; totque negotiis distineri, ut nunquam vacet ex hoc monte, tanquam ex aliqua specula prævidere tempestates futuras. Solus quippe diem facio Mortalibus, Oracula reddo, in sinu Thetidis noctem duco, apud inculpatos Æthiopas convivia agito, urbes ædifico, præliis & certaminibus intersum; quos omnes labores, tu Homere, cum æterna juventute, ne eorum requiem sperare umquam possim, minus æquè mihi assignasti. Credo ob hoc infensus, quòd Græcis bello Trojano omnimodè semper fuerim adversatus: ita ut, taliter mihi defatigo, optandum esset Lucretium vera dixisse, qui Deos Epicureorum more stertentes, miniméque de rebus humanis sollicitos extra mundum relegavit. Sed quoniam quæ belli caussa, qui hostes sint scire cupitis, vosque rerum novarum, hujus præcipuè audiendæ avidos, quantum ex vultu judicare licet, suspicor; palam dicat Aquileius, quæ modò nobis in aurem locutus est. Continuóque ad Janum conversus,

Effare: & istud pande quodcumque est malum.
Quid sit quod horres effer, auctorem indica.

Paruit Aquileius, baculóque, ut viatores solent, innixus, aliquamdiu oculis in terram defixis stetit, quasi mentem, spiritúmque collecturus: ac deinde in has voces erupit:

O quæ tempestas! quæ diri insania Martis
Urget, Phœbe pater? venit, montique propinquat
Effera gens hominum, mortémque minatur, & omnes,
Proh scelus horrendum! ferro vult perdere Vates.
Non Lapithæ, quamvis durum genus, atque bimembres
Centauri, tanto coëunt in bella tumultu.
Non Rhetus, non ipse Mimas, non talibus ausis
Terrigenæ cælo dextras inferre parabant:
Quamvis avulsos miretur Græcia montes,
Impositumque jugis premeret jam Pelion Ossæ.
Non major summâ dejectus rupe Typheus;
Cùm Nilus, fœdis latitantia Numina formis
Vidit, & attonitis patuerunt rura Canopi.
Orbilius dux ipse————

Hui! versum explere non possum: si causam quæritis, ad nomen Orbilii Musa expalluit, negátque carmen, quasi veneficio contacta. Rem itaque vobis pedestri, si placet, sermone expediam. Orbilius non ille literarum, sed bonæ mentis oblivio, Athamante tragico dementior, montem vestrum quasi nova Pergama exscindere, ignéque & ferro vastare parat. Poëtarum ille gentem odit: ex quo scilicet vestrûm aliqui, Patres Conscripti, Diris illum ut piacularem victimam, Archiloco meliùs vel Hyponacte, jocis ac scommatibus devoverunt. Neque id tamen valdè curat; quippe qui injuriarum citò obliviscitur, quas largâ & benignâ manu solet impertiri. Illud quasi octavus Sapientum in ore habens.

Ego rumorem parvifacio, dum sit rumen qui impleam.
Sed quæ res illum summoperè angit, hæc est, quòd postquam vestris carminibus mores ejus innotuerunt, & collaudatus est secundùm ejus facta & virtutes, cœpit publicè ejici, & vapulare: eóque factum, ut qui non habebat pedem ubi figeret in suo, in alieno non inveniret; & bonarum cœnarum affectator, quas improbitate linguæ demerebatur, mutus & ejulans, domicœnio laboraret. Bulimiam itaque infensam diu habuit, nec illam formulâ Græcanicâ ἔξω βουλιμίαν, quamvis & Græculus, & esuriens unquam potuit eliminare. Foras Famem.
Hinc illæ lachrymæ, quas probè se ultum iri putat, si, quod Dii averruncent, vos vestráque funditus deleat. Itaque exercitum conscripsit, convocavitque omnes Scurras & Parasitos, hominúmque sordidissimam partem. Vultis scire quo jure? eorum Rex est: hunc namque in Parasiticâ imitati multi, æquavit nullus, ut sciatis cum quo res vobis futura sit; videatisque simul, quantas, quamque formidabiles agat copias. Certè illius exercitus hominum ubique solitudinem fecit. Umbrarum enim cum eo,

——— ——— ——— *plus est ferè,*
Quam olim muscarum est, cùm caletur maxumè.

Si mentior, inquiner merdis albis corvorum. Ne mihi amplius Cimbrorum numerum explicetis, quos ille Marius, Barbaris ipsis horridior, ad unum omnes internecione delevit: aut de Xerxis gentibus quidquam dicatis, quas, ut insulsas, contemnit Orbilius. Neque injuriâ, ut ait, quòd aquam bibere sustinuerint,

——— ——— ——— *epotáque flumina Medo*
Prandente ——— ———

legerit. Excipit suos multò liberaliùs: quisquis

apud illum stipendia facit, toto militiæ tempore Saturnali licentiâ Dionysia agitat, legibus tamen milites ejus vivunt, sed convivalibus: quarum non Lycurgus, aut Draco meminerunt. Placet vobis ex Tabulâ aliquam recitari? Prima potiorque est: ἢ πῖθι, ἢ ἄπιθι. Hanc Grammaticus non timet: Calices enim probè siccat. Quippe apud eum nulla φιλοτησία, bibere vult, non vult propinare. Domi tamen vivit exlex, ex XII. Scurrarum Tabulis hoc laudans:

Aut bibe, aut abi.

Τ᾽ ἀλλότρια δειπνεῖν τὸν καλῶς εὐδαίμονα.

Pulchrè beatum esse aliena qui comedat.

Quod, ut aureum Pythagoræ placitum, violare nefas ipsimet lixæ & calones parasitici ducunt. Eos itaque opimas passim ex pinguioribus culinis,

Convectare juvat prædas, & vivere rapto.

Jámque Gallias, & Italiam, majoremque partem Græciæ devastarunt. Interim & Optimates καὶ ἀνέρες ἱπποκορυσταὶ apud principes & primarios cujusque loci viros, tamquam nota ad præsepia tendunt, amicos quippe paternos ubique nanciscuntur: nullus namque est ex tanto ignavissimorum bipedum numero, qui illud de se non usurpet.

Et viri equites galeati. Homer.

Pater, avus, proavus, abavus, tritavus,
Quasi mures, semper edêre alienum cibum.

Nec se vocari patiuntur, adeo omni sunt naturâ, quisque, tamquam Homericus Menelaus, αὐτόματος venit, nec se in vinis decipi: Parasitum enim inter Falernum & vappam οὐκ ὀκνηρὸν ἐν τῷ διαιρεῖν. Cæterùm pinguiora fercula Orbilio servantur: quem scilicet honorant cæteri.

Non segnem esse in distinguendo.

ἕδρῃτε, κρέασίν τ᾽ ἰδὲ πλείοις δεπάεσσι.

Sedili & carnibus & pluribus poculis.

Itaque, ut cum Musis denuo in gratiam redeamus, quas Grammatici plagosi mentio terruerat,

Quæ picti ostrea colligunt Britanni,
Vel quæ litteribus natant Sicanis;

Aut

Aut vinariæ quæ facit nefanda
Murena, heu! vitreo timenda damno;
Mulus, vel Soleæ, pigerque Echinus
Turdus, quem virides tenent olivæ;
Ales Phasidos, Indicique pulli,
Turtur flebiliter gemens amores,
Glans & perna Suis luto volutæ,
Et quem turpiculæ petunt puellæ,
Quòd pulchras faciat lepus Puellas.

Id omne summo jure sibi sumit Orbilius, & in suo deputat. Itaque postquam Literatis bellum indixit (per quos antea esuriebat, domo exul, sine lare & familiâ, & cujus, ad summum *cophinus fænumque supellex*) jam cœpit fortunatiùs agere; Persarumque rege beatior, ambrosiam & merum nectar crepat. Ne igitur de tanto felicitatis culmine dejiciatur, & Satiris vestris, ut olim Lutetiâ, ita nunc toto orbe pellatur, vos omnes ferro tollere, Parnassum solo æquare, fontes sacros turbare, Musarum virginitatem minuere, tuamque, ô Apollo, lauream pedibus conculcare decrevit. Quæ omnia vobis nuntiaturus huc veni: sudore adhuc mollis, atque Tragici nuntii instar, ægrè anhelitum trahens; utpotè qui Lutetiâ profectus, Ladâ, Philonideque velocior, triduò ad vos pervenerim: ventis credo sublatus, ut appareat quàm levis res sit Poëta, desinantque homines in posterum Philetam admirari. Itaque Orbilium, qui hujusce veris initio cum exercitu moverat, paucis abhinc milliaribus prætervolans, reliqui. Tum Apollo: pergrata omnia, inquit, mihi fecisti: & de hoc cœtu déque universa Fabulantium Repub. optimè meritus es. Planè enim, si ita negotium se habet, ut tu narras, non magis anseres Capitolium servaverunt, quàm tu Parnassum. Continuò Ennius:

Unus

Unus homo nobis currendo restituit rem.

Et valeat, inquit, aliquando cunctatio, atque oscitans illa sapientia, suúsque per te celeritati constet honos. Sed heus tu, qui tam mira prædicas, juratoremne adduxisti? an Poëticè solùm locutus es? Solemus enim quæ nullus aut vidit, aut audivit, tamquam sub ipsissimis oculis acta describere, mendaciúmque quasi hereditatem nostram, antiquissimo more adimus. Itaque primi omnium veritatem in puteum dejecimus; populóque persuasimus, quæ Sapientes non crederent. Testis Homerus ille, qui captus oculis; mente tamen omnia speculatus, Jovem ipsum cum Junone ludentem deprehendit, homo nimiùm curiosus; & cùm pedes suos non videret, cuncta quæ apud Inferos geruntur, publici juris fecit. Egomet, ut vineta cædam mea, olim *Panthoides Euphorbus eram.* Et nunc, si bene calculum pono, Quintus ex Pavone Pythagoreo. Quare ne nos, bone vir, inani fabularum contextu, quasi puerulos, deterreas. Non passus est Ennium plura declamare Aquileius, sed extemplò:

In manibus sceptrum jecit, & ei juravit: sciat nunc Jupiter valdè sonans maritus Junonis.

Ἐν χερσὶ σκῆπτρον βάλε, καὶ οἱ ὄμοσσε,
Ἴστω νῦν Ζεὺς αὐτὸς ἐρίγδουπος πόσις Ἥρης.

Me vera omnia dixisse de salute communi summopere anxium, unde autem potuerim rescire, si me interrogatis, responsum in promptu est; ab Helvidio Lurcone, gulone nobilissimo, quo cum Orbilius consilia sua communicat. Hunc senio podagráque confectum, Lutetiæque cauponantem adortus, cibis delicatioribus pastum, benevolum cicurémque reddidi, vinóque amœnissimo tortore usus, senem minimè vafrum emunxi secreto. Si, placet ergo, ordinem quem in exercitu servat Orbilius, cujusque auctor illi idem

idem Helvidius, ab eo doctus, aperiam; ut vel incautum hostem dolo opprimatis, vel, si mavultis, virtute res geratur. Primò in multam lucem stertit exercitus. Meridie demum Orbilius expergiscitur, qui ubi è lectulo surrexit, Culinam, quasi templum, adit sacra facturus Genio conventus Parasitici, Deæque Impudentiæ, quam cum Menandro Maximam vocat, quidni si ei ipsi Athenienses aras posuerint? Hanc aperto capite frontéque perfricta colit. Non tamen solam. Peculiares namque adhuc habet Deos. Lapidem enim erutum Lindanii in Helvetiâ, quasi Palladium, & Penates, quocumque eat, secum vehit. Aureamque illius inscriptionem, Vestalium ipsarum custodia dignam, ut & ignem culinæ, asserit. Talis autem est:

DIIS. MAXIMIS.
BACCHO, ET SOMNO
HUMANÆ VITÆ
SUAVISSIMIS
CONSERVATORIBUS
SACRUM.

Vid. quæst. Rom. Buxhornis.

Desuper verò Sardanapali (quem pro sesquiviro, non, ut alii, pro semiviro habet) statuam manus, quasi plausum edere gestiat, inter se collisuram, erexit, hanc, propè Anchiali mœnia olim positam, unde habuerit nescimus. Veterem autem inscriptionem adhuc servat, legiturque in Basi:

Sardanapalus Anacyndaraxæ filius uno die Anchialum & Tarſum condidit. Ede, bibe, lude, cùm cætera tanti non ſint.

ΣΑΡΔΑΝΑΠΑΛΟΣ.
ΑΝΑΚΥΝΔΑΡΑΞΕΩ. ΠΑΙΣ.
ΑΓΚΙΑΛΗΝ. ΚΑΙ. ΤΑΡΣΟΝ.
ΕΔΕΙΜΕΝ. ΗΜΕΡΗι. ΜΙΗι.
ΕΣΘΙΕ. ΠΙΝΕ. ΠΑΙΖΕ.
ΩΣ. Τ᾽. ΑΛΛΑ. ΤΟΥΤΟΥ. ΟΥΚ. ΑΞΙΑ.

His ultimis verbis plauſum, quem colliſæ manus edunt, denotans. Cujus ſententiæ, ſe non ſolùm vindicem, & aſſertorem; ſed etiam imitatorem ſummum profitetur. Itaque poſtquam hujus novo numini ritè fecit bidente, verre, tota paſſim regione bibitur, voratur. Largè quidem, & ut aiunt, ex animo, deinde in conſilium itur: etenim

Conſultatio tum melior cùm expleverit ventrem.

Γαστρὸς ἄπο πλείης βουλὴ δὲ καὶ μῆτις ἀμείνων.

quod ſuper eſt diei, in cute curanda ponitur. Tota demum nocte altè ſilent;

———*ſomno vinóque ſepulti.*

Sed jam tempus eſt, ut Duces inimicos patefaciam, hoſtiliumque copiarum recenſeamus numerum. Tunc manum in ſinum demittens, protulit librum quaſi Kalendarium Fœnus: in quo equitum, peditumque, qui ſub ſignis Græculi erant, delectus habebatur, tradiditque Horatio, qui Tribunus ſub Bruto meruerat. At continuò ei remiſit ipſe lippus, nec ſatis confiſus oculis: quique olim cum parmula belli quoque curam reliquerat. Hoc inſuper addens poſſe Aquileium quod maximi in bello momenti eſt, inſignium Paraſiticæ turmæ Imperatorum mores & facta recenſere, itaque cunctis adprobantibus, hæc Aquileius alta voce pronuntiavit.



CATALOGUS PARASITORUM qui Orbilium summum Imperatorem in expeditione Poëticâ sequuti sunt.

G *Nato Terentianus cum omnibus Cupedinariis, Cetariis, Laniis, Coquis, Fartoribus, Piscatoribus, Aucupibus, dextrum regit Cornu.*

Sinistrum tenet Smindiritas Sybarita: Ille ipse est qui spretâ Sardanapali plumâ, cùm in rosarum foliis recubans somnum cepisset, questus est sibi læsa latera, ob duplicata quædam rosarum folia. Jam verò Sicyone redux, ubi Agaristam Clisthenis filiam ambibat, quos secum illuc duxerat, mille coquos; mille aucupes, & mille piscatores, nunc in exercitu habet. In his Cornibus præcipui belli duces sunt, præter multos non ignobiles quos apud Atheneum habetis.

Σατράπας παρασίτους καὶ στρατηγοὺς ἐπιφανεῖς, Satrapas parasitos, militum illustres duces.

Dionysius Heracleota, pinguissimus hominum.

Philoxenus, qui collum gruis tantopere optabat, nobilis gurges.

Maximinus Imperator, illé qui amphoram vini Capitolini, & quadraginta libras carnis singulis diebus absumere consuevit.

Phagon, hic Aureliano in deliciis, una die, ante mensam ejus, aprum integrum, centum panes, vervecem & porcellum voravit. Bibit autem plus orcâ.

Clodius Albinus Imperator, delicatulus pusio, quem quingentas ficus passas jejunum comedisse accepimus: Centum præterea persica Campana, melones Ostienses decem, ficedulas centum,

quadra-

quadraginta ostrea, vuarumque Lavinicarum quantum satis.

Thimocreon Rhodius, pugil celeberrimus,

Multa bibens, & multa vorans, mala multaq; dicens;
Quem ex similitudine morum, ut patrem veneratur Orbilius.

Promachus: qui in illo publico ἀκρατοποσίας apud Alexandrum præmio ad quatuor congios pervenit.

Novellius Torquatus Mediolanensis, summus in bibendo vir, quem fama refert tres hausisse congios: sed uno impetu, spectante miraculi gratiâ, Tiberio principe. In eo sanè rara hæc gloria; non labasse sermone, nec levatum vomitione, non alterâ corporis parte, dum biberet. Plurimum hausisse uno potu; plurimùm præterea aliis minoribus adjecisse: optimâ fide non respirasse in hauriendo, neque expuisse, neque ad elidendum in pavimento sonum, ex vino reliquisse.

M. Cicero filius. Hic duos congios exhausit.

Hoc in loco Apollo interrupit legentem; conversusque ad Ciceronem patrem: & poteras, inquit, M. Tulli, adimere hostibus tam fortem commilitonem: aut si paternum imperium detrectasset, quod olim civis tuus fortissimus vir fecit, securi percutere. Et maximè vellem, Patres Conscripti, respondit Tullius, sed mihi nunc aut potestas animadvertendi, aut persuadendi facultas non datur. Spernit namque me ut Poëtam humillimi spiritus: nec ab incœpto abiturus est, etsi illi dixerim: *Quo usque tandem abutere, Catilina, patientiâ nostrâ?* sed cùm nec Turdi, nec Attagenæ simus, non est cur ab eo hostibus melius sit, aut nobis aliquid timendum *esse videatur*. Potest ergo Janus libellum ad finem deducere.

deducere. Equidem ad finem ſpectat, infit, Aquileius : Solus enim, præter Orbilium, è ducibus reſtat.

Apicius : qui ſcientiam popinæ profeſſus (quâ ſeculum infecit) omnes diſcipulos ſuos ſecum habet.

Mediam verò aciem ipſe tenet Orbilius, Tarentinoſque ducit, apud quos adhuc antiquum illud obtinet, ut ſol oriens, nec ſobrios, nec ſiccos inveniat. Ducit præterea auxiliares copias, in quibus moriones, ſtulti, ſtolidi, fatui, bardi, blenni, buccones, tum & illi, qui, ſe Magiſtello, comedendos deridendoſque benignè præbent. Hic Aquileius clauſo libro addidit,

Omnes hi metuunt verſus, odere Poëtas.

Ideóque, & ſi funditus perierint, ἄκλαυστοι eſſe debent, nobis certè, quos proſequuntur odio pluſquam Vatiniano. Quæ rabies adeo altè mentibus illorum inſedit; ut ad hoc bellum Sacramento Catilinario horridiore ſe adſtrinxerint; iſtudque ſanxerint, non hauſto ſanguine humano, quod Cethegum ſocioſque factitaſſe ferunt, ſed exhauſto vino vetere, (ſanguis enim Paraſiticus, purus putatus eſt.) At verò, quod vos monitos volo, tot inter conjuratos timendus eſt præcipuè, nequam ille Orbilius. Præter quod enim.

Τῷ πυρὶ χεῖρας ἔοικε. — Igni manus ſimiles habet.

Præter quod, ut belli tyrocinium faceret, teneris ab annis ab ipſo genitore, qui Centauri ſolum poſteriorem partem habebat, edoctus eſt vibrare eam lanceam, quæ Nonno vocatur βοῶν σίδηρος; illud peculiare adhuc habet, quod vulnerari non poteſt. Neque hoc quidem tam grande benefi- — Boum lancea aratrum.

cium eo modo sortitus est, quo integri Cienus, & Cæneus, aut majori corporis parte Achilles, magis scilicet nostrâ quàm vel Deorum immortalium, vel Lethes liberalitate. Sola stoliditas telis impervium fecit. Quid ad hæc obstupescitis, aut dictis fidem derogatis? Quasi in memoriam vobis non veniat Polydorum quemdam, à Comicis antiquis semper exagitatum, stupore Orbilio secundum, tantâ cutis duritie fuisse, ut pungendo transadigi non posset? Sed exspectationem vestram diutius non morabor, vultis & ipsum Orbilium intus, & in cute cognoscere? Per me liceat. Atque adeo si Zoilum non novistis, qui κύων ῥητορικός vocitatus est, ejus tabellam in Æliani pergulâ, ubi prostat, videte. Non magis ovum ovo, quàm illum Orbilio similem fatebimini. Sed quoniam vobis non vacat esse tam curiosis (quippe qui majora agitis) ego ut pro virili satisfaciam, aliquid ex Æliano conabor. Sed Latinè: Multos enim Poëtas nostrates jam clamantes audio se Græcè nescire. Sed & ego summos inter se viros, quod & Plutarchus fecit, conferre incipiam, vel potius, si quædam minima excipiatis, eundem hominem bis pingere. Zoilus barbam alebat, quod & noster facit, non tamen solam: pessima enim animalia educat ille saltus. Caput Zoilus ad cutem usque radebat. In hoc, nec diffitebor, Orbilius ab eo differt. Sed quod mirabile est & portentosum, cùm loco capitis habeat cucurbitam, hæc tamen cucurbitis indiget, pilosque, contra naturam & pediculos gignit. In reliquis à Zoilo, ne latum quidem unguem recedit, experimentum facite in vestitu. Pallium utrique super genua pendet. Facite in moribus: studiosus est uterque

Canis Rhetoricus.

malè

malè loquendi ; ambo ſerendis litibus operam dant ; contumelioſi ambo, & ad reprehenſionem proclives. Etiam quod Zoilus reſpondit cuidam interroganti quamobrem omnibus malè loqueretur, quod malè facere cùm vellet, non poſſet ; id quotidie ad nauſeam uſque Orbilius ingerit infelicibus iis, quibus, etſi moleſtum eſt, audire tamen vacat. Neque te ſolum, Homere, ut Zoïlus,

——— *ſed nos noſtraque lividus odit.*

nempe faber fabro invidet. Poëta enim olim voluit dici, habetque adhuc ſi quis alius, *os magna voraturum*, *ſonaturum* in mente erat, ſed linguam alio impulit omni re major veritas. At quid lamentamur : cum dente Theonino rodat quotquot per omne tempus in omni doctrinâ eruditos fuiſſe conſtat, mordaciſſima eſſe animalia, ex feris obtrectatorem, ex cicuribus adulatorem, reſpondebat Diogenes : hic & obtrectator eſt, & tamen putidè adulatur. Semper autem in aliquâ re genuinum frangit : & cùm ad calamum ventum eſt, dentatâ ſcribit chartâ. Sin ad ſapientiam ejus paululum deflectamus, illum ex jecore anſerum, ſuum, mulorumque, plus ſapere quàm ſuo : animamque ipſi datam pro ſale, ut porcis, ne putiſceret, judicabimus. Jam habetis hominem : nec me plura addere quamvis poſſim, tempus ſinit. Manum itaque de tabulâ tollo. Fortaſſe etiam nimium vos detinui : hoſtis enim ferè in procinctu eſt : & jam, ut aiunt, Hannibal portas tenet. Finierat Aquileius, cùm ſingulos, ac me præcipuè, ingens timor invaſit : Sed Apollinem in primis, cujus curæ commiſſum eſt, ne quid detrimenti Vatum Reſpubl. capiat. Summopere itaque angebatur, paſſimque curſitabat, omnes palam, ut fit in metu, per Deos Immortales obſecrans,

crans, ne ſibi ipſis deeſſent, in ultimum diſcrimen adductis: communem rem agi: non Phœbum ſine Poëtis: non Poëtas ſine Phœbo poſſe conſiſtere: Parnaſſum ſibi à patre aſſignatum, quaſi peculium caſtrenſe, Poëtis in patrimonium ceſſiſſe: In eo omnes ab Homeri Heſiodique ævo, liberaliter fuiſſe educatos: ſi loco pellerentur, actum de Poëtica. Sed nec ſic fugâ poſſe ſaluti conſuli; ubique enim terrarum eſſe ſcurras, ubique hoſtes: Itaque & bellum ſumerent, labantemque Imperii fortunam difficillimis temporibus fulcirent: ſperari poſſe victoriam ſi viri eſſent: majoremque ex tot hoſtibus debellatis gloriam fore: ſin cadendum, non abirent inulti, pulchramque peterent per vulnera mortem: promerent interim quid agendum: omnibus ex æquo cenſendi jus eſſe: nam gratiæ nihil dari, ubi urgeret neceſſitas. His auditis immanè quantum inter ſe diſcreparunt: quotque erroribus fluctuarit vulgus pavidum periculis. Alii enim cenſebant Jovi ſupplicandum, ut fulminum uſum fructum daret, quæ ipſe utpote peritiſſimus, in prophanos homines jacularetur. Sed omnino id faciendum negabat Horatius, maximumque periculum imminere, ſi hæc ſententia prævaluiſſet: nil magis incertum caſu fulminis: Jovem amore ebrium quotidie dum in ſacrilegos ictum meditatur, ædes, quercuſque ſibi ſacras ſolo æquare: Poſſe in Poëtas arma jaculari quæ in Paraſitos deſtinaverit: Difficillimúmque fore ex tanto intervallo, quo homines formicis minores apparent, utrum Appuli, an Venuſini eſſent, diſtinguere. Erant qui Hercul quem Ἀπόμυιον Romani colunt, hujus belli ſummam, tanquam decimum tertium laborem, imponendam, fauſtoque

Muſcas abigentem.

que

que omine Orbilium Muſcam vocitari, contenderent. At obſtabat quòd Poëtis remanebat infenſiſſimus: ex quo ſcilicet illum Augiæ ſtabulum purgare coëgerant; igneque ac veneno quaſi nefarium hominem è medio ſuſtulerant. De Theſeo inter omnes conveniebat; ſed cùm lævo olim numine ſcripſiſſet Virgilius,

———Sedet æternumque ſedebit
Infelix Theſeus ———

Hunc verſum continuò Parca libris ſuis inſeruerat, ex eo in fatum tranſiiſſe: idcirco non poſſe mutari, non ſi ipſe vellet Jupiter. Placebat quibuſdam Muſas armari: Fœminas in arenam olim deſcendiſſe, Amazonaſque ipſum contra Herculem ſtetiſſe in exemplum trahentes. Pro infelicibus erat quod nec pictor, nec plaſtes eas unquam niſi inermes exhibuerat: Nihil temerè mutandum: Deinde ſe belli potius impedimento, quàm auxilio futuras. Dari itaque miſſionem placuit, modò focariarum vice fungerentur, tubáque Calliope ſignum daret. Non defuere qui Ovidio injungendum putarent, ut novas adhuc Metamorphoſeis componeret: Poëtis enim optimum perfugium ſi rebus omnibus deſperatis, aut in quadrupedes, aut in aves abirent. Hâc arte Deos ſibi caviſſe, cùm Terræ filii jam de herciſcundâ cœli hereditate ingentes Legulei agerent, Typhonque ille luteus in ſublimi ætheris regiâ ſe jactaret. Contra tendere Ovidius id ſibi amplius non liceret, ex quo Julius Cæſar indiges factus eſſet: Hunc fuiſſe finem Metamorphoſeων. Neque ex eo potuiſſe ipſummet Claudium, quamvis dea Fatuella ejus patrona pro eo intercederet, in cucurbitam mutari. Facillimam tamen fuiſſe mutationem: quid enim aliud inter Claudium, & cucurbitam

tam quàm ſolum nomen interfuiſſe ? Deinde etſi poſſet, quæ ſecuritas animalibus à Paraſitis ? Itaque tot tantiſque emergentibus, quæ conſilia remorabantur, cùm nihil ſpei affulgeret, re infectâ omnes diſceſſuri erant, ſuaſque res, quo potuiſſent modo, ut fit in divortiis, habituri. Jam timidiores ſolum vertere, aut deditionem moliri cœperant. Jam Muſæ, Poëtriæque gemitibus & lachrymis omnia complebant. Jam ipſe Apollo comas deturpare flebilique voce hæc, inter ſuſpiria, fundere audiebatur:

Venit ſumma dies, & ineluctabile fatum
Parnaſſi; fuimus Vates.

Et plura parabat, cùm ſubitò Varius, quaſi furore fatidico correptus exclamavit:

O Papæ! certè pueris ſimilia loquimini infantibus quibus non ſunt curæ bellicoſa opera.

Ω πόποι, ἦ δὴ παισὶν ἐοικότες ἀγοράασθε
Νηπιάχοις, οἷς οὔ τι μέλει πολεμήια ἔργα.

Ego vos omnes jubeo melius ominari. Victoria in manibus eſt, illaque certiſſima ac ſine ſudore & ſanguine. Famem aliquis accerſat. Fortunam meam iratam habeam, niſi continuò Sycophantæ iſti fugam fecerint. Nos obſidione liberabimur. Neque de tam felici ſucceſſu, vel tantiſper dubitate. Nihil verius, quàm Paraſitos cane peius, & angue vitare matrem eſuritionum. Jam verò ubi habitet bona illa virgo; modò faveatis extemporaneo carmine aperiam.

Eſt locus ardenti multùm tumulatus arenâ,
Deſertâ in Libyâ; campos ubi lumine Titan
Infauſto torret, nec læto ſolvitur imbre
Jupiter, aut molli frigeſcunt rore tenebræ.
Non per convalles arguto murmure rivus
Labitur, aut rapido miſcetur garrulus amni.
Exulat hinc humor; viridi nec collis Iaccho,
Gramine nec veſtitur ager, nec frondibus arbos.

Pascua non gregibus, non pascua sunt armentis:
Nulla feris latebra est: perque alta silentia nullos
Excipis adveniens incassum, Phosphore cantus.
Sola per arentes Syrtes, & inhospita rura
Serpit turba nocens, angues, pictique colubri,
Et passim lambunt liventia colla dracones,
Quos illaudato fusos de sanguine, mater
Aphrica terra fovet gremio, nutritque venenis
Illic dira Fames habitat, stant ordine circum
Pallor & exanguis Macies, multúmque timenda
Paupertas, Rabies, Morbi, sævique Dolores,
Livor, & insomnes arenti in pectore Curæ,
Siccáque jejunæ stat plurima Mortis imago.
Ipsa sedet, corpus lacerans, propriosque per artus
Sævit, visceribusque suis sua viscera condit.

Aut ut melius de Eresicthone dixit, quo nullus melius potuit dicere, Ovidius contubernalis meus:

——————infelix minuendo corpus alebat.

Sed cur hanc vobis depingo quæ aliquando nobiscum est? Accersatur potius quantum celerrimè fieri poterit; erigaturque, me authore, ara, FAMI SOSPITATRICI. Laudaverunt omnes consilium; ipseque Apollo fassus est, se nihil melius vel ex tripode potuisse. Data ergo cura Terentio Afro, ut sumptis Persei alis (nempe enim Pegasus sub novitiorum Poëtarum sarcinâ expiraverat) in patriam contenderet, Famemque illinc adduceret, magnis prius promissis onustam, eóque solemni pacto illicitam, ut quidquid eduliorum in castris inimicorum inveniretur, sibi haberet; si Orbilius, suique cecidissent. Interim stationem quisque suam sortitus est, dispositæ vigiliæ; planèque is ordo servatus qui in columnâ Trajani hodie adhuc pictus videtur, è Themidis templo arma

extracta, quæ tholo suspensa, rude donati Heroës dicaverant. Ex his Statius grandis poëta Aiacis clypeum, Virgilius arma Æneæ, cæteri cæterorum induti sunt, sola Glauci aurea remanserunt, quòd ex iis proba cudi moneta posset, in belli scilicet impensas, remansit & Pelias hasta quam post Achillem vibrare nullus, quod sciam adhuc valuit, summa belli Albio Tibullo, & Cornelio Gallo commissa est. Ipse Apollo cum arcu, sagittisque quibus Pythonem confodit, Niobesque ultus est fastum, in fronte aciei stetit, addens animos sociis, tamque horrendum vociferans, quàm si centum taurorum vocem habuisset. Dum hæc apud Poëtas aguntur,

Horret ager, campique ollis sublimibus ardent.

Orbilius flexo jam in vesperam die, cum universo Parasitorum exercitu, prope ipsius Parnassi radices culinas metatus est.

Oceano interea Phœbus se condit, & alte
Noctis equi magnum Cœli tolluntur in æquor.

Itaque eâ die nihil penitus actum, nisi quod Orbilius plus solito cœnavit, rabidam orexin caussatus, quam viciniæ Poëtarum imputabat. Hi non vallo, non fossâ, tumultuario quippe opere satis sibi consuluisse rati, binos exploratores miserunt, qui de re Parasiticâ aliquid certi afferrent. Placuit sorte duci, & penes Pedonem Albinovanum, Juliumque Montanum, satis tolerabilem Poëtam, totum negotium stetit. Petiisse Albinovanum annulum Gygis, quem per vim Poëtis ablatum, lite apud Areopagitas evicta, Ausonius Burdigalensis Parnassi procurator ab Herodoto repetierat: Petiisse Montanum Galeam Orci, σκοτοδασυπυκνότριχα, in ærario Musarum rubigine deturpatam, ne scilicet ab hostibus penitus viderentur, satis

Nigrorigidhirticomam Arist. Acharn.

ſatis conſtat : metu, an prudentiâ, incertum eſt. Talibus tecti armis oculos effugerunt, abieruntque jam ſecuri. Prius tamen facto in procinctu teſtamento ſupremáque voluntate in arenâ, quod & leges ſinunt, ipſis enſibus exaratâ.

Τὼ δὲ δύω σκάζοντε βάτην Ἄρεος θεράποντε. At duo ibant claudicantes famuli Martis.

Ibant enim vix, viâ altâ atque arduâ, neque ſolito calle, ſed per devia Parnaſſi, donec ad caſtra hoſtium pervenerunt. Non vos detinebo in deſcribendis ſingulorum Paraſitorum per campum officiis: nec dicam quid ad focos,

—facerent, agerentque peruncti carnibus ora.

Conjecturâ id aſſequi facillimum eſt, odi locos communes, atque ubi in aliquem incidi, ſoleo aut dormitare, aut ridere. Si quis mecum non ſentit; legat IX. Æneidos, proque Rutulis Paraſitos ſubſtituat, habebit quod quærit, neque nos invidebimus, quibus in præſentiarum ſatis erit, ſi dixerimus exploratores poëticos, ſuſcepto itinere feliciter peracto, clam in ipſius Orbilii tentorium, quaſi ſorices irrepſiſſe. Stabat plagoſus ille Magiſter: Stabant alii

Longis adunxi verubus,

Et pro ſcutis ollarum ingentia opercula tenebant, planè ut Æneæ ſocios diceres. Videbatur autem Orbilius velle concionari. Compoſitis, itaque in modum dicentium, manibus, factoque ſilentio in hæc verba, poſt aliquos ructus, quod felix fauſtumque eſſet, erupit. Quæ autem dixit, Albinovanus Pedo notis deſcribens citiſſimè æquè ac fideliſſimè pugillaribus inſeruit: reverſuſque cum omnibus qui in Parnaſſo erant, ut & cætera omnia, quæ apud hoſtes geſta fuerant communicavit. Talis autem, ſi bene memini, fuit Oratio, Paraſiticæ ars divina, cujus Jovi ipſi originem

Parasitari cœpit primus Philius Jupiter. Citat ex Diodoro ſmope nte Athen. lib. 6.

debemus τὸ γὰρ παρασιτεῖν εὗρεν ὁ Ζεῦς φίλιος. Longo tempore apud Deos floruit, antequam ad homines perveniret. Hi glande & aquâ, horrendum, paſti, priori illo ævo (quod aureum, ut omnia mentiuntur hoſtes noſtri, nos ferreum verius vocamus) per ſylvas monteſque pecorum ritu palantes, errabant. Tum Prometheus cœleſtis culinæ ignem clepſiſſe, terriſque intuliſſe dicitur: ne ſcilicet diutius homines frigerent cum illo ad nos delapſa eſt, quæ ſine illo ſtare non poteſt, nunquam ſatis laudata Paraſitice, tantoque poſtea inter mortales incremento claruit, ut hanc apud Æthiopas exercere, nec Dii ipſi dedignati ſint. Quanti verò aut Suovetaurilibus, aut Hecatombis, aut denique omnibus ſacrificiis intereſſe duxerint, teſtis eſt Dianæ aper, quo non Oenei contemptum, ſed famem ſuam ulta eſt, meritò itaque Lucianus, qui cætera iriſit, primùm hujus artis, dein etiam Muſcæ, quæ ejus ſymbolum eſt, gentiſque noſtræ cognomen, deſcripſit encomia. Sed magis meritò gloriari poſſumus, honeſtam hanc diſciplinam ab ipſis hoſtibus non ſolùm laudibus; quaſi armis decoratam, ſed etiam legibus armatam, illis invitis, publicis tamen eorum monumentis, ad nos perveniſſe. Laudes vultis? audite Attium, ſcribentem: *Melius eſt virtute jus*; ollæ ſcilicet, quidquid, ineptiant Interpretes, audite Galenum, etſi in diverſis caſtris, Paraſitices tamen hoſtem. Ille qui febricitanti orbi diætam, peſſimum vitiorum perſuadere conatus eſt, in his verbis, artis noſtræ Panegyricum reliquit. *Optimus cenſetur, non qui ſermone Philoſophico uti novit; ſed qui multos maximoſque calices exſiccavit.* Quid, Senecam virum Stoïcum & moroſum, cujus tragœdiæ vera vaticinia

cinia continere perhibentur, nasum in postico Sibyllæ, si quem in his nasum habemus, habuisse nobis constat, cùm hæc novus vates, at Calchante veracior, fudit: *habebitur aliquando ebrietati honos, & plurimùm vini cepisse virtus erit.* Jam Homerus ipse Irum sublimi vertice astra taugentem facit, quando illum tali honore dignatur.

——— μετ' ἔπρεπε γαστέρι μάργῃ
Ἀζηχὲς φαγέμεν καὶ πιέμεν ———.

Excellebat autem ventre deaci, incessanter comedere & bibere.

Quâ sub persona, magis quàm sub cantoris Demodoci, se suamque & vitam & consuetudinem depinxisse, nec ipse Aristarchus inficietur. Si verò à laudibus ad leges devenerimus, quis ex nobis aut ex majoribus quotquot fuerunt, salubrius edictum promulgavit, quam Theocriteum illud?

Πεινᾶν τί γε μηδέποτ' ἔνθῃς.

Famem haud obvius esto.

Quis Varroni Romanorum doctissimo audebit refragari, cujus in albo est; *Qui vino utuntur vetere, sapientes puto.* Et ut illustri aliquâ sententia corollarium addam, quid universus Parnassus habet quod huic versui opponat?

Jejunus venter non audit verba libenter.

Hæc omnia vobis, Commilitones generosi, idcirco ante oculos posui, ut hujus belli, quod pro Parasitica suscepimus, justissimam nos simul & honestissimam causam habuisse videatis. Ac pro hac virtutum omnium regina, cujus ex me dignitatem modò audivistis, non inglorium vincere ducatis. Sed quoniam ex Thrasone, heroë suo, olim didicit Heros noster Gnatho,

Flos delibatus Cyathi, Saturæque medulla,

 quem

quem præſentem ſuſpicor, *omnibus modis omnia prius experiri, quàm armis ſapientem decere*; videamus, utrum vel inſidiis vel technâ aliquâ poſſibile ſit, ut ad inferos

——— ſine cæde & ſanguine cuncti
Deſcendant Vates, & ſiccâ morte Poëtæ.

Omnes quidem inviſæ mortes miſeris mortalibus, fame autem miſerrimum mori & fatum aſſequi.

Tu Apici de hac re pronuntia. Ego, inquit, Apicius, quandoquidem inter tot mendacia quæ ſcripſit Homerus veriſſimos hos verſus autumo,

Πάντες μὲν στυγεροὶ θάνατοι δειλοῖσι βροτοῖσι,
Λιμῷ δὲ οἴκτιστον θανέειν, καὶ πότμον ἐπισπεῖν,

cenſeo Poëtas omnes fame enecandos: Apollinem ante alios, & Muſas quarum afflatu Vates, quaſi fungi, naſcuntur. Præterquam quod enim quiſque noſtrûm ſartus tectus domum remeabit; illud inſuper glorioſum vobis erit, ſi quod voveo & ſpero,

Iterum Deos enecaris fame melia. Ariſtophan. avibus.

Τοὺς δ' αὖ θεοὺς ἀπολεῖτε λιμῷ Μηλίῳ.

Dixi. Peſſimè, ut mihi videtur, inquit Orbilius, neque Poëtas ſatis noviſti, qui eis famem minitaris. Si neſcis, *vivunt ſiliquis, & pane ſecundo*; & præ illis Saguntini Sybaritæ ſunt, proferat ergo quæ jam diu invitus tegere videtur Cicero filius, de quo in edendo,

Nunquam ita magnificè quidquam dicam, id virtus quin ſuperet ejus.

Troiam ligneo equo captam fuiſſe, multoties à Patre audivi, inquit exultans Cicero, quid ergo eſt cur nos ollam inſtar montis non ædificamus, quâ tecti Parnaſſum Poëtaſque aſtutè capiamus? cachinnis exceptum eſt vetus illud commentum. Orbilius verò ſæviori vultu; quò riſum premeret, laudo, inquit, conatum: Sed quoniam inter nos nullus prorſus invenitur, qui vel minimam artem calleat, neque poſſumus vel urceolum effingere,

fingere, dicant alii. Tunc Maximus, primæ post Orbilium apud Parasitos nobilitatis, qui Thrax & trux erat: tempus, inquit, terimus in nugis: ferro cernendum est: qui mecum sentiunt, me sequantur. Jamque discedere parabat, cùm Orbilius laciniâ prehensum resupinans, facetè, ait, consulis, lepidè, lautè, nihil supra: ego quoque fortiter præliabor: nec vos, Commilitones, quicumque sit pugnæ eventus, unquam deseram

——— *vinum hos dum reget artus,*

Etenim

Non me sic quadræ genitor assuetus Opheltes,
Argolicas inter patinas, mensæque labores
Sublatum erudiit. ———

Quid est, inquit Apicius; & ipse Poëta derepente prodis? Non tamen aut laudabimus te bono versu, aut sequemur amplius, nisi hunc morbum continuò ejuraveris. Et potero, inquit Magister, libentissimè: parcite interim homini in somnum fere delapso, nec quid dicat unquam satis cogitanti: Sed quid stamus? Jam nox intempesta est: abeant ergo cuncti, illudque meminerint nos crastinâ die pro cadis, & focis pugnaturos. Eo modo soluta concione, Parasiti sub tentoriis, Poëtæ sub lauris reliquam noctem egerunt.

Oceanum interea surgens aurora reliquit.

Καὶ τότε κώνωπες μεγάλας σάλπιγγας ἔχοντες
Δεινὸν ἐσάλπισαν πολέμου κτύπον, οὐρανόθεν δὲ
Ζεὺς Κρονίδης βρόντησε, τέρας πολέμοιο κακοῖο.

Orbilius pavidos duces, & solis ferculorum stragibus assuetos, infensos ob voracitatem ducibus milites, utrosque formidine ingenti captos, castris eduxit. Ipse dubius num interesse pugnæ Imperator deberet, an summæ rerum & Imperii seipsum reservare. Dubitationem hanc subitò

Et tunc culices magnas tubas habentes, vehementer tubâ clangebant belli strepitum: cælitus autem Jupiter Saturnius intonuit signum belli mali.

Horrendum spectaculum. solvit δεινὸν ὅραμα, morteque ipsâ horridius: apparuit enim ex improviso Fames, quæ circiter quartam noctis vigiliam advenerat. Tum versæ in fugam Parasitorum acies clamore, formidine, fletu omnia repleverunt. Abjectisque armis, relictis signis, ipsóque commeatu, duces, & milites saluti suæ pedibus consuluerunt.

Qualis ubi umbrosis Vincennæ in saltibus, olim
Imbelles agitat damas, urgetque Molossus
Impiger, & multùm sylvas clamore fatigat.
Illi inter dumos arrectis auribus acrem
Accipiunt sonitum: Sed tunc nec pascua cordi
Læta prius, nec stagna placent, tremor occupat artus,
Dant saltus, celerique fugâ nemus omne pererrant.

Eo modo Fames imbelles illas copias, solo aspectu debellatas perterruit, alásque addidit undique fugientibus. Magna pars Lutetiam, quidam Romam concesserunt, ibique adhuc aut in Optimatum, aut in Cardinalium culinis, bellum exosi, delitescunt. Solus Orbilius in campo relictus est fere exanimis, quippe ubi Famem primùm viderat, deliquium cordis passus, non mente, non pedibus consistere amplius valens, humi, quasi bos, procubuerat.

——κάρη δ' ἅπαν ἐν κονίῃσι
Κεῖται.

Caput verò totum in cineribus jacebat. Nec mora, quin irruerent Poëtæ, hostium timore & fugâ audaciores. Factâ autem coronâ ducem Parasiticum fœdè jacentem cinxerunt. Ille seu astutia, seu formidine, mortuum se esse simulans, jacebat contumeliis expositus, neque quidquam aut verbis, aut verberibus movebatur. Alii barbam, alii aurem vellebant: quidam aciculis nates per-

pertentabant, quæ omnia noſter tabula Spartana virtute concoquebat. Jamque iis abire parantibus ſe fato functum perſuaſerat, ac pro derelicto habebatur; cùm unus è non triſtibus, Petronius puto, abdomen tenebrionis pede premens, Cur non, inquit, tam pingui offa Famem placamus, ſatisfacimuſque Deæ Paraſitorum victrici? exhorruit ad hæc verba Orbilius, ingentique crepitu, vitam ſimul prodidit & timorem

Inſonuere cavæ gemitúmque dedere cavernæ.

perterritus tam inſolito fragore Apollo, en, inquit, etiam vivit, fraudeſque forſan machinatur & dolos! & tamen adhuc cunctamur ſupplicium ſumere! ſtatuatur in arena quid de eo agendum ſit, neque tamen mihi aliquis aut Tantali aquas, aut *caſſam urnarum fidem*, aut Ixionis rotam, aut vetera infelicium animarum tormenta commemoret, novis opus eſt, quippe Advocatus ille nocturnus ſolus valet omnes Poëtarum fabulas delaſſare. Si placet, inquit Horatius renidens, dicam libenter quod ſentio, annuente Apolline, hunc inquit, coquum fieri debere cenſeo, ita ut quis alius ante eum optimo jure factus ſit; ea lege. Non paſſus eſt Orbilius Horatium ſententiam explere: ſed continuò genibus ejus advolutus; ut te, inquit, bona Salus ſervet, æternúmque comitetur Satietas, non me tali honore indignum invenies, non vos, ô Poëtæ laureati, judicabitis. Etenim memoriam, quam in libris ſemper fallacem habui, in condimentis, Dii boni quantis, quamque delicatis! nunquam niſi fidelem expertus ſum: &, ut videatis me non fide Græca vobiſcum paciſci, munus impoſitum adeo cupidè amplectar, viliſſimaquæque officia alacri animo obibo, credite vera primùm dicenti.

Strenuitate autem non mihi contenderet homo alius ad ignemque bene cumulandum, atque ad ligna sicca proscindenda, adque quadrum ministrandum & assandum & vinum fundendum.

Δρηστοσύνῃ ὐχ ἂν μοι ἐρίσσειεν βροτὸς ἄλλος,
Πῦρ τ' εὖ νηῆσαι, Διά τε ξύλα δανὰ κεάσσαι,
Δαιτρεῦσαί τε, καὶ ὀπτῆσαι, καὶ οἰνοχοῆσαι.

Cur non & sequentem versum addis? inquit Homerus: is autem erat

Οἷά τε τοῖς ἀγαθοῖσι παραδρώωσι χέρηες.

Qualia bonis faciunt pejores.

Fiat, inquit Orbilius, neque vos moveat quod in meo tam magno, ut videtis, corpore, nulla sit mica salis. Palatum enim insulsum non habeo; ingeniumque meum, quantulumcumque, ut culinæ debeo, ita arti coquinariæ impendam: tanto, nec diffiteor, progressu, ut celeberrimos qui ante fuerunt condiendi artifices, non *coquos*, sed quod Galli nostri vocant, *coquinos* fuisse fateamini. Riserunt omnes post tam frigidum schema. Ille autem, qui ex admiratione oriri risum didicerat, ratus se placuisse, jam supercilium cœpit altius tollere, montesque aureos sibi polliceri. Sed de tanta spe subitò deturbavit illum ejusdem figuræ solitus ac crudelis eventus. Venusinus enim, homo dicax, heus, inquit, tibi acetum sume: nos te non ut *coquum*, sed quod & qui Galli faciunt, ut *coquinum* habebimus. Itaque si animus tibi est in patinis, cupisque in culina habitare, per me sit. Sed, quod volebam, eâ lege, ut os nunquam aperias,

Ac Dii Deæque dentibus tuis escas
Negent amicas.

Applaudente universo cœtu, solus Homerus caput quassans, falleris, inquit, Horati, qui Parasito nostro præmium pro supplicio decernis: hominem probè novi: paratus est quacumque pœnâ in culina degere. Sed melius agamus, mittamus eum.

Εἰς Ἔχετον βασιλῆα, βροτῶν δηλήμονα πάντων,
Ὥς κ' ἀπὸ ῥῖνα τάμησι καὶ οὔατα νηλέϊ χαλκῷ,
Μήδεά τ' ἐξερύσας, δώῃ κυσὶν ὠμὰ δάσασθαι.

Tum Apollo moræ impatiens, nugæ, inquit: in tam longo, tamque difficili itinere poſſet fallere cuſtodes, armaque rurſus in nos moliri. Itaque, meo quidem judicio, tempus eſt, ut omnino deſinat inter homines morari. Suſpendio vitam finiat, quid cenſetis? pedibus in hanc ſententiam itum eſt; dignuſque judicatus Orbilius; cui Apollo,

Mandaret laqueum, mediumque oſtenderet unguem.

Quod cum illico factum fuiſſet, de Paraſito Orbilio idem qui de Bonoſo illo bibaciſſimo jocus extitit; *Amphoram, non hominem pendere.* Ego autem gallorum cantu ſomno ſomnióque liberatus, cœpi hæc omnia mecum tacitus revolvere, multúmque miratus ſum quomodo amphora iſſet in crucem.

Ad Echetum regem hominum nequiſſimum omnium, qui narem abſcindet & aures ſævo ære. Genitaliaque detrahens dabit avibus diſcerpenda.

FINIS.



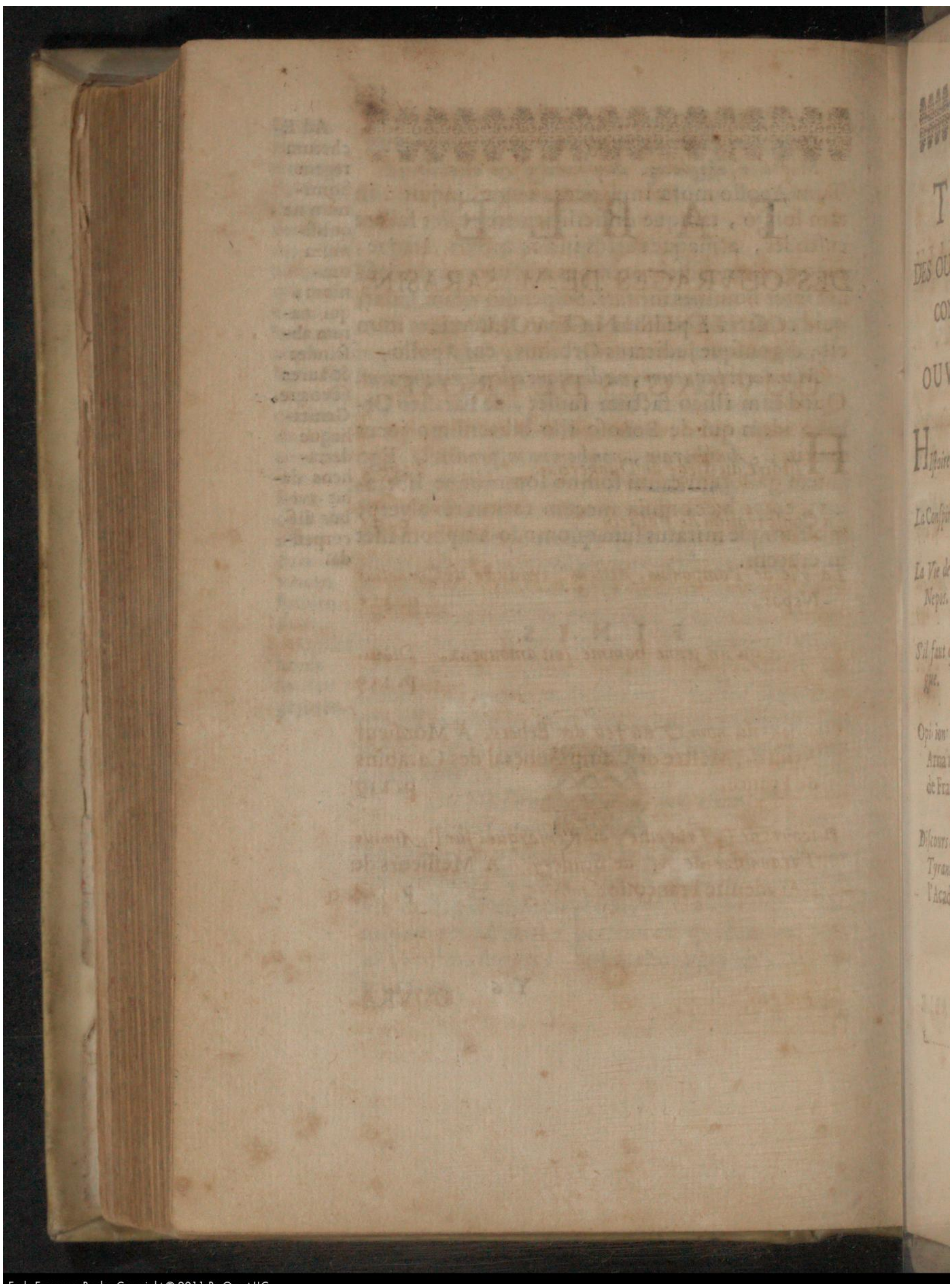




TABLE
DES OUVRAGES DE M. SARASIN, CONTENUS EN CE VOLUME.

OUVRAGES DE PROSE.

OUVRA-



OUVRAGES MESLEZ de Proſe & de Vers.



TABLE



TABLE DES POESIES.

Stances

Balade

EPI-

EPIGRAMME.

Stances du Marquis.

CHANSON.

CHANSON.

A Madame la Princesse de Condé la Doüairiére.

Vers Irréguliers.

Glose à Monsieur Esprit, sur le Sonnet de Monsieur de Benserade.

VAUDEVILLE.

A une Dame sur sa pâleur.

CHANSON.

CHANSON.

CHAN-

CHANSON.

A Madame de Longueville.

SONNET.

CHANSON.

CHANSON.

MADRIGAL.

Epigramme à une perſonne qui luy demandoit un preſent.

Le Mouton fabuleux, pour M. Mouton excellent Joüeur de Luth.

ESTRENES.

TABLE.

Chant

Chant quatriéme.

RECIT.



